

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[La] paysanne parvenue, ou Les mémoires de Madame la marquise de L. V.
[Document électronique] / par M. le chevalier de Mouhy

DEDICACE

p111

à monsieur
monsieur l' abbé D' Opede aumônier
de chez le roy.
Monsieur,
voici une occasion de vous marquer
ma reconnoissance ; j' en profite, et
j' avouë publiquement les obligations
que je vous ai. Sans me connoître,
vous m' avez prévenu par des politesses
infinies. Je cours la poste, je suis
blessé ; vous êtes en chaise, et vous
vous gênez pour m' y recevoir : votre
bourse m' est ouverte ; il faut absolument
m' en servir, ou vous desobliger.
Où trouve-t' on des coeurs semblables ?
J' ai été si pénétré de ces charmantes

p1V

façons, que j' en ai toujours conservé
le souvenir ; il m' est précieux, et je
suis infiniment flatté de faire connoître
à tout le monde, que personne
n' est avec plus de respect et avec
plus de reconnoissance que moi,
monsieur,
vôtre très-humble et très-obéïssant
serviteur,
le chevalier De M.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

pV

PREFACE

Madame la marquise de L V m' envoya prier il y a un mois de passer chez elle ; je n' avois point l' honneur de la connoître, et je ne voulus pas y aller. J' avois questionné le valet de chambre qui étoit venu de sa part, et j' avois sçû de lui qu' elle est belle. La colére que j' ai depuis trois mois, contre toutes les jolies femmes, fut la seule raison que je donnai de mon refus. Le public seroit sans doute bien aise de sçavoir le principe de cette indifférence, il n' est pas possible que je lui en rende compte à present. En attendant, je lui avouërai qu' une des plus aimables femmes de Paris, née en provence, et que j' ai aimé à la folie, a beaucoup de part au chagrin que j' ai contre le sexe.

pV1

Madame la marquise, étonnée du prétexte dont je couvrois mon impolitesse, m' écrivit la lettre suivante, que je traduis mot pour mot de l' original.
Lettre de la marquise de L V au chevalier de M.
J' ai été très-surprise de la réponse que vous m' avez fait faire ; je ne sçai si vous êtes homme à bonne fortune, et si vous avez craint que je ne me jettasse à votre tête ; revenez de cette erreur : je vous ai envoyé prier de venir chez moi, pour me rendre un service. Il n' est question, ni d' âge, ni d' apas ; vous devez connoître les femmes, puisque vous les évitez, et sçavoir que lorsqu' elles se sont mises quelque chose dans la tête, il est difficile de les faire changer : cela doit vous faire comprendre que si vous n' êtes point chez moi deux heures après ma lettre, je viendrai vous en demander la raison chez vous. Je suis, monsieur,

pV11

malgré mon dépit, votre très-humble
et très-obéissante,
la marquise de L V.

Ce 28 mars.

Je me repentis d' avoir donné lieu à
ces reproches ; je m' habillai, et j' y
allai ; je me nommai, on m' introduisit,
je fus grondé, je fis ma paix ; tout cela
fait, elle m' aprit le sujet pour lequel
elle m' avoit envoyé chercher.

J' écris, monsieur, me dit-elle, les
mémoires de ma vie ; je ne les crois
pas inutiles à l' instruction de mon sexe ;
mais le peu d' usage que j' ai de faire
des livres, a mis une telle confusion
dans le mien, que je cherchois quelqu' un
sur qui je pûs compter, et qui sçût de
ce canevas faire quelque chose de raisonnable.

J' ai appris par Madame De qui,
par parenthèse, m' a dit beaucoup
de bien de vous, que vous aviez fait
imprimer plusieurs mémoires qui avoient
été goûtés, et que vous aviez traité
le dernier sur une seule conversation

pV111

que vous aviez eu avec celui qui en fait
le sujet ; j' ai crû que vous voudriez bien
me faire le même plaisir. L' on m' a
vanté votre discrétion, et le fond qu' on
y peut faire. Je remets, ajoûta-t' elle,
(en me donnant son manuscrit) mes
secrets entre vos mains. Nous dînâmes ensemble,
et je me mis dès le
même soir à travailler à son ouvrage.
J' ai été charmé que cette occasion
m' ait procuré l' honneur de la connoître ;
elle est toute pleine d' esprit et
de douceur, et mérite assurément le
rang qu' elle occupe dans le monde.
Ce sont donc ces mémoires que je
donne aujourd' hui au public ; les parties
qui suivent celle-ci seront très-interressantes,
elles paroîtront de mois
en mois. Je n' ai que faire d' annoncer
que le but de madame la marquise de L V dans
cet ouvrage, est d' instruire
son sexe en l' amusant, de mettre la
vertu dans son jour, et de porter ceux

qui écrivent à orner leurs ouvrages
de ses beautés.

p1

PARTIE 1

Il m' en coûte infiniment d' avouer
ma naissance ; le rang que je tiens
aujourd' hui dans le monde en est
peut-être la cause. Je ne puis démêler
quel est le principe de cette vanité ;
quelqu' il soit, je confesse que ce début
m' embarrasse : la morale et les bonnes réflexions
m' ont appris à mépriser ce ridicule entêtement.
Cependant, quoique je fasse, je ne
puis m' accoutumer à me ressouvenir que
la marquise de L V qui tient aujourd' hui
sa place dans le monde, est dans le vrai
Jeannette fille de Jean B bucheron de la
forêt de Fontainebleau.

p2

C' est cependant ce pere qui m' a donné
le jour, cet homme de rien. Ma mere étoit
femme de chambre de la comtesse de N
dont le château étoit voisin du hameau
où j' ai pris naissance. Elle s' étoit éprise de
son mari, qui étoit alors jardinier de la
maison ; et malgré sa maîtresse, qui vouloit
la mieux pourvoir, son entêtement l' avoit
emporté sur toute considération. Elle
l' épousa ; elle fut obligée de suivre sa fortune :
elle étoit médiocre, et devint encore
plus malheureuse. Il ne put continuer sa
profession : personne ne voulut se charger
de lui, à cause qu' il étoit mal sorti d' avec
son maître, qui étoit respecté. Il s' établit
dans le hameau dont j' ai parlé, où, pour
y subsister sa famille et lui, il fut obligé
d' aller gagner sa vie dans la forêt. Je fus le
premier fruit de leur union ; malgré leur
pauvreté, l' inclination subsistoit toujours :
ma naissance, bien loin de les affliger, sembloit
leur annoncer une fortune plus heureuse.
On verra dans la suite s' ils se trompèrent.

Madame la comtesse de N voulut bien leur faire l' honneur de me tenir sur les fonts ; ma mere s' étoit remise dans ses bonnes graces peu après son mariage. Elle alloit souvent au château, et elle en remportoit toûjours quelques douceurs ; elle avoit été autrefois sa confidente, et elle

p3

croyoit avoir ses raisons pour la ménager. La comtesse choisit m le marquis de L V qui avoit un château peu éloigné du sien, pour être son compere. La cérémonie se fit avec éclat, et notre maison se ressentit de cet honneur, par les petits presens d' usage en cette occasion. Je fus élevé par ma mere ; la connoissance qu' elle avoit du monde, par le séjour qu' elle avoit toûjours fait à Paris près de sa maîtresse, me fut profitable. Elle m' enseigna de bonne heure la retenuë de celles de mon sexe, et elle me disoit souvent que la vertu et la sagesse étoient de toutes conditions. Pour me le prouver, elle m' en donnoit des exemples ; c' étoit une récréation pour moi que ces histoires, et une récompense lorsque j' étois bien sage. J' avois un frere et une soeur, qui étoient venus après moi : notre enfance se passa dans les occupations dépendantes de l' état de mon pere. Ma mere, qui étoit fort délicate, ne pouvoit le suivre à la forêt ; il s' y faisoit accompagner par mon frere et par ma soeur, je restois pendant ce tems avec elle ; mon emploi le plus pénible étoit de leur porter à manger : mon frere et ma soeur se ressentoient souvent des prédilections que ma mere avoit pour moi, mon pere même étoit souvent de part de leur murmure ; il n' y avoit pas de jour que je ne m' aperçusse

p4

de l' humeur grossière qu' on contracte dans les viles occupations : il semble que l' esprit se laisse abattre par la misère, et qu' il ne soit capable d' aucun sentiment élevé. Je souffrois de ces mauvais traitemens ;

dès qu' ils étoient partis, je m' en plaignois amèrement à ma mere ; elle me consolait, et m' engageoit de les offrir à Dieu, en me disant qu' il me donneroit la force d' y résister. Je les ressentois plus vivement que jamais ; j' avois atteint l' âge de treize ans, et je commençois à aimer ma petite personne ; l' on disoit que j' étois belle. J' avois été un jour au château porter de la crème à ma maraine ; il y avoit un monsieur tout galonné, elle m' y presenta comme sa filleule. Il me trouva à son gré, et se récria plusieurs fois : mon dieu, qu' elle est jolie ! Ce sera une beauté, madame ; quels yeux ! Qu' en dites-vous ? Lorsqu' ils seront animez par du sentiment. Ne lui enseignez point ces choses, répondit la marquise, la vanité ne les apprendra que trop. Allez, Jeannette, allez, n' écoutez pas monsieur, il en dit autant à tout le monde. Je fus honteuse de ce discours, et je me retirai en faisant une révérence à ma manière, que je tâchai de faire des plus profondes. Ce que ce brave monsieur m' avoit dit (car c' étoit mon expression dans ce tems) me revenoit souvent. Ma mere avoit un

p5

miroir, je m' y regardois quelquefois : que veut-il dire, me disois-je, que mes yeux seront je ne sçai quoi quand ils seront animez par les sentimens ? Ce sentiment m' inquiétoit ; j' aurois bien voulu le connoître, et le mettre dans mes yeux. Il n' y a simplicité, ni âge qui tiennent ; une fille veut toûjours être belle, du moins ai-je été toûjours prévenuë de cet entêtement ; et sans avoir du goût pour ceux qui me le confirmoient, je leur ai toûjours sçû bon gré, lorsqu' ils m' ont flatté de cet avantage.

Un jour que je revenois de la forêt, où j' étois allée porter à goûter à mon pere, je vis une troupe de gens à cheval qui arrivoit de mon côté ; je me retirai sur les bords du chemin, dans l' intention de les voir passer. J' avois entendu souvent parler du roi, je ne l' avois jamais vû : comme je le sçavois dans ces quartiers, je voulus profiter de cette occasion. Je m' en étois fait une idée charmante ; je me persuadois qu' il devoit être fait autrement qu' un autre, et que je

devois le reconnoître au milieu de sa cour.
J' en étois déjà à la portée, mes yeux avides
et curieux le cherchoient de loin. Cette
troupe étoit composée de gens si bien faits
et si bien mis, que mon idée, qui me suggéroit
que le roi devoit être tout d' or,
me manqua. La cour étoit près de moi,
et alloit passer sans que j' eusse eu la
satisfaction

p6

que je m' étois proposée, lorsque je
me mis à courir avec précipitation vers un
de ceux de cette brillante troupe : montrez-moi
le roi, lui dis-je, monsieur, en m' écriant,
je ne l' ai jamais vû. Oüi dà, ma
belle fille, reprit le seigneur auquel je m' étois
adressée : (dont la phisionomie étoit charmante.)
le voilà ; où, monsieur,
interrompis-je ? Donnez-moi votre main,
continua-t' il, et il se servit d' elle, en me
disant : reconnoissez-le à son grand air, et
au cheval blanc qu' il monte. Oüi, oüi, c' est
le roi, repris-je avec transport ; mon dieu,
qu' il est beau ! Ah ! S' il n' alloit pas si vîte,
que je serois heureuse ! ô ciel ! Il est déjà
bien loin : il se mit à sourire de mes exclamations.
Il s' étoit arrêté, et il me regardoit avec
beaucoup d' attention. Qu' elle est
aimable, s' écria-t' il ; que cette simplicité
est adorable ! Je la préfère à l' art de toutes
nos femmes : peut-on la voir sans l' aimer ?
Où demeurez-vous, chère enfant, continua-t' il ?
Dans ce hameau, repris-je en
le lui montrant. Voulez-vous bien que je
vous y aille voir, dit-il ? Je n' en suis pas
la maîtresse, monsieur, répondis-je : s' il
ne tenoit qu' à moi, je ne vous en empêcherois
pas. Laissez-moi faire, ajouta-t' il,
je trouverai les moyens que cela soit sans
que vous en ayez du chagrin. Il achevoit
à peine ces mots, qu' un autre seigneur arriva

p7

au grand galop : le roi te demande,
marquis, dit-il à celui qui me parloit, il
veut sçavoir ce que te vouloit cette jeune

fille, et le sujet de la surprise qu' elle a marquée si plaisamment ; son air naïf a intéressé toute la cour. Je n' en suis pas étonné, repliqua le marquis, tu vois combien elle est aimable ; elle mérite assurément que notre maître lui accorde quelque chose, et ce ne sera pas ma faute si cela n' arrive pas : ni la mienne non plus, reprit l' autre seigneur, qui me considérait pendant ce discours. Il faut sçavoir d' où est cette enfant ; elle est très-jolie, et je l' aime très-fort. En disant ces paroles, il me tendit la main, je n' osois lui donner la mienne. Il voulut mettre pied à terre ; j' en eus une si grande frayeur, que je me sauvai de toute ma force vers le hameau. Arrêtez, me cria le marquis, arrêtez, belle enfant, on ne veut point vous faire de mal... à peine entendis-je ces derniers mots, j' étois déjà bien loin, et je ne me retournai qu' à l' entrée du village. Je ne vis plus qu' un cavalier qui étoit encore à la même place, et je sçûs bien-tôt après que c' étoit le marquis. Je rentrai au logis remplie de toutes ces choses, et prévenue des politesses que j' avois reçû : ma mere me connoissoit trop bien pour ne pas s' apercevoir de mon agitation ; elle voulut en

p8

sçavoir la cause, et je lui en fis le recit. Je pardonne à votre curiosité, reprit-elle après m' avoir écouté jusqu' au bout, en faveur de ce qui l' a fait naître ; mais une autre fois soyez plus retenuë. Je ne vous dis pas qu' il y ait du mal d' avoir abordé ce seigneur pour sçavoir où étoit le roi, vous auriez été privée sans cela de cette satisfaction ; mais souvenez-vous de ne pas faire attention dans la suite, et à la figure, et aux discours d' un homme. Je vous ai vû parler de celui-ci avec vivacité : Jeannette, Jeannette, cela n' est point bien ; vous avez eu des yeux, il n' en faut jamais avoir pour les hommes ; ils ne vous disent des flatteries que pour vous mieux attraper, retenez cette leçon. Je vous louë cependant beaucoup, ajouta-t' elle, d' avoir fui lorsque cet autre seigneur est arrivé. Une voisine qui entra m' empêcha de répondre ; je fus troublée du discours de ma

mere, il me fit faire des réflexions. Je résolu à l'avenir d'être plus circonspecte, et de ne pas lui faire part une autrefois de ce qui m'arriveroit.

Il est souvent dangereux de pousser trop loin les préceptes avec de jeunes personnes, vous leur apprenez quelquefois ce qu'elles ne savent pas ; c'est ce qui arriva à ma mere. J'ignorois moi-même si j'avois eu de la complaisance pour les douceurs que l'on

p9

m'avoit dit ; ce discours me les rapella, et j'eus un secret plaisir à en faire l'examen ; ce furent eux qui produisirent cet effet : celui de la confiance que j'avois toujours eu alors, ne fut pas le moindre mal que son chagrin contre moi occasionna. Je devins d'une inquiétude extrême ; ce qui m'avoit amusé jusqu'alors n'eut plus pour moi de charmes : j'avois toujours devant les yeux cette troupe brillante de seigneurs : lorsque je les mettois en parallèle avec les gens du hameau, ceux-ci me paroisoient si sots, qu'ils me donnoient un dégoût extrême : avant ce tems, je les souffrois volontiers ; j'avois même de la complaisance pour le fils d'un marchand de bois, pour lequel mon pere travailloit. Ce garçon s'apelloit Colin. Il étoit bien fait, et se distinguoit par une propreté au-dessus de son état ; ses manières, quoique paisannes, étoient plus polies que celles de ses semblables. Il avoit pour moi des attentions, et il me les témoignoit par tous les petits soins qu'il pouvoit imaginer. J'aime les fleurs, il m'en apportoient souvent ; je n'étois pas fâchée qu'il me distinguât, tout le monde me l'envioit ; mais adieu Colin dès que je connus le marquis. Je m'aperçus de ce changement, mais mes idées étoient trop confuses pour en démêler le sujet. Je ne fus pas long-tems sans en connoître le principe.

p10

Trois jours étoient déjà passés depuis

celui qui causoit mes agitations. J' avois
toûjours presens à l' esprit les discours que
m' avoit tenu le marquis ; j' étois trop jeune
alors pour sentir le danger de ces réflexions ;
je les faisois au contraire avec un
plaisir secret, et je me répétois jusqu' à la
moindre des paroles qui m' avoient été
dites ; je n' oublois pas qu' il m' avoit proposé
de me venir voir. Au moindre bruit il me
sembloit qu' il arrivoit ; un rouge innocent
me montoit alors au visage, le battement
de coeur me prenoit, et je ne me connoissois
plus moi-même.

Le quatrième jour s' étoit passé depuis la
rencontre du marquis. J' étois à la messe
lorsque j' entendis un bruit de chevaux qui
s' arrêtoient à la porte de l' église. Je tournai
la tête avec précipitation.

Dieux ! Que devins-je ? C' étoit le marquis
lui-même. Il entra dans l' église avec
un air qui m' enchantait. Tout le monde
avoit les yeux sur lui ; je me sentis saisie
d' un je ne sçai quoi, qui me donnoit une
satisfaction infinie. Ses yeux rencontrèrent
bien-tôt les miens, il ne fut pas long-tems à
me démêler de la foule. Je ne sçai ce que
son air marquoit, mais il sembloit me confirmer
les paroles qu' il m' avoit dites dans la
forêt.

Il falloit que ce fût un homme d' importance ;

p11

car à peine fut-il arrivé, que monsieur
le curé l' envoya prier de passer dans
le chœur. Il fut obligé de répondre aux
empressemens qu' on lui fit sur ce sujet. On lui
donna un fauteuil, et l' on fit retirer tous les
païsans qui y étoient. J' ouvris de grands
yeux ; toutes ces marques de distinction
m' alloient au coeur, et jamais messe ne fut
entenduë avec plus de distraction.

à peine fut-elle achevée, que le marquis
sortit. Il s' arrêta au milieu de l' église,
attacha les yeux sur moi, et parla à l' oreille
d' un monsieur qui le suivoit. Celui-ci me
regarda ; il continua ensuite son chemin,
et en élevant la voix, il dit à cet homme :
restez dans ce village jusqu' à ce que mon
équipage soit passé, je dînerai au château,
et j' irai à la chasse après le repas.
Je me sentis un plaisir infini de sçavoir ce

qu' il devenoit, son départ m' attristoit sans que j' en devinasse la cause. Je le conduisis des yeux jusqu' à la porte ; il étoit déjà à cheval avec ses gens ; il avoit à son côté ce même homme dont j' ai parlé, et il m' ôta son chapeau en s' en allant. J' étois avec d' autres filles du village : elles se regardèrent toutes d' un air simple, et l' une d' elles nous dit : n' est-il pas vrai que ces messieurs de cour sont bien plus honnêtes que les garçons du hameau ? As-tu remarqué, reprit une, comme il est beau et bien fait ?

p12

Oh ! Que oui, ajouta une autre, on diroit que ses yeux vous parlent. Je ne disois mot à toutes ces louanges, mais je les recueillais au fond de mon coeur. Nous arrivâmes avec de semblables discours à la maison. Je tournois souvent la tête, et il me sembloit à tout moment qu' il devoit m' arriver quelque chose. Je répondois avec distraction à mes compagnes ; je ne pouvois m' empêcher de me flatter qu' il ne fût venu exprès pour me voir. à cette idée, je sentois du plaisir, mais il étoit mêlé d' inquiétude. Son dîné chez la comtesse de N ma maraine, me donnoit de la défiance. Elle étoit aimable ; et quoiqu' elle eût passé ce qu' on appelle la première jeunesse, elle pouvoit encore très-bien faire la passion d' un jeune cavalier, du moins je le pensois ainsi. Je me trompois cependant ; il avoit d' autres desseins qui se manifestèrent bien-tôt. L' homme à qui il avoit parlé dans l' église, vint adroitement se faufiler dans notre entretien ; nous étions plusieurs filles, et nous badinions à notre manière. Il avoit lié conversation avec une de mes compagnes, mais de façon que je pouvois l' entendre aisément. à quoi passez-vous les dimanches, lui disoit-il ? Dansez-vous, ou vous promenez-vous dans les prez ou dans les bois ? Car je crois que ce sont-là à peu près vos divertissemens.

p13

Nous faisons tantôt l' une,
tantôt l' autre de ces deux choses, reprit
celle à qui il avoit adressé la parole : on
diroit, m que vous êtes né au village, car
il paroît que vous en connoissez les façons.
J' en suis bien aussi, lui dit-il ; mais depuis
que je suis au service de monsieur le marquis,
adieu les champs ; il vaut bien mieux
rester à la ville, on y a bien plus d' agrément.
Malgré le galon que vous me voyez,
je suis de la campagne comme vous ; mais
depuis que je suis au maître que je sers,
oh ! Cela va bien, je compte ma fortune faite,
c' est un bon seigneur. Quoiqu' il soit
jeune, il est d' une sagesse infinie, franc et
sincère. Quand il dit oüi, il est oüi ; on en
voit peu comme lui. Pour cela, reprit cette
fille, il en a bien la mine. Comment ! La
mine, interrompit l' adroit valet de chambre
(car c' étoit le sien) jamais il n' a rien
promis qu' il n' ait tenu. Il y a dix ans que je
suis avec lui, je dois bien le connoître ; je
ne l' ai pas vû plus haut que cela. Je suis
cependant inquiet depuis quelques jours sur
son compte, il est rêveur et chagrin ; je ne
sçai ce qu' il a trouvé ; depuis ce tems il est
toujours à cheval ; nous avons couru encore
hier les bois et les grands chemins : cela
me fâche, je crains qu' il ne soit dégoûté de
la ville ; j' aime mieux cependant y rester,
on y est bien plus agréablement, on s' y

p14

divertit depuis le matin jusqu' au soir, et
on y a toujours bonne compagnie ; au lieu
qu' aux champs, il y faut toujours travailler,
y avoir beaucoup de mal et peu de
profit. Pendant qu' il disoit ces choses, il
tenoit un papier à la main ; il me fit signe,
je l' entendis : il profita d' un instant favorable,
et me le remit sans que personne s' en
aperçût. Je le serrai avec autant de précaution
que si j' eusse été accoutumée à l' intrigue.
Dès que je fus seule, je tirai la lettre.
Je me trouvai très embarrassée, je ne
pus qu' en examiner le caractère, je ne sçavois
pas lire. Ma mere, dans l' éducation
qu' elle m' avoit donné, ne m' avoit appris à
le faire que dans les livres. J' en fus bien fâchée
alors ; je mourois d' envie de sçavoir

ce que cette lettre contenoit. Je ne sçavois qu' imaginer pour pouvoir la satisfaire. Nous avons un maître d' école dans le village, mais je craignois trop de me trahir en m' adressant à lui ; la réprimande de ma mere me faisoit tenir sur mes gardes. Dans cette extrémité, je ne pus que songer à une chose ; l' idée m' en fit rire : elle ne paroîtra pas sotte pour une paisanne de quatorze ans.

Ce fut à Colin à qui je résolus de m' adresser, malgré la passion qu' il avoit pour moi ; il sçavoit lire et écrire. Je l' attendis avec impatience, il ne tarda pas d' arriver ; il

p15

m' aporloit des fleurs, et je les reçus avec une bienveillance que je n' avois pas coutume d' avoir pour lui. Le dessein que j' avois en tête me donnoit de l' émotion, elle paroissoit sur mon visage. Que vous êtes aimable aujourd' hui, belle Jeannette, me dit-il avec un air de satisfaction ! Que vous êtes éveillée ! Je ne vois personne qui vous ressemble. Vous êtes, mordienne, toûjours presente à ma pensée ; il me semble que je vous vois par-tout. La belle taille, continua-t' il, en me la prenant. Laissez-moi, Colin, lui dis-je : ne pouvez-vous jamais rien dire sans vous servir de vos mains ? C' est une mauvaise habitude : vous m' avez déchiré dimanche passé mon tablier, voulez-vous en faire autant à celui-ci ? Mardi, vous avez raison, repliqua-t' il, qui casse les verres les paye, il est juste que je vous en raporte un autre : j' irai à la ville demain, et j' en achéterai de semblables. Il n' est pas question de cela à present, interrompis-je, je voudrois que vous me fissiez un plaisir. Je vous en ferai trente ; parlez, me dit-il avec empressement, je me mettrois en quatre pour vous. Attendez que nous soyons sous cet orme, continuai-je, et je pourrai vous parler sans que personne le sçache. Que je suis aise, reprit Colin, de tout cela : tenez, Jeannette, je vous aime, et je vois bien que vous commencez à me rendre le

p16

réci-proque ; mordi-enne, si cela étoit, je ne sçai ce qu' il en arriveroit. Je sçai bien que vous n' avez rien ; mais n' importe, ce n' est pas-là l' histoire pour vivre contents : vous êtes gentille et blanche comme neige, vous avez des yeux comme une souris, vous êtes droite comme un cierge, et cela vaut bien quelques écus de plus. Mon pere ne pense peut-être pas comme moi : comment faire ? Il faudra bien cependant qu' il se mette à la raison ; autrement, jarni, j' irai m' engager. Il ne s' agit pas de cela, Colin, repris-je, (nous trouvant à l' endroit) il est question de me promettre que vous ne direz rien de ce que je vous ferai voir, et que vous ne serez pas curieux. Bon, repliqua-t' il, vous ne me connoissez pas, je vous donnerois cent paroles si je les avois ; mais je n' en ai qu' une, jamais je ne l' ai faussée, témoin l' autre jour : j' avois promis à la femme de Matthieu, que je surpris badinant avec le gros Georges, de ne le pas dire à son mari : ô diantre s' il le sçaura jamais, regardez ma parole ! C' est à cause, ajoutai-je, que j' y compte, que je m' adresse à vous. Je vous dirai qu' une de mes compagnes a reçû une lettre, elle ne sçait pas lire ; elle me l' a remise, elle voudroit bien sçavoir ce qu' elle contient, et y faire une réponse, s' il le faut. Donnez, donnez, reprit-il en la prenant, nous verrons bien-tôt. Ne seroit-ce

p17

pas peut-être, continua-t' il en l' ouvrant, de ce Mr habillé de rouge que j' ai vû tantôt causer devant chez vous ? Justement, lui dis-je bien aise qu' il eût pris le change. Pardienne, j' en suis charmé, ajouta-t' il, car son entretien me chiffonnoit, et j' avois crainte qu' il n' en voulût à vous. Vous vous seriez bien trompé, lui dis-je, car il ne m' a seulement pas parlé. Je le sçai bien, Jeannette, reprit-il, je n' étois pas loin de vous ; mais voyons ce que ce papier chante. Je suis de son côté, puisque cela est ainsi ; car tout monsieur qu' il est, je lui aurois montré à ne pas aller sur le chemin des gens. En achevant ces mots, il lut ce qui suit.
Lettre du marquis
de L V à Jeannette.

Je n' ai plus que la voye de vous écrire, ma
belle enfant, pour vous faire connoître
l' impression que vous avez faite sur mon coeur
depuis le jour que je vous ai rencontrée.
J' espérois de vous retrouver dans le même endroit ;
depuis ce tems j' ai toujours été à cheval pour
y parvenir. J' ai pris enfin la résolution d' aller
à la messe chez vous, pour vous voir. Je
ne vous parlai point, mais je trouverai des
expédiens pour que cela soit, et ne paroisse
point. Soyez de moitié, belle enfant, de tout
ce que je tenterai dorénavant pour vous plaire.

p18

Mes sentimens pour vous sont au de-là
de toute expression.
Le marquis de L V.
J' écoutois Colin avec une attention infinie,
je le faisois souvent répéter ; je sentois
un plaisir jusqu' alors inconnu. Celui
d' être aimée par un cavalier aussi parfait,
étoit flatteur pour une jeune paysanne,
qui ne pouvoit s' attendre à un pareil honneur.
Colin, qui me surprit en rêvant à ces
choses, me dit : ah ! Ah ! Jeannette, il
semble que cette lettre vous fait rêver.
Mardi, si je le sçavois, je la déchirerois si
bien que... ne voilà-t' il pas, lui dis-je
revenuë à moi, et craignant ses soupçons :
pourquoi y songerois-je ? N' est-ce pas pour
ma compagne ? Je pensois au bonheur
qu' elle a d' être aimée par un homme comme
celui-là. Sa lettre me semble d' un bon
coeur, et il ne faut pas qu' elle le rebute.
Non, sans doute, reprit Colin, qui refuse,
muse : s' il parle à bon escient, il faut
tout droit l' accepter, et ne faire point tant
de raisonnement : c' est ce qui perd la plus
grande partie de nos filles. Elles font les
réservées ; chipottons, lanternons, qu' en
arrive-t' il ? Le gaillard prend parti ailleurs,
il en trouve de moins difficultueuses ;
elles en enrageons. Zeste, l' oiseau est déniché ;

p19

ils n' en voulons plus, et dame, ce
sont les regrets : n' est-il pas vrai, Jeannette ?

Ce que je dis bonnement est pour nous autres du village ; mais pour ces messieurs de ville, crac, ils ne cherchent qu' à vous attraper, et puis ce sont des lamentations qui ne finissent jamais.

Eh ! Sotte qui s' y fie, repris-je : mais adieu, Colin, je vais trouver ma compagne, je lui dirai ce que sa lettre contient, et ce qu' elle y veut répondre, et puis je vous reviendrai trouver : attendez-moi, au moins, je ne serai pas long-tems ; j' apporterai du papier et de l' encre, et vous écrirez la réponse : n' est-ce pas, Colin ? Est-ce que cela presse tant, reprit-il ? Que ne restez-vous ? Vous êtes toujours prête à partir lorsque je suis avec vous. Va, va, Colin, repliquai-je, nous nous verrons assez. Adieu, j' ai promis, et une honnête fille n' a que sa parole.

Je me levai en achevant ces mots, et je retournai vers le village. J' entrai dans une garenne qui en étoit voisine, j' y connoissois un endroit reculé. Là je m' assis sur l' herbe, et je me rapellai cette lettre. J' avois de la vanité. Toute jeune que j' étois, j' en donnois dans toutes les occasions des marques. J' étois la mieux mise du village, et je faisais la malade pour ne pas sortir quand il manquoit quelque chose

p20

à mon ajustement. On m' en faisoit la guerre, et c' est ce qui m' attiroit souvent de mauvais quarts d' heures. J' avois le coeur élevé, et je ne pouvois m' accoutumer à être paysanne. Il pétillait lorsque l' on me parloit de la ville, et toutes les fois que ma mere me contoit l' histoire de quelqu' une de mes semblables qui y avoit réussi, il me sembloit qu' il devoit m' en arriver autant. On doit juger par-là si la rencontre du marquis et sa lettre me firent impression. J' étois remplie de toutes ces choses, et mon orgueil en tiroit des conséquences favorables pour l' avenir. Je résolus de répondre à ce seigneur. Ce qui me peinoit le plus étoit la honte de ne sçavoir pas écrire, et de l' avouer : je ne voulois cependant pas y manquer, afin de n' avoir plus recours à Colin. Je craignois que sa défiance ne pénétrât mon

secret ; d' ailleurs, je ne pouvois plus souffrir ce garçon depuis que je me croyois aimée du marquis. Voilà les réflexions que je faisois alors ; je n' étois pas si habile dans ce tems que je la suis devenuë depuis. On a beau avoir un fond d' esprit, sans l' usage et l' expérience il sert à peu de chose. Je m' étois précautionnée avant de sortir de la maison, de ce qu' il falloit pour écrire ; et voyant à peu près le tems passé que j' aurois pû parler à ma compagne, je

p21

retournai vers Colin. Il m' aperçut de loin ; et vint au devant de moi. Vous n' avez pas été long-tems, chère Jeannette, me dit-il. J' ai trouvé, repris-je, Marine, elle s' est pressée de s' en aller après m' avoir parlé, craignant qu' on ne s' aperçut de quelque chose. Elle m' attendoit à la garenne exprès. Jarnigoi, qu' elle en sçait long, reprit Colin : si jamais elle est mariée, elle ne passera pas mal la plume par le bec de son mari. Ne perdons point de tems, interrompis-je, écrivons notre lettre. Je lui donnai le papier, il prit son chapeau, et s' en fit une table. Me voilà prêt, me dit-il, que faut-il mander à ce beau monsieur ? Attendez, continuai-je : voici ce qu' elle m' a dit de lui marquer : " qu' elle ne croit pas être assez agréable pour l' avoir engagé au point qu' il le dit : que malgré la simplicité de son éducation elle sçait se rendre justice, et sentir le peu de convenance de l' inclination qu' il voudroit former : qu' elle souhaiteroit cependant que ce qu' il mande fût vrai, et qu' elle ignore pourquoi : qu' elle ne sçait pas écrire, et qu' elle a été obligée de recourir à quelqu' un pour répondre à sa lettre ; mais qu' elle ne le fera plus dorénavant dans la crainte... " je ne veux pas mettre cela, interrompit Colin. Pourquoi donc, repris-je ? Ah ! Ah ! Continua-t' il,

p22

c' est que vous n' auriez plus besoin

de moi, et que vous ne viendriez plus me chercher... non, je ne le mettrai pas, mordienne. Allons, Colin, ajoutai-je, pas tant de discours, je crains qu' on ne vienne ; achevons. Il le fit à la fin en murmurant : et ma lettre finissoit par des remerciemens de la bonne volonté que le marquis avoit pour moi.

Dès que cette lettre fut finie, je la mis dans mon sein, et je retournai au village. Colin me suivit, je n' en fus pas fâchée à cause de ma mere ; elle m' auroit grondée si elle m' eût vû revenir seule. Elle trouvoit bon que je fusse avec ce garçon ; elle avoit ses vûës, il étoit riche, elle auroit bien voulu que son pere en eût eu de semblables.

On alloit à vêpres lorsque j' arrivai. J' entrai à l' église, et j' y fus suivie par le valet de chambre du marquis, qui se mit derrière moi. Malgré mon peu d' expérience, j' imaginai fort bien qu' il attendoit ma réponse. Je la mis dans mes heures ; il s' en aperçut, il s' en saisit adroitement. Au bout d' un peu de tems je me retournai, et je ne le vis plus.

Je sentis une douceur infinie d' imaginer que j' étois venuë à bout de mon dessein, sans que personne l' eût remarqué. Que l' amour est un maître habile ! Il se sert de tout pour parvenir à ses fins. Il m' en aprit

p23

beaucoup en peu de tems, et l' on verra dans la suite que je profitai admirablement bien de ses leçons.

Nous allions nous mettre à table pour souper, lorsque le valet de chambre du marquis entra au logis avec le maire du village et le curé. Je tremblai en les voiant, je crus être découverte ; le rouge me monta au visage ; heureusement on n' y fit pas attention. Cet homme s' adressa à mon pere, et il lui demanda s' il n' avoit pas une fille qui allât quelquefois à la forêt porter à manger à des ouvriers. Oüi, monsieur, reprit maître Jean, (car c' étoit ainsi qu' on le nommoit dans le village) la voilà. Approche, me dit-il : qu' as-tu donc fait pour nous attirer si bonne compagnie ? Le ton avec lequel il me dit ces paroles me fit fremir. Remettez-vous, ma belle fille, reprit le

valet de chambre me voyant toute déconcertée ;
ces messieurs et moi, nous ne venons
point pour vous faire de la peine ; et
quoique ce soit par ordre du roi, dont
monsieur le marquis de L V est chargé,
nous n' avons, mademoiselle, que des
choses agréables à vous dire. Elle est
Jeannette à votre service, interrompit mon
pere, nous n' avons point de demoiselle chez
nous. Si elle ne l' est pas, reprit le curé
d' un air grave, elle peut le devenir.
N' importe, ce n' est pas-là le fait ; laissez dire

p24

monsieur, et remerciez-le bien des peines
qu' il s' est donné pour trouver votre fille.
Nous avons bien fait des tours avant que
de venir chez vous. L' on a été d' abord
chez Jean Le Moine, votre confrere, ensuite
chez Jacques Roussy, et puis chez
Thomas La Vigne, et tout cela sans penser à
vous, parce que vous êtes le moindre.
Enfin, cela est fait, j' en suis bien aise. Je
rougis du discours du curé, qui auroit
bien pû se passer de nous rabaisser si fort.
Je disois donc, reprit le valet de chambre,
que monsieur le marquis m' a chargé
de m' informer qui est une fille qui s' est
trouvée mercredi dernier au passage du roi
sur le chemin de T... la raison est qu' il a
fait rapport à sa majesté de l' admiration
qu' elle a eu en la voyant. Le roi s' est plû
à ce recit, et il l' a chargé d' une gratification
pour elle. Puisque c' est vous, mademoiselle,
je vais le rapporter à monsieur le marquis.
Non, non, reprit ma mere remplie
de joïe, il ne faut pas qu' il se donne la peine
de venir, je vais la conduire à monsieur ;
ce lieu n' est pas digne de le recevoir. C' est
fort bien fait, dit le curé. Cela ne se peut,
reprit le valet de chambre (qui avoit ses
raisons) mon maître est chargé des ordres
du souverain ; je le connois, il n' y manquera
pas d' une syllabe. Tenez-vous tranquile,
je vais le trouver, il sera charmé que ma

p25

recherche ait été heureuse ; car c' est l' homme du monde qui aime le plus à faire plaisir. Il sortit en achevant ces paroles. Le curé le suivit, après m' avoir donné un petit soufflet d' un air joyeux de se trouver mêlé dans des affaires où le nom du roi étoit prononcé. Soyez toujours bien sage, dit-il, et Dieu vous benira.

Nous demeurâmes tous dans l' extase après qu' ils furent sortis. Les voisins, qui avoient été aux écoutes, entrèrent en foule ; la maison en fut bien-tôt pleine. Ils nous félicitoient d' un air où la jalousie étoit peinte. Mon frere et ma soeur en avoient une marquée, et ils la cachoient si peu que mon pere s' en aperçut. Il le trouva mauvais, et les gronda. Cette aventure lui avoit fait impression ; il avoit du bon sens ; elle le fit revenir des mauvaises impressions qu' on lui avoit donné sur mon compte. Elle est heureuse, dit-il en se tournant vers les voisins, et elle l' a été en arrivant au monde.

Elle est assez douce, et s' il plaît à dieu, et aux bonnes instructions de monsieur le curé, nous en ferons quelque chose.

Pendant que mon pere s' entretenoit ainsi, je faisais aussi mes petites réflexions.

Toute simple que j' étois, je démêlois fort bien que ma lettre avoit occasionné cet événement, et qu' il étoit un prétexte pour me voir souvent, sans que l' on pût y trouver

p26

à redire, et peut-être aussi pour me faire du bien. J' admirois les moyens adroits dont il se servoit ; je les croyois imaginez, et mon coeur y donnoit les noms les plus favorables. Que je suis heureuse, me disois-je, de cette rencontre ! Que sçai-je si ce n' est point pour ma fortune, et si je ne quitterai pas un jour le village. Une autre idée me faisoit soupirer ; mais, ajoutai-je, ne seroit-ce point aussi pour m' attraper que ce seigneur feindroit de l' amour pour moi. L' histoire d' une fille du hameau, qui étoit arrivée il y avoit deux ans, et qu' une de mes compagnes m' avoit raporté, fit aparemment naître cette défiance ; sans cela je ne me serois peut-être point prévenuë de cette crainte : les exemples décident souvent de notre conduite, et les malheurs des autres

nous préservent quelquefois de ceux qui pourroient nous arriver. C' est un miroir dans lequel nous devons nous examiner. Revenons à l' histoire de cette fille séduite par sa confiance et par sa vanité. Elle s' apelloit Charlotte. Elle étoit belle et bien faite ; sa douceur la faisoit chérir de tous ceux qui la connoissoient. Quoiqu' elle eût peu de bien, elle étoit recherchée de plusieurs garçons très-riches des environs. Le moindre de ces partis pouvoit la mettre à son aise, et la rendre heureuse pour le reste de ses jours. Sa jeunesse l' empêchoit de

p27

faire ces solides considérations. Son pere, qui les sentoit, la pressoit vivement de se déclarer, et de choisir un mari dont l' aisance le tirât de la misère : mais l' humeur charmante de cette fille le captivoit ; il ne put se résoudre à se servir de son autorité pour vaincre l' obstination qu' elle marquoit contre le mariage. Plusieurs années se passèrent ainsi, lorsqu' un événement, auquel elle ne s' attendoit pas, occasionna sa perte, et lui fit regretter, mais trop tard, de ne s' être pas soumise aux volontez des siens. Un jour qu' elle étoit allée vendre des fruits à fontainebleau, elle s' entendit appeler d' une fenêtre. Elle y jeta les yeux ; la maison étoit aparente, elle y monta : elle fut introduite par un domestique dans un appartement superbe. Un jeune homme y étoit dans une robe de chambre à fleurs d' or. Entrez, lui dit-il, ma belle fille, voyons vos fruits, ils doivent être beaux. Elle découvrit son panier, et en bonne marchande l' assura que c' étoit les meilleurs qu' il y eût en ces quartiers. Le jeune seigneur (car ç' en étoit un) avoit les yeux fixement attachez sur elle pendant qu' elle les étaloit. Le duc de étoit celui qui lui parloit ; il avoit vingt-quatre ans. Il aimoit les femmes et les plaisirs, et il consommoit une partie de ses revenus pour satisfaire à ses passions. Sa figure étoit jolie, il étoit brun,

p28

et il avoit les yeux d' une vivacité infinie. La retenue et la modestie dont il se paroît étoient des apas séducteurs pour celles qui ne le connoissoient pas. Nonobstant le goût qu' il avoit pour le desordre, il n' usoit jamais de mauvais moyens pour parvenir à ce qu' il desiroit ; mais, comme bien d' autres, il se laissoit gouverner par un valet de chambre nommé Dupin, lâche complaisant de ses plaisirs. Charlotte étoit toujours d' une grande propreté. Son air et sa douceur, joints à ses charmes, captivèrent bien-tôt ce jeune duc. Vous n' avez rien, lui dit-il, de médiocre, et votre panier de fruits est la moindre des choses à laquelle je fais attention. Vous êtes bien honnête, monsieur, repliqua-t' elle ; nous autres gens de village ne sçavons point répondre à de pareils compliments. On dit que vos semblables se font un plaisir de se divertir aux dépens des filles comme moi. Comment, interrompit le duc, vous ne me connoissez pas ; je suis de la meilleure foi du monde, et je ne dis jamais une chose pour une autre ; mais, puisque vous le croyez ainsi, je ne vous dirai plus rien. Je ne crois pas que vous m' ayez fait déplaisir, repliqua-t' elle, ni que vous m' en vouliez faire. Assurément, continua le duc, qui ne vouloit pas l' effaroucher : ne parlons plus de cela, ajouta-t' il, je veux acheter

p29

vos fruits, voilà de quoi il est question, vous me ferez plaisir d' en apporter encore. En achevant ces mots, il lui fit une inclination gracieuse, et se retira dans son cabinet, en ordonnant à son valet de chambre de l' accompagner. Conduisez cette fille à l' office, lui dit-il, qu' on la fasse déjeuner, et qu' on la paye. Dupin entendit d' un coup d' oeil ce que son maître lui vouloit dire. Il étoit accoutumé à ce manège. Il eut pour Charlotte toutes les déférences imaginables, lui donna de ses fruits le double de ce qu' ils valaient, et sous prétexte de sçavoir l' endroit où elle les recueillait, aprit son séjour. Il lui fit promettre de repasser dans peu, et il lui promit que le duc lui en achèteroit toutes les fois qu' elle viendroit à la

ville. Les attentions que cet homme eut pour elle la firent sortir très-satisfaite, et résoluë d' y revenir au plutôt.

Le bien de son pere ne consistoit que dans un grand verger ; lorsque l' année étoit bonne, il lui fournissoit une provision considerable de fruits. Il fut charmé du recit que lui fit sa fille de sa bonne fortune, et de l' espérance qu' il eut de se défaire de sa marchandise à un prix si considerable. Il la renvoya deux jours après à la ville ; elle frapa, on lui ouvrit. Le jeune duc fut aussi modéré que la première fois, et elle s' en retourna encore plus contente qu' elle ne l' avoit été le premier jour.

p30

La troisième fois le maître lui vint ouvrir lui-même, il étoit habillé d' une magnificence extrême ; il étoit beau et bien fait, comme je l' ai déjà dit. Charlotte n' y fit que trop d' attention. Vous êtes surprise, lui dit-il, ma belle enfant, de me voir à la porte moi-même ; il n' y a pas un de mes gens ici, ils sont je ne sçai où ; il leur arrive souvent de me laisser ainsi : ils me connoissent bon, et en mésusent ; entrez, en attendant nous causerons. En lui disant ces choses, il la conduisit dans une salle basse, où la magnificence et le goût brilloient de toutes parts. Mon dieu, qu' il fait beau ici, s' écria Charlotte : vous avez raison, la belle enfant, dès que vous y êtes. Asséyez-vous mon ange, et ôtez votre panier. Allons, donc, continua-t' il voyant qu' elle faisoit difficulté de le faire : asséyez-vous, vous dis-je, vous êtes ici comme chez-vous, point de façon : si vous me connoissiez, vous verriez que j' agis tout naturellement ; elle obéit à la fin. Mon valet de chambre m' a dit, continua-t' il, que vous étiez de N. Je vais quelquefois dans vos quartiers ; quand cela arrivera, j' irai manger de la crème chez vous ; je l' aime à la folie, et je la trouverai délicieuse dès que vous me la presenterez ; car tenez, Charlotte, dès le premier moment que je vous ai vû je vous ai donné mon coeur. Que je serois heureux si je pouvois

p31

vous plaire ! Vous ne me répondez rien, ajouta-t' il en lui prenant les mains ; que veut dire ce silence ? Il me rend d' une inquiétude extrême. Je suis confuse, reprit Charlotte avec sa douceur ordinaire, de tout ce que vous me dites, monsieur ; je n' ai jamais rien entendu de pareil ; comment pourrais-je y répondre ? Je voudrais avoir assez d' esprit pour le faire, mais la simplicité du village... ah ! C' est cette simplicité adorable, reprit-il avec transport, que je trouve charmante. Il seroit à souhaiter que toutes les femmes en fussent ornées, aussi-bien que de la brillante beauté dont vous êtes pourvuë. Vous ne m' entendez pas ? Que je suis malheureux ! Si mes yeux ne suppléent pas au moins à mes expressions : ah ! Charlotte, Charlotte, mon amour est trop violent pour qu' il ne se fasse pas comprendre. En lui disant ces choses il lui serroit toûjours les mains, les lui baisoit, pleuroit, soupiroit, et paroissoit enfin l' homme du monde le plus affligé. Charlotte étoit bonne ; cet état, ces expressions inconnuës jusqu' alors, la beauté du cavalier, son jeune coeur susceptible tout cela lui causa un trouble infini. Que je suis fâchée, lui dit-elle d' un air attendri, d' être la cause que vous vous chagriniez ainsi : si je l' avois prévu, je me serois bien donné de garde de venir chez vous. Au contraire, reprit le duc avec précipitation,

p32

c' est votre vuë seule qui est capable de me faire plaisir, ce sont ces beaux yeux qui peuvent faire mon bonheur, ou me rendre malheureux. Ah ! Que ne pouvez-vous pénétrer dans le fond de mon ame ? Que n' y verriez-vous pas pour vous ? En achevant ces mots, il voulut la serrer entre ses bras ; mais elle étoit sage, et se levant avec une innocente rougeur, laissez-moi, monsieur, laissez-moi, lui dit-elle, toute simple que je suis je vois bien que je m' amuse trop ici. Elle s' avança vers la porte, et voulut sortir. Arrêtez, mon ange, s' écria le duc en se jettant à ses genoux ; vous êtes ici votre maîtresse, n' y craignez rien : demeurez, demeurez, vous pouvez tout attendre de ma reconnoissance ; j' aurai soin de vous ;

je vous marierai, et je vous mettrai à votre aise. Je suis trop jeune, repliqua-t' elle, pour pouvoir répondre à tout ce que vous me dites : laissez-moi aller, au nom de dieu ; ensuite elle se mit à pleurer de toute sa force. Le duc de connoissant l' inutilité de toutes ses poursuites, voulut l' apaiser ; il s' y prit de toutes les manières, et il y parvint enfin. Le valet de chambre arriva, qui acheva de lui rendre sa tranquillité. Elle se retira cependant avec une émotion dont l' amour étoit le principe ; cette scène l' avoit attendrie, son coeur étoit pris, et peu de jours après elle desira la vûë du

p33

duc avec autant d' empressement qu' elle en avoit témoigné à la fuir. Il est vrai que sa sagesse la soutint, elle ne voulut plus aller à la ville ; mais la violence qu' elle se faisoit la rendit bien-tôt malade. Elle devint d' une pâleur extrême ; nous nous en aperçûmes toutes, mais pas une de nous n' en pénétra la cause.

Il y avoit déjà huit jours qu' elle n' avoit entendu parler du duc, lorsqu' il passa dans le village, et qu' il se fit informer où demeuroit le pere d' une fille qui lui avoit aporté des fruits. Comme ce païsan étoit le seul du lieu qui en vendît, on le trouva bien-tôt ; il le fit apeller, et il lui ordonna d' apporter chez lui tout celui qu' il avoit. Il voulut se promener dans le verger qui le produisoit, le pere de Charlotte l' y accompagna, et le duc n' en sortit qu' après qu' il crût que son dessein avoit réüssi.

Pendant que par cette promenade il retenoit le pere de Charlotte, son adroit valet de chambre étoit près de la fille. Il employa toute sa capacité pour la séduire, et pour l' engager à venir à Fontainebleau répondre à la passion de son maître. Il fit valoir sa naissance, ses richesses et ses graces ; il lui representa le fruit qu' elle retireroit d' un tel amour : rien ne l' ébranla. Il changea de batterie, et il se servit du masque de

p34

la vertu pour l' amener au vice. Il lui proposa de la faire devenir la femme du duc, et il lui promit que, si elle vouloit se prêter à ses desseins, il s' engageoit à les faire bien-tôt réussir. Il lui fit faire réflexion à ce qu' elle étoit, et il lui fit sentir que, lorsque l' occasion étoit favorable, il ne falloit pas par une vaine retenue la laisser échaper. Ces discours l' ébranlèrent, et il lui mit si fort la vanité et l' amour en tête, qu' il vint au point de lui faire promettre qu' elle iroit le lendemain à la ville pour reconnoître par expérience, disoit-il, si l' on étoit capable de la tromper.

Dupin prévint le duc sur toutes ces choses ; il lui fit connoître la nécessité qu' il y avoit à les feindre avec Charlotte, dont il ne devoit rien espérer sans cela. Tu te moques de moi, reprit ce seigneur ; j' aime cette fille à la folie, mais je ne puis me résoudre à lui donner des paroles que je ne lui tiendrai pas, et encore moins à faire la sottise de l' épouser. L' amour et le bien ne doivent jamais porter à se mesallier. Je ne ressemblerai jamais à Monsieur De M qui pour satisfaire à sa passion a fait avant son mariage des extravagances sans nombre, et qui les a couronnées en donnant la main à sa servante. Elle peut être considérée, si tu le veux, par sa vertu ; mais je ne puis approuver les détours dont elle s' est servie

p35

pour devenir ce qu' elle est. Je pourrais te citer un Monsieur De qui a épousé une fille de boulanger, par l' adresse qu' elle a eu de profiter de la frayeur qu' il a des esprits. Elle se servit de la voie de son valet de chambre, qui lui est affidé, pour lui annoncer qu' il périroit s' il ne lui rendoit pas l' honneur. Il craignit la menace, et l' artifice réussit. Monsieur le comte de est dans un cas à peu près semblable. Il avoit obligation à une fille de rien qui lui avoit sauvé la vie, et plutôt que de lui donner vingt mille francs qu' exigeoient les services qu' elle lui avoit rendus, son humeur avare la lui a fait épouser pour ne pas être dans l' obligation de lui faire ce present. Je pourrais te donner d' autres exemples de ces mariages

disproportionnez, il y en a plusieurs dans ce païs ; mais ils ne me porteront jamais à les imiter. Ainsi prens toutes les mesures que tu voudras pour faire réüssir ton projet : je conviens de mon amour ; mais souviens-toi que je ne veux ni promettre, ni tenir.

Le valet de chambre fit tout ce qu' il put pour l' engager à répondre équivoquement à Charlotte sur ce qui lui avoit été dit la veille ; il ne put réüssir. Ce seigneur avoit un fond de vertu, que la jeunesse éclipsoit. Il fit accroire le lendemain à Charlotte qu' elle ne devoit rien exiger de lui ; que

p36

son maître vouloit être pris par les sentimens et par l' opinion que l' on devoit avoir de sa parole. Les complaisances que vous aurez pour lui, ajouta-t' il, seront bien-tôt suivies du rang de duchesse. Pour mieux le lui persuader, il lui conta plusieurs histoires qui prouvoient, disoit-il, cette vérité. Charlotte étoit simple, et les détours ingénieux de ce scélérat eurent le succès qu' il en avoit entendu. La vanité d' être dame, le rang qu' on lui annonçoit, et ses suites l' ébloüirent ; en un mot, elle accorda de passer huit jours à la ville, pourvû que son pere y consentît. Le prétexte en fut bien-tôt trouvé. On vint de la part de la duchesse, mere de son amant, la demander à son pere ; il s' en tint honoré, et il la laissa aller. Dès qu' elle y fut, on fit agir les complaisances, les soins et les plaisirs. Elle s' y accoutuma, aussi-bien qu' aux douceurs d' une vie aisée ; mais ce qui la précipita entièrement, furent les habits et les ajustemens, qu' elle avoit toûjours beaucoup aimé. Elle se crut déjà duchesse, le pied lui glissa, et elle se perdit entièrement. Elle attendoit de jour en jour l' effet des promesses de ce valet de chambre. Il les éludoit par des feintes ; le tems pressoit, son amant étoit à la veille de partir ; son rang et sa charge l' attachoient au roi. L' amour qu' elle avoit pour son amant étoit devenu

p37

extrême, et son coeur, satisfait par les égards qu' il avoit pour elle, lui faisoit passer ses jours sans aucune inquiétude. Elle devint cependant grosse, et le duc partit, et il le fit sans lui faire ses adieux. Sa passion étoit satisfaite et usée ; le valet de chambre eut ordre de le débarrasser de Charlotte. Cette pauvre fille pressentit ses malheurs ; le commerce qu' elle avoit eu avec son amant lui avoit ouvert l' esprit, et il lui avoit fait perdre cette simplicité. Elle sentit tout le danger qu' elle couroit d' être abandonnée. Elle avoit parlé à son amant des promesses qu' il lui avoit fait faire ; il les nia ; elle pleura, s' arracha les cheveux, et se tourmenta : tout cela fut inutile, le duc partit sans y avoir fait aucune attention.

Elle s' en prit au valet de chambre ; ce traître rejeta le tout sur son maître ; il fut le premier à l' accuser de fourberie. Charlotte au desespoir ne se paya d' aucunes raisons ; elle fit un tel bruit que le duc, à qui Dupin avoit écrit le desespoir de cette fille, craignit l' éclat : il lui fit proposer une somme considérable pour la marier : elle fut long-tems à la refuser ; mais, connoissant enfin par une fatale expérience qu' elle s' étoit perduë, elle prit son parti. Elle accepta les vingt mille francs, et elle fut se jeter dans un convent, y paya sa dot, et renvoya le reste à ses parens. Cette affaire

p38

fit du bruit ; elle avoit été ignorée jusques-là, et elle fut bien-tôt sçûë de tout le village.

J' avois appris cette histoire, elle me revint alors dans l' idée, avec toutes ses circonstances. Je me résolus d' être plus circonspecte et plus sage que Charlotte ; c' est en vain que mon coeur, déjà prévenu, prit le parti du marquis, et me le peignit avec des couleurs plus favorables. Ma vertu s' oposa à son penchant, je fis une ferme résolution de lui être toûjours fidelle, et de l' apeller à mon secours toutes les fois que mon coeur voudroit me donner des marques de sa foiblesse. J' ai toûjours usé depuis de cette maxime, elle m' a été salutaire, et je dois assurément me persuader qu' elle est la cause

de ma fortune. On ne peut jamais faire de mauvais pas, lorsque l' on est guidée par une maîtresse aussi sage que la vertu. Je faisais encore ces réflexions lorsqu' on nous dit que le marquis arrivoit ; il donnoit la main à madame la comtesse de N. Elle étoit suivie d' une nombreuse compagnie qui s' étoit trouvée au château lorsqu' il y descendit ; il leur avoit fait annoncer la rencontre que je fis du roi, et la gratification que ce prince m' avoit accordée. Il n' ajouta pas que le goût, qu' il sentit pour moi dès le premier instant, l' engagea à exposer les choses avec des circonstances si intéressantes,

p39

qu' il avoit mis par-là ce prince dans l' obligation de me faire du bien. La compagnie charmée de son recit, voulut être présente à la manière dont je recevois ces choses. Cela donna lieu à cette dame de dire que j' étois sa filleule, et que le marquis de L V pere du jeune seigneur, étoit mon parain. Le marquis en eut une secrète joie, profita dans la suite de cette découverte, pour me donner sous le nom de son pere des marques de sa générosité et de son amour.

Dès que nous vîmes aprocher la compagnie, nous fumes au devant d' elle. à peine ma maraine me vit-elle, qu' elle me dit : venez, venez, ma chère Jeannette, je suis bien aise que vous commenciez de bonne heure à ressentir les graces de la fortune ; ne soyez pas timide, continua-t' elle me voyant d' un embarras extrême, on sçait bien que vous êtes élevée à la campagne. Que dites-vous de ma filleule, marquis ? Elle a l' air un peu emprunté ; mais avec un peu d' éducation, ne tiendrait-elle pas sa place dans le monde ? Comment donc, madame, lui dit-il, je trouve cette belle fille très-bien ; il lui faut peu de chose pour la mettre au point où vous la desirez. L' on me donna beaucoup de loüanges ; l' un exagéra ma beauté, ma propreté, et mon goût dans mon ajustement champêtre ; l' autre

p40

vanta ma blancheur, et le coloris de mon visage ; un troisième me trouva le bras et la main au-dessus d' une personne de ma condition : enfin, je fus confuse et plus embarrassée que jamais. Mon pere se faisoit remarquer, en disant : elle est bien votre servante, point du tout, vous vous moquez d' elle. Ma mere répondoit par de fréquentes révérences, et moi seule j' avois les yeux baissés, et je crois en vérité que, si quelque chose devoit leur faire plaisir en moi, c' étoit mon parfait embarras.

Après que ce torrent fut passé, le marquis se tourna vers moi, et s' inclinant avec autant de respect que s' il eût parlé à une duchesse, me dit : j' ai ordre du roi, ma belle fille, de vous remettre cette bourse, il y a trente louis ; elle est l' effet du plaisir que vous avez marqué à la rencontre de ce prince. On lui en a fait rapport, et je suis très-flatté qu' il ait bien voulu me charger de cette commission ; cela me fait d' autant plus de plaisir, que madame la comtesse m' a appris que mon pere étoit votre parain. J' ignorois cette chose, et je suis persuadé qu' il apprendra avec satisfaction cette aventure. Pour cela vous n' en devez pas douter, répondit la comtesse : mais, Jeannette, me dit-elle, répondez donc à monsieur, et le remerciez de ses bontés. Je fis une révérence, et mes remerciemens furent si bas

p41

que je ne crois pas qu' ils furent entendus ; je ne sçûs pas trop bien moi-même ce que je dis dans ce moment. Je vais bien l' embarrasser, continua ma maraine en donnant un coup d' oeil à la compagnie. Allons, Jeannette, ajouta-t' elle, dites-nous de bonne foi ce que vous ferez de votre argent, et à quel usage vous le destinez ? Puisque vous me l' ordonnez, repris-je, madame, je remettrai à ma mere ce que le roi a bien voulu me donner. Voilà qui est bien, dit-elle : comment, vous ne garderez pas quelque chose, interrompit le marquis avec empressement ? Je n' ai besoin de rien, monsieur, repliquai-je, osant à peine le regarder ; je la prierai seulement de me faire apprendre à écrire, afin de pouvoir sçavoir

de ses nouvelles si jamais j' en suis séparée.
Ce seigneur fut charmé de ma réponse, et
il la trouvoit convenable à la lettre que je
lui avois fait écrire par Colin. Ah ! Madame,
reprit-il en se retournant vers la comtesse,
rien n' est de mieux que le desir que cette
belle fille marque pour son éducation ;
ce seroit un meurtre que de la négliger. Ce
n' est pas mon intention, reprit ma maraine
en souriant, je veux qu' on parle aussi de moi
au roi ; oüi, Jeannette, me dit-elle, je
vous prendrai au logis, voulez-vous y venir ?
Ce sera dès ce soir même. Je me tournai vers
ma mere : ce sera vous, lui dis-je, ma bonne

p42

(c' est ainsi que je l' apellois) qui répondez,
s' il vous plaît, aux bontez de ma chère maraine,
je n' ai point de volonté que la vôtre.
Mon pere prit la parole pour elle, et
se trouva très-honoré de cette grace. La
comtesse se tourna vers le marquis, et lui
dit qu' elle se chargeoit de moi, et qu' elle
vouloit me rendre digne des bontez dont le
roi m' honoroit. Faites vos adieux, Jeannette,
me dit-elle en s' en allant : toute la
compagnie la suivit. Je sautai au col de ma
mere, j' en fis autant au reste de ma famille ;
les larmes me vinrent aux yeux, et je
connus dans ce moment ce que peut la nature
dans un coeur fait comme il doit être.
Je ne fus point embarrassée de ces mouvemens,
et je m' y abandonnai sans contrainte,
tant il est vrai qu' on est honteuse
que de ceux qui ne sont pas légitimes. Je
remis ma bourse à ma mere ; elle me dit
à l' oreille, qu' elle auroit soin de m' acheter
un habit qui pût me faire honneur.
Mes adieux faits, je fus rejoindre la compagnie
qui s' étoit un peu avancée. Ma
mere m' accompagna jusqu' à ce que j' y
fusse ; et elle me quitta en me recommandant
d' être toujours bien sage, et de ne
pas oublier que sans cela on ne peut être
véritablement heureuse dans le monde.
Le marquis tournoit de tems en tems
la tête. Dès qu' il me vit seule, il vint à

ma rencontre. Que je suis heureux, belle

Jeannette, me dit-il, de pouvoir enfin vous voir, et d'espérer que je pourrai jouir quelquefois de ce charmant plaisir ! Je voudrais que vous pussiez vous imaginer ce que j' ai souffert depuis que je suis privé de cet avantage. Je suis sensible à toutes vos bontez, monsieur, repliquai-je, je ne les mérite pas : pardonnez si je ne vous en ai pû faire tantôt les remerciemens qu' elles exigent, c' est à mon peu d' esprit qu' il faut s' en prendre, et à l' embarras d' une fille de ma sorte, qui n' a jamais vécu qu' avec ses semblables ; quand j' aurai été long-tems chez ma belle maraine, peut-être que j' en aurai davantage. Votre esprit est charmant, reprit le marquis, il ne faut que le cultiver ; mais il faut sçavoir distinguer vos vrais amis. Souffrez, belle Jeannette, que je profite de ce moment favorable pour vous parler, comme un des plus sincères. Vous êtes belle, vous le serez encore davantage ; votre maraine reçoit beaucoup de monde, vous ne serez pas long-tems sans qu' on vous fasse la cour. Souvenez-vous que tous les jeunes gens ne pensent pas comme je fais ; qu' ils sont dangereux, et qu' ils mettront tout en oeuvre pour vous surprendre : si vous les écoutez, vous me perdrez pour jamais. Il n' est pas encore tems que

p44

je vous explique ce que j' ai à vous dire, un peu d' usage du monde vous en fera deviner une partie. En attendant, attachez-vous à votre maraine ; c' est une bonne femme, qui a les défauts ordinaires à son sexe ; mais ses excellentes qualitez peuvent vous servir de modèle. Je vous ferai connoître une autre fois le portrait de son caractère, afin que vous vous y conformiez ; vous voyez que je ne vous traite pas en enfant. Pardon cependant si je vous donne des leçons, c' est l' intérêt que je prens à ce qui vous regarde, qui me fait prévoir tout ce qui peut vous toucher. Je vous dirai encore en passant, que madame la comtesse a une fille qui n' est pas aussi belle que vous, et qui sera jalouse dès qu' elle vous verra. Son fils est un aimable cavalier, je crains bien qu' il ne

vous trouve comme moi, c' est une de mes inquiétudes, aussi-bien que l' occasion qu' il aura de vous voir souvent. Il vous aimera, et il trouvera peut-être accès dans votre coeur : si cela arrive, que vais-je devenir ?

Je ne sçai, lui dis-je, ce que c' est que l' amour ; j' ai vécu jusqu' à present dans la paix, et je n' ai été sensible qu' aux peines de ma mere, et aux chagrins que mon frere et ma soeur me donnoient. Les bontez seules dont vous m' honorez... ah !

p45

Laissons ces bontez, reprit-il ; je souffre avec peine que vous nommiez ainsi de foibles marques de la plus tendre amitié. Je ne suis pas encore connu de vous ; dès que cela sera, vous verrez que je suis trop heureux d' avoir trouvé cette legère occasion de vous témoigner mon amour. Mon dieu, interrompis-je en souriant, vous me parlez toûjours de cet amour : laissons-le, Mr le marquis, jusqu' à ce que je sçache qui il est, et s' il convient qu' une fille puisse l' écouter. Je veux vous aprendre à le connoître, reprit-il : non, non, monsieur, continuai-je, ma mere m' a toûjours dit qu' il ne falloit point écouter les hommes, et qu' ils cherchoient toûjours à nous surprendre, et je crois bien que ma maraine pense de même. Gardez-vous bien, reprit le marquis avec empressement, de lui faire connoître l' amitié que j' ai pour vous. Elle est jalouse, je vous en dirai quelque jour le sujet ; cela m' empêcheroit de vous voir, et je mourrois. Ah ! Ah ! Ajoutai-je, il y a du mal aparament, puisque vous ne voulez pas qu' on le sçache. Non, belle Jeannette, il n' y en a point ; aïez plus de confiance en moi. J' allois encore lui répondre, je me trouvois une facilité à le faire, dont j' étois surprise moi-même. Le marquis ne m' intimidait pas, et je raisonnois avec lui avec la même confiance que j' aurois fait avec une de mes compagnes.

p46

J'allois, dis-je, lui demander la raison de la préférence qu'il se donnoit, lorsque ma maraine tourna la tête, et m'appella : nous la rejoignîmes. Comment donc, me dit-elle, vous écoutez le marquis ? Que vous disoit-il ? Des douceurs. Apprenez, Jeannette, qu'il faut bien s'en garder ; c'est un poison funeste qui fait mourir. Je ne les connois pas, madame, repliquai-je. Mr, pour s'amuser sans doute, vouloit être informé de nos plaisirs champêtres ; je lui en rendois compte. Il est vrai, dit-il, que cette belle fille m'en a fait un portrait si naturel, que je les préférerois à tous ceux de la ville. La comtesse lui fit la guerre sur son nouveau goût. La conversation devint générale, et nous nous trouvâmes insensiblement arrivés au château.

Dès que ma maraine fut entrée dans son appartement, elle fit appeler Mademoiselle Duparc ; c'étoit une ancienne femme de chambre, et qui n'avoit plus de fonctions auprès d'elle que celle de la contrôler, aussi-bien que le reste de la maison. Elle avoit une cinquantaine d'années, étoit maigre et sèche ; elle avoit la physionomie pateline et béate ; vous la voyiez toujours de votre sentiment pour gagner votre confiance, et dès qu'elle y étoit parvenue, elle s'en servoit avec empire pour vous tyranniser. Elle avoit le détail du château, elle grondoit toujours,

p47

mais son avarice l'humanisoit ; elle aimoit l'argent ; elle avoit pour lui un amour qui se manifestoit dans les occasions. Quelque faute que l'on eût faite, l'on étoit sûr de son pardon lorsqu'on lui faisoit des présents. Ce fut à cette vieille fille que madame me recommanda : prenez soin de ma filleule, lui dit-elle, je vous charge de son éducation ; elle est douce, et portée au bien : je compte qu'elle profitera beaucoup entre vos mains. Sçavez-vous qu'elle est connue du roi, et qu'il lui a donné trente louis ? Trente louis ! Interrompit Mademoiselle Duparc ; mais c'est quelque chose, où sont-ils ? Son bon cœur, continua ma maraine, les lui a fait remettre à sa mère : elle auroit bien mieux fait de les garder, reprit cette fille en

fronçant le sourcil, je les aurois serrés aussi-bien qu' elle. On ne sçait ce qui peut arriver : quelle étourderie ! Elle les auroit trouvés dans l' occasion. Trente loüis ! Plût à dieu que je les eusse ! Je me porterois mieux que je ne fais. Il n' est pas question de cela, interrompit madame, où la mettez-vous coucher ? Près de moi, reprit la Duparc, peut-elle être mieux ? Non sans doute, ajoûta la comtesse ; qu' on ait soin avant toute chose de lui apprendre à écrire : dès qu' elle le sçaura, je veux la mener à Versailles, et lui faire presenter un placet de sa main au roi, pour le remercier des bontez

p48

qu' il a eu pour elle. Cela l' engagera peut-être à les lui continuer. Oüi dà, repliqua ma nouvelle gouvernante, l' imagination n' est pas mauvaise. Je ne disois mot à cette conversation, le coeur me battoit ; je la craignois, et je regrettois déjà la maison paternelle. Après plusieurs autres discours semblables, Mademoiselle Duparc se saisit de moi comme de sa proie, et dans la suite je ne fis plus de pas qu' elle ne s' attachât à les compter. Le marquis resta plusieurs jours au château, il fit ce qu' il pût pour me parler ; cela étoit difficile, j' étois toûjours avec la gouvernante, ou dans la chambre de madame où l' on m' aprenoit à broder. Je rencontrais quelquefois ses yeux, ils me faisoient connoître sa peine ; je m' accoutumois à entendre leur langage. Tant qu' il resta dans ce lieu, je ne fûs émûë que de la douceur de penser que j' étois aimée de lui, je ne croyois point qu' il y eût de mal à m' entretenir de son idée ; il me sembloit que je lui devois de la reconnoissance : frivole prétexte ! Fatale erreur ! Le feu couvoit sous la cendre, sa douce chaleur ne causoit alors que tièdes effets, il ne fut pas long-tems sans en produire de plus grands. Mademoiselle Delbieu, fille de ma maraine, avoit quinze ans ; elle est blanche, c' est tout son agrément ; elle est blonde, a de grands

p49

yeux, qui ne sont pas spirituels ; ils sont cependant des imposteurs ; elle a beaucoup d'esprit ; il est vrai que dans ce tems il n'étoit ni égal, ni liant. Sa physionomie est trompeuse, elle est douce, et vous gagne ; mais elle cache un caractère noir et envieux. Je voudrois bien, en faveur des bontez dont madame sa mere m'a honoré pendant mon séjour chez elle, pouvoir supprimer ce portrait ; mais il est impossible de compter mon histoire sans l'y comprendre ; elle a fait trop naître d'événemens par sa malice et par sa mauvaise foi. Ce que je puis faire en cette considération, c'est d'en adoucir les traits dans la suite. Je ne me suis vengée jusqu'ici que par de bons endroits ; supposé qu'elle me reconnoisse, je ne lui conseille pas de faire part de sa découverte. Malgré ma simplicité, je n'eus pas de peine à démêler le mécontentement qu'elle eut de mon arrivée au château. Elle fut la seule qui ne me prévint point ; elle me regarda avec une fierté qui diminuoit le bien qu'on disoit de moi. Je m'aperçus de son indifférence, ou pour mieux dire, de son envie. J'en conçus du déplaisir. Le chevalier son frere passa à une autre extrémité : je lui plûs dès le premier instant. Il me le marqua, me le dit, et me regarda comme un joli amusement pendant le séjour qu'il feroit chez sa mere. Mes façons naïves et

p50

simples lui firent concevoir de flatteuses espérances. Il me paroissoit tel que me l'avoit dit le marquis. Il étoit grand et bien fait, avoit l'air prévenant ; mais son caractère effaçoit le bien qu'il vous annonçoit. Il étoit emporté dans ses passions, et, comme sa soeur, d'une hauteur insupportable. Il cachoit ses défauts quand il vouloit plaire ; mais lorsqu'il croyoit ses soins superflus, il recouroit à l'artifice ou à la violence. Ce ne fut pas dans un jour que je les connus, sa soeur et lui : l'expérience que j'en fis bien-tôt après m'a appris suffisamment à ne jamais m'arrêter aux premières impressions, et à ne donner mon amitié que lorsque j'ai une certitude morale qu'on en est digne par un caractère tout différent du leur.

La veille du départ du marquis, il s' y prit si adroitement qu' il me parla : j' étois à mon métier dans la chambre de ma marraine, il y avoit beaucoup de monde qui y étoit venu dîner. Il proposa à la comtesse un pharaon, et la pria de jouer à sa place, sous prétexte du peu d' exactitude qu' il avoit. Elle se chargea avec plaisir de cette commission. Tout le monde s' aprocha de la table, et l' intérêt que chacun prenoit à ce jeu nous laissa bien-tôt seuls. Il n' y avoit que Mademoiselle Du Parc, le marquis et moi. Il lui proposa d' aller jouer un louis, et qu' elle en seroit de moitié si elle gagnoit.

p51

Elle le prit au mot avec ardeur. Que je suis heureux, charmante Jeannette, me dit-il se voyant libre, de pouvoir enfin vous parler ! Il y a long-tems que j' aspire à ce bonheur ; que ne puis-je le goûter tous les jours. Je pars, aimable enfant, il n' est pas possible que je reste davantage ; on s' apercevrait bien-tôt du sujet qui m' arrête ici. Ne sçaurai-je point, avant que de m' éloigner, comment je suis dans votre coeur ? Parlez, mon ange, donnez-moi cette satisfaction ; je ne puis vivre sans avoir du moins l' espérance de vous plaire. Songez que je ne sçai quand je vous reverrai, et que, dans l' état où mon amour me réduit pour vous, je n' ai plus que cette consolation. Il parloit si tendrement, que je ne pus m' empêcher de le regarder et de soupiner. Que veut dire ce soupir, belle jeannette, reprit-il amoureusement ? Serois-je assez heureux pour que ma sincérité vous touchât ? Ah ! Laissez-moi, monsieur, repris-je ; toutes les fois que vous êtes près de moi, et que vous me dites quelque chose, je ne sçai où j' en suis : que me voulez-vous ? Pourquoi vous attacher à une fille de ma sorte ? Je sçai bien que je ne suis pas votre semblable ; mais j' ose ajouter que tout gros seigneur que vous êtes, vous ne me ferez jamais manquer de sagesse. Il s' en faut beaucoup, reprit-il, que je pense à vous séduire, je ne veux que

p52

vous aimer et vous plaire. Hélas ! Continuai-je, à quoi cela servira-t' il ? Pourquoi tous les messieurs disent-ils la même chose : est-ce une coutume de la ville ? Je n' ai jamais tant entendu parler d' amour que depuis huit jours que je suis ici. Comment cela se peut-il, reprit le marquis étonné, je n' ai pû parvenir à vous parler du mien qu' aujourd' hui ? Y êtes-vous le seul, repliquai-je simplement ? Tous les autres messieurs m' en ont dit autant, sur-tout le fils de madame, qui me le répète toutes les fois qu' il peut m' entretenir. ô dieux ? Seroit-il possible, interrompit-il, qu' il vous aime ? Je ne sçai, continuai-je ; mais, si c' est aimer que de le dire, vous n' en devez pas douter. Que lui répondez-vous, reprit le marquis avec précipitation ? Je pense si peu à ce qu' il me dit, répondis-je, que je ne puis vous en instruire ; ce qu' il y a de certain, c' est que je voudrois qu' il ressemblât à mademoiselle, et qu' il me laissât en repos. Cela est-il bien vrai, belle Jeannette, continua-t' il avec plus de tranquillité ? Ne sentez-vous pas de plaisir lorsqu' il vous parle ? Ah ! Point du tout, interrompis-je naïvement, il s' en faut beaucoup ; un mot de vous me fait plus d' impression que cent des siens. Qu' elle est adorable, s' écria le marquis ! Que je serois heureux, si ce que vous venez de me dire avec tant de bonne foi,

p53

étoit bien éclairci ! Je ne changerois pas mon sort contre ce qui est de plus desirable. Répétez-le-moi, charmante fille, vous me rendez la vie ; cet aveu fait mon bonheur. Que vous ai-je donc dit, repris-je étonnée du transport qu' il marquoit ? Pourquoi paraissez-vous si content ? Aurois-je fait une faute sans le sçavoir ? Non, non, interrompit-il avec précipitation, n' en faites jamais que de semblables. Si votre coeur s' est expliqué, ne le desavoüez pas ; il ne se repentira jamais des complaisances qu' il aura pour moi. Ah, mon coeur ne dit rien, monsieur, interrompis-je à mon tour avec vivacité. Si quelques paroles dont je ne sçai point la force me sont échappées, ne les tournez point à mon desavantage. Voulez-vous

donc, reprit le marquis, que je m' en aille pénétré de chagrin et de regret ? Votre coeur ne dit rien ! Ce sera donc pour un autre qu' il parlera, il faut donc mourir puisque vous me haïssez. Il prononça ces derniers mots d' un ton attendri ; j' en fus touchée ; je levai les yeux sur lui : il me parut si affligé, que je me sçus mauvais gré de lui en avoir donné sujet. Mon dieu, que je suis malheureuse, m' écriai-je avec dépit, de ne pas sçavoir m' énoncer ! Cela est cause qu' on prend différemment les choses que je ne les pense. Pourquoi vous chagrinez-vous ainsi ? Ce n' est pas mon intention. Faut-il

p54

vous arrêter aussi à une personne qui n' a pas assez d' esprit pour vous répondre ? Que n' attendez-vous que ma belle marraine m' en ait donné, et je ne dirai plus rien qui vous déplaît. Il ne put s' empêcher de sourire de ma naïveté. Encore, ajoutai-je ; ne voilà-t' il pas ! Vous étiez prêt à pleurer ; je viens de dire peut-être une sottise, et vous en riez. Eh bien ! Je me tairai dorénavant. En achevant ces mots, que je ne pus prononcer sans colère, je me remis à mon ouvrage, et je ne voulus plus repliquer à mille choses tendres et flatteuses dont il se servoit pour me faire revenir.

Le marquis accablé de mon silence se tût ; je le crûs parti, et je levai les yeux avec précipitation pour le chercher ; je les baissai aussi-tôt en rougissant de la rencontre des siens. Vous voulez donc ma mort, me dit-il, Jeannette, puisque vous ne voulez plus me regarder ni me répondre ; que vous ai-je fait pour me traiter ainsi ? Je vais donc partir le chagrin dans le coeur : vous ne me verrez plus, cruelle. Je me sentis piquée de cette apostrophe ; je la crus honteuse ; tout dépend dans la vie du préjugé qu' on a des choses. Allez, monsieur, répondis-je avec vivacité, je ne mérite pas que vous me disiez de telles injures ; je ne suis point cruelle, et je ne l' ai jamais été pour personne, il s' en faut bien ; je ne puis voir tuer un

p55

agneau sans pleurer. Je n' ai jamais fait de
peine à qui que ce soit ; et quoique mon frere
et ma soeur m' ayent souvent maltraitée,
je ne me suis jamais défenduë, dans la crainte
de leur faire du mal : regardez donc si je
suis cruelle. Le marquis m' auroit laissé dire
long-tems, tant il étoit surpris de ma
simplicité ; mais quand on aime, on voit tout
avec des yeux favorables. Pardon, ma chère
Jeannette, repliqua-t' il, si je vous ai
déplû ; ce mot de cruelle ne signifie pas que
vous soyez méchante, cela est bien différent ;
mais vous le seriez devenuë si vous
aviez continué à ne me plus répondre : vous
me rendez la vie en le faisant, et je ne vous
apellerai plus dorénavant ainsi. Mais ne
perdons point de tems, le jeu va peut-être
finir, et je serois au desespoir de ne pas être
convenu d' une chose avec vous avant mon
départ. J' enverrai Dubois (c' étoit son valet
de chambre) deux fois la semaine, m' informer
de vos nouvelles sous prétexte de
celles de votre marraine. Je vous dirai une
autre fois ce que je fais, pour qu' elle ne le
trouve pas extraordinaire. Il trouvera les
moyens de vous parler, et il me rendra
compte de vos réponses ; cela adoucira les
rigueurs que je vais ressentir de votre
absence. Je tâcherai cependant de venir ici le
plus souvent que je pourrai, sans que cela
paroisse. Je ne vous demande pas pour le

p56

present de quelle façon je suis dans votre
coeur, puisque vous avez tant de peine à
m' en faire l' aveu ; je le connoîtrai par
l' empressement que vous témoignerez à sçavoir
écrire ; je me flatterai lorsque cela sera,
que je ne vous déplais pas. Il alloit continuer
lorsque la gouvernante arriva la satisfaction
peinte sur le visage ; elle avoit
gagné quatre louis, et en raportoit deux au
marquis pour sa moitié. Gardez-les, mademoiselle,
lui dit-il, ils vous porteront
bonheur une autre fois. Lorsque je serai de
retour à Versailles, je veux jouer pour
vous, et éprouver si vous êtes aussi heureuse
au grand jeu que vous l' avez été ici. Je
ne vous demande en cette considération
que d' avoir bien soin de cette enfant, cela

ne vous sera peut-être pas inutile dans les suites. C' étoit la prendre par son foible ; elle connoissoit combien le marquis étoit généreux, et combien on pouvoit compter sur sa parole. Cela suffit, monsieur, reprit-elle avec un air content, reposez-vous sur moi. J' aimerai Jeannette comme ma propre fille. Je me suis aperçuë que monsieur le chevalier la regarde avec plaisir, mais j' aurai si bien l' oeil sur lui qu' il ne lui parlera jamais que devant moi ; je le connois bien, mais il me connoît aussi ; il n' oseroit s' y froter. La compagnie quitta le jeu, comme elle finissoit ces mots. Ma marraine

p57

avoit été débanquée, et vint en avertir le marquis ; il ne parut pas sensible à sa perte. Un moment après on fut se promener ; je restai seule avec Mademoiselle Duparc ; je me ressentis des douceurs que le marquis lui avoit dites, (c' est ainsi qu' elle nommoit ses promesses et son argent) et elle a toujous eu depuis ce tems les attentions les plus prévenantes pour moi. Le chevalier Delbieu, dégagé du soin de faire les honneurs de chez lui, ne me laissoit pas un moment en repos ; il m' entretenoit à chaque instant de sa passion, j' en recevois les témoignages avec beaucoup de froid. Quelle différence de s' expliquer, lorsque je comparois ses discours à ceux que me tenoit le marquis ! Les siens, quoique polis, étoient altiers, et ressentoient un air de supériorité ; ceux du dernier au contraire étoient doux et honnêtes, et sembloient être adressez à une personne plus élevée que lui : cela flatte, et malgré ma simplicité, j' en sçavois faire aisément la distinction. Ma marraine ne fut pas long-tems sans s' apercevoir du goût que son fils avoit pour moi ; elle l' en réprimanda ; mais bien loin que cela fit l' effet qu' elle en attendoit, ses leçons ne servirent qu' à l' animer davantage. Il se contraignit cependant, mais je ne fus pas long-tems à éprouver que rien n' est plus dangereux que la retenuë dans (ê un coeur que la vertu ne guide pas. Je fis ce que je pus pour plaire à mademoiselle sa soeur ; elle me souffroit, mais elle

avoit avec moi des hauteurs insupportables.
Je ne sçai si les attentions dont le
marquis m' avoit comblé m' avoient gâtée,
ou si j' étois naturellement portée à ne pas
m' humilier. Je sentois une peine infinie à
le faire devant elle ; je pleurois souvent ;
l' absence du marquis n' y contribuoit
peut-être pas peu : le moindre petit chagrin que
j' avois me faisoit ressouvenir de ses politesses.
Que l' amour fait de progrès dans la solitude !
Je ne fus pas long-tems à le connoître ;
je ne fus plus cette fille simple, qui
demandoit qui il étoit. Il se vengea, et il
m' aprit bien-tôt son pouvoir et sa violence.
Mon embonpoint diminua, je devins
pâle et abbatuë ; je dormois autrefois d' un
sommeil tranquile, je ne le faisois plus
qu' avec peine. Je fis des réflexions sur
l' état où je me trouvois ; je voulois moi-même
m' en cacher le principe, et me dérober
la vivacité de mes sentimens, en me
persuadant que c' étoit le regret d' avoir quitté
ma mere qui occasionnoit mon abbattement.
Je ne fus pas long-tems dans cette
idée. La comtesse, qui s' aperçut de ma
langueur, s' imagina, comme moi, que la vûë
de mes parens me remettroit. Elle les fit
venir, je m' en trouvai mieux ; mais l' arrivée

p59

de Dubois fit beaucoup plus. Il me
parla de son maître, et de la douleur qu' il
ressentoit de mon absence. Je n' eus pas
besoin de lui faire connoître ce que je pensois ;
mon visage en disoit beaucoup plus que
l' aveu que j' en aurois pû faire.
Depuis l' absence du marquis, je m' étois
attachée à aprendre à écrire ; un valet de
chambre du chevalier le sçavoit très-bien,
et il me monroit avec une affection infinie.
Je commençois à assembler mes lettres, j' en
remplis une page entière, et je me fis un
plaisir innocent de témoigner au marquis
que je n' avois pas oublié ce qu' il m' avoit dit
sur ce sujet. Je remis cette feuille à Dubois
et je la lui recommandai avec empressement.
Il s' informa beaucoup si le chevalier
étoit amoureux de moi. (il avoit aparemment
des ordres pour le faire.) je lui dis que
cela avoit paru dans les commencemens,
mais que madame s' en étant aperçûë elle

y avoit mis ordre, et que depuis ce tems il n'osoit plus me parler.
Le lendemain du départ de ce domestique étoit un dimanche ; j'avois lié amitié avec la nièce de la gouvernante, elle s'apelloit Catherine, et elle étoit du meilleur naturel du monde ; elle avoit beaucoup d'esprit et d'éducation ; je lui dois assurément beaucoup, c'est elle qui commença à m'ôter les façons villageoises ; elle étoit d'un

p60

âge supérieur au mien, nous étions presque toujours ensemble. Nous fûmes après les vêpres promener dans un petit bois, sa tante, elle et moi ; nous nous avançâmes dans une allée faite exprès pour la chasse du cerf ; Mlle Duparc lisoit, et nous profitâmes de ce tems pour nous promener seules : la conversation tomba insensiblement sur le chapitre de ma marraine ; elle m'aprit que depuis quelques années elle ne vivoit pas en bonne intelligence avec son mari, que cela ne paroissoit pas dans le monde, quoiqu'ils ne se trouvassent presque jamais ensemble ; que lorsqu'elle partoit pour Paris, son mari venoit à la campagne, qu'il n'y avoit que pour se séparer qu'ils étoient d'un commun accord. Mon dieu, lui dis-je, comment se peut-il qu'on soit marié et qu'on vive ainsi séparé, nous n'entendons point parler de pareilles choses dans notre hameau, quelle en est donc la raison ? L'amour et la jalousie, reprit Catherine ; monsieur ne veut pas que madame ait des adorateurs, et madame ne s'en peut passer. Comment donc, interrompis-je, est-ce qu'après le mariage on en garde encore ? Oüi, ma chere Jeannette, repliqua-t'elle : cela ne devoit pas être, cependant cela est tout commun à Paris ; l'intérêt vous unit plus souvent que l'inclination, le mauvais usage semble contredire les bonnes loix.

p61

Monsieur a ses maîtresses, madame a ses habitudes, ils logent dans la même maison,

et ils ne s' y rencontrent presque jamais ; il y a des maris moins commodes qui veulent que leur femme soit rangée, sans leur en donner l' exemple ; quand ils ont affaire à des entêtées, elles résistent, et c' est ce qui cause les broüilleries et les séparations ; il y en a d' autres, comme monsieur et madame, qui conviennent de vivre à leur fantaisie ; ils sont encore les plus heureux, parce qu' ils ne se gênent point, il arrive souvent même que l' indifférence qu' ils avoient l' un pour l' autre produit par cet endroit une réunion sincere ; cela est rare, mais on en conte des exemples : pour notre maître et notre maîtresse, je ne crois pas qu' ils se trouvent jamais dans ce cas : votre marraine est une personne vertueuse, on n' a jamais parlé d' elle d' une autre manière, mais elle a une sorte de coquetterie dans les façons, elle veut qu' on la trouve aimable ; on lui dit, cela l' amuse ; elle a été trois mois sans que personne lui rendît des soins, elle en étoit d' un ennui insupportable ; il n' y a que depuis que m le marquis de L V vient ici qu' elle est gaye et enjouée comme vous la voyez ; avant le tems qu' il lui en contât, elle étoit d' une tristesse à mourir. Depuis quelques jours il est fort assidu et paroît très-amoureux. Ces dernières paroles me

p62

touchèrent, j' en fus saisie au point que je me laissai aller à la renverse sur l' herbe où nous nous étions assises ; Catherine me releva et me fit revenir à force de me tourmenter ; elle ne soupçonna point le sujet de ma foiblesse ; elle fut rejettée sur le peu de santé que j' avois depuis quelques jours ; on me ramena au château, et l' on me fit coucher ; Catherine me laissa et me convia de reposer, en me flattant qu' après deux heures de sommeil je me trouverois mieux : je feignis de la croire, et dès que la porte fut fermée je m' abandonnai aux réflexions les plus cruelles.

Que je suis malheureuse, m' écriai-je en pleurant, d' avoir perdu la tranquillité qui régnoit dans mon coeur ! Pourquoi donc suis-je réduite depuis quelque tems dans l' état où je me trouve ? Je ne me reconnois plus depuis l' absence de ce marquis ? Pourquoi

prens-je un intérêt si vif aux considérations qu' il a pour madame ? Que veut dire l' état où me réduit son absence ? Quelle raison ai-je à mon âge de ne pouvoir plus souffrir ce que j' aimois autrefois ? Ah ! Je n' en vois que trop la cause. Cruel, pourquoi me disiez-vous que vous m' aimiez ? Pourquoi me trompiez-vous ? Vous ai-je forcé à me faire l' aveu d' un amour que vous n' aviez pas ? Qui vous a pû porter à surprendre ma crédulité ? ô ciel ! Pourquoi venois-je ici ?

p63

Que deviendrai-je ? Ah ! Charlotte, Charlotte, que je partage les peines que vous avez dû ressentir, lorsque vous vous êtes vûë abandonnée par celui qui vous étoit si cher, je juge de vos pleurs par ceux que je répands ; son histoire se rapelloit alors à mon imagination échauffée ; mes larmes et ma douleur m' assoupirent ; le sommeil me rendit cependant mes forces abbattuës, et je me relevai avec plus de tranquillité. J' allois sortir de ma chambre lorsque le chevalier y entra ; je viens d' aprendre, me dit-il, que vous vous étiez trouvée mal à la promenade, vous me paraissez cependant avoir bon visage ; aparemment, repris-je, que le sommeil en est la cause, car je ne me sens pas trop bien ; tant pis, continua-t' il, il faut vous faire quelque chose, je vous guérirai si vous voulez, je suis le meilleur médecin du monde. Mon dieu, monsieur, repris-je avec un reste d' émotion et de colére que j' avois contre le marquis, laissez-moi, je ne veux jamais rien entendre de la part des hommes. Ah ! Ah ! Ajouta-t' il, vous êtes de bien mauvaise humeur contr' eux, ils valent cependant bien la peine qu' on les écoute, quand ils sont faits d' une certaine façon, en disant ces paroles, il avoit un air de complaisance qui sembloit dire, regardez-moi : qu' en pensez-vous ? Non, non, continua-t' il, ma chère

p64

enfant, vous ne serez pas toûjours si

cruelle ; en prononçant ces mots, il voulut m'embrasser, je me débarrassai de lui en jettant de grands cris ; la gouvernante accourut, et le trouvant encore prêt à me poursuivre, l'arrêta et le mit hors de la chambre, en lui disant qu'il n'avoit guères de considération pour ce que madame sa mere lui ordonnoit ; que si cela étoit, elle ne prétendoit pas qu'il en manquât pour elle : en achevant ces mots, elle ferma la porte avec colère, et le chevalier se retira la rage peinte dans les yeux.

Que cherchoit donc ici ce fou, me dit-elle lorsque nous fumes seules ; je n'en sçais rien, repris-je, mais il vouloit m'embrasser ; vous avez bien fait de crier, reprit-elle, vous avez vû comme je l'ai bien tancé, il n'y viendra pas si-tôt ; c'est un furieux, continua-t'elle, lorsqu'il s'y met, et je serai bien aise quand il partira ; ce sera dans peu, madame sa mere me l'a dit ; c'est bien dommage qu'il soit ainsi ; il a de l'esprit, s'il vouloit se modérer ; il prévient, et l'on s'y fieroit assez, mais c'est qu'on ne le connoît pas ; je n'ai jamais aimé un certain air sournois qu'il a dans les yeux, on diroit qu'il médite toûjours quelque mauvais coup. Après ce discours, nous descendîmes chez madame, je n'étois pas prévenue que le marquis dût arriver, je l'y trouvai.

p65

Les impressions que j'avois contre lui le rendirent de plus en plus criminel dans mon esprit. Je pensai reculer deux pas, mais la honte et la fierté me retinrent. Dès qu'il m'aperçut, il vint avec empressement vers moi ; comment vous portez-vous, belle Jeannette ; ah mon dieu ! S'écria-t'il en me voyant au jour, comme elle est changée ; qu'avez-vous donc, chère enfant ? Que vous est-il arrivé depuis mon départ ? En me disant ces mots, il me prit la main, je la retirai brusquement et avec dépit. Elle est brulante, continua-t'il avec un air surpris de mon action, mais contraint. Assurément, madame, ajouta-t'il en se tournant vers elle, cette enfant est malade, il faudroit la soulager ; ce ne sera rien, reprit ma marraine, c'est de l'ennui, j'ai envoyé chercher sa mere pour le dissiper ;

aprochez, Jeannette, donnez-moi
votre poux ; vraiment, continua-t' elle, elle
a un peu de fièvre ; qu' on envoye chercher
le médecin, dit-elle à la gouvernante,
qu' on la fasse coucher, et qu' on ne la
quitte pas. Le marquis avoit toujours les
yeux sur moi, et tâchoit de démêler la cause
du dépit que je pouvois à peine cacher.
Je ne lui en laissai pas le tems ; je fis une
révérence, et je me retirai. Dès que je fus
dans ma chambre, je me couchai avec les
plus tristes réflexions ; elles firent une telle

p66

révolution en moi, que deux heures après
la fièvre augmenta avec de si grands progrès,
que j' eus au point du jour un redoublement
avec le transport au cerveau.
L' extrémité où je me trouvai réduite ne
me permettroit pas de rapporter ce qu' elle
produisit, c' est à Catherine qui ne quitta
pas le chevet de mon lit, que j' en dois la
connoissance. On fut avertir ma marraine du
danger que je courois ; elle en fut très-affligée,
et ordonna qu' on eût tous les soins
possibles de moi ; elle craignoit, comme beaucoup
d' autres, les malades, elle n' auroit pas
vû ses propres enfans lorsqu' ils l' étoient ;
j' en ai connu depuis dont la foiblesse étoit
poussée plus loin, et qui n' auroient eu aucun
commerce avec ceux qui les alloient voir.
Il fut heureux pour le marquis qu' elle ne
fût pas prévenuë de cette manie. Dès qu' il
sçut le péril où j' étois il vint avec précipitation
dans ma chambre ; il fut effrayé de l' état
où il me trouva, et ne put s' empêcher d' en
donner des marques sensibles : il n' y avoit
heureusement près de moi que la gouvernante
et Catherine ; elles connurent bientôt
le principe de sa douleur : il s' exprimoit
trop vivement pour ne leur pas faire connoître
l' amour qu' il avoit pour moi. Il les
gagna par ses bienfaits, ou pour mieux dire
par sa prodigalité. Je vous cacherois en vain,
leur dit-il, la cause de mon chagrin ; si cette

p67

fille meurt, je perdrai la vie ; il tira sa bourse
en disant ces mots, et la donnant à Mademoiselle
Duparc : voilà cent louis, continua-t' il
que je vous prie de recevoir, je ne
borne pas-là ma reconnaissance, si par vos
soins vous me la réchapez. Et vous, dit-il
en se tournant vers Catherine qui pleuroit,
acceptez à cause de votre bon coeur ce diamant,
je vois que vous aimez Jeannette, et
c' est m' être chère que de penser ainsi. J' ai des
vûës pour cette aimable enfant, je l' adore
et je ne puis vivre sans elle : ô ciel ! Rendez-la
moi, vous connoissez la pureté de mes intentions.
Jeannette, Jeannette, continua-t' il
en pleurant, vous ne m' entendez pas ; que
ne puis-je par mon sang vous rendre la vie :
ouvrez les yeux, mon ange, et voyez l' état
où vous réduisez votre malheureux amant :
ô ciel ! Continua-t' il, qui peut donc
avoir occasionné cette cruelle situation ? Je
l' avois laissée en si bonne santé : grands
dieux ! Elle est brulante, elle a les yeux ouverts
et ne me voit pas : ses larmes lui laissèrent
à peine la liberté de parler à son valet
de chambre qui venoit de monter ; va, lui
dit-il, prends la poste, amène ici au plus vite
Monsieur De N. Juste ciel ! Que je suis
malheureux. Il s' exprimoit
avec une douleur si sincère, que la gouvernante et sa
nièce fondoient en larmes : sur ces entrefaites
ma marraine l' envoya prier de descendre ;

p68

Mademoiselle Duparc l' engagea à cacher
son trouble et ses pleurs, et lui conseilla de
partir le lendemain pour en dérober la connoissance ;
vous n' en serez pas le maître, lui
dit cette fille, si vous restez ; madame est
fine, et les pénétreroit bien-tôt ; vous ne
pourriez vous empêcher de venir ici, cela
est inutile ; partez, ne craignez rien pour
sa vie, elle est jeune et d' un bon tempérament,
elle en réchaperà, j' aurai soin
de vous avertir tous les jours de son état ;
croyez-moi, ajouta-t' elle le voyant irrésolu,
suivez mes conseils, vous vous en trouverez
bien ; vous pourrez revenir dès qu' elle se
portera mieux, au lieu que si votre amour
est découvert, madame renvoyera Jeannette,
et vous la perdrez de réputation.
Ce motif porta le marquis à suivre cet

avis ; il se retira après m' avoir baisé les mains ; il trouva un prétexte pour partir le jour suivant. La comtesse fit ce qu' elle put pour le retenir ; il lui donna de si bonnes raisons qu' elle le laissa aller. Il rencontra à quelques lieuës Monsieur De N suivi de son valet de chambre ; il lui recommanda sa malade qu' il alloit voir, et il le pria de ne la point quitter jusqu' à sa parfaite guérison. Dubois eut ordre de ne revenir qu' avec des nouvelles positives de ma santé. Le soin qu' on eut de moi et l' habileté du médecin me tirèrent d' affaire au bout de quinze jours ;

p69

le recit que me fit Catherine de tout ce qui s' étoit passé ne contribua pas peu à mon rétablissement. Le desespoir que le marquis avoit marqué me toucha ; je ne feignis point de leur apprendre quel étoit le sujet qui m' avoit mis aux portes du tombeau ; elles condamnèrent ma jalousie, et elles achevèrent d' en arracher les racines, en me faisant connoître que l' amour dont on le soupçonnoit pour madame, n' étoit qu' une feinte adroite pour être à portée de me voir. Je leur fis sentir aussi que quelque progrès que cette passion eût faite dans mon coeur, je ne me mettrois jamais dans le cas où s' étoit trouvé Charlotte dont je leur avois compté l' histoire. Mademoiselle Duparc m' embrassa en me marquant la joye qu' elle avoit de me voir en de si bonnes résolutions, et elle me promit de s' attacher entièrement à moi, et de me préserver des embûches que l' amour pourroit tendre à ma vertu : les presens qu' elle avoit reçû aussi-bien que sa nièce leur avoit fait impression, elles en tiroient d' heureuses conséquences pour elles et pour moi ; toutes ces choses me flattoient ; l' on me parloit sans cesse de mon amant ; j' en recevois tous les jours des nouvelles ; ces agrémens me mirent peu à peu dans un état plus tranquile. Il n' y avoit que le chevalier Delbieu qui nous importunoit ; il venoit dix fois par jour

p70

dans ma chambre sans que je l' en pusse empêcher ;
il ne me convenoit pas de le renvoyer
durement ; j' étois chez sa mere : ses
poursuites me causoient beaucoup de chagrin.
Mademoiselle Duparc me consolait
en me promettant qu' elle empêcheroit ses
violences ; je le craignois comme le feu, et
il sembloit que j' avois un pressentiment de
ce qui devoit m' arriver.
Cependant le marquis, à qui la gouvernante
avoit mandé sans m' en avertir ce qui
avoit occasionné ma maladie, m' écrivit
une grande lettre qu' elle me lut : il me demandoit
pardon d' y avoir innocemment
donné lieu ; il me protestoit qu' il n' aimoit
point la comtesse, et qu' il n' avoit feint de
le faire que pour avoir occasion d' être auprès
de moi ; elle étoit remplie de l' assurance
d' une fidélité éternelle ; il se réservoir, me
disoit-il, de m' en donner des preuves convaincantes.
Elle m' aprit qu' il arriveroit le
lendemain, et qu' il me donnoit cet avis,
afin que sa presence imprévuë ne me causât
point d' émotion : je ressentis une douceur
infinie à cette lecture ; et quoique je ne
sçusse pas lire, je voulus conserver cette
lettre comme un témoignage certain de la
tendresse qui y étoit si naturellement dépeinte.
Mademoiselle Delbieu n' avoit pendant
ma maladie envoié qu' une seule fois sçavoir

p71

de mes nouvelles ; je ne sçai ce qu' elle avoit
contre moi, mais il sembloit qu' elle
fût fâchée de ma convalescence : tout le
monde m' en faisoit compliment, elle seule
ne m' en dit rien ; madame sa mere m' en témoignoit
une joye infinie, son fils depuis
quelques jours étoit plus réservé qu' à l' ordinaire ;
il n' avoit plus pour moi que la
politesse qu' on doit au sexe, j' en étois ravie,
et je crus qu' il étoit entièrement revenu
de son amour ; ma satisfaction fut parfaite,
je regardai ce changement, comme
le plus grand bonheur qui pût m' arriver ;
mais hélas ! Il ne me laissa pas long-tems
dans cette opinion ; je connus par
une triste expérience que l' on ne sçauroit
trop être sur ses gardes avec un homme qui
prévenu d' une impétueuse passion vous en
paroît si subitement guéri ; c' est un serpent

caché sous les fleurs, qui vous pique lorsque vous vous y attendez le moins.
Le lendemain, jour que le marquis devoit arriver, Mademoiselle Duparc me proposa de venir me promener, et me dit que l' air me feroit du bien. Nous étions à table lorsqu' elle m' en parla : depuis ma convalescence, madame me faisoit manger avec elle ; chose que Mademoiselle Delbieu n' approuvoit pas trop. Son frere avoit des attentions pour moi infinies ; et, comme je le croyois revenu de son entêtement, j' en usois avec lui

p72

avec la considération que je devois au fils de ma bienfaitrice. Le médecin, qui ne m' avoit pas quitté, approuva la promenade, et m' assura qu' elle me feroit du bien. Lorsque nous fumes sortis de table, Catherine me dit à l' oreille que sa tante avoit imaginé cette partie, afin de nous trouver à la rencontre du marquis. Cette idée me fit plaisir ; je m' étois enhardie à le voir depuis que j' avois une confidente de l' âge de la Duparc ; et, quoique je connusse bien que l' intérêt lui faisoit avoir ces sortes de complaisances, je lui rendois la justice de ne la pas croire capable de les pousser trop loin. Sa nièce, qui étoit la sincérité même, en m' avouant les défauts de sa parente, m' avoit aussi appris ses bonnes qualitez. La chaleur du soleil étant passée, nous sortîmes, et nous prîmes le chemin par où devoit passer le marquis. La promenade étoit charmante : après avoir marché une demie heure, nous nous arrêtâmes dans le bois ; nous allâmes nous asséoir dans un petit pré peu distant de l' endroit que nous venions de quitter : il y avoit à peine un quart-d' heure que nous y étions, quand nous entendîmes un coup de sifflet peu éloigné ; j' en fus émuë, la gouvernante et Catherine me rassurèrent, et me dirent qu' il n' y avoit rien à craindre dans la forêt : cependant un second signal parut répondre

p73

au premier ; un moment après nous entendîmes du bruit ; je tournai la tête précipitamment,

et je jettai un grand cri :
quatre hommes masquez coururent à nous,
ils nous saisirent, nous mirent des mouchoirs
dans la bouche pour nous faire taire ;
ils lièrent ensuite Mademoiselle Duparc
et Catherine, et nous emmenèrent à une
portée de fusil de-là : c' étoit un fond environné
de taillis ; ils attachèrent ces deux
pauvres filles à des arbres, où ils les laissèrent.
Ils m' emportèrent après dans un endroit
plus éloigné. Dès que j' y fus, trois de
ces hommes se retirèrent : le quatrième resta
seul avec moi, il jetta son masque à bas,
et je le reconnus pour le chevalier Delbieu :
jugez de ma surprise ; il faut donc,
me dit-il, de violens moyens pour parvenir
à vous plaire ; eh bien, vous serez servie
à votre mode ; en achevant ces mots,
il voulut me faire violence ; je n' étois
point liée, je me défendis courageusement ;
le mouchoir, dont il m' avoit couvert la
bouche, tomba ; j' en profitai, et je jettai
des cris affreux : la forêt en retentit.
Nonobstant mes efforts et mes pleurs,
j' allois être la victime des fureurs de ce
scélérat, mais le ciel eut pitié de mon innocence ;
j' entendis le bruit d' un cheval
qui arrivoit au grand galop ; le traître en
fut ému et s' arrêta : il tourna la tête,

p74

et il fit des juremens affreux lorsqu' il vit un
homme qui arrivoit à mon secours : il courut
prendre des pistolets qui étoient à l' arçon
de la selle de son cheval ; je profitai de
ce moment favorable, et je me mis à fuir
de toutes mes forces : j' entendis un moment
après le bruit d' un combat ; les coups de pistolets
firent un effet épouvantable, et furent
répétés par les échos ; j' en fus frappée,
je m' arrêtai, et accablée de lassitude et d' éfroi,
je tombai sans connoissance aux pieds
d' un arbre.

p75

PARTIE 2

Il étoit bien avant dans la nuit
lorsque je revins de ma foiblesse ;
une sueur froide me couvrait le
front, et je ne me relevai qu' avec
peine : le silence de la nuit, joint à l' obscurité,
me saisissoient d' une secrète horreur :
le sinistre cri des chats-huans, le hurlement
des bêtes fauves, et le sillonnement
imprévu des étoiles, faisoient tout à la fois
des impressions funestes dans mon ame allarmée ;
que vais-je devenir, me disois-je en
moi-même ? Où suis-je ? Où dois-je aller ?
Comment échaper au sort qui me poursuit ?
Tremblante, incertaine de la route que je

p76

devois prendre, j' errois sans sçavoir où je
porterois mes timides pas ; le moindre zéphir
agitant les feuilles, m' arrêtoit, et me
faisoit tressaillir : il semble que, lorsque l' on
a peur, on s' excite soi-même à augmenter
les sujets de sa crainte ; je me faisois
des fantômes des moindres objets que j' entrevoyois ;
tantôt je demeurois, tantôt je
fuyois, et puis au moindre bruit, je me
couvrais le visage, croyant par-là échaper
à ma frayeur. En passant, un hibou me frappe
de son aîle, je me crois perduë ; je double
le pas, la racine d' un arbre accroche
ma robe, il me semble être arrêtée par quelqu' un,
je jette un cri, je me retourne ; mais
connoissant le principe de mon effroi, je
me baisse pour me dégager : le terrain à
cet instant s' effondre sous moi, et je suis
précipitée dans une fosse ; elle n' étoit pas
profonde, ou ma chute fut heureuse ; je
ne me fis aucun mal, et je me trouvai assise
en tombant.

Il est aisé de juger de mes nouvelles allarmes
dans cette situation imprévuë ; je
me ramassai, pour ainsi dire, en moi-même,
et m' envelopant dans ma robe, je me mis
à pleurer amèrement : le sommeil eut pitié
de mes ennuis, il s' empara de mes humides
paupières, et il me fit passer le reste
de la nuit dans ses consolantes douceurs.
L' aube du jour commençoit à percer

p77

l'obscurité du bois, déjà les oiseaux annonçoient
par leurs chants le retour du pere
de la lumière, lorsque je me réveillai en
sursaut par un sujet de frayeur bien plus
réel que tous ceux que j'avois eu précédemment.
Un loup, que mon effroi me fit
paroître une fois plus grand, étoit à côté
de moi ; nos fortunes étoient semblables ;
il n'avoit pû éviter le piège qui lui étoit
préparé : à cette apparition cruelle, je me
crus à ma dernière heure, et je me mis à
prier Dieu de toutes mes forces ; et je regardai
cette suite de malheurs comme une punition
de sa part, d'avoir trop écouté le
penchant qui m'entraînoit vers le marquis ;
j'invoquai le ciel, et je lui promis que, s'il
me préservoit des dents meurtrières de l'animal
féroce, j'éviterois dorénavant les
occasions de le revoir, et que je n'écouterois
plus que les saintes inspirations célestes :
jamais on ne prie avec tant de ferveur que
lorsque l'on est en danger ; je le faisois avec
une affection si grande, et je m'étois si
fort recueillie, que les objets me paroisoient
moins effrayans : je n'avois osé dans
les premiers instans arrêter mes yeux sur
mon redoutable voisin ; peu à peu je l'envisageai,
il avoit l'air honteux et humilié,
ses regards parcouroient tristement sa prison,
et son inquiétude lui faisoit lever de
tems en tems la tête vers l'ouverture, son

p78

instinct sembloit chercher les moyens de
s'échaper : il alloit, il venoit, à chaque pas
je croyois qu'il m'alloit devorer ; il gratoit
la terre de ses pattes, et tout-à-coup il devint
immobile : il sembloit prêter l'oreille à
du bruit qui se faisoit entendre, il sort alors
de sa place, et se fourre avec précipitation
sous ma robe ; j'en suis saisie, je n'ai pas la
force d'exprimer ma frayeur, je ne puis
que lever les yeux au ciel ; mais que vois-je ?
Un homme armé d'un fusil qui se prépare
à tirer ! Cette nouvelle apparition me rend la
voix : ah, mon dieu, m'écriai-je, ayez
pitié de moi ! Qu'est ceci, dit celui qui étoit
sur le bord du trou, pardienne j'allois faire
un beau miracle ; que faites-vous ici, la fille,
et par quel hazard vous trouvez-vous

renfermée avec ce loup ? Au nom de Dieu, repris-je, consolée de ces mots, sauvez-moi, votre curiosité sera satisfaite ; volontiers, continua-t' il ; mais attendez un moment, je ne puis le faire seul, je vais chercher un de mes camarades qui n' est pas éloigné ; cependant ne craignez rien de cet animal, il ne vous fera rien ; dès qu' un loup est pris, il est doux comme un mouton : en achevant ces mots, cet homme s' éloigna, et il revint un moment après avec celui dont il m' avoit parlé. L' un d' eux descendit dans la fosse, et m' ayant élevée de terre, l' autre me saisit par les mains, et m' enleva du trou :

p79

mon premier soin fut de baiser la terre, et de remercier Dieu de la grace qu' il me faisoit de m' avoir délivrée d' un pareil danger. Pendant que j' étois occupée de ce juste soin, mes libérateurs étoient allez expédier le malheureux loup ; ils revinrent ensuite à moi, et l' un d' eux me regardant avec étonnement, ah, mon dieu ! Que vois-je, s' écria-t' il, quel bonheur ! Quel plaisir ! C' est Jeannette ! Je jettai alors les yeux sur lui, ma surprise fut extrême, c' étoit Colin, le fils de ce marchand de bois, ce premier amant dont j' ai parlé au commencement de ces mémoires. Je fis un cri d' étonnement : quoi c' est vous, Colin, lui dis-je ! Quoi c' est vous, Jeannette, reprit-il, que nous croyons perduë ! Oüi, Colin, oüi, Jeannette ; mon premier mouvement fut de joye ; on ne peut s' empêcher d' en ressentir dans de pareilles occasions, à la vûë de ceux avec lesquels on a été élevé ; mais la seconde réflexion ne fut pas pour lui, je crois qu' on en devine assez la raison. E m' étois engagée de rendre compte de ce qui avoit donné lieu au danger dont je venois d' être délivrée ; mais je ne me pressai plus tant dès que je vis Colin ; je lui dis seulement, sans entrer dans un plus grand détail, qu' en fuyant aux poursuites de mes ravisseurs, je m' étois enfoncée dans le bois

p80

où je m' étois égarée, et qu' en cherchant un chemin pour regagner le château, le trébuchet s' étoit trouvé sous mes pieds, et que j' y avois été précipitée.

Je suis bien aise, reprit Colin, que vous avez échapé à ce danger, et que j' aye été assez heureux pour y avoir part ; mais mordienne, Jeannette, je suis chagrin de tout ce qui s' est passé ; votre demeure à ce château me chifonne, l' on dit que ce marquis de malheur, qui vous a donné de l' argent de la part du roy, vous aime ; ce n' est pas-là mon compte, vous sçavez bien ce que je vous ai dit, le jour que j' ai écrit cette lettre d' amour que vous m' avez demandé ; j' ai parlé à mon pere, il m' a donné son consentement pour vous épouser ; Christophe que voilà et moi, je lui avons fait accroire, pour le gagner, que vous auriez tous les ans la même aubeine dont il a été tant fait bruit dans le hameau ; cela l' a déterminé, ce n' est que d' hier, et j' ai couru ce matin au château pour vous en avertir, mais voirement j' ai appris de belles nouvelles !

Quelles nouvelles donc, Colin, repris-je avec émotion ? (car dès que je fus délivrée du péril, les aventures de la veille me revinrent à l' esprit, et je tremblois qu' il ne fût arrivé quelque chose au marquis ;) que dit-on, dis-je prévenuë de cette crainte ? On vous cherche par-tout, repliqua-t' il ; on dit que

p81

m le chevalier vous a enlevée ; on le croit d' autant plus, qu' il n' a pas paru depuis le combat qu' il a eu avec ce chien de marquis : mais ce qui me console, c' est que celui-ci est bien puni d' avoir voulu me couper l' herbe sous le pied. Comment donc ! Que lui est-il arrivé, m' écriai-je vivement ? Ah ! Ah ! Continua-t' il, vous voilà bien inquiète, qu' est-ce que cela vous embarrasse ? Eh bien, pour vous punir de votre mauvais coeur, je ne vous en dirai pas davantage. Gardez donc votre secret, repris-je piquée de ce discours ; Christophe sera plus honnête que vous, il me l' apprendra : non, non, interrompit ce garçon, je ne veux pas faire de la peine à Colin, et puis c' est bien fait de vous rendre la pareille ; depuis que

vous êtes dans ce château vous n' avez regardé personne du village, vous êtes devenuë fière, et vous ne vous radoucissez que parce que vous sentez que vous avez besoin de nous ; pardienne, si j' étois à la place de Colin, je sçais bien ce que je ferois ; je ne voudrois pas de vous à present que vous êtes décriée.

Tant mieux, repris-je fièrement, et bien-aise de trouver ce prétexte pour me broüiller avec Colin ; je ne suis pas si pressée de sa personne que vous le croyez, et je m' en passerai bien ; il fait jour, et je regagnerai bien le château sans vous.

p82

Colin fut surpris de mon aigreur, il m' aimoit toujours ; attendez, me dit-il, Jeannette, je vous y conduirai : mon dieu, ne faites pas tant la fière avec les gens ; non, non, continuai-je, vous n' aurez pas la peine de me refuser davantage, je sçaurai bien les choses sans vous : en finissant ces mots, je voulus m' en aller, ils m' arrêterent tous les deux par le bras ; ah ! Méchante, me dit Colin, vous ne m' échaperez pas, vous me méprisez, parce que vous vous sentez soutenuë, mais gare qu' il ne vous en arrive autant qu' à Charlotte.

Je sentis toute la dureté de ce reproche, et il acheva de m' ôter ce préjugé qui subsistoit encore pour Colin, et que le dernier service qu' il venoit de me rendre soutenoit encore dans mon coeur. Je serois bien fâchée, lui dis-je, d' être dans le cas dont vous me parlez, et encore davantage d' être dans celui que vous eussiez quelque droit sur moi ; je vous prie, continuai-je aigrement, de ne me tenir jamais de pareils discours, et de me laisser aller, vous n' avez aucune autorité. Oh que si, interrompit Colin, j' avons la parole de votre pere et de votre mere, et cela vaut ; il faut revenir chez eux, mademoiselle, (puisqu' ainsi on vous nomme,) aussi-bien votre esprit est tout changé depuis que vous êtes parmi le beau monde ; lorsque vous nous aurez hanté,

p83

vous ne serez peut-être plus si orgueilleuse ;
en disant ces paroles, il fit signe à
Christophe, et ils me prirent l' un et l' autre
par-dessous les bras, et ils m' entraînérent
avec eux.

Je les suivis malgré moi en pleurant.
Vois-tu, Christophe, dit Colin, comme
elle s' afflige, ça me feroit pitié si je n' en
sçavois pas la cause, mais c' est du regret de
ne plus voir son marquis ; avoit-on raison
lorsqu' on parloit qu' ils s' entendoient l' un et
l' autre ? En voilà bien la preuve : elle devrait
être bien-aise de revoir son pere, sa
mere, et ceux de son lieu ; mais celle-ci,
elle ne voudroit jamais en entendre parler.
Là, là, Jeannette, vous serez encore bienheureuse
de nous retrouver ; si nous n' avons
pas du galon sur nos habits, nous valons
bien les monsieurs dont vous faites
tant de cas ; et puis votre maraine s' est déclarée,
elle a dit qu' elle ne vous garderoit
pas davantage à cause de tout ce qui est arrivé ;
cela fait un bruit extraordinaire dans
nos quartiers, et on dit que c' est vous qui
en êtes la cause.

Cette nouvelle qu' il m' aprit, sans y penser,
me toucha jusqu' au vif ; elle me fit envisager
mille choses à la fois ; j' avois de
l' honneur, et l' idée de retourner dans le
hameau, et d' y être soupçonnée, étoit
pour moi un suplice ; l' amour que j' avois

p84

pour ma mere balançoit ma résolution ; je
me la representois pleurant mon absence,
et dans l' inquiétude de mon sort ; un instant
après je la voyois sévère, et me croyant
coupable de ce qui s' étoit passé : je serai
maltraitée, me disois-je, et je ne paroîtrai
point qu' on ne me montre au doigt ; que
sçai-je même si le scélérat de chevalier Delbieu
n' épie pas les occasions de me retrouver
et d' effectuer ses mauvaises intentions ?
Qui pourra lui résister ? ô dieux ! Et à quoi
serois-je exposée ? Toutes ces réflexions
me firent prendre le parti d' échaper dès
que je le pourrois, et de m' enfuir à la ville,
où j' aimois mieux servir que d' être obligée
d' épouser Colin, après les mauvais discours
qu' il m' avoit tenu, résoluë, dès que

je serois à couvert, d' écrire à ma mere, et de lui faire voir les raisons qui m' avoient empêché de retourner vers elle.

Je rêvois à toutes ces choses, lorsqu' un homme à cheval parut dans le chemin ; il alloit fort vite, et il fut bien-tôt à nous : n' auriez-vous pas rencontré, nous dit-il de loin, une jeune fille... ah ! Que vois-je, s' écria-t' il en me reconnoissant, c' est elle ; c' est vous, Mademoiselle Jeannette ; quel bonheur de vous retrouver ; que mon maître va être aise ! En disant ces mots, cet homme mit pied à terre, il vint à moi en me tendant les bras : quelle fut ma joye

p85

lorsque je vis le valet de chambre du marquis ! Je ne pus m' empêcher, malgré mes voisins vigilans, de la lui témoigner ; Dubois ravi me prit la main, et il voulut me la baiser : tout doucement, s' écria Colin en le repoussant : allez, allez baiser celle à qui vous avez écrit, je vous reconnois bien, vous n' avez que faire de paroître si étonné ; est-ce là quelqu' un de vos parens, me dit le valet de chambre surpris de l' action de Colin ? Non, non, repris-je vivement : eh bien à qui en a donc cet animal, continua Dubois en me prenant toujours la main ; tout doucement, vous dis-je, ajouta Colin ; votre chapeau bordé ne nous fait pas peur, et tout païsans que je sommes nous nous morguons de vous. Ah ! Ah ! S' écria Dubois, vous voulez donc faire les mauvais, messieurs les manans ? Pardi, manan vous-même, reprit Colin en colère, comme si nous ne sçavions pas qui vous êtes. En disant ces mots, il sauta sur le fusil de Christophe, reculant deux pas ; mordienne, lui dit-il, passez votre chemin, ou je vous ferons sauter comme un lévreau. Dubois étoit hardi, il avoit été à la guerre, cette menace ne l' intimida pas ; il rangea de la main le bout du fusil et sauta sur Colin ; Christophe voyant son camarade dans l' embarras me quitta pour le défendre, je profitai de ce moment de relâche pour m' enfuir de toutes mes forces.

p86

Après avoir traversé un espace de bois
considérable sans trouver ni sentier ni chemin,
j' en vis un à la fin dans lequel je rencontrai
une femme qui touchoit deux ânes
devant elle : je courus à elle avec agitation ;
elle me demanda ce que j' avois, et pourquoi
je fuyois ; je feignis, et je lui répondis
que je sortois de chez un maître qui vouloit
exiger de moi des choses qui ne me convenoient
pas. Je vous sçai bon gré, me dit
la bonne femme, de votre sagesse, et je
m' interesse pour vous en cette faveur ; suivez-moi,
si vous êtes en peine d' une condition,
je vous recommanderai à une fille
que j' ai à Paris qui est fort bien placée, et
qui pourra vous faire plaisir ; il n' y a pas
long-tems qu' elle y est, et voilà ses hardes
que je conduis à Valvins, pour profiter
d' une commodité qu' on m' a indiquée pour
les lui remettre ; il ne tiendra qu' à vous d' y
aller par la même occasion, voyez si le
coeur vous en dit.

L' idée que je me fis sur le champ d' échaper
aux poursuites qu' on ne devoit pas manquer
de faire, et aux discours qu' on m' avoit
tenus dont j' avois encore l' esprit frappé,
joint au plaisir de vivre dans un lieu où je
sçavois que le marquis faisoit sa résidence,
me fit prendre mon parti : je vous suis bien
obligée de vos offres, lui dis-je, je les accepte
avec plaisir ; eh bien, continua-t' elle,

p87

je parlerai à celui qui conduit la voiture, et
si vous n' avez pas de quoi le satisfaire, je
le payerai, et vous le rendrez à ma fille
quand vous pourrez.

Lorsque ma mere étoit venuë me voir
chez ma maraine, elle m' avoit donné une
douzaine de francs pour m' acheter les petites
bagatelles dont les filles ont besoin ; je
les avois conservez, et je dis à cette femme
que j' avois de quoi payer mon voyage ;
tant mieux, reprit-elle, l' argent ne nuit jamais,
et il seroit à souhaiter qu' on en eût
tôûjours quelque peu, cela éviteroit souvent
le malheur qui arrive à vos semblables,
qui, pour se tirer d' un fâcheux embarras,
se laissent séduire aux amorces trompeuses
qu' on tend à leur vertu.

Nous fîmes environ une lieuë en tenant de pareils discours : ma conductrice proposa de déjeuner, j' en fus charmée, ayant un besoin extrême de manger : elle tira d' une petite besace un bon morceau de pain avec du lard, nous nous mîmes à l' ombre des saules sur le bord d' un clair ruisseau ; les ânes toujours prêts à paître s' arrêterent avec joye. Je trouvai le lard délicieux, et toutes les fois que je suis dégoûtée aujourd' hui, et que je me rapelle ce rustique repas, l' apétit me revient, et je mange avec plaisir.
Pendant que nous mangions, la bonne

p88

femme m' examinoit avec attention ; les larmes lui vinrent ensuite aux yeux, et les morceaux lui restèrent à la bouche ; eh bon dieu ! Qu' avez-vous, ma chere bonne, lui dis-je, il paroît que vous avez du chagrin ? Vous me rapellez, reprit-elle en s' essuyant les yeux, le souvenir d' une fille que j' ai perduë qui s' apelloit Marianne ; elle étoit de votre âge et vous ressembloit beaucoup ; plutôt-à-Dieu qu' elle n' eût pas été aussi jolie, c' est sa beauté qui est cause de sa mort ; la pauvre enfant avoit autant de vertu qu' elle étoit aimable ; je veux vous compter en chemin son histoire, et vous verrez alors si j' ai lieu de m' affliger toutes les fois que je me la rapelle.
Lorsque nous eûmes déjeuné, nous continuâmes notre route ; la bonne femme se souvint de la promesse qu' elle m' avoit faite : écoutez, me dit-elle, Silviane, (car c' étoit le nom que je m' étois donné) le recit que je vais vous faire ne vous fera point de tort. Les jeunes personnes sont tous les jours sujettes à être courtisées ; l' on en voit peu qui soient sages, et c' est cependant le meilleur de tous les biens que l' honneur ; et quoique je pleure tous les jours Marianne, j' aime encore mieux la sçavoir au ciel, que de la voir dans le monde deshonorée. Lorsqu' on n' a que la vertu pour tout bien, il faut travailler à la conserver précieusement.

p89

Tenez, par comparaison, n' est-il pas vrai que si l' on vous ôtoit le peu d' argent que vous avez, on vous enlèveroit tout votre bien, n' en seriez-vous pas inconsolable ? Il en est de même pour l' honneur.

J' avois élevé ma fille dans ces sentimens, et je voyois avec joye qu' elle en profitoit à mesure qu' elle avançoit en âge ; à peine avoit-elle douze ans qu' elle étoit aimée de tout le quartier. Quoique Fontainebleau ne soit pas grand, le séjour que le roy y fait tous les ans est cause que chacun y fait ses affaires ; mon commerce pendant ce tems est d' y vendre des liqueurs fraîches ; et comme j' ai toujours été jalouse d' en avoir des meilleures, un nombre d' honnêtes gens me faisoient l' honneur de me venir voir tous les jours.

Je m' étois aperçuë avec chagrin que ma fille diminuoit à vûë d' oeil, et qu' elle avoit un fond de chagrin dont je ne pouvois démêler la cause ; elle avoit atteint sa dix-huitième année ; elle me devenoit chère de plus en plus : rien ne pouvoit me consoler de cette langueur ; je ne croyois pas de mon côté en être la cause ; j' allois au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir ; je lui donnois toutes les choses qui pouvoient la flatter ; et connoissant son goût pour la parure, je lui fournissois abondamment de quoi le satisfaire ; il y avoit peu de filles de

p90

son état mieux mises qu' elle ; tout cela étoit inutile, rien ne la faisoit revenir de sa mélancolie : je la pressois continuellement de m' en apprendre le sujet, elle feignoit de l' ignorer elle-même ; elle vint cependant au point qu' elle tomba dangereusement malade : je fermai la boutique alors, et je ne voulus plus prendre d' autre soin que celui de la soulager ; je n' épargnai rien pour y réussir ; je fis venir les médecins, ils ne connoissoient rien à son mal ; enfin, je me mourois de la voir dans ce pitoyable état. Un jour qu' elle étoit un peu mieux qu' à son ordinaire, je la pressai de sorte de me satisfaire, qu' elle me dit en soupirant ; eh bien, ma chère mere, il faut vous contenter, je dois trop à vos bontez pour vous

refuser cette consolation ; d' ailleurs il est
tems, je sens que je rendrai bien-tôt compte
à Dieu de ma vie, j' aurois à me reprocher
de ne vous avoir pas avoué mes foiblesses ;
en est-il une plus grande que celle
d' aimer un homme la première, et de le
lui déclarer ? La force de ma passion m' a mis
dans l' état où vous me voyez ; n' en rougissez
pas, ô ma mere, le tombeau expiera
cette offense involontaire.

Non, ma chère fille, non, lui dis-je
attendrie à l' idée de la perdre, Dieu vous
conservera, il aura pitié de votre foiblesse,
et il soutiendra votre bonne éducation ; je

p91

le prierai avec tant d' ardeur qu' il vous rendra
à votre mere ; ah, ma chère enfant, je
ne pourrais vous survivre ! La religion que
vous avez, reprit-elle, vous mettra au-dessus
de cette séparation ; épargnez-moi
ces larmes, ma chère mere, elles me saisissent
jusqu' au fond de mon coeur.

Cette chère fille ne put s' empêcher elle-même
d' en répandre ; ah, Silviane, continua
cette bonne mere, que je fus attendrie !
Il me sembloit que ces pleurs fussent les
avant-coureurs de ceux que je répandrais
à sa perte : nous fûmes l' une et l' autre un
long-tems dans cet état touchant ; enfin ma
fille se remettant avec une force d' esprit
au-dessus de son âge, et m' édifiant moi-même
par sa résignation et ses saints discours,
elle me parla ainsi.

Vous vous souvenez, ma chère bonne,
d' un soir que vous vous trouvâtes incommodée,
et que vous fûtes obligée de vous
aller coucher ; je restai seule à la boutique ;
je lisois en attendant l' heure que je devois
la fermer ; un passage m' avoit attendrie,
et je ne pouvois m' empêcher de pleurer ;
c' étoit l' histoire d' Hypolite. Fatal jour !
Lecture dangereuse pour la jeunesse, et qui
prépare le coeur à recevoir de tendres impressions !
Il entra dans ce moment deux
cavaliers, dont l' un étoit fait comme l' amour ;
ils demandèrent des glaces, et celui

p92

que je viens de vous distinguer, le fit avec un son de voix, une politesse et des graces qui portèrent à la fois dans mon coeur le trouble et le plaisir. Il s'aperçut que j'avois les yeux mouillez, et en aprenant la raison, que vous êtes aimable, me dit-il, d'ajouter à la beauté la plus touchante, cette bonté de coeur qui vous pénètre ainsi pour le malheur des autres ! C'est donc pour le comte de Duglas que vous pleurez, qu'il est heureux, et que son sort est digne d'envie ! Prenez bien garde de rendre jamais malheureux celui qui sera autant épris de vous que ce comte l'étoit de Julie. Jugez si le simple recit de cette histoire vous touche au point où vous l'êtes, de ce que devra souffrir un amant lorsque vous l'accablerez de rigueurs.

L'ami du cavalier qui me parut tel, interrompit ce discours ; je ne sçai s'il étoit prévenu, ou s'il avoit affaire réellement ; sur ce prétexte il le pria de trouver bon qu'il fût à un endroit où il étoit nécessaire, en l'assurant qu'il viendroit le retrouver dès qu'il auroit fini.

Je me trouvai par ce moyen seule avec ce cavalier : j'ignore s'il sçavoit mieux s'exprimer que ceux qui jusques-là m'avoient rendu des soins, ou si mon coeur, prévenu par la fatale lecture, se trouva dans cette situation qui le fait aimer ; quoi qu'il en soit,

p93

il fut touché avant même la déclaration que le jeune homme me fit de son amour, et pour comble de honte j'avoüai ma défaite : il en fut transporté, il se jeta à mes genoux, me baisa la main, et me fit mille innocentes caresses ; je rougis encore de la complaisance que j'eus à les souffrir, j'y prenois un lâche plaisir. Ah ! Ma chère mere, pourquoi me laissiez-vous seule ? Et d'où vient ne prévoiyiez-vous pas qu'il ne faut qu'un moment pour triompher de la foible raison d'une jeune personne ?

Cependant il étoit tard, la boutique n'étoit pas fermée, je m'en souvins ; je voulus prendre congé du jeune cavalier, et l'obliger à se retirer ; l'ingrat marquoit tant de douleur, et il la peignoit si naturellement

que j' en fus touchée ; je ne pus lui
refuser un quart-d' heure, il en seroit mort,
disoit-il ; malheureuse complaisance, et
qu' une fille ne doit jamais avoir ! Il en profita
pour redoubler les marques de son
amour ; sa voix étoit basse, ses expressions
animées, et ses yeux portoient une telle
langueur, qu' ils la communiquèrent à mon
ame troublée : vous m' aimez, hélas, monsieur,
lui disois-je ! Je n' ai pû m' empêcher
de vous avouer que vous étiez le seul homme
dont j' ai souffert ce langage ; ne me repentirai-je
point un jour de l' aveu que je
vous fais ? Selon toutes les aparences vous

p94

êtes au-dessus de moi, que dois-je attendre
de cette tendresse réciproque, et que vous
servira d' avoir triomphé de mes sentimens ?
Ah ! Laissez-moi, je me reproche déjà de
vous avoir trop écouté. Eh ! Pourquoi ?
Reprit-il avec tristesse, est-ce que vous me
croyez capable d' abuser de vos bontez ?
Que je suis malheureux d' être si peu connu
de vous ! Non, belle Marianne, je me donnerois
plûtôt la mort si je me croyois assez
lâche pour vous tromper ; ma tendresse
pour vous sera éternelle, et je vous préfère
à ce qu' il y a de plus relevé : ma condition
n' est pas si éloignée de la vôtre que
vous pensez ; je sers m le comte de
dans une qualité à faire, il est vrai, fortune,
elle n' est pas éloignée, et telle qu' elle
est je suis prêt à la partager avec vous.
Ces sentimens me rassurent ; une fille ne
peut s' éfaroucher de l' amour lorsqu' il est
fondé sur l' estime et sur la vertu ; la déclaration
la plus parfaite est celle qui est faite
par l' hymen ; mais qu' il est aujourd' hui délicat
d' y faire trop d' attention ! Combien
de malheureux se servent de ce prétexte
honorable pour séduire de jeunes personnes !
C' est l' écueil où échouë tous les jours
leur innocence.
Nous nous quittâmes à regret, et cette
première vûë l' assura de ma part d' une constance
éternelle : je fus me coucher remplie

p95

de toutes ces choses, et je m'endormis avec un plaisir et une douceur que je n'avois pas encore ressentie.

Pardonnez, ma bonne, me dit cette chère enfant, si j'ai conduit cette intrigue pendant six mois avec tant de secret ; mon amant me faisoit entendre qu'il n'étoit pas encore tems de vous le déclarer, que ses affaires alloient finir, et qu'il ne vouloit pas que je lui dérobasse le plaisir de vous apprendre lui-même ses sentimens. Les raisons qu'il me donnoit étoient si bonnes (ou du moins me paroissoient telles) que j'étois la première à lui fournir les occasions de me voir, et à vous en celer la connoissance. J'attendois tranquillement le moment heureux qui devoit couronner un amour si tendre, j'avois une confiance parfaite en sa probité ; vaine confiance ! En doit-on attendre de la part des hommes ?

Mon amant vint un soir me trouver à dix heures : belle Marianne, me dit-il, il faut que je parte, j'ai une notion cruelle que cette absence me causera la mort, tranquillisez mon coeur allarmé ; oui, me dit-il, en se jettant à mes genoux et en arrosant mes mains de ses larmes, je suis le plus malheureux des hommes, si vous me refusez la grace que j'attends de vous ; ma retenue, mon respect me fait souffrir depuis

p96

six mois ce qu'il y a de plus rigoureux, me laisserez-vous partir sans assurer mon bonheur ? Ou donnez-moi la mort dans l'instant, ou promettez-moi de me rendre heureux. Je vous ai déjà dit, repris-je touchée de l'état où je le voyois, que je vous aimois plus que ma vie ; mais, cher amant, qu'osez-vous demander ? Ah ! Marianne, reprit-il vivement, si je vous aimois moins, j'aurois moins de desirs ! C'est vous seul que vous aimez, lui dis-je, c'est votre satisfaction, sans considérer que la perte de tout ce que j'ai de plus cher au monde y est attachée ; mon honneur, ma réputation et mon repos. Ah ! Que me dites-vous, s'écria-t'il en levant les yeux au ciel, à qui ces choses sont-elles plus chères qu'à moi ? Me connoissez-vous bien, et

pouvez-vous me tenir un tel langage ? Non, Marianne, vous ne me croyez pas capable d' un pareil attentat ; votre coeur depuis long-tems s' est déclaré pour moi, et je ne veux point d' autre garant de mes intentions ; c' est votre main que je vous demande, Marianne, il faut me la donner demain, ou je jure par-tout ce qu' il y a de plus sacré que vous me perdrez à jamais. Ce serment me fit trembler : qu' on est foible quand on aime ! Je soupirai, il me pressa, et enfin, il me fit consentir à l' épouser en secret ; ses raisons étoient pressantes,

p97

sa fortune étoit perduë, disoit-il, si son maître aprenoit qu' il voulût se marier, son consentement étoit trop long à obtenir ; commençons par-là, ajoûta-t' il, je ferai mes affaires, et s' il apprend que je sois uni à vous, je serai du moins en état de vous soutenir, et de me passer de sa protection. Souvenez-vous, ma mere, qu' un jour je vous demandai la permission d' aller voir une de mes tantes qui demeure à trois lieuës d' ici ; sous le prétexte de ce voyage, nous devions nous aller marier ; tout étoit pret, nous nous quittâmes dans cet espoir : jamais je ne l' avois tant aimé, jamais je ne lui en avois tant donné de marques : ô ciel ! Quel changement ! Le hazard un moment après me fit découvrir la plus noire des perfidies.

Pendant que mon amant sortoit de la boutique, il entra deux jeunes gens magnifiquement mis : l' un dit à l' autre, n' est-ce pas-là le marquis de qui vient de passer ? Oüi, reprit le second ; parlez bas, il m' a serré la main comme je voulois l' embrasser ; il y a du mistère là-dessous, et je le crois amoureux de la belle Marianne. Je n' entendis pas plutôt ce discours, que je m' aprochai de la cloison du cabinet qui donnoit dans la boutique, et qui avoit servi jusques-là à nos rendez-vous ; je pouvois

p98

de-là aisément entendre tout, j' ordonnai
à la servante de dire que j' étois couchée,
si on me demandoit ; elle fut les servir, et
je me plaçai si avantageusement, que je ne
perdis pas un mot de leur conversation.
Je le croirois assez, continuoit un des
cavaliers qui répondoit sans doute à quelque
propos commencé, mais Marianne est
sage, et j' ai bien de la peine à croire qu' elle
l' ait rendu heureux ; bon, reprit l' autre,
es-tu dans l' erreur que la Grisette résiste
au seigneur ; de vingt filles de cette sorte
n' en tombe-t' il pas dix-neuf dans nos filets ?
Tu es joliment la dupe de ta bonne foi,
et je ne te comprends pas. Tu riras tant que
tu voudras, reprit le premier, je te passe
ce que tu dis pour celles de cet étage, mais
pour celle-ci, je sçais, à n' en pouvoir douter,
qu' elle est sage ; un homme de conséquence
a voulu lui faire des presens considérables,
lui assignoit même un fond ; tout cela n' a
rien fait. Je te crois, reprit celui qui me
connoissoit si peu ; mais penses-tu qu' elle résisteroit
à un homme de notre sorte qui voudroit
l' épouser ? Comment se préserver de
ce piège ? Tu ignores sans doute que le marquis
jouè des ressorts si puissans pour mettre
une aventure à bout, qu' il n' en manque pas
une, il les épouse sous des noms empruntez ;
que sçavons-nous si celle dont nous
parlons n' est pas dans le même cas ?

p99

Jugez, chère mere, de ma surprise et
de ma rage ! Ah ! Le scélérat, m' écriai-je
sans faire attention au lieu où j' étois. Nous
sommes écoutez, s' écria l' un des cavaliers,
et de Marianne ; j' en suis au desespoir, dit
l' autre, il faut engager cette fille à se taire ;
en disant ces paroles, ils entrèrent dans
le cabinet, où ils me trouvèrent toute en
pleurs.
Ils firent tous leurs efforts pour me
consoler ; à peine osois-je lever les yeux,
il sembloit que ce que j' avois appris me rendoit
criminelle ; ils me pressèrent de leur
dire où j' en étois avec le marquis : ils paroisoient
si honnêtes gens, et je leur avois
tant d' obligations de m' avoir ouvert les
yeux, que je leur fis le détail de mon aventure ;
ils feignirent de la croire : je me sers

de ce terme, parce qu' en me quittant ils dirent entr' eux qu' ils n' en étoient pas la dupe. Ils me firent promettre avant que de sortir de ne point déclarer par quel moyen j' avois été informée ; je le leur tins, et je fus me jeter dans mon lit dans une desolation que je ne suis pas capable de vous exprimer ; je passai la nuit en faisant mille projets pour ne me point trouver au rendez-vous ; l' amour combattit vainement pour mon perfide amant : je pris le parti de ne jamais le revoir ; mais que cette victoire coûta cher à mon coeur ! Je n' ai

p100

jamais pû en déraciner l' image, elle s' y est toujours maintenuë avec empire. La violence des combats que je rendis cette nuit me fut si contraire, que j' en tombai malade. La servante avoit été gagnée par cet homme perfide, elle m' apporta de sa part le lendemain une lettre que je renvoyai sans l' ouvrir ; je la regardai comme un nouvel attentat, et je lui fis dire de me laisser en repos. Il m' écrivit une seconde fois, j' en fis autant que de la première : ce scélérat connoissant l' inutilité de cette entreprise, me fit dire par la servante qu' il avoit des choses de conséquence à m' apprendre, qu' elles étoient en ma faveur, et qu' il me prioit que je ne le condamnasse pas sans qu' il fût entendu. L' insolence de cette fille, que j' avois déjà grondée pour ces premiers messages, fut cause de la prière que je vous fis de la mettre dehors sous d' autres prétextes, dont vous vous souvenez sans doute aisément. Peu de jours après je fus d' une surprise extrême en me réveillant, de voir ce perfide amant au chevet de mon lit ; il étoit à genoux et il avoit surpris une de mes mains qu' il mouilloit de ses larmes criminelles ; je la retirai avec une émotion infinie, et qui ne lui fit que trop connoître l' empire qu' il conservoit encore sur mon coeur.

p101

Enfin, belle Marianne, me dit-il avec
l' air du monde le plus touchant, vous ne
m' aimez plus, vous refusez de me voir et
de m' entendre, vous éloignez ceux qui
peuvent être les interprètes de ma fidélité :
oh ciel ! Se peut-il qu' avec tant de
beauté on soit si injuste ! Quel est mon crime ?
D' avoir caché mon nom ? Eh bien, je
suis le marquis de il est vrai, je ne
m' en serois pas défendu. Qu' on est malheureux
lorsqu' on a plus de sentiment et
de délicatesse que le reste des hommes !
Ce sont eux qui font aujourd' hui ma disgrâce ;
ils me font perdre le coeur et l' estime
de tout ce que j' ai de plus cher au
monde : qui devoit se plaindre de Marianne
ou de moi ? Que n' accomplissoit-elle sa
parole ? Que ne se trouvoit-elle au rendez-vous ?
Elle auroit connu alors qui du marquis
de ou de son secrétaire lui auroit
donné la main. Ah ! Marianne, pourquoi
m' avez-vous dérobé le plaisir délicat de
vous surprendre, et de vous présenter de
ma main un époux digne de vous ? Plaisir
délicieux que je me faisais de me faire aimer
par rapport à moi-même, craignant ce
qui n' arrive que trop tous les jours, qu' on
vous préfère en faveur du rang et des richesses !
Voilà quels sont mes crimes ; prononcez
après cela, je n' ai plus rien à vous
dire, il falloit me justifier, je l' ai fait, je

p102

suis prêt à périr, je ne veux pas survivre
au malheur extrême d' avoir été soupçonné.
Qu' on est foible quand on aime ! Ce discours
me toucha ; il étoit spécieux, et mon
coeur prévenu prenoit lui-même la défense
du traître ; la raison prit la mienne ; je ne
pus oublier ce fatal discours des jeunes gens ;
quel intérêt auroient-ils eu de les tenir ? Ils
n' étoient ni ses rivaux ni ses ennemis ; cette
dernière réflexion l' emporta, je ne voulus
plus rien entendre : l' ingrat fit des extravagances
sans nombre ; il voulut se tuer,
je tremblai mille fois pour ses jours ; quelque
fourbe que je l' imaginasse, je n' étois
pas la maîtresse de mes frayeurs ; l' on entra
heureusement dans ma chambre, il
fut obligé de se retirer ; et connoissant
sans doute que je ne serois jamais la dupe

de ses faussetez, il m' a délivrée pour toujours
de sa presence.

Dès qu' il fut parti je me reprochai ma
rigueur ; l' excuse dont il avoit paré son crime
me revenoit alors ; que je serois malheureuse,
me disois-je, si je l' avois condamné
injustement ! Peut-être qu' il m' aime,
peut-être qu' il dit vrai, me disois-je :
attendez, cher amant, je vais éclaircir
mes doutes affreux. J' imaginai mille moyens
pour percer cet intéressant mystère ; hélas,
l' avis n' étoit que trop certain ! Le
hazard me fit connoître une des filles qu' il

p103

avoit trompées ; elle ne me prouva que
trop que j' avois donné mon coeur à un
scélérat : je rougis vingt fois du péril que
j' avois couru, mais je ne l' en aimai pas
moins : je continuai à souffrir tout ce qu' il
y a de plus cruel. Cependant le tems auroit
dissipé ces chagrins ; mais il y a aujourd' hui
huit jours qu' un nouveau trait de sa
part m' a donné le coup de la mort.
Un homme de fort bonne mine vint
dans ce tems me trouver dans ma chambre ;
il me demanda si je n' étois pas Marianne ;
après l' avoir satisfait, je voudrois
pour toutes choses au monde, m' a-t' il dit,
qu' un autre fût chargé de ma commission :
vous prévenez du premier coup d' oeil en
votre faveur ; m le marquis de épouse
demain Mademoiselle De cette demoiselle
a été informée de plusieurs intrigues
de son prétendu ; quelqu' un lui a appris qu' il
avoit eu un commerce réglé avec vous, et
même qu' il vous avoit épousée en secret ;
cela fait une difficulté au mariage ; elle ne
veut pas passer outre qu' elle n' en soit entièrement
éclaircie ; elle doit envoyer vous
parler, c' est votre réponse qui consommera
ou qui fera la rupture de cet hymen. La
demoiselle ne s' en tient point au serment
que lui a fait le marquis de ne vous avoir
jamais connuë ; elle lui a signifié que s' il
étoit vrai qu' il vous eût trompée, comme

p104

on l' en avoit assuré, elle ne vouloit point

absolument de lui pour époux. Le marquis l'adore, il tremble, et il m'envoie ici, mademoiselle, pour vous assurer, que, si vous lui faites aucun tort dans cette affaire, et que si vous ne vous réglez pas sur ce que je viens de vous dire, il vous fera mettre en lieu où vous aurez tout le tems de vous en repentir, et que... allez, monsieur, allez, interrompis-je indignée d'une pareille menace ; dites à celui qui vous charge de cette honorable commission, que je ne fais pas assez de cas de lui, pour m'interresser au point de nuire à ses nouveaux engagements ; mais que je ne croyois pas qu'il dût ajouter à toutes les fourberies dont je ne suis que trop instruite, la honte de menacer une fille dont il a voulu faire sa femme. En achevant ces paroles, je tournai le dos à cet homme, qui sortit très-interdit de ma fierté et de mes sentimens.

Mais vaine fierté ! Inutiles dehors ! Je fus déchirée de mille regrets ; je ressentis alors toute la violence de mon amour ; je perdois mon amant pour jamais : non-seulement il ne m'aimoit plus, il me sacrifioit à un autre, mais encore il m'outrageoit par les menaces les plus indignes. Voilà, ma chère mere, le sujet qui me dévore et qui m'a réduite au point où vous me voyez : il

p105

n'y a plus de joye dans le monde pour moi, le marquis est marié, tout est fini. Ces pleurs terminèrent la fin de cette malheureuse histoire. Je voulus la consoler, et la rapeller à la vie ; sa maladie empira de plus en plus : enfin dix jours après elle me tint ce discours avec une fermeté digne d'admiration, pendant que je la tenois dans mes bras, et que je fondois en larmes. Le tems est arrivé, me dit-elle, qu'il faut que je vous quitte ; je me sens, je n'irai pas loin : consolez-vous, ma chère maman, et ne m'abattez point par votre tristesse ; la nature pâtit dans ces derniers momens, ne l'accablez point par les sentimens de votre tendresse ; si vous m'aimez, épargnez-m'en les marques, elles ébranlent cette fermeté dont j'ai plus de besoin que jamais. Recourez à Dieu, priez-le pour

moi, j' espère en sa miséricorde ; remerciez-le
de la grace qu' il m' a faite de conserver
mon innocence au milieu des dangers
qu' elle a couru : quelle consolation ! J' emporterai
du moins ce trésor dans l' autre
vie. Au nom de ce Dieu tout-puissant laissez-moi
ces momens précieux qu' il veut
bien encore m' accorder, afin que je les
occupe entièrement du soin de mon salut ;
recevez ce dernier baiser, pardonnez au
chagrin que je vous donne : adieu, ma

p106

chère mere, laissez-moi, vous m' attendrissez
trop... en finissant ces mots elle tourna
la tête de l' autre côté ; rien ne put la
distraire : elle termina ses jours comme elle
avoit vécu, et elle mourut dans les sentimens
les plus consolans pour moi : à la fin
j' en ai fait un sacrifice à Dieu ; mais hélas,
qu' il m' a coûté, et qu' il me coûte encore
tous les jours !

La mere de Marianne finit par un torrent
de pleurs cette triste histoire ; j' en
fus extrêmement touchée, et mes larmes
furent sincères. Le penchant qu' elle avoit
pour moi redoubla à ces marques de mon
bon coeur, et elle me le témoigna dans les
termes que la bonne foi dictoit ; les réflexions
vinrent après, et elles me fortifièrent
de plus en plus dans le chemin de la
vertu : il sembloit même que ce recit étoit
fait exprès pour me servir de préservatif
contre les dangers qu' alloit à Paris courir
mon innocence.

Nous arrivâmes cependant à Valvin,
nous y trouvâmes la voiture dont il a été
parlé ; on fit prix avec celui qui la conduisoit
pour ma place : nous nous embrassâmes
la mere de Marianne et moi avec une
tendresse réciproque, et nous nous promîmes
de nous donner souvent de nos nouvelles.
Dès que je me vis seule sur cette voiture,

p107

je m' abandonnai aux réflexions les plus
tristes. ô ciel, me disois-je, que fais-je !

Que vais-je devenir, que va-t' on penser de moi, que dira ma mere ? Quoi je la quitte cette tendre mere, qui gémit actuellement de mon absence ! Non, non, je n' irai pas plus loin, m' écriai-je en pleurant ; il vaut mieux se livrer à la honte que je crains, que de m' exposer de nouveau aux dangers dont j' ai si heureusement échapé. Oüi, chère mere, si je ne vous eusse pas quittée, si jamais je ne me fusse éloignée de vos yeux, je ne me trouverois pas aujourd' hui dans tous ces embarras.

Cette idée me frapa, je pris le parti de retourner au hameau, et d' exposer plutôt ma vanité à souffrir tout ce qu' il y a de plus humiliant, que de manquer à un tel point, à ce que je devois à mes proches. J' allois appeller le voiturier pour me mettre à terre, je me disposois déjà à descendre, lorsque je vis venir un homme après nous au grand galop ; je me sentis émûë : quelle fut ma surprise, lorsqu' étant à portée de distinguer ses traits, je le reconnus pour le chevalier Delbieu ! Je frémis depuis les pieds jusqu' à la tête, et je me cachai sous une couverture qu' on m' avoit donnée pour me préserver de la pluye ; je fus plus d' une heure sans oser me remuer : enfin l' impatience me prit, l' incertitude étoit trop

p108

cruelle : je soulevai un des coins de cette couverture ; ô ciel ! Le chevalier suivoit la charrette, et il ne la perdoit point de vûë ; il avoit lié conversation avec celui qui la conduisoit. Quelles furent mes inquiétudes ! Quel parti prendre dans cette extrémité ! J' étois trop prévenuë de sa violence pour ne pas tout craindre de sa fureur : par quel hazard se trouvoit-il dans ce lieu ? Qui l' y avoit conduit ? à quoi ne devois-je pas m' attendre, s' il sçavoit que je fusse si près de lui ?

Je fus bien-tôt informée de ce cruel mystère ; un second cavalier vint à toute bride joindre le chevalier : je n' ai pas été plus heureux que vous, s' écria-t' il du plus loin qu' il le vit, on n' a aucunes nouvelles de ce que nous cherchons ; M Delbieu mit le doigt sur la bouche, et fit signe à celui qui arrivoit en montrant la voiture ; ce

geste étoit expressif, il me dénotoit sans
aucun doute ; qu' on juge de mes allarmes.
Un moment après, ces cavaliers se joignirent :
paix, dit le chevalier à l' autre d' une
voix basse, la proye est dans mes filets,
elle ne m' échapera pas pour le coup ; je ne
sçai quelle est sa défiance, elle s' est cachée,
comme tu vois. Un détour qu' ils furent
obligez de faire, m' empêcha d' entendre le
reste ; Dieu m' inspira, et je fus assez heureuse
d' imaginer un moyen assuré d' échaper ;

p109

le ciel est toujours protecteur de l' innocence.
Une demie heure après cette fatale rencontre,
nous rentrâmes dans le bois ; je
tremblai, je me souvins du péril que j' y
avois déjà couru ; le chemin étoit extrêmement
difficile en cet endroit, les ornières
gâtées le rendoient dangereux pour les
chevaux ; les cavaliers furent obligés de
prendre un sentier, et cette traverse mettoit
un intervalle de bois considérable entr' eux
et la charrette ; je profitai de ce moment :
la voiture alloit doucement, je craignois
que le voiturier ne fût gagné, et je
voulois m' enfuir sans son secours ; de grosses
branches se trouvoient à chaque instant
à la portée de ma main, je me dégage,
j' en saisis une, je m' y attache, la voiture
fuit sous moi, je monte sur l' arbre ; il étoit
touffu, je m' y cache dans l' intention d' y
rester jusqu' à ce qu' un tems considérable
eût assuré ma fuite ; le chemin étoit droit,
et du lieu où j' étois je pouvois porter mes
regards très-loin.

Je ne fus pas long-tems sans connoître
combien j' avois eu raison de profiter de
l' occasion que le ciel m' avoit donnée ; je
revis la voiture et les cavaliers qui l' avoient
rejointe ; le charretier l' abandonna,
et quitta sans doute le chemin à dessein ;
les cavaliers mirent pied à terre : l' un

p110

d' eux, que je ne pus distinguer, monta sur
la voiture, il lève la couverture, marque la
surprise où il est de ne m' y pas trouver en
regardant de tous les côtes ; il saute à bas,
et l' un et l' autre remontent avec empressement
à cheval ; ils semblent se parler, et
puis ils se séparent en prenant des routes
opposées.

Je fis une ferme résolution de ne point
sortir de l' endroit où j' étois, que je ne fusse
bien certaine de ne pas retomber entre
leurs mains. Environ deux heures étoient
passées, je ne voyois plus rien, et je commençois
à me rassurer, lorsque j' entendis
une voix qui disoit, il est inutile de la chercher
si loin, il n' est pas possible qu' elle ait
tant fait de chemin, il faut qu' elle se soit
cachée quelque part ; faisons le guet dans

ces environs, il me semble que c' est à peu près l' endroit où elle nous est échapée ; tenez-vous à l' angle de ces chemins qui se croisent, et moi je resterai sur cette hauteur d' où je puis découvrir d' assez loin : cet avis me fut profitable, j' aurois risqué de descendre de ma place, et je n' aurois pas manqué d' être ratrapée.

Les ombres de la forêt annonçoient la nuit prochaine, le soleil étoit déjà couché, et je souffrois tout ce qu' on peut souffrir dans une situation aussi incommode ; à peine pouvois-je me soutenir ; ma patience

p111

étoit à bout lorsqu' il passa une chaise que deux cavaliers escortoient ; une dame et une petite fille la remplissoient : dès que je l' aperçus, je résolus de risquer à descendre, et de profiter de cette occasion pour m' arracher au péril qui me menaçoit ; je fus assez malheureuse en tentant ce dessein, d' accrocher le haut de ma robe à une branche, les pieds me manquèrent, et je me trouvai suspenduë à cet arbre : la frayeur que j' eus de me tuer me fit jeter des cris : ces cavaliers qui suivoient la chaise, et qui se trouvèrent dans ce moment près de moi, accoururent, et me trouvant ainsi, me dégagèrent, et me mirent à bas. Eh bon dieu ! Belle enfant, me dit l' un d' eux, à quoi vous risquez-vous ? Il faut bien aimer les oiseaux pour les dénicher à ce prix ; je n' eus pas le tems de répondre ; le chevalier Delbieu qui m' avoit entendu se pressoit d' arriver : je courus vivement à la chaise qui s' étoit arrêtée à mes clameurs. Au nom de Dieu, madame, m' écriai-je du plus loin que je la vis, daignez me protéger, un scélérat poursuivit mon innocence ; la dame me considéroit avec beaucoup d' attention pendant ce discours : quoique vétuë en paysanne, mon ajustement étoit si distingué, et j' avois l' air si délicat, qu' elle s' interessa d' abord pour moi ; volontiers, me dit-elle,

p112

ma chère enfant : qu' on la fasse monter, continua-t' elle, ce seroit dommage qu' il lui arrivât quelque chose ; elle eut la bonté de me faire place ; la petite demoiselle fut mise sur mes genoux ; je me trouvai toute rassurée, et nous continuâmes notre chemin. Dès que je fus placée, elle me demanda qui j' étois et le sujet de mes craintes ; je lui fis avec sincérité mon histoire, à l' exception de l' inclination que j' avois pour le marquis ; elle parut y faire une singulière attention : voilà qui est bien horrible, s' écria-t' elle lorsque j' eus fini, et cela prouve combien il est dangereux de se trouver avec les hommes, et de plaire à ceux qui n' ont pas de probité : jamais les meres ne dévoient s' éloigner de leurs filles, et jamais une fille bien née ne devoit faire un pas sans sa mere ; cependant, mon enfant, ne craignez rien de votre chevalier, je ne le crois pas assez hardi pour venir vous insulter en ma presence ; j' ai mes gens avec moi qui ne le souffriroient pas ; je connois votre marraine, je lui en écrirai, et je ferai laver la tête à son fils. Comme elle achevoit ces mots, je vis paroître un cavalier qui cotoyoit la chaise, et qui nous considéroit avec attention. Ah, madame, lui dis-je, en baissant la voix ! Le voilà, le voilà ; rassurez-vous, me dit-elle, je vous

p113

garantis qu' il s' éloignera bien-tôt. Chevalier Delbieu, s' écria-t' elle en élevant la voix, aprochez, j' ai un mot à vous dire ; je suis fort des amies de madame votre mere, et comme telle, je suis bien-aise de vous donner quelques conseils ; il n' eut pas plûtôt entendu ces paroles, qu' il baissa la main, donna des deux, et s' éloigna au grand galop. Eh bien, Jeannette, ne vous l' avois-je pas dit, continua la dame avec qui j' étois ? Nous en voilà délivrées ; soyez tranquile du reste, vous resterez chez moi jusqu' à ce que j' aye écrit à votre marraine ; sa réponse décidera de ce qu' on fera de vous. Je louïai Dieu de la rencontre heureuse que j' avois faite ; ma protectrice avoit environ quarante ans, elle étoit encore belle,

et paroisoit d' une bonté sans égale ; je fis mes efforts pour lui plaire pendant la route par tous les petits soins que je pus imaginer pour lui rendre service ; ils réussirent assez bien, et je n' étois déjà point mal dans son esprit lorsque j' arrivai à Paris. La maison où nous descendîmes étoit bien étoffée, c' étoit la sienne, et j' appris bien-tôt qu' elle s' apelloit Madame De G son mari étoit receveur des finances ; tout étoit superbe, le nombre des domestiques prouvoit leur opulence. Madame avoit trois femmes de chambre, et une

p114

gouvernante pour mademoiselle sa fille âgée de dix ans. Monsieur avoit un train moins considérable, il étoit fort uni dans ses ajustemens, très économe pour la dépense de la maison, mais généreux au-de-là de tout ce qu' on peut dire pour ses plaisirs secrets. Je lui fus présentée en arrivant ; il ne parut pas être fort touché de ce que madame lui dit en ma faveur ; voilà qui est bien, dit-il ; comment vous êtes-vous portée dans votre campagne ? Et puis il rentre dans son cabinet sans attendre sa réponse, en me jettant cependant un coup d' oeil, qui ne me parut pas d' une sécheresse aussi grande que sa conversation. Ce financier avoit cinquante ou cinquante-cinq ans ; il étoit bien fait et d' une phisionomie revenante : j' appris dans la suite qu' il étoit fort riche, et qu' il aimoit les femmes ; mais qu' il conduisoit si bien ses intrigues, qu' on n' en avoit jamais aucune connoissance ; chacun a sa manie : la sienne étoit de passer dans le monde pour un homme au-dessus de ces foiblesses. Madame avoit écrit à ma marraine en arrivant ; je m' attachois de plus en plus à elle ; elle paroisoit m' aimer tendrement ; mademoiselle avoit des maîtres d' écriture et de musique ; cette damoiselle eut la bonté d' ordonner que j' en profitasse : j' avois

p115

le son de voix joli, et dans peu de
tems il se fit admirer. Pour l'écriture je
fus bien-tôt au point d'écrire et de recevoir
des lettres ; j'en eus une secrète
joye ; car depuis que j'étois en sûreté mes
résolutions de ne plus aimer le marquis se
bannissoient peu à peu de mon esprit.
Un matin que j'étudiois dans une petite
chambre qu'on m'avoit donnée, un laquais
de madame entra, qui me dit qu'elle
me demandoit ; j'y courus : asséyez-vous,
Jeannette, me dit-elle, je viens de recevoir
des lettres qui vous regardent, et je
veux vous les communiquer.
Elle me dit ces mots d'un sérieux qui me
glaça, et je l'écoutai en tremblant.
Celle-ci, continua-t'elle, est de votre
marraine ; elle me dit assez de bien de vous,
mais elle m'apprend des choses qu'il faut
que vous ignoriez ; vous avez le coeur tendre,
et il ne faut pas réveiller vos idées.
Il n'en fallut pas davantage pour irriter
ma curiosité ; je la dissimulai, bien résoluë
de m'emparer de cette lettre, et de sçavoir
de quoi il étoit question.
Pour celle-ci, continua-t'elle, elle est de
ma filleule, qui pense bien différemment
du chevalier Delbieu son frere sur votre
compte ; elle me mande de bien prendre
garde à vous, que la tendresse qu'elle a
pour moi l'oblige à me donner cet avis.

p116

Mademoiselle Delbieu dit que vous êtes
dissimulée, remplie de vanité et dangereuse,
que vous aviez pensé être la cause de
grands malheurs, que par vos afféteries
vous vous étiez fait aimer du marquis de
L V qu'il s'étoit battu à votre sujet, et
enfin qu'elle craint bien que votre séjour
chez moi ne me fasse repentir trop tard de
vous y avoir donné entrée ; que le marquis
de L V pere du blessé, il étoit extrêmement
en colère contre vous, ayant appris
que vous étiez la cause du danger que couroit
M son fils, qui auroit bien de la peine
à revenir de sa blessure.
Je tâchai de prendre sur moi pour étouffer
le dépit que me causa cette lettre, et
la douleur que je ressentis de la situation

où l' on mandoit qu' étoit mon amant ; malgré
mes efforts les larmes se firent passage ;
j' eus beau les cacher, madame s' en
aperçut.

Vos yeux sont mouillez, Jeannette, continua-t' elle
en me regardant fixement : cela
me prouve une partie de cette lettre ; pour
l' autre je n' y ajoute aucune foi, il y a trop
de passion, et je vois bien que vous n' avez
pas plû à ma filleule ; cela me surprend, car
vous m' avez paru jusqu' ici fort douce, et
je ne vous reconnois point au portrait qu' elle
me fait de vous, à moins que vous ne soiez
la plus dissimulée de toutes les créatures.

p117

Ces derniers mots me firent pleurer amèrement ;
remettez-vous, dit-elle, je ne
vous ai point fait apeller pour vous donner
du chagrin, soyez sage, et j' aurai soin de
vous.

à propos, me dit-elle en me rapellant,
votre pere et votre mere vous redemandent,
je vous laisse la maîtresse d' y retourner
ou de rester chez moi. Ah ! Madame,
m' écriai-je, quelque tendresse que j' aye
pour eux... c' est-à-dire, interrompit cette
charmante dame, que vous avez vos raisons
pour ne pas répondre à leurs empressemens ;
allez, vous demeurerez ici.

Je me retirai pénétrée de ses bontez. En
sortant de l' appartement de madame, je
rencontrai monsieur qui y entroit : qu' avez-vous,
belle enfant, me dit-il en m' arrêtant,
vous a-t' on grondée ? J' en sçai bien
mauvais gré à ma femme, car je ne crois
pas, hors elle, que personne ici soit assez
hardi pour avoir de mauvaises façons pour
vous ; consolez vous, j' y mettrai ordre : il
y a déjà du tems que je songe à vous rendre
heureuse. Je vous suis bien obligée,
repris-je, monsieur, je le suis trop de ce
que madame veut bien me souffrir, et je
n' ai qu' à me louer de ses bontez. Oh ! Oh !
Cela ne paroît pas trop cependant, et vous
n' avez pas versé des larmes pour rien ; une
autre fois j' en sçaurai davantage, le lieu

p118

n' est pas commode, adieu ; en me disant ces mots il me serra la main, et il passa chez madame.

Je n' étois plus assez niaise pour ignorer la portée de ce qu' on me disoit ; je compris fort bien que j' avois plû à monsieur ; j' en soupirai, et je craignis que ce goût ne fût encore un nouvel obstacle à ma tranquillité.

Je rentrai dans ma chambre, remplie de toutes ces choses, et pénétrée de ressentiment contre Mademoiselle Delbieu ; je rêvai aux moyens d' avoir la lettre qu' on ne m' avoit pas lûë : il y étoit parlé du marquis, cela seul étoit suffisant pour me donner cette envie. Madame avoit serré ces lettres dans un tiroir ; je guettai plusieurs fois le moment où je pourrois m' en saisir.

Le dimanche suivant je profitai du tems qu' elle étoit à la messe ; l' heure l' avoit pressée, et lui avoit fait oublier ses clefs ; j' ouvris le tiroir, et je trouvai les lettres, je les emportai dans ma chambre, et je les lûs avec précipitation. La première étoit de Mademoiselle Delbieu ; quelque intérêt que j' y dûsse prendre, je la passai légèrement ; celle de ma marraine me tenoit bien plus au coeur.

Je la relûs plusieurs fois ; elle parloit de moi dans des termes favorables, excepté qu' elle soupçonnoit qu' il y avoit eu de l' intelligence entre le marquis et moi. Elle

p119

marquoit que son fils l' avoit dangereusement blessé d' un coup de pistolet ; qu' on avoit tourné dans la province cette affaire différemment, mais qu' elle en avoit appris toutes les circonstances par une vieille fille qu' elle avoit chargée du soin de mon éducation ; que malgré le silence que gardoit le marquis sur la cause de son affaire, il étoit aisé de connoître par les inquiétudes dont il étoit agité sur ce qu' il ne sçavoit ce que j' étois devenuë, que sa passion étoit violente pour moi ; qu' elle s' étoit cruë obligée d' en avertir monsieur son pere qui étoit fort de ses amis, afin qu' en cas que son fils réchapât, il prévint de bonne heure les suites de cet engagement, d' autant plus sérieux que je lui paroissois sage, et qu' elle

connoissoit d' ailleurs la probité de mon
amant.

La lettre finissoit par des conseils de
me renvoyer à mon pere ; que ma beauté
pourroit devenir dans la suite dangereuse ;
que cependant, si elle me retenoit, elle
lui conseilloit en amie de tenir la main que
je ne visse pas davantage le marquis.
Je plaignis l' état de ce cher amant ; mais
je ne desapprouvai point les leçons faites à
mon sujet : je fis dessein même d' en profiter :
cette lettre m' ouvrit les yeux sur le
peu de solidité d' une passion si disproportionnée ;
je repliai les lettres, et je fus les

p120

reporter précipitamment : un moment plus
tard j' étois prise sur le fait ; car monsieur
entra comme j' allois sortir de l' appartement
de madame.

Ah ! Vous voilà, me dit-il ; eh bien, belle
Jeannette, avez-vous encore du chagrin ?
Le rouge m' étoit monté au visage
par la frayeur que j' avois eue ; j' étois interdite,
et tout cela me rendoit aparemment
aimable. Cet air hardi qu' ont la plûpart des
femmes, n' est pas toûjours un apas certain
pour plaire ; et j' ai appris dans la suite des
hommes, que quelque goût qu' ils ayent
pour le sexe, ils sont bien plus flattez de
la modestie et de la retenuë, que de cet
air prévenant et facile.

Monsieur De G me le prouva dans
ce moment, en m' élevant, à ce qu' il paroissoit,
au-dessus de celles dont je viens
de parler ; mais, dit-il, vous ne me répondez
rien, est-ce que vous me craignez ?

Vous avez tort, je suis plus de vos amis
que vous ne pensez. C' est moi qui, sans
déclarer mon goût pour vous à madame,
l' ai engagée à vous tenir comme vous êtes :
effectivement, quelques jours après mon
arrivée, l' on m' avoit donné une robe de
satin, les femmes de madame m' avoient
prise en affection, elles m' enseignoient à
me mettre du bon air, et je n' y réüssissois
pas mal ; (les filles profitent assez vite de

p121

ces leçons :) si je n' avois pas eu quelques raisons, continua Monsieur De G j' aurois pris soin moi-même de votre ajustement, et je vous aurois mise sur un bien meilleur ton ; mais il faut se conformer au tems, il ne tiendra qu' à vous qu' il n' arrive bien-tôt ; qu' en dites-vous, Jeannette ? Voulez-vous être de mes amies ? Je ne demande pas mieux, monsieur, répondis-je à la fin sans connoître la force de cette expression. Ah ! Voilà parler, continua-t' il ; vous êtes aimable comme un coeur ; sur ce pied vous allez être heureuse comme la reine. Adieu, je crains que madame ne rentre, et je ne voudrois pas pour toutes choses au monde qu' elle me surprît avec vous ; elle est d' une jalousie extrême, et il n' en faudroit pas davantage pour lui mettre la puce à l' oreille : soyez discrète, chère enfant, et gardez-vous bien de souffler de ceci à personne. Je restai interdite de ce discours ; madame, qui rentra dans le moment, me surprit dans cet embarras. Que faisiez-vous ici me dit-elle ? Monsieur en vient de sortir ; que vous a-t' il dit ? Vous êtes rêveuse, il y a quelque chose là-dessous ; venez me compter tout cela : mon mari est galant, je parie qu' il vous aime, et qu' il vous l' a déclaré. Moi, madame, repris-je ! Ne me mentez pas, continua-t' elle en se mettant dans son fauteuil ; je

p122

ne suis point fâchée ; mais, si vous me cachez quelque chose, je ne serai plus de vos amies. Il ne sera pas difficile, repris-je, madame, de vous satisfaire : il est vrai que monsieur m' a témoigné des bontez, mais je n' y ai fait attention que comme une suite de celles que vous avez pour moi. Fort bien, interrompit madame ; c' est-à-dire, qu' il vous aimera pour l' amour de moi. Mais voyons ce qu' il vous a dit.

Je lui répétois alors mot pour mot son entretien, et j' en restai à la proposition qu' il m' avoit faite d' être de mes amis ; la réflexion m' en avoit fait sentir la conséquence : plus j' hésitai, et plus je donnai lieu à sa curiosité. Eh bien, que lui avez-vous

répondu, me dit madame avec un grand sérieux ? Je répétais mes paroles ; et qu' a-t' il ajouté, continua-t' elle ? Ah ! Madame, lui dis je, c' est ce qui m' a surpris et ce qui m' a fait voir que je n' avois pas bien compris ce qu' il me disoit ; je lui rapportai alors le reste de ses discours, et elle se mit à rêver un moment.

Je pardonne à votre jeunesse votre réponse, me dit madame ; sçavez-vous, Jeannette, à quoi vous vous êtes engagée ? Apprenez qu' en conséquence des paroles que vous avez dites à monsieur, il va s' emparer de vous, que vous êtes à lui,

p123

et que, si cela arrivoit, vous seriez perduë d' honneur et de réputation. Dieu m' en préserve, interrompis-je allarmée de ce discours, je serois au desespoir d' avoir donné lieu à de pareilles choses. Je le crois, reprit madame, et vous avez fort bien fait de me les avoüer, vous vous seriez insensiblement liée sans croire qu' il y eût du mal ; et lorsque vos yeux se seroient ouverts, vous n' auriez peut-être plus été la maîtresse d' y remédier : ainsi, Jeannette, tenez-vous dorénavant sur vos gardes, et ne dites ni ne faites jamais rien sans venir m' en avertir ; vous devez être plus circonspecte qu' une autre, par les dangers que vous avez déjà courus.

Les discours de cette dame portoient trop bien avec eux le caractère de la vérité, pour que je n' y fisse pas une sérieuse attention ; les suites me prouvèrent bien-tôt après qu' elle avoit pensé juste, et que j' étois trop heureuse d' être guidée par une personne aussi éclairée.

Deux jours après cette conversation, une des femmes de madame, pour laquelle j' avois une estime infinie, vint me trouver le matin dans ma chambre : comment ! Encore au lit, paresseuse, me dit-elle ; allons, levez-vous et vous habillez, j' ai à sortir, et il faut que vous veniez avec moi : volontiers, repris-je en me levant ; si vous

p124

m' aviez prévenuë la veille, vous m' auriez trouvée toute prête : le mal n' est pas bien grand, repliqua-t' elle, il est encore de bonne heure ; mais dépêchez-vous seulement. Cette fille avoit au moins soixante ans ; il y en avoit quarante qu' elle étoit dans la maison, où on la considéroit beaucoup ; je m' y étois fort attachée, parce que j' avois connu, lorsque j' y entrai, qu' elle y étoit maîtresse, et que rien ne s' y faisoit que par son ordre : je l' aimois d' autant plus, que j' avois entendu un jour qu' elle disoit beaucoup de bien de moi à madame, et que la voyant pancher à me renvoyer, elle l' avoit déterminée à me garder ; j' avois toujours feint d' ignorer cette obligation, et je m' étois renduë attentive en cette considération à lui rendre tous les petits services qui dépendoient de moi.

Nous sortîmes ensemble en fiacre, et nous descendîmes dans la ruë saint Honoré chez un marchand de soye ; elle me demanda mon goût sur des damas à parterre qu' elle s' étoit fait montrer ; je le lui dis naturellement, et elle s' y arrêta. On apporta par son ordre de quoi faire des robes d' automne et de printems ; elle me pria encore de les choisir, et je le fis avec la même ingénuité.

Elle fit emplette de trois robes et d' un manteau de lit : nous fûmes ensuite chez

p125

une lingère, où elle acheta une douzaine de chemises garnies en dentelles des plus belles, une autre douzaine d' unies, et beaucoup d' autres linges nécessaires à une femme.

De-là nous passâmes au palais, elle y fit emplette de coëffures, de palatines, de rubans et d' autres ajustemens de cette nature.

Nous revînmes encore chez deux ou trois autres marchands différens où elle prit des bas, des gants, etc. Ensuite nous fûmes descendre à la butte S Roch, dans un appartement ni grand ni petit, mais magnifiquement meublé.

La grande fille dont j' ai parlé apporta du linge de table ; un laquais, que je reconnus

pour être à monsieur, parut, il mit un
couvert fort propre, et puis il se retira.
J'ouvrais de grands yeux, et je ne sçavois
ce que tout cela vouloit dire ; je n'avois
garde de former aucun soupçon ; j'étois
avec une personne respectable et que
je regardois comme une seconde maîtresse ;
ma confiance assurément étoit pardonnable.
Une demie-heure après on frapa à la
porte ; le laquais dont j'ai parlé rentra avec
une fille qui apportoit des paniers ; la femme
de chambre en choisit un très-beau :
voyons, me dit-elle en me le presentant,

p126

s' il vous siéra bien ; je défis ma robe, on
le mit sur moi, et je trouvai que cela relève
beaucoup les graces d' une femme ; je
me regardai même avec complaisance dans
la glace, où je ne me trouvai point maussade.
La femme de chambre s' aperçut de ma
vanité : vous avez raison de vous trouver
bien, belle Jeannette, me dit-elle,
vous êtes aimable et je veux avoir le plaisir
de vous coëffer de ma façon ; je me prêtai
à ses desirs, elle me frisa, me mit une
des coëffures achetées, pour l' essayer, disoit-elle ;
je fis beaucoup de difficulté pour
le rouge : vous êtes un enfant, s' écria-t' elle,
ne voyez-vous pas bien que c' est
pour rire ? Il ne nous manque plus qu' une
chose, c' est de parer ces petites oreilles ;
nous y avons pourvû heureusement ; elle
tira sa bourse alors qui me parut fort pleine,
et elle en sortit un papier dans lequel
étoient des boucles de brillans superbes ;
comment les trouvez-vous ? Magnifiques ;
lui dis-je : eh bien voyons si elles vous siéront
aussi-bien que le reste. Je me regardai
alors ; je fus si surprise du changement que
je trouvai en moi, que je ne pus proférer
une seule parole.
En effet, ce n' étoit plus Jeannette, c' étoit
une demoiselle, grande, bien-faite et
piquante ; le rouge m' avoit éveillé les

p127

yeux ; enfin, je l' avouërai, je me trouvai
d' un éclat infini.

Qu' on me pardonne ici ce trait de vanité,
on peut le passer à une femme : je
n' ai point trouvé mauvais, moi qui parle,
que M De La Vallée fît valoir tout
le mérite dont il est pourvû, je demande
au public la même indulgence.

Pendant que je m' admirois ainsi, une
couturière entra : allons, mademoiselle,
me dit la femme de chambre, ôtez votre
robe et laissez prendre votre mesure, vous
serez habillée à peindre ; Mademoiselle Pagode
est la première fille de France pour
faire valoir une jolie personne : jusques-là
je n' avois soupçonné chose au monde ; cette
mesure, ce discours m' ouvrirent les
yeux, mon esprit se délia, je compris tout
le mystère : ah, ciel ! Me dis-je en moi-même,
je suis perduë : je n' eus pas la force
de m' expliquer davantage.

Cependant on m' avoit deshabillée, la
couturière faisoit son devoir, avec un air
cependant triste et compatissant ; je ne disois
mot ; je ne sçavois qu' imaginer pour
parer le coup que je voyois qui m' étoit
porté ; j' avois toûjours presentes à l' esprit
les violences du chevalier Delbieu, et
tout ce qui m' étoit suspect sembloit m' annoncer
un pareil sort : je me recommandai

p128

au seigneur, et ce fut lui sans doute
qui m' inspira.

Je feignis de vouloir être seule pour satisfaire
à des besoins, la malheureuse femme
de chambre que je vis telle alors, me
dit qu' il n' y avoit personne qui dût me contraindre ;
je fis paroître si naturellement
de la honte, et j' en avois tant, qu' elle s' écria :
sortons, c' est encore un enfant, la
moindre bagatelle l' étonne, mais elle se
fera comme les autres.

Dès que je fus seule, je tirai de ma poche
un crayon et j' écrivis sur le premier
morceau de papier qui se trouva les mots
suivans.

Billet.

*Jeannette est perduë, madame, si vous
ne la venez pas arracher au malheur qui la
menace ; elle n' a pas le tems de vous en dire*

davantage.

je mis l' adresse de Madame De G
au-dessus ; j' avois imaginé par qui je ferois
rendre mon billet ; la couturière m' avoit
paru une honnête fille, j' avois remarqué
qu' elle avoit soupiré plusieurs fois en me
regardant. Pendant qu' elle replioit les étoffes,
je m' aprochai d' elle sous le premier
prétexte qui me vint à l' esprit et je lui

p129

coulai mon billet dans la main, en lui disant :
si vous aimez la vertu, comme je
n' en doute pas, portez au plus vite ce
papier à son adresse, et Dieu vous benira.
Il fut heureux que j' eusse pris sans retard
cette précaution, un moment plus
tard il n' étoit plus tems, la porte s' ouvrit ;
qu' elle fut ma surprise de voir entrer M
De G quoique je dûtse m' y attendre,
je fus étonnée, je devins et interdite et
pâle : ah ! Qu' elle est belle ! Me dit-il,
sans faire attention à mon trouble, je ne
m' étois pas assurément trompé ; peut-on
voir une femme au-dessus de celle-ci ? Il
s' aprocha de moi et il me considéra de
tous côtez, (tout le monde avoit disparu
à son abord :) eh bien, charmante Jeannette,
êtes-vous mécontente de votre sort,
me dit-il, et ne vaut-il pas autant être à
monsieur qu' à madame ? Ce qu' on fait à
present pour vous n' est rien en comparaison
de ce qu' on fera dans les suites ; dès le
premier moment que je vous ai vûë, je
vous ai marqué au coin de l' aisance : venez,
belle enfant, dites-moi donc quelque
chose ; vous êtes triste, qu' avez-vous ?
Auriez-vous encore désiré... il n' y a qu' à
parler ; est-ce un bijou ? Une bague peut-être ?
Ah ! Prenez, voilà la mienne.
En achevant ces mots, il tira de son
doigt un fort beau diamant et il me le presenta ;

p130

je le repoussai de la main : qu' une
jeune personne est embarrassée lorsqu' elle
est sage dans de pareilles conjonctures !

Laissez-moi, monsieur, lui dis-je à la fin,
gardez tous vos presens, ils sont trop
dangereux. Je ne m'attendois pas à de pareils
bienfaits et encore moins à une semblable
aventure ; Dieu sçait si mon intention
a été d' y donner lieu. Comment donc,
reprit-il en prenant l' air le plus sérieux,
me serois-je mépris ? Que veut dire ce discours ?
N' avez-vous pas accepté les offres
que je vous ai faites d' avoir soin de vous ?
Non, monsieur, repris-je vivement, je
ne suis point accoutumée à votre façon de
vous exprimer ; nous ne nous sommes
point entendus : qu' avez-vous donc compris,
interrompit-il brusquement ; que vous
m' offrirez votre amitié, repris-je, et que
je m' en tenois honorée ; mais cependant,
continua-t' il, vous vous êtes mise dans le
cas... ah ! Monsieur, point du tout,
m' écriai-je en pleurant, vous êtes trop
honnête homme pour que la violence...
bon, que me dites-vous, interrompit-il
avec un air plus doux, vous ne me connoissez
pas ; je vous aime trop pour vous
causer le moindre chagrin ; et quand mes
droits seroient mieux affermis, je ne voudrois
pas en user si je prévoyois qu' ils altérassent
votre tranquillité ; cessez donc vos

p131

larmes, aimable Jeannette, vous jouïrez
toujours avec moi d' un empire absolu ; jamais
l' on ne vous contraindra, vous serez
la maîtresse de votre sort, et l' on ne cherchera
que les occasions de vous plaire ; je
ne gênerai point votre reconnaissance ;
vous en exprimerez les sentimens lorsque
vous en serez véritablement touchée ; en
attendant jouïssiez tranquillement de la paix
et de la douceur de ne dépendre de personne ;
cet appartement est à vous, et vous
ne pourrez rien desirer dorénavant qui ne
vous soit sur le champ accordé.
Bien loin que ce discours me calmât, il
augmenta ma douleur : que je suis malheureuse,
m' écriai-je, que vous jugiez si mal
de moi ! Ah ! Plûtôt mourir que d' accepter
de pareils presens ; à quoi m' engageroient-ils,
grand dieu ! à rien du tout, reprit-il ;
je vous laisse la maîtresse de votre coeur,
vous n' en disposerez que quand il vous

plaira ; je vous donne ma parole d' honneur,
me croyez-vous capable d' y manquer ?
Laissez-moi seulement la liberté de
vous voir de tems en tems, et de vous
faire du bien ; ce plaisir me suffit seul, il
me payera trop de tous les services que je
puis vous rendre ; lorsque vous me connoîtrez,
vous avouerez que je ne ressemble
point à ceux qui, fiers de leurs bienfaits,
usent tyranniquement de ce frivole

p132

avantage, pour humilier ceux qui les reçoivent,
au point de les soumettre à leurs
desirs : non, Jeannette, non, je vous
réitère ma parole, je ne vous demande
aucun retour ; votre délicatesse, au lieu de
me déplaire, me ravit, je vous estime autant
que je vous aime ; et quelque goût
que j' aye pour vous, je n' aurai jamais de
façon dont vous puissiez vous repentir ; la
preuve la plus convaincante que je puisse
vous en donner, est de vous laisser et de
me retirer ; je ne viendrai même ici que
lorsque vous me manderez. En achevant
ces mots, il fit une profonde révérence et
sortit.

Lorsqu' on n' a point d' expérience, les
choses vous paroissent telles qu' on vous
les presente ; ces discours étoient d' un
honnête homme, ils me firent impression,
et je me repentis, pour ainsi dire, d' avoir
eu mauvaise opinion de M De G je n' avois
pas tort, la conduite qu' il a tenuë avec
moi depuis ce tems, m' a prouvé qu' il sçavoit
mettre en usage les maximes qu' il m' avoit
debitées ; j' aurois même voulu, s' il
m' avoit été possible, empêcher que le billet
n' eût été rendu. Après ces réflexions
le petit amour propre suivit ; j' étois seule,
et je ne pus m' empêcher de chercher dans
les glaces des preuves des apas dont on
me flatoit si souvent ; je parcourois mes

p133

traits, sans y penser j' applaudissois à mes
charmes ; les étoffes étoient superbes, je

les jettois sur moi et j' en essayois le goût :
si j' étois mise ainsi, me disois-je, et que
le marquis me pût voir, peut-être dans la
suite ne seroit-il pas si long-tems à me donner
de ses nouvelles : mais, continuai-je
un moment après, quel mal y auroit-il d' accepter
toutes ces choses ? Elles ne m' engagent
à rien, M De G m' en a donné sa
parole ; il est si honnête homme...
je m' occupois de toutes ces choses,
lorsque la femme de chambre rentra ; elle
étoit trop habile pour ne pas connoître
tout ce qui se passoit dans mon ame. Eh
bien, ma belle Jeannette, me dit-elle !
Vous avez donc laissé sortir m il m' a paru
rêveur et chagrin, lui auriez-vous dit quelque
chose de disgracieux ? Oh ! Mon dieu,
non, répondis-je ; il est vrai que dans les
commencemens j' ai cru qu' il pensoit à des
choses qui m' auroient fait de la peine : lui !
Reprit cette femme d' un ton persuadant :
ah ! Ah ! Vous ne le connoissez pas : il ne
faut, pour être comblée de ses presens, que
lui plaire par quelqu' endroit ; allez, allez,
il mérite bien quelques complaisances de
votre part, et il y en a plus de quatre à
Paris qui ne seroient pas si scrupuleuses
que... fort bien, fort bien, s' écria Madame
De G qui avoit écouté à la porte,

p134

et qui entra dans ce moment, vous prêchez
de belles maximes à cette enfant : allez,
vous êtes une misérable, et je suis bien aise
de vous connoître : ciel, qui l' auroit
crû ! Faut-il que j' aye été si long-tems la dupe
de son hypocrisie ! Sortez, fourbe, sortez
à l' instant et que je ne vous voye jamais,
et soyez sûre que, si vous restez à
Paris vingt-quatre heures, je vous ferai
pourrir à l' hôpital : ah ! Mon dieu, continua
cette dame en se jettant dans un
fauteuil comme hors d' elle, est-il possible
que je me sois servie d' une pareille créature !
Cette indigne fille n' avoit pas cru devoir
attendre le reste de ce discours, elle
s' étoit évadée aux premières apostrophes ;
pour moi, j' étois interdite, comme si j' eusse
été la criminelle.
Madame paroissoit plongée dans une
grande rêverie ; elle en sortit un moment

après, et me regardant avec une bonté infinie :
je n' oublierai jamais, mon enfant,
me dit-elle, votre sagesse et votre prudence ;
votre billet m' a été rendu par une fille
qui me paroît bien vertueuse ; remettez-vous,
ne craignez rien de m il respectera
votre vertu ; je le connois, il sera le
premier à la protéger, et vous ne perdrez
rien pour avoir fait votre devoir. Malheureux
domestique, s' écria-t-elle, sans toi
mon mari n' eut jamais pensé à des actions

p135

si criminelles ! Ces indignes complaisans de
leur maître sont presque toujours les auteurs
de la mauvaise conduite et du divorce ;
joli petit manège, continua-t' elle en
jettant les yeux sur le couvert qui étoit
mis, et les promenant sur toutes les nipes
qui m' avoient été destinées : pauvre enfant,
ajouta-t' elle en considérant ma coëffure
et mon rouge ! Apas séducteur, qui
fait broncher si souvent la jeunesse ! Cet
examen me rendit honteuse ; je prens une
serviette, j' arrache les mouches et le rouge :
embrassez-moi, chère Jeannette, me
dit cette vertueuse dame, j' aime à vous
voir transportée de ce sage dépit ; vous
pouvez à present vous montrer ; apellez-moi
quelqu' un de mes gens, et que l' on
me fasse monter le maître ou la maîtresse
de cette maison ; je veux sçavoir à qui elle
est, ou sous quel nom est loué l' appartement
où nous sommes.

La maîtresse vint elle-même ; c' étoit
une de ces femmes qui ne vous parlent jamais
qu' avec des mines gracieuses et qui
se piquent d' une politesse achevée ; celle-ci
en avoit tant, qu' il étoit impossible, quelque
prévenu qu' on fût, de ne lui pas répondre
sur le même ton. Mon dieu, madame,
faites-moi l' honneur de croire...
tout étoit doux en elle, au point que je
crois que, lorsqu' elle quérelloit, la grace,

p136

l' honneur et les pardons brochoient sur son

aigreur ; ses yeux, quand elle parloit, devenoient si petits à force de langueur, qu' à peine en pouvoit-on distinguer la prunelle ; elle ne disoit pas un mot, que ses lèvres ne fussent humectées de sa langue, et chaque phrase étoit ponctuée par un petit crachotement, précédé d' une toux légère, terminée en aimable fausset.

L' on aprit de cette dame douceuse qu' on avoit loué à monsieur l' appartement, mais que les meubles étoient à lui ; qu' elle ignoroit mon nom ; que monsieur l' avoit assurée que j' étois mariée, et que j' étois arrivée à Paris pour poursuivre une séparation de bien, à cause des débauches outrées de mon mari, qui consommoit tout son bien avec les femmes ; que je lui avois été très-recommandée, et que j' appartenois à tout ce qu' il y avoit de plus distingué en Bretagne.

L' histoire n' est pas mauvaise, s' écria Madame De G. Monsieur s' est mocqué de vous, madame, il n' est rien moins que tout cela : adieu, continua-t' elle, une autre fois soyez plus circonspecte, lorsque vous recevrez quelqu' un chez vous ; si vous aviez pris la peine de faire quelques réflexions, vous auriez pensé que, puisque cette dame est si fort recommandée à m qu' il a une femme, et qu' il auroit pû lui

p137

donner un appartement chez lui, d' autant mieux que vous êtes convenuë que vous nous connoissiez si bien : en achevant ces mots, elle fit tout mettre sous la clef ; nous montâmes ensuite en carosse, et nous retournâmes au logis.

Monsieur en venoit de sortir, il avoit été prévenu par une lettre de tout ce qui s' étoit passé, et nous aprîmes bien-tôt que la femme de chambre en question la lui avoit écrite ; on nous dit qu' il étoit allé à la campagne.

Quoique Monsieur De G eût souvent des maîtresses, il se conduisoit avec tant de discrétion, et conservoit de si grands égards pour madame, qu' il n' auroit pas voulu pour toute chose au monde la chagriner ni faire aucun éclat. Dès qu' il fut à sa terre il lui écrivit : il la prioit d' oublier

ce qui s' étoit passé, et il lui promettoit que cela n' arriveroit pas davantage ; il ajoutoit que, pour lui prouver qu' il n' y pensoit plus, elle pouvoit m' éloigner. Madame, dont les bontez pour moi augmentoient de plus en plus, me lut cette lettre et la réponse qu' elle y fit ; elle lui marquoit qu' il avoit été fou de s' absenter pour une pareille bagatelle, qu' on n' étoit pas quelquefois le maître de son goût, et qu' il étoit à souhaiter qu' il n' en eût jamais que de semblables ; qu' elle même en avoit beaucoup pour moi,

p138

et que je le méritois ; qu' elle n' avoit garde de me mettre dehors, et que ma sagesse lui répondoit de l' avenir : cette lettre finissoit par des assurances de la plus tendre amitié.

Si toutes les femmes s' y prenoient ainsi, lorsque quelque nuage éclipse le soleil de l' hymen, l' on ne verroit pas régner le divorce aussi communément qu' il le fait aujourd' hui. Je passai près d' un an sans avoir aucune nouvelle du marquis ; le tems et la raison avoient dissipé cette violente ardeur qu' on m' a vû dans la première partie de mes mémoires. Madame De G m' avoit pris dans une affection si tendre, qu' elle ne mettoit aucune différence entre mademoiselle sa fille et moi ; je m' étois extrêmement perfectionnée avec ses maîtres, ma voix s' étoit faite, et je chantois avec un goût qui me faisoit admirer de tous ceux qui venoient à la maison. Mademoiselle étoit bien différente de la fille de ma marraine, elle m' aimoit beaucoup, et elle ne pouvoit se passer un moment de ma presence. M De G avoit changé l' amour qu' il avoit pour moi en bonté paternelle, et il ne tarda pas à m' en donner des marques : mais quelques solides que fussent ses intentions, il sembloit que tout ce qui venoit de sa part devoit m' être désagréable.

p139

Plusieurs de ceux qui venoient à la maison

s'attachèrent à moi ; entre tous ces amans, celui qui parut le plus pressant, fut un certain Monsieur Gripart, fermier général ; il étoit riche, mais d' une fort vilaine figure : l' on a beau prêcher à une demoiselle, que la raison doit être dans ses yeux, et qu' elle doit l' emporter sur le goût, j' avouë ingénument que je ne pouvois me persuader que Monsieur Gripart fût suportable ; cependant il méritoit d' être écouté ; il parloit sérieusement ; madame me l' avoit dit, et elle m' assuroit qu' elle seroit la plus heureuse des femmes si elle pouvoit parvenir à faire cet établissement. Je n' osois m' expliquer sur le dégoût que j' avois pour lui ; j' espérois que ma naissance obscure, accompagnée de tous ses desavantages, détruiroit assez ces réflexions sans que je parusse y prendre part ; mais Monsieur Gripart, qui étoit un homme de rien lui-même, regardoit la qualité comme un heureux effet du hazard, il ne se repaissoit point de chimères illustres : il a eu trop de part à mon histoire, pour que je me dispense d' en faire le portrait. Il étoit d' une taille médiocre, et il avoit la moitié du corps comme celle de son visage ; c' est-à-dire, toute différente : sans être bossu il en avoit toutes les graces, et quelque droit qu' il se fînt, il avoit toujours

p140

l' air d' un homme qui se baisse pour ramasser quelque chose. Sa phisionomie sera plus difficile à définir ; je n' en ai jamais vû de semblables. Sa tête étoit un ovale retourné, et le haut du front en faisoit la pointe ; ses yeux se rapprochoient à mesure que l' extrémité diminueoit ; en conséquence les parties inférieures alloient en s' élargissant : sa bouche étoit coupée en arc ; mais au lieu d' être renversée, ce qui est assez ordinaire, sa lèvre supérieure se confondoit dans ses narines, et lorsqu' il rioit il étoit impossible de distinguer l' un et l' autre ; ses lèvres au lieu de sortir en dehors rentroient en dedans, et son nez, arrogant de l' avantage qu' il avoit sur ce visage, se gonfloit fièrement au moindre de ses mouvemens. Ses yeux étoient aussi gros que ceux d' un boeuf, mais il n' en voyoit pas cependant

plus clair ; les peaux qui les couvroient
avoient une telle affection l' une pour l' autre,
qu' elles ne se desunissoient jamais sans
pleurer.

Il y avoit une distance extraordinaire du
sourcil gauche à l' oeil ; il montoit depuis
l' un des coins jusqu' à la moitié du front, en
se retroussant sur lui-même ; l' autre étoit si
près de l' oeil, qu' il se confondoit avec lui.
Son front auroit été d' une hauteur démesurée,
sans le petit bouquet de sourcils
dont nous venons de parler, qui fixoit

p141

agréablement la vûë. Monsieur Gripart
étoit ordinairement coëffé d' une perruque
fort épaisse ; elle sembloit servir de bordure
à ce tableau monstrueux.

Cet amant, tel que je le dépeins, m' aimoit
à la folie, il ne se passoit pas un jour
qu' il ne vînt me voir ; il s' étoit acquis cette
liberté et celle de me parler tant qu' il
vouloit ; sa figure et ses discours me divertirent
beaucoup, tant que je crus qu' il
ne songeoit pas à moi ; il fut un long-tems
sans me faire l' aveu de sa flamme, et je ne
pouvois m' imaginer qu' un homme fait comme
lui pût aimer comme un autre ; cependant
la vertu, l' esprit et l' amour logent
tous les jours dans le corps le plus mal fait,
et souvent le caractère de ces gens disproportionnez
est préférable à celui d' un homme
aimable et bien fait.

Il s' expliqua cependant un jour, et profita
d' un moment que madame écrivoit ;
je brodois, il s' aprocha de moi d' un air
embarrassé : quittez, me dit-il, cet inutile
ouvrage, ne vous lasserez-vous jamais
de broder ? Pourquoi donc, repris-je ? Ah,
ah, continua-t' il, c' est que j' ai des choses
à vous dire d' une conséquence assez grande,
pour qu' elles méritent une attention
unique de votre part.

Sçavez-vous bien que je vous aime depuis
huit mois six jours et quatre heures ?

p142

Vous riez, est-ce que vous traiteriez ceci de bagatelle ? Peste, un Gripart amoureux, il n' y en a jamais eu dans ma famille qui le fût, et de mâle en mâle mes peres ont épousé leurs femmes sans les aimer : je déroge seul à cette précieuse prérogative ; j' avois toujours regardé les femmes du haut des tours notre-dame, vous seule avez fait ce miracle : moi amoureux ! En vérité je ne le croirois pas si je n' en étois convaincu par un sommeil profond qui s' empare de mes sens depuis que je vous connois ; avant ce tems je ne dormois ni ne mangeois, je n' étois occupé que du soin d' amasser de l' argent ; aujourd' hui je dors, je mange et je ne dépense pas un sol ; effets prodigieux de ma passion ! Cela fendroit le coeur à un rocher : quoi, cela ne vous touche pas ! Je veux vous en donner encore une preuve plus sensible : vous n' ignorez pas que l' intérêt décide de tout, jugez à quel point je suis occupé de vous par ce que je vais vous dire. On m' apporta ces jours passez de l' argent ; dès qu' il fut compté je le serrai dans mon coffre fort ; le porteur de cette somme en attendoit la reconnoissance ; serviteur, je pensois si fort à vous, que j' avois oublié cette formalité aussi-bien que l' argent que j' avois reçu ; à la fin mon debiteur que je congédois sans lui donner de sûreté, me dit, monsieur n' a

p143

donc pas le tems de me faire une petite reconnoissance : quelle reconnoissance, repris-je ? Un récépissé, continua-t' il : un récépissé, et pour quoi faire, ajoutai-je ? Monsieur se divertit aparemment, repliqua-t' il, c' est pour cet argent... ah, ah ! Lui dis-je, dès que vous m' aurez compté neuf mille cinq cens livres, je vous donnerai volontiers ce que vous me demandez ; laissez-moi, j' ai affaire, et je le poussai par les épaules hors de mon cabinet en lui disant ces mots : ce pauvre homme fut interdit du sérieux et de l' action dont je lui parlois ; il crut aparemment que je voulois le tromper, et il se mit à pleurer comme une vache ; surpris de cette lâcheté, je me rapelai et je ne pus m' empêcher de rire de ma distraction, je fis ce que je devois ; et

pour qu' il se souvînt à jamais que Gripart est amoureux, je lui donnai généreusement une pièce de douze sols ; il en fut si étonné, qu' il s' en fut sans témoigner sa reconnaissance ; oh je crois qu' il fut content comme un roi.

Effectivement, repris-je en riant, la somme est considérable : considérable ! Reprit-il, sans doute ; avec douze sols on peut bien faire des choses. Quelqu' un de ces jours je vous conterai l' histoire de ma vie ; avec une pareille somme j' ai fait ma fortune. Mais revenons à mon amour ;

p144

peste, cela est bien plus essentiel. Monsieur Gripart enrichit tous les termes de sa déclaration de ceux de finances, et de mille mots qui ont échapé depuis à ma mémoire : ce dont je me souviens est qu' il me compara à une grosse somme dont l' emploi devoit être à son usage, et qu' il finit en disant, qu' il voyoit bien que dans cette affaire les enchères seroient hautes par la quantité de prétendants, mais qu' il se faisoit fort d' emporter la ferme, et qu' il n' attendroit pas comme un benêt pour y mettre son dernier offre, que la bougie fût éteinte. Cependant j' avois appris que les vûës de cet amant extraordinaire devenoient de plus en plus sérieuses : une des filles de madame, nommée Christine, qui m' étoit fort affectionnée, avoit surpris un discours qui me regardoit ; monsieur apuyoit extrêmement ce mariage, et madame en faisoit ses desirs les plus doux. Dès que je connus que c' étoit une chose assurée, je devins d' une inquiétude affreuse ; je me rapellai les commencemens d' une passion autrefois si précieuse à mon coeur, et je me representois les discours et les sermens que le marquis m' avoit fait : ô ciel ! Me disois-je, est-il possible qu' il les ait oubliés, et que depuis un si long-tems il ne m' ait donné aucune de ses nouvelles ;

p145

j' y avois une si grande confiance ! Fatale
crédulité ! Que les hommes sont séduisants
et trompeurs ! Je me mettois ensuite
à pleurer, et c' étoit de la meilleure foi du
monde.

Un matin que je me chagrinois ainsi,
Cristine entra dans ma chambre en sautant
et en dansant : que me donnerez-vous,
s' écria-t-elle, pour les bonnes choses
que j' ai à vous apprendre ? Je m' étois
essuyé les yeux lorsque je l' entendis venir ;
mais les traces de mes pleurs étoient encore
trop vives pour qu' elle ne s' en aperçut
pas. Qu' avez-vous donc, me dit-elle
d' un air compatissant ? Vous avez pleuré ;
vous avez du chagrin, et vous me le cachez ;
vous êtes une méchante, et vous
me le payerez. Je veux que vous m' en fassiez
confiance au plutôt ; pour à present,
je vous avertis que votre mere est en bas,
et qu' elle va monter dans un moment.
Cette nouvelle à laquelle je ne m' attendois
pas, me saisit de mille choses à la fois ;
je fus ravie. Revoir une mere après une si
longue absence, quelle douceur ! Je jettai
une robe sur moi, et je courus pour me
précipiter entre ses bras ; je la rencontre,
je saute à son cou, elle m' embrasse tendrement ;
quelle joye ! Une de mes soeurs
étoit avec elle ; tour à tour mon coeur leur
donnoit des marques empressées du plaisir

p146

que je ressentois ; je les conduisis aussi-tôt
dans ma chambre : nous avons tant de
choses à nous dire, que nos discours s' entrechoquoient
et ne signifioient rien. Les
premières nouvelles furent de l' état de la
famille ; mon pere se portoit bien et devoit
arriver : mon autre soeur étoit mariée
à Colin, qui l' avoit épousée par dépit ; j' en
fus charmée par raport à ma soeur, ce garçon
ayant de très-bonnes qualitez, et étant
assez riche pour la rendre heureuse.
Le maître-d' hôtel, qui me considéroit
beaucoup, ayant appris l' arrivée de mes
parens, nous envoya à déjeuner dans ma
chambre ; je fis mes efforts pour en faire
les honneurs, et c' étoit d' une affection infinie.
Ma soeur me regardoit avec des yeux

d' étonnement : voyez-donc, maman, disoit-elle, ce n' est plus Jeannette, c' est une dame : comme elle est mise ! Le beau linge ! J' étois dans un deshabillé de lit, cependant assez modeste ; je me plaisois à ces remarques : la vanité est de toute saison, et rien ne fait plus de plaisir à ceux qui sont sortis de leur patrie, que de paroître comme il faut lorsque l' on revoit quelqu' un des siens : je me promettois bien d' augmenter leur surprise en m' ajustant le mieux qu' il me seroit possible. Sçavez-vous bien pourquoi je viens ici, Jeannette, me dit ma mere sur la fin du

p147

déjeûner ? C' est pour vous marier : ce seul mot me fit pâler. à qui ? Colin l' étoit, et cela me rassuroit ; je ne voyois que M Gripart. Ma mere s' aperçut de mon trouble ; est-ce de joye ou de chagrin que je vous vois si émuë, me dit-elle ? Auriez-vous assez oublié l' éducation que je vous ai donnée, pour vous prévenir en faveur de quelqu' un ? Non, ma chère mere, repris-je interdite, mais c' est que je ne m' attendois pas à une pareille nouvelle. Eh bien ! Aprenez-la donc, continua-t-elle en reprenant un air de bonté ; que vous êtes heureuse après tout ce qui s' est passé, d' être tombée entre les mains de la dame chez qui vous êtes ! Il n' y a pas de sorte de bien qu' elle n' ait mandé de vous à votre marraine ; mais la dernière lettre qu' elle écrit met le comble à ses bontez. Madame la comtesse m' a envoyé chercher, et m' a ordonné de partir au plus vîte, en me disant que Madame De G a un parti pour vous tout prêt, qui va combler de bien et d' honneur la famille ; je n' en sçais pas davantage. Ma mere achevoit à peine ce discours, qu' un laquais vint l' avertir que madame la demandoit ; elle y fut sur le champ, et elle laissa ma soeur avec moi. Elle pensoit bien différemment à mon sujet qu' elle ne le faisoit autrefois ; sa joye

p148

de me revoir, et les caresses sincères dont elle me combloit, avoient effacé les petits sujets de chagrin qu' elle m' avoit donné : quand on est bonne naturellement, on oublie aisément.

Je ne la connoissois pas assez pour lui faire part de mes sentimens secrets ; j' aurois bien voulu cependant apprendre ce qui s' étoit passé pendant mon absence ; j' hazardai de lui demander comment on se portoit au château. Madame est toujours la même, me dit-elle ; elle doit venir au premier jour à Paris avec mademoiselle, que M De F recherche depuis quelque tems ; pour m le chevalier, on ne sçait où il est ; on le voit rarement depuis l' affaire que vous sçavez ; elle a bien fait du bruit, et on l' a raportée de bien des façons. Mon dieu, que j' ai été aise, continua-t' elle, lorsque je vous ai sçû en si bon lieu ! Vous avez fait on ne peut pas mieux de ne pas revenir avec Colin : comme vous auriez été regardée dans le hameau ! Encore même à present l' on n' y dit pas quatre paroles que vous n' y soyez comprise. Ah ! Ma soeur, lui dis-je avec empressement, aprenez-moi donc les sujets de tous ces murmures, et je vous avouërai après cela si leurs sujets sont légitimes ou non. Vous sçavez, reprit-elle, comme on est dans les petits lieux ; d' une bagatelle on en

p149

fait des choses de conséquence : le voisin attentif à ce qui se passe à la maison prochaine, ne laisse rien échaper qu' il n' en recherche le principe, ou qu' il n' en invente de malin ; on dit que m le marquis, Mademoiselle Duparc et vous, vous étiez d' intelligence, et que vous deviez être enlevée : on ajoûte que m le chevalier vous aimoit aussi, et que c' est sa jalousie qui a découvert le mystère. On vous blâme d' avoir été la cause du combat de ces deux seigneurs, et que vous y aviez donné lieu en les écoutant tous deux ; tout cela a été crû d' autant plus aisément, que Mademoiselle Delbieu a dit un jour tout haut, qu' elle ne vous avoit jamais pû souffrir, à cause de votre coquetterie avec les hommes.

Ces discours commençoient cependant à ne plus tant avoir lieu par la prudence que vous connoissez à ma mere ; elle avoit donné le change aux curieux, en leur disant que vous étiez chez une de nos tantes ; on l' avoit crû ; mais Colin étant revenu un jour tout effaré et meurtri de coups, réveilla toutes ces choses, en rapportant ce qui lui étoit arrivé à votre rencontre ; il publia qu' il avoit fait tout ce qu' il avoit pû pour vous ramener, sans que vous y eussiez jamais voulu consentir ; que vous aviez l' esprit gâté par les sornettes des messieurs : que cependant il seroit venu à bout de son

p150

dessein, sans le maudit valet de chambre du marquis qui étoit venu à la traverse ; qu' il falloit que cet homme fût sorcier, puisque malgré son fusil et le bâton de Christophe qui l' accompagnoit, ils avoient été tous deux repassez d' importance. Il étoit si en colère, qu' il a été le premier à dire de vous tout plein de choses, et qu' il vous croyoit au pouvoir du marquis dans quelque maison des environs. Le même jour que Colin revint, m le chevalier arriva ; dès qu' il en fut informé il fit appeler Colin, et ils furent un long-tems enfermez ensemble. Nous le vîmes sortir furieux d' avec lui, et il s' écria hautement, qu' il vengeroit Colin, et qu' il apprendroit à Dubois à maltraiter ses païsans. Pour ce qui est de m le marquis, il a envoyé régulièrement depuis votre absence deux fois par semaine, s' informer si on ne vous avoit pas retrouvée. Dès qu' il a été en état de sortir, le chevalier est disparu ; ce qui a fait présumer bien des choses. On ne sçait depuis quelque tems ce que ce seigneur est devenu. Malgré tous ces bruits, l' on vous aime toujours ; il n' y a que cette Demoiselle Delbieu qui n' échape aucune occasion de vous faire de la peine. Dès qu' elle a sçû où vous étiez, elle a dit à plusieurs personnes qu' on ne seroit pas long-tems

p151

sans entendre de vos nouvelles ; que vous étiez une fine mouche, et que votre séjour à Paris avoit ses vûës, et qu' elle les soupçonnoit bien.

Eh ! Mon dieu ! Que lui ai-je fait, repris-je, et pourquoi m' a-t' elle prise ainsi en aversion ? Ah ! Nous le sçavons à merveille, continua ma soeur ; elle aimoit en secret le marquis : il ne l' a pas trouvée assez aimable, et s' est montré indifférent. Elle a sçû que c' étoit vous qui en étiez la cause... la cause ! Elle a grand tort, repliquai-je bien aise de trouver cette occasion de faire parler ma soeur, il ne m' a jamais paru que M De L V ait une si forte inclination pour moi qu' on le dit. Depuis que je suis sortie de la maison, je n' ai pas entendu parler de lui. S' il s' en soucioit aussi peu, continua malignement ma soeur, il n' auroit pas envoyé si souvent sçavoir de vos nouvelles. Il est vrai que c' est bien inutilement ; car madame nous a défendu de lui en donner aucune. Je ne sçai s' il a eu connoissance de cet ordre, mais depuis ce tems on n' en a pas entendu parler ; on a cependant dit chez votre marraine, qu' il s' étoit retiré dans une autre campagne dont je ne sçai pas le nom ; que son pere avoit fait tous ses efforts pour le faire revenir à la cour, sans y avoir pû réüssir, et qu' il s' étoit fait ordonner la campagne par les médecins,

p152

pour se délivrer des importunités qu' on lui faisoit.

Ce discours réveilla toute ma tendresse pour le marquis, je ne pus m' empêcher de soupirer. Ah ! Jeannette, me dit ma soeur, je vois bien que vous aimez ce seigneur ; je ne puis le desaprouver, il le mérite ; mais songez quel tort vous feriez à votre établissement, si vous écoutiez trop l' inclination que vous vous sentez pour lui ; prenez-y garde ; vous sçavez que vous ne pouvez lui convenir : vous allez être mariée avantageusement ; si l' on soupçonnoit quelque chose, cela seroit capable de rompre une aussi bonne affaire. Je vous remercie, lui dis-je, de ces bons conseils ; votre amitié les dicte, je tâcherai de les suivre,

et je me sacrifierai. En achevant ces mots, je me mis à pleurer amèrement ; ma soeur en fut attendrie. Tenez, dit-elle, je ne puis vous voir plus long-tems chagrine ; je ne voulois pas vous dire que j' ai une lettre à vous rendre : mais, malgré toutes les défenses, la voilà. Ne vous affligez donc pas davantage. Mademoiselle Duparc me l' a renduë la veille de notre départ ; elle vous aime toûjours, et je suis bien trompée si elle ne vous donne pas des nouvelles de ce que vous aimez. Dubois la voit souvent ; et quoique ce soit en secret, je n' ai pas laissé que de m' en apercevoir. Pardonnez,

p153

Jeannette, si je vous la cachois, vous en voyez les raisons et les conséquences. J' ouvris avec précipitation cette lettre, le dessus en étoit de femme, mais agréable surprise ! Je reconnus le caractère du marquis. Le rouge m' en monta au visage, et je lus en tremblant ce qui suit.
Lettre du marquis de L V à Jeannette.
où êtes-vous, charmante Jeannette ? Ce témoignage de ma tendresse et de ma fidélité vous sera-t' il enfin rendu ? ô ciel ! Que l' inquiétude de votre sort me coûte de peines et de soucis ! La mort n' est pas comparable aux peines que j' endure ! Que vous est-il arrivé ? En quel lieu êtes-vous ? Je vous aurois cherchée jusqu' au bout de la terre, si je croyois vous y avoir trouvée ; mais un pressentiment naturel me dit que vous ne devez pas être éloignée de moi. J' espère toûjours quelque moment heureux ; qu' il vienne au plûtôt, car je suis à bout de ma patience. Au nom de tout ce qui vous est de plus cher, aprenez-moi de vos nouvelles si cette lettre vous est renduë. il n' y a que ce seul bien qui puisse conserver une vie dont l' usage vous est destiné depuis long-tems.
le marquis de L V.
ce... avril, au château de L V.

p154

à peine eus-je le tems d' achever cette

lettre, ma soeur, qui avoit fait le guet,
accourut, et elle me dit qu' elle entendoit
monter. Je la serrai avec précipitation, on
venoit m' avertir de descendre chez madame.
Je le fis avec une inquiétude qui étoit
un présage de ce qu' on alloit m' annoncer.
Je suis bien aise, Jeannette, me dit madame
lorsque je fus entrée, de trouver
l' occasion de vous dédommager de ce que
votre sagesse vous a fait refuser. Le trait
que vous m' en avez donné n' a pas été oublié,
et depuis ce tems M De G et
moi, nous avons ménagé votre fortune.
L' on vous marie, le contrat est signé, et
j' ai mandé vos parens pour qu' ils ayent part
à votre joie. C' est M Gripart que l' on vous
donne ; il a beaucoup de bien, et peut encore
en amasser : il vous adore et vous serez
heureuse avec lui ; il vous assure vingt mille
écus. Le ciel ne marque-t' il pas clairement,
par cette fortune, qu' il récompense tôt ou
tard ceux qui marchent dans les sentiers
étroits de la vertu.
Vous ne me répondez rien, Jeannette ?
Cette rougeur sied, et marque votre modestie.
Cela est bien, reprit ma mere, mais
cela ne doit pas l' empêcher de se jeter à
vos genoux, et de vous remercier, madame,
du plus profond de son coeur de toutes
vos bontez. Je m' y mis à l' instant, et

p155

je lui baisai la main. Relevez-vous, mon
enfant, me dit madame en m' embrassant ;
vous êtes ma fille, et ce sera moi qui ferai
les frais de la nôce. Nous irons à ma campagne ;
monsieur est déjà parti, et vous
donne pour present les choses que vous
sçavez. Pour mignonne (c' étoit le nom
de mademoiselle) qui vous aime tendrement,
mais qui n' a pas grand' chose, elle
veut que vous acceptiez son collier de perles.
Ma mere enchantée de tant de témoignages
d' affection, pouvoit à peine exprimer
sa reconnoissance. Dans ce moment on
vint avertir madame qu' une visite d' amies
lui arriroit. Nous nous retirâmes tous dans
ma chambre, et nous y fûmes suivis par une
partie des domestiques de la maison, qui,
ayant appris ce qui se passoit, venoient avec
amitié m' en marquer leur joie, ma douceur

m' ayant fait aimer de tout le monde.
Mon pere arriva le jour suivant ; il fut surpris de me trouver si différente de ce qu' il m' avoit vûë ; ma soeur me dit qu' il en avoit pleuré de joie.

Le jour du mariage fut fixé au mardi suivant, il n' y en avoit plus que trois. Il n' étoit pas en mon pouvoir de résister : quelle raison aurois-je pû donner pour m' en défendre ? Cet hymen faisoit la joie et l' honneur de toute ma famille ; c' étoit de quoi l' on m' entretenoit à chaque instant :

p156

il n' y avoit que la nuit que j' avois la liberté de soupirer et de me plaindre.
Cependant le moment fatal arriva : M Gripart m' envoya la veille pour vingt mille francs de pierreries. Nous fûmes le même jour au château de C choisi pour la célébration de mon mariage. La nouvelle s' en étoit répandue dans les environs, et le monde y accouroit de toutes parts.
Le lendemain on me fit lever à quatre heures ; j' étois triste, et comme une victime qu' on conduit à l' autel. On me fit l' honneur d' attribuer l' inquiétude qui me devoit, à cette crainte timide dont une fille de mon âge est saisie à l' aproche de l' hymen : hélas ! J' étois bien occupée d' autres soins !
Deux jours avant celui-ci, j' avois été combattuë entre l' amour et la bienséance. L' amour vouloit que j' avertisse le marquis de mon mariage ; j' avois son adresse, cela m' étoit possible. S' il m' aime autant qu' il me le marque, disois-je, et qu' il ait des vûës aussi favorables qu' il semble le témoigner, il sçaura bien rompre ce fatal hymen ; ou du moins s' il pense différemment, j' aurai moins de regret à me déterminer.
La bienséance d' un autre côté s' oposoit à une telle démarche ; elle étoit trop hardie pour une fille bien élevée ; c' étoit quêter un mari. Quel affront seroit-ce pour moi, continuois-je, si ce pas fait, il ne répond

p157

pas comme il le doit, j' en mourrois de chagrin. Je n' avois pas plutôt décidé d' un côté, que mon esprit penchoit de l' autre. Terrible état que l' incertitude ! Et que je plains ceux qui sont assez malheureux pour être agitez au point de ne pouvoir se résoudre !

Cependant l' on me conduisit à l' église ; la messe entenduë, l' on nous faisoit déjà l' exhortation ordinaire à ceux qu' on marie ; la cérémonie étoit commencée, M Gripart avoit déjà prononcé ce ouï fatal. Le prêtre se tournoit de mon côté pour m' en faire dire autant, lorsqu' une voix s' écria du fond de l' église : arrêtez, arrêtez. Le curé demeura tout court ; l' assemblée tourna les yeux vers l' endroit d' où étoient partis ces mots. L' on vit arriver une grande demoiselle qui fendoit la presse, et qui, s' étant avancée à l' autel, demanda à parler au prêtre en particulier. Il entra avec elle dans la sacristie, suivi de madame et de M Gripart. Je demurai à ma place interdite, et ne pouvant imaginer la cause d' un pareil événement. Cependant le peuple étonné de ce qui venoit d' arriver, accourut en foule à l' autel. Chacun me regardoit avec des yeux avides et curieux. Les uns disoient, la mariée est bien aimable, et mérite sa fortune ; d' autres, c' est dommage qu' il y

p158

ait empêchement : un païsan s' écria, va, va, elle ne chaumera pas de mari.

La porte de la sacristie s' ouvrit enfin, un marguillier vint me chercher ; je le suis, et l' on referma la porte dès que je fus entrée.

Votre mariage ne se fera point aujourd' hui, Jeannette, me dit Madame De G jusqu' à ce que M Gripart ait levé une oposition que fait une fille, à laquelle il a donné dans sa jeunesse une promesse de mariage. Elle demeure dans ces cantons ; et ayant appris celui qu' il devoit contracter avec vous, elle a envoyé cette demoiselle pour y mettre empêchement. Elle étoit venuë un peu tard, nous aurions pû passer outre ; mais il vaut mieux attendre, et que toutes les parties soient d' accord.

Je suis au desespoir, mademoiselle,
reprit M Gripart, de ce qui vient d' arriver ;
il n' y a personne qui ne fasse des
étourderies dans sa jeunesse. J' avois oublié
la promesse dont il est question ; mais
ce n' est reculer que pour mieux sauter, et
je suis persuadé que l' oposante se mettra
à la raison. Elle ne demande pas mieux,
interrompit la dame qui avoit empêché
la cérémonie, à condition que vous l' épouserez,
ou que vous ne vous marierez jamais.
Cela est un peu fort, reprit M Gripart ;
mais ce lieu n' est pas fait pour raisonner

p159

de ces choses ; montez avec moi
dans mon carosse, nous irons la trouver
ensemble ; il lui donna la main, fit une
profonde révérence, et il sortit.
Nous retournâmes ensuite au château ;
mon pere et ma mere étoient fort tristes ;
pour moi, je dissimulois la joie secrète
qui s' étoit emparée de mon coeur, et j' espérois,
sans sçavoir cependant pourquoi,
que cet hymen ne se feroit pas.
Mais mon espérance et ma joie ne durèrent
pas long-tems. M Gripart revint
le lendemain fort gai, l' oposition étoit levée :
quelqu' avare qu' il fût, il ne l' avoit
pas été dans cette occasion ; avec l' argent,
on vient à bout de tout. Mes frayeurs me
reprirent, mon pere et ma mere triomphoient.
Le mariage étoit fixé pour le surlendemain,
et il n' y avoit plus d' obstacle
qui en dût troubler l' exécution.
La veille du jour que nous devons être
absolument mariez, nous nous promenions
sur une terrasse qui est fort élevée ;
un pré est au bas du mur, et au bout du
pré à trente ou quarante pas est le grand
chemin ; toute la compagnie s' entretenoit
de plusieurs choses agréables ; M Gripart
étoit près de moi, et me fatiguoit de ses
discours ordinaires ; j' étois apuyée tristement
sur une balustrade qui régne autour
de cette terrasse, et mes regards se promenoient

p160

indifféremment sur les objets
qui se presentoient, lorsqu' il parut dans
le grand chemin un nombre de chevaux,
suivi d' une meute de chiens qui alloit assez
doucelement ; cette vuë me rapella la
rencontre que j' avois faite dans la forêt
de Fontainebleau, et le moment précieux
qui m' avoit donné la connoissance du
marquis ; mes yeux s' arrêterent avec une
certaine satisfaction. Il sembloit que j' eusse
un pressentiment de tout ce qui m' alloit
arriver.

Un homme seul habillé de verd avec des
galons d' or traversoit lentement le pré, et
il avoit pris un sentier qui passoit au-bas
de la terrasse ; son cheval avoit la bride
sur le cou, et, profitant d' une rêverie dans
laquelle son maître sembloit enséveli, il
se baissoit et s' arrêtoit de tems en tems
pour arracher quelque peu d' herbes. Le
cavalier avoit les deux bras croisez, la
tête panchée, et il avoit l' air de méditer
quelque chose d' important.

Cet état conforme au mien me le fit
examiner avec soin ; le battement de coeur
me prit ; en parcourant ses traits, à mesure
qu' il avançoit, je croyois les reconnoître ;
hélas ! C' étoit le marquis lui-même ;
son image étoit trop bien gravée dans mon
coeur pour que je le méconnusse. Lorsqu' il
fut au bas de la balustrade où j' étois, il

p161

leva les yeux sur nous, et il nous ôta son
chapeau ; je le vis alors entièrement ; je
ne fus pas alors la maîtresse de mon trouble,
je jettai un grand cri, et je me trouvai
mal.

Tout le monde s' empressa de me secourir :
je n' avois pas perdu connoissance, et
mes regards n' avoient pas quitté le cher
objet qui les avoit si fort attendris : le marquis
s' étoit arrêté au cri que j' avois fait,
et m' ayant considéré avec beaucoup d' attention :
ah ! Dieu, c' est elle, s' écria-t' il !
En disant ces mots, il pique son cheval, et
il disparoît dans le moment.

On étoit si occupé de me secourir,
qu' on ne fit attention à aucune de ces choses ;
M Gripart et mon pere me prirent

sous les bras, et ils me conduisirent dans une salle, où l' on me mit sur un canapé. Comme la joie avoit occasionné mon émotion, elle n' eut point de suite fâcheuse ; je me remis un moment après avec une satisfaction que je n' avois pas ressentie depuis long-tems.

Madame De G avoit demandé, lorsque le marquis passa près de la balustrade, si quelqu' un connoissoit ce seigneur, on le jugeoit tel à sa suite ; mon pere, avec son sens commun, avoit fort bien senti qu' il étoit de la prudence de taire qu' il sçavoit qui il étoit, ma mere par vanité ou par

p162

envie de parler, ne fit pas cette prudente réflexion. Vraiment ouï, nous le connoissons, madame, s' écria-t' elle, c' est m le marquis de L V celui qui a aporté à notre future cette gratification dont il a tant été parlé. Ah, ah ! Reprit Madame De G fort bien, nous avons bien la mine sur ce pied de voir encore échouer notre mariage, je me doutois bien que notre fille n' avoit pas changé de couleur pour rien. Il n' y a couleur qui tienne, interrompit impatientement mon pere, elle achévera son mariage ; c' est moi, madame, qui vous en répons, et s' il manque, ce ne sera pas de son côté, m le marquis n' est pas pour elle. J' aime à vous entendre parler de la sorte, reprit madame, mais je suis bien embarrassée de ce que nous ferons en cas qu' il vienne ici ; en tout cas il est heureux que M Gripart ne se soit aperçû de rien ; qu' on se garde bien, s' écria-t' elle, de parler de ces choses devant lui.

J' entendis cette conversation de la chambre voisine.

Cependant on vint avertir madame qu' un cavalier la demandoit ; je me doutai bien de quelle part, et je fus d' une inquiétude extrême ; mon pere et ma mere jettèrent les yeux sur moi, et je baissai les miens. M Gripart qui étoit rentré, entendant la venuë de ce seigneur, s' écria

p163

qu' il étoit bien venu, et qu' il falloit qu' il nous fit l' honneur de souper avec nous. Un quart d' heure après que Madame De G s' étoit enfermée avec le marquis, elle m' envoya chercher ; j' entrai en tremblant dans la chambre : aprochez, ma chere enfant, me dit-elle, et servez-vous de l' empire que vous avez sur monsieur, pour plaider vos droits et votre fortune ; il s' opose à votre mariage, et il est prêt, dit-il, à tout entreprendre pour l' empêcher. Le marquis étoit aux genoux de madame, il les quitta et vint se jeter aux miens en me disant : ah, Jeannette, que vous ai-je fait pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes ! Qu' un amant est puissant dans cette humiliante situation ! Les larmes me vinrent aux yeux : que demandez-vous, lui dis-je, est-ce à moi de disposer de ma main ? Au nom de Dieu, laissez-moi, retirez-vous, et n' abattez pas une vertu que votre presence ne trouble que trop... que je me retire, reprit-il : ah ! Mademoiselle, est-ce ainsi que vous recevez un homme qui vous adore, après une si longue absence, et qui ne vit que pour vous depuis le premier jour qu' il vous a vûë ! La fortune vous ébloüit-elle, ingrate, au point de me sacrifier ! Je vous ai écrit vingt fois : quelles réponses m' avez-vous faites ? Quelle

p164

est celle que j' ai reçûë hier de votre part ? De vous laisser en repos, que vous ne m' aviez jamais aimé, et que pour m' en donner des preuves, vous épouseriez le premier qui se presenteroit ; que je ne sçauois votre azile que lorsque vous seriez entre les bras d' un époux... ah ! M arrêtez, lui dis-je, je ne mérite pas ce reproche, je ne vous ai jamais écrit... vous ne m' avez pas écrit, cruelle ! Ma parole a donc besoin de témoignage ? Ah Dieu, quel outrage nouveau ! Me croyez-vous capable de vous en imposer ? Il faut des preuves, en voici : voyez cette lettre, continua-t' il, en m' en presentant une : aviez-vous appris à écrire, pour faire un pareil essai ? Je jettai les yeux sur ce papier ; mais quelle fut

ma surprise de reconnoître l'écriture de Mademoiselle Delbieu ! Madame De G qui s' étoit aprochée, et qui la connoissoit, l' assura de cette vérité. Ah ! Madame, lui dit-il, vous me rendez la vie ! Achevez belle Jeannette, de me la conserver, en me promettant que vous n' épouserez point votre nouvel amant. En suis-je la maîtresse, interrompis-je ? ô ciel ! N' est-ce point vous qui m' accablez ? Puis-je résister à un pere et à une mere ? Dois-je tromper les bontez de madame ? Dieu sçait si c' est par goût ou par l' intérêt de ma fortune que je vais à l' autel. Vous irez donc, reprit

p165

tristement le marquis ; vous voulez donc que la fin de votre hymen soit celle de ma vie ? à Dieu ne plaise, m' écriai-je en redoublant mes pleurs, elle m' est trop chère, hélas ! Je ne vous aime que trop pour mon repos ; mais comment éviter ce mariage ? Quelle raison voulez-vous que je donne de ma desobéissance ? Que vous m' aimez, belle Jeannette, continua-t' il. Ah ! Repris-je, s' il n' y avoit que cet aveu, qu' il me seroit doux de le faire ! Il suffit, il suffit, belle Jeannette, repliqua-t' il vivement ; pardonnez, madame, mes transports, ce moment décide du reste de ma vie ; je connois à votre air, continua-t' il en lui pressant tendrement les mains, que ma situation vous touche, et qu' elle vous fait pitié ; je vous ai dit la pureté de mes intentions, m' en croyez-vous à ma parole, et me tiendrez-vous la vôtre ? Parlez, vous voyez que cette chère enfant ne desavouë pas les mouvemens de son coeur ; répondez, reprit-il en se jettant de nouveau à ses genoux... ô ciel ! Vous hésitez, qu' en dois je croire ? Faut-il pour vous toucher m' arracher la vie à vos yeux. Que vous m' embarrassez, m reprit madame après avoir rêvé un moment ; comment rompre une affaire si avancée ? M Gripart, quoiqu' il ne soit pas né de votre sorte, tient une place dans le monde. Il

p166

est de nos amis, quelle raison apporter à
nos refus ? D' ailleurs Jeannette m' est chère ;
un moment de réflexion me fait penser
bien des choses, je vous crois d' une
probité sans égale, votre parole est sacrée,
je n' en doute nullement ; mais,
marquis, convenez que m votre pere
ne consentira jamais à une union si disproportionnée ;
il s' en est déjà expliqué, et
il me voudroit un mal à mourir, s' il me
soupçonnoit d' avoir été capable de flatter
une telle passion ; tout ce que je puis dans
tout ceci, c' est de ne point rétracter la
promesse que ma compassion vous a fait,
je trouverai les moyens de reculer cet hymen
de huit jours, profitez de ce tems
pour le rompre de façon que Jeannette n' y
perde rien : en achevant ces mots, elle
sortit ; je voulus la suivre, mais le marquis
m' arrêta.

Attendez un moment, me dit-il d' un
air triste et égaré, ou vous m' allez voir
périr à vos yeux. Comment, Jeannette,
vous voulez m' abandonner à mon desespoir ?
Mon dieu ; que puis-je, lui dis-je
allarmée de l' état où je le voyois ! Que répondre
aux raisons que vous venez d' entendre ?
Que vous me les sacrifiez, me
dit-il, et que vous ne passerez pas outre
à ce fatal hymen. Qu' exigez-vous de moi,
continuai-je ? Vous m' allez perdre dans

p167

l' esprit de tous ceux ausquels je suis attachée.
Non, non, interrompit-il vivement,
votre honneur m' est plus cher que ma vie ;
je ne veux point vous rendre malheureuse,
je suis prêt à vous donner la main, recevés
ma foi, mes sermens, j' en atteste le
ciel ! Jamais je n' aurai que vous pour
épouse, j' ai toujourns pensé de même, et
je n' attendois que les occasions pour vous
le prouver ; je dépends d' un pere, il est
vrai : mais, si vous consentés à mon bonheur,
il est aisé de nous unir et de le lui
cacher : il est vieux, il ne peut vivre long-tems ;
à Dieu ne plaise cependant que je
souhaite sa mort, j' aimerois mieux plutôt
la mienne, je veux même lui éviter le
moindre chagrin, et c' est par cette raison

que je vous propose une union secrète :
si vous m' aimez... ah ! Je vous aime,
hélas, repris-je, au-delà de tout ce que
je puis dire ! Mais m je ne consentirai jamais
à un pareil hymen, rien au monde
ne seroit capable de me faire changer : je
vous aime, je vous le répète, en voulez-vous
des marques ? Je desobéirai, s' il le
faut, à ceux qui m' ont donné le jour : oui,
continuai-je en redoublant mes pleurs,
je révolterai tout le monde contre moi,
mais n' en attendez pas davantage. Quoi !
S' écria vivement le marquis, vous me refusez,
vous soupçonnez mes sermens,

p168

vous me croyez un lâche, un perfide...
non, non, interrompis-je ; j' ai une confiance
parfaite, je ressens la grandeur de
vos sentimens pour moi, et je veux m' en
rendre digne en me mettant au dessus des
foiblesses que j' ai pour vous. Je n' ai que
ma vertu pour tout bien, au nom de Dieu
ne me l' ôtez pas, et ne la flétrissez point
par de pareilles propositions. En achevant
ces mots, je m' enfuis de toutes mes forces.
Madame De G qui nous avoit
écoutée, m' arrêta : entrons dans cette
chambre, me dit-elle, j' ai quelque chose
à vous dire d' une conséquence infinie : elle
ferma la porte sur nous, et après m' avoir
fait asséoir, elle me parla en ces termes.

p169

PARTIE 3

Je n' oublierai jamais les traits que
vous venez de me donner de votre
sagesse, continua Madame De
G je réserve à un tems plus
tranquile à vous en marquer ma joie ; je
vous exhorte en attendant, ma chère fille,
(car vous me devenez de plus en plus chère)
à ne vous jamais écarter d' un si beau
chemin.

Pendant que mon oreille attentive à votre
vive conversation, goûtoit avec joie
un entretien où malgré l' amour je voyois
trionpher la vertu, mes yeux fixés vers
le parc ont été frapés de plusieurs mouvemens

p170

qui s' y faisoient : étonnée au possible
d' y voir aller et venir d' autres gens
que les miens, je me suis levée avec émotion,
et je me suis mise à la fenêtre en prenant
la précaution de me cacher derrière
un rideau ; jugez de ma surprise, ma chère
Jeannette, de voir passer dans les bois cinq
ou six hommes à cheval, parmi lesquels
j' ai reconnu une livrée qui m' a rapellé un
nom qui vous fera frémir : un de mes gardes
marchoit à leur tête, et il leur a ouvert
la porte de l' orangerie ; il s' est entretenu
quelques momens avec un homme
dont l' habit étoit brodé : je tremble en vous
disant que je ne doute pas que ce ne soit
le chevalier Delbieu ; ce malheureux sans
doute vous a fait épier ; sa passion brutale
et criminelle lui aura fait imaginer quelque
coupable projet... ah ! Madame,
m' écriai-je en frémissant, je suis perduë
si vous n' avez pitié de moi ! Vos conjectures
ne sont que trop justes : ce discours
me rapelle une chose qui m' a donné toute
l' inquiétude possible : j' ai eu bien de la
peine à l' éloigner de mon imagination ; la
nuit passée, madame, continuai-je avec
un ton que la frayeur rendoit entrecoupé,
j' ai entendu du bruit à ma porte, j' ai réveillé
Isabelle votre femme de chambre,
obligée de parler assez haut pour y parvenir.
Pendant ce tems, une voix qui ne

p171

m' est pas inconnuë s' est écriée : retirons-nous :
la crainte m' a fait jeter entre les
bras d' Isabelle, mais elle s' est moquée de
ma peur, en me disant que c' étoit quelques
domestiques qui alloient se coucher, et
qui, pendant que les maîtres dormoient,
avoient été au cabaret ; que m' ayant entendu

parler, ils avoient craint qu' on ne les fît gronder. Malgré tout ce que cette fille pût me dire, je ne laissai pas que de conserver ma frayeur, le son de cette voix étant toujours présent à mon esprit. Il se pourroit fort bien, reprit Madame De G qui m' écouloit avec attention, qu' on ait eu dessein dès la nuit précédente de vous enlever, mais le monde qu' il y avoit à souper, et qui ne s' est retiré que fort tard, aura peut-être fait remettre cette partie : la chose est extrêmement embarrassante, et je ne sçai comment nous parerons ce coup ; le marquis est bien encore ici, je sçai qu' il est plus que suffisant pour empêcher ces desseins violens ; il y est si interressé que l' on ne doit pas douter de son secours, je crois même qu' il est à propos de lui faire part de nos inquiétudes... mon dieu, madame, m' écriai-je, attendez, il faut bien se donner de garde qu' il sçache que le chevalier Delbieu est ici, s' il y est effectivement ; rapellez-vous, s' il vous plaît, ce qui s' est déjà passé entre ces

p172

deux rivaux, et le fier ressentiment qui les anime l' un contre l' autre... ah ! Ciel, que vous ai-je fait pour me rendre si malheureuse ! En faisant cette exclamation, je me mis à pleurer amèrement : mais continuai-je au desespoir de tous les maux que je prévoyois qui alloient arriver, ne vaudroit-il pas bien mieux que je m' échapasse pendant qu' il fait encore jour ? Eh, mon dieu, où iriez-vous, ma chère enfant, interrompit Madame De G. D' ailleurs vous imaginez-vous qu' on n' épie pas ici tout ce qui s' y passe ? Cependant je serois assez de votre avis, il n' y a même que cet expédient pour empêcher les attentats qu' on médite ; il n' y a pas lieu d' espérer du secours du hameau : outre qu' il est petit, aucun païsan n' est capable de faire face au moindre des gens que j' ai vû. Il me vient bien dans l' esprit un azile prochain, où vous seriez reçûë à bras ouverts, mais outre les espions du chevalier Delbieu, je crains encore le marquis lui-même, il ne nous laissera point libres de remplir notre dessein ; l' état où vous l' avez laissé ne l' a

point satisfait, il voudra vous revoir et
vous parler ; un amant n' a jamais tout
dit ; pour surcroit d' inquiétude, M Gripart,
mon mari, votre pere, vos parens,
tout nous attend. N' importe, madame,
n' importe, interrompis-je, aprenez-moi

p173

seulement l' endroit où vous dites que je
serois à l' abri de mes persécuteurs ; il faut
tout risquer pour m' y rendre. Dans un
couvent à deux lieuës d' ici, reprit Madame
De G l' abbesse est fort mon amie,
elle me doit même sa fortune. Hélas ! Madame,
m' écriai-je en lui baisant les mains,
donnez-moi quelqu' un qui m' y conduise ;
ne perdons pas de tems, je tremble. Si
vous alliez trouver Monsieur De G et
que vous lui fissiez confidence de toutes
ces choses, je paroîtrois en attendant
devant la compagnie, et je tâcherois de
me contraindre ; ensuite, lorsque vous seriez
convenus de la manière dont je m' échaperois,
au moindre coup d' oeil je sortirois
de la chambre, où je feindrois un mal
de tête ; l' on n' aura pas de peine à me
croire, attendu la foiblesse qui m' a prise
tantôt ; l' on me croira dans ma chambre,
et tout le monde sera tranquile ; du reste
je monte aisément à cheval, j' y ai été élevée ;
si l' on en pouvoit tenir un au bout du
village, je trouverois bien les moyens d' aller
joindre la personne que vous auriez
choisi pour me conduire. Ah ! Jeannette,
Jeannette, s' écria Madame De G en
m' embrassant, que la vertu a d' esprit ! Ce
dessein est on ne peut pas mieux conçu,
et j' espère qu' il réussira ; allez, vous serez
toujours ma fille, votre vertu me touche

p174

et m' attendrit. Oüi, madame, continuai-je
en pleurant, je mériterai ce précieux
nom en sacrifiant ma vie s' il le faut pour
conserver ma sagesse ; mais hélas ! Je vais
vous perdre, ajoutai-je en redoublant
mes larmes. Non, Jeannette, non, interrompit

Madame De G je serai toujours
votre tendre mere, je vous irai voir, et
dès que nous serons tranquilles je vous ramènerai ;
cessez donc vos pleurs, et ne
perdons pas en vain un tems précieux.
Madame De G m' embrassoit, et nous
allions nous quitter, lorsque la porte s' ouvrit
brusquement ; c' étoit le marquis : il
la referma sur lui en nous regardant avec
des yeux égarez. J' ai tout entendu, madame,
s' écria-t' il, en s' adressant à Madame
De G on veut m' enlever Jeannette,
mais il faut avant ce moment m' ôter la vie ;
que vous ai-je fait, hélas ! Pour me porter
de tels coups ? Eh mon dieu ! N' aura-t' on
pas pitié de l' état horrible où je suis réduit ?
En disant ces mots, il se jetta aux pieds
de ma protectrice, et me tendit la main,
en nous assurant l' une et l' autre, que quelque
chose qui arrivât, je ne lui serois point
enlevée, qu' il falloit lui engager notre parole,
ou qu' il alloit verser sur le champ tout
son sang à nos yeux.
La crainte de voir périr mon amant,
le danger qu' il couroit en rencontrant le

p175

chevalier Delbieu qui pouvoit à chaque
instant nous surprendre et ouvrir la plus
tragique scène, me donna une fermeté,
et me fit prendre un ton bien différent de
mon coeur et de ma façon ordinaire. Monsieur,
lui dis-je en le regardant avec un air
assuré et mêlé d' une feinte colére, je vous
prie de vous lever, et s' il est vrai que vous
m' aimiez... si je vous aime, ingrate, interrompit
ce triste amant ! Est-ce d' aujourd' hui
que vous en devez être persuadée ? Ce
que vous m' avez fait souffrir... je vous demande
en grace, continuai-je sur le même
ton, de m' écouter, de ne point m' interrompre ;
et, puisqu' il est vrai que je puis compter
sur votre coeur, de suivre de point en point
tout ce que je vous dirai, je recevrai cette
marque d' attention comme une preuve des
sentimens que vous avez pour moi ; sans cela,
monsieur, ne comptez jamais sur les
miens ; rappelez votre raison ; l' amour sans
elle entraîne des égaremens. Je ne serois pas
digne de l' attachement que vous me marquez,
et des vûës que vous semblez avoir

pour moi, si je me laissois aveugler aux
mouvemens de votre passion ; tôt ou tard
vous seriez le premier à me faire repentir
de mes foiblesses : vos desseins expliqués
devant madame ne me laissent aucun
lieu de douter de votre estime, je sens
comme je le dois cet honneur ; mais plus

p176

vous vous abaissez en songeant à moi, et
plus je dois m' élever à vous par la pureté
de mes sentimens : ce n' est plus Jeannette,
cette paisanne qui vous parle, c' est une
fille que les bontez, dont madame l' a honorée,
inspirent, mettent au-dessus de sa
naissance, qui veut se conserver pour vous
par des moyens que vous approuverez un
jour, et qui vous sacrifie, par un desinterressement
peu ordinaire, une fortune presente
pour une incertaine ; car qui peut assurer
que vous pensiez toûjours de même
pour une fille qui ne peut se rendre recommandable
que par une vertu au-dessus de
la bassesse de sa naissance ? Je suis engagée
à M Gripart, je dois l' épouser demain,
je n' ai que la voye d' un convent dans lequel
je vais me retirer pour parer le coup
qui vous paroît si effroyable, et pour vous
prouver combien vous m' êtes cher. Voulez-vous
donc, par une résistance hors d' oeuvre,
rendre certaine une union qui vous
ôte pour jamais l' espérance de me voir ?
Le prétexte du cloître est honnête, et
par la déclaration que je ferai que j' y suis
apellée depuis long-tems, je retirerai avec
honneur les paroles données : seriez-vous
assez injuste pour troubler un dessein formé
pour vous seul ? Voilà, monsieur, tout
ce que j' avois à vous dire, je ne vous en
parlerai pas davantage ; mais je vous annonce,

p177

continuai-je avec un ton absolu,
que, si vous ne vous rendez pas à ces justes
raisons, et que dans le même instant vous
ne vous retiriez pas, je vous répète que
j' épouserai M Gripart, et que je ne vous

verrai jamais.

En prononçant ces derniers mots, je tournai la tête ; mes larmes auroient trahi ma fermeté. Le marquis étonné se leva, me prit la main, la baisa en l' arrosant de ses pleurs. Qu' un homme pour lequel on a de la foiblesse est dangereux dans cette situation !

Une fille bien née ne doit jamais s' y exposer, et je fus bienheureuse d' avoir un tiers aussi respectable que Madame De G sans quoi mon coeur auroit peut-être bien-tôt démenti tout ce que ma vertu venoit de prononcer. Dans de pareilles occasions la fuite est notre victoire : je me retirai brusquement dans un cabinet dont je tirai la porte sur moi. Madame De G acheva de consoler le marquis, elle lui promit de lui donner de mes nouvelles, et elle usa de tant de complaisance envers lui, qu' il sortit avec un air moins affligé, après avoir dit les choses les plus touchantes en ma faveur. Mon coeur y avoit prêté l' oreille, et il partagea ses transports. Amour, si tu causes quelques douceurs, que les maux que tu procures sont sensibles ! Dès que mon amant fut

p178

parti, ma fermeté m' abandonna : je me representai jusqu' au moindre des discours qui m' avoient été tenus ; autant que l' on m' a vû prendre sur moi, autant va-t' on me découvrir de foiblesses : il n' eut tenu qu' à moi de les ensevelir dans l' oubli ; je ne craindrois pas que l' on démentit le portrait que je ferai du dedans de mon coeur ; je m' étois réservée jusqu' à ce jour cette connoissance, mais en achevant ces mémoires j' ai promis de la sincérité, et je veux tenir parole ; je crois même utile aux jeunes personnes de mon sexe, pour qui j' écris l' histoire de ma vie, de leur faire connoître les moyens dont j' ai été assez heureuse de me servir, pour prévenir les suites de la vivacité du tempérament, écueil où elles échouënt tous les jours, et qui pour être évité demande non-seulement de bons guides affermis dans la pratique de la sagesse, mais encore de fuir toutes les occasions qui peuvent donner lieu à la susceptible réminiscence. Pardon

de l' interruption ; si elle ennuye, on fera fort bien de la passer, le livre en sera plutôt lû.

Dès que Madame De G fut débarrassée du marquis, elle alla trouver monsieur son époux : il fut émû des nouvelles qu' elle lui aprit, et comprit comme elle la nécessité de mon éloignement ; il donna un

p179

homme de confiance qu' il prévint, et qui me conduisit le même soir, sans que personne s' en aperçût, aux dames de S N où je fus reçûë avec beaucoup de bonté. J' étois si accablée de tout ce que j' essayois depuis si long-tems, qu' il ne me fut pas possible de souper. Je demandai la liberté de me coucher ; l' on me conduisit dans une petite chambre assez propre, où dès que je fus seule, je me mis au lit, et m' abandonnai à la douleur. Je fus les deux tiers de la nuit dans la situation la plus violente : le marquis étoit si avant dans mon esprit, que je le voyois present, et il me sembloit qu' il se plaignoit encore à mes genoux : je le consolais ; hélas ! Que je lui tenois un langage différent de celui dont il a été parlé ! Qu' il eut été heureux s' il l' eut entendu ! Je me reprochois de ne lui avoir pas donné de plus tendres marques de mon amour. Ceux qui ont aimé ou qui aiment se mettront aisément à ma place, et conviendront que cette nuit devoit m' être bien cruelle. Mon accablement fit place à un repos inquiet et terrible ; les situations presentes revinrent à ce sommeil agité ; je ne rêvai qu' aux choses les plus desagréables, je vis des enlèvemens et des combats ; le marquis tombe sous les coups du terrible chevalier Delbieu ; il rend les derniers soupirs en m' assurant de toute sa

p180

tendresse. ô ciel ! Je deviens la proie du vainqueur : ce songe me parut si réel que je me réveillai en sursaut, en jettant un grand cri.

Le soleil étoit déjà sur l' horison, et éclairoit
ma célulle ; je jettai tristement les yeux
sur les objets qui m' environnoient : un
grand crucifix de bois, au bas duquel étoit
une tête de mort, me fit tressaillir ; je me
mis à pleurer. Lorsque le coeur souffre, la
moindre chose l' émeut ; le sentiment de la
religion m' effraya ; je crus que ce Dieu,
que je voyois en croix mourant pour mon
salut, me reprochoit alors mes foiblesses.
Hélas ! Que pouvois-je lui adresser que des
larmes ; elles furent abondantes. Je me jettai
au pied de la croix, j' invoquai Dieu,
et je trouvai du soulagement à mes peines ;
il me sembloit qu' il me parloit, et
qu' il me portoit à la patience, dont il se
montrait un si parfait exemple. En jettant
les yeux dans le fond de ma chambre, un
tableau de l' enfer, où mille démons tourmentant
les ames étoient peints, me saisit
d' une secrette horreur ; je détournai mes
regards à cet affreux aspect. Hélas ! Disois-je,
je serai un jour en proye à ces ennemis
du genre humain, si je continuë à livrer
mon coeur à sa tendresse. Toutes les exhortations
du curé de notre hameau me revinrent
alors dans l' esprit ; je priai Dieu qu' il

p181

me fit miséricorde. La nature se lasse, et
ne peut résister perpétuellement aux assauts
qui la combattent ; je me sentis foible,
je fus me remettre dans mon lit, et
je mis la couverture sur ma tête ; je frissonnois,
et l' idée de mon amant avoit beau
vouloir reprendre son empire, je la chassois
de toutes mes puissances, et je me
fortifiois de la vûë du crucifix, comme d' un
antidote salutaire à ce poison séducteur.
Une partie de la matinée se passa dans ces
agitations, lorsqu' enfin on vint ouvrir la
porte de ma chambre : *ave*, me dit une
vieille religieuse en entrant, comment
avez-vous passé la nuit, ma chère demoiselle,
vous n' êtes pas encore levée ? Madame
De G est au parloir de notre supérieure
qui vous demande. Ah ! Mon
dieu, m' écriai-je avec un transport que
cette douce nouvelle fit naître, depuis
quand est-elle arrivée ? Comment se porte-t' elle ?
Qu' a-t' elle dit ? Je faisois cent questions

à la fois. Habillez-vous, reprit la bonne religieuse sans y répondre ; vous sçavez tout cela on vous attend ; mais sur-tout ne sortez pas de votre chambre que vous n' ayez fait votre prière ; le premier des devoirs de la journée, est de donner son coeur à Dieu ; l' on viendra vous chercher dans un quart d' heure. En disant ces mots elle sortit en continuant dévotement

p182

son chapelet. Je me jettai à bas du lit avec précipitation, et je m' habillai en priant Dieu, tant je craignois de perdre du tems ; je m' attendois à avoir des nouvelles du marquis. La moindre chose altère une dévotion fondée sur l' égarement d' une passion, malgré les craintes de l' enfer. L' arrivée de Madame De G avoit rendu au marquis la place qu' il occupoit dans mon coeur. Mais, mon Dieu, disois-je avec un air de confiance, je vous aime de toute mon ame, ne puis-je pas aussi aimer un peu un homme qui a pour moi des desseins légitimes ? Il me sembloit que je n' étois plus si coupable ; mon coeur arrangeoit toutes ces choses selon ses intérêts, lorsqu' une autre religieuse, dont la phisionomie charmante et la beauté prévenoient, entra dans ma chambre, et me dit avec un petit air doux et gracieux qu' elle venoit me chercher. Eh, mon dieu, s' écria-t' elle en soupirant, vous avez pleuré : que vous me faites de compassion ; je gage que le convent ne vous fait pas plaisir. Hélas ! Vous n' êtes pas la seule. Je la regardai fixement ; je trouvois une consolation dans ce discours, mais elle baissa les yeux, et parut fâchée de ce qu' elle venoit de dire si naturellement. Il y a des personnes pour lesquelles nous sentons tout-d' un-coup de l' inclination ; cette belle religieuse se trouva de ce

p183

nombre ; je l' embrassai de tout mon coeur, et nous descendîmes. Lorsque je fus dans le parloir de madame

la supérieure, je courus, sans songer à autre chose, me jeter aux genoux de Madame De G qui étoit à la grille : bon jour, ma chère fille, me dit cette aimable dame ; mais saluez votre respectable supérieure, elle est bonne, je lui ai parlé pour vous, elle veut bien se charger de votre éducation, vous serez ici on ne peut pas mieux. Je me tournai, interdite de ce discours qui ne me présageoit rien de bon, vers la religieuse, et je lui baisai la main : elle m'embrassa, en me disant de ne pas pleurer (car les larmes m'étoient venues aux yeux.) elle n'a jamais été en religion, à ce que je vois, s'écria-t'elle ; elle s'effraye, mais nous l'y accoutumerons. Pardonnez-moi, madame, interrompis-je avec vivacité, pensant que cette religieuse imaginoit que je n'avois point de religion ; j'aime Dieu de tout mon coeur, continuai-je. Je n'en doute pas, répondit la religieuse avec une toux qui dura un demi quart-d'heure ; je vous crois très-pieuse et très-sage, votre réponse me le persuade : elle est très-bonne enfant, ajouta ma protectrice ; l'air du convent donne un peu de chagrin lorsque l'on n'y a jamais été, mais il y a des occasions où il faut de la raison et

p184

de la patience ; nous en parlerons une autre fois. En prononçant ces mots elle me donna un coup d'oeil, que je compris, et qui sembloit vouloir me dire, attendez que nous soyons seules, je vous expliquerai bien des choses. Madame la supérieure se trouvant débarrassée de sa toux, par force guimauve et jus de réglisse, dont elle humecta sa poitrine obérée, reprit la parole, et entretint confidemment Madame De G qui étoit son amie de longue-main, de toutes les tracasseries de son convent ; entra dans le détail des différentes opinions qui s'y glissoient et des brigues qu'elles occasionnoient. Sçavez-vous bien, lui disoit-elle avec véhémence, et sans songer à sa poitrine sifflante, que monsieur le directeur, notre cher pere, qui toute la vie a été de mes amis, est très-froid avec moi depuis quelque-tems ? Surprise au-delà de tout ce

que je puis vous exprimer, la première fois qu' il parut tel à mes yeux, je chargeai la mere Gertrude, en qui j' ai une confiance entière, de démêler quel en pouvoit être le sujet. Qui l' eût crû, ma chère madame ? J' ai appris qu' il voyoit très-souvent la mere sainte-éizabeth, qui, dans le monde de même qu' ici, comme vous le sçavez, ne m' a jamais aimée ; jugez à present d' où le coup part. Cependant le seigneur sçait que

p185

je lui avois fait un sacrifice du peu d' inclination que je me sentois pour cette fille ; je pouvois lui en donner des marques dans la place que j' occupe ; et qu' ai-je fait, continua la supérieure qui s' échauffoit de plus en plus, et qui frapa de ses mains sèches le rebord de la grille ? Je l' ai élevée à toutes les charges de la maison, et jusqu' à celle de dépositaire ; jugez, dépositaire ! Officière la plus considérable de la maison, et qui peut dans un cas le disputer à l' abesse. C' est un serpent que j' ai nourri dans mon sein. Ce mot fut articulé nettement, la passion le prononça, et la charité fut bien-tôt oubliée ; à chaque invective, j' en demande pardon à Dieu, mais c' est un serpent que je nourris ; à chaque phrase c' étoit le refrain. M' avoir fait perdre l' amitié de notre directeur, d' un pere, et quel pere ? Celui qui nous délie, qui nous purifie, qui nous met dans le ciel. En sentez-vous bien la précieuse conséquence ? Ah ! Madame, je ne m' en consolerais jamais. Cette conversation qui m' ennuyoit beaucoup par la vive impatience que j' avois de me trouver seule avec Madame De G fut heureusement interrompuë par l' arrivée d' une religieuse, dont le voile étoit baissé ; elle s' inclina jusqu' à terre en entrant, et vint baiser les mains à la supérieure, qui lui serra pieusement la tête :

p186

vous pouvez vous découvrir le visage, lui dit cette bonne dame, il n' y a point

d' homme ici ; que me voulez-vous, chère
mere, continua l' abesse ? La religieuse s' aprocha
de son oreille et lui parla. Cette
none crut aparemment que nous étions
sourdes, et elle le dit si haut, que je ne
perdis pas une syllabe de son secret. Voilà
qui est bien, reprit la supérieure, je vais
descendre, attendez-moi sur l' escalier. Eh
bien, s' écria la supérieure en portant la
parole à Madame De G vous attendriez-vous
à ce que je vais vous dire ? Une
autre brigue se fait, on m' en avertit : trois
de nos meres sont au parloir de la trinité,
le directeur y est, l' on complotte contre
moi ; l' on m' a ménagé un endroit par lequel
je vais entendre tout ce qui se dira ;
il n' y a que ma toux perpétuelle qui m' inquiète,
mais le bon Jesus me soutiendra ;
je vous ferai part de tout : adieu, chut,
au moins, vous en sentez les conséquences.
La supérieure se retira en disant ces
mots ; elle me donna en passant un petit
soufflet, et elle sortit en gromelant entre
ses dents.
Aprochez, Jeannette, me dit Madame
De G dès que nous fûmes seules ; profitons
du tems que nous laisse cette bonne
religieuse, à qui je veux cacher toutes les
choses que j' ai à vous dire ; nous serions

p187

perduës si l' on vous sçavoit la cause de
tout ce qui s' est passé cette nuit : il faut de
la fermeté, ma chère enfant, je n' ai pas de
nouvelles gracieuses à vous aprendre, il
s' en faut beaucoup. Elle se tût dans cet
endroit, comme pour se recueillir en elle-même.
Ce triste préliminaire me serra le
coeur, et à peine eus-je la force d' entendre
le recit de la nouvelle catastrophe qu' elle
me conta en ces termes.
à peine avez-vous été sortie de la maison,
continua Madame De G que Monsieur
Gripart est venu me chercher avec
précipitation. Que viens-je d' aprendre ?
Madame, m' a-t' il dit, je jouë vraiment ici
un fort joli rôle ; et sans le hazard qui vient
de me faire part d' une conversation entre
deux valets dans le parc, qui ne me
croyoient pas si près d' eux, je n' étois pas
mal la dupe de l' aventure : j' allois épouser

une fort jolie fille. Qui eût crû à son air simple et naïf qu' elle épousât un mari, et se conservât un amant ? Je m' étois fait un plaisir de la rendre heureuse ; mais serviteur très-humble, je m' en console aisément ; et si quelque chose m' afflige en tout ceci, c' est qu' étant, madame, autant de vos amis que je le suis, vous m' avez laissé, pour ainsi dire, faire une pareille sottise, n' étant pas possible que vous n' ayez eu quelque vent de la conduite de cette petite

p188

païsanne. Si on a crû me passer la plume par le bec, on s' est bien trompé ; je veux bien que l' on sçache que jamais les Gripart n' ont été attrapés, et je prétends plus, c' est qu' ils ne le seront jamais ; s' il me prend envie quelque jour de faire la folie de me marier, je répons d' avance de mon choix.

Je m' interromps un moment à cet endroit ; il n' est pas juste que je laisse les héros de mon histoire sans qu' on sçache leur destinée. La prédiction de celui-ci a été fausse ; il a épousé quelques années après Mademoiselle Fanchon De L tout le monde la connoît, l' étiquette suffit : elle s' est si bien possédée pendant la recherche de Monsieur Gripart, qu' il n' a jamais soupçonné sa sagesse, et le hazard lui a été si favorable, qu' il a ignoré qu' elle avoit toujours été entretenue jusqu' au jour de son mariage ; chose même qui ne seroit point parvenue à son mari, sans la mauvaise conduite qu' elle a tenuë après son hymen, si publique et si peu ménagée, que tout prévenu qu' étoit en sa faveur son mari, il a été obligé de convenir de son infortune. De l' humeur dont il étoit, il a jetté feu et flâme, il l' a maltraitée, et fait enfermer, à ce qu' il disoit, pour le reste de ses jours ; mais ces colères bouillantes ne durent pas ; il n' a pas attendu au bout de l' année pour

p189

aller rechercher sa femme, à qui cette retraite

a été cependant salutaire ; elle a fait de sérieuses réflexions sur sa conduite passée, et elle est aujourd' hui l' exemple de toutes les femmes les mieux rangées. Revenons à ce que me raconta Madame De G. Malgré tout ce que je pûs dire à Monsieur Gripart, continua-t' elle, il sortit mécontent, monta dans sa chaise en murmurant et partit. Mon mari pendant ce tems avoit armé le peu de gens que nous avons pour nous défendre en cas d' insulte ; ces précautions furent inutiles pour la maison, le hazard en disposa autrement, et il étoit dit que le malheur qui devoit arriver, ne pouvoit être prévû. Lorsque le marquis de L V se retira, il le fit avec si peu de précaution, malgré celle que je lui avois dit de prendre, sous un prétexte spécieux, que les gens qu' avoit apostez le chevalier Delbieu, reconnurent sa livrée, ils en avertirent leur maître, qui s' en émut de colère, s' étant imaginé que, sous les aparences de votre mariage avec Monsieur Gripart, on vouloit vous unir avec son rival : dans cette pensée il sortit brusquement de son poste avec ses gens, et il entra les armes à la main dans la cour du château. Il demanda avec fureur où étoit le marquis, et se rendant redoutable, il obligea ceux qu' il rencontra de lui

p190

montrer le chemin qu' il avoit pris. La frayeur qu' il fit à un berger, fut cause que la route de votre amant fut mal indiquée, et qu' il suivit celle que tenoit Monsieur Gripart. Le chevalier, qui couroit au grand galop, ne fut pas long-tems sans rencontrer un valet de chambre du financier qui suivoit de loin sa chaise. Le chevalier commença la tragédie par le jetter à bas d' un coup de pistolet, après quoi il continua son chemin. Gripart au coup de feu avoit mis la tête à la portière, et ayant vû tomber son valet, il crut que c' étoit des voleurs : il sortit au plus vîte de sa voiture, et sa frayeur le fit mettre à genoux la bourse à la main au milieu du chemin, en demandant d' un ton plaintif miséricorde et la vie. Le chevalier Delbieu, que la fureur guidoit, lui passa sur le ventre sans faire aucune attention

à ses clameurs, dans la foi où il étoit
que le marquis étoit dans la chaise : dès
qu' il en fut à la portée il tira son autre pistolet,
qui passa au travers de la voiture, et
dont la balle fut casser l' épaule au postillon :
Delbieu fut surpris au possible lorsqu' il fut
à la portière de ne pas trouver ce qu' il cherchoit,
voyant qu' il s' étoit mépris, et que
son rival lui étoit échapé. Le chemin étoit
étroit, et il repassa une seconde fois sur le
ventre du malheureux Gripart, qu' il acheva
d' estropier ; mais il couroit à sa perte,

p191

le moment de la vengeance étoit prêt ; le
ciel alloit le punir de tous ses attentats.
Le marquis de L V qui s' en retournoit
très-doucement à sa terre en rêvant, et
comme un amant chagrin, réveillé de sa
mélancolie par les coups de pistolet, tourna
avec précipitation la bride de son cheval
vers l' endroit d' où ils étoient partis. ô ciel !
S' écria-t' il, Jeannette est en chemin : seroit-ce
quelque chose qui l' interresseroit,
ou quelque attentat nouveau ? Tout ce qui
nous est cher nous donne de l' inquiétude,
et retrace perpétuellement à notre mémoire
les événemens malheureux. Le marquis
prévenu de cette idée, entra à toute
bride dans le chemin dont nous venons de
parler ; il connoissoit trop le chevalier Delbieu
pour hésiter à le démêler : une chaise
abandonnée, des païsans en fuite implorant
du secours, les cris douloureux et aigus
de Gripart fracassé, deux hommes
étendus sur la place, tout cela sembla le
confirmer dans l' idée d' un second enlèvement.
Delbieu de son côté eut la même
opinion du marquis ; il le cherchoit avec
trop d' ardeur pour l' éviter : son empressement
à se satisfaire lui fit oublier qu' il n' avoit
plus de coup à tirer, et il vint à la rencontre
de son rival, un pistolet inutile à la
main : tu ne m' échaperas pas, s' écria-t' il
lorsqu' il fut à sa portée, en le lui tirant en

p192

vain, et tu connoîtras une seconde fois le chevalier Delbieu. Le marquis sans lui répondre fit feu, lui mit la boure dans le ventre, et le coup fut si furieux qu' il renversa le chevalier de dessus son cheval : reçois la punition de tes crimes, dit le marquis en mettant pied à terre, et en lui apuyant sur la tête le bout de son autre pistolet ; tu es mort dans l' instant si tu ne me dis où est Jeannette, et ce que tu en as fait. Je ne l' ai point vûë, reprit d' une voix basse et humiliée le chevalier Delbieu. Je conviens que mon dessein étoit de l' enlever cette nuit ; mais le hazard m' ayant appris que vous étiez au château, et soupçonnant que le vôtre étoit de vous en assurer pour jamais, je suis sorti de l' endroit où je m' étois caché pour vous chercher : mais, dis-tu vrai, interrompit le marquis avec fureur, dans la crainte où il étoit qu' il ne fût joué. Hélas ! Oüi, continua le blessé, vous pouvez vous venger, puisque vous êtes mon vainqueur ; mais laissez-moi le tems de me reconnoître, et de demander pardon à Dieu de toutes mes offenses ; j' ouvre les yeux, je vois mes fautes, et je suis au desespoir de les avoir commises ; je vous prie d' oublier... en cet endroit le sang qui sortoit de la blessure du chevalier, lui coupa la parole. Le marquis dont les sentimens sont généreux en eut pitié ; il le

p193

laissa, en ordonnant à ses gens de le secourir et de le porter au château : il vint en attendant me trouver, et il m' aprit cette histoire. Jugez, ma chère Jeannette, du desespoir que m' ont causé ces funestes nouvelles. Sauvez-vous, monsieur, sauvez-vous, me suis-je écriée dès qu' il a eu fini ; cette affaire est de la dernière conséquence, et je crains bien qu' elle ne nous précipite dans un labyrinthe dont nous aurons les uns et les autres bien de la peine à nous tirer. Hélas ! Reprit le marquis, la simple vérité fera connoître mon innocence ; mais ce qui me fait trembler, c' est l' aimable Jeannette. Si la cour a vent de l' azile où elle est, vous devez compter qu' une lettre de cachet la renfermera pour le reste de ses jours. Je suis tranquile de ce côté, répondis-je ; les

mesures ont été si bien prises, qu' un seul homme dont je suis sûre sçait sa retraite ; d' ailleurs elle passe dans le convent où elle est, pour une de mes parentes qui veut se faire religieuse ; j' ai prévenu son pere et sa mere, en leur recommandant de dire que leur fille étoit sauvée, et qu' ils ne sçavoient ce qu' elle étoit devenuë ; ainsi quelque recherche qu' on fasse, il n' est pas possible qu' on puisse la trouver. Vous me rendez la vie, repliqua le marquis en me baisant la main. Allez, partez, interrompis-je,

p194

les momens sont précieux, on vous cherche peut-être déjà, je ne veux pas que vous me repliquiez : dès que vous serez à l' abri de tous les événemens, vous me donnerez de vos nouvelles, et je vous ferai part de celles qui nous regarderont. Le marquis sortoit à peine, que l' on m' est venu avertir qu' on apportoit le chevalier Delbieu ; le mouvement lui avoit rendu la connoissance. Le chirurgien de mon mari, qui ne le quitte jamais à cause de l' apopléxie dont il est menacé, a sondé la playe du blessé ; il l' a trouvée dangereuse, en disant cependant qu' il en pourra revenir. Le valet de chambre de Monsieur Gripart a été tué, et son maître si fracassé qu' il sera plus de six mois sans pouvoir se remuer ; le postillon est en danger ; enfin, ma chère enfant, ma maison est un hôpital. Comme nous sommes fort aimez dans notre terre, nous avons demandé le secret : jusqu' à ce matin il ne paroît pas qu' il ait été ébruité ; mais que je crains à mon retour d' aprendre de fâcheuses nouvelles ! Je suis venuë à la hâte vous prévenir, afin que, s' il arrivoit qu' on sçût cette malheureuse histoire, vous fussiez si bien sur vos gardes, qu' on ne puisse vous soupçonner d' avoir été le motif de ces furieux événemens. Il faut affecter beaucoup de tranquillité,

p195

sans cela vous seriez perduë, et vous

nous compromettriez tous. Voilà, Jeannette, voilà le fruit de vos cruels charmes ; plutôt à Dieu que vous fussiez moins belle, vous auriez inspiré moins d' amour ; et, si j' en avois crû Mademoiselle Delbieu, nous nous serions évité bien des chagrins. Ce dernier trait prononcé par Madame De G me perça le sein de mille coups ; j' en fus saisie au point que je restai immobile, sans pouvoir proférer une seule parole : mes larmes aussi-bien que ma voix s' arrêterent au passage, et je serois tombée en foiblesse, sans une religieuse qui entra, et qui me soutint ; c' étoit la même pour laquelle je me sentois tant d' inclination : elle venoit de la part de la supérieure faire des excuses de ce qu' elle ne pouvoit revenir. Cette aimable fille, sensible à l' état où elle me vit, me prit dans ses bras, et me fit mille tendres caresses. Madame De G que ces marques d' amitié touchérent, me recommanda à ses soins : ne l' abandonnez pas, lui dit-elle ; elle a du chagrin, personne mieux que vous n' est capable de la consoler : son pere, feignit-elle, veut qu' elle soit religieuse, et elle y a de la répugnance ; voilà la raison pour laquelle vous la trouvez si abattuë. Eh mon dieu ! S' écria cette charmante fille, pourquoi donc veut-on la rendre malheureuse ? Qu' a-t' elle fait

p196

pour être ainsi sacrifiée ? Ah ! Madame, continua-t' elle, ayez pitié de cette pauvre enfant. Je ne puis rester plus long-tems, repliqua Madame De G mes affaires me pressent, on m' attend ; assurez-la, lorsqu' elle sera revenuë de son saisissement, que je la regarde toujours comme ma fille, et qu' elle aura bien-tôt de mes nouvelles. En proférant ces mots elle partit. Malgré ma foiblesse j' avois tout entendu, et ma protectrice ne fut pas plutôt éloignée, que je me trouvai véritablement mal. Courage, mon enfant, me dit la jeune sainte Agnès (c' étoit le nom de la religieuse) vous me faites pitié, tâchez de vous soutenir, et gagnons un endroit convenable : ne vous laissez point abattre, ayez de la confiance, je vous en donnerai

l' exemple, vous avez une véritable amie
en moi. En me disant ces mots elle me
donna le bras, et elle me conduisit dans
ma chambre, où dès que je fus elle m' obligea
de me mettre au lit. Je fus long-tems
sans pouvoir proférer une seule parole, et
sans répondre qu' en lui serrant tendrement
les mains. Eh bien, ma belle enfant, continua-t' elle
en s' asséyant sur mon lit, comment
vous trouvez-vous ? Hélas ! Repris-je
en versant enfin des pleurs, comment je
me trouve ! La plus malheureuse de toutes

p197

les créatures, un sort funeste est attaché à
tous mes pas, les événemens les plus cruels
se succèdent les uns aux autres ; oùi, continuai-je
en levant les yeux au ciel, jamais
personne ne s' est vûë accablée de tant d' infortunes.
S' il étoit vrai, reprit sainte-Agnès en
me serrant entre ses bras et en soupirant,
que la consolation de celles qui souffrent
dépendit de trouver des compagnes
plus à plaindre qu' elles, vous seriez bien-tôt
soulagée. Voyez, ma chère fille, voyez
en moi la personne la plus malheureuse ;
quand même vos maux seroient encore
plus grands qu' ils ne sont, ils ne pourroient
se comparer aux miens : du moins vous
êtes libre, et moi je suis engagée doublement :
sous ce voile je porte un coeur sensible
et percé de mille traits ; victime déplorable
du caprice, je traîne ici des jours
accompagnés de tourmens, d' autant plus
insupportables, que la bienséance, l' honneur,
et l' intérêt des miens m' obligent à les dévorer ;
que dis-je, je n' ai pas encore eu la
consolation de pouvoir répandre dans le
sein d' une amie, mes secrets et mes ennuis !
Vous êtes la seule à qui j' en aye tant dit, et
pour laquelle je me sois intéressée si tendrement.
Confondons nos malheurs ensemble ;
accordez-moi votre confiance,
vous avez déjà la mienne, nous y trouverons

p198

des douceurs sans égales dans notre

mutuelle affliction : le voulez-vous, ma belle Jeannette ? Ah ! Repris-je vivement, dans l' état où je suis, qu' il est consolant pour moi de trouver tant de pitié dans un lieu qui m' est si desagréable ! Que je vous sçais bon gré, continua sainte-Agnès, de vos sentimens ; votre aversion pour le cloître se trouve si conforme à la mienne, que vous méritez par ce seul endroit que je ne vous cachasse aucune de mes affaires. Je vais vous ouvrir mon coeur, vous allez juger du cas que je fais de votre amitié, puisqu' à peine vous connois-je, que je me livre entièrement à vous ; nous avons encore près d' une heure sans être interrompuës, je suis persuadée que cette histoire mettra quelque trêve à vos peines. Je passerai légèrement sur ma naissance, quelque singulière qu' elle soit. Je suis de Pont-à-Mousson en Lorraine, fille d' un des principaux de cette ville. Ma mere étoit extrêmement aimable, et avoit épousé un homme de qualité, qui faisoit son séjour ordinaire à une terre peu distante de cet endroit ; elle me mit au monde à l' âge de vingt-cinq ans ; et pour des raisons, dont je parlerai autre part, elle cacha sa grossesse, et accoucha secrettement ; je fus élevée sous le nom de la fille d' un jardinier, qui avoit son habitation à quatre ou cinq lieuës

p199

de-là. Les premières années de mon enfance se passèrent dans des occupations viles, et propres à la profession de mon pere adoptif. La jalousie de deux soeurs, que je croyois telles, me rendant à chaque instant la victime de leur haine, fut cause que par pitié l' on me commit pour garder les moutons : les maux, dont j' étois accablée sans cesse, me rendirent suportable cet emploi en comparaison, et je benis le ciel de ce changement.

Le seigneur du village dans lequel je demeurois, se nommoit Monsieur Mélicourt ; il étoit conseiller au parlement de M et venoit tous les ans passer les vacances à sa terre. Il avoit un fils qui étudioit, et qui ne manquoit jamais de l' y accompagner ; ce jeune homme étoit très-aimable, bienfait, et moins dissipé que ceux

de son âge : au lieu d' employer son tems à la chasse ou à d' autres plaisirs, il en passoit une partie à l' étude ; sa seule récréation étoit de se promener, après le soleil couché, aux environs du village, où je le rencontrais presque tous les jours un livre à la main : toutes les fois qu' il passoit près de moi il m' ôtoit son chapeau, et cela arrivoit souvent. J' avois près de quatorze ans alors : j' étois vive, et je trouvois le jeune Mélicourt bien aimable. Quoique je baissasse les yeux toutes les fois que je le rencontrais,

p200

j' aurois été bien fâchée si le hazard m' eût privée du plaisir de le voir.
Un jour que j' avois conduit mes moutons aux environs d' une garenne à un quart de lieuë de Tresé (c' est le nom du village) j' entrevis le jeune Mélicourt qui dormoit sur l' herbe, au pied d' un jeune hêtre : je ne fus pas fâchée de cette rencontre ; mon coeur desiroit depuis long-tems de pouvoir l' envisager sans compromettre ma honte ; quoique j' ignorasse les effets de l' amour, je démêlois assez qu' un penchant dominoit dans mon ame, et malgré l' éducation la plus grossière, je prenois assez sur moi pour ne m' y pas livrer.
Cette occasion favorable me rendit plus hardie, j' étois seule, il dormoit ; je m' aprochai pas à pas, en m' arrêtant quelquefois dans la crainte de le réveiller ; je pris de la main une baguette, et je faisais du bruit dans les feüilles pour tâter son sommeil : j' avois beau augmenter le bruit, le jeune homme ne donnoit aucune marque que son repos en fût troublé ; je m' avançai dans cette confiance tout près de lui, mon coeur battoit. Mélicourt est brun, a des beaux yeux, une belle phisionomie, ses cheveux fort grands étoient bouclez et attachez négligemment par un ruban ; l' attitude où il se trouvoit avoit découvert entièrement son visage ; son front étoit si serein et si

p201

beau, qu' on ne pouvoit le regarder sans avoir du plaisir ; mon jeune coeur le ressentit, et il acheva de se perdre à cet examen indiscret. Un livre étoit par terre, le desir me prit de m' en emparer ; mon pere étoit maître d' école de Tresé, et m' avoit appris à lire : je fus curieuse de sçavoir si je connoïtrois quelque chose à cette lecture : après avoir mis le livre dans ma poche, je résolus de m' éloigner pour que je ne fusse pas soupçonnée de ce vol, mais je n' en avois pas la force, une puissance secrette me retenoit. Dangereuse curiosité pour une jeune personne, et qui l' engage quelquefois malgré elle ! Avois-je fait deux pas pour m' éloigner, je tournois la tête, et j' en faisois quatre pour revenir. Mélicourt étoit un amant dont je ne pouvois me détacher ; j' allois cependant me retirer, il avoit fait un mouvement qui m' annonçoit un réveil prochain, lorsqu' une guêpe vint se mettre sur son visage. Je me baissai avec précipitation, un intérêt vif me fit étendre le bras pour la chasser, mais ce fut avec si peu d' adresse, ou pour mieux dire, avec tant de trouble, qu' en chassant l' insecte dangereux, je donnai un soufflet à Mélicourt. Il se réveilla en sursaut, et se mit sur son séant en proférant quelques mots que mon agitation m' empêcha d' entendre. Je voulus me sauver, mais le jeune homme m' arrêta

p202

par ma robe, en me disant avec un souris qui acheva sa conquête : eh ! Bon dieu, que vous ai-je fait, belle fille, pour me maltraiter pendant mon repos ? Hélas ! Monsieur, repris-je tout interdite, je vous demande pardon, mon intention n' étoit pas de vous faire du mal ; en allant chercher un de mes moutons qui s' est égaré du troupeau, j' ai passé près de vous dans le tems qu' une mouche vous alloit piquer, j' ai eu peur qu' elle ne vous blessât, je me suis pressée, et c' est aparemment la cause du mal que vous dites que je vous ai fait. Pendant que je m' excusois avec cette innocence dissimulée, le jeune homme me considéroit avec toute l' attention possible, et son étonnement paroïsoit flatteur pour moi. Lorsque j' eus achevé, il voulut me

jetter les bras au col pour me remercier, disoit-il, du service que je lui avois rendu. Je m' étois dérobée à son empressement, j' avois rougi de ce transport. Vous êtes fâchée, me dit-il, ma belle enfant ; seroit-ce l' excès de ma reconnoissance qui vous desobligerait ? Eh bien demeurez, je serai plus sage ; si c' est manquer de discrétion de s' abandonner à des transports que vos charmes font naître, je ne les ai jamais ressentis pour personne. Mon dieu, que vous êtes belle, continua-t' il en me présentant la main. Tenez, vous êtes la première à

p203

qui je l' ai dit, parce que vous êtes la seule qui avez paru telle à mes yeux. Je feignis de ne pas entendre ce langage. Mais, ma chère enfant, toute petite fille que j' étois, je comprenois fort bien qu' il étoit flatteur pour moi : nonobstant le goût que j' avois pour le jeune homme, je me retirai. Eh ! Ne vous en allez pas encore, s' écria Méricourt en voulant me retenir, le soleil n' est pas encore couché ; pourquoi me priver du plaisir charmant de vous voir ? Ah ! Que vous êtes méchante, continua-t' il me voyant déjà bien loin, il auroit bien mieux valu me laisser piquer de la mouche ; le mal qu' elle m' auroit causé n' auroit duré que quelques instans, au lieu que le trait qui est parti de vos yeux, a fait un tel effet dans mon coeur, que je crains bien que je n' en guérisse jamais. Pendant ce discours je fus rejoindre mon troupeau ; Méricourt me suivoit de loin ; mais, lorsque je le voyois venir d' un côté je passois de l' autre, sous prétexte de ramener mon bétail : il s' aperçut bien-tôt de ma malice, et il s' arrêta les bras croisez, en me regardant avec un air qui, à ce que je crois, signifioit bien des choses ; je feignis de n' y pas faire attention, et je repris le chemin du village, non sans tourner bien des fois la tête, et sans remporter une image qui subsiste encore dans mon coeur.

p204

Voilà à quoi s' expose une jeune fille imprudente et curieuse.

Je ne vous entretiendrai point, mon aimable demoiselle, continua la religieuse, de toutes les occasions que nous eûmes de nous rencontrer et de toutes les conversations qu' elles occasionnérent. Ce jeune Mélicourt étoit tendre et sincère, et j' étois prévenue : il ne fut pas long-tems sans que je lui fisse l' aveu de ce qu' il avoit fait naître dans mon coeur ; il en fut transporté, et, malgré l' obscurité de ma naissance, il me jura dès ce moment qu' il ne seroit jamais à d' autre qu' à moi. Quelle douceur, grand dieu ! Quel heureux tems ! Mais hélas ! Les vacances finies il fallut partir, nos adieux furent arrosez de nos larmes, et nous n' eûmes de consolations l' un et l' autre que dans l' espérance de nous revoir ; il me la promit prochaine, mais malgré cela je fus trois mois sans pouvoir me consoler. Je faisais part de mes peines à mes petits moutons, ils étoient mes seuls confidens ; mais leur paisible silence ne satisfaisoit pas mon coeur affligé.

Un soir que je revenois au village plus fatiguée des peines de mon coeur, que du travail de la journée, je vis venir au-devant de moi la fille de celle qui passoit pour ma mere ; elle couroit, et par ses gestes il sembloit qu' elle avoit quelque chose d' intéressant

p205

à me dire ; je me pressai d' arriver : ah ! Minette, me dit-elle (c' étoit le nom qu' on m' avoit donné, parce qu' on disoit que j' étois fine) que me donnerez-vous pour les nouvelles que j' ai à vous apprendre ? Elles vont bien vous étonner ; il vient d' arriver quelqu' un qui vous fera bien du plaisir. Le rouge me monta à ce discours, je crus d' abord que c' étoit le fils du seigneur dont elle vouloit parler, ou, comme l' on craint toûjours lorsque l' on a quelque chose à se reprocher, que notre amour ne fût découvert. Je n' osai demander à ma soeur de quoi il s' agissoit. Vous êtes bien peu curieuse, me dit-elle en m' embrassant, ce qui ne lui étoit pas ordinaire ; il semble depuis quelque-tems que vous ne vous souciez

de rien. Eh bien, pour vous punir de votre indifférence, je ne vous dirai pas qu' il est venu une grande et belle dame descendre en carrosse au logis, qui a demandé ma mere, et qui s' est enfermée dans une chambre avec elle ; je me garderai bien même d' ajouter que, curieuse de sçavoir le sujet de cette conversation secrette, je me suis cachée, et que je sçais tout. Dame, j' ai tout entendu ; je ne dirai pas que vous n' êtes pas notre soeur, et que la dame vous reclame pour être sa fille. Comment, m' écriai-je surprise de ce discours, et qui ne m' auroit pas tant étonnée si j' avois

p206

autant lû de romans que dans les suites, que signifient donc toutes vos paroles ? En voulant ne me rien dire, vous m' aprenez les choses les plus extraordinaires, et ausquelles je ne puis ajoûter foi : vous voulez sans doute vous divertir à mes dépens. Que voulez-vous que je pense de l' histoire que vous me faites ? Je le crois bien, reprit malignement ma soeur ; il faut cependant bien qu' il y ait quelqu' aparence, car j' ai entendu sonner de l' argent, et l' on dit qu' on n' en donne pas pour rien. Cette fille achevoit à peine ces mots, qu' une autre soeur a paru dans le chemin, qui arrivoit avec la même vivacité, en me criant de loin que je revinsse au plus vîte, et que je lui remisse le troupeau, ma mere l' ayant ordonné ainsi. J' obéis, et je revins à la maison. Je ne fus pas plûtôt entrée dans la chambre, que ma mere, ou pour mieux dire, celle que je croyois telle, me découvrit le sein, et fit voir à une belle dame qui étoit presente, un signe ou envie que j' ai à la gorge : c' est bien elle, dit cette dame ; je n' en aurois pas douté, quand même vous ne m' auriez pas fait voir cette marque, sa physionomie parle. Ensuite m' adressant la parole, voulez-vous, ma chère enfant, me dit-elle avec un air de bonté, venir demeurer avec moi ? Je vous ai demandé à votre mere, je veux avoir

p207

soin de vous et la soulager. Vous êtes bien bonne, madame, reprit la jardinière ; Minette vous suivra avec grand plaisir, elle n' a point de volonté, elle est fort douce ; il faut que vous lui pardonniez si elle ne vous répond pas, elle n' est pas accoutumée à se trouver près du beau monde.

La dame sans faire attention à ce discours se leva, et dit quelques mots à l' oreille de la jardinière : celle-ci m' ordonna d' aller mettre une robe destinée pour les jours de fêtes, en ajoutant que je me dépêchasse, et que je ne fisse point attendre après moi. J' obéis le coeur émû et ne pouvant concilier les discours de ma soeur avec ceux que je venois d' entendre. Je me mis à pleurer en m' habillant. Hélas ! Me disois je, je ne verrai plus mon aimable berger ; (c' est ainsi que je nommois Mélicourt dans nos doux entretiens) il m' oubliera, et je serai malheureuse ; et vous, mes chers petits moutons, qu' allez-vous devenir ; faut-il que je vous quitte ainsi sans vous caresser ? Toutes ces petites réflexions augmentèrent mes larmes ; elles me firent honneur dans l' esprit de la dame et de ma mere, et furent caractérisées d' un bon naturel pour les miens. J' embrassai de tout mon coeur les parens que je quittois ; cette scène fut touchante, et la douleur de nous quitter fut mutuelle.

p208

Lorsque nous fûmes parties, et que je me trouvai seule avec la dame inconnuë, je me rapellai tout ce que ma soeur m' avoit dit ; ses façons ne répondoient en aucune manière au lien dont son discours m' avoit flatté. Cette dame étoit distraite et rêveuse, ne me parla point, et paroissoit occupée de quelque chose d' important ; toute simple que j' étois, je sçavois fort bien me dire ; mais si elle étoit ma mere, qui l' empêcheroit à present que nous sommes seules de m' embrasser comme sa fille ? Sans être sûre de ce qui m' avoit été dit, vingt fois je me serois jettée à son col, si la timidité ne m' avoit retenuë. Nous n' eûmes pas fait deux lieuës, qu' un cavalier fort bien mis aborda la portière, et se presenta à la dame

avec un air qui faisoit connoître qu' il étoit de ses amis ; il s' attacha beaucoup à me considérer pendant le reste du chemin, me fit plusieurs questions ausquelles je crois que je répondis assez mal ; il s' écria plusieurs fois que j' étois fort jolie. Nous arrivâmes avec de semblables discours à la porte d' un château où nous descendîmes. Le monsieur et la dame me firent entrer avec eux dans un appartement où il paroissoit qu' ils étoient attendus, et où ils devoient souper ; le couvert étant déjà prêt, l' on se mit à table. La dame me fit mettre auprès du feu où l' on me donna à manger : ils

p209

avoient l' un et l' autre souvent les yeux attachés sur moi. Malgré les inquiétudes de mon coeur, je sentois un certain je ne sçai quoi qui me donnoit de la hardiesse et de la satisfaction à les considérer à mon tour. La dame s' écria plusieurs fois, sçavez-vous bien que lorsqu' elle sera décrassée elle ne sera point maussade ? Le monsieur en convenoit aisément : il m' avoit fait lever pour considérer ma taille, il me prit les mains, et fut curieux au point de vouloir voir aussi le signe que j' avois au sein. J' étois honteuse, et je voulus m' en défendre : il n' y a point de mal, Minette, me dit la dame, avec monsieur ; mais cela est différent avec d' autres. Dès qu' il eut reconnu ce signe, il parut extrêmement satisfait, et il m' embrassa avec beaucoup de bonté. J' étois interdite de toutes ces choses au point de ne pouvoir manger, ils m' en pressèrent cependant, et lorsqu' ils crurent que j' avois soupé, une femme de chambre, qu' on nomma devant moi Mademoiselle Brétigny, fut chargée de me conduire dans un petit cabinet qui tenoit à la chambre. Cette fille me dit de me coucher ; elle voulut m' aider à me deshabiller, et en le faisant elle me caressa beaucoup : je fus complaisante à tout ce qu' elle voulut ; et lorsque je fus dans un petit lit très-bon qui m' avoit été préparé, elle sortit en fermant sur moi une porte qui étoit vitrée.

p210

Tout ce qui s' étoit passé ce jour m' agitoit trop pour que je pûsse m' endormir facilement ; ce que m' avoit dit ma soeur me revenoit sans cesse à l' esprit, et je n' oubliai pas les moyens dont elle s' étoit servie pour satisfaire sa curiosité. On suit plus aisément les mauvais exemples que les bons ; je me relevai sans bruit dans l' intention d' écouter : je levai le petit coin d' un rideau de taffetas qui couvroit en dedans la porte vitrée ; le monsieur et la dame étoient encore à table ; ils se parloient si bas qu' ils ne me fut pas possible d' entendre ce qu' ils disoient ; j' en fus affligée, car il étoit aisé de démêler à leurs gestes qu' ils étoient occupez de choses essentielles. La femme de chambre dont j' ai parlé avoit la place que j' avois quittée, et paroissoit être du conseil. L' impatience que j' avois de ne pouvoir satisfaire ma curiosité, alloit me faire retourner dans mon lit, lorsque la dame contre mon attente éleva la voix. Au bout du compte, mon ami, s' écria-t' elle, que risquons-nous, et qu' aura-t' on à dire quand on sçaura qu' au lieu d' être aux isles comme on a toujourns crû, vous étiez caché près de moi ? Ma réputation n' en peut souffrir ; si j' ai caché ma grossesse et cet enfant, ce n' a été qu' en considération de cette absence suposée ; mais puisque votre affaire est Dieu merci terminée, je ne

p211

vois pas d' inconvéniént à publier la naissance de notre fille. Mon dieu, madame, vous allez bien vîte, reprit mon pere, (car je ne pouvois douter que ce ne fut lui :) outre que vous allez faire jaser le public, vous tombez encore dans un inconvéniént auquel vous ne songez pas ; votre fille aînée est mariée à l' homme de France le plus interressé : que dira-t' il lorsque vous déclarerez la naissance de Minette, quand même vous le mettriez au fait, comme il seroit nécessaire, de cette aventure ? Il n' en voudra rien croire, et regardera cet enfant comme suposé, et qui doit partager avec sa femme ; il vous intentera un procès ; le public est méchant, la cour sera imbuë de ma desobéissance : vous sçavez que lorsque

j' ai eu le malheur de tuer en duel le comte de on n' a obtenu de sa famille la grace de ne me point flétrir en justice, qu' à la condition que je sortirois du royaume, chose que nous serons obligez de prouver contraire, et qui me mettra dans le cas d' être inquieté de nouveau : la fin de mon exil qu' on vient de m' accorder aujourd' hui (par la mort de l' ennemi que j' avois dans cette affaire,) ne se fonde que sur ce que j' ai rempli les engagements auxquels j' étois tenu d' obéir ; pensez donc que ceci va tout dérégler, et que, pour prouver la naissance de votre fille, que

p212

votre gendre disputera sans aucun doute à cause des raisons que je viens d' énoncer, il faudra, je vous le dis une seconde fois, prouver que je suis resté dans le royaume, et que j' ai manqué aux ordres formels de la cour ; voilà mes raisons, ajouta mon pere : en avez-vous de meilleures à me donner ? Ma mere ne voulut point s' y rendre ; c' est-à-dire, reprit-elle avec chaleur, que cette pauvre enfant, qui est votre fille très-légitime, se verra donc frustrée du bien qui lui doit revenir un jour en cette qualité, et passera sa vie à méconnoître son sort. Je conviens, continua mon pere, qu' elle se trouve dans un cas malheureux ; les tems peuvent changer ; mais comment aujourd' hui pourroit-on concilier toutes ces choses ? Cela ne me paroît pas difficile, interrompit la femme de chambre, qui, ne sentant point remuer en ma faveur les entrailles de la nature, n' étoit pas obligée d' en connoître les intérêts. Mademoiselle Minette est jeune, elle se croit autre qu' elle est ; mettez-la dans un convent et faites-la religieuse : dans son ignorance peut-elle espérer un sort plus gracieux ? Lorsqu' elle aura fait profession, aprenez-lui, si vous voulez, qu' elle est votre fille, publiez-le même s' il le faut ? Qu' aura monsieur votre gendre à repliquer ? Ce conseil n' est pas mauvais, reprit ma mere, il faut y penser.

p213

Mon pere se tut, mais il ne fut pas difficile de connoître à l' air dont il se mit à rêver, que l' avis n' étoit pas de son goût ; le silence succéda, et le voyant continué, je fus me remettre dans mon lit où le sommeil me surprit au milieu de mille agitations. Le lendemain Mademoiselle Brétigny vint m' éveiller de bonne heure ; elle m' essaya plusieurs robes qui avoient servi à ma soeur, et il s' en trouva qui conviennent à ma taille ; je me trouvai en moins de rien habillée comme il convenoit à une demoiselle ; ensuite je passai dans la chambre de ma mere. Minette, me dit-elle en me faisant aprocher de son lit, écoutez-moi avec attention. Votre mere m' a servie autrefois, je l' aime, et je lui ai promis en cette considération que j' aurois soin d' une de ses filles ; mon choix est tombé sur vous, parce que vous m' avez plû ; mon dessein est de vous mettre dans un convent pour vous y faire donner de l' éducation ; vous êtes assez grande et devez être assez raisonnable pour entrer dans mes vûës ; si l' on sçavoit que vous n' êtes qu' une paisanne, on n' auroit pas pour vous dans la maison où je veux vous mettre une certaine considération que je souhaiterois ; et s' il arrivoit qu' il vous prît envie de vous faire religieuse, vous ne pourriez y parvenir à

p214

cause de votre naissance ; ainsi dès ce moment j' ai résolu de vous faire passer pour ma nièce qui arrive de province ; j' ai chargé Brétigny de vous instruire à ce sujet ; elle vous conduira dès aujourd' hui à M où je veux qu' on vous fasse des habits, de-là elle vous ramenera chez moi, où je vous garderai quelque-tems pour vous ôter les façons villageoises, afin qu' en entrant au convent vous ne démentiez pas le nom sous lequel vous paroîtrez. Pendant que ma mere me disoit ces choses, je la considérois attentivement ; cet examen m' attendrit ; j' étois seule avec elle, mon pere étoit déjà parti ; je me mis à pleurer et à lui baiser tendrement les mains que je mouillois de mes larmes : la nature ne perd point ses droits, et son empire est plus

fort que celui de la politique ; ma mere en fit l' expérience, elle étoit émuë et me caressoit avec beaucoup d' affection ; sans Brétigny qui survint, elle auroit peut-être oublié les loix qu' elle s' étoit imposées. Que faites-vous donc, madame, dit cette femme de chambre en entrant ? Il ne manqueroit plus ici que monsieur ; ôtez-la moi, s' écria ma mere en essuyant ses yeux, car je n' y puis plus tenir. Ce mot redoubla mes larmes ; je commençai mon rôle de fille par l' obéissance ; Brétigny me prit par la main, me fit monter en chaise, et nous partîmes.

p215

Elle eut beau faire en chemin pour me faire parler, mon coeur étoit trop serré ; je ne mangeai presque point à la dînée. Nous arrivâmes le soir à M où son premier soin fut en descendant au cabaret, de faire venir des ouvrières avec lesquelles elle fut acheter tout ce qu' il me falloit, et qui promirent que deux jours après je serois habillée. Le lendemain Brétigny ayant plusieurs affaires dans la ville, sortit et m' enferma dans la chambre ; je me mis à la fenêtre remplie de toutes les choses qui m' étoient arrivées ; Mélicourt n' y étoit pas oublié. Je me rapellois dans cet instant le commencement de ma passion, lorsqu' un jeune homme qui alloit passer dessous mes fenêtres, fixa avec émotion mes regards ; je crus le reconnoître, et j' avançai la tête ; mais quelle fut ma surprise ! C' étoit mon berger lui-même ; je frappai les mains de joie en faisant une exclamation : il leva les yeux, et, malgré ce changement qui devoit être en ma personne par des ajustemens nouveaux, il me reconnut. ô ciel ! S' écria-t' il, c' est Minette ; il ne prononça que ces paroles, et vint sur le champ avec précipitation à la porte de ma chambre : Minette, Minette, me dit-il au travers de la serrure, ouvrez à votre malheureux berger : quels transports ! Quel plaisir ! Qui vous eût cru

p216

ici ? Est-ce pour moi que vous y venez ?
D' où vient que vous n' êtes plus bergère ?
Ouvrez donc vite. Le pauvre enfant me
fit cent questions à la fois : je lui appris que
j' étois enfermée, que j' avois mille choses
à lui dire, mais qu' il étoit impossible que
je lui parlasse à travers une porte où l' on
pourroit nous surprendre. Il voulut sçavoir
la raison pour laquelle j' étois enfermée : je
satisfis sa curiosité sans entrer dans aucun
détail secret ; nous convînmes à la hâte
qu' il se cacheroit dans quelque coin de la
maison, et que dès que Brétigny seroit de
retour, je ferois ensorte de m' échaper et
de lui parler quelque part. Il se retira, en
me promettant que, malgré ses classes où
il étoit encore malheureusement obligé d' aller,
il ne sortiroit pas de la maison qu' il ne
m' eût entretenu de sa constance : nous convînmes
d' un signal ; et comme nous étions
dans un cabaret, il profita de cette occasion
sous le prétexte d' un déjeuner, en attendant
une plus favorable.

Un moment plus tard Mademoiselle
Brétigny nous auroit surpris. Le plaisir que
j' avois ressenti à la vûe de mon amant
s' étoit répandu sur mon visage ; elle s' aperçut
aisément de ce changement. Voilà
ce qui s' apelle une fille, s' écria-t' elle en
m' embrassant : j' aime à vous voir cet air
tranquile et serain, vous en êtes une fois

p217

plus aimable : cette femme de chambre me
tint plusieurs discours semblables, ausquels
je répondis avec assez de liberté : lorsque le
coeur est satisfait, il influë sur-tout le reste.
La bonne Brétigny ne tarda pas à avoir
des affaires ; elle étoit chargée de beaucoup
de commissions qui l' obligeoient d' aller
et de venir : l' amour donne de l' intelligence ;
je commençai, pour venir à mes
fins, par passer d' une chambre à l' autre, je
revenois ensuite, et je faisais tout cela
comme une personne qui s' ennuye et qui
cherche à se dissiper. Mes feintes réussirent
et Brétigny ne fit aucune attention à mes
démarches : dès que je crûs le moment favorable,
je fis le signal à Méricourt qui me
guettoit ; il parut à l' instant au bas de l' escalier ;
je lui montrai du doigt une chambre,

il y entra, et je ne fus pas long-tems
sans le rejoindre.

N' ai-je pas lieu de craindre, ma belle
demoiselle, s' interrompit la religieuse
en me regardant fixement, que je ne vous
donne une mauvaise opinion de moi : et
ne trouverez-vous point trop hardies, à
l' âge où j' étois, ces démarches ; mais l' amour
et le peu d' éducation qu' on m' avoit
donné pourroient servir d' excuse ; je n' entendois
point de mal à ce rendez-vous. à
peine Mélicourt m' aperçut-il, qu' il se jetta
à mes pieds. Je ne vous répéterai point

p218

la conversation que nous eûmes, elle fut
des plus vives ; l' aveu naturel de tout ce
qui m' étoit arrivé, de ma naissance, des
intérêts secrets qui faisoient agir mes parens,
rien ne fut oublié ; j' aimois trop pour
rien cacher à mon berger. Le changement
qui arrive en vous, ma belle Minette, me
dit-il, n' augmente point le respect que j' ai
pour vous : bien loin que votre élévation
me flatte, elle afflige la pureté de mes sentimens ;
il m' étoit doux de pouvoir penser
que je ferois un jour la fortune de ma bergère ;
et puis-je compter qu' après la connoissance
qu' elle a de son sort, elle continuë
d' aimer son berger ? Je le rassurai le
mieux que je pus ; l' amour parloit, il est
éloquent : mais lorsque Mélicourt aprit
que j' allois disparoître, et les desseins qu' on
avoit sur moi, il se répandit en plaintes
amères. Hélas ! Que je suis malheureux de
n' être pas mon maître, s' écria-t' il, j' empêcherois
bien une pareille violence : vous
allez donc partir, chère Minette ? Je ne
vous verrai plus et je vous perdrai pour
jamais. En prononçant ces mots il se mit
à pleurer avec amertume. Hélas ! Repris-je
attendrie, que puis-je faire que de vous aimer ?
Jeune, obligée de me taire, et dépendante
de tout le monde, les larmes et
les regrets sont les seules armes dont je
puis me défendre ; ce triste entretien fut

p219

interrompu par Brétigny qui m' apelloit. Je m' étois oubliée, je sortis au plus vîte, je n' eus que le tems de serrer la main au pauvre Mélicourt, et je rentraï avec précipitation en essuyant mes yeux : vous avez pleuré, me dit la femme de chambre, cela n' est pas bien ; je ne vous laisserai plus seule une autrefois ; mettez-vous auprès du feu, il faut se dissiper : voyons si vous sçavez lire comme il faut, cela nous fera passer le tems agréablement. Elle me donna une vie des saints, pour me préparer de bonne heure, sans doute, à celle que je méne aujourd' hui (c' étoit l' histoire de sainte Agnès ;) je la lûs tout haut ; mais (effet de la situation où se trouve le coeur) tout ce que cette martyre disoit avec une tendresse sainte, je l' aproprois aux sentimens actuels de mon ame. Cette lecture eut tant de force sur mon esprit, que je me remis à pleurer avec une telle abondance que je ne pûs achever ma lecture. Brétigny prit les choses bien différemment ; elle me sçut bon gré, à ce qu' elle me dit, de ce que j' avois tant de religion, et me fit sur cela une belle exhortation, dont je crois vous devoir faire grace. Au sortir de ce sermon nous soupâmes, et j' attendis l' heure de me coucher avec impatience : dès que je fus libre, je me rapellai tout ce que Mélicourt m' avoit dit ; plus

p220

mon coeur avoit de panchant pour lui, et plus je sentois de répugnance pour le convent. J' aurois bien mieux aimé que les choses tournassent de façon que je pusse épouser mon berger. Je m' arrêtois avec plaisir à cette imagination, elle me consolait, et je ne pouvois m' en défaire : rien ne flatte tant les jeunes personnes que l' idée du mariage ; d' où vient aussi leur donne-t' on tant de lieu d' y penser ? à peine un enfant sçait-il parler, qu' on dit, comment, c' est une grande fille ! Nous la marierons bien-tôt ; les petits voisins sont apellez petits maris, en attendant qu' ils soient plus grands ; les parens, idolâtres de ce qui vient d' eux, se divertissent de toutes ces choses, on les répète souvent. Ne feroient-ils pas mieux

d' être plus circonspects, sur-tout devant une jeune personne, qui, à mesure qu' elle grandit, discerne de mieux en mieux les objets ; les idées de l' avenir se fortifient sur-tout lorsqu' elles plaisent ; malheur alors à celles à qui on veut les ôter, ce sont des racines profondes, difficiles à arracher : mais revenons à mon histoire.

Le lendemain les ouvrières m' apportèrent les habits : je me trouvai si différente de moi-même lorsque je fus vêtue, que tout me sembla changer en moi, jusqu' à ma façon de penser. Faut-il que les situations diverses élèvent ou abaissent les sentimens !

p221

Plusieurs choses passées, qui me revinrent alors à l' esprit, me parurent condamnables. Brétigny ne me laissa pas le tems de pousser plus loin mon examen ; à peine ses affaires furent-elles terminées que la chaise fut prête ; nous partîmes.

Je cherchai des yeux Mélicourt, je pensais qu' il ne devoit pas manquer cette occasion pour me voir, et j' eus un vrai dépit de ne le pas rencontrer.

Nous avions à peine fait quatre lieuës, que, nous trouvant dans un petit chemin, je vis marcher à côté de la chaise un pèlerin qui fixoit souvent les yeux sur moi : j' étois si distraite et si affligée d' être partie sans avoir vû mon amant, que je ne fis aucune attention à cet homme. Brétigny me tira de ma distraction, en me le faisant remarquer. Voyez, Mademoiselle Minette, me dit-elle, ce pauvre jeune homme, n' est-il pas à plaindre, de marcher ainsi dans la crotte ? Que sa physionomie est belle et prévenante, peut-être même a-t' il autant d' esprit qu' il est bien fait ! Que la fortune est cruelle ! N' est-il pas affreux qu' à cet âge on ait déjà tant de mal, pendant qu' il y a tant de gens qui ne valent pas ce jeune homme, qui nagent dans le bien. J' avois jetté les yeux sur le pèlerin pendant ce discours ; mais quelle fut ma surprise ? C' étoit Mélicourt ; malgré

p222

son déguisement, je le reconnus. Je fus bienheureuse que Brétigny, qu' une bienveillance extraordinaire prévenoit en faveur de mon amant, eût avancé la tête pour lui faire éviter la rouë de la chaise, qui sembloit le menacer, car elle se seroit aisément aperçue de mon trouble : mes yeux rencontrèrent ceux de Méricourt, je les baissai et je rougis, mais mon coeur en sourit en secret. Je souffrois cependant de le voir à pied dans les crottes ; il paroissoit gay, et prit occasion des bontez de la Brétigny pour lier conversation avec elle : il dit qu' il revenoit de pèlerinage, et qu' il retournoit à deux cens lieuës. La femme de chambre fit un grand signe de croix à ce discours, et elle lui dit qu' il falloit se reposer, et qu' il se feroit mourir s' il ne se ménageoit pas davantage. Méricourt, qui s' aperçut de la bonne volonté de cette fille, chercha à lui plaire. Ayant appris par le postillon, avec lequel il avoit causé, qu' elle étoit toute-puissante dans la maison, il crut pouvoir mieux parvenir à ses fins, et la mettre dans ses intérêts en l' amusant : pour cet effet il lui conta des histoires extraordinaires, et je crois faites à plaisir, dont elle parut enchantée : nous attrapâmes en discourant ainsi la dînée. Brétigny fit mettre le pelerin à table, en me disant que je ne devois pas être fière avec les pauvres,

p223

et que c' étoit le moins qu' on pouvoit faire que de les assister en voyage ; vous croyez bien que je ne m' y oposai pas. Si vous avez aimé, ma belle demoiselle, jugez du plaisir que je ressentis de me trouver près d' un amant qui me donnoit des preuves si claires de sa tendresse ; j' avouërai ingénument que ce plaisir me fit oublier tout ce que j' avois à craindre de l' avenir ; quelque joye qu' eût mon berger, il sçut se posséder, et d' un air fin me fit sentir que, s' il faisoit la cour à Mademoiselle Brétigny, j' en étois le principe : il la prévenoit de mille soins ; ce qu' il y a de plaisant, c' est qu' en parlant de lui il se coupoit à chaque instant, mais la bonne femme de chambre étoit si prévenue en sa faveur

qu' elle aidait elle-même à rendre vraisemblable
ce qu' il lui débitait ; son penchant
pour le pèlerin fut au point de lui proposer
de se mettre derrière la chaise pour ne
se point fatiguer, et peut-être que, s' il y
eût eu place dans la voiture, elle se fût
incommodée pour l' y placer. Amour,
amour, il n' y a point d' âge ni d' état à
l' abri de tes traits !
Pendant que Brétigny fut payer la dépense,
Mélécourt profita de ce tems pour
me parler ; il me dit cent choses plus flatteuses
les unes que les autres. Que je suis
sensible, interrompis-je, aux marques que

p224

vous me donnez de votre amitié, et que
j' ai souffert de vous voir à pied pendant que
j' étois à mon aise ; mais, cher berger, à
quoi serviront tant de peines ? Il faudra
nous quitter, ne vaudroit-il pas mieux que
ce fût dès ce moment ? Ah ! Belle Minette,
que me dites-vous, interrompit tristement
Mélécourt ? Vous voulez donc que
je meure : sçavez-vous bien que ma vie est
attachée au bonheur de vous voir, et que
rien au monde n' est comparable pour moi
à cette félicité. Que je vous quitte, que je
vous laisse ! ô Dieu, que ce conseil est indifférent !
Que dois-je penser ? Vous ne m' aimez
plus ! En proférant ces mots, les larmes lui
vinrent aux yeux. Toute attendrie que j' en
fus, la raison vint cependant à mon secours :
cachez vos pleurs, lui dis-je en retenant
les miens ; je vous aime, hélas !
Il n' est que trop vrai ; mais si je vous suis
chère et que vous ne vouliez pas me quitter,
que Mademoiselle Brétigny qui va
rentrer ne s' aperçoive de rien, nous serions
perdus, elle soupçonneroit quelque chose,
continuez à lui plaire ; elle peut tout, elle
paroît prévenuë en votre faveur, et si je
ne me trompe, vous ne lui êtes pas indifférent,
cela ne sera pas nuisible au desir
que vous avez de me voir ; je vous assure,
mon cher berger, continuai-je en lui
tendant la main, que cette idée ne m' est point

p225

desagréable. Comme il alloit me répondre, la femme de chambre arriva en me disant qu' il falloit partir : elle avoit eu soin de prévenir le postillon pour que le pèlerin fût commodément derrière la chaise ; nous descendîmes, chacun prit sa place, et nous arrivâmes de cette façon.

Le château dans lequel nous entrâmes ne parut pas le même que celui que j' avois quitté ; celui-ci étoit bien plus vaste et bien mieux meublé, au lieu que l' autre, appartenant aussi à mon pere, n' avoit jamais été habité que depuis qu' il avoit été obligé de se cacher. Je fus reçuë de ma mere avec beaucoup de tendresse ; et, selon les leçons de Brétigny, je la traitai de tante ; ce qui me coutoit, sçachant combien ce nom différoit de la vérité.

Mélicourt ne fut pas oublié : Brétigny avoit eu une conversation avec lui en descendant de la chaise, et ayant appris qu' il étoit en état de pouvoir servir d' homme d' affaires, elle lui promit qu' elle lui ménageroit cette place dans la maison ; qu' en attendant il falloit qu' il eût la docilité de travailler sous celui qui existoit actuellement, ce qui ne dureroit pas long-tems, cet homme étant extrêmement vieux et incommodé. Mélicourt reçut avec joye ces marques certaines de l' heureuse prévention de la femme de chambre. La part

p226

qu' elle a à mon histoire est trop interressante, pour négliger de vous en faire le portrait. Elle avoit quarante cinq ans, et conservoit encore assez de fraîcheur : je ne sçai si elle avoit été jolie dans sa jeunesse, mais ce qui en restoit ne lui étoit pas favorable : son teint étoit d' un bis jaunâtre, ses yeux bleus, ronds et tachez dans quelques endroits ; ses sourcils semez clairement ne se distinguoient qu' avec peine, et ils s' éloignoient avec une telle antipathie de ses yeux, qu' en tout tems elle avoit la phisionomie étonnée ; sa bouche étoit assez jolie, sans un poreau placé au milieu de la lèvre supérieure : l' on ne pouvoit pas dire qu' un poil cotonneux veloutoit son menton, mais une barbe très-formée dont elle n' avoit jamais

pû se défaire ; son menton étoit pointu, et se presentoit naturellement pour être pris ; le reste étoit assez naturel, et comme bien d' autres, avoit les jouës plattes et relevées du côté des yeux par deux os orgueilleux : le son de sa voix étoit d' une personne enrhumée, dont les dernières syllabes se terminoient ordinairement en fausset ; son front étoit si petit que sa coëffure, toûjours galamment godronnée, aboutissoit sur ses sourcils ; elle auroit été assez bien faite, sans qu' elle étoit plus grosse par les reins que par les épaules, ce qui

p227

faisoit précisément une taille renversée. Pour son caractère, il étoit bon, et son coeur dès sa première jeunesse s' étoit montré toûjours fort tendre, mais l' injustice de plusieurs amans l' avoit dégoûtée du mariage. La jeunesse, ou pour mieux dire, l' air prévenant de Mélicourt, fit cesser ces dégoûts et ranima les sentimens éteints. Elle prit d' un côté flatteur les politesses qu' on lui faisoit ; et son coeur allant aussi vîte qu' elle avoit été de tems à se déterminer, elle prit la résolution, se trouvant riche, de faire la fortune de Mélicourt ; et les choses furent ménagées de façon que, sans un événement imprévû, cette résolution auroit été la cause de l' égarement le plus extraordinaire. Pendant que ceci se passoit, on me donnoit tous les jours des leçons de la manière dont je devois me conduire. Trois semaines s' étoient déjà écoulées depuis mon arrivée au château. J' étois à la veille d' entrer dans le convent, et Mélicourt et moi plaignions souvent le sort rigoureux qui nous alloit séparer. L' amour, qui prenoit de plus en plus empire dans nos coeurs, nous avoit si fort ouvert l' esprit, et nous nous gouvernions avec une telle prudence, que personne de la maison ne nous soupçonnoit ; mais à quoi servoient toutes ces précautions ? Nous allions être séparez. Cependant l' inclination de Brétigny pour Mélicourt

p228

fit imaginer à mon amant le moyen
le plus fou auquel on puisse recourir pour
assurer son bonheur.
Chère Minette, me dit-il un jour dans
un jardin où nous nous donnions quelquefois
rendez-vous, je vous adore, vous n' en
pouvez pas douter ; si l' on cache votre naissance,
elle n' en est pas moins positive ;
vous ne m' avez pas crû capable de vous
en imposer sur la mienne ; ainsi les choses
sont assez égales, et ne pourroient faire
obstacle à notre union ; cependant l' on vous
sacrifie, et vous ne sçavez que trop que
l' on a dessein de vous obliger à contracter
des voeux ; sentez combien vous seriez
malheureuse si cela arrivoit, comme cela
est infaillible, vous gémiriez toute la vie ;
il faut de la résolution, le tems presse, profitons
de l' intervalle que nous avons pour
assurer notre bonheur ; qu' en peut-il arriver,
quand même nous serions découverts ?
Eh mon dieu ! Repris-je étonnée de ce discours,
que voulez-vous dire ? Gardons-nous
bien qu' on soupçonne notre intelligence,
vous me perdriez, je vous ai dit
les raisons qui obligeoient... je le sçai,
reprit impatientement Mélicourt ; mais, si
vous entrez une fois dans le convent, je
ne vous verrai plus, on vous obligera de
vous faire religieuse, et voilà qui est fini
pour jamais. Hélas ! Comment l' empêcher,

p229

interrompis-je ? Osez ce que je prétens
faire, continua Mélicourt ; Brétigny
même me presse depuis quinze jours de l' épouser,
j' y ai répugné dans les commencemens,
mais j' ai pensé depuis qu' il falloit
profiter de cet événement pour nous
unir. Comment, ingrat, m' écriai-je l' entendant
mal, vous pourriez oublier vos
sermens, ce que vous êtes et me trahir à
ce point ! Eh pourquoi donc ce reproche,
interrompit mon amant, est-ce vous oublier
que de chercher les moyens de s' unir à
vous pour jamais ? Adieu, l' on vient, continua-t' il,
je vous rendrai compte à la première
occasion de mon projet ; et, si vous
m' aimez aussi tendrement que vous m' avez
permis de m' en flatter, nous surmonterons

aisément tous les obstacles.

Nous fûmes obligés de nous quitter, il se jeta dans une allée de charmes, et voyant arriver ma mère, je fus au-devant d'elle : quoiqu'elle fut en garde contre la tendresse qu'elle avoit pour moi, elle m'en donnoit, sous le nom de nièce, des marques continuelles.

Cependant mon père revint de la cour : son arrivée décida de mon sort ; on m'annonça que dans huit jours j'entrerois dans un convent. Quoique je dusse m'y attendre, je ressentis ce coup comme s'il avoit été imprévu ; mon aversion pour le cloître se

p230

manifesta dès-lors dans mon cœur. Il y avoit trois jours que je n'avois vû Mélicourt, et il me sembloit que j'avois mille choses à lui dire. Je fus dans le jardin promener mes ennuis, et la douleur étoit peinte sur mon visage.

J'étois prête à rentrer dans la maison lorsque je vis arriver Mélicourt de loin en chantant ; je lui en sçus le plus mauvais gré du monde. Vous êtes bienheureux, lui dis-je lorsqu'il fut près de moi, de vous réjouir pendant que je pleure ; c'est sans doute une obligation que vous voulez que je vous aye, afin que je quitte le monde avec moins de regret. Ah ! Belle Minette, interrompit-il en prenant un air affligé, que ce reproche est cruel, et que vous me connoissez peu ! Si j'ai paru satisfait, c'est qu'il ne tient qu'à vous enfin que nous ne soyons unis de liens indissolubles ; le jour est pris, le prêtre est prêt ; Brétigny, cette fille d'ailleurs si sage, l'a gagné, c'est son cousin, précepteur à deux lieux d'ici ; cet homme lui doit tout ; elle lui a fait entendre tout ce qu'elle a voulu, et il se prête à ses volontés ; elle veut que son mariage se fasse de nuit, et elle veut le celer jusqu'à ce qu'elle se soit retirée d'ici ; j'ai feint de me prêter à toutes ses volontés, dans l'intention de profiter de cette occasion pour nous engager

p231

plus que jamais. Le précepteur doit venir cette nuit, il me connoît, je l' ai vû plusieurs fois sur cette affaire : la nuit les objets sont difficiles à distinguer ; au lieu de faire la cérémonie à deux heures, comme l' on en est convenu, j' avancerai le tems, et vous et moi nous nous trouverons à minuit dans la chapelle ; le peu de lumière et la coëffe dont vous vous couvrirez le visage favoriseront la chose : enfin quand nous serons unis, l' avenir fera le reste.

Je ne pûs m' empêcher de rire de cette plaisante imagination ; les réflexions sérieuses et pressantes firent bien-tôt cesser ce mouvement. L' artifice est possible, repris-je, mais à quoi serviroit-il, quand même il réussiroit ? Quelque peu d' usage que j' aye du monde, je démêle aisément qu' un tel mariage n' est pas dans les règles ; mais quand cela seroit, dès qu' il faudroit le cacher, en irai-je moins au convent ? Depuis que mon pere est arrivé, mon départ est fixé, rien au monde ne le fera changer ; que sçai-je si l' on n' a pas de nouvelles raisons pour m' enterrer toute vive dans le cloître. Et c' est à cause de cela, reprit Mélicourt, qu' il ne faut pas échaper cette occasion. Nous fuïrons, ensuite nous avons tout pour nous. Sentez-vous bien toute la dureté qu' on a à votre égard, continua Mélicourt pour m' ébranler me

p232

voyant incertaine, le honteux sacrifice que l' on veut faire de votre liberté, des droits de votre naissance et du bien dont on veut vous frustrer sous des prétextes frivoles ? Tout cela n' a-t' il pas lieu de vous émouvoir ? Ah ! Chère Minette, je ne suis qu' un jeune homme, mais j' ai de l' horreur d' un pareil procédé ; je sçai l' obéissance et le respect qu' on doit à ses parens, mais il n' est pas défendu dans un cas semblable de chercher les moyens de les faire ressouvenir qu' ils nous ont donné le jour ; mais laissons cette matière. Je conviens assez que nous nous écartons l' un et l' autre ; mais enfin, si vous entrez une fois dans le cloître, qui vous en tirera ? ... mais par quel endroit, interrompis-je, ce mariage secret

l' empêchera-t' il ? Car pour fuir, c' est à quoi je ne puis me résoudre : si vous déclarez cet hymen, je suis perduë ; si vous le taisez, je reste toujourn dans le même cas ? Mais vous, comment vous tireriez-vous des mains de Mademoiselle Brétigny ? Il faudra donc encore que vous l' épousiez ? Je ne pûs m' empêcher de rire à ces dernières paroles. Mon amant en fit autant malgré son air affairé. La jeunesse ne perd rien de ses droits. Mon dieu, ma chère Minette, dit-il en reprenant son sérieux, que vous êtes prudente ! Vous m' accablez d' obstacles que je n' ai pas prévûs ; c' est cependant

p233

à quoi il faut songer, repris-je : en attendant, tout ce que je puis vous dire, c' est que je me porterai plutôt à toutes les extrêmes, que de me faire religieuse : tenez, j' y ai une répugnance invincible, et je parirois toute chose au monde que c' est vous qui en êtes la cause. ô bien, continua Mélicourt, je m' en tiens donc à mon premier projet, j' y ajoutera quelque changement ; mais tenez-vous toujourn prête, je vous irai prendre lorsqu' il en sera tems. Mon amant me quitta en prononçant ces mots, et je retournai à l' appartement de ma mere avec une agitation surprenante. Je me gouvernai cependant de manière qu' elle ne s' en aperçut pas : je voulus me mettre à l' ouvrage, mais elle m' apella. Ma nièce, me dit-elle, aprochez du feu, je veux vous parler ; je le fis, ne m' attendant point à ce qu' elle avoit à me dire ; entretien qui anéantit dans mon esprit toutes les opositions qu' une éducation grossière formoit contre les projets de la nuit et pour lesquels je me sentois une répugnance invincible.

Vous sçavez, Minette, me dit ma mere, qui vous êtes. Dès que je vous ai vûë, votre sort m' a fait pitié, et c' est cette raison qui vous a fait préférer ; vous gardiez des moutons, étiez exposée au froid, au chaud et à tous les mauvais tems ; n' avez-vous

p234

pas cent fois désiré qu' une telle vie
cessât, avouez le moi : que fais-je ? Je vous
prends chez moi pour vous y donner de
la considération ; je vous suppose ma nièce :
vous paraissez mériter mes bontez ; il faut
achever de vous rendre heureuse. Je vous
mets dans un convent, priez le seigneur
qu' il vous y garde, le monde n' est rempli
que de peines ; ceux qui sont nés pour
y être les plus heureux gémissent de ses
amertumes ; chaque pas qu' on y fait est
accompagné de chagrins ; si vous aviez
plus d' expérience, je vous en ferois connoître
cent exemples sous vos yeux. Les
mariages de gens de votre sorte sont épineux,
sans parler du risque que l' on court
de tomber en de mauvaises mains, outre
les dangers et les maux qui l' accompagnent,
dont le détail fait frémir. Envisagez donc
le cloître où vous allez, comme le port assuré
contre toutes les tempêtes de la vie ;
là on y est tranquile à l' abri des écueils. Si
la grille a un aspect effrayant, l' habitude
la rend paisible et riante : dans la retraite
on jouit véritablement de soi-même : l' abandon
des plaisirs se fait difficilement,
lorsqu' on s' y est livrée de bonne heure ;
(vous n' êtes pas heureusement dans ce
cas) mais un peu de tems, de raison captivent
les dégoûts de ces enfans du monde.
Les occasions qui nous sont ôtées les

p235

font disparoître : vous ne ressemblerez pas
à ces religieuses entachées du monde, qui
non-seulement en portent le souvenir dans
leur coeur, mais encore vont comme par
une fenêtre le regarder au parloir, dont
elles ne ressortent qu' avec des regrets perpétuels
d' avoir embrassé leur état. Pour
vous, chère Minette, vous ne serez pas dans
ce cas, la simplicité de votre coeur vous y
fera trouver mille douceurs : occupée seulement
de votre salut, d' une vie tranquile
et de mille amusemens innocens, vous y
passerez des jours serains et filez par la
paix ; j' irai quelquefois partager et envier
votre bonheur.
Ces derniers mots attendrirent ma mere,
ses yeux se mouillèrent ; elle voulut

me dérober ses pleurs en se détournant et se couvrant le visage ; mais j' étois émuë depuis trop long-tems, pour que la nature n' usât pas entièrement de ses droits. Ah ! Ma chère mere, m' écriai-je en sanglottant et en me jettant à ses pieds, que vous a fait votre fille pour la sacrifier ? Elle m' embrassa ; ces mots m' échapèrent, et la passion fut plus forte que la loi que je m' étois faite de ne jamais parler de mon secret. Cependant ma mere n' entendit qu' à demi toute la valeur de ces paroles. Le moment étoit favorable, hélas ! Que n' en profitai-je ?

p236

Toute occupée de mon ignorance à ce sujet, et soutenuë par les raisons qui ont été dites, elle se remit. Vous avez raison, continua-t' elle, ma chère Minette, de m' apeller une mere, oüi, vous avez raison, je vous le répète ; vous connoîtrez un jour par tout le bien que vous sentirez lorsque vous serez religieuse, que je la suis véritablement. Ce mot de religieuse me perça le coeur, et cette dureté envers moi suspendit les sentimens que j' avois pour ma mere ; je ne songeai plus qu' à me dérober à l' état qu' on me préparoit. La politique prit la place de la tendresse filiale, je me contraignis et je soutins la conversation avec une telle sérénité, qu' il étoit impossible de démêler sur mon visage ce qui se passoit dans mon ame.

Du monde étant survenu pour affaires, je profitai de cette occasion, pour tâcher de joindre Méricourt. J' allois, je venois, ma recherche étoit vaine. Je fus dans le jardin, dans la basse-cour, je le demandai par tout, personne ne l' avoit vû : le coeur me battoit, il m' annonçoit quelque chose. Fatal pressentiment ! Je sortis du château, j' entrai dans une allée qui conduisoit au village ; il me sembloit qu' au bout de ce chemin je devois trouver mon amant. Hélas ! Portons-nous donc dans notre coeur les vestiges de l' avenir ? Ah !

p237

Mademoiselle, que vois-je ? (pardonnez à mes pleurs,) une chaise et quatre hommes enlèvent Mélicourt, il m' aperçoit, il crie, il se débat ; vains efforts, il est déjà bien loin.

Ce spectacle m' avoit fait tressaillir et renduë immobile : tant que la chaise attacha mes regards, je restai dans cet état ; mais dès qu' elle disparut, je me mis à crier de toutes mes forces ; heureusement j' étois seule, personne n' entendit mes clameurs. Je revins comme une folle au château, on y alloit souper, la cloche étoit sonnée, on m' y cherchoit. La première personne que je rencontrai fut Brétigny ; elle avoit un air de gayeté sur le visage qui s' évanoüit bien-tôt, lorsqu' elle sçut ce qui venoit de se passer. Mon dieu, s' écria-t' elle d' un air furieux, que m' aprenez-vous ? Je suis au desespoir ! Je vous en dirai la raison une autrefois ; allez vous mettre à table, je vais courir au village sçavoir de quoi il s' agit ; mais non, vous êtes toute en larmes ; la pauvre enfant ! Le bon coeur ! Venez plutôt avec moi, on voudroit apprendre ce que vous avez : elle prononça ces derniers mots en courant ; nous arrivâmes au cabaret où s' étoit passée la scène. Le respect qu' on avoit pour Brétigny, que l' on regardoit comme la maîtresse, fit qu' on répondit sur le champ à ses

p238

questions, et on nous aprit ces choses. Il y a quatre jours, nous dit l' hôte, qu' un monsieur est descendu ici sur le soir, accompagné de trois hommes ; il s' est d' abord donné pour un officier qui faisoit recruë ; ses premières questions ont été, qui étoit le seigneur du village, et comment on vivoit au château. Vous sçavez, mademoiselle, continua le cabaretier, que dans la place où je suis on doit contenter son monde, je l' ai satisfait. L' officier n' épargnoit rien pour sa dépense et celle de ses gens ; mais ce qui m' a surpris, c' est qu' il mangeoit avec eux, et qu' au lieu d' aller et de venir comme ceux qui engagent, qui sont à l' affut des jeunes gens, il gardoit la maison. Un seul

de ses camarades sortoit de tems en tems,
et dès qu' il étoit rentré, lui parloit en secret.
Ce manége a duré jusqu' aujourd' hui
sans que je m' en embarrassasse à cause qu' il
me payoit bien.

Il y a environ une heure, mademoiselle,
que cet officier prétendu, qui se chauffoit
à la cuisine, a dit tout haut à l' un de
ses gens ; allez avertir ce jeune homme
que vous voyez sortir de cette maison,
qu' on voudroit bien lui dire ici un mot.
Monsieur Brunet (c' est ainsi que Mélicourt
étoit nommé au château) est arrivé
dans l' instant ; le pauvre garçon ne s' attendant

p239

pas à ce qu' on lui préparoit, avant
qu' il entrât dans ce cabaret. L' officier
s' est aproché de mon oreille : vous allez
voir du carillon, mon hôte, m' a-t' il dit ;
devineriez-vous bien qui est le jeune homme
que je fais apeller ? Non vraiment,
repris-je étonné, je le connois, il fait les
affaires de notre seigneur, et tout le monde
en est bien content. Est-ce qu' il auroit
quelques mauvaises affaires sur son compte ?
Chacun l' aime. Je le crois bien, repliqua
l' officier prétendu, et c' est aussi à cause
qu' il est aimé ailleurs que nous allons l' enlever.
Je vous préviens afin que vous
soyez tranquile, s' il s' avoisoit de faire de la
résistance ; c' est le fils de Monsieur D
conseiller au parlement de M. C' est un
libertin, il s' est en allé sans dire mot, et
depuis qu' il est parti, nous sommes à sa
quête. Sans Monsieur De R seigneur
de Bisé, qui a reconnu ce jeune homme,
qui portoit une lettre à un précepteur, et
qui l' a vû souvent chez son pere, nous ne
sçaurions encore où il est.
Le valet de chambre, car c' en étoit
un, prononçoit à peine ces mots, que le
jeune homme est entré : il a reconnu sur
le champ le domestique de son pere ; à
cet aspect il est devenu pâle comme la
mort. Allons, monsieur, lui a dit le valet
de chambre, courage, il n' y a point

p240

de mal, soyez le bien retrouvé, il faut nous suivre, monsieur votre pere attend après vous. Pendant ce discours le pauvre enfant a voulu s' échaper, et se voyant la main sur le collet, s' est débattu comme un petit démon, mais le nombre l' a accablé ; et malgré ses efforts, on l' a jetté dans une chaise, prête pour cet effet ; ils viennent de partir il y a un instant.

Brétigny fut si étourdie de cette nouvelle, qu' elle sortit sans répondre un seul mot. Dès que nous fûmes seules, elle me serra les mains et se mit à pleurer amèrement.

Je fis *chorus* de tout mon coeur ; cette pauvre fille m' embrassa avec affection, s' imaginant que mes larmes étoient l' effet de ma pitié. Elle me fit en chemin ma leçon sur la façon dont je devois parler en arrivant au château, afin que lorsqu' on sçauroit cette aventure, il ne parut pas que nous y entrassions en rien.

Trois jours après ce cruel événement, passez, comme vous le croyez bien, dans les larmes, ma mere me conduisit ici : j' y fus reçue avec beaucoup de tendresse et d' amitié. Aucune souplesse ne fut oubliée pour m' engager à prendre le voile. L' air triste qui ne m' abandonnoit pas, et dont on ne pénétrait pas la raison, fit sans doute penser que je n' avois pas de goût pour le cloître, ce qui étoit trop contraire aux

p241

intérêts de la maison, par la dote qu' on espéroit de moi, pour qu' on ne fît pas tous ses efforts pour me faire changer. La liberté est un grand apas, on me la laissa toute entière ; comme je n' étois soupçonnée d' aucune intrigue, j' allois au parloir quand je voulois ; jamais on ne me suivoit, ni l' on ne m' écoutoit. Brétigny venoit souvent pleurer avec moi ; elle devoit aller à M à ce qu' elle me dit pour s' informer de ce qu' étoit devenu son cher pèlerin. Hélas ! Elle ne sçavoit pas avec quelle impatience j' aspirais à sçavoir de ses chères nouvelles. Un jour que je me promenois seule dans le jardin, avec un livre, ce précieux livre dont j' ai parlé au commencement de cette histoire, et qui m' étoit cher parce

qu' il venoit de mon amant, une tourrière
vint m' avertir qu' il y avoit un officier
qui se disoit mon parent, qui m' attendoit
au parloir : je tressaillis à cette nouvelle ;
je ne connoissois point d' homme : qui pouvoit-ce
être, que quelqu' un qui m' aporât
des nouvelles de mon amant ? Je volai
au parloir ; à peine entrois-je, que le son
d' une voix connuë et chère passa dans
mon coeur avec autant de rapidité que l' éclair.
C' est donc vous, lui dis-je, c' est
vous ? ... je n' eus pas la force d' en dire
davantage. Je m' aproche de la grille, je
lui passe ma main, il la prend, il la mouille

p242

de ses larmes, il me fait mal, il est à genoux,
il pleure, il parle, et je ne sens ni
ne vois rien de tout cela.
La religieuse en étoit-là de son histoire,
lorsqu' on vint l' interrompre, en nous
avertissant qu' on étoit au réfectoire ; nous
nous levâmes et nous convînmes qu' après
le dîné nous reviendrions dans ma chambre.
Je ne ferai point la description de l' air
modeste et tranquile avec lequel trente
religieuses faisoient dévotement ce repas.
J' étois occupée de soins plus interressans,
et si j' avois été obligée de rendre compte
d' une lecture pieuse qui se faisoit, j' aurois
été bien embarrassée. Madame la supérieure
sonna une cloche, qui étoit au-dessus
d' elle : tout le monde se leva, les graces
se dirent, et sainte-Agnès et moi nous
retournâmes dans ma chambre, où elle
continua l' histoire que l' on verra dans la
quatrième partie.

PARTIE 4

p243

Lorsque je fus revenuë du trouble
que m' avoit causé la presence
de mon amant, je voulus sçavoir
par quel hazard heureux il s' offroit

à mes regards, et de quelle manière
il s' étoit échapé de la maison paternelle.
Douteriez-vous un moment, s' écria-t' il,
qu' aussi tendre que je le suis, je ne trouvasse
pas des moyens pour venir vous rejoindre,
quand même les choses ne se seroient
pas tournées aussi heureusement
qu' elles le sont aujourd' hui ? Rien n' auroit
pû jamais altérer ma constance, et si vous
êtes toujours dans les mêmes sentimens...

p244

en pouvez-vous douter, ingrat, interrompis-je ?
Les pleurs que j' ai versé pendant
votre absence, et le changement que vous
devez reconnoître en moi n' en sont que
de trop sûrs garants. Mélicourt transporté
de cet aveu, qui ne devoit cependant pas
l' étonner, me le témoigna par les expressions
les plus délicates ; je voulus sçavoir
jusqu' aux moindres des circonstances de
ce qui lui étoit arrivé depuis le moment
qu' il me fut enlevé. Je commençai par lui
faire part de la situation présente de mes
affaires ; nous les finirons, reprit-il, pour
peu que vous vous prétiez aux moyens
légitimes que j' ai à vous proposer ; mais
pour vous y préparer, je dois vous faire
un détail exact de tout ce qui m' est arrivé
depuis que je ne vous ai vû.
Vous ne devez pas douter, aimable Minette,
continua Mélicourt, du desespoir
qui s' empara de mon ame, lorsque je me
vis arrêter ; je fis enrager tous ceux qui
avoient prêté la main à mon enlèvement.
Le valet de chambre maudit mille fois la
commission : en effet, il ne fut pas peu
embarrassé, et sans les précautions qu' on
prît et l' attention perpétuelle qu' on eût
sur mes actions, je me serois abandonné à
toute ma fureur. J' arrivai chez mon pere
dans cet état ; on lui fit part de toutes mes
extravagances et du refus que j' avois fait

p245

de prendre aucune nourriture ; il changea
en cette considération la conduite qu' il

s' étoit proposé de tenir avec moi, et au lieu du châtiment qu' il me préparoit, il usa de bontez et de douceurs ; rien ne servit à me calmer ; lorsqu' on aime véritablement peut-on se consoler ? Tous ces ménagemens furent inutiles, je m' obstinai à ne point manger que je ne fusse libre, tous les moyens possibles furent imaginés pour m' y contraindre ; je persévèrai dans cette frenésie, quatre jours se passèrent dans des emportemens continuels, et le septième la fièvre me prit.

J' interrompis dans cet endroit Mélicourt, pour lui faire connoître combien les preuves de son amour me touchoient ; il fut sensible aux marques de ma tendresse, et reprit ainsi son discours.

Dès que mon pere connut que la chose devenoit sérieuse ; (car il s' étoit toujours imaginé qu' on me donnoit sous-main à manger,) il vint me trouver pour mieux aprofondir ses doutes, il fut extrêmement surpris de l' état où il me trouva ; il n' y alloit pas moins que de ma vie, il n' en pouvoit douter, sa tendresse en fut émûë ; il me prit la main, et me tirant de l' assoupissement dans lequel l' ardeur de mon mal me jettoit, il me donna sa parole d' honneur que, si je voulois me laisser secourir et contribuer

p246

au retour de ma santé, il me laisseroit une liberté entière, et que j' irois où bon me sembleroit. Je sçavois le poids de sa parole, et ses promesses flatteuses me firent promettre à mon tour que j' y aporerois de mon côté la docilité et l' obéissance. Pour lui en donner les premières preuves, je pris un bouillon devant lui ; la joie retentit dans la maison à ce changement de ma part : les pleurs que ma mere versoit continuellement, et qui n' avoient pas peu contribué à mettre mon pere au point où je le desirois, cessèrent enfin : elle vint à mon chevet m' embrasser avec les transports les plus vifs ; elle me confirma les paroles qu' on m' avoit donné, et elle y ajoûta de son côté tout ce qui pouvoit contribuer à une satisfaction plus entière ; mais toutes ses bontez pensèrent être inutiles : le long-tems que j' avois été sans rien prendre avoit

échauffé mon tempérament, et ruiné mon estomac, il ne pouvoit rien supporter, et je fus deux jours entre la vie et la mort. Cet état violent fit bien-tôt cesser la joie qu' on avoit conçu de mon rétablissement ; les larmes et la crainte succédèrent ; ma mere ne quittoit pas le chevet de mon lit ; cependant à force de soins et d' attention, je revins peu à peu, et quinze jours après je parus hors de danger. Lorsque je me trouvai en état de parler,

p247

ma mere se montra si bonne, si complaisante, et s' y prit de tant de façons, qu' elle gagna ma confiance ; je lui fis un sincère aveu de l' état de mon coeur, et vous sentez bien, chère Minette, que ce ne fut point sans trahir vos secrets, je vous en demande un million de pardons ; mais je crus cette indiscretion légitime pour venir au point que je me suis proposé. Ma mere aprit votre histoire avec étonnement, elle en fit part sur le champ à mon pere, dont la surprise fut encore plus grande ; il voulut sçavoir toutes ces circonstances de ma bouche, je le mis au fait, autant que je le pus, de tout ce que vous m' aviez fait part : il me promit qu' il alloit mûrement examiner cette affaire, que le bon droit étoit de votre côté, et que, pour peu qu' il y eût des preuves de votre naissance, il consentoit à notre union, et qu' il me prêteroit la main, pour venir à bout de tous mes projets. Jugez de ma joie, adorable Minette, à cette promesse, venant de la part d' un pere aussi respectable, et dont l' autorité et le poids m' étoient de sûrs garants de la réussite ; je voulus me jeter à ses pieds, il me retint et m' embrassa : le desir ardent que j' avois de vous revoir et de vous annoncer ces bonnes nouvelles me rétablit bien-tôt entièrement.

p248

Cependant mon pere, qui n' avoit pas

oublié ce qu' il m' avoit promis, ne me fit pas languir : il m' aprit que les loix étoient pour vous, ô belle Minette, et que les preuves que j' avois alléguées suffisoient pour que vous fussiez reconnuë hautement fille de Monsieur De que tout ce qui étoit à craindre, c' est qu' étant en puissance de parens, personne ne s' aviseroit de prendre fait et cause pour vous. Je lui demandai des conseils là-dessus, et sa réponse fut qu' il ne lui convenoit pas de m' en donner dans une pareille occasion, qu' à ma place il n' en prendroit que de l' inclination et du coeur. Ces mots furent des oracles pour moi, et j' en connus le sens. Je mis dans mes intérêts un chapelain qui avoit été autrefois mon précepteur ; je lui fis part de mes desseins, en lui communiquant le consentement tacite que m' avoit donné mon pere, et en lui faisant connoître de quelle conséquence il étoit de brusquer cette affaire ; cet homme qui m' a élevé, et qui sçait peut-être mieux que moi les vûës de celui qui m' a donné le jour, m' a tout promis et se prête à tout ce que je puis desirer : toutes ces mesures prises, je suis parti aussi-tôt : jugez de mon desespoir de ne pas vous retrouver dans l' endroit où je vous avois laissé ; trois jours se sont passés à la recherche de celui où vous êtes.

p249

C' est à vous à present, ma chère Minette, à me donner des preuves de l' affection dont vous m' avez flatté si souvent ; si vous m' aimez véritablement vous n' hésitez pas un moment à vous échaper et à vous remettre entre mes mains ; vous me donnerez votre foi, vous recevrez la mienne ; de-là je vous conduirai chez mon pere qui nous guidera, et nous fera prendre des résolutions convenables à la situation presente ; vous trouverez une seconde mere plus tendre et plus sensible que celle qui vous abandonne à votre mauvais sort ; en un mot, ô Minette, vous me rendrez heureux. Mélicourt s' arrêta dans cet endroit, fixa tendrement ses yeux sur moi en attendant ma réponse : je fus long-tems à rêver, un trouble extrême m' agitoit ; que ne souffre-t' on point dans de pareilles occasions ! J' étois

incertaine, et je ne pouvois me décider :
mon amant s' aperçut aisément de
mon incertitude ; il continua de me représenter
les raisons les plus vives et les plus
puissantes pour me persuader, il me rapella
l' état dans lequel le peu de tendresse
de mes parens m' avoit mis, si indigne
de ce que j' étois née, et si peu convenable
aux devoirs du sang ; il n' oublia pas
de me faire sentir que j' étois une victime
qu' on sacrifioit à des intérêts aussi frivoles

p250

que ceux dont il avoit été question ; qu' en
un mot j' étois perduë si je ne prenois une
mâle résolution, qu' on m' obligeroit bien-tôt
à recevoir le voile, que ma profession
s' ensuivroit, et qu' après ce pas il n' y avoit
plus rien à espérer. Il me tint plusieurs
autres discours semblables aussi forts et aussi
positifs, et me fit si bien concevoir la
dureté qu' on avoit de me rendre malheureuse
pour une soeur, qui ne devoit pas
être plus chère que moi, que je me déterminai
sur le champ. Retirez-vous, mon
berger, lui dis-je, je crains qu' on ne se
défie enfin d' une aussi longue conversation ;
trouvez-vous ici demain à la même
heure, je vous promets une réponse positive,
et j' imagine que vous aurez lieu d' en
être content.

Je rentrai dans la maison avec une agitation
aisée à concevoir : mon aversion
pour le cloître embrassoit avec joie le
moyen honnête qu' on me proposoit pour
en sortir ; mais d' un autre côté, je trouvois
le pas si glissant que je ne pouvois m' y
résoudre. Nonobstant le peu d' éducation
que j' avois eû, le sang supléoit, et la voix
de ma naissance me parloit intérieurement.
Il me sembloit que c' étoit pécher contre la
vertu et la bienséance, que de quitter un
lieu où l' on me vouloit, pour suivre un jeune
homme que sa passion aveugloit peut-être ;

p251

je passai le reste du jour et la nuit

suiivante dans l' incertitude. Enfin l' amour et la haine du convent l' emporta ; je crus être excusable envers ceux qui m' avoient donné le jour, puisque non-seulement ils ne m' avoüoient pas pour leur fille, mais qu' ils usoient bien plus d' une rigueur sans pareille. Toutes ces considérations pesées, je panchai du côté qui m' apelloit à la félicité, les avantages qu' on me proposoit me parurent solides ; un pere et une mere me refusoient ce nom, j' en trouvois d' autres qui me l' offroient sans l' avoir mérité ; je ne me disois pas que le mari seul triomphoit ; quoiqu' il en soit, je me livrai entièrement à ces flatteuses idées, et je ne songeai plus qu' aux moyens de sortir sans éclat du convent fatal.

De quoi l' amour n' est-il pas capable ? Quelque difficile qu' il fût d' échaper sans qu' on s' en aperçût, cet embarras ne me fut d' aucune difficulté ; l' expédient se conçut sur le champ, et il me frapa. Je m' étois toujours plû avec la tourrière, elle étoit badine, aimable, et son emploi portoit avec lui la dissipation ; je ne la quittois guères, et je me réjouissois des allées et des venuës qui se faisoient au tour, aussi-bien que des nouvelles qui s' y disoient ; il m' arriroit même souvent de répondre pour la tourrière, et d' ouvrir les portes avec

p252

elle, lorsque les besoins de la maison l' exigeoient. Les clefs de la clôture étoient attachées dans un parloir, dont la grille donnoit dans la chambre des tourrières du dehors, il m' arriroit souvent de me trouver seule à la porte, je sçavois les êtres à merveille, ce fut sur cette idée que je formai ma résolution. Mélicourt fut exact au rendez-vous que je lui avois donné, je lui fis part de mes idées ; il hésita sur la crainte qu' il avoit que je ne fusse surprise dans l' exécution, ce qui étant nous auroit mis dans le cas de ne pas retrouver une occasion prochaine, ou de me faire enlever de nouveau par mes parens ; il prétendoit qu' il étoit plus convenable d' attendre à la nuit ; je lui en fis concevoir la difficulté, la règle étant, que dès qu' elle étoit venuë, la tourrière reportoit les clefs de la clôture dans la chambre

de la supérieure. Je le rassurai, et lui fis remarquer, que pourvû qu' il tînt sa chaise prête à quelque distance de la porte du convent, et que le postillon fût toujourn en état de marcher, il me seroit aisé de me jeter dans la voiture ; et qu' étant dans un village il n' y avoit pas à craindre que nous fussions arrêtez, quand, même on s' apercevroit dans le moment de ma fuite ; que le seul instant critique étoit l' ouverture

p253

de la porte, mais, que, puisque j' avois tant fait que de me déterminer, je prendrois des mesures si justes et le tems si favorable, que je ne serois pas prise sur le fait. Mélicourt convint de la facilité de cette exécution, il en fut transporté, nous nous quittâmes après avoir pris ces mesures, et dès le même jour il se tint prêt ; je ne pus trouver un moment favorable, et selon nos conventions, la chose fut remise au lendemain.

Je passai la nuit dans les inquiétudes les plus cruelles, je ne me couchai point ; ce qui m' avoit paru si aisé dans la spéculation, me sembla alors plus difficile dans la pratique : ce qui me consola, c' est que je n' étois en aucune façon soupçonnée, et comme je me levois ordinairement tard, je résolus de profiter du tems que l' on seroit à matines. La mere tourrière avoit coutume de n' y jamais manquer, et son usage étoit, avant que de s' y rendre, de mettre dans le tour des tourrières du dehors, la clef de la première porte, pour leur donner la liberté de faire les affaires de la maison ; j' avois entr' ouvert la porte de ma cêlulle, pardevant laquelle la mere tourrière étoit obligée de passer ; je l' entendis au bruit de ses clefs, et je la reconnus ; je lui laissai le tems de faire ses affaires et d' aller au choeur ; et dès que je crus

p254

qu' elle y étoit, je me rendis au parloir. Vous devez juger de ma joie de reconnoître

les clefs ; je m' en saisis, et j' eus bien-tôt ouvert la porte de la clôture : j' eus la précaution de la fermer après moi, et d' emporter les clefs, afin d' avoir le tems de joindre mon amant, ayant tout lieu de craindre alors que je n' eusse été aperçuë par une vieille tourrière qui étoit déjà levée, et qui avoit demandé deux fois qui c' étoit, et que j' avois entendu sonner, inquiète sans doute de ce que je ne répondois pas.

La prudence que j' avois eû de refermer la porte fut mon salut. J' aurois été reprise infailliblement par le tems que je fus obligée de mettre pour ouvrir la porte de la ruë, dont la serrure étoit extrêmement difficile : les religieuses étoient accouruës, et par une fenêtre ayant reconnu mon intention, crioient au secours : heureusement qu' il étoit matin, et que personne ne passa dans ce moment. Mélicourt alerte, comme vous devez vous l' imaginer, accourut avec un valet à la porte, et faisoit ses efforts pour la jeter à bas ; le courage me reprit le voyant si près de moi, et m' ayant donné l' idée de me servir d' une seconde clef pour avoir la force de tourner celle qui étoit dans la serrure, elle s' ouvrit tout d' un coup : j' en fis un

p255

cri de joie, et je me jettai entre les bras de Mélicourt, avec un tremblement cependant universel. Les religieuses au desespoir de cet enlèvement continuèrent leurs cris, et nous les entendîmes encore bien loin du village. Nous courûmes toute la journée sans nous arrêter, et nous couchâmes dans un village françois où nous étions à l' abri d' être pris. Le chapelain, dont Mélicourt m' avoit parlé, nous attendoit dans cet endroit, et selon les mesures prises il fit avertir le curé, qu' il avoit dessein de dire la messe le lendemain au point du jour avant que de partir ; et sous ce prétexte il nous maria, en presence de quatre paisans, qui servirent de témoins, et qui signèrent un acte de célébration (tenu tout prêt) sans y entendre de finesse. Nous partîmes ensuite avec une satisfaction mutuelle, et

de mon côté très-tranquille de suivre un
époux que j' aimois, et de concilier mon
inclination avec mon devoir.

Le valet de chambre, qui étoit à cheval,
prit les devans, et arriva avant nous
à M où il prévint Monsieur et Madame
De Mélicourt de ce qui s' étoit passé :
je fus reçûë avec une bonté qui me fit
oublier aisément le peu de tendresse de
mes vrais parens ; je fus traitée de fille,
et de fille bien-aimée ; tout le monde m' adoroit

p256

dans cette maison, et j' eus tous
les lieux du monde de benir mon sort :
mais hélas ! Que les revers furent cruels,
c' étoit une bonace qui devoit être suivie
de la plus affreuse tempête ! Ah ! Je n' y
puis songer sans frémir d' horreur. Monsieur
De Mélicourt, qui souhaitoit cependant
que je fusse reconnûë ce que j' étois,
et qui trouvant de l' avantage à mon alliance,
à cause du bien considérable qui
devoit me revenir, en cas qu' elle fût ratifiée,
et qui en avoit peu, mit toutes mes
affaires en ordre, et selon les inductions
que j' avois données, orna sa requête de
témoignages valables. Il avoit été trouver
lui-même le jardinier et la jardinière chez
lesquels j' avois été nourrie, et chez lesquels
j' avois passé pour leur fille : pour ne
point effrayer ces bonnes gens, il avoit
feint de venir de la part de Madame De
et dans l' intention de les faire tomber plus
aisément dans le panneau, il leur avoit
donné de l' argent comme un surcroît de
récompense des soins qu' ils avoient pris
de moi : pendant la conversation qu' il eut
avec eux à ce sujet, deux témoins très-honnêtes
gens, avec lesquels il n' avoit aucune
relation, avoient été mandez et apostez.
Mes prétendus parens qui ne se défioient
de rien, et qui crurent Monsieur
De Mélicourt l' intendant de Monsieur et

p257

de Madame De ne firent point de mystère

avec lui d' une chose dont il paroissoit
si bien informé ; il eut enfin tout lieu d' être
content de son voyage ; mais son exactitude
à mettre les choses dans les règles
nous perdit ; il leva le masque, lorsqu' il
eut appris de ces gens, ce qu' il desiroit ;
il oublia sa qualité d' intendant, et prit
celle de commissaire, en les obligeant de
signer une reconnoissance, comme je n' étois
point leur fille, mais bien celle de Madame
De . Le jardinier connut alors,
aussi bien que sa femme, qu' on leur avoit
tiré les vers du nez ; et dans la crainte que
ma mere ne leur en marquât son ressentiment,
ils ne furent pas plutôt libres qu' ils
coururent la prévenir : l' inquiétude dans
laquelle mon pere étoit de ma fuite, et
qui faisoit sous main des perquisitions pour
sçavoir ce que j' étois devenuë, revint de
la surprise qu' elle lui avoit causée, au raport
du jardinier, il aprit bien-tôt le reste
de l' aventure et le nom de mes protecteurs.
L' affaire lui parut d' une trop grande
conséquence pour souffrir aucun délai ;
il prit la poste sur le champ, et il fut à
la cour pour prévenir tout ce qui pouvoit
en arriver.
Cependant le pere de mon mari ayant
mis mes affaires en règle, m' envoya avec
son fils dans une terre à deux lieuës de

p258

chez lui ; il avoit crû devoir cacher notre
mariage, et ne vouloit le déclarer qu' à
l' extrémité, il craignoit le grand jour de
la ville et des visites ; dès qu' il se déclaroit
pour nos intérêts, ce n' est pas à moi
à décider s' il prit le mauvais parti ; si j' en
dois juger par les suites, il ne pouvoit en
prendre un plus cruel ; peut-être qu' une
conduite différente nous auroit fait éviter
à Mélicourt et à moi un sort aussi malheureux.
Mais, que dis-je, est-il des endroits
à l' abri des ordres souverains !
Une nuit que nous dormions tranquillement,
nous fûmes réveillés par nos gens
qui vinrent se jeter en pleurs dans notre
chambre : ah ! Nous dirent-ils, de quel malheur
ne sommes-nous point menacés ! Le
château est rempli d' archers, celui qui
les commande dit qu' il est ici de la part du

roi. Pendant ce discours deux exempts
entrèrent, chacun d' eux nous signifia ses
ordres ; mon cher mari vouloit se défendre,
mais hélas ! Que pouvoit-il contre vingt
hommes ! Je jettai des cris affreux, je gémiss,
je pleurai, rien n' attendrit ces barbares ;
ils nous séparèrent l' un de l' autre.
Je ne sçai ce qu' ils firent de mon époux :
pour moi, je fus amenée ici, où les premières
personnes qui parurent à mes yeux,
furent mon pere et ma mere ; la colére
étoit peinte dans les yeux de l' un, et les

p259

pleurs mouïlloient le visage de l' autre :
petite fille, me dit mon pere avec dureté,
il vous sied bien de tramer contre ceux qui
vous ont tiré du néant, et de recourir à la
calomnie, pour être libertine, et pour
vous donner un mari ; il n' y a que deux
partis pour vous, petite créature, celui
de prendre le voile demain, ou de périr :
en disant ces mots, il me menaça de la
main : souvenez-vous de ce que je vous
dis, ajouta-t-il ; et que si dans deux jours
vous ne demandez à être religieuse, et
que vous jasiez, comme vous avez déjà
fait, vous ne trouverez pas en moi un
protecteur, mais un bourreau. En achevant
ces mots, il me conduisit à la porte
de clôture, parla à l' abbesse à l' oreille,
après quoi il s' éloigna.
Je ne vous répéterai point les chagrins
et les reproches que j' eus à essayer de la
supérieure : outrée du premier tour que je
lui avois joué en me sauvant de la maison,
elle ne cessoit point de me tourmenter,
et me disoit à tous momens que le
meilleur parti que j' avois à prendre étoit
d' obéir aveuglément, que Monsieur De
étoit sans miséricorde, et qu' il falloit dès
que j' aurois pris le voile que je me conduisise
si différemment, qu' on pût oublier
la vie que je venois de mener. Je passai
la nuit et le jour suivant dans la douleur

p260

la plus amère, et le troisième l' on me fit religieuse.

Je ne sçai, ma chère demoiselle, continua sainte-Agnès, (c' étoit le nom de cette aimable fille) ce qui s' est passé depuis ce tems, ni ce qu' est devenu M De Mélicourt ; ce qu' il y a de certain et de plus cruel, c' est que l' année étant écoulée, mon pere, (que je ne dévois pas nommer tel, à cause de sa barbarie), se rendit ici le jour qu' elle finissoit, et m' ayant fait appeler, et s' étant enfermé avec moi, il me dit avec un ton, dont le souvenir me glace encore d' effroi, que si je ne faisais profession le lendemain ou le jour d' après, il viendrait me chercher, et qu' il avoit des moyens assurez de se venger de ma desobéissance.

Enfin, que vous dirai-je de plus ?

Je suis liée pour jamais depuis ce cruel sacrifice, je languis et je soupire : on m' a rendu la vie plus douce, il est vrai, parce que l' on ne me craint plus ; mais que pourroit-on jamais faire qui pût me dédommager des tourmens que j' endure ? Je dissimule, et je porte dans mon coeur toute la force de mes premiers engagements. état affreux ! Ma religion condamne mes regrets, je suis malheureuse pour le reste de mes jours, et je suis dans le doute horrible de mon salut. En achevant ces mots,

p261

la triste sainte-Agnès se mit à pleurer amèrement. époux de mon coeur, s' écria-t' elle !

Pourquoi ne prononcerai-je plus ce nom acquis à la face des autels ? Ah ! Ton image m' est trop chère pour l' effacer de mon ame ; les sanglots lui coupèrent la parole.

Je fus touchée jusqu' au vif de ce spectacle, ma situation présente m' attendrit et me fit partager ses peines ; je fis mes efforts pour la consoler, et je lui donnai tant de marques de mon amitié, que je parvins au point de calmer sa douleur.

La confiance, que venoit de me faire sainte-Agnès, étoit trop délicate et trop entière, pour que je ne lui prouvasse pas combien j' y étois sensible ; ce fut en lui ouvrant mon coeur, et en ne lui cachant aucun de mes secrets ; elle fut touchée de

ces marques sincères de mon attachement et convint de mes peines, mais, aimable Jeannette, continua-t' elle, elles peuvent changer ; vous avez encore le plaisir de pouvoir espérer : hélas ! Il n' en est pas de même de ma situation, tout est perdu dans la vie pour moi : la mort, qui peut finir les tourmens de tout autre, n' est qu' une porte ouverte à une éternité de supplices ; quel devoir dois-je remplir ? Suis-je femme, suis-je religieuse ? Que dis-je ! Je suis l' une et l' autre à la fois. Mais, interrompis-je, que n' avez-vous fait valoir vos engagements

p262

à Monsieur De lorsqu' il voulut vous obliger de prendre le voile ? Y ai-je manqué, reprit sainte-Agnès, ne le sçavoit-il pas ? De quel nom l' apelle-t' il cet hymen ? De chansons et de desordres : mais du moins, repliquai-je encore, vous deviez protester de force et de violence : eh ! L' ai-je pû, ajouta cette pauvre fille ? Pendant tout le tems de mon noviciat j' ai été gardée à vûë : de quoi m' auroit servi, après ma profession, de me rebeller contre une chose si bien cimentée, qu' à me faire traiter avec plus de dureté ? Je convins de la rigueur du sort de sainte-Agnès : ses malheurs m' attachèrent à elle au point, et je devins si intimement son amie que je ne la pouvois quitter ; je trouvois une douce consolation dans nos confidences mutuelles ; mais ce soulagement me fut bien-tôt ôté, et je ne tardai pas à éprouver que le sort n' étoit pas encore las de me persécuter. Quoiqu' on ne doive ajouter aucune foi à mille petites superstitions qui se glissent parmi les jeunes personnes, je ne pus cependant m' empêcher d' être frappée d' un rêve que je fis dans ce tems, et que le hazard a rendu le présage de ce qui m' est arrivé dans la suite. Une pensionnaire nommée De Renneville, cadette de sept-soeurs, dont la mere

p263

avait épousé en seconde nûces un jeune homme qui n' avait rien, ne pouvoit s' accoutumer à l' usage qui fait tous les jours des religieuses : dans le cas où elle étoit, son antipathie mortelle pour le convent lui faisoit imaginer qu' elle ne devoit pas y rester : confirmée par le goût qu' elle avoit pour être mariée, depuis le matin jusqu' au soir elle ne se dissipoit que par les idées qui la promenoient dans le monde, et sa vivacité extrême la faisoit recourir aux secrets qu' une orgueilleuse ignorance a forgé pour pénétrer dans l' avenir. Sainte-Agnès et moi voyions cette fille avec plaisir, elle étoit de nos promenades et de nos récréations : et sans être de notre confiance, nous ne laissions pas d' en user avec elle avec beaucoup de franchise, c' est-à-dire, que nous ne lui cachions point notre aversion pour le cloître ; nos conversations ne rouloient que sur notre impatience d' en sortir, fondée le plus souvent sur le plus chimérique espoir, il ne se passoit point de jour que Renneville ne nous communiquât quelques idées à ce sujet : malgré la défense formelle de se servir de cartes, elle en avoit un jeu qu' elle consultoit tous les jours, et dans lequel elle prétendoit deviner ce qui devoit lui arriver. Elle suposoit encore qu' elle avoit des secrets infailibles pour tirer sur les

p264

songes des conséquences certaines de l' avenir : quoique sainte-Agnès et moi ne donnassions pas dans ces visions, nous ne laissions pas de nous en amuser ; sa première occupation, dès le matin, étoit de nous apprendre le rêve qu' elle avoit fait la nuit ; ensuite elle nous demandoit les nôtres, et puis elle les expliquoit à sa fantaisie ; lorsque nous voulions la mettre en colère, ce qui nous arrivoit quand Sainte-Agnès et moi voulions être seules, nous n' avons qu' à lui dire que nous ne croyons pas un mot de ce qu' elle nous disoit ; c' étoit aussi la mortifier par l' endroit le plus sensible. Un soir que nous rêvions tristement au coin de mon feu, sainte-Agnès et moi,

De Renneville entra dans ma chambre avec un air aussi satisfait que si elle nous eût apporté les meilleures nouvelles : pour le coup, s'écria-t' elle en nous embrassant, vous ne me traiterez plus de folle, j' ai un secret infailible, immanquable, pour sçavoir par un rêve tout ce qui nous arrivera à chacune de nous : mon dieu, que j' en suis aise, continua-t' elle en frappant des mains et en sautant ; nous ne pûmes nous empêcher de rire du transport avec lequel elle s' exprimoit : ne badinez pas, ajouta-t' elle, quand vous sçauvez ce qu' il faut faire, je gage que vous serez ravies ; tenez,

p265

s' écria-t' elle en tirant un livre de sa poche, voici de quoi il est question, cela est imprimé, jugez si l' on doit avoir aucun doute : j' ouvris le livre, il étoit intitulé ; *traité des songes et leurs interprétations, avec les secrets dont on doit se servir pour les exciter* : il y en avoit de plusieurs sortes ; j' en rapporterai une dont nous fûmes obligées de nous servir par complaisance. Il falloit être deux fois vingt-quatre heures sans souper, le troisième jour ne point dîner, le même soir prendre pour nourriture un gâteau d' une demie livre de farine sans sel, et au lieu de beurre pour le paîtrir, de la graisse d' une poule noire, et de l' eau de la pluye. La poule noire avoit frapé De Renneville ; sur ce préjugé elle garantissoit le secret infailible : il fallut absolument en faire l' essai ; nous prétextâmes chacune, en différens jours, des indispositions pour nous dispenser du réfectoire. Sainte-Agnès fut la première qui accomplit le mystère ; elle avoit fait, à ce qu' elle nous dit le lendemain, le rêve le plus positif : voyez, s' écria De Renneville e m' adressant la parole, la force de ce secret ! Fort bien, repris-je, mais écoutons jusqu' au bout. La pensionnaire fut bien attrapée, lorsque sainte-Agnès ajoûta qu' il étoit bien vrai qu' un songe interressant l' avoit agitée toute

p266

la nuit, mais qu' à son réveil elle ne s' étoit pas souvenue de la moindre chose ; cela devoit me dégoûter de tenter l' aventure, mais pour avoir la paix il fallut consentir à l' essayer à mon tour : la faute fut rejetée sur ce que sainte-Agnès avoit bû deux fois après le gâteau, et qu' il étoit spécifié que ce ne devoit être qu' une : j' observai à la lettre l' ordonnance.

Je ne rêveis guères d' ordinaire, cependant je le fis la nuit en question, soit que mon imagination fût échauffée, ce que je crois plus vrai-semblable, ou que le secret fît son effet. Je fis un rêve dont je me souviendrai toute ma vie ; il est si suivi et si singulier que j' ai crû devoir le rapporter ; ma raison le regarde comme un pur hazard, mais ce hazard a cependant un parfait rapport à tout ce qui m' est arrivé depuis. Il me sembloit que j' étois hors du convent dans un chemin difficile et très-épineux ; dans l' embarras où j' étois d' y marcher, mes yeux cherchoient un endroit plus favorable pour le faire, un sentier derrière une haye se fit entrevoir, et je souhaitois avec impatience de le gagner ; j' avançai quelques pas, mais plus j' allois en avant et plus je m' embourbois ; cependant l' espérance d' arriver à ce sentier me fit mépriser les obstacles qui s' y oposoient ; je n' en serois cependant pas venue

p267

à bout sans un inconnu qui survint ; il étoit dans ce même sentier, et sans me parler il me montra du doigt un passage par lequel j' y arrivai : dès que j' y fus il marcha devant moi, et tournoit de tems en tems la tête en soûriant : son habit étoit noir, et sa phisionomie si douce que je le suivois avec confiance.

Nous avons fait environ une demie lieuë de cette manière, lorsque nous rencontrâmes un ruisseau fort large qui coupoit le sentier en deux ; il n' étoit pas possible de gagner l' autre côté sans passer au travers, et la crainte que j' avois de l' eau qui étoit fort rapide me retenoit sur les bords.

Cet obstacle ne retint pas l' inconnu ; je

le vis passer, et il me sembloit qu' il marchoit
sur les eaux : dès qu' il fût de l' autre
côté il m' apella, et il m' invita à suivre son
exemple : je n' osois, la frayeur de me noyer
m' en empêchoit. Je remontai les bords
espérant de trouver un passage, mais plus
j' allois en avant et plus le torrent s' élargissoit ;
je revins sur mes pas, et j' allois
enfin le franchir ; l' inconnu m' y convioit
avec les signes les plus flatteurs, lorsque
j' entendis une voix dans les airs, qui me dit
ces paroles : *Jeannette, Jeannette, prenez
garde à vous, si vous passez le ruisseau,
un monstre vous dévorera* . Je levai les yeux

p268

au ciel, et je vis dans un nuage, qui se
déroboit à mes yeux, une femme, dont
le regard étoit majestueux ; il me sembloit
qu' elle étoit sur la poupe d' un vaisseau,
il y avoit des banderolles que le vent agitoit,
où étoient écrits ces mots : *sans la
vertu l' on ne peut arriver au port* : dans un
instant tout disparut.
Je jettai tristement les yeux sur le ruisseau ;
l' homme dont j' ai parlé redoubloit
ses instances pour me le faire passer ; mais
frapée de cette voix, je tournai le dos avec
précipitation, et retournai sur mes pas :
la curiosité me fit regarder derrière moi
lorsque je fus éloignée, dans la crainte que
je ne fusse suivie : mais quel fut mon étonnement !
Quelle métamorphose ! Au lieu de
l' inconnu, je vis un monstre affreux qui
me poursuivoit, et sembloit vouloir me
dévorer ; j' en fus si effrayée que je m' enfuis
avec de nouvelles forces.
Lorsque je fus bien éloignée, et que je
me crus hors de danger, je retournai encore
la tête de ce fatal côté. Au lieu d' un
ciel serein et brillant qui paroissoit devant
moi, je vis à la place du ruisseau un brouillard
épais et noir, qui exhaloit une odeur
empestée, des éclairs sillonnoient de tems
en tems à travers les nuages, avec des
éclats de tonnerre si bruyans, que je recommençai
à recourir avec de nouveaux
efforts.

p269

à mesure que j' avançois, le sentier s' élargissoit ;
j' arrivai enfin à une prairie riante
et émaillée de mille fleurs, un palais
magnifique et d' une structure pompeuse
en terminoit la vûë. Dieu merci, m' écriai-je,
me voilà donc à la fin de mes peines :
ce palais est habité, on m' y recevra peut-être ;
j' avançai dans cette confiance jusqu' au
bâtiment ; mais quelle fut ma surprise
de n' y point trouver de portes, je
tournois à l' entour et nulle ne s' offroit à
mes yeux ; la nuit baissoit, l' idée du monstre
que j' avois vû m' allarmoît ; je vais,
disois-je, en être dévorée, et je pleurois
amèrement.

J' étois dans cette perplexité, lorsqu' un
mouton plus blanc que la neige, enjolivé
de rubans et de fleurs, vint me caresser ; il
étoit si doux et si prévenant que je le flatois
avec plaisir, il paroissoit charmé de mes
complaisances ; mais quel fut mon étonnement,
lorsqu' il me parla, et qu' il me dit :
*suivez-moi, Jeannette, je vais vous faire
entrer dans un palais, où vous trouverez
la félicité* : hélas ! Repris-je, charmant
mouton, comment cela se pourroit-il,
(croyant qu' il me parloit de celui près duquel
j' étois) j' en ai cherché vainement la
porte : *suivez-moi, continua-t' il, je vais
vous la découvrir* ; j' obéis, et ce ne fut pas
sans étonnement que nous laissâmes à côté

p270

le beau palais, où mes voeux aboutissoient.
Je n' avois pas vû un corps de logis qui
en étoit peu distant, et dont nous prenions
le chemin ; mais ce bâtiment étoit
aussi affreux, que celui dont je viens de
parler étoit beau : les murailles en étoient
noires, et la porte extrêmement grande,
par laquelle il entroit perpétuellement du
monde, sans que j' en visse ressortir personne ;
ce coup d' oeil m' intimida, et je m' arrêtai :
le beau mouton fit tout ce qu' il put
pour m' engager à passer outre ; ce n' est
pas-là, répondis-je à ses discours flateurs,
le beau palais ; je ne veux pas entrer dans
celui-ci.

Le mouton connoissant qu' il ne pouvoit
rien gagner sur moi, se leva sur les

pattes de derrière : *puisque la douceur ne peut rien sur toi, il faut donc me montrer tel que je suis* ; en prononçant ces mots, sa toison se changea en poil d' un brun roux extrêmement hérissé, ses yeux si doux s' allumèrent et devinrent furieux. Qu' on juge de mon effroi ! Je reconnus le monstre qui m' avoit poursuivie ; il se jeta avec fureur sur moi, tout retentit de mes cris affreux. J' allois devenir sa proie, lorsqu' une voix perçante suspendit sa fureur : *arrête ennemi fatal, s' écria-t' elle ; Jeannette n' a pas voulu d' elle-même entrer dans ton palais* :

p271

tu n' as plus aucun droit ; retire-toi, ô vice, les épreuves suffisent ; le mien sera dorénavant son azile . Ces mots prononcez, la même divinité, que j' avois vû dans les airs, s' est aparüe ; elle se couvroit le visage, et sembloit se parer de la vûë du redoutable monstre. Elle me tendit la main, et me conduisit au palais désiré : nous y entrâmes par un petit escalier fort roide qui avoit échapé à mes recherches ; je me trouvai bien-tôt dans un temple, tout y respiroit la douceur et la joïe, la vertu y présidoit ; sa cour étoit peu nombreuse, mais choisie et brillante, l' on y goûtoit les plus solides plaisirs ; cependant il me sembloit que j' y desirois quelques choses ; mais, ô songe flateur, mes voeux furent bien-tôt comblez : la sagesse me prit par la main et me conduisit à l' autel : qui vois-je ! Grand dieu ! Le marquis mon amant ! Nos mains ont été unies ; mais, ô prodige ! Une si grande douceur s' empara de mon ame à cet instant, que mon coeur n' y pouvant résister, je crus que je me mourrois, et je me réveillai en sursaut. Ce rêve me fit une telle impression à mon réveil, que je fus plus de deux heures à y réfléchir. Sainte-Agnès et De Renneville entrèrent dans ma chambre, et me surprirent en cet état : je gage, me dit cette dernière, que vous avez rêvé, et

p272

que vous n'avez pas oublié votre songe.
Je ne crus pas devoir lui en faire part,
je réservai cette confiance pour ma bonne
amie, et je m'excusai, comme elle, sur
un parfait oubli : vous êtes des dissimulées,
nous dit-elle, je m'en aperçois assez, le
secret est bon, et vous en avez ressenti
les effets, mais vous vous cachez : eh bien,
continua-t' elle avec un air de dépit, je
l'éprouverai moi dès ce soir, et pour vous
punir de votre défiance, je suivrai votre
exemple, et sortit en prononçant ces
mots : elle étoit quelquefois si étourdie, et
commençoit à nous gêner si souvent, que
nous ne fûmes pas fâchées qu' elle nous
laissât en repos.

Dès que nous fûmes seules, je racontai
à sainte-Agnès le rêve que j'avois fait ;
elle en fut surprise, et me dit qu' il devoit
signifier quelque chose : vous aurez du chagrin,
poursuivit-elle ; mais vous serez heureuse
au bout d' un tems. Hélas ! Il n' en est
pas de même de ce qui me regarde, je n' ai
plus rien à espérer, et je ne dois m' attendre
qu' à de continuelles souffrances ; je tâchai
de dissiper cette idée : cette pauvre
fille avoit les larmes aux yeux : pour la distraire,
je lui fis écrire mon rêve ; nous
nous occupions souvent l' une et l' autre à
coucher sur le papier nos aventures, et cet
amusement avoit l' art de nous distraire de
nos chagrins.

p273

Un matin que sainte-Agnès et moi raisonnions
sur le malheur qu' a une fille d' être
sacrifiée à l' intérêt ou à la passion de
ses parens, De Renneville entra, et vint
interrompre ces réflexions, en nous aprenant
qu' il venoit d' entrer dans la maison
une grande demoiselle, qui avoit l' air fort
triste ; vous verrez, continua-t' elle, que
c' est quelque nouvelle victime ; il est aisé
à le remarquer par la douleur qui paroît
dans ses yeux ; nous étions si accablées
sainte-Agnès et moi, que nous fîmes peu
d' attention à la nouvelle que Renneville
nous aprenoit ; je n' avois garde d' imaginer
l' intérêt que je devois y prendre.
Renneville, qui ne demeuroit pas long-tems

en place, ne nous voyant point en
humeur de causer avec elle, sortit : nous
reprîmes notre conversation, et sainte-Agnès
plus pressée qu' à l' ordinaire de ses
chagrins m' avoüa naturellement qu' elle ne
se sentoit plus la force d' y pouvoir résister ;
je pris de-là occasion de lui dire qu' étant
dans ces sentimens, elle avoit tort de ne pas
prendre des précautions pour les faire cesser,
qu' il falloit les consulter, ou, pour
mieux dire, tenir des lettres prêtes, afin
que, si l' on trouvoit une occasion favorable,
elle pût s' en servir pour les faire tenir
à M De Mélicourt, qui avoit paru se montrer
si ardent pour ses intérêts : elle sembla

p274

soulagée de ce conseil, et me pria de l' aider
à écrire ce détail ; ce que je fis : elle y
joignit une protestation de ses voeux ; précaution
heureuse que nous prîmes, sans
pouvoir imaginer que je devois un jour y
donner lieu, et que nous étions à la veille
d' être séparées.

à peine sainte-Agnès avoit-elle cacheté
son paquet que la cloche du réfectoire
sonna ; nous nous levâmes avec précipitation
pour nous y rendre, nous avons été
déjà grondées plusieurs fois d' y être venuës
tard ; je fus à mon ordinaire me mettre à
la table des pensionnaires ; la demoiselle
dont Renneville nous avoit parlé y étoit ;
sa politesse la fit lever lorsque j' aprochai ;
mais, ô ciel ! Que vois-je ? Qu' on juge de
ma surprise et de mon étonnement. Le
coeur me battit, en reconnoissant une
grande fille, une personne que j' avois si
peu raison d' aimer ; enfin Mademoiselle
Delbieu.

Je devins pâle à cette reconnoissance,
un tremblement universel m' agita tout le
corps, je me laissai tomber sur ma chaise,
tout le monde s' empressa à me secourir ;
j' étois aimée, et les religieuses comme
les pensionnaires accoururent ; Mademoiselle
Delbieu fit comme les autres, elle
m' avoit méconnuë ; mais à peine eut-elle
jetté les yeux sur moi qu' elle me remit :

p275

que vois-je, s' écria-t' elle, grand dieu,
c' est Jeannette ! Qui l' eut crû ! Ah ! Je ne
suis pas surprise si mon frere se meurt ; en
disant ces mots, elle sortit comme une folle
en s' écriant, que j' étois une malheureuse,
et que j' étois cause que son frere
avoit été assassiné, et remplit toute la maison
de ses larmes et de ses cris.

Avant que d' aller plus loin, il me semble
qu' il est à propos de raporter la raison pour
laquelle cette demoiselle se trouvoit dans
le même convent où j' étois.

Un des valets du chevalier Delbieu
ayant été témoin du malheur qui lui étoit
arrivé, prit la poste, et fut en informer
madame sa mere ; cette dame, effrayée du
danger que couroit son fils, se mit sur le
champ dans une chaise avec sa fille, dans
l' intention de venir le secourir ; une mauvaise
nouvelle vient rarement seule, elle
rencontra à la sortie du château un exprès
venant de Paris, de la part de son
époux, qui venoitur sans
pareille. Toutes ces considérations pesées,
je panchai du côté qui m' apelloit à la félicité,
les avantages qu' on me proposoit me
parurent solides ; un pere et une mere me
refusent ce nom, j' en trouvois d' autres
qui me l' offroient sans l' avoir mérité ; je ne
me disois pas que le mari seul triomphoit ;
quoiqu' il en soit, je me livrai entièrement
à ces flatteuses idées, et je ne songeai plus
qu' aux moyens de sortir sans éclat du convent
fatal.

De quoi l' amour n' est-il pas capable ?
Quelque difficile qu' il fût d' échaper sans
qu' on s' en aperçût, cet embarras ne me
fut d' aucune difficulté ; l' expédient se conçut
sur le champ, et il me frapa. Je m' étois
toujours plû avec la tourrière, elle
étoit badine, aimable, et son emploi portoit
avec lui la dissipation ; je ne la quittois
guères, et je me réjouissois des allées et
des venuës qui se faisoient au tour, aussi-bien
que des nouvelles qui s' y disoient ; il
m' arrivoit même souvent de répondre pour
la tourrière, et d' ouvrir les portes avec

p252

elle, lorsque les besoins de la maison l' exigeoient.

Les clefs de la clôture étoient attachées dans un parloir, dont la grille donnoit dans la chambre des tourrières du dehors, il m'arrivoit souvent de me trouver seule à la porte, je sçavois les êtres à merveille, ce fut sur cette idée que je formai ma résolution. Mélicourt fut exact au rendez-vous que je lui avois donné, je lui fis part de mes idées ; il hésita sur la crainte qu' il avoit que je ne fusse surprise dans l' exécution, ce qui étant nous auroit mis dans le cas de ne pas retrouver une occasion prochaine, ou de me faire enlever de nouveau par mes parens ; il prétendoit qu' il étoit plus convenable d' attendre à la nuit ; je lui en fis concevoir la difficulté, la règle étant, que dès qu' elle étoit venue, la tourrière reportoit les clefs de la clôture dans la chambre de la supérieure. Je le rassurai, et lui fis remarquer, que pourvû qu' il tînt sa chaise prête à quelque distance de la porte du convent, et que le postillon fût toujours en état de marcher, il me seroit aisé de me jeter dans la voiture ; et qu' étant dans un village il n' y avoit pas à craindre que nous fussions arrêtez, quand, même on s' apercevrait dans le moment de ma fuite ; que le seul instant critique étoit l' ouverture

p253

de la porte, mais, que, puisque j' avois tant fait que de me déterminer, je prendrois des mesures si justes et le tems si favorable, que je ne serois pas prise sur le fait. Mélicourt convint de la facilité de cette exécution, il en fut transporté, nous nous quittâmes après avoir pris ces mesures, et dès le même jour il se tint prêt ; je ne pus trouver un moment favorable, et selon nos conventions, la chose fut remise au lendemain.

Je passai la nuit dans les inquiétudes les plus cruelles, je ne me couchai point ; ce qui m' avoit paru si aisé dans la spéculation, me sembla alors plus difficile dans la pratique : ce qui me consola, c' est que je n' étois en aucune façon soupçonnée, et comme je me levois ordinairement tard, je résolus de profiter du tems que l' on seroit à matines. La mere tourrière avoit coutume de n' y jamais manquer, et son

usage étoit, avant que de s' y rendre, de mettre dans le tour des tourrières du dehors, la clef de la première porte, pour leur donner la liberté de faire les affaires de la maison ; j' avois entr' ouvert la porte de ma cêlulle, pardevant laquelle la mere tourrière étoit obligée de passer ; je l' entendis au bruit de ses clefs, et je la reconnus ; je lui laissai le tems de faire ses affaires et d' aller au choeur ; et dès que je crus

p254

qu' elle y étoit, je me rendis au parloir. Vous devez juger de ma joïe de reconnoître les clefs ; je m' en saisis, et j' eus bien-tôt ouvert la porte de la clôtüre : j' eus la précaution de la fermer après moi, et d' emporter les clefs, afin d' avoir le tems de joindre mon amant, ayant tout lieu de craindre alors que je n' eusse été aperçue par une vieille tourrière qui étoit déjà levée, et qui avoit demandé deux fois qui c' étoit, et que j' avois entendu sonner, inquiète sans doute de ce que je ne répondois pas.

La prudence que j' avois eû de refermer la porte fut mon salut. J' aurois été reprise infailliblement par le tems que je fus obligée de mettre pour ouvrir la porte de la ruè, dont la serrure étoit extrêmement difficile : les religieuses étoient accouruës, et par une fenêtré ayant reconnu mon intention, crioient au secours : heureusement qu' il étoit matin, et que personne ne passa dans ce moment. Méricourt alerte, comme vous devez vous l' imaginer, accourut avec un valet à la porte, et faisoit ses efforts pour la jeter à bas ; le courage me reprit le voyant si près de moi, et m' ayant donné l' idée de me servir d' une seconde clef pour avoir la force de tourner celle qui étoit dans la serrure, elle s' ouvrit tout d' un coup : j' en fis un

p255

cri de joïe, et je me jettai entre les bras de Méricourt, avec un tremblement cependant

universel. Les religieuses au desespoir
de cet enlèvement continuèrent
leurs cris, et nous les entendîmes encore
bien loin du village. Nous courûmes toute
la journée sans nous arrêter, et nous
couchâmes dans un village françois où
nous étions à l'abri d'être pris. Le chapelain,
dont Mélicourt m'avoit parlé,
nous attendoit dans cet endroit, et selon
les mesures prises il fit avertir le curé,
qu'il avoit dessein de dire la messe le lendemain
au point du jour avant que de
partir ; et sous ce prétexte il nous maria,
en présence de quatre païsans, qui servirent
de témoins, et qui signèrent un
acte de célébration (tenu tout prêt) sans
y entendre de finesse. Nous partîmes ensuite
avec une satisfaction mutuelle, et
de mon côté très-tranquile de suivre un
époux que j'aimois, et de concilier mon
inclination avec mon devoir.
Le valet de chambre, qui étoit à cheval,
prit les devans, et arriva avant nous
à M où il prévint Monsieur et Madame
De Mélicourt de ce qui s'étoit passé :
je fus reçûë avec une bonté qui me fit
oublier aisément le peu de tendresse de
mes vrais parens ; je fus traitée de fille,
et de fille bien-aimée ; tout le monde m'adoroit

p256

dans cette maison, et j'eus tous
les lieux du monde de benir mon sort :
mais hélas ! Que les revers furent cruels,
c'étoit une bonace qui devoit être suivie
de la plus affreuse tempête ! Ah ! Je n'y
puis songer sans frémir d'horreur. Monsieur
De Mélicourt, qui souhaitoit cependant
que je fusse reconnuë ce que j'étois,
et qui trouvant de l'avantage à mon alliance,
à cause du bien considérable qui
devoit me revenir, en cas qu'elle fût ratifiée,
et qui en avoit peu, mit toutes mes
affaires en ordre, et selon les inductions
que j'avois données, orna sa requête de
témoignages valables. Il avoit été trouver
lui-même le jardinier et la jardinière chez
lesquels j'avois été nourrie, et chez lesquels
j'avois passé pour leur fille : pour ne
point effrayer ces bonnes gens, il avoit
feint de venir de la part de Madame De

et dans l' intention de les faire tomber plus aisément dans le panneau, il leur avoit donné de l' argent comme un surcroît de récompense des soins qu' ils avoient pris de moi : pendant la conversation qu' il eut avec eux à ce sujet, deux témoins très-honnêtes gens, avec lesquels il n' avoit aucune relation, avoient été mandez et apostez. Mes prétendus parens qui ne se défioient de rien, et qui crurent Monsieur De Mélicourt l' intendant de Monsieur et

p257

de Madame De ne firent point de mystère avec lui d' une chose dont il paroissoit si bien informé ; il eut enfin tout lieu d' être content de son voyage ; mais son exactitude à mettre les choses dans les règles nous perdit ; il leva le masque, lorsqu' il eut appris de ces gens, ce qu' il desiroit ; il oublia sa qualité d' intendant, et prit celle de commissaire, en les obligeant de signer une reconnoissance, comme je n' étois point leur fille, mais bien celle de Madame De . Le jardinier connut alors, aussi bien que sa femme, qu' on leur avoit tiré les vers du nez ; et dans la crainte que ma mere ne leur en marquât son ressentiment, ils ne furent pas plutôt libres qu' ils coururent la prévenir : l' inquiétude dans laquelle mon pere étoit de ma fuite, et qui faisoit sous main des perquisitions pour sçavoir ce que j' étois devenuë, revint de la surprise qu' elle lui avoit causée, au raport du jardinier, il aprit bien-tôt le reste de l' aventure et le nom de mes protecteurs. L' affaire lui parut d' une trop grande conséquence pour souffrir aucun délai ; il prit la poste sur le champ, et il fut à la cour pour prévenir tout ce qui pouvoit en arriver. Cependant le pere de mon mari ayant mis mes affaires en règle, m' envoya avec son fils dans une terre à deux lieuës de

p258

chez lui ; il avoit crû devoir cacher notre

mariage, et ne vouloit le déclarer qu' à l' extrémité, il craignoit le grand jour de la ville et des visites ; dès qu' il se déclaroit pour nos intérêts, ce n' est pas à moi à décider s' il prit le mauvais parti ; si j' en dois juger par les suites, il ne pouvoit en prendre un plus cruel ; peut-être qu' une conduite différente nous auroit fait éviter à Mélicourt et à moi un sort aussi malheureux. Mais, que dis-je, est-il des endroits à l' abri des ordres souverains ! Une nuit que nous dormions tranquillement, nous fûmes réveillés par nos gens qui vinrent se jeter en pleurs dans notre chambre : ah ! Nous dirent-ils, de quel malheur ne sommes-nous point menacés ! Le château est rempli d' archers, celui qui les commande dit qu' il est ici de la part du roi. Pendant ce discours deux exempts entrèrent, chacun d' eux nous signifia ses ordres ; mon cher mari vouloit se défendre, mais hélas ! Que pouvoit-il contre vingt hommes ! Je jetai des cris affreux, je gémissais, je pleurai, rien n' attendrit ces barbares ; ils nous séparèrent l' un de l' autre. Je ne sçai ce qu' ils firent de mon époux : pour moi, je fus amenée ici, où les premières personnes qui parurent à mes yeux, furent mon pere et ma mere ; la colere étoit peinte dans les yeux de l' un, et les

p259

pleurs mouilloient le visage de l' autre : petite fille, me dit mon pere avec dureté, il vous sied bien de tramer contre ceux qui vous ont tiré du néant, et de recourir à la calomnie, pour être libertine, et pour vous donner un mari ; il n' y a que deux partis pour vous, petite créature, celui de prendre le voile demain, ou de périr : en disant ces mots, il me menaça de la main : souvenez-vous de ce que je vous dis, ajouta-t-il ; et que si dans deux jours vous ne demandez à être religieuse, et que vous jasez, comme vous avez déjà fait, vous ne trouverez pas en moi un protecteur, mais un bourreau. En achevant ces mots, il me conduisit à la porte de clôture, parla à l' abbesse à l' oreille, après quoi il s' éloigna. Je ne vous répéterai point les chagrins

et les reproches que j' eus à essayer de la supérieure : outrée du premier tour que je lui avois joué en me sauvant de la maison, elle ne cessoit point de me tourmenter, et me disoit à tous momens que le meilleur parti que j' avois à prendre étoit d' obéir aveuglément, que Monsieur De étoit sans miséricorde, et qu' il falloit dès que j' aurois pris le voile que je me conduisise si différemment, qu' on pût oublier la vie que je venois de mener. Je passai la nuit et le jour suivant dans la douleur

p260

la plus amère, et le troisième l' on me fit religieuse.

Je ne sçai, ma chère demoiselle, continua sainte-Agnès, (c' étoit le nom de cette aimable fille) ce qui s' est passé depuis ce tems, ni ce qu' est devenu M De Mélicourt ; ce qu' il y a de certain et de plus cruel, c' est que l' année étant écoulée, mon pere, (que je ne dévois pas nommer tel, à cause de sa barbarie), se rendit ici le jour qu' elle finissoit, et m' ayant fait appeller, et s' étant enfermé avec moi, il me dit avec un ton, dont le souvenir me glace encore d' effroi, que si je ne faisois profession le lendemain ou le jour d' après, il viendrait me chercher, et qu' il avoit des moyens assurez de se venger de ma desobéissance.

Enfin, que vous dirai-je de plus ?

Je suis liée pour jamais depuis ce cruel sacrifice, je languis et je soupire : on m' a rendu la vie plus douce, il est vrai, parce que l' on ne me craint plus ; mais que pourroit-on jamais faire qui pût me dédommager des tourmens que j' endure ? Je dissimule, et je porte dans mon coeur toute la force de mes premiers engagements. état affreux ! Ma religion condamne mes regrets, je suis malheureuse pour le reste de mes jours, et je suis dans le doute horrible de mon salut. En achevant ces mots,

p261

la triste sainte-Agnès se mit à pleurer amèrement.
époux de mon coeur, s' écria-t' elle !
Pourquoi ne prononcerai-je plus ce
nom acquis à la face des autels ? Ah ! Ton
image m' est trop chère pour l' effacer de
mon ame ; les sanglots lui coupèrent la parole.
Je fus touchée jusqu' au vif de ce spectacle,
ma situation presente m' attendrit et
me fit partager ses peines ; je fis mes efforts
pour la consoler, et je lui donnai tant de
marques de mon amitié, que je parvins au
point de calmer sa douleur.
La confiance, que venoit de me faire
sainte-Agnès, étoit trop délicate et trop
entière, pour que je ne lui prouvasse pas
combien j' y étois sensible ; ce fut en lui
ouvrant mon coeur, et en ne lui cachant
aucun de mes secrets ; elle fut touchée de
ces marques sincères de mon attachement
et convint de mes peines, mais, aimable
Jeannette, continua-t' elle, elles peuvent
changer ; vous avez encore le plaisir de
pouvoir espérer : hélas ! Il n' en est pas de
même de ma situation, tout est perdu
dans la vie pour moi : la mort, qui peut finir
les tourmens de tout autre, n' est qu' une
porte ouverte à une éternité de suplices ;
quel devoir dois-je remplir ? Suis-je femme,
suis-je religieuse ? Que dis-je ! Je suis
l' une et l' autre à la fois. Mais, interrompis-je,
que n' avez-vous fait valoir vos engagemens

p262

à Monsieur De lorsqu' il voulut
vous obliger de prendre le voile ? Y ai-je
manqué, reprit sainte-Agnès, ne le
sçavoit-il pas ? De quel nom l' appelle-t' il
cet hymen ? De chansons et de desordres :
mais du moins, repliquai-je encore, vous
deviez protester de force et de violence :
eh ! L' ai-je pû, ajouta cette pauvre fille ?
Pendant tout le tems de mon noviciat j' ai
été gardée à vûë : de quoi m' auroit servi,
après ma profession, de me rebeller contre
une chose si bien cimentée, qu' à me faire
traiter avec plus de dureté ?
Je convins de la rigueur du sort de sainte-Agnès :
ses malheurs m' attachèrent à
elle au point, et je devins si intimement
son amie que je ne la pouvois quitter ; je
trouvois une douce consolation dans nos

confidences mutuelles ; mais ce soulagement me fut bien-tôt ôté, et je ne tardai pas à éprouver que le sort n' étoit pas encore las de me persécuter.

Quoiqu' on ne doive ajouter aucune foi à mille petites superstitions qui se glissent parmi les jeunes personnes, je ne pus cependant m' empêcher d' être frappée d' un rêve que je fis dans ce tems, et que le hasard a rendu le présage de ce qui m' est arrivé dans la suite.

Une pensionnaire nommée De Renneville, cadette de sept-soeurs, dont la mere

p263

avoit épousé en seconde nôces un jeune homme qui n' avoit rien, ne pouvoit s' accoutumer à l' usage qui fait tous les jours des religieuses : dans le cas où elle étoit, son antipathie mortelle pour le convent lui faisoit imaginer qu' elle ne devoit pas y rester : confirmée par le goût qu' elle avoit pour être mariée, depuis le matin jusqu' au soir elle ne se dissipoit que par les idées qui la promenoient dans le monde, et sa vivacité extrême la faisoit recourir aux secrets qu' une orgueilleuse ignorance a forgé pour pénétrer dans l' avenir. Sainte-Agnès et moi voyions cette fille avec plaisir, elle étoit de nos promenades et de nos récréations : et sans être de notre confiance, nous ne laissions pas d' en user avec elle avec beaucoup de franchise, c' est-à-dire, que nous ne lui cachions point notre aversion pour le cloître ; nos conversations ne rouloient que sur notre impatience d' en sortir, fondée le plus souvent sur le plus chimérique espoir, il ne se passoit point de jour que Renneville ne nous communiquât quelques idées à ce sujet : malgré la défense formelle de se servir de cartes, elle en avoit un jeu qu' elle consultoit tous les jours, et dans lequel elle prétendoit deviner ce qui devoit lui arriver. Elle suposoit encore qu' elle avoit des secrets infailibles pour tirer sur les

p264

songes des conséquences certaines de l' avenir :
quoique sainte-Agnès et moi ne
donnassions pas dans ces visions, nous ne
laissions pas de nous en amuser ; sa première
occupation, dès le matin, étoit de
nous apprendre le rêve qu' elle avoit fait la
nuit ; ensuite elle nous demandoit les nôtres,
et puis elle les expliquoit à sa fantaisie ;
lorsque nous voulions la mettre en
colère, ce qui nous arrivoit quand Sainte-Agnès
et moi voulions être seules,
nous n' avons qu' à lui dire que nous ne
croiyons pas un mot de ce qu' elle nous disoit ;
c' étoit aussi la mortifier par l' endroit
le plus sensible.

Un soir que nous rêvions tristement au
coin de mon feu, sainte-Agnès et moi,
De Renneville entra dans ma chambre
avec un air aussi satisfait que si elle nous
eût aporté les meilleures nouvelles : pour
le coup, s' écria-t' elle en nous embrassant,
vous ne me traiterez plus de folle, j' ai un
secret infailible, immanquable, pour sçavoir
par un rêve tout ce qui nous arrivera
à chacune de nous : mon dieu, que j' en
suis aise, continua-t' elle en frappant des
mains et en sautant ; nous ne pûmes nous
empêcher de rire du transport avec lequel
elle s' exprimoit : ne badinez pas, ajouta-t' elle,
quand vous sçaurez ce qu' il faut faire,
je gage que vous serez ravies ; tenez,

p265

s' écria-t' elle en tirant un livre de sa poche,
voici de quoi il est question, cela est
imprimé, jugez si l' on doit avoir aucun
doute : j' ouvris le livre, il étoit intitulé ;
traité des songes et leurs interprétations,
avec les secrets dont on doit se servir pour
les exciter : il y en avoit de plusieurs sortes ;
j' en rapporterai une dont nous fûmes
obligées de nous servir par complaisance.
Il falloit être deux fois vingt-quatre heures
sans souper, le troisième jour ne point
dîner, le même soir prendre pour nourriture
un gâteau d' une demie livre de farine
sans sel, et au lieu de beurre pour le paîtrir,
de la graisse d' une poule noire, et
de l' eau de la pluye.
La poule noire avoit frappé De Renneville ;

sur ce préjugé elle garantissoit le
secret infailible : il fallut absolument en faire
l'essai ; nous prétextâmes chacune, en
différens jours, des indispositions pour
nous dispenser du réfectoire. Sainte-Agnès
fut la première qui accomplit le mystère ;
elle avoit fait, à ce qu' elle nous dit le lendemain,
le rêve le plus positif : voyez,
s' écria De Renneville e m' adressant la parole,
la force de ce secret ! Fort bien, repris-je,
mais écoutons jusqu' au bout. La
pensionnaire fut bien attrapée, lorsque
sainte-Agnès ajoûta qu' il étoit bien vrai
qu' un songe intéressant l' avoit agitée toute

p266

la nuit, mais qu' à son réveil elle ne s' étoit
pas souvenuë de la moindre chose ; cela
devoit me dégoûter de tenter l' aventure,
mais pour avoir la paix il fallut consentir
à l' essayer à mon tour : la faute fut
rejetée sur ce que sainte-Agnès avoit bû
deux fois après le gâteau, et qu' il étoit
spécifié que ce ne devoit être qu' une : j' observai
à la lettre l' ordonnance.

Je ne rêveis guères d' ordinaire, cependant
je le fis la nuit en question, soit que
mon imagination fût échauffée, ce que je
crois plus vrai-semblable, ou que le secret
fît son effet. Je fis un rêve dont je me souviendrai
toute ma vie ; il est si suivi et si
singulier que j' ai crû devoir le rapporter ;
ma raison le regarde comme un pur hazard,
mais ce hazard a cependant un parfait
raport à tout ce qui m' est arrivé depuis.
Il me sembloit que j' étois hors du convent
dans un chemin difficile et très-épineux ;
dans l' embarras où j' étois d' y marcher,
mes yeux cherchoient un endroit
plus favorable pour le faire, un sentier
derrière une haye se fit entrevoir, et je
souhaitois avec impatience de le gagner ;
j' avançai quelques pas, mais plus j' allois
en avant et plus je m' embourbois ; cependant
l' espérance d' arriver à ce sentier
me fit mépriser les obstacles qui s' y oposoient ;
je n' en serois cependant pas venuë

p267

à bout sans un inconnu qui survint ;
il étoit dans ce même sentier, et sans me
parler il me montra du doigt un passage
par lequel j' y arrivai : dès que j' y fus il
marcha devant moi, et tournoit de tems
en tems la tête en soûriant : son habit étoit
noir, et sa phisionomie si douce que je le
suivois avec confiance.

Nous avons fait environ une demie
lieuë de cette manière, lorsque nous rencontrâmes
un ruisseau fort large qui coupoit
le sentier en deux ; il n' étoit pas possible
de gagner l' autre côté sans passer au
travers, et la crainte que j' avois de l' eau
qui étoit fort rapide me retenoit sur les
bords.

Cet obstacle ne retint pas l' inconnu ; je
le vis passer, et il me sembloit qu' il marchoit
sur les eaux : dès qu' il fût de l' autre
côté il m' apella, et il m' invita à suivre son
exemple : je n' osois, la frayeur de me noyer
m' en empêchoit. Je remontai les bords
espérant de trouver un passage, mais plus
j' allois en avant et plus le torrent s' élargissoit ;
je revins sur mes pas, et j' allois
enfin le franchir ; l' inconnu m' y convioit
avec les signes les plus flatteurs, lorsque
j' entendis une voix dans les airs, qui me dit
ces paroles : *Jeannette, Jeannette, prenez
garde à vous, si vous passez le ruisseau,
un monstre vous dévorera* . Je levai les yeux

p268

au ciel, et je vis dans un nuage, qui se
déroboit à mes yeux, une femme, dont
le regard étoit majestueux ; il me sembloit
qu' elle étoit sur la poupe d' un vaisseau,
il y avoit des banderolles que le vent agitoit,
où étoient écrits ces mots : *sans la
vertu l' on ne peut arriver au port* : dans un
instant tout disparut.

Je jettai tristement les yeux sur le ruisseau ;
l' homme dont j' ai parlé redoubloit
ses instances pour me le faire passer ; mais
frapée de cette voix, je tournai le dos avec
précipitation, et retournai sur mes pas :
la curiosité me fit regarder derrière moi
lorsque je fus éloignée, dans la crainte que
je ne fusse suivie : mais quel fut mon étonnement !
Quelle métamorphose ! Au lieu de

l' inconnu, je vis un monstre affreux qui me poursuivait, et sembloit vouloir me dévorer ; j' en fus si effrayée que je m' enfuis avec de nouvelles forces.

Lorsque je fus bien éloignée, et que je me crus hors de danger, je retournai encore la tête de ce fatal côté. Au lieu d' un ciel serein et brillant qui paroissoit devant moi, je vis à la place du ruisseau un brouillard épais et noir, qui exhalait une odeur empestée, des éclairs sillonnaient de tems en tems à travers les nuages, avec des éclats de tonnerre si bruyants, que je recommençai à recourir avec de nouveaux efforts.

p269

à mesure que j' avançais, le sentier s' élargissoit ; j' arrivai enfin à une prairie riante et émaillée de mille fleurs, un palais magnifique et d' une structure pompeuse en terminoit la vûë. Dieu merci, m' écriai-je, me voilà donc à la fin de mes peines : ce palais est habité, on m' y recevra peut-être ; j' avançai dans cette confiance jusqu' au bâtiment ; mais quelle fut ma surprise de n' y point trouver de portes, je tournois à l' entour et nulle ne s' offroit à mes yeux ; la nuit baissoit, l' idée du monstre que j' avois vû m' allarmoit ; je vais, disois-je, en être dévorée, et je pleurois amèrement.

J' étois dans cette perplexité, lorsqu' un mouton plus blanc que la neige, enjolivé de rubans et de fleurs, vint me caresser ; il étoit si doux et si prévenant que je le flatois avec plaisir, il paroissoit charmé de mes complaisances ; mais quel fut mon étonnement, lorsqu' il me parla, et qu' il me dit :

suivez-moi, Jeannette, je vais vous faire entrer dans un palais, où vous trouverez la félicité : hélas ! Repris-je, charmant mouton, comment cela se pourroit-il, (croyant qu' il me parloit de celui près duquel j' étois) j' en ai cherché vainement la porte : *suivez-moi, continua-t' il, je vais vous la découvrir* ; j' obéis, et ce ne fut pas sans étonnement que nous laissâmes à côté

p270

le beau palais, où mes vœux aboutissoient.
Je n'avois pas vû un corps de logis qui
en étoit peu distant, et dont nous prenions
le chemin ; mais ce bâtiment étoit
aussi affreux, que celui dont je viens de
parler étoit beau : les murailles en étoient
noires, et la porte extrêmement grande,
par laquelle il entroit perpétuellement du
monde, sans que j'en visse ressortir personne ;
ce coup d'oeil m'intimida, et je m'arrêtai :
le beau mouton fit tout ce qu'il put
pour m'engager à passer outre ; ce n'est
pas-là, répondis-je à ses discours flateurs,
le beau palais ; je ne veux pas entrer dans
celui-ci.

Le mouton connoissant qu'il ne pouvoit
rien gagner sur moi, se leva sur les
pattes de derrière : *puisque la douceur ne
peut rien sur toi, il faut donc me montrer
tel que je suis* ; en prononçant ces mots,
sa toison se changea en poil d'un brun roux
extrêmement hérissé, ses yeux si doux s'allumèrent
et devinrent furieux. Qu'on juge
de mon effroi ! Je reconnus le monstre qui
m'avoit poursuivie ; il se jeta avec fureur
sur moi, tout retentit de mes cris affreux.
J'allois devenir sa proie, lorsqu'une voix
perçante suspendit sa fureur : *arrête ennemi
fatal, s'écria-t'elle ; Jeannette n'a pas
voulu d'elle-même entrer dans ton palais :*

p271

*tu n'as plus aucun droit ; retire-toi, ô vice,
les épreuves suffisent ; le mien sera dorénavant
son azile* . Ces mots prononcez, la
même divinité, que j'avois vû dans les
airs, s'est aparuë ; elle se couvrait le visage,
et sembloit se parer de la vûë du redoutable
monstre. Elle me tendit la main,
et me conduisit au palais désiré : nous y entrâmes
par un petit escalier fort roide qui
avoit échappé à mes recherches ; je me trouvai
bien-tôt dans un temple, tout y respiroit
la douceur et la joie, la vertu y présidoit ;
sa cour étoit peu nombreuse, mais
choisie et brillante, l'on y goûtoit les plus
solides plaisirs ; cependant il me sembloit
que j'y desirois quelques choses ; mais, ô
songe flateur, mes vœux furent bien-tôt
comblez : la sagesse me prit par la main

et me conduisit à l' autel : qui vois-je !
Grand dieu ! Le marquis mon amant ! Nos
mains ont été unies ; mais, ô prodige ! Une
si grande douceur s' empara de mon ame à
cet instant, que mon coeur n' y pouvant
résister, je crus que je me mourrois, et je
me réveillai en sursaut.

Ce rêve me fit une telle impression à
mon réveil, que je fus plus de deux heures
à y réfléchir. Sainte-Agnès et De Renneville
entrèrent dans ma chambre, et me
surprirent en cet état : je gage, me dit
cette dernière, que vous avez rêvé, et

p272

que vous n' avez pas oublié votre songe.
Je ne crus pas devoir lui en faire part,
je réservai cette confiance pour ma bonne
amie, et je m' excusai, comme elle, sur
un parfait oubli : vous êtes des dissimulées,
nous dit-elle, je m' en aperçois assez, le
secret est bon, et vous en avez ressenti
les effets, mais vous vous cachez : eh bien,
continua-t' elle avec un air de dépit, je
l' éprouverai moi dès ce soir, et pour vous
punir de votre défiance, je suivrai votre
exemple, et sortit en prononçant ces
mots : elle étoit quelquefois si étourdie, et
commençoit à nous gêner si souvent, que
nous ne fûmes pas fâchées qu' elle nous
laissât en repos.

Dès que nous fûmes seules, je racontai
à sainte-Agnès le rêve que j' avois fait ;
elle en fut surprise, et me dit qu' il devoit
signifier quelque chose : vous aurez du chagrin,
poursuivit-elle ; mais vous serez heureuse
au bout d' un tems. Hélas ! Il n' en est
pas de même de ce qui me regarde, je n' ai
plus rien à espérer, et je ne dois m' attendre
qu' à de continuelles souffrances ; je tâchai
de dissiper cette idée : cette pauvre
fille avoit les larmes aux yeux : pour la distraire,
je lui fis écrire mon rêve ; nous
nous occupions souvent l' une et l' autre à
coucher sur le papier nos aventures, et cet
amusement avoit l' art de nous distraire de
nos chagrins.

p273

Un matin que sainte-Agnès et moi raisonnions sur le malheur qu' a une fille d' être sacrifiée à l' intérêt ou à la passion de ses parens, De Renneville entra, et vint interrompre ces réflexions, en nous aprenant qu' il venoit d' entrer dans la maison une grande demoiselle, qui avoit l' air fort triste ; vous verrez, continua-t' elle, que c' est quelque nouvelle victime ; il est aisé à le remarquer par la douleur qui paroît dans ses yeux ; nous étions si accablées sainte-Agnès et moi, que nous fîmes peu d' attention à la nouvelle que Renneville nous aprenoit ; je n' avois garde d' imaginer l' intérêt que je devois y prendre. Renneville, qui ne demuroit pas long-tems en place, ne nous voyant point en humeur de causer avec elle, sortit : nous reprîmes notre conversation, et sainte-Agnès plus pressée qu' à l' ordinaire de ses chagrins m' avoüa naturellement qu' elle ne se sentoit plus la force d' y pouvoir résister ; je pris de-là occasion de lui dire qu' étant dans ces sentimens, elle avoit tort de ne pas prendre des précautions pour les faire cesser, qu' il falloit les consulter, ou, pour mieux dire, tenir des lettres prêtes, afin que, si l' on trouvoit une occasion favorable, elle pût s' en servir pour les faire tenir à M De Mélicourt, qui avoit paru se montrer si ardent pour ses intérêts : elle sembla

p274

soulagée de ce conseil, et me pria de l' aider à écrire ce détail ; ce que je fis : elle y joignit une protestation de ses voeux ; précaution heureuse que nous prîmes, sans pouvoir imaginer que je devois un jour y donner lieu, et que nous étions à la veille d' être séparées. à peine sainte-Agnès avoit-elle cacheté son paquet que la cloche du réfectoire sonna ; nous nous levâmes avec précipitation pour nous y rendre, nous avons été déjà grondées plusieurs fois d' y être venuës tard ; je fus à mon ordinaire me mettre à la table des pensionnaires ; la demoiselle dont Renneville nous avoit parlé y étoit ; sa politesse la fit lever lorsque j' aprochai ; mais, ô ciel ! Que vois-je ? Qu' on juge de

ma surprise et de mon étonnement. Le
cœur me battit, en reconnoissant une
grande fille, une personne que j' avois si
peu raison d' aimer ; enfin Mademoiselle
Delbieu.

Je devins pâle à cette reconnoissance,
un tremblement universel m' agita tout le
corps, je me laissai tomber sur ma chaise,
tout le monde s' empressa à me secourir ;
j' étois aimée, et les religieuses comme
les pensionnaires accoururent ; Mademoiselle
Delbieu fit comme les autres, elle
m' avoit méconnuë ; mais à peine eut-elle
jetté les yeux sur moi qu' elle me remit :

p275

que vois-je, s' écria-t' elle, grand dieu,
c' est Jeannette ! Qui l' eut crû ! Ah ! Je ne
suis pas surprise si mon frere se meurt ; en
disant ces mots, elle sortit comme une folle
en s' écriant, que j' étois une malheureuse,
et que j' étois cause que son frere
avoit été assassiné, et remplit toute la maison
de ses larmes et de ses cris.

Avant que d' aller plus loin, il me semble
qu' il est à propos de rapporter la raison pour
laquelle cette demoiselle se trouvoit dans
le même convent où j' étois.

Un des valets du chevalier Delbieu
ayant été témoin du malheur qui lui étoit
arrivé, prit la poste, et fut en informer
madame sa mere ; cette dame, effrayée du
danger que couroit son fils, se mit sur le
champ dans une chaise avec sa fille, dans
l' intention de venir le secourir ; une mauvaise
nouvelle vient rarement seule, elle
rencontra à la sortie du château un exprès
venant de Paris, de la part de son
époux, qui venoit de deux jours dans sa retraite,
qu' on lui faisoit espérer qu' il pourroit retourner
à Paris au premier jour, mais
que ces nouvelles ne le réjoüissoient qu' autant
qu' il espéroit de m' y revoir ; il me faisoit
part ensuite d' une lettre que son pere
lui écrivoit, par laquelle il l' engageoit de
faire un voyage en Allemagne, pour faire
oublier, à ce qu' il disoit, ses dernières
aventures ; il n' y étoit parlé en aucune façon
de moi, ce qui inquiétoit mon amant,
à ce qu' il me marquoit, par la connoissance
qu' il avoit du caractère de son pere,

dont il se défioit beaucoup ; il me demandoit en grace de lui faire un long détail de ma situation présente, en me recommandant de ne point m' affliger, et qu' il veillerait sans cesse non-seulement à mes intérêts, mais encore à ma tranquillité.

Ces nouvelles me furent très-agréables, et mirent trêve à mes ennuis ; c' est le propre de ceux qui sont accoutumés d' avoir du chagrin, de saisir le premier intervalle et le moindre espoir pour se consoler ; effet des faiblesses de la nature qui répugne aux souffrances. J' écrivis une grande lettre au marquis, et je lui fis part de tout ce qui m' étoit arrivé : Dubois m' assura qu' il auroit ma lettre dans deux jours, et qu' il étoit attendu avec l' impatience la plus vive,

p301

se mourant d' ennui, quoiqu' on fit ses efforts dans la ville où il étoit, pour le dissiper agréablement. Une inquiétude secrète, et dont je ne fus pas la maîtresse, me fit questionner ce valet de chambre, sur ce qui lui étoit échappé ; il me dit que la ville où résidoit le marquis étoit remplie de beaucoup de jolies femmes, dont plusieurs trouvoient ce seigneur extrêmement à leur gré ; je ne puis assurer si ce fut jalousie ou délicatesse ; ce qui est de certain, c' est que je voulus que Dubois me fit le portrait des belles lorraines qu' il m' avoit vantées ; je le fis asséoir pendant que je me coëffois ; il me fit le détail suivant.

La ville où nous sommes actuellement s' appelle Pont-à-Mousson, me dit-il ; la situation en est extrêmement riante, et l' on ne regrette point en y entrant, comme dans la plupart des autres villes, le séjour de Paris ; la noblesse y est extrêmement polie, et le bourgeois très-affable. Les femmes y sont prévenantes, et se mettent aussi-bien qu' à Paris. Entre celles qui s' y distinguent par les façons et par les charmes, je vous nommerai Madame De Gombervault ; c' est une blonde très-blanche, et dont l' extrême douceur prévient agréablement. Monsieur son mari est capitaine des gardes de Sar et fait bien les honneurs de sa maison. Monsieur le marquis

y a mangé, aussi-bien que chez madame la baronne d' Atel, brune piquante, et d' un esprit délicat et élevé. Monsieur son mari est chambellan du prince, et joint à beaucoup de probité, l' inclination de rendre service aux étrangers de distinction qui arrivent en cette ville. Il est extrêmement curieux en livres, et monsieur le marquis a tous les lieux du monde de se louer de ses bonnes façons.

La troisième maison, dans laquelle il est aussi parfaitement bien reçu, est celle de madame la présidente des Landres ; cette dame est très-aimable et fait manger son bien avec beaucoup de graces et de bon coeur, elle est toujours une des premières à proposer les plaisirs. Monsieur son mari président de Vitry-Le-François, est un cavalier des plus accomplis que je connoisse.

L' on trouve aussi chez le prévôt de cette ville tous les agrémens possibles ; madame sa femme a beaucoup de goût pour la danse, ce qui fait qu' il y a souvent des bals chez elle. Elle a deux filles très-aimables ; la première est mariée à un exempt des gardes de Sar nommé saint-Val, grand musicien, et qui jouë parfaitement de la viole ; on ne lui reproche qu' un défaut, c' est celui d' être jaloux, et on peut le lui pardonner, parce que madame sa femme est faite pour inspirer des passions ;

comme monsieur le marquis alloit plus souvent dans cette maison, à cause de la musique qu' il aime passionnément, on s' étoit imaginé qu' il avoit du goût pour la jeune femme.

Dubois alloit continuer, lorsque je l' interrompis ; l' inquiétude me saisit, et il me sembla qu' il me cachoit quelque chose ; vous passez bien légèrement, lui dis-je, sur le chapitre de Madame De Saint-Val ; dites-moi naturellement si monsieur votre maître, pour se dissiper, n' en a pas fait l' amoureux : ah, ah, s' écria Dubois en soûriant ; je crois, Dieu me le pardonne, mademoiselle, que vous êtes jalouse ?

Moi, point, interrompis-je en rougissant, cela me conviendrait très-peu ; d' ailleurs, je ne suis point faite pour gêner monsieur le marquis : je prononçai ces mots la larme à l' oeil et en me retournant au plus vite. Dubois, qui s' en aperçut et qui m' étoit tendrement attaché, connoissant les intentions secrettes de son maître, et combien il seroit affligé s' il aprenoit jamais qu' il m' eût donné occasion de me chagriner, me fit revenir de mes allarmes, que je n' eus pas la force de lui cacher, en entrant dans un détail exact de la vie que le marquis menoit : dès qu' il me vit apaisée, il reprit son discours et me conta un nombre de jolies aventures qui étoient arrivées à Pont-à-Mousson

p304

et qui trouveront peut-être leur place dans le cours de ces mémoires. Nous en étions sur une des plus plaisantes, causée par la jalousie, et dont je riois du meilleur coeur, lorsque Madame De G vint nous interrompre ; elle remit à Dubois une lettre pour son maître, lequel n' attendant que cette dépêche pour reprendre la poste, prit congé de nous, et partit. Je me sentis une consolation extrême d' avoir écrit au marquis ; c' étoit la première des lettres qu' il avoit eues de moi, où les sentimens de mon coeur étoient si clairement énoncés. Rien ne soulage tant que de pouvoir exprimer ce que l' on pense, sur-tout lorsqu' on n' est pas retenu par les loix de la bienséance et de la modestie ; il s' en seroit bien fallu que j' eusse osé lui exprimer de bouche, ce que ma plume lui traça ; il m' a avoué depuis que la réception de ma lettre l' avoit comblé de joye : j' imagine, par ma propre expérience, que, lorsque l' amour est fondé sur l' estime et sur la vertu, les douceurs qu' il procure sont au-dessus cent fois de celles qui naissent du trouble des passions, du moins je l' ai entendu dire à ceux qui ont connu les unes et les autres ; mais revenons, chacun a son goût, et je ne crois pas devoir le disputer. Cependant à mesure que je grandissois,

la raison augmentoit avec l' âge et me donnoit
 une fermeté qui me soutenoit contre
 les frayeurs de l' avenir. Madame De G
 qui avoit beaucoup d' esprit et d' usage du
 monde, polissoit extrêmement mon éducation ;
 l' attachement sincère qu' elle démêloit
 que j' avois pour elle, l' avoit prévenuë
 au point qu' elle s' entretenoit des jours entiers
 avec moi ; ces fréquentes conversations
 m' avoient ouvert l' esprit ; sans avoir
 été dans le monde, j' en connoissois les allures,
 par les histoires différentes qu' elle me
 mettoit devant les yeux, et qui se passent
 journellement : dès que j' étois seule, j' examinóis
 avec soin toutes les choses qui m' avoient
 été dites, et ma vivacité, en me les
 faisant aprofondir, me faisoit conclure presque
 toujours, que chaque saison entraîne
 après soi les suites nécessaires de leurs dépendances ;
 de-là je me persuadois que chaque
 chose est suivie d' une autre, que tout
 passe dans la vie, et que les malheurs presens
 doivent être suportez en considération
 de ce qu' ils sont distraits ou suivis par d' autres
 événemens, qui doivent les faire oublier ;
 enfin, sur ces principes je chassois le
 tems, si j' ose m' exprimer ainsi, dans la confiance
 où j' étois qu' ils m' améneroient tôt
 ou tard au point désiré ; et ce but, ce point,
 je ne rougirai point de l' avoüer, c' étoit de
 me voir un jour unie à mon amant.

Je n' ose assurer qu' on ait des pressentimens
 de ce qui nous doit arriver : comme
 femme il ne m' est pas permis d' aprofondir la chose,
 mon sentiment décideroit
 de peu ; cependant ce qui est de certain,
 c' est qu' après avoir poussé assez loin la veille
 avec Madame De G je rentraí dans ma
 chambre avec une inquiétude extrême, et
 qui ne m' étoit pas ordinaire ; j' eus toutes
 les peines du monde à me coucher, ce qui
 ne m' arrivoit jamais : ne sçachant à quoi
 attribuer mon insomnie, je me mis à relire
 les lettres du marquis, espérant que
 cette lecture me tranquiliserait ; mais soit
 qu' elles me rapellassent vivement tout ce

qui m' étoit arrivé, ou que le stile d' un
amant tient une jeune personne éveillée,
je ne pus parvenir à fermer l' oeil, j' éteignis
cependant ma lumière et me couchai :
les coqs qui chantoient et m' annonçoient le
jour, furent cause que je me forçai à prendre
du repos ; mais vain espoir ! J' avois
beau fermer les yeux, choisir une situation
commode, je n' étois pas plutôt tournée
d' un côté, que je me jettois de l' autre ;
ces agitations perpétuelles me tourmentèrent
au point que je pris la résolution de
me lever et de r' allumer ma lumière ; j' allois
sortir enfin de mon lit, lorsque j' entendis
fraper fortement à ma porte ; je fis
un saut de frayeur ; le jour commençoit à

p307

poindre seulement, et on n' avoit pas coutume
de venir m' interrompre à cette heure ;
ma porte étoit fermée aux verrous ;
car depuis les desseins qu' on avoit eû de
m' enlever, j' étois exacte à prendre ces
précautions : cependant les coups redoublèrent ;
je demandai en tremblant ce qu' on
me vouloit ; la voix de Madame De G
répondit que j' ouvrisse, mais ce fut avec
un ton qui me glaça ; il me parut qu' elle
n' étoit pas seule, et qu' un homme parloit
avec elle ; je jettai ma robe dans mes bras,
et la porte étant ouverte, je vis entrer un
homme très-bien mis, que Madame De
G accompagnoit ; il avoit la bouche ouverte
pour me parler, mais après avoir fixé
les yeux sur moi, il les tourna vers ma
protectrice : vraiment, madame, s' écria-t' il,
je ne m' attendois pas à faire de la peine
à une aussi jolie personne ; je ne suis
plus surpris des frayeurs de monsieur le
marquis de L S à son sujet : de l' esprit
et du manège avec cet aimable minois peuvent
faire faire bien du chemin à monsieur
son fils : pendant ce discours Madame De G
s' étoit jettée sur mon lit où j' étois
éperduë. Ah ! Jeannette, que je suis malheureuse,
me dit-elle, de vous avoir connuë
pour vous perdre si-tôt. Ce discours
jetta l' effroi dans mon ame étonnée : juste
ciel ! M' écriai-je en pleurant, que me dites-vous,

madame ? Ah ! Je ne vous quitterai jamais, plutôt mourir, et en même-tems, je me jettai dans ses bras. L' inconnu s' aprocha alors avec politesse : je suis au desespoir, ma belle demoiselle, me dit-il, du trouble que je vous cause, et beaucoup plus de l' ordre qui m' oblige à vous arrêter ; vous trouverez cependant avec l' esprit que madame m' a dit que vous aviez, dont je ne doute pas, des sujets de consolation. Monsieur le marquis en obtenant une lettre de cachet pour vous mettre dans un convent, devoit vous y faire conduire par ceux qui sont destinez à ces sortes d' emplois ; il m' avoit confié son dessein et ses raisons ; un mouvement inconnu m' a fait demander cette commission, plus par curiosité, je vous l' avouë, que par aucune vûë de vous faire de la peine : j' ajouterai un troisiéme motif, et je ne feindrai point d' en faire l' aveu devant madame, connoissant assez, par l' amitié qu' elle vous marque, qu' elle n' est point suspecte ; je suis ami et serviteur de mon cousin votre amant, nonobstant sa discrétion et son peu de confiance, je suis assez au fait de ses affaires ; dès que la vôtre a éclaté, et que j' ai connu les intentions du pere du marquis, j' ai feint de les trouver raisonnables, pour être à portée de ménager son ressentiment ; ainsi, mademoiselle,

ne craignez rien, vous n' aurez d' autre mal que celui d' être séparée de madame ; et des tems plus heureux vous feront oublier ces momens presens ; je vous avouë que vos pleurs et votre état me touchent beaucoup, et que je voudrois à present, pour toute chose au monde, ne m' être pas engagé si avant. Monsieur De Saint-Fal (c' étoit le nom de l' inconnu) soupira en prononçant ces mots. Madame De G voulut profiter de la pitié qu' il marquoit, pour l' engager à s' en retourner sans moi ; et elle lui proposa d' apporter pour excuse, que je m' étois sauvée deux jours avant qu' il arrivât : il

n' est pas possible, madame, reprit-il ; mon oncle est parfaitement instruit que mademoiselle est chez vous ; une personne que vous connoissez et que je ne puis vous nommer, paye un espion ici, qui, en cas que mademoiselle fût sortie de chez vous, devoit la suivre, et donner sur le champ de ses nouvelles ; vous voyez, mesdames, que je vous parle de bonne foi, il ne doit pas vous être difficile de soupçonner d' où le coup part. Ah ! La méchante, m' écriai-je, c' est la fausse Mademoiselle Delbieu, qui, pendant ses caresses, me trahissoit. Madame De G qui n' étoit pas si intéressée que moi en cette affaire, ne l' avoit point soupçonnée. Mon discours lui fit tourner

p310

les yeux vers Monsieur De Saint-Fal : un coup d' oeil de sa part ne lui donna pas lieu de douter de la méchanceté de cette fille ; elle haussa les épaules et m' embrassa, en m' assurant qu' elle ne m' abandonneroit jamais. Je ne puis résister, me dit-elle, aux ordres du roi, eux seuls sont capables de vous arracher de mes bras. La lettre que le pere de votre amant m' écrit est remplie de pardons, de la violence à laquelle il est obligé de recourir, pour prévenir, dit-il, les suites les plus fâcheuses ; c' est à cause de la considération qu' il a pour moi, continua-t' il, qu' il m' envoie son neveu, au lieu d' un exempt ; et sçachant, dit-il, celle que j' ai pour vous, il m' assure, en cette faveur, que vous serez traitée avec toutes sortes de ménagemens ; ainsi, ma chère fille, prenez courage, cédez à la nécessité et conduisez-vous toujours avec sagesse, Dieu vous benira et vous mettra au-dessus de la fortune et de tous les événemens fâcheux ; elle fit signe alors à Monsieur De Saint-Fal de sortir un moment ; et cette charmante dame, pour me donner la force d' esprit, s' y prit par les moyens les plus adroits, en me disant, que c' étoit en de pareilles occasions que je devois faire connoître que j' étois digne des sentimens que le marquis avoit pour moi, marquer une élévation au-dessus de ma

naissance, qui fit rougir la nature et la fortune de s' être méprises en me mettant au monde ; d' ailleurs, Jeannette, songez bien que plus vous souffrirez pour votre amant, et plus vous lui serez chère ; je ne vous en dis pas davantage, vous m' entendez ; il faut laisser à Dieu le tems de faire le reste.

Cette exhortation me frapa, je la trouvai conforme à ce qui se passoit alors dans mon coeur : ouï, ouï, lui dis-je en me levant et en me préparant à partir ; le marquis me tiendra compte du sacrifice que je vais lui faire ; je dévorai mes pleurs, et je repris sur le champ de la sérénité et un visage tranquile ; je parus à Monsieur De Saint-Fal, qui rentra un moment après, une personne différente ; il en fut surpris et charmé, je lui fis toutes les politesses que son âge et son rang exigeoient, en l' assurant que j' étois prête à obéïr aux ordres dont il étoit chargé, le suppliant d' assurer à son retour monsieur le marquis que tout ce qui venoit de lui m' étoit respectable, jusqu' à ses rigueurs. Le neveu du pere de mon amant se récria plusieurs fois sur ma raison et sur ma fermeté ; lorsque tout fut prêt, j' embrassai mon aimable protectrice avec l' amitié la plus tendre ; j' eus beau prendre sur moi, cet adieu fut arrosé de mes larmes, les siennes me

prouvérent ses bontez : en me disant le dernier adieu, elle me coula dans la main sa bourse, sans que le comte s' en aperçût ; et lorsque je montai en chaise, la pauvre Christine jetta les hauts cris.

PARTIE (

Pendant le tems que dura le voyage, qui fut allongé de deux jours par la raison qui sera expliquée plus bas, Monsieur De Saint-Fal eut toutes les attentions et les soins

dont il auroit pû prévenir la personne la plus distinguée ; il est vrai que le premier jour m'annonçoit toute autre chose : les idées malignes qu' on lui avoit donné de moi, lui avoient fait présumer que je devois être une personne sans éducation et facile : ce préjugé lui avoit fait prendre un air familier, que je scûs relever avec une fermeté et une politesse qui l' étonna ; il ne

p314

s' attendoit à rien moins de ma part ; il avoit débuté pour m' intimider par prendre un ton qui me faisoit sentir et sa supériorité et la distance qu' il y avoit de lui à moi, et sous prétexte de me donner des avis, disoit-il, pour ne point être malheureuse le reste de mes jours, il me conseilloit amiteusement de ne point être si fière et de me mettre à ma place, en m' avoüant que c' étoit le chemin le plus naturel ; pour rendre ce discours plus touchant, il me flattoit sur ma beauté, et me faisant entendre qu' il me trouvoit à son gré, il se servoit des termes familiers de ma chère enfant et de belle fille ; qu' il étoit dommage qu' étant aussi jolie et aussi bien faite, je fusse renfermée pour le reste de mes jours ; et par ses détours, ne me laissoit pas lieu de douter qu' il n' y avoit point de miséricorde de la part du marquis, pere de mon amant, ne me cachant pas qu' il étoit outré contre moi, et que, si j' entrois une fois dans le lieu où il avoit ordre de me conduire, je devois dire adieu à tous les plaisirs ; que de force ou de gré l' on m' obligeroit à me faire religieuse : de cette menace, il passoit à des moyens plus doux ; il m' invitoit à l' aimer et à avoir des complaisances pour lui, et en me suposant docile, il me donnoit sa parole, que non-seulement je ne tomberois point entre les

p315

mains du marquis, mais encore qu' il auroit soin de moi, et qu' il me rendroit la plus heureuse personne du monde.

Je ne daignai pas répondre à de pareils discours, je le priai seulement, avec un air qui le déconcerta, de cesser de m' en tenir de semblables, et de faire simplement sa charge, en l' assurant que ni les maux qui m' étoient préparés, ni les moyens flatteurs qui m' étoient offerts n' étoient pas capables de me déranger du plan que je m' étois formé de ne jamais manquer à la vertu. Le comte me badina beaucoup sur cette façon ridicule, disoit-il, d' agir ; me debita une morale mondaine, qui me fit peu d' impression, et voulut plusieurs fois s' émanciper. Je trouvai le secret, sans lui manquer de politesse, de parer ses persécutions, et de lui faire connoître combien il étoit indigne à un honnête homme de vouloir se prévaloir de son autorité et de sa force pour tenter les moyens de séduire une jeune fille, qui n' avoit pour se défendre que ses larmes et sa foiblesse ; je le piquai d' honneur et de sentimens, je flattai la délicatesse d' un homme de son rang, et la vertu me mit enfin à la bouche des paroles si persuasives et si touchantes, que ce cavalier dangereux, qui, lorsque nous fûmes arrivés à la couchée, ne pouvoit se résoudre à quitter ma chambre, se

p316

retira avec une espèce de honte de m' avoir mis au point de lui faire des remontrances dont il sentoît la solidité, et sortit en me priant de ne plus songer au chagrin qu' il m' avoit donné, et en me promettant qu' il répareroit son manque d' attention par une conduite opposée. Je reçus avec un air convenable ses excuses, et je fus me coucher avec l' imagination frappée de toutes les choses précédentes et dans l' inquiétude mortelle du sort qui m' étoit préparé.

Le lendemain Saint-Fal changea de batterie : ce fut un homme différent, il eut pour moi les déférences les plus polies, et je crus y devoir répondre sur le même ton ; il m' entretenoit de choses amusantes, pour dissiper, disoit-il, l' ennui du voyage : sa conversation étoit légère, et prouvoit qu' il avoit beaucoup de monde et d' esprit ; il parut surpris de celui que je fis paroître, parce qu' étant prévenu il ne pouvoit se figurer qu' il en dût trouver dans une personne qu' il regardoit

toûjours dans le fond comme une païsanne ;
mais devoit-il ignorer qu' il n' y a rien qui
se façonne plus aisément qu' une jeune personne,
sur-tout lorsqu' elle est assez heureuse de
tomber en de bonnes mains ? Outre cela mes malheurs
m' avoient appris à réfléchir et m' avoient
ouvert l' esprit ; ajoutez que l' amitié dont
m' avoit honorée Madame De G qui

p317

étoit paîtrie de sentimens et de délicatesse,
s' étoit plûë à me former, et m' avoit
mise au point de ne point être étrangère
ni embarrassée nulle part. L' usage du monde,
il est vrai, ne s' acquiert qu' en le pratiquant,
mais, pour peu que le fond soit bon, et
qu' on cherche à s' instruire, on fait en peu
de tems des progrès considérables.
Le troisième jour le comte passa presque
une partie de la journée sans me rien
dire : il jettoit souvent les yeux sur moi,
me considéroit avec complaisance, et puis
soupiroit ; cette conduite me donna beaucoup
d' inquiétude ; je craignis avec raison qu' il
ne devînt amoureux de moi, et que je ne
trouvassé en lui un second chevalier Delbieu ;
cette idée me fit pâlir, j' étois seule
à sa merci, sans protection et abandonnée de
toute la terre ; quelquefois il me prenoit
envie de tenter les moyens de m' échaper, mais
où fuir ? Dans quel païs étois-je ? Au milieu
d' une famille puissante, déchaînée contre moi ; je
dirai même, avec confusion, que je ne me sentois pas
le même courage dont j' avois été capable
quelques années auparavant ; j' étois devenuë
plus délicate et moins robuste ; élevée
en demoiselle, j' en avois contracté les
inclinations et les foiblesses, et j' avois
perdu peu à peu cette grossièreté qui affronte

p318

hardiment le péril ; mille choses de cette
nature se presentoient à mon esprit allarmé,
et mon agitation, sur le parti que j' avois
à prendre, me troubla au point que le comte
s' en aperçût. Voulez-vous qu' on arrête,
belle Jeannette, me dit-il ; il semble

que vous vous trouviez mal, vous êtes changée, le voyage vous incommoderait-il ? Vous rêvez profondément, et vous me paraissez inquiète ; serois-je assez malheureux pour que vous vous souvinssiez de ce que je vous ai dit ? Je vous demande en grace de me parler avec franchise, vous trouverez en moi un homme disposé à faire tout ce qui pourra contribuer à votre repos, et qui cherchera dorénavant tous les moyens de réparer les offenses que je vous ai faites, occasionnées par une injuste prévention, et que la connoissance du mérite que je vous reconnois a détruit aisément.

Ce discours et les réflexions cruelles dont j' étois agitée dans ce moment, l' incertitude de mon sort, et, pour dire vrai, ce nouveau convent dont j' étois menacée ; toutes ces choses, dis-je, jointes ensemble m' attristèrent jusqu' aux larmes. Ah ! ç' en est trop, poursuivit de Saint-Fal attendri, votre douleur m' accable, je ne puis vous voir souffrir plus long-tems ! Nonobstant mille raisons contraires, un

p319

intérêt pressant m' attache à vous, mademoiselle, et cela va jusques-là que je me sens disposé à ne point remplir les obligations qui m' ont conduit vers vous ; mon coeur compâtissant ne peut se prêter à la sévérité de ma commission, je vous l' ai trop expliquée le premier jour, pour n' avoir pas lieu de soupçonner que la crainte de l' avenir n' occasionne votre douleur ; mais rassurez-vous, quoiqu' on attende de moi, je ne puis me résoudre à faire verser des larmes aux plus beaux yeux du monde ; je veux vous donner des preuves convaincantes de l' effet que font vos charmes sur tous ceux qui en aprochent ; ne rougissez point de l' aveu que je vous fais, il excuse la passion de mon cousin, j' envie son bonheur, je deviens son rival ; mais je vous donne ma parole, que jamais je n' userai des droits que le hazard me donne sur vous, ni pour nuire au panchant que vous avez pour le marquis, et encore moins de vous obliger à payer d' un retour forcé la vivacité des sentimens que vous m' inspirez. Vous soupirez, continua le comte en me pressant les mains, douteriez-vous de ma franchise ? Exigez-en des preuves, belle Jeannette, et dans l' instant vous connoîtrez que

je suis le plus sincère de tous les hommes.
Saint-Fal s'arrêta en prononçant ces derniers
mots, et parut

p320

attendre ma réponse. Quelque raison qu'il m'eût donné de croire qu'il avoit du goût pour moi, cette déclaration ne m'étonna pas moins, et plus elle me parut avoir de ménagement, plus je la trouvois dangereuse ; je ne sçavois que lui dire, et mes yeux baissés prouvoient mon embarras. Que veut dire ce silence, mademoiselle, poursuivit Saint-Fal, marquerait-il votre défiance, et me croiriez-vous capable de chercher à vous tromper ? Que je serois malheureux si vous étiez prévenue de ce sentiment ! Je vois bien que je payerai cher l'indifférence dans laquelle j'ai vécu jusqu'ici, et que j'aurai lieu de regretter l'imprudance que j'ai eu de venir exposer ma liberté ; n'avois-je pas lieu de le prévoir, et ne devois-je pas juger par l'amour que mon cousin a pour vous, dont je connois la délicatesse, que vous étiez une personne accomplie ? Mais, que dis-je ? Quelque injuste que vous soyez envers moi, et de quelque façon que vous me traitiez, je ne puis me repentir de m'être chargé d'une commission si onéreuse, puisqu'elle me fournit aujourd'hui l'occasion de vous être utile ; vous connoîtrez avant deux jours, continua-t'il, belle Jeannette, que les effets suivent avec moi les paroles. En finissant ces mots, le comte mit la tête à la portière, il apella l'un des valets

p321

qui marchaient à côté de la chaise, et il lui ordonna devant moi de dire au postillon de prendre au premier chemin celui de Versailles. Le domestique parut étonné à cet ordre, et repliqua que ce n'étoit point l'intention de monsieur le marquis, et que... obéissez, interrompit le comte, et ne vous embarrassez point du reste. Ce valet se retira, et à un quart de lieuë de là, la chaise prit à gauche et quitta le grand chemin.
Ce contre-ordre me surprit, mais j'avouërai

naturellement qu' il ne me fit point de peine ;
je sçavois que le lieu qui venoit d' être nommé
étoit le séjour du roi, et ce nom me rapella un
souvenir précieux, si intéressant et si marqué par la
rencontre que j' avois fait de ce prince à
Fontainebleau, hazard qui m' avoit procuré la
connoissance de mon amant : mon imagination
échauffée par la mémoire de cet événement, fit
bien du chemin en peu de tems, et raprocha
avec vivacité les objets ; le país où j' allois
étoit celui que le marquis devoit habiter, et où
il pouvoit revenir. Ces réflexions flatteuses
écartoient loin de moi les sombres nuages que
ma situation presente avoit formé. Qu' on se
console aisément lorsque l' on aime ! Le coeur
saisit avec empressement les idées les
plus éloignées, lorsqu' elles ont du raport

p322

à l' objet désiré. Le comte étoit trop habile
pour ne pas s' apercevoir du changement
qui se faisoit en moi, mais il l' interpréta
d' un côté bien différent ; il s' imagina
que la seule promesse de ne point être esclave
d' un cloître en étoit la cause, et prévenu
de cette pensée, il me la confirma, et
ajouta que je serois la maîtresse de mes
volontez, et qu' il me feroit connoître par
expérience que, s' il n' étoit pas assez heureux
pour me plaire, du moins il le mériteroit par
ses attentions et par ses complaisances.
J' allois répondre avec la politesse que
je devois à ces nouvelles assurances de ses
bontez, lorsqu' en entrant dans le village
où nous devions dîner, nous vîmes un
grand monde assemblé à l' occasion d' une
jeune pélerine qui portoit, ou pour mieux
dire, qui traînoit une croix qui me parut
très-pesante. Eh bon Dieu, m' écriai-je,
que je plains cette pauvre fille, et que je
compatis à la rigueur de son sort ! Ne sçauriez-vous
point, dis-je (en descendant de la chaise)
à la maîtresse du cabaret, quelle raison
importante oblige cette pélerine de voyager
de la sorte ? C' est ce qu' on ignore, reprit
la personne à laquelle je m' étois adressée ;
ce que je puis vous dire, c' est que plusieurs
des habitans lui ayant fait la charité, elle
a remis sur le champ

leur don aux pauvres qui se sont trouvez
 presens, ce qui est la cause des acclamations
 que vous entendez encore, et qui prouve
 que cette personne n' est pas du commun : mon
 mari curieux comme vous, mademoiselle, de
 pénétrer quelqu' un de ses secrets, a raporté
 pour toute réponse, qu' elle lui avoit dit
 qu' elle faisoit pénitence, et s' acquittoit
 d' un voeu, et que, quand elle souffriroit encore
 davantage, ces peines ne suffiroient pas pour
 expier ses offenses ; qu' avant que de quitter le
 village on sçauroit son histoire.

Le discours que me tint cette femme irrita
 ma curiosité, je la marquai à Monsieur
 De Saint-Fal, et je rentrai avec un
 dépit extrême de n' en avoir pû aprendre
 davantage.

Me trouvant seule dans la chambre où nous
 devions dîner, je crus que le comte étoit
 allé voir ses chevaux, comme c' étoit sa
 coutume en arrivant ; je me mis près du feu
 avec un redoublement d' ennui auquel je devois
 cependant être accoutumée : encore si j' avois
 avec moi ma chère sainte-Agnès, me disois-je, je
 m' entretiendrois avec elle confidemment de mes
 malheurs ! Effectivement rien de plus cruel
 dans de certaines situations que d' être livré
 à soi-même.

Cependant l' idée de sainte-Agnès, qui

venoit de se réveiller dans ma mémoire,
 me reprocha dans ce même instant la lenteur
 des services que je devois lui rendre ;
 il est vrai que depuis que je l' avois quittée,
 j' avois été si obsédée, et mes démarches
 tant examinées par Mademoiselle Delbieu,
 qui me veilloit de près, (Christine m' en
 avoit avertie) que je n' avois pû trouver
 jour encore à faire pour mon amie ce qu' elle
 attendoit de moi : j' aurois bien laissé en
 partant ses lettres et ses adresses
 à Christine ; mais il étoit d' une si
 grande conséquence de ne pas les mettre
 au hazard d' être perduës, et qu' on n' agit
 pas inutilement dans cette affaire, que je
 m' étois fait un scrupule de charger de cette
 commission gens qui ne fussent pas en état

d' agir eux-mêmes dans une occasion aussi délicate. Voilà les raisons qui m' avoient retenuë jusques-là ; mais, comme on ne ressent jamais si bien les peines d' autrui que lorsqu' on souffre, je me representai si vivement dans ce quart-d' heure la tristesse dans laquelle mon amie devoit être plongée dans mon absence, et combien le tems est long lorsque l' on attend, que je résolus, à quelque prix que ce fût, de m' acquitter des paroles que j' avois données, et de profiter de la première occasion qui s' offrirait pour envoyer un exprès à son amant, qui lui rendit en main propre,

p325

ou en son absence à son pere, les lettres dont j' étois chargée ; cela me parut d' autant plus facile, que j' avois l' argent que m' avoit donné Madame De G chose à laquelle je n' avois pas songé depuis, et qui se rapella par l' idée de servir sainte-Agnès. Je fus curieuse de voir ce que cette généreuse protectrice m' avoit remis : lorsqu' on s' ennuie l' on s' occupe de tout ; je tirai ma bourse, et je comptai vingt-cinq louis en or ; mais de quel ravissement ne fus-je point transportée lorsqu' ayant ouvert une petite boîte, je trouvai le portrait de Madame De G je le baisai de tout mon coeur, et dans le moment que j' écris ces choses ce souvenir m' attendrit. Oüi, généreuse protectrice, jamais je n' oublierai vos bontez et l' honneur de votre amitié ; votre perte est toujours presente à mon coeur, et si quelque chose ne rend pas ma félicité parfaite, c' est d' être privée à jamais de vous. L' on dit que les femmes ressentent rarement une entière amitié l' une pour l' autre ; je suis un exemple du contraire, et quand je vivrois jusqu' à la dernière vieillesse, l' idée de Madame De G ne s' affoiblira jamais dans mon esprit. J' avois le cher portrait dont je viens de parler à la main, et mes yeux et mon coeur y étoient encore attachez, lorsque je

p326

fus distraite de cette attention par le comte qui rentroit, donnant la main à la pèlerine. Voilà, mademoiselle (me dit-il) cette aimable personne dont le sort vous attendrissoit, et qui a tant excité votre curiosité ; je l' ai engagée à venir se reposer ici, elle m' a promis qu' elle vous conteroit son histoire ; un hazard assez heureux fait que mon nom est connu de cette demoiselle, qui est parente de la meilleure des amies de ma mere : les aventures qui sont arrivées à cette belle enfant sont venuës à ma connoissance ; j' en ai beaucoup entendu parler dans ma province, mais elle m' assure qu' elles sont bien différentes de la manière dont on les debite.

Je m' étois levée à l' arrivée de la belle pèlerine et l' avois embrassée tendrement ; ce que venoit de me dire le comte avoit redoublé mes attentions pour elle ; elle reçut avec beaucoup de politesse les miennes et comme une personne très-bien élevée : s' étant levée lorsqu' on mit le couvert, je la priaï avec tant d' affection de dîner avec nous, qu' elle nous le promit à condition qu' elle seroit libre et qu' elle en agiroit à son ordinaire. En même-tems elle nous demanda la permission de dire un mot à la cuisine ; je pris ce tems pour remercier Monsieur De Saint-Fal de l' attention qu' il avoit eu de m' amener la pèlerine. Attendez,

p327

mademoiselle, reprit-il, à me marquer de la reconnoissance lorsque j' aurai été assez heureux pour vous rendre des services plus considérables ; il me suffira toujours d' entrevoir le moindre de vos desirs, pour chercher dans l' instant à les satisfaire. La pèlerine qui rentra m' empêcha de répondre à des paroles si obligeantes ; pendant que Saint-Fal lui parloit, j' examinai cette jeune personne avec beaucoup d' attention ; c' étoit une brune piquante aux grands yeux noirs, pleins de feux ; elle paroissoit âgée de vingt-deux à vingt-trois ans ; sa phisionomie prévenoit en sa faveur, mais avec quelque chose de singulier et de mélancolique ; elle étoit vétuë d' un corset de coton très-fin, et le reste de l' habillement uniforme, à l' exception

d' une espèce de mantelet ou chaperon d' une toile fort serrée, qui lui couvroit les épaules, et que plusieurs coquilles décoroient : son chapeau retroussé en batteau, d' un jonc très-fin, doublé d' un taffetas jonquille, sembloit plutôt fait pour lui donner des graces que pour la couvrir : grande et bien faite, elle se presentoit aisément ; son teint hâlé prouvoit qu' il y avoit déjà du tems qu' il éprouvoit les injures de l' air ; mais la vûë de la main, lorsqu' elle fut dégantée, me fit connoître que, sans cette raison, cette personne devoit être d' une grande blancheur.

p328

Je ne pus m' empêcher de soupirer en faisant cet examen ; l' on ne s' attendrit jamais pour les malheurs des autres, lorsqu' on a des raisons de se plaindre de la destinée, qu' on ne saisisse pour soi la plus grande part de cette pitié. La conversation de cette aimable fille me toucha, elle étoit entremêlée de soûpirs et de plaintes contre la rigueur de son sort, et cet article étoit rarement rapellé sans pleurs ; il n' en falloit pas davantage pour faire couler les miens : je la consolais et je l' embrassois comme si je l' eusse connuë depuis long-tems ; les preuves de mon bon coeur la calmèrent, et m' attirèrent de sa part mille amitez. Le dîner qu' on aporta interrompit une conversation assez triste, nous nous mîmes à table après quelques cérémonies ; mais Saint-Fal et moi étonnez de voir placé devant la pélerine un morceau de pain bis et une caraffe d' eau, nous fîmes ce que nous pûmes pour l' engager à manger du potage : elle tint ferme, et nous pria de l' en dispenser, en nous assurant que nous serions cause, si elle se rendoit à nos desirs, par la loi qu' elle s' étoit imposée, que son voeu dureroit huit jours de plus ; que celui qui couroit étoit le dernier ; qu' elle devoit changer le lendemain le train de cette vie, et en reprendre un plus conforme et

p329

plus ordinaire. Ces raisons nous persuadèrent, et nous la laissâmes libre de ses volontés. Après le dîner, qui ne fut pas long, quoique Saint-Fal tâchât de l'égayer et de m'exciter à manger, la belle pélerine nous prévint sur le récit de son histoire, en nous annonçant cependant que, si nous devions partir, elle en retrancheroit toutes les circonstances, et qu'elle nous la rapporterait en quatre mots. Saint-Fal, qui se montrait de plus en plus attentif à pénétrer mes desirs, démêla que ce retranchement me priveroit d'un plaisir singulier, il reprit que mon voyage n'étoit pas d'une conséquence assez grande pour me frustrer si-tôt d'une compagnie qui paroissoit m'être si gracieuse ; il ajouta, en souriant, qu'il croyoit ne pas me déplaire en me priant de rester jusqu'au lendemain, qu'il croyoit même ce jour nécessaire pour me délasser des fatigues du voyage : je le remerciai par une inclination, de sa complaisance.

La pélerine nous voyant disposés à l'écouter, nous dit, avant que de commencer son histoire, qu'elle étoit charmée de ce qui venoit d'être décidé, aussi-bien que du bonheur d'avoir fait ma connoissance ; qu'elle ne partoît aussi que le lendemain, et qu'une chaise devoit arriver le même soir, pour lui faire achever le reste de son voyage.

p330

Lorsque l'on eût desservi, et que nous fûmes seuls, la jeune pélerine nous fit part en ces termes de l'histoire de sa vie. Je suis fille d'un médecin fort riche de Montpellier, dont la réputation étoit si étendue qu'on l'envoyoit chercher de cent lieux à la ronde ; il est vrai qu'il sembloit que le bonheur accompagnoit ses cures, et de trente malades à peine lui en mouroit-il un entre les mains, ce qui ne contribuoit pas peu à la vogue qu'il a eu tant qu'il a vécu.

Dès que je fus en âge de recevoir de l'éducation, on me la donna conforme au bien dont je devois hériter un jour ; j'étudiai sous les maîtres les plus habiles ; la facilité avec laquelle j'apprenois, fit naître bonne opinion de mon esprit, et la beauté dont on me flattoit, ou, pour mieux dire, le bien qu'on

me sçavoit, m' attira, lorsque je fus plus grande,
un nombre d' amans considérables.

Le desir qu' avoit mon pere de me marier, se
trouvant déjà avancé en âge, empressement qu' il
marquoit souvent lorsqu' il étoit en famille avec
nous, étoit cause qu' on me pressoit tous les jours
de faire un choix ; mais je me trouvois une si
grande antipathie pour le mariage, que je
souffrois toutes les fois qu' il étoit question de
cet article ; il me revenoit tous les jours

p331

tant d' histoires de la mauvaise foi des hommes,
et des chagrins qu' ils causoient à leurs
femmes lorsqu' ils étoient parvenus par
leurs souplesses à s' en rendre les maîtres,
que je ne pouvois me résoudre à grossir le
nombre de ces infortunées. Ces préventions
s' étoient établies avec un tel empire
dans mon esprit, que je déclarai un jour
à mon pere, qui me pressoit avec une autorité
violente de recevoir la main d' un époux
qu' il me presentoit, que, s' il violentoit
mon inclination, je me jetterois dans
un couvent, ou que je me laisserois
mourir ; mes larmes suivirent cette protestation ;
j' étois adorée, elles firent un tel effet
sur l' esprit de mon pere qu' il me promit qu' il
me laisseroit dans les suites la maîtresse
de mes volontez.

Je commençois à entrer dans ma dix-septième
année ; non-seulement j' avois fait des
progrès dans l' étude des arts qui m' étoient
propres, mais encore dans celle de la médecine
que mon pere m' enseignoit, et qui se plut à
m' y rendre habile ; charmé de l' inclination que
j' y faisois paroître et de la facilité avec
laquelle je comprenois toutes les difficultez de
cette science, il crut ne pouvoir assez profiter de
ces heureuses dispositions ; ma mémoire étoit un
champ fertile, qui rendoit avec fruit les
productions qu' on y semoit, anatomie,

p332

botanique, ostéologie, tout fut enseigné
et compris ; enfin, à dix-huit ans je me
trouvai si avancée dans les mystères d' Esculape,

que je composai un traité de médecine en latin de que je dédiai à mon pere : la réputation que m' acquit cet ouvrage passa jusques dans les païs les plus éloignez ; et mon pere ne fut pas long-tems sans en avoir des preuves convaincantes.

Il reçut un jour une lettre d' un médecin de Lisbonne, qui lui mandoit que lui étant tombé entre les mains un livre composé par sa fille, il l' avoit lû avec beaucoup d' attention, qu' il jugeoit de sa capacité par cette sçavante production, et qu' attribuant ce prodige à l' habileté du pere, il le croyoit seul digne de former un fils unique qu' il avoit, et qu' il le suploioit, en considération de ce qu' ils étoient l' un et l' autre, de vouloir bien s' en charger, et qu' il n' y avoit rien qu' il ne fît pour mériter une grace qu' il avoit tant à coeur.

Mon pere, qui conservoit toûjours le dessein de me marier, mais qui ne vouloit pas manquer à la parole qu' il m' avoit donnée, résolut d' accepter ce pensionnaire, dans l' espérance que, sur le prétexte de se décharger sur moi du soin de l' enseigner à cause de son âge et de ses infirmitéz, il pourroit fournir à ce jeune homme le moyen de me plaire, et faire cesser le goût

p333

que j' avois pour le célibat, persuadé que les occasions fréquentes qu' il auroit de me voir, pour peu qu' il fût aimable, m' améneroient enfin au point où il me desiroit.

Dans cette vûë le médecin de Lisbonne eut une réponse polie, et qui acceptoit les offres qui avoient été faites, avec l' assurance qu' il pouvoit faire partir son fils quand il lui plairoit, et qu' on tâcheroit, par les soins qu' on auroit de lui, de lui prouver qu' on n' étoit pas indigne de la considération qu' il marquoit.

Il est vrai qu' avant que cette lettre fût envoyée, mon pere prit une précaution assez extraordinaire. Comme il ne vouloit accepter le pensionnaire qu' on lui proposoit que pour les raisons qui ont été déduites, il fit écrire à Lisbonne, pour s' informer si le fils du médecin étoit un cavalier assez bien fait pour être vû avec plaisir du sexe. Il fut ravi d' aprendre que celui dont il s' agissoit se paroit de la plus jolie figure, et qu' on ne pouvoit rien ajouter ni à sa conduite ni

à ses moeurs ; ce raport fait, il fit partir
la lettre dont nous avons parlé et en attendit
la réponse avec beaucoup d' impatience.
Huit jours suffirent pour lui donner cette
satisfaction, la lettre du médecin aprenoit
le départ de son fils. Mon pere nous l' annonça
à ma mere et à moi, mais il s' y

p334

prit d' une manière bien adroite pour me
surprendre et pour faire effet sur mon
coeur, il dit à ma mere, en feignant de ne
pas s' apercevoir que j' étois presente, que
ce qui lui déplaisoit dans cette affaire,
étoit que le jeune homme qui arrivoit, selon
ce qu' on lui mandoit, étoit d' une figure
à faire peur et très-mal fait, et apuya
sur le desagrément qu' il y a de vivre avec
de telles gens ; qu' il auroit bien voulu
s' exempter de le recevoir, mais qu' on lui
avoit fait parler par des gens si respectables
et qu' il considéroit si fort, qu' il aimoit
mieux se faire violence que de les mécontenter.
L' aversion que je conservois toûjours
pour les hommes ne me fit point faire attention
au discours de mon pere, il ne servit qu' à
peindre le pensionnaire dans mon esprit
avec les traits les plus desagréables : mais
que j' eus lieu d' être surprise lorsqu' un
soir que nous étions à table, il entra un
grand jeune homme fait comme l' amour,
qui venoit nous être annoncé pour le pensionnaire
que nous attendions ; mon pere le reçut avec
joye, charmé de connoître par ses yeux
qu' on ne lui en avoit pas imposé, et persuadé
par la contenance interdite que je fis paroître,
qu' il avoit peut-être trouvé le secret
de venir à ses fins.
Il est vrai que l' abord poli et respectueux

p335

de cet homme m' émut et m' étonna ; s' attendre
à du laid et voir du parfait, cause
de sérieuses impressions sur le coeur d' une
jeune personne ; je ne pouvois cesser
d' examiner ce pensionnaire, je lui cherchois
des défauts, et je ne lui trouvois que qualitez :

ses cheveux négligés d' un blond cendré toboient à grosses boucles sur ses épaules, et nonobstant le dérangement où le voyage avoit mis son ajustement, il avoit l' air si noble, qu' il me fut impossible, après cet examen, de le haïr. Je me levai de table, piquée de ne lui rien trouver qui fût conforme à l' aversion que je m' imaginois avoir pour les hommes, et malgré l' ordre de mon pere et de ma mere, qui vouloient m' obliger à rester, je fus me renfermer dans ma chambre en pleurant comme une folle.

Ne taxe-t' on pas avec justice notre sexe de caprice ? N' en voici-t' il pas un exemple singulier ? Dès que mes yeux et mon coeur furent revenus de la prévention dont j' ai parlé, je me trouvai plus résoluë que jamais à ne point me marier ; mes sentimens eurent beau se révolter contre l' injustice de ce procédé, mon entêtement prévalut sur les sollicitations de mes parens et sur mon inclination même pour le jeune homme, puisqu' il est vrai que je ne fus pas huit jours sans que la fierté de mon

p336

coeur ne se démentît à sa vûë, et sans que mon pere même ne s' en aperçût : pour mieux me mettre au point où l' on me desiroit, il fut décidé que ce seroit moi qui feroit faire au pensionnaire son cours de médecine ; je me piquai d' obtenir sur moi d' obéïr, et de cacher à Bélizai (c' est le nom du jeune homme) le plaisir que me causoit sa presence : mais qu' on est foible quand on aime, et qu' il est difficile de remporter de telles victoires sans risquer les plus dangereuses révolutions ! La perpétuelle contrainte où j' étois pour masquer mes sentimens, avec l' attention continuelle que j' avois sur moi-même, se choquérent avec tant de turbulence contre ma passion, que la foiblesse de mon tempérament n' y pouvant résister, je succombai et je tombai dangereusement malade. Bélizai ne quittoit pas le chevet de mon lit ; si sa vûë avoit triomphé de mes sentimens, il n' avoit pas été moins touché à la mienne ; il m' adoroit en secret dès les premiers jours de notre connoissance ; mais ayant démêlé mon caprice, et se réglant sur l' éloignement que je

marquois tous les jours pour les foiblesses du coeur,
soit timidité ou prudence, il étoit d' une
circonspection et d' une retenuë si grande, que,
guidée par l' humeur, je lui en avois fait
cent fois un crime : mais je n' eus pas lieu

p337

dans cette maladie de le trouver plus long-tems
coupable. Dès qu' il me vit en danger,
il ne ménagea plus rien, et marqua authentiquement
son goût et sa douleur : ses transports ne
déplurent point à mon pere, et pour le prouver,
il assura Bélizai que dès que Dieu m' auroit
rendu à la vie, il uniroit son sort avec le mien,
en cas que mon antipathie pour lui n' y mît aucun
obstacle. Le jeune homme, transporté de cette
promesse, et me regardant, à ce qu' il
disoit, comme sa chère femme, souffroit
à peine que d' autres me soignassent : l' état
où j' étois, et la sagesse qu' on lui connoissoit,
firent qu' on ne s' oposa point à ces tendres
marques de son inclination ; mais la petite
vérole s' étant bien-tôt déclarée, et mon pere
craignant que le mauvais air ne fît tomber
malade le pensionnaire, voulut qu' il se retirât
de ma chambre. Le timide Bélizai obéit, mais avec
une telle répugnance et un tel chagrin qu' il ne
pouvoit marcher ; mon pere s' en apercevant,
et craignant que sa prévoyance ne fît ce
qu' il avoit voulu empêcher, lui permit de
revenir vers moi : dès qu' on lui eût accordé
cette permission, qu' il apelloit une grace,
il reprit son air ordinaire et sa tranquillité.
Pendant les premiers jours que Bélizai
m' avoit quitté, par les raisons que je
viens de dire, m' en étant d' abord aperçûë

p338

dans l' intervalle que me laissoit la violence
de mon mal, je ressentis un chagrin cruel
de cette absence, et je la répandois en
soupleurs, dont je taisois sa cause. Ah ! Sans
doute, me disois-je alors, Bélizai, rebuté
de mes froideurs, est parti ; il est allé
porter ailleurs des voeux qu' il s' imagine que
je reçois si mal, ou, pour mieux dire, ma
maladie ne m' auroit-elle point défigurée au

point qu' elle m' auroit enlevé le peu de charmes qui m' avoient attaché cet amant ! L' une et l' autre de ces réflexions m' étoient également cruelles : mon mal se trouva si-tôt augmenté par l' agitation de tous ces combats, que, sans Bélizai à qui mon pere permit alors de me revoir, mon ame étoit prête alors à s' envoler : sa vûë la retint, les assurances certaines que son desespoir de me voir en danger me donna de sa fidélité et de son amour, fut un baume précieux qui ranima la glace de mes sens ; je revins peu à peu : mais ce qui servit le plus à ma guérison, et qui me flatta davantage, c' est que sensible, comme je l' étois pour le peu de beauté que j' avois, sur-tout depuis que mon coeur s' étoit laissé surprendre, je ne fus en aucune façon marquée de la petite vérole. Mon pere, qui avoit été dans des allarmes perpétuelles pendant le cours de ma maladie, fut au comble de sa joie lorsqu' il

p339

me vit hors d' affaire ; il en donna des marques par les aumônes et les oeuvres de piété qu' il fit pour en remercier Dieu, et il les fit continuer pour le prier d' achever son ouvrage, en me donnant une guérison entière, inquiet que, malgré son expérience et tous les remèdes salutaires qui m' étoient donnez, je continuasse à rester languissante ; mais il eut lieu dans les suites d' être encore bien plus affligé ; trois mois après la petite vérole, je fus fatiguée d' un perpétuel vomissement ; il fut attribué au dérangement de mon estomach, et l' on eut recours à tout ce qui pouvoit contribuer à le faire cesser ; mais malgré tous les remèdes, il ne cessa qu' au quatrième mois, tems auquel je commençai à me mieux porter, quoique je conservasse toujours un certain dégoût, et que je fusse agitée de tems en tems de fantaisies qui ne m' étoient pas ordinaires. Bélizai continuoit toujours à être assidu auprès de moi, et malgré mon inclination secrète pour lui, je n' avois point changé mes premières façons : quoique je l' aimasse dans le fond de mon ame plus que moi-même, je ne pouvois me rendre raison de l' entêtement que j' avois à lui refuser un aveu mérité par tant de soins, d' amour et de complaisance ; aveu qui

l' auroit comblé de joie aussi-bien que ma famille,

p340

et qu' il recherchoit avec ardeur. Mon pere attribuoit ce froid pour Bélizai à la continuité de mon aversion pour les hommes, en se flattant cependant que le tems la diminuëroit, et qu' il me feroit un jour changer de sentiment.

Cependant ma santé s' étoit entièrement remise, à des picotemens près que je sentois dans le ventre, et qui me causoient quelquefois des douleurs insupportables. Le détail que je fis à mon pere de ces mouvemens extraordinaires, comparez à ceux d' un être inconnu, mais vivant, le fit conclure que je renfermois un corps étranger, que le jeu des humeurs avoit fait naître, et qui conservoit sa vie aux dépens de la mienne qu' il minoit peu à peu ; les exemples rares, mais arrivez de ces sortes de phénomènes, le persuadoient que j' étois dans ce cas extraordinaire, ce qui le jettoit dans la consternation ; il fit une assemblée de médecins, ne voulant pas dans une occasion aussi délicate et qui le touchoit de si près, s' en rapporter à lui seul. Je fus examinée, et après le raport fait, que j' étois agitée des mouvemens, dont j' ai parlé, ordinairement à jeun ou lorsque je commençois à manger, il fut conclu que le sentiment de mon pere l' emportoit sur les différentes inductions qu' on tira, et que dans un cas si extraordinaire et si pressant,

p341

il falloit avoir recours à l' incision, afin de me délivrer d' un être qui tôt ou tard me donneroit la mort.

La famille et toute la maison fut effrayée de cette ordonnance ; mon pere, après avoir essuyé ses pleurs, vint m' annoncer cette nouvelle, à laquelle il me prépara par tout ce que la religion et la raison ont de plus fort ; j' avouërai naturellement que la fin de la conversation me fit frémir, puisqu' il étoit vrai que dans cette opération un rien étoit capable de m' ôter la vie. Je demandai la nuit pour me disposer à donner mon

consentement : pour peu qu' on fasse de réflexion à la situation où je me trouvais alors, l' on doit imaginer que je ne la passai pas tranquillement. Il étoit près du jour que je n' avois pas encore fermé l' oeil ; cependant à force d' être accablée, je commençois à m' endormir lorsque je fus réveillée en sursaut par une voix qui me dit ces paroles : *Lindamine, gardez-vous bien de consentir à l' opération, vous serez guérie avant deux mois* . Je fus si effrayée de ce discours, qu' une sueur froide me couvrit le visage ; j' apellai à mon secours de toutes mes forces mon pere, dont la chambre étoit voisine de la mienne ; il se leva et vint apprendre la cause de mes cris ; je lui racontai ce qui m' étoit arrivé ; il fit tout ce qu' il pût pour me remettre, et pour me

p342

persuader que dans l' inquiétude où je m' étois couchée, il n' étoit pas surprenant que les vapeurs d' un sommeil si justement agité eussent produit un songe qui paroissoit d' autant plus signifier qu' il étoit enfanté par la crainte de l' ame qui tremble perpétuellement pour la dissolution du corps : pour appuyer cette raison, il me rapella ce que j' avois lû cent fois dans nos traitez, qui est, lorsque la tête est échauffée par les vapeurs subtiles portées dans le cerveau par une fièvre ardente, il s' y produit un tel dérangement et une telle confusion dans les parties voisines de la glande que nous nommons pinéale qu' elle conçoit les objets si différens de ce qu' ils sont, que non-seulement elle les representent tels à l' imagination prévenue, mais même à nos yeux : il arrive encore que les oreilles semblent entendre, en veillant même, des discours seuls formez par le dérèglement du cerveau. Ces réflexions, quelque justes qu' elles fussent, ne me persuadèrent point ; je croyois être trop sûre de mon fait ; d' ailleurs je n' avois point de fièvre, et je n' étois point dans le cas supposé par mon pere ; l' étude ne m' avoit point fait revenir des préjuges de l' enfance ; le sexe, quelque éclairé qu' il soit par les sciences, conserve toujours quelques parcelles de ses foiblesses ;

je craignois les esprits, et j' attribuois
 les paroles proférées à cette cause,
 assurant même que j' avois une idée du son
 de cette voix, et concluant que l' avis qui
 m' étoit donné venoit de la part de quelqu' ami
 de la famille, qui ne faisoit peut-être
 que de mourir ; mon pere se moqua de cette
 opinion et la rejetta, en me rapellant des
 traits de philosophie qui me persuadèrent ;
 la confiance extrême que j' avois en son sçavoir
 et en son expérience me fit soumettre
 avec docilité, mais je lui déclarai en
 même-tems que me portant mieux, et que n' étant
 plus incommodée des picotemens dont je
 m' étois plainte (chose que je disois pour
 éviter l' opération) je ne voulois
 absolument point qu' on en vint à cette extrémité ;
 il voulut repliquer, mais je me mis à pleurer
 si amèrement, dont il fut si touché, qu' il
 me donna sa parole qu' il n' en seroit plus
 parlé.

Cependant malgré le danger, dont j' étois
 menacée par la consultation des médecins en
 cas qu' ils ne fussent pas obéis, ma santé
 alloit de mieux en mieux, si je puis
 en excepter ces agitations secrettes et
 intérieures dans le corps, qui sembloient
 croître avec plus de force, et dont je n' osois
 me plaindre, de crainte qu' on ne me
 reparlât de la fatale opération ; malgré
 l' inquiétude qu' un tel changement devoit

produire en moi, j' en étois bien moins
 frappée que de celui qu' on me fit apercevoir
 à l' occasion de mon sommeil : je n' avois
 jamais été dormeuse de mon naturel, et ma
 vivacité étoit telle qu' une souris auroit troublé
 mon repos ; depuis ma petite vérole il
 en étoit bien autrement ; j' étois si extraordinairement
 changée à cet égard, qu' outre que je dormois
 beaucoup, l' on avoit encore mille peines à me
 réveiller, la servante m' assurant même qu' il
 arrivoit souvent qu' elle me tiroit une demie
 heure avant que j' ouvrisse les yeux, et que
 plusieurs fois encore il lui étoit arrivé de ne
 pas venir à bout de son dessein ; qu' elle en
 avoit été si effrayée un jour, que me croyant

tombée en foiblesse, elle avoit pensé en avertir mon pere ; que la seule défense que je lui avois faite de ne lui rien dire lorsqu' il m' arrivoit de me plaindre, dans la crainte que j' avois toujours qu' on n' en vint aux dernières extrémités dont j' ai parlé, l' avoit empêché de le faire relever. Ce rapport me fit réitérer la défense en conséquence des mêmes raisons, et me servant des connoissances que l' étude m' avoit données, je pris des remèdes que je crus propres à rendre le sang moins épais, afin de me préserver des inconvéniens dont ce sommeil continuel me menaçoit.

Un matin que je m' étois réveillée de

p345

meilleure heure qu' à l' ordinaire, Bélizai me fit demander par la servante la permission de m' entretenir un moment : j' étois encore au lit, que je quittois peu depuis quelque tems à cause d' une pesanteur et d' une lassitude dont je ne pouvois deviner le principe, situation qui inquiétoit extrêmement mon pere et ma mere dans l' appréhension où ils étoient de voir arriver la prédiction : la bienséance me fit refuser d' abord de voir Bélizai ; mais le jeune homme ayant persisté à entrer, ne devant, à ce qu' il disoit, rester qu' un moment, j' ordonnai à la servante de rester près de moi tant qu' il y seroit. Il parut une lettre à la main : son air étoit pâle et défait, et la tristesse lui couvroit le visage ; sa vûë me fit tressaillir sans deviner pourquoi ; il s' aprocha en tremblant de mon lit. Je vais vous quitter, mademoiselle, me dit-il, l' on me mande que mon pere est à l' extrémité ; la douleur où je suis... elle est bien légitime, interrompis-je émûë jusqu' au fond du coeur et cachant à peine le trouble qu' elle me causoit ; je suis très-sensible à votre affliction : plût à Dieu, reprit le jeune homme sans être retenu par le tiers, que vous le fussiez autant que vous le dites ! Qu' il me seroit doux de vous voir partager le cruel chagrin que me va causer votre absence. Nous ne nous entendons pas, poursuivis-je

p346

en dissimulant, je parle du danger que court
Mr votre pere, qui me semble n' avoir aucun raport
à ce que vous venez de dire. Je ne conçois que trop,
reprit le beau pensionnaire, que vous ne
voulez pas m' entendre ; je rougis de vous
avoüer que la cause de mon départ n' est
pas la plus cruelle de mes appréhensions :
que ne puis-je vous ouvrir mon coeur,
et vous instruire de ce qui s' y passe !
Pourquoi cette antipathie cruelle que vous
avez pour les hommes ? S' étend-t' elle jusqu' à
moi ? Ah ! Belle Lindamine, que cette
opinion m' a fait tenter de choses ! Heureux
si vous ne desaprouvez pas un jour
la témérité de ma flâme, qui n' a jamais
osé briller que dans les ténébres ! Je ne
vous entens pas, repris-je étonnée d' un
discours qui me paroissoit si obscur, surprise
de l' assurance avec laquelle il me regardoit,
qui ne lui étoit point ordinaire. De
quelles ténébres parlez-vous, continuai je ?
Quel lieu vous ai-je donné pour me parler
de l' amour avec tant d' assurance ? Mes
droits sont d' une nature, reprit Bélizai en
rougissant... il alloit continuer lorsque
mon pere entra ; je souffris de voir interrompre
un discours qui m' émut jusqu' au fond de l' ame,
et dont il m' étoit impossible de pénétrer le sens.
Mon pere qui avoit reçu des lettres

p347

égales à celles de Bélizai le même ordinaire,
venoit le trouver pour les lui communiquer ; le
voyage du pensionnaire fut arrêté au lendemain ;
cette décision m' attendrit et me pénétra : j' aimois,
et un témoin aussi respectable que mon pere me fit
dévorer mes pleurs : le tems étoit enfin arrivé
où ma foiblesse auroit paru dans son entier.
Bélizai sortit avec mon pere, après m' avoir
fait des adieux timides : pressée d' une
agitation extrême je renvoyai la servante ;
je ne fus pas plutôt seule que je m' abandonnai
à toute ma douleur.
Il étoit près de dix heures du soir que je
n' avois pas encore soupé, ni souffert que
personne restât dans ma chambre ; mais
me sentant alors une colique qui augmentoit
de plus en plus, je tirai le cordon de
ma sonnette pour qu' on vînt me secourir ;
à peine la servante eut-elle le tems d' arriver,

je jettois les hauts cris, et je me mourois
toute vivante : cette fille effrayée de
ma situation, fut avertir mon pere, qui
accourut bien-tôt avec ma mere ; leur presence
ne soulagea, ni n' interrompit mes clameurs ;
mon pere, malgré son habileté, se trompa, et
crut que j' allois être étouffée par le corps
étranger qu' on m' avoit supposé ; il ordonna une
saignée qui assoupit un moment ma douleur, mais
cette colique fatale m' ayant reprise avec plus
de fureur,

p348

et me donnant des convulsions, mon pere
se mit à pleurer amèrement, et dit à
l' oreille de ma mere qu' il n' y avoit rien à
espérer, que je ne passerois pas la nuit ; à
cette décision toute la maison donna des
marques de son desespoir ; les médecins et
les chirurgiens furent mandez, et pendant
qu' on me confessoit ils consultèrent de ce
qu' il y avoit à faire dans une semblable
occasion ; ils furent tous d' un sentiment
unanime (à l' exception d' un seul qui, après
m' avoir tâté le poux, sortit en haussant les
épaules ;) la pluralité fut que dans l' extrémité
où j' étois il falloit tenter l' opération.
Mon pere rentroit dans la chambre pour
me préparer à cet horrible decret, se fondant
sur la raison et le bon sens que je conservois
jusques dans les douleurs, qu' il obtiendrait
sur moi que je me résignerois à la volonté
du seigneur : mais hélas ! Nous n' eumes
pas le tems d' agiter cette question :
comment oserai-je vous faire cet aveu de
ma honte, poursuivit la belle pèlerine en
baissant les yeux et en rougissant ? La nature
pressée de me délivrer d' un mal commun
et ordinaire, fit un si terrible effort, qu' en
jettant un cri dont toute la maison retentit,
je mis au monde une petite créature sans le
secours de personne ; ma mere à cette vûë
se frapa trois fois la poitrine de douleur,
et mon pere, accablé comme

p349

d' un coup de foudre, sortit la mort dans

le coeur : ma mere, qui craignit que les reproches dans ce moment ne me donnassent la mort, dévora sa fureur, me fit de feintes caresses, et me servit de sage-femme ; je me laissai gouverner sans avoir aucun soupçon de ce qui se passoit, me persuadant, avec la meilleure foi du monde, que ce qui venoit d' arriver étoit le corps étranger dont on avoit tant parlé, dont le seigneur m' avoit heureusement délivrée.

Je le crus d' autant plus aisément que l' enfant vint mort au monde, étouffé sans doute par les douleurs, ou parce que je n' avois point été soulagée dans l' ignorance où l' on étoit de la cause de mon mal ; je passai dix jours dans cette confiance, pendant lesquels je ne vis plus mon pere : je le demandois à tous momens, aussi-bien que la description de l' animal prétendu, dont j' étois débarrassée ; on ne répondoit rien à mon empressement ; les pleurs et les soupirs suivoient ordinairement ces questions, et pendant tout ce tems je n' en pus tirer davantage.

Cependant me portant de mieux en mieux, et l' esprit plus tranquile du côté des frayeurs de la mort, je voulus me lever pour aller sçavoir ce qu' étoit devenu mon pere que je ne voyois point. La tristesse de ma mere et du domestique m' inquiétoient,

p350

et les voyant varier dans les réponses qu' ils me faisoient au sujet de mes inquiétudes, dans mon impatience je me jettai à bas de mon lit pour aller aprendre moi-même la cause de ces dissimulations. Remettez-vous dans votre lit, cruelle fille, me dit ma mere en m' obligeant à lui obéïr, et ne comblez pas vos crimes en m' ôtant encore une vie qui suivroit bien-tôt la perte de la vôtre, et que le deshonneur que vous causez ne fera que trop tôt arriver ; contentez-vous du desespoir que vous m' occasionnez par la perte que j' ai faite de votre pere, que votre lâcheté mis dans le tombeau, et n' ayez pas à vous reprocher... qu' entens-je, grand Dieu, m' écriai-je avec transport ! De quel coup m' accable-t' on ? Mon pere mort ! Moi j' en serois la cause ! Oüi, cruelle, interrompit ma mere en versant un torrent de larmes, votre pere est descendu dans les

ténébres éternelles, deux jours après celui que vous avez marqué par l'opprobre dont vous nous avez couvert. Eh ! Mon Dieu, repliquai-je en pleurant amèrement, quels sont les crimes que j' ai fait, et de quoi m' accuse t' on ? Infortunée que je suis, malade à la veille de mourir, languissante depuis long-tems, ne voyant personne, de quel affront veut-on donc me parler ? Mais, ma fille, ma chère fille, reprit impatientement ma mere,

p351

à quoi sert de faire ainsi l' ignorante ? Comment voudriez-vous cacher une infamie dont je suis le témoin oculaire, et que tout le monde sçait ? Nonobstant les précautions prises pour dérober au public notre honte, la ville en est imbuë... et de quoi donc, interrompis-je outrée de tout ce que ma mere me disoit ? Expliquez-vous mieux, car je prens le ciel à témoin si... en vérité, Lindamine, poursuivit ma mere, ne prenez pas en vain ce nom respectable, vous en seriez punie sur le champ ; remerciez le seigneur au contraire des graces qu' il vous a faites en vous conservant une vie que votre imprudence devoit vous faire perdre, et dont vous vous êtes renduë indigne, en étant la cause que votre enfant est mort avant que d' être régénéré ; malheur qui ne seroit pas arrivé si vous aviez eu de la confiance en votre mere, et que vous m' eussiez avouë avec franchise la nature des secours dont vous aviez besoin ; une mere, quelqu' affligée qu' elle soit d' un pareil aveu, pardonne ordinairement dans des instans aussi précieux. J' aurois laissé parler ma mere bien plus long-tems, tant j' étois interdite et étonnée de ce discours ; elle crut sans doute qu' il me faisoit impression, et que la douleur et la honte me retenoient : courage, continua-t' elle, en me serrant tendrement entre ses

p352

bras ; aux maux consommez il n' y a plus de remédes ; ce qu' il importe aujourd' hui

pour vous corriger, est de demander pardon
à Dieu de toutes vos fautes, je me
joindrai à vous par de bonnes oeuvres,
pour que le ciel vous fasse miséricorde :
la mort d' un enfant et d' un pere sont des
crimes dont on ne sçauroit assez faire pénitence ;
mais il ne faut pas se desesperer,
continua-t' elle me voyant suffoquée par
les sanglots. L' évangile nous promet que,
lorsque le coeur est véritablement contrit,
il prépare les voies de la miséricorde.
Allons, ma fille, continua ma mere qui
craignoit que l' état où elle me voyoit ne
me donnât la mort, ne pensons plus à tout
cela, une fièvre est capable de vous emporter.
Que le ciel m' en préserve ! Que deviendrois-je
si je perdois encore tout ce que j' ai de plus
cher dans le monde ! Non, ma chère enfant, non,
ajôta cette mere infortunée, en m' embrassant, vous
ne m' accablerez pas de ce nouveau malheur ;
vous avez toûjours aimé votre mere, vous
sçavez qu' elle vous aime, et qu' elle ne
peut vivre sans vous ; essayez vos pleurs,
j' oublie tout, je vous l' ai déjà dit, et notre
affront sera réparé en vous donnant pour
mari celui qui, malgré la sagesse que je
vous ai toûjours connuë, vous a fait
succomber ; nommez-le moi, il se cache

p353

peut-être ; qu' il revienne, nous avons assez
de bien pour lui faire un sort heureux,
quel qu' il soit ; il n' y a pas d' aparence même
qu' il soit assez mal-honnête homme pour
refuser de vous donner cette satisfaction.
Ce discours et le précédent furent autant
d' énigmes pour moi ; j' en assurai ma
mere, qui gémit de mon obstination, et
qui, dans la crainte que son impatience ne
nuisît à ma santé, se contraignit, et sortit
de ma chambre en pleurant : dès qu' elle
fut partie, je me mis à crier de toutes
mes forces, et je me rejetai une seconde
fois à bas de mon lit pour la suivre ; la
servante, qui étoit puissante, m' obligea d' y
rentrer : au nom de Dieu, Fanchon, lui dis-je,
expliquez-moi tout ce que ma mere m' a
dit : moi grosse, moi avoir fait un enfant ! Je
crois en vérité, si j' ose me servir
de ce terme, que ma mere perd l' esprit.
Il n' est cependant rien de si vrai, reprit

grossièrement cette fille, et vous feriez bien mieux, mademoiselle, de déclarer celui qui vous a abusée. Vous êtes une impertinente, interrompis-je en donnant un soufflet à cette fille, il vous convient bien de me tenir de pareils discours, apprenez à parler et à me respecter ; ma mère est la maîtresse de me dire tout ce qu'il lui plaira, quoique je le souffre assez impatiemment,

p354

mais pour vous, que cela ne vous arrive plus. La servante, irritée de mon emportement, ménagea si peu les termes dans une réponse impertinente qu'elle me fit, que ne me connaissant plus dans mon transport, je me saisis d'un flambeau qui étoit sur ma table de nuit, je le lui jettai avec tant de fureur, et elle en fut atteinte si malheureusement, que le coup porta à la tempe, et la fit expirer deux heures après. Jugez, mademoiselle, continua l'infortunée pèlerine en soupirant, du desespoir que me causa ce nouveau malheur : je me jettai à bas du lit toute éplorée de ce que je venois de faire, et je courus en chemise, comme une folle dans la chambre de ma mère ; elle pleuroit, et parut effrayée de me voir ; elle vint au devant de moi, m'embrassa tendrement, et me reconduisit dans mon appartement, en me flattant avec les caresses les plus douces ; mais quelle fut sa frayeur en y entrant, à l'aspect de la servante étendue par terre, qui se baignoit dans son sang ; elle appella du monde, le chirurgien fut mandé ; mais vains secours ; malgré son habileté, cette fille ne put réchaper. On donna à cet accident un tour aisé à imaginer ; il n'y avoit point de témoins de cette action, et nous étions si connus et si

p355

considérez, qu'il n'étoit pas possible qu'on soupçonnât l'auteur de cet assassinat. Cependant l'impression que me fit cette dernière aventure, comprise avec tout ce que ma mère m'avoit dit, fit une telle révolution en moi, que je tombai malade, et que je fus à la veille de mourir ; les preuves

qu' elle me donna que j' étois véritablement accouchée, malgré la certitude que j' avois de n' y avoir pas donné lieu, portoient avec elle une triste lumière qui éclairoit le destin le plus fatal, et qui jettoit mon esprit dans une perplexité qui, ne pouvant se concilier avec lui-même, me mit dans l' état que je viens de dire ; ma mere en fut si effrayée, qu' elle promit que, si Dieu me rendoit à ses vœux, elle iroit en pèlerinage, à notre-dame de Luxembourg. Dieu l' exauça, pour me châtier sans doute doublement de mes offenses ; mais en revenant à la vie ma mere entroit dans le sentier de la mort, toutes les choses précédentes lui en avoient ouvert l' entrée ; mais le refus que je continuois à lui faire de lui nommer celui qu' elle suposoit m' avoir deshonorée, refus qu' elle apelloit entêtement et mauvais coeur, lui fut si sensible qu' elle fut bien-tôt à l' extrémité : connoissant qu' elle n' en reviendrait pas, et me voyant toute en pleurs à son chevet,

p356

elle me conjura dans cet état touchant de lui donner pour lors la satisfaction qu' elle attendoit depuis si long-tems. Que pouvois-je lui dire dans l' ignorance où j' étois moi-même de mon sort, sinon que, si j' avois conçu, ce ne pouvoit être que par des moyens extraordinaires, et qui m' étoient entièrement inconnus ; ma mere, qui ne pouvoit se persuader que je lui disse la vérité, ne voulut jamais jeter les yeux sur moi pendant le peu de jours qu' elle vécut ; malgré mes prières et mes larmes, elle me refusa sa bénédiction en mourant, et me dit, avant que d' expirer, que Dieu me puniroit tôt ou tard de mon mauvais coeur. Cette mort me causa un si violent desespoir, à cause des circonstances dont elle étoit accompagnée, que je voulus plusieurs fois attenter à ma vie : ma famille, qui ne m' avoit pas quittée depuis la perte que je venois de faire, me garda à vûë, et sa vigilance me préserva d' une fin funeste ; je fus plus d' un mois sans que l' idée de me détruire sortît de mon esprit ; il est vrai que les exhortations fréquentes d' un curé honnête homme, sçavant et compatissant, me firent revenir peu à peu de cette frenésie ; il me porta à recourir à Dieu, après lui avoir fait l' énumération de mes malheurs : ma

sincérité et mon innocence ne

p357

purent lui être suspectes, la religion avoit repris le dessus, et je me confessai avec les sentimens d' une bonne chrétienne. Ce saint prêtre conjectura, lorsqu' il fut bien au fait de la cause de toutes mes infortunes, qu' on s' étoit servi de maléfice dans cette occasion indigne, puisque je n' y trempois pas, ou que j' avois été secrettement provoquée au sommeil par quelque breuvage ou sirops : quelques circonstances que je rapportai ne lui donnèrent pas lieu d' en douter, et connoissant par mes sanglots combien cet entretien me touchoit et me faisoit souffrir, il me consola en me representant que, n' ayant pû prévoir ce qui m' étoit arrivé, j' avois beaucoup lieu d' espérer que je trouverois miséricorde devant Dieu, mais que, si j' avois continué à me rebeller contre ses decrets éternels, je me serois renduë indigne de ses graces, que le ciel avoit peut-être ses desseins sur moi, que son amour pour la créature faisoit souvent mouvoir des ressorts inconnus pour se l' attirer à lui, et que le grand moyen, dans des adversitez semblables aux miennes, étoit de se laisser guider par sa divine providence. De telles exhortations répétées avec onction firent enfin sur mon coeur l' effet que le saint curé en avoit attendu : au bout d' une neuvaine qu' il me fit faire, je me

p358

sentis éclairée d' un céleste rayon ; dans cet entousiasme, je fis voeu de remplir celui que feu ma mere avoit promis pour moi lors de ma maladie, et que telle chose qui arrivât, je me ferois religieuse à mon retour, donnerois la moitié de mon bien aux pauvres, et le reste aux parens que j' avois, sans égard à la proximité, mais à la misère. Dès que j' eus formé ce dessein, j' en fis part à mon sage directeur ; il me félicita de ces bons sentimens, inspirez, me dit-il, par la grace ; mais il desaprouva le pèlerinage, à cause des inconvéniens qui peuvent arriver

à une jeune personne dans un voyage de long
cours ; il voulut me faire relever de ce voeu,
mais il me vit si fort entêtée de ce dessein, qu' il
crut y devoir donner son aprobation, après m' avoir
fait part de sages instructions pour me conduire,
et pour éviter les dangers que son expérience
imaginoit. Avant que de partir je mis ordre
à mes affaires, et je ne me réservai de mon
bien que ce qui m' étoit nécessaire pour remplir les
vûës que j' avois de me retirer ; ma famille fit
tous ses efforts pour s' oposer à cet abandon,
dans la juste crainte que, changeant de sentiment,
je ne me réduisisse à l' aumône, mais ma fermeté
l' emporta sur toute autre considération,
et l' on me vit si entière dans mes desseins,
qu' on me laissa une pleine liberté de me

p359

conduire à ma fantaisie ; les motifs de religion
ayant cela de propre qu' ils suplément
aux défauts de minorité.
La veille de mon départ je reçûs un assaut
qui ne fut pas le moindre de ceux que
j' eusse essuyé : deux lettres me vinrent de
Bélizai à la fois : la première, me faisoit
part des regrets que lui causoit mon absence,
et m' assuroit que rien au monde ne pouvoit
altérer la force des sentimens qu' il
avoit pour moi : il m' aprenoit que son pere
étoit mort, et qu' il lui laissoit des biens
considérables ; que la seule bienséance l' avoit
empêché de m' écrire, pour m' assurer
qu' il ne pouvoit être heureux sans moi ;
qu' il me suplooit d' agréer avec tout ce qu' il
avoit, son coeur et sa main : que je fisse de
sérieuses réflexions à ce qu' il me proposoit ;
que j' étois même dans un cas à ne pouvoir
le refuser, et à n' être pas la maîtresse de
disposer de moi sans sa participation.
Je ne compris rien à la fin de cette lettre,
et je trouvai fort extraordinaire une pareille
façon de me demander en mariage ; mais la lecture
de la seconde dattée de deux jours après, et
dictée dans la crainte que j' hésitasse à me
déterminer, m' ouvrit enfin les yeux sur l' obscurité
de mon fatal sort ; en s' annonçant sans détour pour
mon mari, il m' expliquoit naturellement
les lâches moyens dont il s' étoit servi pour

p360

le deviner, qu' il excusoit vainement par la grandeur de son amour, et par la crainte qu' il avoit eu que je ne lui échappasse, excusable par l' antipatie que j' avois toujourns marquée pour tout engagement ; que prévenu de ces choses, il s' étoit servi de moyens surnaturels pour me provoquer au sommeil ; que ses premières idées n' avoient été d' abord que de remédier à une insomnie qui m' accabloit pendant ma maladie ; mais que l' occasion lui avoit paru si favorable à ses desseins légitimes, disoit-il, qu' il n' avoit pû y résister ; qu' il s' étoit flatté que, s' il étoit assez heureux pour que les témoignages de son amour parussent, l' honneur feroit alors ce que ses soins et son amour n' avoient pû faire ; que c' étoit à moi enfin à décider s' il s' étoit trompé.

La lecture de cette seconde lettre me mit d' une juste colère : malgré la passion dont j' étois prévenuë pour cet indigne amant, je me promis bien que je ne le verrois jamais, et que rien au monde ne seroit capable de me faire revenir. Je résolus de faire mes efforts pour l' oublier ; je me tournai vers Dieu, à qui je fis un entier sacrifice du goût que j' avois pour lui, en renouvelant le voeu que j' avois fait de me faire religieuse ; sentiment que j' ai conservé jusqu' aujourd' hui, et dont je ne me démentirai jamais, espérant que Dieu voudra

p361

bien me soutenir contre les choses qui tenteroient à ébranler ce dessein. Il y a un an et un jour que je suis partie de chez moi dans l' équipage où vous me voyez : j' ai été assez heureuse pour remplir mes vûës, et il ne m' est rien arrivé de désagréable ; mon voeu finit aujourd' hui, et demain je prendrai le parti de me retirer absolument du monde.

Voilà, mademoiselle, continua la belle pélerine, l' histoire de mes malheurs, qui seront toujourns presens à ma mémoire : je me suis fait une loi pour m' humilier de les conter à ceux qui en seront curieux, afin que cette histoire étant répanduë aprenne aux personnes de mon âge à se défier des lâches détours de la plûpart des hommes,

qui travaillent perpétuellement à séduire leur innocence, et qu'elles soient toujours en garde contre ces loups ravissans, bien plus dangereux encore lorsque la figure et l'esprit aident à donner de la confiance. à ce récit de mes infortunes est attachée une condition dont je ne prévois point avant que de le faire, dans la foi où je suis qu'il n'est personne qui me la refuse : c'est, mademoiselle, de faire une bonne oeuvre en ma faveur, afin que le seigneur me conserve dans les bons sentimens qu'il a bien voulu m'inspirer, et qu'il me donne la force de ne pas succomber.

p362

Lindamine finit ainsi son histoire, en essuyant des pleurs qu'elle n'avoit pû retenir. Je la remerciai de sa complaisance, je lui demandai si le convent où elle se retiroit étoit éloigné du lieu où nous étions. Elle me répondit qu'elle n'en avoit point encore de déterminé ; que le choix ne lui importoit pas, et que dans la résolution où elle étoit de n'avoir plus aucune relation avec le monde, son dessein, lorsque son homme d'affaire seroit arrivé, étoit de lui faire arrêter un cloître où l'on ne pût la connoître, et que dans cette idée elle ne vouloit pas se renfermer dans son pais à cause de cette raison, et que le premier con a l 13

lui demandai si le convent où elle se retiroit étoit éloigné du lieu où nous étions. Elle me répondit qu'elle n'en avoit point encore de déterminé ; que le choix ne lui importoit pas, et que dans la résolution où elle étoit de n'avoir plus aucune relation avec le monde, son dessein, lorsque son homme d'affaire seroit arrivé, étoit de lui faire arrêter un cloître où l'on ne pût la connoître, et que dans cette idée elle ne vouloit pas se renfermer dans son pais à cause de cette raison, et que le premier couvent enfin lui étoit indifférent, pourvû qu'on voulût bien l'y recevoir.

Ce discours me frapa, et me fit sur le champ imaginer une chose qui tendoit à ses vûes, et qui me donnoit les moyens de donner de mes nouvelles à ma chère sainte-Agnès que j'avois toujours dans l'esprit.

Dans ce dessein, je vantai fort à Lindamine la douceur et l' union qu' on respiroit dans le couvent dont je sortois, et je le lui proposai, en l' assurant que je l' adresserois à une dame dont j' avois l' honneur d' être considérée, qui se feroit un vrai plaisir, la connoissant pieuse et prévenante, de lui faire tous les plaisirs qui dépendroient d' elle, que même c' étoit le vrai moyen de parvenir

p363

à ses intentions, qu' elle seroit reçûë de sa part à bras ouverts, et que venant de si bonne main, on ne feroit aucune information. Lindamine me remercia avec beaucoup de vivacité, et accepta mes offres de tout son coeur. Je lui parlai fort de sainte-Agnès, dont je lui vantai le bon caractère et la société ; je passai le reste du jour à entretenir la jeune pèlerine des agrémens qu' elle auroit de vivre avec mon amie, dont les infortunes, lorsqu' elles les sçauroit, l' interresseroient, et la feroient convenir qu' elle étoit en quelque façon encore plus à plaindre qu' elle. Lindamine à ce discours parut surprise, et me demanda avec empressement quelles sortes de malheurs pouvoient être comparez aux siens. L' embarras que je fis paroître à cette question fit lever Saint-Fal, qui comprit que, dans le cas où il étoit avec moi, sa presence devoit gêner ma conversation : toujours prévenant et poli, il nous demanda la permission de profiter du jour pour aller dissiper un mal de tête qu' il conservoit depuis qu' il s' étoit levé. Comme il m' adressoit la parole, je lui répondis par une révérence, après quoi il sortit. Dès que nous fûmes seules Lindamine et moi, je l' engageai encore plus fortement à faire le choix du couvent dont je lui

p364

avois parlé ; elle m' assura qu' elle iroit dès le lendemain chez Madame De G et que dès que cette dame seroit convenuë des clauses de sa réception, elle y entreroit.

Tranquille de cette assurance, je revins à sainte-Agnès, et je contai à Lindamine son histoire en racourci, afin de la prévenir avantageusement sur son compte. La pélerine convint que, si cette charmante religieuse étoit agitée d' une seule des choses qu' elle Lindamine avoit à se reprocher, elle s' avoüeroit la moins infortunée, mais qu' il n' y avoit point de malheurs comparables aux remords de la conscience. Lindamine prévenuë par l' histoire que je venois de lui faire de mon amie, que j' avois des lettres de conséquence que je ne pouvois trouver occasion de faire rendre, me dit obligeamment que je n' avois qu' à les lui remettre, qu' elle s' en chargeoit, et que dès le jour suivant elle feroit partir un exprès intelligent qui s' acquitteroit fidèlement de cette commission, et qu' il viendrait lui en rendre compte aussi-tôt qu' il s' en seroit acquitté ; je trouvai les voyes qu' elle me proposa pour réüssir dans cette affaire si courtes et si naturelles, que, transportée du plaisir que ressentiroit sainte-Agnès d' être si bien servie, je me jettai au col de Lindamine pour lui en marquer

p365

ma joie. Cette belle fille, charmée de mon bon coeur, auroit bien voulu à son tour me connoître, et malgré sa politesse, qui lui fit supposer des raisons bien trouvées pour satisfaire sa curiosité, elle ne put s' empêcher de revenir plusieurs fois à la charge ; je lui dis en souriant que ce seroit mal la payer de toutes ses complaisances que de l' ennuyer du recit de mes chagrins ; que sainte-Agnès lui en feroit l' histoire, qu' elle rendroit suportable par la manière dont elle seroit contée. Lindamine se paya de cette frivole excuse, qui ne fit, à ce que j' ai sçû depuis, qu' irriter le desir qu' elle avoit d' en sçavoir davantage. Comme nous n' avons pas trop de tems du reste d' un jour pour écrire nos lettres, nous nous mîmes l' une et l' autre à les faire. Je fus bien-aise de profiter de cette occasion pour demander à Madame De G la continuation de ses bonnes graces, et l' avertir de la situation nouvelle où je me trouve. La lettre de sainte-Agnès fut celle qui me coûta le moins, et qui fut la plus longue ;

en lui rendant compte des moyens heureux
que j' avois trouvé pour la servir, je la
priois, en cas que le hazard amenât le
marquis à son couvent, (chose que je
soupçonnois) de l' assurer que, quoiqu' il
m' arrivât, je lui conserverois toujours les
sentimens les plus vifs et les plus fidèles.

p366

Le tems que nous passâmes à écrire fut
long, et il étoit plus de huit heures lorsque
nous eûmes fait nos dépêches. Je fus surprise
de ne point voir arriver Saint-Fal ; ses
bonnes façons, et la confiance qu' il avoit
montré en me laissant seule dans l' occasion
presente, sachant que je pouvois m' évader,
et que cela m' étoit déjà arrivé, non-seulement
effaça les sujets de plaintes que j' avois
conçû contre lui le premier jour, mais encore
attira une estime qu' il méritoit par ses attentions,
qui me donna de l' inquiétude de son absence, sur-tout
à une heure où l' on n' est guères dans les
champs en hiver ; je fis demander de ses
nouvelles, et l' on m' aprit qu' il étoit allé à
la chasse, et qu' il guettoit sans doute un
lièvre à l' affut. Je n' ignorois pas, née à la
campagne, qu' on y reste quelquefois fort
tard, et je fus retrouver avec plus de tranquillité
Lindamine ; mais quelle fut ma surprise,
en rentrant dans ma chambre, de voir aux pieds
de la pélerine un homme fort bien fait, qui
sembloit s' exprimer avec beaucoup de passion, et
dont cette charmante fille vouloit se défaire avec des
paroles entrecoupées de larmes. J' allois me
retirer sans chercher à pénétrer ce nouvel
événement, mais Lindamine s' écria : non,
non, belle Jeannette, entrez, venez, aidez
mon coeur à se défendre des assauts

p367

que vient livrer ici l' indigne amant dont
je vous ai parlé. Le voilà ce monstre barbare
qui, après m' avoir fait le plus sanglant
outrage, veut me persuader que les noirs
artifices qu' il a mis en usage sont des preuves
du plus tendre amour. Oüi, belle Lindamine,
interrompit avec transport Bélizai, que le ciel

me punisse si jamais j' ai eu l' intention de vous offenser ! Dès le premier moment que je vous ai vûë, mon coeur, en me donnant le titre d' amant, vouloit y ajoûter celui de votre époux. Voilà la première cause de mon crime ; vos froideurs, le dégoût que vous marquiez dans toutes les occasions pour le mariage, le consentement que je me flattois d' obtenir de monsieur votre pere, ayant démêlé ses vûës, si j' étois assez heureux de trouver des moyens pour assurer mes projets, toutes ces choses ont achevé de me séduire et de m' aveugler ; j' avouë que je suis criminel, belle Lindamine : je sçai que vous m' aimez, pourquoi vous obstiner, par une délicatesse hors d' oeuvre, à nous rendre tous deux malheureux, ma femme, ma chère femme ? ... arrêtez, cruel, interrompit en pleurant la pélerine, quel nom odieux proférez-vous ? Par quels moyens, ô ciel ! Prétendez-vous ? ... oüï, vous l' êtes, reprit vivement Bélizai, en embrassant les genoux de l' infortunée pélerine, il

p368

faut que je meure avant que je perde le beau nom de votre époux ; j' en fais juge mademoiselle, continua le malheureux amant en se tournant vers moi, qu' elle décide... je vous prens au mot, interrompit vivement Lindamine en me jettant un coup d' oeil, prévenuë que je suis que les sentimens d' honneur et de religion dont je suis persuadée qu' elle fait gloire, la feront prononcer en ma faveur. Bélizai voyant son sort entre mes mains, se leva, et commença par me vanter son amour, sa tendresse, sa constance ; il trouva des couleurs vives et spécieuses pour excuser sa témérité, et ce qui s' étoit passé ; il me voulut gagner par ses sentimens, qui exigeoient, puisque les choses ne pouvoient ne pas être, que l' hymen répare ce qu' il y avoit eu de défectueux dans sa conduite, et prétendît qu' outre son amour, sa probité étoit interressée que le mariage se fît, passa ensuite aux tourmens qu' il avoit souffert depuis qu' il avoit été privé de la vûë de tout ce qui lui étoit de plus cher dans le monde, voulut m' attendrir par les partis qu' il avoit refusé pour se conserver à Lindamine ; que sa famille le pressant sur cet article, il s' étoit dérobbé par

la fuite à leurs persécutions, et étoit venu à Montpellier il y avoit un an, pour faire à sa maîtresse un sacrifice de ces engagements

p369

offerts, et pour lui apporter sa main ; ayant appris, avec un desespoir violent, qu' elle étoit partie, et n' ayant pû sçavoir en quels lieux elle avoit porté ses pas, il erroit depuis ce tems ; qu' étant repassé à Montpellier, et qu' un hazard heureux lui ayant fait découvrir qu' une chaise devoit venir au-devant d' elle, il avoit guetté le jour de son départ, et l' avoit suivie sans que personne se fût aperçû de son dessein, dans l' intention de venir se jeter aux pieds de sa maîtresse, de recevoir sa grace, ou de trouver dans le desespoir le remède à ses maux.

Je laissai tout le tems à Bélizai qu' il voulut de parler ; dès qu' il eut cessé, je me tournai vers Lindamine, et je lui demandai si elle avoit autre chose à ajoûter à ce qu' elle m' avoit dit à ce sujet ; elle m' assura que non, et que rien n' étoit capable de faire changer sa façon de penser.

Soutenuë par ce discours, j' adressai la parole à Bélizai. Puisque vous voulez bien vous en raporter à ma décision, lui dis-je, pardonnez, s' il vous plaît, monsieur, si je suis d' un sentiment différent du vôtre, et si j' ose vous représenter que vous vous êtes rendu non-seulement indigne de la grace que vous prétendez, mais encore d' être souffert parmi les gens délicats, qui pensent avec une certaine élévation, en ce

p370

que vous avez péché contre les règles de l' honneur et de la probité dont vous vous parez si vainement. Est-il possible qu' avec de l' éducation et de l' esprit (car l' on ne peut vous refuser ni l' un ni l' autre) vous vous soyez mis dans le cas de manquer à ce que vous vous devez à vous-même. Les crimes de séduction et de violence, quelque bas qu' ils soient, sont encore plus excusables

que celui que vous avez commis ; les premiers se peuvent comparer à deux hommes puissans, sûrs de leur adresse et de leurs coups, qui en attaquent deux autres moins forts, dont ils connoissent la timidité, et sur lesquels ils sont assurez de remporter la victoire ; au lieu que votre procédé est semblable à celui d' un homme qui en assassine un par derrière, ou lorsqu' il est endormi. Du moins dans la première comparaison les agresseurs donnent le tems de se défendre ; un hazard heureux peut fournir les moyens d' échaper à leurs forces et à leurs artifices : mais dans celle dont il est question, qui peut-on oposer ? En vérité, je vous le dis, un procédé comme le vôtre est un véritable assassinat. Mais je dirai plus, vous prétendez que l' amour est l' auteur qui vous a suggéré cette violence : non, monsieur, le véritable amour n' inspire pas de bassesse, et d' ailleurs ce n' est point aimer que d' aimer pour l' amour de

p371

soi-même. Une dame avec laquelle j' ai vécu, et qui se pique avec raison d' un discernement délicat, prétend que la vraie façon d' estimer est de souhaiter non-seulement que l' objet de notre tendresse soit heureux, mais encore de faire tous nos efforts pour y contribuer, et pour lui faire ressentir tous les biens que nous desirons ; quelle obligation voulez-vous que vous ait une maîtresse que vous adorez, parce qu' elle est belle, que son caractère est excellent, qu' elle est douce, remplie, si vous voulez, de talens, en un mot, qu' elle a toutes les qualitez desirables de la société : cent autres l' aimeroient comme vous, mais ne lui sacrifieront peut-être pas leurs desirs, leurs volontez, leurs fortunes. Suposons que cette maîtresse soit susceptible de quelque moment de foiblesse, le caractère de l' honnête homme qui en veut faire sa femme est d' être le premier à l' en faire triompher et à n' y pas donner lieu : cherchez à plaire par des endroits durables, qui sont la probité, la vertu, l' honneur, vous plairez toujours ; sacrifiez, s' il le faut, votre propre amour, et si vous n' êtes pas dans une situation propre à rendre heureuse la personne aimée, soyez le premier à obtenir d' elle qu' elle passe entre les bras d' un mari qui lui fasse sa fortune. Ce sentiment est vif, peu suivi, mais j' en connois

p372

cependant qui se sont trouvées capables de faire ce généreux effort.
Enfin, monsieur, continuai-je, l' on ne peut être véritablement heureux qu' on ne soit extrêmement délicat sur l' honneur et sur la probité : la raison est que les passions fondées sur les passions se nuisent, s' entre-choquent et s' écroulent, au lieu que l' amour guidé par la vertu fait la félicité, et ne peut être sujet aux traverses et aux bourasques que font naître les écarts du desordre. Quelque peu d' usage que j' aye, poursuivis-je, je crois vous avoir ébauché le vrai caractère de l' honnête homme et de l' amant épuré, qualitez qui convenoient par toutes sortes de manières à Mademoiselle Lindamine, et qui l' auroient renduë heureuse si elle les avoit rencontrés en vous, sûr, comme vous l' êtes, à ce que vous dites, de ce qu' elle pense en votre faveur, mais dont le contraste la rend aujourd' hui la plus infortunée de toutes les filles : pensez de combien de maux a été suivie votre imprudence ; elle perd celui qui lui a donné le jour, commet un crime dans l' emportement que lui cause une réponse impertinente, donne lieu à la mort de madame sa mere, est à la veille elle-même de se précipiter dans les horreurs du trépas : pour surcroît de malheur est obligée par honneur, par religion, de se sacrifier

p373

elle-même, d' entrer pour le reste de ses jours dans un couvent pour apaiser ses remords et sa conscience : que cet effort généreux trouve en vous des sentimens égaux ; ou du moins, si vous ne pouvez remporter sur vous-même une pareille victoire, donnez-lui pour dernière preuve d' amour, celle de la laisser paisiblement disposer de ses volontés.
Je n' avois pas plutôt proféré le nom de couvent que Bélizai s' étoit rejetté au genoux de Lindamine avec des marques si vives d' un sincère repentir, et en prononçant des paroles si touchantes, accompagnées de démonstrations d' un tel desespoir, que la passion de cette aimable fille sembla se réveiller ; elle ne put s' empêcher d' en laisser échapper des étincelles. Bélizai aussi

fin qu' amoureux, démêlant l' effet que sa presence
et ses discours causoient, la pressa avec tant
de soin et de détours, qu' elle lui avoûa, avec un
soupon accompagné de larmes, qu' elle ne pouvoit être
heureuse sans lui, et que sans le serment dont elle
étoit liée ç' en étoit fait. Bélizai transporté
de cet aveu, lui representa que de pareils
voeux n' étoient d' aucune conséquence,
que le plus simple prêtre l' en reléveroit
d' autant plus facilement, que bien des circonstances
exigeoient leur hymen. Lindamine ayant réfuté
ce dernier discours et

p374

rapellé son serment et le cloître, Bélizai
en fut si transporté qu' il tira son épée et
voulut s' en percer à nos yeux. Arrêtez,
cruel, s' écria Lindamine glacée d' effroi,
voulez-vous achever de combler tous mes
maux : remettez cette épée ; ah ! Je ne
pourrois vous survivre un moment. Hélas !
Je me rends : non, vous ne mourrez point ;
vous m' êtes trop cher : que deviendrois-je,
grand Dieu, si j' avois encore cette mort
à pleurer ! Non, Bélizai, ne me donnez plus
de pareilles frayeurs, j' en tremble encore, je
ne suis à present en état de rien décider ;
donnez-moi cette nuit pour invoquer le ciel, afin
qu' il m' inspire et m' aide à me déterminer ; à mon
lever vous aurez ma réponse, peut-être, hélas !
Trop conforme à mon inclination. L' amant voulut
repliquer, mais Lindamine l' ayant assuré qu' elle
ne vouloit plus rien entendre, qu' il ne l' avoit que
trop persuadée, et que la parole qu' elle venoit de
lui donner devoit suffire, elle le pria de se
retirer, à quoi il obéït avec une tristesse si
marquée qu' il me fit pitié.
Lindamine vint me retrouver, et en essuyant
ses yeux, m' assura que rien n' étoit capable de la
faire changer de résolution. Ne dois-je point rougir
de reparoître devant vous, me dit-elle, après les
foiblesses dont vous avez été témoin ; mais,

p375

belle Jeannette, continua-t' elle, que ces
marques ne me fassent pas perdre votre
estime ; je suis d' autant plus digne de pitié,

que, malgré la violence d' une passion qui s' est réveillée à la vûë de celui qui l' a inspirée, vous me verrez remplir avec fermeté mes engagements.

L' homme d' affaire de Lindamine entra comme elle achevoit ce discours ; elle lui fit part des inquiétudes qu' elle avoit au sujet de Bélizai, après lui avoir expliqué ses intentions à l' occasion de sa retraite dans un couvent : nous fûmes tous d' avis que pour la dérober à la vigilance de son amant, qui la veilleroit sans aucun doute de près, il falloit qu' elle et moi changeassions de chambre, que Lindamine partiroit la première dans la chaise de Saint-Fal, au postillon de laquelle on donneroit ordre de nous aller attendre à six lieuës de-là, dans un endroit qui lui seroit indiqué. Je me flattois que le comte se prêteroit aisément à un dessein aussi légitime. Pendant toutes les agitations précédentes il s' étoit écoulé un tems considérable, et dix heures étoient sonnées sans que Saint-Fal eût encore reparu ; je commençai à en être d' une véritable inquiétude, et en la communiquant à son valet de chambre, je lui fis sentir qu' il étoit mal à sa place qu' il se fînt aussi tranquile : il eut honte de ce reproche,

p376

et sortit avec un guide pour l' aller chercher aux environs.

Je fus d' autant plus sensible à la crainte qu' il ne fût arrivé quelque chose au comte, que je m' en serois crû la cause innocente, persuadée qu' il n' étoit sorti que pour ne pas me donner lieu de croire qu' il voulût gêner ma liberté, quoique je ne pusse pas douter que le but de toutes ses attentions ne fût de me plaire, et qu' il étoit assez notoire qu' il m' aimoit ; je croyois ne devoir point me gendарmer pour un amour dont je n' étois point consentante, et auquel je ne croyois point avoir donné lieu.

On n' est pas maîtresse de ses sentimens, on ne l' est que de la façon de les exprimer ; et lorsqu' une femme est assez heureuse pour inspirer de l' amour à un homme délicat, je pense encore aujourd' hui qu' après qu' un tel amant s' est déclaré, et qu' en conséquence elle lui a répondu avec une politesse sincère, qu' elle est engagée ailleurs, ou que son devoir ou son inclination s' oppose

aux vœux découverts, elle ne doit pas se faire une vaine délicatesse de le voir ni de l'écouter, quand elle n'en donne pas les occasions : une conduite affectée dégénère en pruderie, et l'expérience fait connoître tous les jours que sous le manteau de l'hipocrisie, se cache fort souvent la coquette et la femme galante.

p377

Mais revenons, cette matière nous mèneroit trop loin.
Lindamine, qui avoit envie de partir de grand matin pour les raisons qu'on a dit, fit sa colation ordinaire, et fut se coucher avec les précautions dont on a parlé. Je fis venir le postillon de Monsieur De Saint-Fal, pour que la chaise fût prête au point du jour : les déférences que les gens du comte voyoient que leur maître avoit pour moi, furent sans doute la cause que ce garçon se prêta si aisément à mes volontés. Lindamine et moi ne pûmes nous quitter sans un véritable regret ; cette aimable fille méritoit assurément de l'amitié et de la considération, et si je l'avois connue depuis plus long-tems, je suis persuadée que cet adieu m'auroit beaucoup coûté ; je la priai avec instance de me donner de ses nouvelles, dès que je lui aurois fait sçavoir mon adresse ; elle me promit que j'en aurois peut-être si souvent que je me repentirois de lui avoir accordé cette liberté. Dix, onze heures, minuit étoient cependant sonnés sans que j'eusse eu aucune nouvelle du comte ; quelque sollicitation que me fit la maîtresse du cabaret, je ne pouvois me résoudre à me coucher sans sçavoir la raison de cette absence imprévûe : tout ce que cette femme pût obtenir,

p378

fut de me faire manger un morceau. J'allois me mettre à table lorsque j'entendis un cheval qui s'arrêtoit à la porte ; un moment après l'hôtesse s'écria du bas de l'escalier que je soupasse en repos, qu'on m'aportoît des nouvelles de Monsieur De Saint-Fal : ensuite de ce discours un garçon entra dans ma chambre tout botté, à qui je demandai avec empressement où étoit monsieur le

comte ; il reprit qu' il l' avoit laissé à dix lieuës, et qu' il lui avoit servi de postillon pendant la route. Surprise au-delà de l' expression de cette nouvelle, je questionnai de nouveau ce garçon, qui me dit, en me remettant une lettre, qu' elle m' en apprendroit plus que tout ce qu' il pourroit me dire. Je l' ouvris avec vivacité, et j' y lus avec surprise ce que l' on verra dans la sixième partie.

PARTIE 6

p379

lettre du comte de Saint-Fal à Jeannette.

" je vous envoie un exprès, mademoiselle, persuadé de l' inquiétude où vous devez être de mon départ et de mon absence ; je vous en avois fait un mystère, dans la confiance où j' étois que je serois revenu avant que vous vous fussiez aperçûë de l' un et de l' autre ; je serois au desespoir que vous interprétassiez différemment mon éloignement. J' étois parti dans l' intention de vous

p380

préparer un logement commode, jusqu' à ce qu' un tems plus heureux vous en assurât un solide et tel que vous le mérités ; mais en arrivant à S G où je vous aurois crû plus convenablement qu' ailleurs, jugez de ma surprise de trouver à la porte le marquis de L V que je croyois en Lorraine ; celle de mon cousin n' a pas été moins grande de me rencontrer ; sa pâleur et son air interdit m' a donné lieu de penser qu' il soupçonnoit le sujet de mon voyage ; je vous apprendrai demain, mademoiselle, les raisons qui m' ont empêché de lui parler à coeur ouvert ; je gage qu' avec l' esprit que je vous connois, vous en devinez une partie.

Je ne sçavois pas trop de quelle manière je devois me conduire avec le marquis ; j' aurois bien voulu pouvoir éviter le tête à tête et les questions, mais unis comme nous l' avons toûjours été, je n' ai pô me dispenser de souper avec lui ;

l'entretien n' a roulé que sur des choses indifférentes, quoique sa bouche se soit ouverte vingt fois pour me parler de la belle Jeannette, cependant il s' est retenu, ce qui me confirme de plus en plus sa défiance ; mais à quoi sert que je vous entretienne si long-tems du marquis, peut-on chercher à faire sa cour aux dépens de son coeur ? Pardonnez ce mot, il

p381

m' est échapé ; je n' ai que trop de lieu d' imaginer qu' il vous offense ; je me tais, je serai plus circonspect à l' avenir, et pour en obtenir plus aisément le pardon, je vais encore vous parler de mon aimable cousin.

Rien ne gêne plus un entretien que la défiance : à peine le marquis et moi avons-nous eu soupé que nous nous sommes séparés sous différens prétextes ; celui de mon cousin a été de reprendre la poste pour s' en retourner à Pont-à-Mousson, m' ayant supposé qu' il n' étoit revenu à la cour que dans la confiance où il étoit que, son affaire assoupiée, il pourroit y reparoître, mais que des amis lui avoient fait entendre qu' il lui étoit plus convenable de s' absenter encore quelque tems, afin qu' il n' en fût plus aucune question. Que direz-vous, belle Jeannette, de mon incrédulité ? Ce discours n' a pû me persuader ; je me suis imaginé (et j' ai lieu de croire à présent que je ne me suis point trompé) qu' il a eu vent, ou qu' il est averti des intentions de monsieur son pere ; que mon cousin vous cherchoit, et que le discours que je viens de vous rapporter n' étoit tenu que pour m' ôter toutes idées à son sujet ; j' ai feint à mon tour, nous nous sommes faits des adieux peu sincères ; il est parti. Pour

p382

vérifier mes soupçons, je l' ai fait suivre de loin par un homme à cheval : cet émissaire révient actuellement, et m' avertit que le marquis étoit rentré dans la ville par une autre porte, ce qui ne me donne pas lieu de douter de ses desseins quels qu' ils soient ; j' ai crû devoir agir avec

prudence ; au lieu de revenir vous joindre,
je pars pour la cour ; supposé qu' il me
fasse suivre à son tour, il connoîtra
que je ne lui en ai pas imposé, et s' il est
vrai qu' il me soupçonne d' agir de concert
avec son pere, la conduite que je tiens
lui fera perdre ces idées.

C' est à vous, mademoiselle, à décider sur le
parti que vous avez à prendre ; si je puis vous
donner des conseils, dans l' intention où je
suis de n' en user jamais autrement avec vous,
ce seroit de venir me joindre demain à Versailles ;
j' aurai soin en arrivant de vous y faire préparer
un appartement, dans lequel vous serez
reçûë sous un nom qui vous mettra à l' abri de
toutes les recherches ; il se trouvera dans la
grande allée un homme qui guettera votre passage,
et qui vous conduira où vous devez descendre ; que ce
séjour ne vous donne aucune inquiétude ;
le pere du marquis est à sa campagne, et
ne soupçonne pas encore mon peu d' exactitude
à remplir ses ordres et ses vûës ;

p383

lorsque vous serez à la cour je vous verrai,
et nous prévoyons ensemble de la manière
dont j' en dois user avec mon oncle, soit
qu' il revienne, soit qu' il séjourne plus
long-tems dans ses terres : quoiqu' il arrive,
vous trouverez toûjours en moi un ami sincère,
qui parera sous main tous les assauts qu' on
pourroit vous livrer : faites-moi l' honneur,
s' il vous plaît, de me mander positivement
vos intentions ; le même homme que je vous envoie
a ordre de me rapporter votre réponse, et
sçait où me trouver. Je suis, avec beaucoup
plus que de la considération,
mademoiselle,
votre très-humble, etc.
De Saint-Fal.

et par apostille.

souvenez-vous, s' il vous plaît, belle Jeannette,
qu' il est d' une conséquence extrême pour vos
intérêts, dans la situation presente de vos
affaires, que nous évitions absolument le marquis. "
je relus plusieurs fois cette lettre sans
sçavoir à quoi me déterminer ; ce qui me
flatta le plus, furent les nouvelles preuves
que me donnoit le marquis de son amour ;
" ê'
je ne pûs m' empêcher d' être sensible au

tendre intérêt qu' il prenoit en moi, et mon
coeur ne pouvoit lui sçavoir mauvais gré des
soins qu' il se donnoit pour me chercher.
J' en tirois cette conséquence naturelle,
qu' étant aimée avec autant de délicatesse,
je ne devois avoir aucune inquiétude sur
l' avenir, ou du moins qu' en cas d' événemens,
je devois compter sur un protecteur qui
me soutiendrait toujours contre les assauts
de la mauvaise fortune.

Quelque plaisir cependant que me fissent
ces réflexions, je ne pûs m' empêcher d' approuver
la conduite de Monsieur De Saint-Fal, quoique
je ne pusse douter que l' amour et la jalousie
n' y eussent la plus grande part ; mais les façons
prévenantes et polies, dont ce nouvel amant usoit
envers moi, me tranquilloient sur les suites de
l' un et de l' autre ; j' étois en train de me
livrer à de plus amples réflexions, mais me
souvenant alors qu' il s' agissoit de rendre
une réponse positive, je les bornai à me
déterminer sur le parti que j' avois à prendre ;
je me trouvai très-embarrassée sur ce
que je devois faire ; une légère envie me
vint de profiter de l' absence du comte,
pour aller me jeter entre les bras de ma
famille ; mais cette vanité, dont j' ai parlé
ailleurs, qui répugnoit à la bassesse de ma
condition, le qu' en dira-t' on, l' amour, si

p385

on le veut, l' espérance d' un avenir charmant
et trop désiré, toutes ces choses qui
ne se representoient que trop vivement à
mon imagination, firent évanouir ce dessein ;
dans la crainte même que je ne me laissasse
guider par la vertueuse voix qui me parloit,
j' écrivis à Monsieur De Saint-Fal sur le
champ ; je lui mandai que dans la confiance
où j' étois de sa parfaite probité je ne
voulois suivre d' autres conseils que les siens,
et que je me rendrois comme il me le marquoit
à Versailles, où je comptois qu' il me
continueroit les mêmes bontez.

L' exprès ne fut pas plutôt éloigné que
je me repentis de ce que je venois de faire :
eh bon dieu ! Me dis-je à moi-même, que
ne suivois-je mes premières idées ? à quoi
ai-je songé en choisissant pour mon séjour
un lieu où le pere de mon amant a tout
crédit : si l' infortune qui m' a suivie jusqu' ici

me fait reconnoître, qui pourra me mettre
à l'abri de son juste ressentiment ? N'aura-t'il
pas lieu de croire que je viens le braver
jusques chez lui ? Quand même un destin
plus heureux me feroit échaper à ce pere
irrité, puis-je éviter d'être reconnu de
son fils ? L'amour le guide, et quand je supposerois
le contraire, la foiblesse que j'ai pour
lui n'iroit-elle pas peut-être au-devant
de ses recherches ? ô ciel ! Qu'ai-je fait,

p386

continuai-je ? Quand je supposerois encore
que tous ces inconvéniens n'arrivassent pas,
quelles sont les raisons qui doivent me persuader
que Saint-Fal soit toujours aussi retenu
qu'il se l'est montré aujourd'hui ; prudent,
habile, dissimulé peut-être dans l'art
de plaire, ne se contrefait-il point pour
mieux m'amener à son but, ne se déclare-t'il
pas déjà assez dans sa lettre ? Ah ! Sans
doute, ajoutai-je en pleurant, je ne suis
que trop la cause de toutes les choses qui
m'arrivent ; moins de vanité, moins d'amour,
m'auroient épargné depuis long-tems tous
les chagrins qui m'ont suivi depuis ma fatale
sortie de mon hameau ; cette honte qui s'est
opposée jusqu'ici à une conduite convenable et
légitime, seroit passée à present, je serois entre
les bras d'une mere ; je serois paisanne, il est
vrai, mais plus parée de ma vertu que de tous les
ajustemens dont le siècle ébloüit.

Je passai une partie de la nuit dans ces
agitations ; une idée qui me passa par la
tête me fit lever avec empressement ; me
souvenant que l'heure du départ de la pèlerine
n'étoit pas éloigné, j'allumai de la
lumière, et quoique peureuse, je m'hazardai
d'aller dans la chambre de Lindamine ;
les bontez dont Madame De G m'avoit
toujours honorée, me firent imaginer
que dans l'occasion presente je devois encore

p387

y avoir recours ; je me flattois que cette
généreuse personne, touchée des nouveaux risques
que ma vertu couroit, me recevrait dans ses bras,

aprouveroit ma fuite, ou du moins, si elle avoit des raisons pour n' oser me garder comme auparavant, qu' elle me feroit rentrer par son crédit dans le couvent d' où je sortois ; j' y retrouverai, disois-je, une amie sincère dans sainte-Agnès ; et Lindamine, à qui les malheurs ont préparé une tendre amitié dans mon coeur, sera pour moi un surcroît de consolation ; nous unirons toutes les trois nos infortunes, et là j' attendrai paisiblement ou la fin de mes maux ou celle de ma vie.

Ces nouvelles idées fortifièrent de plus en plus mon esprit agité, j' entrai dans la chambre de la pèlerine pour lui faire part de mes résolutions ; elle étoit déjà toute prête à partir, mais la violence qu' elle se faisoit en quittant pour jamais un amant chéri, se manifestoit sur son visage par la tristesse et par les pleurs ; l' état où je la trouvai me fit oublier mes propres chagrins pour essayer à la consoler des siens ; elle m' avoua que ma presence lui redonnoit une fermeté que la solitude et la proximité de son amant ébranloit ; mais quelle fut sa joie lorsque je lui communiquai l' envie que j' avois de l' accompagner ; cette assurance dissipa ses larmes, une douce sérénité

p388

parut à la place de ses inquiétudes ; dans son transport elle m' embrassa, m' offrit de partager avec moi ce qui lui restoit de sa fortune, ou de payer au moins ma dot en cas que je voulusse me faire religieuse ; je lui marquai la reconnoissance que j' avois de ses bontez, mais je ne pûs m' empêcher de lui dire en souriant que le parti me paroissoit trop sérieux pour me déterminer si brusquement ; elle aprouva en soupirant ma franchise, et me dit que dans l' état où elle se trouvoit, il ne falloit pas s' arrêter à ses décisions.

Sur ces entrefaites, on nous avertit que la chaise étoit prête, nous allions descendre : ma vertu, satisfaite du pas qu' elle me faisoit faire, me donnoit une tranquillité intérieure qui imposoit silence à la voix de l' amour.

Lindamine se préparoit à me suivre envelopée d' une coëffe dont elle se cachoit le visage, dans la crainte de rencontrer Bélizai ; mais cet amant extraordinaire, qui n' avoit feint de se prêter aux

desirs de sa maîtresse que pour lui donner plus de confiance, avoit veillé toute la nuit, et s' étoit mis au fait de tous nos projets (comme il nous l' avoüa bien-tôt) en nous écoutant : nous ouvrions enfin la porte de la chambre pour en sortir, lorsqu' il parut tout-d' un-coup à nos yeux ; pardonnez, belle Lindamine, à mon desespoir,

p389

s' écria-t' il en nous barrant le passage, j' aimerois mieux mourir que de consentir à vos injustes desseins ; vous voulez donc me quitter, et vous soustraire au droit légitime que j' ai sur vous ? ... des droits, interrompit la pélerine avec fermeté ; eh ! Bon dieu, de quelle nature sont-ils, ne devriez-vous pas en rougir, ou suffit-il d' en imaginer pour s' en prévaloir ? Voudriez-vous ressembler à ceux qui, s' arrogeant des pouvoirs qu' ils n' ont pas, pensent qu' il ne dépend que du ton pour les mettre en pratique ? Pour moi, monsieur, qui ne suis pas de ce sentiment, continua Lindamine, vous trouverez bon, s' il vous plaît... de rentrer dans votre appartement, reprit Bélizai en se contenant et en baissant sa voix ; je vous demande pardon, mademoiselle, de l' oposition que je mets à vos volontez, mais je périrai plutôt que de vous voir partir sans moi ; pendant ce discours proféré d' un air égal, Bélizai avoit voulu se saisir de la main de la pélerine pour l' obliger à rentrer, mais cette aimable fille s' étoit retirée plutôt que de souffrir cette violence : que je suis malheureuse, s' écria-t' elle en se jettant dans un fauteuil, que ceux qui sont faits pour avoir des ménagemens pour moi deviennent mes tyrans ; je me sou mets, ô mon Dieu, continua-t' elle en répandant des larmes,

p390

vous ne sçauriez trop m' humilier, j' espère en vous, me fondant sur la pureté de mes intentions ; elle se tut en prononçant ces paroles ; je vous laisse, mademoiselle, lui dit Bélizai d' un ton respectueux ; je vais prier le ciel que vous invoquez, de vous

remettre l' esprit dans une assiette plus favorable ; dès que vous m' en donnerez des marques, vous me trouverez soumis, sans quoi je vous jure que je mourrai plutôt que de vous laisser aller aux mauvais conseils ; si l' amour n' a plus d' empire dans votre ame, que l' honneur y régne au moins à sa place ; c' est assez vous dire, poursuivit Bélizai, vous m' entendez, et je suis persuadé que vous ferez là-dessus des réflexions convenables ; en prononçant ces mots, il fit une profonde révérence, et se retira en me jettant un regard qui m' expliquoit son dépit, et auquel je feignis de ne point faire d' attention.

Lindamine, dont le tempéramment étoit vif, se répandit en plaintes cruelles et amères dès que son amant nous eut quitté : après avoir donné un libre cours à sa douleur, elle me protesta que le ciel lui faisoit la grace de la faire revenir entièrement du goût qu' elle avoit pour son indigne amant, qu' elle en étoit d' autant plus consolée, que l' état qu' elle alloit embrasser demandoit un coeur exempt de tous soins,

p391

que cette guérison lui feroit remplir ses devoirs avec une douceur dont elle n' auroit jamais osé se flatter sans l' heureux changement que le ciel opéroit en elle, auquel les mauvaises façons de son amant avoient sans doute eu part ; je fis ce que je pûs pour la fortifier dans ces bonnes réflexions, en lui représentant en même-tems la juste crainte que j' avois que Bélizai ne mit de nouveaux obstacles à ses desirs : ce discours la fit rêver un moment, ensuite me parlant avec action, elle me dit qu' elle imaginoit un moyen pour se mettre à l' abri des violences de Bélizai ; elle me pria de descendre, de prendre place dans la chaise qui nous attendoit, de sortir de la cour de l' hôtellerie, et de feindre de partir seule, de quitter même le village, et de l' attendre à une portée de fusil derrière une petite chapelle qu' elle m' indiqua, et qu' elle connoissoit, m' assurant qu' elle trouveroit un expédient pour me rejoindre et pour se délivrer de Bélizai. Ce conseil fut tenu bas, dans la crainte que nous ne fussions écoutées ; j' acquiesçai à tout ce qu' elle voulut, et pour rendre la chose plus vraisemblable, je lui fis mes adieux fort haut, et Lindamine,

en me conduisant à la porte de sa chambre,
ordonna du même ton à une servante qu' on fît
monter Bélizai.
J' allois monter en chaise pour exécuter

p392

le projet dont nous venions de convenir,
lorsque le valet de chambre de Saint-Fal
s' aprocha de moi, me demanda avec assez
de respect quel étoit mon dessein, et où
je voulois aller ; je n' avois pas prévû cette
question, je me trouvai embarrassée, et je
ne sçus que lui répondre : c' est-à-dire,
mademoiselle, me dit cet homme me voyant
interdite, que le départ de votre pélerine
étoit un prétexte à plaisir pour profiter de
l' absence de mon maître et vous échaper ;
cela n' étoit pas trop mal imaginé, et il n' est
pas malheureux que j' aye été vigilant ;
j' étois assez bien la dupe de l' aventure ; je n' ai
point d' ordre, continua ce vieux domestique,
de vous empêcher de faire vos volontez,
mais du moins me crois-je obligé de vous
représenter que vous ne devriez pas
vous éloigner sans que monsieur le sçache ; il
en a assez bien usé avec vous pour que vous
ayez pour lui ce ménagement ; à l' égard de ce
qui me regarde, je ne puis consentir que vous vous
serviez de la chaise de mon maître sans que j' aye des
ordres positifs de sa part.
Le postillon qui étoit prêt à partir lorsque
j' arrivai, ayant entendu ce discours
descendit de cheval et détela ; dans l' embarras
où je me trouvai, je pensai faire confidence
au valet de chambre de mes raisons, mais il avoit
l' air si peu complaisant,

p393

et sembloit toûjours si prévenu contre moi,
que je n' osai risquer l' aveu ; cette
considération me fit rentrer avec une rougeur
et une inquiétude extrême.
Je ne sçavois quel parti prendre : la crainte
de trouver Bélizai chez Lindamine, et
de la rendre plus suspecte par mon retour
inopiné, me fit réfugier dans ma chambre ;
en considérant les choses de tous les côtez,

je ne voyois que des obstacles ; j' étois bien la maîtresse d' aller à Versailles, j' avois les ordres du maître, sa lettre, et ce parti abregeoit mes embarras ; mais plus j' y faisois d' attention, et plus ma vertu répugnoit à ce dessein. Je n' avois pas oublié ce que Madame De G m' avoit dit au sujet d' une femme qu' un protecteur tient en chambre, ni le piège dans lequel j' avois pensé tomber lorsque monsieur son époux m' avoit loüé un appartement ; je me representois encore la facilité avec laquelle Monsieur De Saint-Fal avoit changé ses sentimens en ma faveur, après s' être montré dès le premier jour si rigide observateur des ordres du pere de mon amant ; cependant au lieu de me conduire dans un couvent, selon ces ordres sévères, il devenoit mon ami, trahissoit la confiance de son oncle, vouloit m' entretenir (car tout autre terme est mandié) m' amenoit dans un païs inconnu pour moi, et où je n' avois ni parens

p394

ni amis : jeune, simple, dénuée de secours, je ne pouvois m' empêcher de prévoir que j' allois être de nouveau en butte à toutes sortes d' aventures.

Je conviens que j' aurois dû plutôt faire ces réflexions, mais quand cela eut été, quel parti aurois-je pris ? étois-je la maîtresse de choisir ? Tout considéré, ne devois-je pas au contraire benir le sort heureux qui me donnoit un je ne sçai quoi qui desarmoit ceux qui étoient faits pour me persécuter ? Les femmes d' une certaine humeur, lorsqu' elles liront cet endroit, me diront avec sévérité, il falloit vous laisser conduire, Mademoiselle Jeannette, dans un couvent, ne pas tant minauder avec les hommes, ou ne pas étaler ici un pompeux galimatias d' une vertu susceptible par tant d' endroits ; n' étiez-vous pas trop heureuse au bout du compte, qu' on voulût bien vous entretenir dans un cloître ? Que pouviez-vous espérer de plus ?

Je conviens de la critique ; mais je demande à ces femmes sévères si, lorsqu' elles étoient jeunes elles n' ont jamais fait de faute ; quand elles m' auront satisfait sur cet article, je leur répondrai plus au long ; pour le present je les prie de vouloir bien se contenter, s' il leur plaît, du peu de réflexions que l' état present que je viens de peindre, me fit faire dans ce tems.

Ma chambre étoit au-dessous de celle de Lindamine, j'avois laissé ma porte entr' ouverte, sans que je me souvienne à quel dessein ; j'étois assise sur le pied de mon lit où je rêvois profondément, lorsque j'entendis descendre Bélizai que je reconnus à sa voix : dès qu'il fut passé je montai promptement chez la pélerine ; sa surprise fut extrême de me revoir, je lui rendis compte de ce qui venoit de m'arriver ; cela n'empêche rien, reprit-elle, ma chaise n'est point encore heureusement partie, il sera aisé de surmonter ce nouvel obstacle ; plutôt à Dieu qu'il me fût aussi facile de me défaire de Bélizai ; je viens d'essayer de sa part l'assaut le plus dangereux, il ne m'a pas été possible de lui faire entendre raison : je vous avouë, charmante Jeannette, qu'il n'y a que l'absence qui puisse rendre ma vertu triomphante ; vingt fois elle a été à la veille de se démentir, vous n'en seriez pas surprise si vous eussiez été présente aux attaques que je viens de soutenir ; ce malheureux amant s'est jetté à mes genoux, s'est avoué coupable, a pleuré, gémi, et s'est voulu ôter la vie ; ah ! Jeannette, qu'un homme pour lequel on n'a point de répugnance est redoutable dans de pareils instans ! Instans qu'une fille, qui a la sagesse en recommandation, doit éviter comme les écueils les plus dangereux ; sans le ciel,

auquel j'ai recouru intérieurement, je n'aurois pû sortir de ce combat qu'avec de nouvelles blessures, mais la grace céleste m'a préservée contre ma propre foiblesse ; l'esprit animé par un pouvoir supérieur m'a fourni des moyens pour sortir de ce sentier épineux : j'ai feint d'être attendrie des larmes de Bélizai, je lui ai promis que je ne partirois point sans lui, il le croit, parce qu'on se persuade aisément ce qu'on desire ; je m'imagine cependant que votre absence ne contribuë pas peu à le tranquilliser, car il vous craint, et soupçonne que c'est vous qui m'avez inspiré le dessein de le fuir ; sçait-il votre retour, continua Lindamine ? Si cela étoit, il reprendroit à coup sur ses inquiétudes. L'assurance que je donnai à la pélerine que son amant ignoroit que je fusse rentrée la tranquillisa, il n'y avoit pas d'apparence qu'il fit

des recherches à ce sujet ; sur ce pied, reprit Lindamine, il faut que vous retourniez dans votre chambre, et que nous n' ayons de ce jour aucune liaison ensemble : il faut même que vous affectiez de vous être trouvée mal, et que vous fassiez entendre adroitement à ceux qui viendront vous servir, que votre indisposition est la cause de ce que vous n' avez pas continué votre voyage, afin que si le hazard apprend à Bélizai que vous soyez ici, il n' entre point

p397

en défiance de ce séjour prémédité : ce qui est de mieux dans toutes ces choses, c' est qu' il me paroît, par ce que vous m' avez dit, qu' on n' en veut point à votre liberté, et qu' on ne s' est opposé à votre départ qu' à cause de la chaise ; la mienne, comme je vous l' ai dit, lève cette difficulté ; j' ai fait entendre à Bélizai qu' avant que de partir, je voulois envoyer mon homme d' affaire à la ville prochaine pour des commissions dont j' ai besoin pour le long voyage que je suppose que je vais faire avec lui ; ce domestique va monter, il sera prévenu sur tout ce qu' il doit faire, il partira dans ma chaise, et la nuit prochaine il viendra nous attendre au bout du village, je passerai le reste du jour avec Bélizai, et j' entendrai sa conversation ; prions l' un et l' autre le ciel, continua Lindamine, qu' il benisse notre projet ; son intérêt le guide, j' en ai un bon augure. Je respirai à ce discours, il me sembla que le tout étoit assez bien conçu ; je representai cependant encore à la pélerine que je craignois qu' il ne nous fût difficile de sortir pendant la nuit sans que les gens de la maison ne s' en aperçussent ; elle me rassura, en me disant que son homme d' affaire sçauroit bien lever cette difficulté : après nous être embrassées, nous nous séparâmes. Dès que je fus dans ma chambre, j' affectai

p398

de me porter mal : je fis monter ce valet de chambre de Monsieur De Saint-Fal, dans l' intention de le faire revenir des soupçons que devoit lui avoir causé

et mon action et mon embarras, craignant avec fondement que ce domestique prévenu ne fît avertir son maître que j'avois voulu lui échaper ; il me vint encore dans l'esprit, avant que de quitter Monsieur De Saint-Fal, de lui rendre compte des raisons qui m'y obligeoient, lui devant cette politesse en considération des bonnes manières dont il avoit usé envers moi. Pour ne laisser aucun lieu de doute au valet de chambre, je lui demandai en lui montrant la lettre de son maître, s'il reconnoissoit son écriture ; ayant satisfait par un oui à cette question, je lui dis que sur ce pied il me seroit aisé de me justifier de ce que je n'avois point satisfait à la prière qu'il m'avoit fait de me rendre le même jour à Versailles ; je voulois partir, vous le sçavez, lui dis-je malignement, vous m'en avez empêché... moi, mademoiselle, interrompit cet homme troublé de ce discours, j'en serois au désespoir ; je ne me suis opposé à votre départ que parce que j'ai crû que vous preniez la fuite ; si vous m'eussiez dit un mot vous seriez arrivée à présent ; je n'ai

p399

pas crû, continuai-je avec un ton politique, que j'eusse des comptes à vous rendre ; d'ailleurs j'ai été si effrayée de me voir saisie par un homme comme vous, que je n'ai pû proférer une parole, je n'en suis pas encore revenuë ; j'ai été bien aise de vous faire monter, afin de vous prévenir, n'ayant aucune intention de vous faire de la peine, mais vous pensez bien que je serai obligée de rendre compte à monsieur votre maître des raisons pour lesquelles je ne suis point partie, vous pouvez même le faire à ma place ; j'en laisse le choix à votre disposition, aussi-bien que de me faire partir demain à la pointe du jour pour Versailles ; comme vous m'avez fait connoître aujourd'hui que vous aviez des droits sur moi pendant l'absence de Monsieur De Saint-Fal, je n'ai garde dorénavant de rien décider sans vous en avertir.

Je prononçai ces mots avec un air si naturel, que le valet de chambre en fut étourdi ; il connoissoit apparemment son maître, et croyoit sans doute avoir lieu de craindre sa colère si je raportoïis les choses de la même façon que je venois de les lui expliquer ; d'ailleurs, il avoit été

témoin lui-même des déférences que Monsieur De Saint-Fal avoit pour moi, et le ressentiment que je semblois marquer lui

p400

faisoit appréhender que je ne le communiquasse à son maître. Ce domestique me demanda beaucoup de pardon pour m' apaiser, s' avoüa coupable, et me pria de partir à l' heure même, étant prêt, disoit-il, à m' obéir en tout, et à réparer les sujets que j' avois de me plaindre de lui : satisfaite de la manière dont mon artifice avoit réüssi, je repris un ton plus doux, et je lui dis que, ne me trouvant pas bien, il m' étoit impossible de me mettre en chemin de ce jour ; mais qu' il tînt tout prêt, comme je lui avois dit, pour le lendemain : je voulus après cela le renvoyer, mais il ne voulut point sortir de ma chambre, que je ne lui eusse pardonné, disoit-il, son manque de sçavoir vivre ; pour m' en débarrasser je fis plus ; je lui promis que je ne parlerois point à son maître de ce qui s' étoit passé. Ce domestique parût extrêmement satisfait de cette assurance, et me dit que n' y ayant pas loin de l' endroit où nous étions à Versailles, il y alloit aller lui-même, afin que son maître ne fut point inquiet de ce que je n' arrivois pas ; qu' il auroit bien donné cette commission à un autre, mais qu' il vouloit me faire voir qu' il avoit une entière confiance en moi, et qu' il n' étoit pas commis, comme je l' avois pensé, pour m' espionner : je crus devoir insister, qu' il suffiroit

p401

d' envoyer le postillon, afin d' ôter toute défiance, mais il m' ajoûta que ce garçon n' étant que depuis quelques jours à monsieur, et que n' ayant jamais été à Versailles, il iroit faire quelque *qui pro quo* peu convenable au secret que son maître vouloit qui fût observé. J' acquiesçai à ce que j' apellois entêtement, ravie au fond de mon ame d' être délivrée d' un argus, dont je me défiois autant que Lindamine de Bélizai. Ce valet de chambre partit, je me félicitai dans le fond de moi-même de l' adresse avec laquelle je m' étois tirée de ce mauvais pas ; il est certain que les détours

ne coûtent rien au sexe, et que malheureux sont les amans ou les maris dont les femmes ne sont pas nées vertueuses ; quelques habiles et quelques prévoyans qu' ils se prétendent, ils en seront toujours les dupes ; l' on n' en voit que trop d' exemples tous les jours.

Les choses alloient à merveilles jusques-là, lorsqu' un bruit de chevaux qui se fit sur les huit heures du soir à la porte du cabaret, me fit mettre avec émotion la tête à la fenêtre, dans la crainte que ce ne fût quelques obstacles nouveaux qui venoient s' opposer à nos desseins ; je m' étois vûë jusques-là si malheureuse, qu' il me sembloit que tous les instans de ma vie devoient être marquez de choses contraires

p402

à mes desirs ; l' habitude de l' infortune nous en fait toujours attendre de nouvelles ; le voisinage du marquis qui m' avoit été annoncé, me fit d' abord imaginer que c' étoit lui qui arrivoit ; je n' ose assurer que j' en eusse été fâchée ; peut-on craindre de revoir ce qu' on aime ? Ne seroit-ce point plutôt, me disois-je, le comte de Saint-Fal, qui, inquiet de ce que je n' ai point satisfait à son empressement, revient lui-même me chercher ? Cette incertitude me fit remettre une seconde fois la tête à la fenêtre : je vis à la lumière de deux flambeaux portez par des laquais, un carosse duquel descendit un grand homme dont l' air me parût âgé et respectable ; le nombre de gens qui l' accompagnoient, me fit conjecturer qu' il devoit être de grande qualité ; avant que d' entrer dans le cabaret ses yeux se portèrent de mon côté, et il fit même arrêter son monde pour me fixer avec plus d' attention, ce qui fut cause que je me retirai, n' étant point accoûtumée à être lorgnée si hardiment ; le regard de cet homme m' avoit paru doux, et il ne m' avoit pas été difficile de démêler que ma vûë ne lui avoit point déplû. Pour peu qu' une femme soit jolie, elle ne manque guère à faire cette réflexion ; quelque solide que soit leur façon de penser, il faut qu' elles

p403

conviennent avec franchise que l' amour
propre et la vanité sont de moitié de tous
leurs sentimens.

L' idée que j' avois que Lindamine descendroit
dans ma chambre pour me donner des nouvelles
positives du départ, m' avoit fait laisser ma
porte entr' ouverte ; les agitations de l' esprit
plûtôt que les vapeurs du souper m' avoient assoupie
dans mon fauteüil où je dormois d' un sommeil
inquiet : dans l' attente où j' étois de voir
arriver de moment en moment la pélerine,
mes yeux s' ouvrirent de fois à autre ; mais
quelle fut ma surprise la dernière fois
que cela m' arriva, de voir deux hommes
devant moi, dont je reconnus l' un pour
celui que j' avois vû descendre de carosse !
L' émotion que je ressentis à leur presence
inattendüe me fit faire sans doute un mouvement
qui dénotoit de la crainte : rassurez-vous,
mademoiselle, me dit le grand homme, que mon
idée décida pour le maître, mon intention n' étoit
pas lorsque je suis entré dans votre chambre de vous
effrayer, ni de troubler votre repos ; le
peu de connoissance que j' ai de cette maison
m' a fait tromper en voulant rentrer dans mon
appartement ; j' allois me retirer dès que j' ai eu
connu ma méprise ; mais je vous avouë que j' ai été
si surpris de trouver une personne aussi accomplie que

p404

vous, que quoique je ne sois plus jeune,
je n' ai pû me défendre du plaisir de vous
considérer plus long-tems ; vous êtes trop
belle pour ne pas être indulgente, et j' espère
que vous me pardonnerez en faveur
d' un principe si attrayant ; la beauté plaît
à toutes les saisons, et la vôtre est si touchante
qu' elle vous attirera plus d' une fois de
pareilles aventures. On n' aura pas de
peine à croire que je fus aussi surprise de
ce discours que de cette visite ; mais on
ne pourra pas s' empêcher de trouver extraordinaire
que l' un et l' autre me flattèrent ; je ne sçais
quel démon secret m' agitoit ; la presence du
vieillard inconnu, bien loin de me troubler, avoit
pour moi des charmes ; je l' examinai avec un
certain plaisir secret pendant qu' il me parla,
et dès qu' il eût fini, je lui répondis avec
politesse ; je me souviens même que je
cherchois à lui plaire sans sçavoir pourquoi : cet
homme, transporté de la complaisance qui parut dans

ma réponse et dans mes yeux, joignit les mains et s'écria : est-il possible que tant d'esprit se rencontre avec tant de beauté ! Que cette belle enfant est bien élevée ! Heureux celui qui possédera le coeur d'une personne qui pense avec autant de délicatesse ! Qui auroit cru, Forçan, continua-t'il en tournant les yeux vers un homme sur l'épaule de

p405

qui il étoit apuyé, qu'un homme de mon âge pût espérer une pareille réception ? Cela prouve bien la façon solide dont pense cette jeune demoiselle. Prenez garde, monsieur, repris je modestement, que des discours trop flâteurs ne me donnent trop de vanité, et ne diminuent par cet endroit un mérite que votre bonté exalte ; cependant si, selon vous, c'est en avoir que de croire que le nombre des années et la figure ne doivent point décider, je conviendrai que j'ai assez de sens commun pour ne m'arrêter qu'à la probité d'un homme et à son caractère, et que si j'avois à faire un choix, ces qualitez l'emporteroient par-dessus les plus séduisantes. Le vieillard releva cette maxime, et l'éclaira par les traits les plus spirituels ; il parloit avec une facilité et dans des termes qui me le faisoient écouter avec un plaisir infini ; il s'en aperçut, et prit cette occasion pour me louer de nouveau sur la bonté de mon caractère ; il n'est pas difficile de s'apercevoir, repris-je, que le vôtre, monsieur, est orné de façon, qu'une jeune personne non-seulement est en sûreté avec vous, mais même qu'elle ne peut que gagner beaucoup, lorsqu'elle est assez heureuse pour jouir d'un entretien aussi solide et aussi brillant. Avez-vous donc juré, reprit le vieillard transporté,

p406

de me faire oublier mon âge, et ce que je dois à la raison ? Tout vieux que je suis, je me défie de ma foiblesse ; j'ai un coeur, il ne tient plus à rien, votre jeunesse, vos charmes l'ont ému, pourquoi voulez-vous achever de le séduire par les graces de votre entretien ? Ne baissez point les yeux, ô la

plus aimable des femmes que j' aye connu, ni ne vous troublez point, continua-t' il en me voyant embarrassée de cette déclaration ; quand il seroit vrai que je pensasse avec toute la vivacité d' un jeune homme, vous n' auriez rien à craindre des transports que vous feriez naître ; vous inspirez trop de respect, et la vertu qu' annonce votre phisionomie impose assez pour réprimer la pétulance des desirs ; ne pensez-vous pas comme moi, Forçan, poursuivit le vieillard, et moins jeune encore que moi, n' admirez-vous pas ces charmes innocens et sans aprêt, cette douceur de société, enfin tout n' est-il pas adorable en cette jeune personne ?

Dès le commencement de la conversation je m' étois levée pour presenter des chaises ; l' inconnu m' avoit fait remettre à ma place, et celui qui l' accompagnoit lui avoit avancé un fauteuil, et s' étoit mis à côté de lui ; toutes les louanges qui m' avoient été prodiguées pendant le cours de

p407

la conversation, m' avoient fait monter le rouge au visage ; cela ne messied point ; la lumière qui m' étoit sans doute favorable, fut aparemment la cause de tous ces complimens ; quelques raisons que j' eusse de voir abreger cet entretien, il avoit pour moi tant d' apas, que bien loin de chercher les moyens de le finir, je fournissois moi-même matière à faire durer plus long-tems la visite, effets du pressentiment qui agissoit en moi.

La conversation roula bien-tôt sur les talens qui enrichissent le mérite : l' inconnu, qui aimoit à ce qu' il me parut, la musique, me demanda si j' ajoutois à mes bonnes qualitez celle de chanter ; je fis quelques petites difficultez, sotise ordinaire qui sert de préliminaire à toutes celles qui sçavent s' en acquiter ; j' avois la voix belle, je sçavois, comme je l' ai dit, fort bien la musique ; l' on aime à plaire par plus d' un endroit ; je chantai cet air dont le marquis avoit fait les paroles ; c' étoit sa chanson favorite, il me l' avoit dit, en falloit-il davantage pour me la faire retenir ?

Chanson.

Mes plaisirs les plus doux
sont d' aimer ma bergere
avec fidélité :

parvenir à lui plaire,

p408

l' apprendre à ses genoux,
c' est ma félicité.
Ses yeux pleins de douceurs,
sa sagesse et ses charmes,
font ma captivité ;
adorer ses rigueurs
sans craintes et sans allarmes,
c' est ma félicité.
Après avoir reçu des complimens très-flâteurs
sur la manière dont j' avois chanté cet air,
l' inconnu se tourna vers celui qui l' avoit
accompagné ; encore pardonnerois-je au
cavalier en question, lui dit-il, s' il
s' étoit épris d' une personne aussi adorable
que mademoiselle ; celle-ci est bien
élevée, a de l' esprit, de la politesse et des
talens ; je parirois même de la naissance
sur ses sentimens ; j' aprouverois au contraire
de telles inclinations ; mais s' attacher à une
fille de rien, née dans la fange, une païsanne
enfin, qui est tout l' opposé de ce que je viens de
raporter, s' en engoûer au point d' entasser affaires
sur affaires, de manquer à ceux dont il a reçu
le jour, de pécher en un mot par tous les
endroits les plus essentiels, c' est ce qui
ne se supporte point : je compâtis aux foiblesses
d' un jeune homme, je sens qu' à la place de celui
dont je parle, j' en aurois au dernier point pour
une aussi jolie personne

p409

que celle-ci ; mais... ah ! Monsieur le marquis,
reprit Forçan, que dites-vous ? L' intérêt seul
que vous pouvez y prendre, vous fait errer dans
vos principes ; ne sçavez-vous pas que l' amour est
aveugle, et qu' il prête à l' objet aimé toutes
les qualitez que vous venez de remarquer, avec
justice, dans mademoiselle. Quoique cette
maxime soit romanesque, reprit le marquis, je veux
bien convenir qu' elle a souvent lieu ; mais j' en
excepterai cette occasion ; quelque prévenu
que l' on soit pour quelqu' un, il y a de
certains défauts qui ne peuvent échaper :
la fille dont il est question, est l' ombre du

portrait de cette belle demoiselle ; la paysanne est haute, altière, courant aisément les champs, et, connoissant l' empire qu' elle a sur le cavalier pour lequel nous nous interessons, l' a engagé jusqu' ici à tant d' étourderies et de mauvais pas, que sa mauvaise conduite a éclipsé toutes les bonnes qualitez qu' on lui connoissoit, et dont on ne pouvoit s' empêcher de convenir : elle en doit être bien punie actuellement, il est vrai, et elle payera chèrement dans les suites les chagrins qu' elle a occasionné à ceux qui prennent intérêt à son amant ; mais quelques peines qu' elle ressente à la perte de sa liberté, elles ne répareront jamais ce qui s' est passé, et ne pourront

p410

faire oublier la desobéissance et le manque de respect d' un fils à un pere. Vous avez été le premier, Forçan, continua le marquis en parlant avec vivacité, à me faire observer ces choses ; c' est par votre conseil que j' y ai aporté le remède convenable, et je vous en serai éternellement obligé.

Dès les premiers mots qu' avoit prononcé le marquis au sujet de cette paysanne si cruellement maltraitée, je m' étois sentie émûë jusqu' au fond de l' ame : rien ne nous donne tant de pénétration que nos propres intérêts ; le raport parfait qu' il y avoit de cette histoire jettée à la traverse, avec la mienne, les réflexions qui s' étoient ensuivies à ce sujet, l' émotion, l' on pourroit même dire la colére, avec laquelle le marquis parloit de ce cavalier en question ; toutes ces choses réunies ne me donnèrent pas lieu de douter que je jouois dans cet acte le second rôle. Juste ciel ! M' écriai-je en moi-même frappée de cette idée, seroit-il possible que le hazard me livrât entre les mains du pere de mon amant ! Je pâlis jusqu' au fond du coeur à cette considération ; mais faisant un effort, dont l' amour de ma liberté étoit seul capable, je pris sur moi de me si bien déguiser que je ne pourrois être soupçonnée du marquis : pas une ame de la maison ne me connoissoit,

p411

ce qui me fit espérer que je sortirois avec adresse de ce mauvais pas.

Le tems que je mis à faire ces réflexions m' ayant fait garder le silence, le marquis, qui jugea que le sujet de sa conversation ne m' interressoit pas assez pour que j' y entrasse, changea tout-d' un-coup de discours, et me demanda si j' étois bien éloignée de chez moi, et si je devois partir le jour suivant : je lui répondis simplement que j' accompagnois une de mes parentes qui se retiroit dans une communauté où je devois lui tenir compagnie ; il s' informa encore si le couvent dont je parlois étoit du côté de Versailles, et qu' en ce cas il se feroit un plaisir de m' y accompagner ; j' appris par cette occasion que ce seigneur revenoit de ses terres, qu' il étoit entré dans ce cabaret où nous étions, parce que ceux qui conduisoient ses relais, ne l' attendant que le jour suivant selon les ordres qu' il avoit donné s' étoient écartez, ce qui l' avoit obligé d' entrer en attendant qu' ils fussent revenus ; il me dit sur cela galamment qu' il pardonneroit en ma faveur à ses gens, quoiqu' il eût lieu d' être en colère de leur négligence ; mais que leur faute lui ayant procuré ma connoissance, il ne regrettoit point le tems qu' ils étoient cause qu' il déroboit à ses affaires, qu' il ne pouvoit être mieux employé

p412

qu' à la cultiver. Je répondis à ce discours avec politesse, connoissant par la suite de l' entretien que je ne devois pas craindre d' être reconnuë ; cette confiance me rendit plus hardie, et me fit naître l' envie de plaider ma cause si l' occasion s' en presentoit.

Le desir que j' avois d' entamer cette matière me fit profiter du goût qu' il continuoit à me marquer. Il me semble, monsieur le marquis, lui dis-je en retirant une de mes mains dont il vouloit se saisir, que vous vous prévenez bien aisément ; si le cavalier dont vous venez de parler, et qui semble vous interresser si fort, est de votre tempéramment, vous ne devez pas être étonné qu' il se soit épris si facilement pour un objet peut-être plus aimable que moi.

Que dites-vous, mademoiselle, reprit le vieillard animé de ce discours ? Il est tout différent de se prévenir en faveur d' une personne ou de s' y attacher : les engagements, continuai-je, d' un homme de l' âge dont je suppose le monsieur qui vous interesse, sur-tout avec une païsanne, doivent être peu considérables ; d' ailleurs une telle fille est si fort au-dessous d' un homme de condition, que j' imagine que l' inquiétude doit être du côté des parens de cette païsanne, et non de celui de ses parens : ah ! Je pense bien, repartit vivement

p413

le marquis, que mon fils ne sera pas assez fou de l' épouser. Comment, interrompis-je affectant un air d' étonnement, c' est de monsieur votre fils dont il est question ? Je ne suis pas surprise de ce que vous parliez de ces choses avec tant de chaleur : eh bien ouï, mademoiselle, poursuivit le marquis avec embarras, le mot est lâché, je crois inutile de le rétracter ; d' ailleurs sa passion s' est renduë si publique que je la cacherois vainement : mais vraiment sur ce pied, repliquai-je, vous n' avez pas si grand tort de vous plaindre, quoique dans le fond vous n' ayez aucun risque à courir, cette fille que vous dites une païsanne, quelque beauté qu' elle ait, n' aura pas assez de vanité pour prétendre à l' honneur de vous appartenir. Il ne m' est pas possible, continua le marquis, de démêler les vûës qui la font agir ; mais ce que je puis vous assurer, c' est que, si elle est sage, comme plusieurs le prétendent, elle fera bien faire du chemin à mon fils, avec la probité et la constance dont il se pique. Oh ! Oh ! Repartis-je avec un air simple, c' est une autre affaire, et sur ce pied vous avez très-bien fait de mettre ordre à l' intelligence qui régnoit sans doute entre ces deux amans : vous n' êtes pas la seule, poursuivit le marquis, qui avez approuvé ma conduite ; je me fais un plaisir d' avance

p414

de sçavoir cette petite fille en lieu de sureté. Comment donc, interrompis-je,

cela n' est donc pas encore fait ? Selon les apparences, repliqua le pere de mon amant, elle doit être à present dans un couvent, où je l' ai recommandée de la bonne sorte ; je devois en avoir des nouvelles ; je ne puis imaginer ce qui les a pû retarder, à moins que la fine mouche, dont il est question, n' ait encore séduit un neveu que j' avois chargé de mes ordres ; ce qui me tranquillise cependant, c' est que sa sagesse m' est connue, et que jusqu' ici il a toujours montré beaucoup d' éloignement pour le sexe ; mais il ne faut quelquefois qu' un moment pour nous faire changer : d' ailleurs on m' a tant conté de tours et de manéges de cette petite fille, que je ne puis m' empêcher de craindre quelque nouvel artifice de sa part.

Ces derniers mots m' humilièrent à un tel point, que je pensai oublier le personnage que je joüois, et parler par moi ; quelqu' insensible que l' on soit, il est bien difficile de se laisser déchirer qu' on ne s' en ressente ; sans les raisons qu' on imagine aisément, je ne sçai si j' aurois pû prendre sur moi cette retenue ; la réflexion me remit. Mais, mon Dieu, monsieur, continuai-je, vous me surprenez, et me donnez bien mauvaise opinion de monsieur votre

p415

fil ; est-il possible qu' étant né ce qu' il est, il se soit livré avec autant de vivacité que vous le dites à une personne aussi méprisable que celle que vous dépeignez ? On a beau dire que quand on aime tout plaît dans l' objet chéri ; je conçois que cette maxime a lieu pour la figure, mais je ne l' adopterois pas pour le caractère ; il me semble du moins que cela ne doit point être, et que le bon sens pése les bonnes et les mauvaises qualitez ; sans doute que monsieur votre fils en a reconnu quelqu' une. Tout ce que vous venez de dire, reprit le marquis, est judicieusement remarqué : sans des preuves que j' ai de la noirceur du caractère de cette paysanne, j' aurois pensé, comme vous, que la passion qu' elle a inspirée s' étoit allumée aux rayons de quelque bonne qualité ; mais comment s' empêcher de croire le contraire, quand l' expérience fait connoître qu' une maîtresse engage un amant dans de mauvaises

affaires, qu' elle le dérange, et qu' elle lui ôte le respect et la considération qu' il doit à son pere ; vous m' avoüerez qu' un tel caractère est abominable, et ne sçauroit trop être méprisé. Je suis assurément de votre sentiment, monsieur, continuai-je, mais permettez que je vous fasse une question, supposé que la suite de cet entretien ne vous lasse point. Ah ! Mon dieu, tant qu' il vous

p416

plaira, poursuivit le marquis en se radoucissant ; je vous assure que je ressens un plaisir singulier de vous entendre. Il est bon de remarquer pour l' intelligence de cette conversation que toutes les fois que le marquis me parloit de moi, sous le nom de la païsanne, son air étoit méprisant et rempli d' aigreur, le geste étoit de mon côté, et les yeux sur le gentilhomme qui l' avoit accompagné, lequel pendant que son maître parloit, ne répondoit que des yeux ou des épaules, conformément à ce qui étoit dit, approuvant toûjours de l' un et de l' autre tout ce que le marquis proféroit ; mais dès que je reprenois la parole, le pere de mon amant s' adoucissoit, redevenoit aimable et flâteur, et Forçan continuoit son personnage muet, et partageoit alors ses aprobations tacites.

Ce que je voudrois sçavoir, dis-je au marquis en le regardant fixement, c' est si vous connoissez la maîtresse de monsieur votre fils, j' entens cette païsanne en question ; je fais cette restriction, parce qu' il pourroit bien en avoir plusieurs, les jeunes gens étant assez, dit-on, dans cet usage.

Non, belle enfant, reprit le marquis, jamais je n' ai vû cette fille ; mais gens qui la connoissent m' en ont fait le portrait, sur-tout une demoiselle dont le pere est le seigneur de son village, qui m' a mis au fait

p417

de la façon de penser de cette créature, et qui regrettera long-tems, par les chagrins qu' elle a occasionné à toute sa famille, la charité que sa mere avoit eu de la retirer chez elle : tout ce que je vous dis, poursuivit le marquis en s' aigrissant à ce souvenir,

sont des faits, et si importans, qu' ils n' ont pas été moins que de me mettre dans le cas de perdre mon fils. Comment donc, monsieur, repartis-je en partageant l' impression de ce souvenir ? Ce que vous dites est très-considérable, et rend cette fille bien blâmable, sur tout les faits ; car pour ce qui est du portrait, qu' on peut vous en avoir fait, que sçavez-vous si on n' a pas eu des raisons pour vous tromper ? Ah ! Mon dieu, interrompit le marquis, aucune ; je conviendrois de cette objection, si un rival, ou une personne d' une naissance égale, mais... prenez garde, monsieur à une chose, interrompis-je à mon tour ; l' amour dont il est question nous met tous au même niveau ; la demoiselle qui vous a prévenu contre la paysanne est peut-être jeune, monsieur votre fils est aimable sans doute, seroit-il surprenant qu' elle eût contracté des sentimens pour lui, et que trouvant une rivale au-dessous d' elle, qui lui auroit volé un coeur auquel elle auroit prétendu, elle ne cherchât pas à s' en venger ? J' ai beaucoup entendu parler de pareilles

p418

aventures, celle ci ne pourroit-elle pas leur ressembler ? Bon ! Repliqua le marquis, intrigue ou cheville de romans, ils sont remplis de pareilles fadaïses plus propres à gâter l' esprit qu' à instruire, et à former les moeurs, comme on veut l' insinuer ; mais quand ce que vous dites, mademoiselle, seroit vrai, il n' en résulteroit pas les suites dont cet amour ridicule a été cause ; toute la terre vous le diroit s' il en étoit question ; mais quand toute la terre voudroit me faire revenir sur cet article, je serois inflexible, parce que je ne me préviens point sans raison. Le marquis prononça ces derniers mots avec un air si refroigné, que je me repentis d' avoir donné lieu à cette conversation ; je voulus adroitement la faire tourner sur un autre sujet, mais il étoit trop animé et trop en train pour le faire changer de ton ; encore, continua-t' il, si mon fils s' étoit épris d' une personne dont le mérite eût été aussi solide que le vôtre, je me serois tû ; j' aurois peut-être pensé en pere sur les suites d' un tel engagement, mais je n' aurois pû

condamner la passion, parce qu' il est moralement vrai que l' on rencontre quelquefois des objets si puissans, qu' il paroît presque impossible de leur résister. Moi qui vous parle, tout vieux que je suis, je ne répondrois pas des mouvemens que vous

p419

m' inspireriez si je vous voyois plus long-tems ; je sens même, continua galamment le marquis, que je ne vous ai peut-être que trop vûë pour mon repos, vous ne m' êtes que trop chère, et que... ah ! Monsieur le marquis, interrompis-je emportée par mon ressentiment, et sans prévoir la force des mots que j' allois échaper : pourquoi me tenir un pareil langage, après vous être expliqué si vivement à mon sujet ? Se peut-il que me connoissant si bien, et venant de me donner de si fortes preuves de votre indignation ? ... je m' arrêtai-là ; je m' aperçus trop tard de mon imprudence, et j' aurois voulu pour toutes choses au monde retenir mes dernières paroles.

Le marquis surpris de ce que je venois de proférer, regarda Forçan, et se retournant vers moi me considéra depuis les pieds jusqu' à la tête : cependant je fus assez heureuse pour qu' il ne lui vînt aucune idée à mon sujet. Qu' avez-vous donc voulu me dire, mademoiselle, de quelle preuve parlez-vous ? Me serois-je trompé, ou trouveriez-vous mauvais... mais non ! Je vous ai cru une demoiselle qui méritoit du respect et de la considération ; je crois encore que je ne me suis pas trompé. Ces questions étoient trop embarrassantes pour que je ne cherchasse pas à les éloigner ;

p420

je voulus adroitement changer de conversation, mais j' avois affaire à un homme qui avoit trop d' usage du monde, pour prendre si aisément le change. Au nom de Dieu, mademoiselle, poursuivit-il en me prenant les mains, ne cherchez point à m' échaper ? Les raisons les plus intéressantes vous ont mis à la bouche les reproches que vous m' avez faits ; expliquez-les moi, je vous en supplie, où vous aurois-je manqué sans y penser ? J' en serois assurément au desespoir, car cela seroit bien éloigné de mon intention ; vous dirai-je plus, je sens un certain je ne sçai quoi

qui m' interesse ; parlez, belle enfant,
continua-t' il voyant mon embarras : je voulus
raccommoder les choses, et donner un tour
différent à mes expressions, mais je le fis
avec si peu de vraisemblance que le marquis
s' aperçut de mon dessein secret. Ah !
Vous dissimulez, me dit-il ; ceci cache un
mystère ; je me rapelle que vous m' avez
parlé de mon fils avec vivacité, vous le
connoissez peut-être, vous me connoissez
moi-même, vous rougissez. Ah ! Monsieur De
Forçan, continua-t' il en se tournant
vers lui, je soupçonne dans l' embarras que
mademoiselle fait paroître et dans ses discours
précédens, des choses si importantes que je ne
sortirai point de ce village sans que je les
aye aprofondies.

p421

Je me representai si vivement le péril
que je courois si j' étois reconnuë de ce
pere qui s' étoit déclaré si ouvertement
contre moi, que le sentiment commença
à me manquer lorsqu' il m' eût demandé si
je connoissois son fils. La fin de son discours
acheva de me l' ôter. J' apris depuis que
dès que le marquis s' en aperçut il se donna
beaucoup de mouvement pour me faire revenir : il fit
apeller du monde, et pendant qu' on me secouroit,
et qu' on travailloit à me faire revenir de ma
foiblesse, il s' informa avec beaucoup de soin qui
j' étois ; personne ne put lui en donner aucune
nouvelle ; je revins un moment après,
mais entendant parler de moi, je feignis
la durée de mon évanoüissement, afin de
m' instruire de la façon de penser du marquis,
et d' éviter de nouvelles interrogations, qui ne
pouvoient à la fin que m' être préjudiciables,
fondant encore mon espérance sur l' arrivée des
gens de ce seigneur, et sur la nécessité qu' il
avoit marqué de se rendre à la cour.
Pendant le cours de ma prétenduë foiblesse,
j' entendis le marquis qui s' informa à tous
ceux qui étoient presens de mes nouvelles ; il fit
monter l' hôte, lui demanda d' où je venois, qui
m' avoit amenée, et quelle étoit la parente dont je
lui avois parlé ; le raport qu' on lui fit
redoubla ses

p422

inquiétudes ; on lui dit que je ne connoissois la pèlerine que de la veille que j' étois arrivée avec un officier dont on ignoroit le nom ; que personne ne me connoissoit, et qu' il n' y avoit que le postillon qui m' avoit amené qui pouvoit en rapporter davantage ; qu' on avoit bien été témoin d' une discussion que j' avois eu avec le valet de chambre de celui qui étoit dans la chaise avec moi, ayant voulu partir seule, mais que la chose n' ayant pas été plus loin, l' on n' en avoit pas pénétré davantage. Le marquis ordonna qu' on fit venir le postillon ; ce fut alors que je crus que j' allois être découverte ; je tremblai, et me sçus bien mauvais gré de n' avoir pas suivi les conseils de Monsieur De Saint-Fal.

Le postillon que le marquis attendoit avec impatience arriva bien-tôt ; ce seigneur lui fit cent questions ; mais qu' elle fut ma surprise et ma joye lorsqu' il répondit qu' il ne connoissoit pas celui qu' il servoit, parce que n' étant, disoit-il, que depuis quelques jours à lui, il n' avoit pas encore eu lieu de s' informer de son nom. Ah ! Ah ! S' écria le marquis, voici qui est nouveau, et qui cache bien des secrets ; qu' en dites-vous, Forçan, dit-il en se retournant vers lui, n' admirez-vous pas toutes les précautions qu' on a prises pour éluder la curiosité ?

p423

Dans ce moment un valet de chambre survint, qui vint avertir le marquis que ses relais étoient prêts ; partons donc, reprit ce seigneur, aussi-bien ne pourrois-je en apprendre davantage, et je dois être à Versailles avant minuit ; je ne crois pas avoir de tems à perdre ; mais on a beau se cacher, j' ai un secret infailible pour ne pas être la dupe de l' aventure. Après avoir dit ces mots, il parla à l' oreille de Forçan, ensuite il s' aprocha de moi, me tâta le poux, dit que je reposois, et qu' il n' y avoit rien à craindre, ensuite il sortit, après avoir recommandé à l' hôtesse d' avoir tous les soins imaginables de moi, l' assurant qu' il me connoissoit, que j' étois une personne de qualité, et que cela devoit suffire ; qu' en cas que je me trouvasse plus incommodée, on envoyât un exprès à Versailles à un hôtel qu' il nomma, et que j' ai oublié, qu' on

envoyeroit un carosse et un médecin, s' il étoit nécessaire ; après ces mots il s' éloigna : dès que j' entendis rouler le carosse, je commençai à respirer, et je me résolus pour cette fois de profiter du premier moment favorable pour m' échaper. L' on ne se décide jamais plus facilement que lorsque l' on est à la veille d' un danger.

Pendant le tems que l' hôtesse resta dans ma chambre, je ne pûs m' empêcher de faire des réflexions sur les raisons qu' avoit

p424

eu le marquis de dire à cette femme que j' étois une fille de condition : serois-je assez heureuse, me dis-je, pour qu' il m' eût prise pour une autre ? La suite de ces mémoires éclaircira ce fait. Revenons.

Dès que j' eus laissé passer un intervalle assez considérable pour n' avoir pas lieu de douter du départ du marquis, je feignis d' être entièrement revenue, et peu de tems après de me trouver beaucoup mieux ; j' affectai ensuite d' avoir besoin de repos, afin qu' on me laissât seule, déterminée pour cette fois à me mettre enfin à l' abri du nouveau danger que je venois de courir.

Je montai dans la chambre de Lindamine ; elle m' attendoit avec impatience ; l' éclat qu' avoient fait les inquiétudes du marquis à mon sujet étoit parvenu jusqu' à elle ; elle avoit craint que son arrivée ne fût un nouvel obstacle au dessein prémédité ; je la rassurai lorsque je lui eus appris son départ. Elle me dit que de son côté les mesures étoient si bien prises qu' elle ne doutoit pas que notre voyage n' eût un heureux succès, d' autant plus que Bélizai, qu' elle craignoit le plus dans cette affaire, s' étoit si bien fondé sur les assurances qu' elle lui avoit donné de l' oubli du passé et de son consentement à ses desirs, qu' elle n' avoit nullement lieu d' appréhender sa défiance.

p425

Tout ce qui dépendoit d' ailleurs du départ étoit convenu, et l' heure fixée ; l' arrangement

m' en parut si heureux que je me flâtai qu' il ne seroit point traversé ; mais que peut la prudence des hommes contre la destinée ? Celle de Lindamine étoit lasse de la persécuter, et la conduisoit au port du salut ; pour moi je commençois seulement à en essayer les caprices ; il étoit dit qu' avant que je fusse heureuse, je serois obligée de passer par toutes les épreuves qui peuvent épurer la vertu d' une fille.

Les ombres de la nuit couvroient depuis long-tems la terre, une obscurité profonde régnoit, nul bruit dans la maison ne se faisoit entendre, tout dormoit excepté Lindamine et moi qui attendions avec impatience que son homme d' affaire vînt nous prendre ; à peine l' heure qu' il avoit fixée sonnoit-elle qu' il parut, nous dit que tout étoit prêt, et nous fit descendre : afin d' éviter tout obstacle, nous le fîmes sans lumière, guidées par cet homme ; la dépense avoit été payée la veille, le valet d' écurie en avoit été témoin, et reçû l' ordre d' ouvrir les portes à l' heure qu' on avoit marquée, précaution qui fut cause qu' il n' y eut aucune difficulté pour notre sortie.

Lorsque nous fûmes montées dans la chaise et sorties du village, après nous être mutuellement recommandées au seigneur,

p426

Lindamine me dit en me serrant entre ses bras : enfin, ma chère enfant, nous voilà pour cette fois satisfaites, j' espère qu' avant ce jour nous serons en lieu de sûreté. Dieu le veuille, repris-je, mais je tremble, et je ne sçais pourquoi. C' est le silence d' une nuit noire qui vous effraye, repartit la pèlerine. Eh ! Mon dieu, poursuivit-elle, que feriez-vous donc si vous vous trouviez seule dans un bois, comme cela m' est arrivé tant de fois ? Je ne répondis point à ce discours, quoique j' eusse autant d' expérience qu' elle sur cet article ; mais quelque penchant que j' eusse pour Lindamine, j' étois retenuë sur ce qui me regardoit, et je ne lui avois fait encore aucune part de mes secrets ; ces confidences précipitées sont bonnes pour les romans, où l' on est obligé de rapprocher les choses, et où l' on fait dire aux personnages bien ou mal tout ce qui peut servir à alonger la matière ; mais la vérité

qui doit faire le fond des mémoires qu' on écrit, veut du vraisemblable ; cette règle est même si essentielle, que l' on est obligé souvent de retrancher des événemens, parce qu' ils s' éloignent quelquefois du cours ordinaire des choses.

L' homme d' affaires de Lindamine qui marchoit à cheval à côté de nous, n' ayant pas eu le tems de lui rendre compte des choses dont elle l' avoit chargé, à cause de

p427

la précipitation avec laquelle nous étions partis, le fit alors : quelle fut ma joye de lui entendre dire que les lettres de sainte-Agnès, que sa maîtresse lui avoit si fort recommandées, seroient renduës exactement à Mélicourt, s' étant souvenu par le plus heureux hazard du monde, qu' il avoit un cousin chez le pere de ce jeune homme qui le servoit depuis plus de vingt ans en qualité d' intendant ; l' homme d' affaires nous assura qu' on auroit dans peu réponse de ce parent auquel il avoit écrit de remettre les lettres qu' il lui envoyoit en main propre. Je demandai précipitamment à l' homme d' affaires par quel canal ces réponses nous seroient renduës : il reprit que ne pouvant deviner dans quel endroit il se trouveroit alors, il avoit prié son cousin de lui écrire à l' adresse du couvent que j' avois indiqué, suposant, par les ordres de Lindamine, qu' il seroit dans ces quartiers pour lors. Je fus ravie de la prudence de cet homme : dans mon transport je m' écriai, ma chère Minette recevra au plûtôt des nouvelles de ce qu' elle aime ! Elle en sera comblée, et je partagerai sa joye ! La pélerine admira la vivacité de mon bon coeur, elle m' en fit compliment, et cela donna lieu à notre entretien de rouler sur la nouvelle vie que nous allions mener. Nous avons fait environ deux lieuës,

p428

le postillon faisoit souffler ses chevaux après avoir monté une montagne assez rude, lorsque le silence de la nuit nous fit entendre le bruit de plusieurs chevaux : l' inquiétude nous prit alors. Ah ! Je suis perduë !

S' écria Lindamine la première ; vous verrez que la défiance de Bélizai lui aura fait soupçonner le vrai, et que s' en étant assuré, il me poursuit. Juste ciel ! Que je serois malheureuse si cela étoit ! Tranquilisez-vous, mademoiselle, reprit son homme d' affaires, comptez sur moi, vous sçavez que j' ai servi et que je n' ai point peur ; l' homme que vous craignez au bout du compte n' a aucun droit sur vous, et le pis qui puisse vous arriver, s' il s' obstine à vous suivre, c' est qu' il soit témoin de l' endroit que vous avez choisi pour votre retraite ; voilà tout ce que vous avez à appréhender, à ce que je pense ; si vous ne voulez pas même qu' il vous parle, je sçaurai bien l' en empêcher. Mais, reprit Lindamine en rêvant, je serois au desespoir si l' emportement de ce jeune homme vous faisoit courir aucun risque : rassurez-vous, continua l' intendant, j' ai de bons pistolets, et sans m' en servir ils sçauront imposer : ces mots furent prononcez d' un ton si ferme que Lindamine en parut plus tranquile ; elle me serroit entre ses bras, son petit coeur palpitoit et souffroit, à ce que je pense,

p429

beaucoup de nouveaux combats, qu' elle prévoyoit que sa vertu devoit rendre. Il faut convenir dans le vrai, qu' une fille est bien malheureuse de passer une partie de sa vie à se vaincre sur les choses qui lui font le plus de plaisir.

Cependant le bruit des chevaux augmentoit, et malgré celui que faisoit la chaise en marchant, nous l' entendions de plus en plus ; il nous sembloit même entrevoir une idée de lueur qui éclairoit faiblement le terrain : à cette nouvelle connoissance, je me sentis émûë à mon tour. Ah ! Ciel, m' écriai-je, ne seroit-ce point à moi à qui on en voudroit ? Cette lumière qui s' accroît annonce des flambeaux ; je me souvins alors de l' assurance qu' avoit donné le vieux marquis en partant, qu' il avoit un secret infailible pour ne point être la dupe de l' aventure ; cette pensée jetta l' effroi dans mon ame troublée, à peine osois-je m' éclaircir de mes doutes. Lindamine plus hardie mit la tête à la portière : elle apella son homme d' affaires qui s' étoit arrêté pour examiner sans

doute ce qui donnoit lieu à l' inquiétude de sa maîtresse. Ah chère enfant, s' écria-t' elle en se remettant brusquement à sa place, je ne sçais à laquelle de nous deux on en veut, mais trois hommes éclairés de flambeaux nous suivent à toute bride ; sont-ils encore bien loin, repris-je ?

p430

à deux portées de fusil, reprit l' homme d' affaires qui reparut alors. Au nom de Dieu, continuai-je, faites arrêter, je ne puis douter que ceci ne me regarde : j' ai des raisons importantes pour ne point être vûë, aidez-moi à descendre ; voilà une haye derrière laquelle je me cacherai en attendant que ces gens soient passés. Lindamine et l' intendant voulurent me détourner de ce dessein ; mais dans la confiance où j' étois que j' allois tomber entre les mains du vieux marquis, je fis les instances les plus pressantes, auxquelles on ne put s' empêcher de se rendre ; mais plus on est pressé, et plus il semble qu' on trouve d' obstacles. Lindamine et moi ne pûmes jamais parvenir à ouvrir la chaise, il fallut que l' homme d' affaires descendit pour me rendre cet office ; j' allois en sortir, mais le tems qu' on avoit perdu par ces retards donna celui aux cavaliers que nous craignons d' arriver et d' environner la voiture : deux flambeaux me firent reconnoître le comte de Saint-Fal ; il étoit pâle comme un mort, me tendit la main, voulut me parler pour me faire des reproches sans doute ; mais il étoit si ésoufflé de sa course, ou pour mieux dire, si saisi, comme je l' ai sçû depuis, du plaisir de me retrouver, qu' il ne put proférer une seule parole ; son valet de chambre, le même que j' avois attrapé

p431

si adroitement, le fit à sa place. En vérité, mademoiselle, s' écria-t' il d' un ton de voix piquant, vous ne répondez guère aux bontés de monsieur, et si j' étois à sa place... taisez-vous, interrompit le comte

avec un air imposant, dans la crainte sans doute que ce domestique ne me fît un mauvais compliment ; mademoiselle est sa maîtresse, et si je m'oppose dans ce moment à ses volontés, ce n'est uniquement que pour son bien et ses propres intérêts.

Après ces mots, il s'approcha de moi, et me fit mille excuses sur ce qu'il interrompoit mon voyage, et ajouta qu'il m'en donneroit de si bonnes raisons, que je ne pourrois m'empêcher de les approuver. Je fus si surprise de ce procédé, et de la douceur avec laquelle il me traitoit, après la manière dont j'avois abusé de sa confiance, que je ne pûs préférer à mon tour une seule parole.

Saint-Fal, après m'avoir laissé le tems de me remettre, nous dit à Lindamine et à moi les choses les plus polies ; et bien loin de faire à cette première des reproches de ce qu'un autre auroit été en droit d'appeler séduction, il la remercia de ses soins, après avoir appris que le but de notre évasion étoit de nous renfermer dans un cloître ; il admira même ces preuves, disoit-il, de notre sagesse, et assura la pèlerine

p432

qu'il répareroit le chagrin qu'il prévoyoit qu'il lui causeroit de la priver d'une amie telle que moi, en lui portant lui-même de mes nouvelles, dès que je serois dans la situation qui me convenoit.

Pendant le tems que cet entretien duroit, un laquais vint avertir Saint-Fal que sa chaise arrivoit ; il me dit qu'ayant bien prévu par l'heure qu'on lui avoit appris en arrivant au village que j'étois partie, il ne manqueroit pas de me rejoindre, il avoit ordonné que sa voiture le suivit, et qu'il étoit ravi d'avoir pris cette précaution, afin de ne point interrompre le voyage de Lindamine ; j'appris alors par la suite de son discours, qu'il devoit à l'arrivée de son valet de chambre à Versailles, et au rapport qu'il lui avoit fait de ce qui s'étoit passé, les défiances qui lui avoient donné tant d'inquiétude, qu'il avoit pris la poste tout sur le champ.

La chaise étant arrivée sur ces entrefaites, Saint-Fal me presenta la main pour y monter ; j'embrassai tendrement Lindamine avant

que de me séparer d' elle, et je lui promis que je lui donnerois souvent de mes nouvelles. Dès que je fus placée, le comte prit les précautions les plus délicates, pour que je fusse à mon aise : dans la crainte que je n' eusse froid, il me mit un manteau de martre

p433

sur les épaules, m' obligea de fourer mes jambes dans un sac, et eut enfin toutes les attentions les plus prévenantes ; après quoi il donna ordre de marcher. J' admirai en moi-même la douceur du caractère de cet homme, et je lui trouvai tant de parties dignes d' être estimées, que je ne pus m' empêcher de me repentir du chagrin que je lui avois causé.

Je crus n' avoir pas de meilleurs moyens pour excuser ma fuite, que de faire part à Saint-Fal de la rencontre du vieux marquis, et de la crainte que j' avois eu de tomber entre ses mains ; le prétexte étoit si naturel que je ne doutai pas qu' il ne fît impression. Le comte parut extrêmement troublé d' une rencontre si imprévûë, il me fit répéter jusqu' à la moindre des paroles de son oncle, se mit ensuite humainement à ma place, et convint, peut-être par politesse, que j' avois fait on ne peut pas mieux de m' échaper : quelque chagrin que m' ait causé votre fuite, me dit-il, et quelqu' inquiétude que me donne le retour imprévû de mon oncle, je ne puis m' empêcher d' être ravi puisque vous m' assurez que votre départ ne procédoit point de l' aversion que je craignois que vous n' eussiez pour moi. Si vous sçaviez, belle Jeannette, continua-t' il, à quel point j' ai souffert lorsqu' en arrivant au village je ne vous ai point trouvée,

p434

vous ne sçauriez vous empêcher d' en être touchée ; je m' étois imaginé que j' avois eu le malheur de vous déplaire, et que vous ne pouviez plus supporter ma presence : que vous me rassurez, et que je serai heureux, si je puis parvenir au moins à l' honneur d' être de vos amis ! Ah ! Je vous le promets, m' écriai-je

complée des bonnes façons de cet homme, de sa façon délicate de penser, et de ce que ses vûës ne se portoient pas plus loin qu' à mon amitié ; vous semblez trop mériter, continuai-je, pour que je ne me trouve pas très-heureuse de m' être fait un ami tel que vous, et ce n' est pas de ce jour que je me louë de vos égards et de vos politesses. Eh mon dieu ! Interrompit Saint-Fal, qui n' en auroit pas pour une aussi charmante personne que vous ? Dirai-je plus ? Je vous suis si fortement attaché, mon coeur est tellement prévenu en votre faveur, je vous aime même avec tant de délicatesse (cet aveu ne doit point vous offenser) que je vous servirois même contre mes propres intérêts ; ainsi point de défiance, belle Jeannette, ne me regardez plus comme un tyran de vos desirs secrets ; je vous promets, je vous jure même que, malgré la vivacité des sentimens que j' ai pour vous, je contribuërois à votre bonheur, si j' en étois le maître ; je ne demande, pour

p435

prix d' une estime, ou pour parler plus vrai, d' un amour si desinterressé, que la seule grace de ne me jamais priver de votre chère presence ; le tumulte des passions ne réside point dans mon coeur, les desirs qu' il y porte sont de vous voir et de vous admirer ; suposé qu' il en forme jamais d' autres, je vous donne ma parole d' honneur que cette même délicatesse, et plus encore la vertu dont je me pique, sçauront les étouffer, et vous en dérober la connoissance. Les assurances précises d' une telle amitié, si généreuse et si rare dans le siècle où nous sommes, me touchèrent au dernier point, j' y répondis avec sincérité ; nous nous entrefînmes ensuite au sujet du pere de mon amant ; je marquai à Saint-Fal la juste crainte que j' avois que, soupçonneux comme il me l' avoit paru, il ne me fît épier avec tant de soins, sur-tout lorsqu' il apprendroit que ses ordres n' avoient pas été remplis, qu' il ne démêlât enfin l' asile où je me retirois. Rassurez-vous, belle enfant, continua Saint-Fal ; vous serez à Versailles plus en sûreté qu' ailleurs, les précautions que j' ai prises éluderont toutes les recherches, vous passerez dans cette ville pour la

veuve d' un officier qui vient demander
des graces à la cour ; la maison où vous
allez descendre est prévenuë sur ce chapitre,

p436

une femme de chambre et une cuisinière seront
vos seules domestiques, lesquelles, ne vous
connoissant que sous le nom de la comtesse des
Roches, que je vous ai supposé, ne pourroient nuire
à nos intentions, malgré toute l' envie qu' ils
auroient de s' entretenir de vous ; cet exposé
vous mettra à couvert de toutes les recherches ;
il n' y a point de séjour dans le monde où
l' on soit si à l' abri de lcuriosité que
dans les cours, chacun y est occupé de ses
propres soins et de ses intérêts ; là l' on s' y
donne pour ce qu' on veut, sans qu' on ait
lieu de craindre qu' on aille fouïller dans
vos secrets ; j' en connois plusieurs qui s' y
sont instalez sous des noms et des qualitez
avec lesquelles ils ont fait leur chemin,
les enfans hériteront des titres comme de
la fortune de leur pere ; le silence et la
longue possession prouveront dans les suites
leur noblesse hardie. Pour ce qui est
des femmes, comme ce qui les regarde ne
tire à aucune conséquence, on ne les inquiète
que par le desir de leur plaire, quand elles le
méritent, et jamais sur la jouïssance de leur
qualité : ne sçait-on pas qu' elles sont les
maîtresses d' en acquérir tant qu' il leur plaît ?
Voilà qui est le mieux du monde, monsieur,
repris-je ; j' imagine assez qu' on ne
me contestera rien sur ce sujet, et que sous

p437

le nom qu' il vous a plû de m' imposer, je
serois à l' abri de tout ce que je pourrois
avoir à craindre ; mais de quels moyens
me servirai-je, s' il vous plaît, pour soutenir
décemment une maison ? Car enfin à
la cour, comme par-tout ailleurs, on ne
vit pas d' ostentations ni de qualitez ; je n' ai
pas un sol de revenu, je ne suis pas née
même pour en avoir ; vous sçavez que les
caprices du sort m' ont fait sortir de mon
état pour me jetter dans un très-équivoque,

sans me donner ce qu' il me faut pour le soutenir. Voyez-vous, monsieur, continuai-je ; j' aimerois mille fois mieux rentrer dans le premier néant de ma bassesse, que de briller aux dépens de ma façon de penser ; cela supposé vrai, comme je vous prie de le croire, je ne vois pas que... je ne vous aurois pas donné le tems de faire ces réflexions, interrompit Saint-Fal, sans le plaisir que je ressens à vous les voir faire. Ah ! Belle Jeannette, que ces sentimens sont beaux ! Et qu' ils font bien oublier la médiocrité de votre extraction ; la naissance est l' effet d' un pur hazard ; nous n' avons aucun lieu de nous en glorifier, lorsque le ciel nous en a donné ; l' on auroit raison de reprocher à celui qui s' en prévaudroit, que le mérite qu' il a acquis depuis qu' il est dans le monde est bien foible, puisqu' il est obligé d' en aller chercher avant

p438

qu' il y soit venu. L' on pourroit hazarder alors, que c' est se parer de la cendre de ses ancêtres ; abregeons, si vous n' êtes pas née dans l' élévation, vous méritez par mille endroits d' y être placée ; avec tant de solidité et de sagesse, vous réussirez dans le monde, tout vous rira ; point d' inquiétude sur l' avenir, votre maison se soutiendra, et vous... mais interrompis-je une seconde fois, comment ? Car il n' est pas possible que je puisse concevoir... eh ! Mademoiselle, reprit vivement Saint-Fal, laissons ce détail, l' expérience vous fera connoître que je ne fais pas des protestations en vain. Ah ! Monsieur, repris-je avec émotion, je n' en suis que trop persuadée ; je crois même que vous donneriez des couleurs si favorables à vos bontés, qu' il n' y auroit que moi, qui en connoîtroit la source ; mais avec tout cela, je ne puis me résoudre à en faire usage. Eh ! Pourquoi donc, poursuivit avec transport Saint-Fal ; donneriez-vous assez dans le faux pour craindre le public ? Qu' avez-vous affaire de lui ? Vous connoît-il ? Non sans doute, et vous n' avez pas dessein qu' il vous connoisse. Cela supposé, qui vous empêcheroit de vivre dans la retraite, d' y cultiver vos talens, d' y attendre un état fixe et certain ? Ce même public, qui verra votre conduite, sçaura vous rendre justice,

et sans entrer... mais je serai entretenuë,
interrompis-je avec émotion ; car il ne faut
point flâter, c' est le terme ; l' on
m' a appris toute l' étenduë qu' il renferme.
Eh bien oüi, mademoiselle, poursuivit
impatiemment De Saint-Fal, vous serez
entretenuë, puisque vous voulez absolument
vous servir de ce terme ; que dit-il ? Où est
le mal ? Au bout du compte, les idées des
termes varient chez les hommes selon l' usage
qu' ils en font ; ils entretiennent bien
tous les jours le vice ; pourquoi ne s' en
trouveroit-il pas qui entretiendroient la vertu ?
C' est ainsi que le comte tâchoit de me
lever des scrupules, qu' un fond de sagesse
faisoit naître et soutenoit dans mon coeur ;
mais, malgré l' esprit et l' usage du monde
qu' il possédoit au suprême degré, il ne pouvoit
me convaincre ; la seule extrémité où
j' étois réduite et la misère, pouvoient à
peine rendre excusable un pas si délicat ; à
regarder même les choses du vrai côté,
j' aurois dû laisser exécuter les ordres qu' on
avoit contre moi, plutôt que d' exposer à
aucun risque mon innocence : une fille ne
sçauroit être trop en garde contre soi-même ;
un discours, un rien est capable de faire
triumpher de sa foiblesse ; la parfaite vertu
ne va jamais sans la défiance et l' humilité ; elle
nous apprend à nous craindre nous-mêmes, et c' est
cette heureuse défiance,

qui nous couronne, et qui nous fait remporter
la victoire sur les assauts puissans du
vice.

J' arrivai à Versailles avec de semblables
réflexions : il étoit huit heures du matin,
le soleil donnoit à plomb sur le château,
jamais rien de si brillant n' avoit frappé ma
vûë ; l' enthousiasme que me donnoit cette
grandeur, cette magnificence me transportoit
à un tel point, que je m' oublois, pour ainsi
dire, moi-même. Saint-Fal, qui ne
devinoit point la cause de ma létargie,
et qui étoit toujours dans les appréhensions
de me déplaire, ou craignant peut-être
que je ne me livrasse trop aux réflexions

que l'entretien précédent venoit d'occasionner, me demanda timidement la cause de mon silence ; nous étions alors au bout de la grande allée, nous tournions à gauche ; mon dieu ! Repris-je avec impatience, laissez-moi, vous êtes bien cruel de distraire l'admiration que j'ai des plus belles choses du monde : en proférant ces mots, j'avois les yeux fixés de telle sorte sur le château, que Saint-Fal devina la cause du silence que j'avois gardé, et de la vivacité que je venois de faire paroître : pardon, me dit-il, belle enfant, rien ne prouve mieux la bonté de votre goût, que l'attention que vous marquez pour les beautés de ce palais. Après ce discours, il ordonna

p441

au postillon d'arrêter ; je promenai alors mes yeux, avec un plaisir extrême, sur cette belle perspective, en faisant mille questions au comte, à qui je donnai à peine le tems d'y répondre.

Après que je fus un peu revenuë de l'admiration que me causoient tant d'objets admirables, je demandai à Monsieur De Saint-Fal si c'étoit dans ce beau château que j'allois loger ; il se mit à sourire de cette question, en m'apprenant qu'il n'étoit occupé que par ceux que le rang ou les dignitez attachoient auprès de la personne du roi, dont il me fit une espèce de détail pendant le tems que nous mîmes à arriver dans la ruë de l'orangerie, où la chaise arrêta, et où nous descendîmes.

Une dame de vingt ou vingt-cinq ans, propriétaire de la maison dont j'allois occuper un appartement, prévenuë par le valet de chambre de Monsieur De Saint-Fal qui avoit pris les devans, m'attendoit à sa porte ; elle me reçut avec beaucoup de politesse ; mais, mon Dieu, s'écria-t'elle en se tournant vers le comte après m'avoir embrassée, cette belle dame a été mariée bien jeune ; ce n'est qu'un enfant ; qu'elle est aimable, c'est un meurtre qu'elle soit veuve à son âge : je ne pûs m'empêcher de rougir à ce discours. Le comte, qui démêla mon embarras, changea

p442

de conversation en me donnant la main,
et en me faisant monter un escalier fort éclairé
et très-propre, auquel aboutissoit mon
appartement ; le soleil y donnoit, ce qui,
réfléchissant sur les glaces et sur les
dorures dont il étoit orné, lui donnoit un
brillant et un éclat infini. J' avouë que
je ressentis alors un mouvement de satisfaction ;
j' ai toujours aimé l' ajustement ; je me
trouvois si joliment logée, que je ne pus
m' empêcher d' être sensible à ce plaisir.
Le comte, qui s' en aperçut, m' a dit dans
les suites qu' il s' étoit félicité plus de vingt
fois depuis des soins qu' il s' étoit donné
pour que le premier coup d' oeil me plût
en entrant dans mon appartement, persuadé qu' il
étoit, que rien ne dissipe davantage les
ennuis, que le riant des objets qui nous
environnent ; il avoit raison ; les dehors
et l' éclat nous séduisent tous les jours,
plus ou moins de clinquant emporte la
balance et décide, sur-tout chez les
femmes ; ce qui prouve notre peu de solidité,
et je ne m' en excepte point, malgré la vanité
que nous avons de nous piquer de ce qu' on
appelle sentimens, dont l' étalage est aujourd' hui si
en vogue, que la bergère le dispute à la princesse
dans ce que l' usage nomme encore façon de
penser. Cette fureur d' héroïsme, comparable
à celle du luxe, pourroit bien recevoir

p443

aussi son application. Le luxe, dit-on,
dénote une misère revêtuë : ne pourroit-on
pas hasarder, que le sentiment, dont se
parent de certaines gens, est un manteau
brillant dont ils se servent pour éblouir
et pour cacher leurs foiblesses ?
Dès que je fus installée maîtresse de mon
appartement, Saint-Fal me dit qu' il me
prioit de me servir de la force d' esprit qu' il
me connoissoit, pour ne point m' ennuyer
pendant son absence, me faisant entendre
qu' il ne pourroit me voir que le lendemain,
étant nécessaire qu' il passât le reste
du jour avec le vieux marquis, auquel il
alloit faire une histoire à mon sujet, ayant
envie, pour se disculper, de supposer que
je lui étois échapée. Je ne pus m' empêcher
de trembler à ce discours. Eh ! Mon

dieu, monsieur, lui repliquai-je, prenez bien garde au pas que vous allez faire ; le marquis m' a paru si défiant et si éclairé, que je suis dans les allarmes, que, combinant ma rencontre avec la nouvelle de ma fuite, il ne prenne des mesures si justes qu' il ne découvre que je suis ici : en ce cas, vous sentez bien que je serois perduë. Je vous ai déjà dit, mademoiselle, reprit Saint-Fal, que vous n' aviez rien à craindre de ce côté ; il n' y a que moi dans cette occasion qui risque de la mauvaise humeur du marquis. Eh ! N' est-ce pas beaucoup,

p444

repris-je ? Je serois au desespoir que monsieur votre oncle vous fit du chagrin à mon occasion. Mon Dieu, mademoiselle, repartit Saint-Fal en sortant, ce n' est pas-là ce que je crains le plus ; le retour de mon cousin, que monsieur son pere va mander ici dès qu' il sçaura votre évasion, l' idée que je me forme qu' il vous reverra tôt au tard, l' assurance que j' ai du plaisir que vous ressentirez à sa vûë, sont des inquiétudes pour moi bien plus réelles que le risque que je cours en aprenant votre fuite à mon oncle. Je compris assez ce que ce discours signifioit ; je ne voulus pas le relever, et je laissai sortir Saint-Fal sans y répondre.

Après qu' il fut parti, la femme de chambre qu' on avoit retenuë pour me servir, entra dans ma chambre ; elle avoit environ quarante-cinq ans, et son air étoit doux et prévenant ; elle se nommoit Brochan ; la propriétaire de la maison m' en avoit dit beaucoup de bien ; elle sortoit de chez une duchesse, et m' aprit qu' elle s' en étoit retirée, parce que l' amour qu' elle avoit inspiré à un secretaire faisoit courir trop de risque à son innocence. Je ne pus m' empêcher de rire intérieurement de cet aveu. L' âge et le peu de beauté de cette fille devoient la mettre à couvert de pareilles attaques ; je remarquai quelques

p445

jours après, que le foible de cette fille étoit de se persuader qu' elle inspiroit des passions à tous les hommes, et que dès qu' elle en étoit regardée, ils concevoient des desirs ; avec ce joli petit défaut, elle ajoûtoit celui de se croire d' une famille illustre, quoiqu' elle ne dût pas ignorer que tout le monde sçavoit qu' elle étoit la fille d' un cuisinier ; mais son entêtement, ou pour mieux dire, sa vanité alloit au devant de cette objection, en vous disant confidemment qu' elle avoit été changée en nourrice. Madame De Geneval (c' est le nom de la propriétaire) parut un moment après la femme de chambre. Pendant que je suis en train de faire des portraits, il ne faut pas oublier le sien. Elle étoit grande, jolie et bien faite ; mais elle sçavoit tout cela : défaut qui rend insupportable la plus aimable personne du monde ; son caractère étoit de ne trouver jamais rien de bien fait, cependant elle sçavoit corriger ce défaut par beaucoup de politesse. Les commencemens de toutes choses sont toujours flâteurs ; cette Madame De Geneval me prévint avec tant d' attention et d' amitié, que j' y répondis avec coeur, et un peu trop de confiance. Les suites feront connoître combien une jeune personne doit être circonspecte et réservée

p446

dans ses nouvelles connoissances. La dame, dont je viens de parler, m' a appris à mes dépens à donner cet avis à celles de ma sorte. Avant que je me misse au lit, car la propriétaire et ma femme de chambre avoient décidé que je me coucherois pour me reposer d' un voyage de cent lieuës qu' on suposoit que je venois de faire ; l' on m' ouvrit mes armoires ; vous voyez, me dit Madame De Geneval, que tout est arrangé avec autant de soin, que si vous y eussiez été vous-même. Monsieur De Saint-Fal m' a dit tant de bien de vous, et m' a si fort recommandé d' avoir soin de vos ballots, que je les ai été retirer moi-même ; j' ai eu l' attention, lorsque je les ai ouverts, de faire dresser un bordereau de ce qu' ils contenoient ; je ne me serois cependant pas

donné la liberté de les défaire sans les prières positives que m' a fait monsieur votre ami, qui vouloit que vous trouvassiez tout en place en arrivant ; mais allez dormir, belle dame, me dit la propriétaire en m' embrassant, nous aurons le tems de raisonner de tout cela à votre réveil ; qu' on lui donne un bouillon, poursuivit-elle en se retirant, cela la fera mieux reposer ; Brochan en tenoit un tout prêt ; après l' avoir pris, elle aida à me deshabiller ; je me mis au lit, et l' on ferma la porte de ma chambre.

p447

J' étois trop agitée pour me laisser aller au sommeil : oserois-je ici me découvrir naturellement ; ces prudes de profession, ces personnes de mauvaise humeur dont j' ai parlé, ne vont-elles pas encore se gendарmer sur l' aveu secret de ce qui se passoit alors dans mon ame ? Qu' importe, quand je farderois, comme il seroit aisé, ma façon de penser, elle ne m' en feroient ni plus ni moins grace, et me feroient perdre ce beau titre de sincérité que j' ai annoncé en commençant l' histoire de ma vie ; l' amour propre ne peut manquer d' en souffrir, mais en faveur du vrai, je mérite de l' indulgence.

Si j' avois bien examiné le fond de mon coeur, je suis persuadée que je l' aurois trouvé plus sensible dans ces premiers momens à l' état brillant où je me voyois, qu' au murmure d' une vertu intérieure ; il est tout différent de s' armer contre les choses éloignées, ou de les combattre lorsqu' elles sont presentes ; l' on rejette foiblement ce qui plaît, lorsqu' il est réellement en notre puissance ; le sage fronde contre l' abus des richesses, mais on le voit peu se désaisir des siennes.

Dès que je fus seule, je promenai avec plaisir mes regards sur les objets rians qui m' environnoient ; les glaces, les dorures, les tableaux ne m' offroient que des images

p448

séduisantes, je ne pus résister à la tentation de considérer de plus près des biens, qui sembloient m' appartenir ; je me levai, j' étois seule, je tirai les vérouils de mes portes, et je me satisfis ; ma vertu avoit cependant livré une espèce de combat avant que de me laisser séduire par une curiosité atrayante ; mais une idée qui me vint dans ce moment, me rendit cette curiosité nécessaire ; encore faut-il, me dis-je, que je sçache en quoi consistent les effets dont les armoires sont remplies : l' on a supposé qu' elles sont à moi ; si je donnois des marques du peu de connoissance que j' en ai, l' on pourroit concevoir des soupçons desavantageux, qui démentiroient la façon dont j' ai été annoncée. Prévenuë de cette nécessité, j' entrai dans une garde-robe où étoient placées deux grandes armoires ; je les ouvris avec timidité ; je ne pus m' empêcher de faire cet examen avec autant de saisissement, que si j' eusse fait une mauvaise action ; mais je fus bien-tôt dissipée par la vûë des choses les plus flâteuses, et qui ne pouvoient manquer de faire impréssion sur une personne née ce que j' étois, et qui n' avoit jamais rien eu en sa puissance.

AVERTISSEMENT

p111

Je suis trop reconnoissant des bontez dont m' a jusqu' ici honoré le public, pour ne pas prévoir toutes les choses qui pourroient lui déplaire. L' obligation où je suis dans ces mémoires de donner des noms aux différens acteurs qui paroissent sur la scène, me faisant craindre qu' il ne s' en trouve plusieurs qui ayent raport à des personnes existantes, je crois être obligé d' avertir qu' il n' y en a aucun qui ait été placé dans l' intention de défigurer quelqu' un, et encore moins d' occasionner des applications, s' il m' avoit été possible de les inventer tous, je n' y aurois pas manqué pour ne pas tomber dans ce cas : mais il n' a pas été possible que dans une narration françoise j' y insérasse des noms étrangers et durs à notre langue ;

p1V

j' espère après ces protestations que les critiques ne chercheront point à me chicaner sur ce sujet, il n' en vaut pas, en vérité, la peine ; et lorsqu' ils voudront donner carrière à leur humeur, ils trouveront assez d' endroits pour s' égayer à mes dépens : bien loin de leur en sçavoir mauvais gré, j' en rirai quand ils le voudront le premier avec eux.

Puisque je suis en train de donner des avis, je ne dois pas oublier d' annoncer que la huitième partie est presque toute entière de Mr le marquis de L V du moins madame sa femme m' a fait l' honneur de me le mander, en m' envoyant le manuscrit ; je n' ai pas eu de la peine à le croire, à la différence du stile ; mon intention étoit d' insérer ici la lettre qu' elle m' a écrite à cette occasion ; mais comme j' en ai reçu plusieurs pendant le cours de l' impression de cet ouvrage, et qu' il y a aparence que j' en aurai encore quelques-unes avant qu' il soit achevé, j' ai pris la résolution de les insérer toutes dans la dernière partie.

PARTIE 7

p1

Je trouvai un cabinet vitré qui étoit à côté de ma chambre ; il étoit meublé comme l' appartement, d' un damas cramoisi, avec un liséré d' or à petite frange ; une douzaine de tableaux placez avec simétrie entre plusieurs glaces, representans des jeux d' enfans, avec les plus jolis païsages, rendoient ce lieu très-agréable ; mais ce qui me prévint le plus, fut une bibliothèque placée dans le fond, remplie de tous les livres de musique les plus modernes.

Ma toilette étoit placée dans la garde-robe dont j' ai parlé ; elle étoit relevée de

p2

toutes les choses qui servent à l'ajustement d'une femme : les quarrés étoient remplis de brasselets, de gants, et de toutes les prétintailles modernes, le tout d'un goût et d'un choix délicat. Quelque desir que j'eusse de faire un plus long examen, je ne vis qu'en passant toutes ces jolies choses ; je craignois trop d'être interrompuë, et de n'avoir pas tout le tems qu'il me falloit pour achever ma revûë.

Je ne fus pas peu surprise, lorsque j'ouvris les armoires, de la quantité de linge et d'effets qui s'offrit à ma vûë ; ce qui étoit à mon usage, me parut d'une beauté et d'une finesse extrême ; dans un endroit séparé, je trouvai une quantité raisonnable de vaisselle d'argent, dont j'avoüerai que la vûë me fit un plaisir extrême.

La seconde armoire servoit d'une espèce de buffet, et renfermoit une vaisselle de fayance si fine que je la crus d'abord du Japon ; les séparations contenoient toutes les choses nécessaires à la table.

Après avoir parcouru toutes ces choses, je repassai dans ma chambre ; je fus curieuse de sçavoir ce que renfermoit une grande commode revêtuë de marbre, qui n'étoit pas un des moindres ornemens de mon appartement ; plusieurs pièces d'étoffes destinées à faire des robes de toutes

p3

les saisons, remplissoient le premier tiroir ; l'on avoit tout prévû, et l'on étoit descendu jusques dans le détail des moindres choses ; cet examen paroïtra sans doute ennuyeux, mais il est nécessaire pour faire connoître à fond le caractère de mon nouvel amant ; l'amour propre y trouve peut-être son compte, c'est ce que je passe légèrement ; de pareils soins sont bien flâteurs et bien séduisants pour une jeune personne ; je manquerois de sincérité si je ne convenois pas que j'y fus extrêmement sensible ; ce qui augmenta dans les suites, lorsque l'expérience me fit connoître que ces presens ne m'avoient pas été faits dans aucune vûë suspecte ni dangereuse. Cependant le peu de repos que j'avois pris les nuits précédentes ; m'avoit fatiguée à un point, que quelqu'envie que j'eusse

de continuer mon examen, je ne pus aller plus loin : le sommeil commençoit à s' emparer de mes yeux, et m' accabloit si fort, que je fus obligée d' aller me jeter dans mon lit ; là mon ame satisfaite, et sans inquiétude des événemens, n' offrit à mon esprit que des images gracieuses, et me laissa goûter un repos si tranquile, que je ne me réveillai que bien avant dans le jour. Le soleil étoit prêt à se coucher, lorsque

p4

le bruit des carosses me fit enfin sortir de mon lit ; je me souvins alors que je m' étois enfermée en dedans, et je fus ouvrir mes vérouils ; à peine eus-je touché à la porte, que ma femme de chambre parut : vous êtes bien peureuse, madame, me dit-elle, en me regardant d' un air patelin, vous vous barricadés en plein jour ; je me suis déjà présentée plusieurs fois pour sçavoir si vous n' aviez pas besoin de moi ; la crainte de troubler votre repos m' a fait attendre jusqu' à present. Je répondis assez froidement à ce discours. La phisionomie de cette fille ne me revenoit pas ; l' on n' est pas la maîtresse des mouvemens de l' antipathie ; et je me souviens que, n' étant encore qu' enfant, j' étois agitée de pareilles préventions, et elles sont cependant souvent bien injustes ; l' on doit s' arrêter à ces manies le moins que l' on peut ; bien des gens sont assez malheureux pour n' avoir point cet air qui annonce et qui flâte, dont le caractère et le fond valent souvent beaucoup mieux que le commerce de ceux qu' un faux coup d' oeil a formé ; l' on éprouve tous les jours la solidité de cette réflexion sans se corriger cependant de ce défaut. La Brochan ayant ouvert mes fenêtres, je fus y prendre l' air ; il faisoit le plus beaux tems du monde, chacun alloit à la promenade ;

p5

je n' étois pas accoutumée à voir un si grand monde ; la diversité de tout ce qui passoit devant mes yeux me dissipoit agréablement ; j' étois enchantée de la propreté et du goût dont les femmes étoient mises ; je les examinóis

avec l' attention la plus exacte, et celles qui me plaisoient étoient suivies de mes yeux jusqu' à ce qu' une distance éloignée les eût dérochées à la foiblesse de mes regards. Cette occupation m' attachoit tellement, que nulle autre pensée n' agitoit mon esprit.

Il faut que les femmes conviennent avec moi que le penchant le plus fort que nous ayons, c' est celui de nous examiner ; cela ne se fait guères sans que la jalousie ou l' envie y entrent pour quelque chose ; nous nous rendons justice difficilement ; cette mauvaise habitude semble être attachée à notre espèce. Quelque revenuë que je sois aujourd' hui de la bagatelle, j' avouë, avec ingénuité, que je me sens encore quelquefois susceptible de ces basses impressions ; je commence cependant un peu à m' en corriger ; mais dans bien des occasions le préjugé de l' habitude est plus fort que celui de la raison.

Pendant que j' étois occupée avec une attention surprenant à examiner les allans et les venans, je me sentis embrasser

p6

vivement, sans pouvoir démêler qui prenoit cette liberté ; le rouge me monta au visage, et je me retournai précipitamment en faisant un effort pour me débarrasser de deux mains qui m' avoient saisie sans que je m' y attendisse. Il ne seroit pas aisé de vous surprendre, me dit en riant Madame De Geneval, vous êtes trop sur vos gardes, et forte comme vous me paroissés, l' on n' auroit pas beau jeu avec vous. Je lui demandai pardon en souriant de la manière brusque dont je m' étois défait d' elle ; je reçois vôtre excuse pour cette fois, reprit-elle en badinant, je ne serai pas si indulgent une autre fois ; encore ne vous fais-je grace qu' à condition que vous nous ferés l' honneur de souper ce soir avec nous. Cette prière fut faite avec tant de grace, que j' acceptai l' offre, et ensuite nous nous plaçâmes à la fenêtre, et nous nous mîmes à contrôler les passans. Madame De Geneval avoit un talent particulier pour ce dangereux plaisir : ajustement, figure, phisionomie, rien ne lui échapoit ; les femmes trouvoient rarement grace devant elle ; pour celles qui étoient aimables, elles essuyoient les traits les plus mordicans ; on étoit un peu plus indulgent pour les hommes, c' est-à-dire, envers

ceux qui sortoient du médiocre, car

p7

pour les autres, ils n' étoient nullement ménages. Que dites-vous, me dit Madame De Geneval, de cette femme qui vient à nous avec cette démarche pinpante et ce faux air de beauté, qui prétendent séduire ? Ne vous y trompez pas, cette blancheur, dont elle semble parée, prend son origine dans les secrets de la toilette, et cette manière de marcher, dans une perpétuelle étude de son miroir ; malgré ces airs affectés, il n' est rien de plus commun, et vous en conviendriez si vous la voyez de près ; je parie, continua la contrôleuse, que vous ne vous défiés pas qu' une tête si bien maronnée ne soit pas naturelle ; cette femme est chauve cependant, et est obligée de recourir à l' artifice, pour suppléer à la stérilité de ses cheveux ; avoués encore, qu' à la manière dont elle est mise, et dont elle se fait suivre, vous la prendriez tout au moins pour la femme d' un commis ; point du tout, son mari est cuisinier de m le prince de quoique fille de fruitière, sa vanité lui avoit fait tenter de plaire à son intendant, mais elle a été trop heureuse encore de se contenter du chef de cuisine, qui doit errer la mule sans doute à toute outrance, pour soutenir l' état dont elle se pare. Cependant pour prix des bontez d' un mari trop indulgent, elle le fait

p8

enrager ; il se meurt, dit-on, de chagrin de la sottise qu' il a fait ; mais regrets inutiles, elle va toujours son train ; on assure qu' il est... mais examinez, je vous prie, cette autre femme, qui sort de cette grande porte cochere ; de la manière dont elle se tient, et de l' air dont elle se met, lui donneriez-vous plus de vingt-cinq ans ? Elle en a cependant cinquante bien comptez ; pour ôter cette idée à ceux qui ne la connoissent pas, elle leur dira avec une naïveté affectée que le brun qu' elle porte ordinairement est sa couleur favorite, et qu' il est de tout âge ; le plaisant de l' affaire

c' est qu' elle ne peut se résoudre de répondre à la passion d' un homme qui la recherche depuis long-tems, parce qu' elle craint, dit-elle, de mourir en couche : en prononçant ces mots, Madame De Geneval se mit à éclater de rire, et le fit de si bon coeur, que sans en comprendre le sujet, je ne pus m' empêcher d' en faire autant.

Il y avoit près d' une heure que nous nous amusions de cette manière, lorsqu' un bruit éclatant et général de tambour qui se fit, aussi-bien qu' un certain mouvement dans la ruë, m' en fit demander le cause ; c' est le roi qui revient sans doute de la chasse, me dit Madame De Geneval, nous allons le voir passer devant nous ; je me sentis émuë jusqu' au fond de l' ame : à cette

p9

nouvelle, mon idée se frapa dans cet instant de celui qui avoit offert ce prince à mes yeux, et des suites que sa presence m' avoit occasionnée, quoique je fusse alors dans un âge plus raisonnable, et que la curiosité que j' avois eu de voir ce monarque, eût été satisfaite ; ce même desir, ce même empressement s' empara de mon ame ; je dissimulai ces mouvemens ; et la vanité, qui nous fait toujours imaginer que notre discernement croît avec l' âge, me persuada que je n' avois besoin alors d' aucun secours pour démêler le roi d' avec sa cour ; dans cette confiance, mes yeux se fixèrent du côté que son retour m' avoit été annoncé, et toute entière à ce dessein, je ne fis plus que très-peu d' attention à la critique de Madame De Geneval, qui continuoit à s' exercer avec la même charité sur les passans.

Mon impatience ne tarda pas long-tems à être satisfaite ; la chasse revenoit, et la cour marchoit doucement contre son ordinaire ; il faisoit encore jour ; je me flâtois que l' occasion étoit la plus favorable pour discerner le roi avec toute l' attention dont j' avois été préoccupée ; cependant, j' étois la dupe de la fausse honte que j' avois, de ne point me faire montrer ce prince ; confondu comme il étoit avec les seigneurs de sa cour, sans un heureux hazard,

p10

qui fit que sa majesté laissa tomber quelque chose de sa main, il seroit passé sans que je le connusse, mais il se fit un mouvement si vif pour ramasser son gant, que je lui vis rendre, que j' eus enfin toute la satisfaction que je m' étois proposée. J' étois si remplie de l' admiration que me causoit la vûë de ce charmant prince, que je faisais remarquer à Madame De Geneval toutes ses qualitez ; mais à peine répondoit-elle à ce que je lui disois à ce sujet ; ses regards étoient fixés sur un seigneur dont elle paroissoit charmée, et étoit aussi ardente à me faire remarquer la maniere dont il étoit fait, que je l' étois à lui parler du monarque ; nos discours se croisoient ; mais ce qui étoit de plaisant, c' est que nous aplaudissions mutuellement à ce que nous nous disions, dans la confiance où nous étions l' un et l' autre que la conversation rouloit sur l' idée qui y avoit donné lieu. Sur ces entrefaites la cour se trouva près de nos fenêtres ; j' avois un tel plaisir à la contempler, que j' oubliai que j' étois en petite cornette de nuit, et dans un deshabillé léger et fort uni ; Madame De Geneval étoit parée, et soit malice, ou manque d' attention, elle n' eût pas la charité de m' en avertir ; ce qui fut cause que je ne me retirai point à la vûë de tous ces

p11

hommes curieux, car ma petite vanité ne se seroit point accommodée de la négligence de mon ajustement. J' ai dit ailleurs que j' étois susceptible sur cet article, et j' avoüerai de bonne foi, que je ne m' en suis pas corrigée. Mon dieu, me dit Madame De Geneval d' un air mistérieux, mais contente de sa petite personne, que tous ces hommes sont fols ; quoi ! Ne peut-on pas se mettre à une fenêtre sans qu' ils vous passent en revûë : voyez, madame, je vous prie, comme ils nous regardent ? En effet, il n' y en avoit pas un seul qui ne levât en passant la tête de notre côté. Vraiment, repris-je, vous me faites observer une

chose, qui ne me surprendroit pas tant si nous étions les seules ; mais il me semble que la cour n' ait des yeux que pour nous. Oh ! Repliqua Madame De Geneval, ce n' est pas ce que vous me dites qui m' étonne ; je suis si connuë, si connuë, ma belle dame, que vous ne devez point être surprise de l' attention qu' on marque ici ; sçavez-vous bien que le roi me fait l' honneur de me regarder tous les jours ; ne croyez pas cependant, continua la propriétaire en prenant un air modeste, que je donne à cette faveur des causes trop flâteuses ; mon mari est toûjours à la cour, il n' y est pas mal, et il n' est pas extraordinaire

p12

qu' on m' y veuille aussi un peu de bien ; ne vous l' ai-je pas dit, ajoûta Madame De Geneval en se levant, ne voilà-t-il pas le roi qui porte ici les yeux ? Il me remet sûrement... mon dieu madame, retirons-nous, ajoûta-t-elle, je ne puis soutenir ses regards. Un seigneur, qui se trouva tout près de la fenêtre, me montra du chapeau à ceux qui étoient à côté de lui ; avoüez, messieurs, leur dit-il, que cette jeune dame est charmante, et que le négligé où vous la voyez est préférable à toutes les parures ; ces mots ne furent pas plûtôt proférez, que tous ceux qui les entendirent me fixèrent avec une nouvelle attention, et nous saluoient à mesure qu' ils passoient : le roi, qui se trouva dans ce moment vis-à-vis de nous, leva une seconde fois les yeux, et nous ôta son chapeau ; le rouge me monta au visage ; mais croyant que je devois répondre à l' honneur qu' il nous faisoit, je lui fis une très-grande révérence. Eh ! Mon dieu, que faites-vous, madame, s' écria la Geneval assez haut pour qu' elle fût entenduë, l' on ne saluë point le roi, vous allez nous faire prendre pour des provinciales. Le roi et toute la cour se mirent à rire ; je ne sçais si ce fut la manière dont ces paroles furent prononcées, ou mon ingénuité qui

p13

en fut la cause ; ce que je puis assûrer, c' est que je fus si troublée du reproche de la propriétaire, que j' en restai toute interdite ; je serois demeurée plus long-tems dans cet état, sans Madame De Geneval, qui, pour me donner bonne opinion d' elle, et me prouver la connoissance qu' elle avoit de la cour, me dit l' histoire et les noms d' une partie de ceux qui suivoient le roi ; remarque ausquelles je ne fis qu' une légère attention, un peu piquée de la petite mortification que j' imaginóis qu' elle venoit de me faire essuyer.

La propriétaire, qui s' imagina que mon silence étoit un effet de l' attention et du plaisir que je goûtois dans son entretien, le continua pendant quelque tems, et renouvella sa critique sur les passans, puis s' interrompant tout-d' un-coup, elle me proposa de descendre chez elle, l' heure s' aprochant, disoit-elle, de souper ; je repris qu' il falloit du moins qu' elle me permît de me coëffer, puisqu' elle ne vouloit point que je m' habillasse : oh ! Pour cela, non, continua-t-elle, vous êtes jolie comme un coeur dans vos petites coëffures, vous avez entendu que je ne suis pas la seule de mon sentiment ; nous aurons assez le tems de vous voir ajustée, pour aujourd' hui que nous vous possédions, s' il vous plaît, dans vos graces naturelles. Je

p14

répondis à ce compliment avec politesse, et je lui dis à ce sujet quelque chose de flâteur sur sa beauté ; cela lui fut extrêmement sensible ; c' étoit la prendre par son foible. On a bien raison de dire, s' écria-t' elle en me demandant la permission de m' embrasser, que les femmes de qualité se distinguent et se connoissent par leurs belles façons ; aussi j' ai toujourns aimé à les voir ; l' on ne peut que gagner beaucoup dans leur commerce. Que le préjugé est admirable ! Tant que cette personne me crut la comtesse des Roches elle parla sur ce ton ; mais dès qu' elle sçut le contraire, elle dit à une personne, qui me l' a raporté depuis, qu' elle s' étoit toujourns doutée de la suposition ; que j' avois eu beau faire, et que malgré

mon adresse, elle avoit souvent remarqué des choses qui ne donnoient pas lieu de douter de mon origine. Voilà l' effet ordinaire de la prévention.

Quelqu' instance qui me fût faite pour descendre dans mon deshabillé, je n' aurois jamais pû me résoudre à y consentir sans Monsieur De Geneval qui survint au moment et que je m' en défendois ; il se presenta assez cavalièrement ; et me fit son compliment de bonne grace ; je lui trouvai l' air petit-maître, le ton badin, mais un peu trop familier ; il étoit chef d' office de

p15

monsieur le prince de et il se persuadoit que cette qualité devoit le faire marcher de pair avec tout le monde ; sa figure étoit jolie ; il étoit grand et bien fait, se mettoit à quatre épingles, et paroissoit très-content de sa personne ; son esprit étoit *usagé* , et orné de saillies si heureuses qu' il étoit impossible de s' ennuyer dans sa compagnie ; ce qui faisoit qu' il étoit désiré par-tout. Les mauvais endroits se communiquent plutôt que les bons ; sa femme avoit attrapé dans le commerce de son mari, les qualitez critiques ; le coup de langue étoit ordinaire à Madame De Geneval ; mais il avoit cela de propre, qu' il le donnoit si adroitement, qu' il brodoit une personne en face, sans qu' elle s' en aperçut, et ajoutoit à cet art celui de le faire connoître si finement à ceux qui étoient presens, qu' on ne pouvoit si méprendre ; qu' on juge avec un tel talent, s' il réussissoit dans un siècle où le sel satyrique est si fort en vogue, qu' on passe pour être du vieux tems lorsqu' on se pique de charité pour son prochain.

L' on servit un souper très-propre, et fort bien entendu ; Monsieur De Geneval réussit on ne peut pas mieux à en faire les honneurs ; nous étions cinq à table, sans compter un enfant de sept ans de la propriétaire, élevé avec si peu de soin qu' il

p16

se saisissoit de tout ce qui paroissoit dans les plats avec ses mains, gâtoit la nape, et salissoit les habits de ceux qui avoient le malheur de se trouver ses voisins, sans qu' il fût permis au pere de le trouver mauvais. Comme il étoit fort joli, et que, pour flâter la mere, on lui disoit qu' il lui ressembloit, ce dont elle étoit aisément persuadée, elle lui souffroit, en cette faveur, tous ses défauts, et le gâtoit à un point, que lorsqu' on le menaçoit, il étoit toujours tout prêt à jeter à la tête ce qui se trouvoit sous ses mains.

Une parente de Monsieur De Geneval, âgée d' environ cinquante ans, étoit la troisième des femmes ; son humeur paroissoit gaye et enjouée ; elle nous amusa d' un nombre de très-jolis mots, debitez avec tant d' esprit, qu' on oubloit en cette faveur son âge. Tous les côtez ne se ressemblent pas ; sa marotte étoit de prétendre que dans sa jeunesse elle avoit brillé d' une beauté sans égale, elle vous contoit à ce sujet que des princes et des seigneurs avoient fait mille folies pour lui plaire ; lorsqu' elle entroit dans ce détail, elle ne finissoit point ; et si par malice, comme cela arrivoit quelquefois, on étoit assez hardi de la contrarier, la scène changeoit dans l' instant, de prévenante et de polie qu' elle étoit, elle s' abaissoit aux grossièretés les plus basses.

p17

Un officier de chez le roi, âgé de trente ans, faisoit l' oposé de la parente dont je viens de parler ; sa phisionomie étoit taciturne, sombre et dédaigneuse ; il n' avoit jamais rien aprouvé dans sa vie, et l' on étoit assuré, avant que l' on parlât, qu' il étoit d' un sentiment contraire à ce qui se diroit ; le *mais* étoit sa transition favorite, et le *non* son mot chéri et familier.

Nonobstant ces différences de caractère, je ne fus pas long-tems sans m' apercevoir qu' ils s' étoient tous réunis pour me faire parler, afin de tirer sans doute des conjectures sur ce qui me regardoit ; mais Monsieur De St-Fal, qui étoit prévoyant, m' avoit donné ma leçon par écrit, mon

histoire étoit conçûë, dirigée et aprise par coeur ; je me tirai très-bien de toutes les tentatives que l' on fit à ce sujet ; mais encore mieux par ma façon concise de répondre. Le grand talent pour mettre la curiosité en défaut, est de peu parler. On ne risque jamais rien en tenant cette conduite prudente, au lieu que la volubilité de langue entraîne après elle le défaut de mémoire, et l' inconvénient de se couper : situation délicate dans laquelle on ne doit jamais se mettre, lorsqu' on a des raisons pour ne pas se faire connoître. Il y avoit peu de tems que l' on étoit au dessert, lorsqu' un laquais vint parler à l' oreille

p18

de Madame De Geneval ; cette dame se tourna vers moi, et me dit en se penchant de mon côté, qu' un seigneur étoit à la porte qui me demandoit : dans la confiance où je fus que c' étoit le comte de S Fal qui venoit m' apprendre des nouvelles, j' ordonnai au laquais de le faire monter dans mon appartement, et je me mis en devoir de le prévenir. Le laquais, qui m' entendit nommer ce seigneur, me dit que celui qui étoit à la porte n' étoit pas Monsieur De Saint-Fal, mais qu' il jugeoit à la livrée qui le suivoit, que c' étoit le duc de . Je parus embarrassée à ce nom ; Monsieur De Geneval qui s' en aperçut, me demanda si j' avois des raisons pour ne pas recevoir sa visite ; qu' en ce cas il étoit facile de m' en dispenser, en faisant dire que je ne soupois pas chez moi : je n' en ai pas d' autres, repris-je, sinon que je n' ai pas l' honneur de le connoître, et que je ne puis imaginer ce qu' il me vouloit. Madame De Geneval à ce discours se leva, me dit que je n' avois qu' à me tranquiliser, et m' assura qu' elle alloit parler elle-même au duc, ajouta qu' elle soupçonnoit à peu près le but de sa visite ; en proférant ces mots, elle descendit en me donnant un coup d' oeil mistérieux, auquel je ne pus rien comprendre. Je m' attendois à tous momens de voir

p19

rentrer cette dame ; je ne pouvois imaginer ce qui pouvoit la retenir si long-tems ; la frayeur que j' avois eu du pere du marquis, me le representoit dans toutes les occasions d' inquiétude.

Monsieur De Geneval qui s' aperçut que je rêvois, chercha à me distraire, en voulant me mettre de part dans la gayeté de la compagnie ; je fus obligée par complaisance de feindre que je m' en amusois. Il est bien difficile de se prêter au plaisir lorsque l' ame est agitée, et qu' elle n' est pas dans une assiette tranquile.

Madame De Geneval rentra au bout d' une demie heure, en continuant à rire de tout son coeur ; ne vous l' avois-je pas dit tantôt, s' écria-t-elle en m' adressant la parole, que nous avons été examinées de près à nos fenêtrés ? Nos charmes, sans vanité, font du bruit dans le monde : qui en doute, reprit le mari de cette femme ? Je parie que toute la cour envie le bonheur que j' ai de posséder une aussi jolie poulette que Madame De Geneval. Tu n' as que faire de badiner, continua-t-elle, prête à se fâcher du ton dont ces mots avoient été prononcés. Je pourrois donner des preuves qui existent de ce que tu viens de me dire, mais il n' en est pas question pour le present ; ce qui est de positif, c' est qu' un fort aimable cavalier vient de me dire

p20

mille douceurs ; il est vrai que je n' en ai pas été tout-à-fait la dupe, et madame la comtesse, continua la Geneval en me montrant malignement, pourroit à bien plus juste titre se prévaloir de toutes les galanteries dont on m' a régälée. Moi, madame, interrompis-je avec un grand sérieux ! Pourquoi seroit-il question de moi ? J' arrive du fond d' une province, l' on ne me connoît pas... ah ! Ce n' est pas-là une raison, reprit vivement Geneval, il y en a mille, pour qu' on vous adore : je ne pus m' empêcher de sourire de la manière dont ce discours me fut adressé. La Geneval qui le trouva peut être trop fort, et qui, comme bien d' autres femmes, se formalisa de ce qu' on en loüoit un autre devant

elle, ou peut-être dont le fond de l' humeur étoit jalouse, corrigea le transport de son mari, en disant que quand même je ne serois pas aussi aimable, la nouveauté étoit d' un prix inestimable dans le país que nous habitions ; qu' il étoit vrai cependant qu' elle avoit besoin d' être soutenuë par un fond de caractère plus durable que la beauté ; que l' on courroit pour un tems après la mode, mais que dès qu' elle étoit passée, on la rejettoit aussi aisément qu' on avoit eu de vivacité à la suivre. L' officier de chez le roi contraria ce principe, et prétendit que ce qui étoit aimable l' étoit

p21

toûjours. Madame De Geneval, qui avoit ses raisons pour soûtenir ce qu' elle avançoit, apuya son opinion d' un exemple récent. Vous avez tous vû, continua-t-elle, en adressant la parole à la parente de son mari, cette lyonnoise qui a tant fait de bruit il y a deux ans à Paris ; elle étoit d' une blancheur ébloüissante, avoit de beaux traits, la taille et le port assez noble ; cependant avec tout cela, je ne lui trouvai rien d' extraordinaire ; à peine parut-elle en public, que tout le monde la courut. Je me trouvai aux thuilleries un jour que cette lyonnoise s' y promenoit ; la qualité de gens qui fourmilloient dans la grande allée, m' en fit demander la cause à quelqu' un qui en revenoit : eh ! Mon dieu, me dit-on avec un air de surprise, de quel país venez-vous donc, madame, pour ignorer que la belle lyonnoise est à Paris, et qu' elle se proméne aux thuilleries ? Je haussai les épaules de la sottise de cette réponse, et je voulus voir par mes yeux sur quoi elle étoit fondée ; je perçai la foule, et je vis enfin cette personne tant vantée ; soit prévention, soit qu' elle ne fût pas aussi admirable qu' on la disoit, elle ne me revint point. Je plaignis en moi-même l' aveuglement public, qui accorde si souvent ses suffrages à choses qui, examinées de

p22

près, à peine sont supportables ; il est vrai qu' il revient tôt au tard, et c' est ce qui ne manqua pas d' arriver au sujet de la lyonnoise.

Je fus quelques semaines après aux thuilleries, j' y rencontrai cette femme, mais à peine la remarquoit-on ; le goût étoit passé ; elle étoit cependant toujours la même, et malgré l' inconstance de la vogue, je la trouvai beaucoup mieux ce jour, que la première fois.

La lyonnoise, piquée sans doute de l' injustice qu' on lui faisoit à Paris, vint se montrer à la cour ; ses charmes y ont eu la vogue, mais y ont essuyé le même sort, elle disparut tout-d' un-coup : l' on m' a assuré depuis qu' elle étoit allée en Angleterre pour chercher de nouveaux admirateurs.

Il ne me fut pas difficile de comprendre que l' histoire de Madame De Geneval, n' étoit pas contée sans malice, et sans une intention secrète d' en indiquer l' application ; je conclus en ce moment dans mon petit moi-même, que son caractère et le mien ne simpatiseroient pas long-tems.

Nous remîmes sur le tapis la visite du duc, que les réflexions de Madame De Geneval avoient interrompuë ; elle nous dit que tout ce qu' elle avoit pû concevoir par le discours de ce seigneur, c' est que

p23

la vûë d' une jeune personne qui s' étoit offerte à ses yeux, lorsqu' il revenoit de la chasse, l' avoit si fort touché qu' il venoit s' informer qui elle étoit, et lui offrir ses services, en cas qu' elle vînt solliciter des graces à la cour ; Madame De Geneval ajouta que toutes ces choses lui avoient été dites avec tant de politesse, que, quoiqu' elle se fût préparée à répondre cavalierement au début du seigneur, qui ne pouvoit désigner que moi, elle n' avoit pû s' empêcher de le faire avec égard, et de lui apprendre qui j' étois ; qu' à mon nom le duc lui avoit assuré qu' il connoissoit beaucoup ma famille, qu' il la considéroit, auroit l' honneur de se faire presenter, et qu' une autrefois il choisiroit mieux son tems.

J' ai jugé par l' embarras avec lequel le courtisan s' est retiré, continua la propriétaire,

qu' il s' étoit imaginé sans doute que madame étoit une avanturière, et qu' il n' étoit question que d' arriver pour être parfaitement reçû : sottise prévention de la plûpart des hommes, qui croient honorer beaucoup une femme lorsqu' ils lui font la grace de la venir voir ; vanité le plus souvent fondée ou sur leur figure, ou sur la confiance qu' ils ont de notre foiblesse ; pour moi, qui suis faite au petit manège de ces messieurs, poursuivit la Geneval d' un

p24

ton décisif, je les reçois cavalièrement, je badine de leurs airs importans, je m' en amuse, j' en ris, et je crois que c' est la grande façon : pas si bonne que vous le pensez, reprit malignement le mari ; sous ce prétexte d' indifférence on voit toûjours ces cavaliers à bon compte, on les écoute ; leurs sottises m' amusent, me dites-vous ? Eh vraiment ouï, voilà ce qu' on demande ; avoir l' entrée de certaines maisons, est le seul avantage auquel on a droit d' aspirer ; occuper agréablement votre tems, vous amuser, mesdames, en est un second, et parvenir au point de vous faire rire, oh ! C' est ce qui ravit ! Mon dieu, interrompit Madame De Geneval, j' aurois été bien surprise si vous n' eussiez pas relevé ce que je viens de dire ; cela est bien d' un mari qui croit par honneur devoir contrarier sa femme. Point du tout, reprit l' officier de chez le roi, vous vous piquez parce que vous ne l' entendez pas ; il s' en faut bien que monsieur soit d' un sentiment opposé au vôtre ; ne vous le prouve-t' il pas tous les jours ? Croyez-vous que s' il pensoit bien à ce qu' il vient de dire, il vous laissât une liberté aussi entière que celle dont vous jouissez ? Il auroit autant valu, monsieur, reprit Madame De Geneval, que vous eussiez continué à garder le silence que le rompre, pour vous

p25

mêler si mal à propos de la conversation.

L' officier fort peu complaisant, releva ce discours avec peu d' indulgence, et ressemblant à bien des gens qui, lorsqu' ils se voyent instalez dans une maison, s' imaginent qu' ils sont en droit de décider, se fit un malin plaisir de ne point céder à la propriétaire ; cette femme extrêmement haute, et qui craignit sans doute de se compromettre dans cette dispute, irritée du peu de complaisance qu' on avoit pour elle, et de ce que son mari n' impositoit point, se tourna vers lui, et lui reprocha que, malgré ses prières, il n' avoit aucune considération pour elle ; que dorénavant elle prendroit son parti, et que dès qu' on lui améneroit certains visages... comme je conçus que la conversation alloit s' échauffer par la vivacité avec laquelle l' officier reprit ces paroles, je crus que le plus prudent étoit de me retirer ; la maîtresse du logis étoit si occupée à rembarer cet homme, aussi-bien que son mari, qu' elle ne s' aperçut point que je disparoissois : Monsieur De Geneval plus attentif, laissa à l' officier le soin de soutenir ou d' étouffer la quérelle, et vint me donner la main, en me demandant pardon de la scène qui venoit de se passer devant moi : c' est une folle, me dit-il en me parlant de sa femme, la moindre chose la pique

p26

et lui fait ombrage ; je lui passe tout à cause de sa grossesse ; dès qu' elle se trouve dans cet état, elle est insupportable ; il faut bien en cette considération avoir un peu de complaisance. Je louïai Geneval de sa modération, en le blâmant cependant de ce qu' il souffroit que l' officier de chez le roi, son ami, s' amusât à impatienter madame sa femme ; il me dit à ce sujet que c' étoit un de ses anciens amis, et que son caractère étoit tel qu' il n' avoit jamais cédé à personne, qu' il étoit connu sur ce pied, et qu' on ne s' en formalisoit pas : il me rapporta à ce sujet un trait assez plaisant. Cet officier étoit devenu éperdument amoureux d' une jeune personne qui lui convenoit par toutes sortes de raisons, il étoit prêt à l' épouser ; malheureusement

pour lui il donna à souper à son beau-pere
prétendu le jour de la signature du
contrat ; sur la fin du repas la conversation
roula sur les coutumes observées aux mariages
des anciens ; le pere et le gendre,
qui avoient de l' esprit et de l' érudition,
ornèrent l' entretien de plusieurs traits
interessans et de citations curieuses ; mais
le génie contrariant de l' ami de Geneval,
plus fort que l' amour qu' il ressentoit, ne
fut pas long-tems sans desespérer le beau-pere ;
il céda pendant quelque tems, dans la
confiance que sa mémoire lui manquoit ;

p27

l' officier de chez le roi avoit plus
d' érudition que lui, et le discours étant tombé
sur un fait de théologie, dont il se rapella
parfaitement les points, il le soutint avec
vigueur ; l' officier nia ; le beau-pere entier
dans son sentiment, recourut à sa bibliothèque,
aporta le passage, et crut confondre
son adversaire ; mais celui-ci récusait
l' auteur et l' édition ; cette contrariété
obstinée aigrit à un tel point le pere de
la demoiselle, qu' il se retira brusquement
de chez l' officier ; les amis communs
s' entremêlerent pour apporter la paix ; le
beau-pere futur plus raisonnable entendit à
l' accommodement, à condition que son gendre
prétendu conviendrait qu' il s' étoit
trompé ; l' ami de Geneval aima mieux tout
rompre que de condescendre à ce qu' on
exigeoit de lui.

La singularité de ce trait m' amusa d' autant
plus que je venois de connoître par
expérience que celui qui y avoit donné
lieu étoit très-capable d' en fournir de
semblables. Après quelques réflexions sur ce
sujet, Geneval me quitta ; je le fis
éclairer, et je rentrai dans mon appartement
avec une bonne résolution de me dispenser
le plus que je pourrois de me trouver
dans une compagnie si remplie d' humeurs.
J' allois me coucher lorsque j' entendis
frapper à la porte de la maison ; je mis la tête

p28

à la fenêtre, curieuse de sçavoir quelle affaire importante pouvoit occasionner des visites à une heure après minuit ; j' avois fait éloigner les bougies afin de ne pas être vûë ; je remarquai un laquais qui tenoit un flambeau, à la lueur mourante duquel j' entrevis un grand homme qui attendoit à la porte qu' on lui ouvrît ; je prêtai l' oreille, et j' entendis qu' il demandoit à une servante qui parut, s' il ne logeoit pas dans la maison une jeune personne qui devoit être arrivée ce même jour : la fille lui ayant répondu qu' il ne se trompoit pas, il demanda si la demoiselle étoit couchée, et s' il n' étoit pas possible de lui parler. La servante qui avoit été presente à ce qu' avoit dit sa maîtresse à souper, lorsque le duc de étoit venu pour me voir, dit assez grossièrement à l' inconnu, qu' on ne voyoit point celle qu' il demandoit, et encore moins pendant la nuit ; en achevant ces mots, elle lui ferma la porte au nez. Je crus devoir me retirer dans la crainte que j' eus qu' étant entrevûë à ma fenêtre, cet homme ne s' obstinât à vouloir me parler.

Je me mis au lit, sans faire aucune réflexion à ce qui venoit d' arriver ; tout ce que j' imaginai fut que cet événement étoit une suite de la visite qu' on avoit voulu me faire pendant le souper.

p29

J' avoüerai avec confusion que je dormis jusqu' à dix heures du matin, avec autant de tranquillité que si je n' eusse eu aucun sujet d' inquiétude : telle est la jeunesse, elle n' a qu' un moment de réflexion ; ma femme de chambre vint m' avertir qu' une couturiere et d' autres personnes préposées pour travailler pour moi, attendoient que je fusse levée pour entrer ; je demandai assez imprudemment à cette fille, si c' étoit elle qui les avoit fait avertir ; elle me répondit avec un air de surprise, qu' elle n' avoit point reçû d' ordre à ce sujet, et que ces gens lui avoient dit qu' ils y venoient par les miens, je n' eus pas de peine à démêler que Monsieur De Saint-Fal, prévoyant à son ordinaire, étoit

encore l' auteur de cette galanterie ; je me levai, on me prit mesure tant pour les corps que pour les robes, sans entrer dans aucun détail, imaginant assez que cela ne serviroit à rien, et qu' on n' en penseroit ni plus ni moins.

Il étoit une heure sonnée, j' allois me mettre à table, (car mon ménage se régla dès ce jour, comme s' il eut eu dix ans que j' y fusse installée) lorsque Monsieur De Saint-Fal se fit annoncer ; il étoit mis magnifiquement ; je ne l' avois point encore envisagé jusqu' alors, malgré le penchant dont mon coeur étoit prévenu ; je ne pus

p30

m' empêcher de lui rendre la justice qui lui étoit dûë, et de le trouver un fort aimable cavalier ; il m' aborda avec encore plus de ménagement et de respect qu' à son ordinaire ; façon délicate pour ne point rapeller les obligations, et tant que ma femme de chambre fut présente, il me traita de madame, et ne m' entretint que de choses ordinaires ; je l' invitai à se mettre à table ; dès que nous eûmes dîné, et que nous fûmes seuls, il débuta par me marquer combien il étoit transporté du plaisir de me revoir, et me marqua la crainte qu' il avoit eu que je ne m' ennuyasse dans un endroit où tout m' étoit étranger ; je fis part au comte à ce sujet de ce qui m' étoit arrivé depuis que je ne l' avois vû ; je lui fis le détail du souper ; je lui appris la visite du duc, sans oublier le démêlé qui étoit survenu à cette occasion ; je ne pus m' empêcher de lui avoüer mes inquiétudes au sujet du mauvais caractère dont je soupçonnois Madame De Geneval ; il me dit à cela que la précipitation avec laquelle il avoit été obligé de me loger, étoit cause que je n' avois pas eu une maison seule, mais qu' il étoit encore tems, qu' en attendant qu' il eut pris des mesures convenables, il me conseilloit de voir le moins souvent que je pourrois la propriétaire. J' eus toutes les peines du monde à interrompre

p31

le comte sur cet article ; il avoit
à coeur la visite du duc ; il s' inquiétoit de
celle de cet inconnu qui s' étoit informé de
moi pendant la nuit ; je le rassurai en lui
promettant que je ne verrois personne, et
que j' éviterois à l' avenir toutes les
occasions qui se presenteroient, et même que,
pour n' en fournir aucune, je ne me mettrois
plus dorénavant à la fenêtre. Saint-Fal
parut aussi transporté à cette dernière
assurance, que si je lui eusse annoncé la
meilleure nouvelle ; il m' avoüa qu' il n' avoit
osé me demander cette grace, dans la
crainte que je ne le soupçonnasse de
vouloir gêner ma liberté.
Plus tranquile alors, il vint enfin au
point qui m' interressoit le plus : je lui avois
déjà demandé plusieurs fois s' il avoit vû le
pere de mon amant, sans qu' il eût satisfait
à cette question ; enfin il m' aprit le
résultat d' un entretient très-vif à mon sujet.
Croiriez-vous, me dit Monsieur De Saint-Fal,
que le vieux marquis a eu toutes les peines
du monde à croire que vous me soyez échapée ;
il a voulu sçavoir le tems, le lieu et
les circonstances de cette action ; pour
tâcher à me faire couper et à me déconcerter,
il a fait apeller mon valet de chambre,
qu' il a interrogé en particulier dans
son cabinet, voulant examiner sans
doute si nos rapports étoient conformes ;

p32

enfin je ne l' ai jamais vû dans une si furieuse
colère ; toutes ses précautions ne
m' ont point inquiété ; les miennes étoient
prises ; j' avois instruit mon homme, et
j' étois bien sûr qu' il ne me trahiroit point.
Cependant mon oncle qui devoit, à ce
qu' il disoit, se transporter lui-même sur les
lieux, n' a effectué jusqu' ici aucun de ses
desseins ; sa colere est passée ; il me croit
à mon raport, ou du moins il en fait le
semblant ; il m' a beaucoup interrogé sur
votre beauté, sur votre caractère, et
enfin sur tout ce qui vous regarde. Vous
pouvez vous imaginer, poursuivit Saint-Fal,
que je ne vous ai pas rendu justice à
demi : peut-on être modeste sur cet article ?
Les questions sur votre figure se sont

répétées plusieurs fois, ce qui m' a fait penser qu' il s' est rapellé la rencontre qu' il a fait de vous : dans l' embarras où je me suis trouvé à son premier abord, j' ai oublié imprudemment ce que vous m' aviez dit à ce sujet, et lui ai fait naturellement votre portrait. Cette conformité l' a fait rêver. Si ce que je pense est vrai, s' est il écrié, je ne suis pas surpris de la passion que mon fils a pour cette créature ; j' ai feint de m' étonner à cette réflexion, le vieux marquis, soit qu' il se défie de moi, ou qu' il n' ait pas voulu me faire part de ses sentimens secrets, a changé de conversation,

p33

et je me suis retiré bien satisfait d' être sorti si heureusement d' un entretient aussi scabreux et aussi délicat. Je fus un peu plus tranquile des assurances que me donna Monsieur De Saint-Fal, que la colére de son oncle paroissoit apaisée ; quelque raison cependant que j' aye d' en être persuadé, continua le cousin de mon amant, je me tiendrai toujours sur mes gardes ; nous avons affaire au courtisan le plus délié et le plus politique ; dans la crainte que j' ai qu' il ne se contrefasse, je prendrai toutes les précautions imaginables pour ne lui point donner lieu de soupçonner la bonne foi dont je me pare ; dans ce dessein, je ne l' ai point quitté depuis hier ; il doit aller demain à Paris, je profiterai de son absence pour passer, belle Jeannette, ce jour avec vous, et pour arranger toutes vos petites affaires. à ce mot d' arrangement, je me souvins de tout ce que cet homme généreux avoit déjà fait pour moi. Mon dieu, monsieur, repris-je, que direz-vous de moi ? Vous me voyez dans une confusion extrême d' avoir attendu jusqu' ici à vous remercier de vos bontez ; j' y suis sensible au-delà de tout ce que je pourrois vous exprimer. Ah ! Vous les payez trop, mademoiselle, interrompit Saint-Fal, en voulant bien vous en souvenir ; ne parlons

p34

point, s' il vous plaît, de ces bagatelles...
je les regarde avec d' autres yeux, repris-je ;
mais des réflexions cruelles trahissent
ma reconnoissance, et m' allarment au
dernier point ; je vous l' ai déjà dit, monsieur,
continuai-je ; je ne voudrois pas pour
toutes les richesses du monde m' écarter de
certaines voyes que je me suis prescrites,
et si vous aviez des vûës... non, pour
la dernière fois, interrompit Saint-Fal,
avec le ton le plus sincère, recevez-en ma
parole d' honneur, et persuadez-vous bien
que je suis incapable d' y manquer ;
regardez-moi comme le dernier des hommes,
s' il arrivoit aucune action qui démentît ce
que j' ai l' honneur de vous dire ; sur ce
pied, repliquai-je extrêmement rassurée,
je serai charmée de vous voir, et sans les
sentimens que vous m' avez déclaré oposez
aux secrets de mon coeur, je me serois fait
un plaisir de n' avoir rien de caché
pour vous. Ah ! Que cela ne vous retienne pas,
interrompit le comte avec vivacité ; au
contraire, belle Jeannette, je trouverai
de la consolation et de la douceur dans votre
confiance ; et que je serois flâté si je la
possédois ! Chacun a sa façon d' aimer, la
mienne est sans doute différente de celle
des autres hommes ; j' ai toujours conçu
qu' aimer pour l' amour de soi-même n' est
pas un sentiment qui doit inspirer de la

p35

reconnoissance ; c' est soi qu' on aime
lorsque le but de l' amour n' envisage que sa
propre félicité ; c' est son propre intérêt
qu' on cherche, et non celui de l' objet pour
lequel on soupire. La preuve d' un véritable
amour est de servir une maîtresse jusques
dans les choses même qui sont contraires
à nos propres desirs, lorsqu' ils tendent
au bonheur de la personne chérie ;
voilà, trop aimable enfant, de quelle
espèce est la passion que je ressens pour vous ;
c' est votre satisfaction, c' est votre bonheur
que je desire. Oüi, poursuit le
comte en me serrant les mains, vous me
verrez contribuer avec autant d' ardeur à
vous unir à celui que vous aimez, que si
dans cet hymen étranger je trouvois ma

propre félicité ; en vous perdant je
perdrai tout ce que j' ai de plus cher dans la
vie, mais j' aurai du moins la consolation
de penser qu' il n' y avoit que moi seul qui
pût vous aimer avec autant de desinterressement.
Ces sentimens étoient si délicats, si
épurez et si nouveaux pour moi, que mon
silence seul peut exprimer mon admiration.
Ah ! Douteriez-vous de ma sincérité, continua
le comte ? Vous ne me répondez pas ?
Voudriez-vous me priver de cette confiance
dont vous m' avez parlé ? Et l' un des
biens, hélas ! Auquel je n' ai plus droit

p36

que d' aspirer ? La théorie des sentimens
que je viens de vous exprimer vous
paroît sans doute impossible dans la
pratique ; la conduite que j' ai tenuë jusqu' ici
avec vous, mes dernières protestations,
tout annonce des vûës secrettes ; oüi j' en
ai, trop charmante personne, faut-il vous
le dire, ajoûta Saint-Fal en se levant ?
N' est-il question pour vous persuader, que
de vous faire part de mes pensées les plus
cachées ? Eh bien, monsieur, repris-je
allarmée de ce que j' allois entendre,
qu' espéreriez-vous ? Vous devez me connoître,
et ne point vous flatter que jamais je
puisse... ah ! Mademoiselle, interrompit
Saint-Fal, achevez de m' entendre, ne
soupçonnez pas que, sous le voile d' une
probité aparente, je vous cache le malhonnête
homme ; je vous aime, je vous adore,
vos vertus plus que vos beautez m' ont
séduit, je sacrifierois mille-fois les dignitez,
le rang, les richesses pour vous mériter ;
mais je voudrois vous devoir à votre goût,
et non aux égards dont je viens de parler ;
je suis persuadé que, si je n' avois pas
été prévenu par l' inclination que vous
avez pour mon cousin, je serois parvenu
un jour au bonheur de vous plaire ; mais
cette probité dont je me pique, cette
façon de penser non commune, ont mis un
frein à ma passion, mais ne m' ont pas ôté

p37

l' espoir : c' est sur lui qu' est fondée ma conduite presente et celle que je tiendrai jusqu' à ce que le sort m' ait entièrement ravi l' espoir de vous posséder ; je ne souhaite paassurément que le marquis change, et encore moins que la mort vous enlève ; mais les événemens de la vie sont si incertains et sujets à tant d' inconstance que cela peut arriver ; dans l' un ou l' autre de ces cas malheureux, n' aurois-je pas lieu d' espérer que vous vous souviendrez un jour de la pureté de mes sentimens, et des services rendus, ou que j' aurois tâché de vous rendre, et que vous offrant alors une main que j' oserois dire qui ne vous auroit point déplû, sans un goût décidé pour un autre, vous couronneriez un amour qui n' étoit pas inspiré pour être malheureux ? Le comte me dit ces derniers mots avec un ton si attendri que j' en fus extrêmement touchée. Ah ! Vous avez raison, repris-je avec émotion, en abandonnant une de mes mains, que Saint-Fal mouïlloit de ses larmes ; vous avez raison de compter sur ma reconnoissance ; je vous dirai même plus, que, si mon coeur étoit libre, il n' y auroit jamais que vous qui posséderoit mon inclination... ah ! Je suis le plus heureux des hommes, s' écria le comte en se jettant à mes pieds ; ce témoignage me console, me transporte... quoi, belle

p38

Jeannette, je serois assez heureux ! ... qu' ai-je entendu, grand dieu, interrompit une voix qui venoit de la porte entr' ouverte ; je suis trahi ! Le son de cette voix, l' expression des paroles, la vivacité avec laquelle se retira celui qui les avoit proférées ; la situation où s' étoit trouvé le comte, lorsque j' avois été surprise ; toutes ces choses me firent lever brusquement, et voler à la porte. Ah ! Je suis perduë, m' écriai je reconnoissant le marquis qui fuyoit ; je fus si saisie de cette aparition imprévûë, que mes jambes plièrent sous moi ; un sophia voisin suppléa à ma foiblesse ; Saint-Fal, aussi surpris que moi accourut pour me remettre. Ah ! Monsieur, m' écriai-je, laissez-moi, courez

après monsieur votre cousin, il me croit coupable, je le suis en horreur. Saint-Fal n' en attendit pas davantage, il descendit avec précipitation, et ne fut pas long-tems sans joindre le marquis. Je voulus en vain me lever pour aller au devant d' un démêlé que la chaleur avec laquelle j' entendois parler de ma chambre, me faisoit prévoir ; mais le saisissement me retint, ma femme de chambre survint toute éperduë ; elle acheva de mettre le comble à ma douleur, en me raportant que Saint-Fal et un officier, c' est ainsi qu' elle nommoit mon amant, étoient sortis en se

p39

disputant, et que la fureur qui avoit paru dans les yeux du marquis, ne laissoit pas douter que ces cavaliers ne fussent se battre ; à cette cruelle nouvelle je fis un effort, je courus à la fenêtre pour les faire revenir ; mais hélas ! Ils étoient déjà au bout de la ruë, et je les aurois apellé en vain. Ah ! Ciel, m' écriai-je, sans faire attention que je me trahissois devant un domestique dont je devois me défier, que deviendrai-je, grand dieu, si je perds ce que j' ai de plus cher dans le monde ! Allez, mademoiselle, dis-je à ma femme de chambre, ne perdez pas un moment de tems, courez après ces deux hommes, et faites vos efforts pour me les ramener. Dieu m' en préserve, reprit Brochan d' un air sévère ; il convient bien vraiment que des filles courent après des cavaliers ; si j' avois sçû, continua cette fille, que l' on m' eût mise ici pour être mêlée dans de pareilles aventures, je me serois bien donné de garde d' y entrer. Après ce discours consolant, ma femme de chambre sortit en murmurant assez haut pour me laisser entendre les choses les plus desagréables. Qu' on juge de l' état où je me trouvai ; je ne sçavois quel parti prendre ; si je sors, me disois-je, que ferai-je ? Quand je suposerois que j' arrivasse avant la fin d' un combat, que je ne prévois que trop, ne dois-je

p40

pas craindre que ma vûë ne rallume la fureur du marquis, et ne précipite ses coups ? Il me croit une perfide ; de quelle valeur seroient mes prières près de lui ? D' un autre côté, de quel oeil vais-je être regardée dans cette maison ? Quand même la curieuse Madame De Geneval ne se seroit pas trouvée chez elle à la sortie du marquis et De Saint-Fal, réfléchissois-je, n' avois-je pas lieu de penser que la sévère Brochan étoit allée lui rendre compte de ce qui venoit d' arriver ? Quelles conséquences n' en pouvoit-on pas tirer ? Les femmes, sur-tout celles du caractère de la propriétaire, ne sont pas indulgentes dans de pareilles occasions ; je ne sçavois enfin que décider ; quelquefois je comptois sur la prudence et sur le sincère attachement de Saint-Fal, mais je perdois encore toute espérance de ce côté, lorsque je me representois qu' attaqué vivement, comme je n' en devois pas douter, il seroit obligé de se défendre : je me promenois avec agitation en rêvant à toutes ces choses, lorsque, pour succroît de mortification, la Geneval, ci-devant si polie entra sans aucune cérémonie dans ma chambre, et me demanda avec un ton fort brusque ce que signifioit ce qu' on venoit de lui dire ; que pour tout l' or du monde elle seroit au desespoir s' il arrivoit quelqu' affaire où elle

p41

fut compromise ; que sa maison n' étoit point faite pour les aventures, et qu' elle sçavoit très-mauvais gré à Monsieur De Saint-Fal de l' avoir mise dans le cas d' être exposée à de pareilles choses. à tous ces discours je ne répondois rien ; j' étois si interdite que mon esprit en trouvoit aucun biais qui pût donner une face favorable à ses reproches ; la dame, prévenuë que mon silence étoit un aveu tacite de ce qu' elle pensoit sur mon compte, confirmée peut-être par les réflexions de ma dévote de femme de chambre, prit avec moi un ton si haut, continua à me parler avec tant d' aigreur, et se servit d' expressions qui me parurent si déplacées, que, n' ayant pas d' elle une opinion qui

m' imposât, je pris le parti de relever ses impertinences, en lui disant, avec un sérieux à glacer, qu' elle sortît de ma chambre, et qu' au retour de Monsieur De Saint-Fal que j' attendois, je lui apprendrois les bontez qu' on avoit pour moi dans un appartement qu' il m' avoit choisi, et où je m' étois crue à l' abri de l' insulte. Ces mots furent prononcez avec tant de fermeté que la Geneval n' osa y répliquer ; son mari, qui étoit survenu, et qui en entendit une partie, me demanda avec empressement si quelqu' un de chez lui m' avoit manqué de respect. Je le remerciai froidement de son

p42

attention, et voyant que la propriétaire ouvroit la bouche pour me parler, je me retirai dans mon cabinet, dont je fermai la porte sur moi, où je me plongeai dans un labyrinthe de réflexions plus cruelles les unes que les autres. Lorsque je fus livrée à moi-même, je regardai ce qui m' arrivoit comme une juste punition de la foiblesse que j' avois eu de souffrir que Saint-Fal prît soin de moi ; il auroit bien mieux valu, me disois-je, que je me fusse laissé conduire dans un couvent, je satisfaisois par-là à tout à la fois, l' amour et la raison auroient été d' intelligence, le vieux marquis se seroit peut-être lassé de me persécuter ; l' aversion que j' ai pour le cloître m' auroit fait souffrir, il est vrai, mais ma vertu tranquile se seroit consolée, en me faisant penser que j' eusse été plainte et estimée d' un amant qui m' est cher, et que j' ai tant d' intérêt de conserver ; je me perds aujourd' hui, continuai-je en versant un torrent de larmes, que ne pense-t' il pas de moi ? Que n' a-t' il pas lieu de penser ? Il me trouve en la puissance d' un autre ; quelqu' innocente que je sois il le surprend à mes pieds ; les aparences sont contre moi, il n' en reviendra jamais. Je passai trois heures dans l' état le plus accablant ; aucune nouvelle ne me venoit,

p43

je tremblois qu' il ne fut arrivé quelque malheur ; la délicatesse de Saint-Fal m' étoit trop connue pour n' avoir pas lieu d' en craindre la certitude, il me vint même dans l' esprit qu' il falloir qu' il eut succombé dans le combat, puisqu' il me laissoit ainsi en proie à mes inquiétudes. Cette idée se fortifiant de plus en plus, m' éclaira sur les suites d' une affaire aussi cruelle ; il étoit naturel que je craignisse qu' on ne m' arrêtât, et que cause, quoiqu' innocente de ce que mon esprit agité me suposoit, l' on ne m' en rendît responsable, et que je fusse traitée à la dernière rigueur. Ces justes allarmes me firent naître la résolution de m' enfuir ; j' avois de l' argent (car j' ai oublié de dire que j' avois trouvé une bourse pleine d' or dans ma commode) mais je le répète une seconde fois, je n' étois plus cette Jeannette autrefois si résoluë dans les événemens ; le luxe, la molesse, les attentions délicates m' avoient donné les frayeurs et les foiblesses d' une fille de qualité, je craignois alors de me trouver seule ; j' aimois mes aises, la crainte de manquer m' agitoit ; j' avois une répugnance invincible à servir, cependant je ne voyois que ce parti, ou celui de travailler ; que faire ? Je ne sçavois rien, et à peine me pouvois-je servir moi-même ; j' avois beau me consulter, mille obstacles s' oposoient aux voyes que

p44

ma vertu me dictoit ; elle ne se démentoit point ; elle étoit bien toujours la même, mais, offusquée par les ombres qui l' environnoient, elle ne jettoit plus cet éclat vif dont elle brille lorsqu' elle est dégagée de toutes les puérilitez du siècle ; je connoissois mon état, j' en pleurois, mais c' étoit tout.

Il étoit près de dix heures du soir que je ne m' étois encore décidée sur rien ; l' accablement où j' étois m' ôtoit jusqu' à l' idée de manger : ma cuisiniere, qui m' avoit pris en affection dès le premier jour, et dont le coeur mieux placé que ma femme de chambre étoit attentif et prévoyant, vint me trouver dans mon cabinet. Je ne crains point d' entrer dans le détail d' une

conversation que les suites rendent intéressante :
notre-dame, me dit cette fille avec
un ton naïf, est-ce qu' on ne mange
point ici ? Il y a plus de deux heures que
votre souper vous attend ; *jesus maria*,
s' écria-t-elle en me portant une lumière
qu' elle tenoit au visage, vous pleurez,
grand dieu ! à votre âge vous avez des
chagrins ? Miséricorde éternelle ! Que
doivent faire les autres, puisqu' étant si
gentille et si pouponne, vous vous avisez de
prendre les choses à coeur : justice divine,
me voilà bien, je suis tombée de fièvre en
chaud mal ; la maîtresse que je viens de

p45

quitter, grouloit, grondoit, rognonnoit
toujours ; celle-ci pleure : patience,
chacun a son tempérament... mais en
bonne foi, de quoi pleurez-vous ? Que vous
manque-t-il ? N' êtes-vous pas bien logée,
bien meublée ? N' avez-vous pas de belles
et bonnes rentes ? Pour de la jeunesse et
de la beauté, dieu merci, vous n' avez pas
besoin d' en aller chercher ailleurs ; vous
êtes donc bien à plaindre : eh ! Jernonce,
si vous étiez à ma place, pauvre femme
que je suis, que feriez-vous donc ? Sauveur
de mon ame, poursuivit cette bonne fille
en s' attendrissant, vous verrez que c' est la
perte de son défunt mari ? Eh bien il est
mort, qu' y faire ? Est-ce que pour un *ad
patres* on n' en trouve pas mille ? Là, là
nous n' en chaumerons guères ; nous sommes,
dieu merci, dans un païs où ils sont
communs comme la misère des cuisinieres.
Je ne pus m' empêcher de sourire des
comparaisons et de la manière dont ma
servante me consolait ; je lui dis cependant
qu' elle me laissât, et que je ne voulois pas
manger. Il faut donc continua-t-elle, que
je jeûne aussi, car il ne seroit pas juste que
je me réglasses pendant que ma bonne
maîtresse est dans l' affliction : allons, allons,
nous ne mourrons pas pour cela ; si je me
passe aujourd' hui de souper, je le ferai

p46

deux fois un autre jour. Barbe (c' est ainsi que ce nommoit cette bonne fille) sortit en me disant ces mots, son affection me toucha, je la rapellai, et je lui ordonnai de souper. à ça composons, me dit-elle, prenez-moi seulement un petit bouillon, et je vous jure par notre patron que je mangerai comme quatre, sans quoi je jeûnerai plus hardiment que le curé de notre village, le plus grand pénitencier de notre païs, et le plus honnête homme, s' il n' aimoit pas un tant soit peu l' argent ; sans cela l' on dit qu' il y a long-tems qu' il seroit saint. Mais il ressemble à bien d' autres, il en fait son idole, et au bout du compte il n' a pas si grand tort.

Je voulus une seconde fois renvoyer Barbe, dont le babil commençoit à m' impatienter ; lorsqu' on a du chagrin tout nous est incommode : mais il étoit dit que ce jour devoit être destiné à m' intriguer.

Sortez donc, dis-je à cette fille avec un ton d' impatience ; allons, madame, reprit-elle, partons, en restant toujourns ; je vois bien que le tournebroche se monte, et qu' il faut vous obéir ; voyez comme on se trompe dans la vie ; j' aurois juré qu' avec cet air de douceur, vous n' étiez pas capable de déchanter ; mais, comme l' on dit, il ne faut pas s' en raporter à la mine, et si vous vous y mettiez, vous gronderiez aussi

p47

ferme que votre camarade. Dieu soit loué : nous autres filles de condition (ce fut le terme dont elle se servit) sommes faites pour tout endurer ; j' ai servi une certaine Mademoiselle D' Elbieu, qui comme vous... Mademoiselle D' Elbieu, interrompis-je émuë à ce nom ; d' où étoit-elle ? Est-ce que vous la connoissez, reprit Barbe ? Non, repris-je en dissimulant ; mais j' étois fort amie d' une des siennes ; tant mieux que vous ne la connoissiez pas, continua Barbe, c' est une maligne demoiselle ou dame, comme il vous plaira l' appeller, puisqu' elle est mariée ; notre hameau est bien aise d' en être délivrée, car elle nous faisoit mille maux lorsqu' elle y venoit passer l' été, et cela arrivoit tous les ans.

Quel est le nom de votre village, continuai-je extrêmement surprise du rapport que tout cela avoit avec le païs de ma naissance ? Si vous croyez que je l' ai oublié, madame, reprit Barbe, vous vous mécompteriez, il n' y a pas assez long-tems que j' en suis sortie pour en avoir perdu la mémoire, il se nomme D, et quoiqu' il soit le moindre de ceux qui sont situés dans la forêt de Fontainebleau, il n' en est pas moins recommandable ; c' est un vrai petit paradis terrestre, je meurs d' envie d' y finir mes jours, mais patience, cela viendra si Dieu me prête vie, chaque

p48

chose a son tems ; il faut bien amasser un peu pour ne pas mourir de faim ; nous sommes pauvres, mais d' honnêtes gens, et notre famille, dieu merci, n' a rien à se reprocher, à moins que je n' excepte une petite nièce qui a déjà bien fait parler d' elle, et qu' on dit qui fera fortune, mais il n' y a pas un de nous qui voulût être à sa place, car notre proverbe dans notre hameau, est plus d' honneur et moins de bien ; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Barbe sortit en prononçant ces mots ; qu' on juge de la surprise extrême dont je fus saisie, de rencontrer dans ma cuisiniere une de mes tantes : en effet, selon son rapport, elle étoit la propre soeur de mon pere. Ce sont de ces événemens ausquels on ne s' attend pas, et dont on a toutes les peines du monde à revenir. J' aurois bien souhaité entrer dans un plus grand détail avec cette bonne et simple parente ; mais je crus devoir attendre à un autre tems, pour satisfaire à bien des questions que je me proposois ; mais j' avois la tête si étourdie, que je n' étois pas capable de prendre les précautions que la prudence devoit me dicter pour sortir de cette conversation sans donner lieu de me soupçonner. La bonne Barbe, ou pour mieux dire, ma tante m' apporta un moment après un

p49

boüillon, je le reçus avec complaisance, et je lui fis beaucoup d' amitié ; elle sortit en me jurant que je lui avois fait plus de plaisir que si je lui eusse donné un *agnus* ; c' étoit beaucoup dire pour elle, car elle avoit une très-grande foi à tous les reliquaires ; mais sa dévotion étoit fort bien entenduë, et ne ressembloit pas à la dureté de Mademoiselle Brochant, ma très-digne et très-peu affectionnée femme de chambre.

Dès que je fus seule je me replongeai de nouveau dans les inquiétudes et dans les réflexions ; plusieurs projets s' offroient à mon esprit agité ; tantôt je voulois m' ouvrir naturellement à ma tante, et m' en retourner avec elle au hameau ; un instant après je prenois le parti de me retirer dans un couvent, et de m' y cacher si bien qu' on entendit plus parler de moi ; dans la minute suivante je voulois écrire à Madame de G ou aller la trouver, la supplier de me prendre près d' elle, et l' engager de me traiter comme une fille faite pour la servir ; enfin vingt desseins différens se conçoient dans ma tête, dont aucun ne prit racine.

Ma dernière résolution, après bien des combats, fut d' aller à Paris m' enfermer dans une chambre où je devois m' accoutumer à travailler jusqu' à ce que mon esprit

p50

plus libre, me laissât la liberté de me déterminer entièrement ; ce parti pris, j' essayai mes pleurs, et je me mis à écrire au marquis ; ma lettre lui justifioit sans asesse ma conduite ; et je la finissois en l' assurant que puisqu' il avoit pû la soupçonner, il ne me verroit jamais.

Dans le même paquet j' en adressois une à Monsieur De Saint-Fal, par laquelle je le remerciois de toutes ses bontez, en l' assurant, que quelque chose qui m' arrivât, elles ne sortiroient jamais de ma mémoire ; que c' étoit à regret que je me mettois dans le cas de perdre un ami aussi généreux et aussi délicat, que je lui rendois assez de justice pour me flatter, que quelque discours qu' on lui fît de moi, il ne me condamneroit

pas sur des apparences comme avoit fait monsieur son cousin : j' avois si fort à coeur cette offense, qu' elle étoit répétée en plusieurs endroits de mes lettres. J' allois les cacheter ; mon intention étoit de les laisser sur ma toilette, de feindre le lendemain de m' aller promener, de faire un petit paquet de mon pur nécessaire, et de partir ensuite, lorsque ma tante vînt avec empressement me dire que j' essayasse mes pleurs, qu' elle en sçavoit enfin la cause par la servante de Madame De Geneval ; que je n' avois qu' à me réjoûir, puisque le malheur que je craignois n' étoit

p51

pas arrivé. Je demandai avec précipitation à Barbe qui avoit pû lui rendre compte de ce qu' elle me disoit. Tenez, dit-elle, (en me montrant Saint-Fal et le marquis qui parurent tout-à-coup) voilà la preuve de ce que je vous avance ; dieu soit loüé, vous voilà contente, et la maudite Brochant en crevera de dépit. Je ne fis pas attention à ce discours, le marquis étoit à mes genoux, il m' avoit saisi les mains, vouloit me parler, il n' en avoit pas la force, et moi encore moins celle de me défendre de ses empressements ; mes larmes seules s' expliquoient, et ce n' est pas un mauvais interprète. Saint-Fal n' avoit encore rien dit ; apuyé sur le dos d' un fauteuil dont je n' avois pû me lever, il sembloit attendre les effets du premier mouvement. Je vous raméne, me dit-il, un amant tendre et fidèle, les apparences ne l' ont séduit qu' un moment, je n' ai pas eu de peine à lui persuader combien vous êtes digne de lui ; il a rougi vingt fois de vous avoir soupçonnée, et nous serions ici depuis plus de quatre heures sans la rencontre que nous avons fait de mon oncle ; j' ai bien prévû quelles devoient être vos inquiétudes ; nous vous aurions bien fait avertir de l' impuissance où nous étions de vous aller trouver sans la crainte de donner des soupçons au vieux

p52

marquis ; mais cette commission nous a paru trop délicate pour en charger d' autres que nous.

Remettez-vous donc, mademoiselle, essuyez vos pleurs, et goûtez sans inquiétude le charme de revoir un amant, qui vous mérite autant par la pureté de ses vûës, que par la grandeur de son amour. Après ces mots Saint-Fal sortit en me promettant de revenir le lendemain, voulant, disoit-il, rejoindre son oncle, afin d' assurer au marquis la liberté de m' entretenir. J' avois le coeur si serré et si émû de la presence d' un amant trop cher à mon coeur, que je ne pus que faire un signe obligeant à ce généreux ami.

Dans tout autre tems je n' aurois pas voulu me trouver seule avec le marquis ; mais alors je pensai différemment, je ressentis une joye secrète de me voir justifiée dans son esprit ; je voulois l' aprendre de sa bouche ; ce n' étoit plus des larmes de desespoir, ma douleur avoit quelque chose de doux, et donnoit de la satisfaction à mon ame : que le plaisir est sensible lorsqu' il prévient les maux ausquels on a droit de s' attendre ! Ce moment de ma vie est l' un de ceux qui se retrace à mon esprit avec le plus de satisfaction.

Dans l' instant où j' écris cet endroit interressant de mes aventures, cet amant

p53

chéri, ce mari que je possède aujourd' hui me surprend dans mon cabinet ; il soûrit à l' embarras où il me voit de rendre avec une vérité vive, une époque si essentielle ; il veut, dit-il, m' aider à m' en ressouvenir, il prend la plume, il écrit, je veux envain l' en empêcher ; quand je ne l' aimerois pas autant que je le fais, n' est-il pas le maître ? Ainsi, lecteur indulgent ou critique, ne soyez pas surpris si le stile dans le cours de ces parties ne se trouve pas toujours conforme et égal ; le marquis de L V a souvent la complaisance de m' aider dans cet ouvrage. Je sens bien que l' interruption que je viens de faire, aussi-bien que l' aveu précédent n' est pas trop selon les règles, mais y en a-t' il lorsque le

coeur dit : j' aime mieux y manquer que d' échaper une occasion de parler du plus aimable des maris ? Revenons.

J' étois, comme je l' ai dit, si charmée dans le fond de mon coeur de revoir un amant que je croyois perdu pour jamais, que je n' avois pas encore songé à le relever ; je fis mes efforts pour le faire sortir d' une situation si incommode, mais me serrant tendrement les mains ; non, belle Jeannette, me dit-il, je mourrai à vos pieds à moins que vous ne me pardonniez l' offense la plus cruelle ; je m' avouë le plus coupable des hommes ; je vous ai cru infidèle ;

p54

je me suis persuadé que mon cousin possédoit le seul tresor que j' envie, et pour lequel je soupire depuis si long-tems. Hélas ! Que n' ai-je pas pensé ? Qu' il est difficile d' être juste lorsque l' on est amoureux ! Je conviens que de pareils soupçons sont des crimes, je le répète ; je devois vous connoître, cela seul devoit me suffire, pour ne pas me laisser séduire par une jalousie que les aparences avoient mise à l' excès.

Que de mouvemens agitèrent mon coeur pendant le tems que le marquis se justifioit ; qu' il avoit de grace à le faire ! Il auroit fallu être insensible pour ne pas être touchée de tout ce qu' il me dit à ce sujet. Qu' une fille est heureuse quand la vertu et la retenue sont nées avec elle, où qu' une éducation sévère a suppléé au défaut de ces heureux préjuges ; sans l' un de ces freins, j' avouë avec confusion que je me serois laissée aller au penchant qui m' entraînoit ; le rouge occasionné par de trop tendres réflexions, fut pris par le marquis pour un reste de ressentiment ; il me demanda une seconde fois si je lui faisais grace. Oüi, monsieur, repris-je en me couvrant de la main le visage ; je vous pardonne ; je vous prie en même-tems d' oublier les chagrins dont ma déférence aux conseils de monsieur votre cousin est peut être la cause :

p55

je sçai que je devois être la première à l'engager à remplir les vûës de monsieur votre pere ; mais c' est cette même inclination, ce penchant plus fort que moi, qui m' a fait voir toute l' horreur d' un cloître où je ne devois plus entendre parler de vous. C' est cet amour que vous avez fait naître en mon coeur, et qui ne s' y est que trop conservé, qui a pensé me mettre dans le cas de perdre votre estime, en m' ôtant à de certaines bienséances... non, adorable Jeannette, interrompit le marquis en s' asséyant à mon côté, vous n' avez péché en rien, vous étiez perduë, et je serois mort de desespoir, si vous fussiez tombée entre les mains de mon pere ; son dessein étoit de vous faire religieuse ; ses mesures étoient prises avec tant de précautions, et ses ordres auroient été si bien exécutés que vous m' eussiez été ravie pour jamais. Je ne suis informé de ces choses que depuis peu de jours. Un domestique de mon pere, qui a sa confiance, persuadé que ce coup m' eût arraché la vie, m' a dévoilé tout le mistère ; j' ai pris la poste sur le champ, je ne vous ai manquée que de vingt-quatre heures ; jugez de mon desespoir en arrivant chez Madame De G de ne vous y plus trouver ; elle en a eu pitié, et c' est d' elle que j' ai pris la commission dont mon cousin étoit chargé ;

p56

sans sa parole d' honneur qu' elle a exigé avant que de me faire cette confidence, Saint-Fal m' auroit ôté la vie, ou j' aurois sçû de lui ce qu' il avoit fait de vous. J' ai dissimulé, je l' ai fait suivre ; j' ai sçû enfin toutes ses allures ; c' est moi qui suis venu la nuit passée vous demander ; j' avouë que toutes ces menées, l' obmission, ou pour mieux dire le mépris des ordres de mon pere, ce séjour à Versailles, ce logement tout cela, dis-je, m' a fait tourner la tête. Ah ! Me disois-je dans ces momens, je suis trahi ! Saint-Fal a profité de l' autorité qui lui a été confiée ; Jeannette en a tremblé ; mon cousin est aimable, Jeannette m' est peut-être infidèle : cette idée me mettant au desespoir, m' a fait

guetter toute la nuit Saint-Fal ; à son arrivée à Versailles je l' ai épié ; mais ne pouvant tirer aucunes conjectures de ses démarches, (vous n' étiez point encore ici) j' ai commencé à condamner mes soupçons ; je vous ai crû dans un couvent ; et dans cette confiance, j' étois prêt à prendre les dernières résolutions, et à manquer à ma parole pour obliger mon cousin à me révéler le lieu de votre exil ; dans ce dessein j' allois le trouver ; mais ayant appris qu' il étoit parti la veille, et ne pouvant me flâter de le joindre, je résolus d' attendre son retour pour me venger des maux qu' il

p57

me causoit. Le ciel qui en a eu pitié, a permis que les choses se soient passées différemment ; en sortant du parc, où j' étois allé rêver, j' ai entrevû Saint-Fal, qui marchoit avec action ; je l' ai suivi, je l' ai vû entrer ici, et c' est par ce moyen que j' ai appris votre demeure. Voilà, charmante Jeannette, une partie des inquiétudes que vous m' avez fait ressentir ; mais jugez de mon desespoir, lorsqu' en abordant une vieille fille qui vous sert, à laquelle je m' adressois pour me faire annoncer, j' ai appris d' elle que ce seroit en vain, que vous ne voyiez personne ; qu' on avoit renvoyé la veille un seigneur, et que vous ne receviez que Monsieur De Saint-Fal ; je voulus me nommer, et l' engager à m' ouvrir, mais cette fille m' a dit que mon cousin étoit renfermé avec vous, qu' elle n' avoit garde de troubler votre entretien. La manière mystérieuse dont ces mots ont été proférez, m' a donné de l' inquiétude ; dix louis offerts et reçus, ont aplani les difficultez ; la vieille, à la vûë de mon argent, bien loin d' être rebelle, a été la première à me proposer à me cacher, en me faisant promettre que je ne parlerois jamais ni de ce qu' elle faisoit, ni de ce qu' elle alloit me dire ; plus elle a affecté de mystère, plus elle a fait naître de soupçons. Permettez que je passe les impertinences

p58

qu' elle m' a dit à votre sujet. J' interrompis le marquis, et je voulus sçavoir ce qu' une fille, qui n' étoit que depuis deux jours à moi avoit pû dire : le marquis me satisfit avec peine ; il m' avoüa enfin, que Brochant lui avoit insinué que Monsieur De Saint-Fal me consolait de la perte d' un mari, et que c' étoit en cette considération que je ne voulois voir personne. Pardonnez encore une fois me dit le marquis, me trouvant émuë de ce rapport, je sçais que je ne devois pas y ajoûter foi ; mais il semble que tout a conspiré à me rendre criminel. Je surpris Saint-Fal à vos genoux, vous lui parlez avec douceur, il vous baise la main, vous ne vous en offensez point. Peut-on avec autant d' amour que j' en ai pour vous, voir d' un oeil tranquile une scène si interressante ? Mais que dis-je ! Devois-je être surpris que mon cousin vous ait rendu les armes, et ne devois-je pas penser que j' aurai autant de rivaux qu' il y aura d' hommes qui vous verront ?

La fin de ce discours se termina par les tendres témoignages de la plus vive passion ; le marquis s' exprimoit avec tant d' ardeur que je n' avois pas la force de l' interrompre ; je pris cependant sur moi de remettre au lendemain la suite d' une conversation qui m' interressoit si fort, en lui faisant

p59

observer qu' il étoit plus de minuit, et que la bienséance exigeoit qu' il me quittât ; toujourns complaisant et docile, il obéit en me baisant la main ; je lus dans ses yeux, et à la façon dont il se presenta, qu' il desiroit autre chose ; je ne crus pas devoir lui refuser un baiser ; je lui presentai la jouë avec une rougeur et une émotion qui ne lui laissa pas lieu de douter, que cette complaisance étoit la première que j' avois eu de ma vie, et qu' il en étoit redevable à la sincérité de mon attachement. J' avois été agitée de trop d' événemens différens pour passer une nuit aussi tranquile que devoient me la procurer les sujets de consolation que j' avois reçû du marquis ; je ne connoissois point encore

un mal assez commun chez les femmes,
nommé vapeurs, j' en fus tourmentée toute
la nuit, et ce ne fut qu' au point du
jour que je commençai à prendre du repos.
L' affectionnée Barbe me vint réveiller
à deux heures ; elle étoit dans l' inquiétude
de ce que mon sommeil duroit si long-tems.
Elle m' aprit que Monsieur De Saint-Fal
étoit passé dans la matinée : j' admirai sa
retenuë ; ma trop simple tante m' avoüa
qu' il n' avoit pas tenu à elle qu' il n' entrât
dans ma chambre ; mais qu' il s' en étoit défendu

p60

dans la crainte de troubler mon repos.
L' on voit peu d' hommes aussi sages,
et le marquis m' a avoüé dans les suites
qu' il n' auroit pas été si retenu.
Je pris cette occasion pour représenter
doucement à ma tante, qu' il n' étoit pas
séant qu' elle laissât jamais entrer personne
lorsque j' étois couchée ; comme elle n' y
entendoit point de finesse, je ne lui en dis
pas davantage ; elle me promit qu' une
autre fois cela ne lui arriveroit plus.
J' allois me mettre à table lorsque le
marquis se presenta ; jamais il n' avoit paru
si aimable à mes yeux ; sa parure étoit du
dernier goût, et l' air de satisfaction, qui
régnoit sur son visage, lui donnoit un air
trionphant, qui ajoûtoit des graces dont
il étoit bien difficile de se défendre. Sa
conversation fut vive, polie et interressante ;
je lui fis l' aveu autant de fois qu' il
voulut, du retour qu' il trouvoit en moi.
Que les momens qu' on passe avec ce qu' on
aime sont courts et précieux ! Il étoit plus
de quatre heures que nous avions encore
mille choses à nous dire, et le coeur
etroit si pleinement dans notre entretien,
que, sans Barbe qui me fit souvenir que je
n' avois pas dîné, j' aurois passé le reste du
jour sans faire cette attention. Le marquis
me demanda mille pardons d' en être la
cause innocente : je lui demandai en souriant,

p61

s' il vouloit hazarder ma soupe telle qu' elle étoit ; il en fut transporté, et me fit autant de remercimens que si je lui eusse accordé la plus grande faveur. Barbe, que je ne rougis pas d' apeller ma tante, reçut l' ordre de nous servir, avec empressement ; nous nous mîmes à table ; l' on peut imaginer si l' amour nous servît de tiers ; après le repas nous nous rendîmes un compte mutuel de tout ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation ; faits et réflexions, rien ne fut oublié, il n' y eut pas jusqu' à l' histoire de sainte-Agnès, que je rapportai au marquis, et l' intérêt que je prenois à ce qui regardoit cette chere amie ; mon amant me promit qu' en cette considération il employeroit tout son crédit pour la faire relever de ses voeux, et regretta beaucoup de ce que je n' avois pas les lettres qui m' avoient été confiées, en m' assurant qu' il auroit envoyé exprès Du Bois à M pour les remettre en main propre à leur adresse, et s' informer de ce qu' étoit devenu Mélicourt ; j' appris au marquis à qui je les avois remises, et lui rapportai à ce sujet l' histoire de l' infortunée Lindamine, qui s' en étoit chargée ; il en avoit déjà entendu parler, et m' en dit beaucoup de bien.

La conversation tomba insensiblement sur le sujet de Saint-Fal ; si l' on doit juger

p62

de l' amour par la jalousie, je n' eus aucun lieu de me plaindre de la vivacité de sa passion ; il me fit mille questions au sujet de celle de son cousin ; je le satisfis avec sincérité ; je démêlai que ce détail le peinoit ; mais je remarquai cependant avec plaisir, qu' il rendoit justice à Saint-Fal, jusqu' au point de me dire que son cousin étoit d' une si grande probité, que, quoiqu' il le connût pour son rival, et que son penchant fût d' être un peu jaloux, il n' hésiteroit jamais à me remettre entre ses mains, si le bien de mes affaires l' exigeoit : je lui répondis en badinant, que ma façon de penser étoit une gouvernante solide ; il reprit sur le même ton qu' il n' en doutoit pas ; mais qu' il faisoit encore plus de fond sur l' amour qu' il se flâtoit que j' avois pour lui. Je me

ressouviens que je le regardai si tendrement alors, que mon air lui donna lieu de penser que la modestie de mon sexe lui cachait une partie de ce qui se passait dans mon coeur.

Le trouble que je vis alors dans ses yeux me faisant craindre que les miens ne m'eussent trahi, et qu'il ne se ressouvînt que j'étais seule avec lui, j'imaginai de distraire son imagination, en lui demandant s'il lui seroit aussi aisé de me rendre compte de sa conduite que moi de la mienne. Que pourrois-je vous rapporter, me dit le marquis ?

p63

Beaucoup d'impatience et de mauvaises humeurs, bien des copies de lettres écrites à ma belle Jeannette, qui par prudence n'ont jamais été rendues. Prenez garde, repris-je en le regardant fixement, à ce que vous m'allez dire : il m'est cependant revenu qu'une belle du Pont-à-Mousson ne vous étoit pas indifférente ; que vous vous y amusiez beaucoup, et qu'une autre dame... eh ! Mon dieu, interrompit en riant le marquis, qui peut vous avoir fait de pareils contes ; il n'y a que Du Bois qui soit capable de telles étourderies ; il vous aura sans doute rompu la tête de quelques aventures arrivées dans ce pays, et comme elles y sont assez fréquentes, il se sera diverti à m'y faire entrer pour quelque chose, curieux peut-être de démêler si vous m'estimiez assez pour que cela vous fit impression... c'est donner un tour charmant à la chose, m'écriai-je en riant, et la manière dont vous me préparez à ce qu'il vous plaira de me dire, me fait prévoir... ah ! Belle Jeannette, reprit vivement le marquis, ne badinez pas sur cet article ; pouvez-vous imaginer que, lorsque vous occupez le coeur d'un homme aussi délicat que moi, d'autres objets s'y puissent placer ? Je vous crois, monsieur, repliquai-je, mais je ne vous dispense point de me faire le détail

p64

de votre séjour en Lorraine : je le pressai très-fort sur cet article. Quelqu' amour propre qu' on ait naturellement, je me défiois de mes charmes, ou peut-être étois-je bien aise de recevoir une nouvelle confirmation de sentimens, qui m' étoient si chers : quoi qu' il en soit, mon amant me voyant obstinée à sçavoir ce recit, crut devoir me satisfaire, et commença en ces termes.

Le détail de mes aventures, belle Jeannette, ne sera pas long : une profonde mélancolie s' est emparée de moi dès que j' ai été en Lorraine ; à peine sortois-je de ma chambre pour aller à la messe ; Du Bois, me voyant fondre à vûë d' oeil, crut devoir m' engager à prendre l' air et à voir compagnie : me trouvant peu disposé à suivre ses avis, et remarquant que j' empirais de jour en jour, il eut recours à un médecin très connu dans la ville où nous étions, et le pria de venir chez moi ; il me prépara à sa visite, en me disant que j' étois le maître de m' enterrer si je voulois, mais que je ne pouvois empêcher qu' on me fît compagnie, et qu' on viendroit chez moi, quoique selon l' usage établi, je dûsse prévenir ceux qui me feroient cette grace.

La crainte que j' eus que mon valet de chambre ne m' eût fait manquer de politesse

p65

en allant peut être inviter quelqu' un de ma part à me rendre visite, fit que je le grondai très-fort ; la noblesse de ce païs est très-bonne, mais elle a de la hauteur ; j' aurois été bien fâché de lui manquer par toutes sortes de raisons : Du Bois me tranquillisa, en m' assurant qu' il n' avoit pas crû pécher en priant un médecin de passer chez moi. Dans le même instant on m' annonça celui dont il étoit question ; il entra cavalièrement, mais je ne m' attendois pas à en trouver un aussi gaillard : on le nommoit Monsieur Le Lorrain, nom très-convenable, pour ne lui pas laisser oublier le païs de sa naissance. Au lieu de me parler de médecine, cet homme charmant commença par me dire qu' il étoit question de se réjoûir, que je n' étois pas fait pour

garder la chambre ; que le beau tems engageoit à prendre l' air, et que sa première ordonnance étoit d' aller me promener le même jour à une maisonnette qu' il avoit à un quart de lieuë ; qu' il s' y trouvoit ordinairement bonne compagnie, et que le bon vin et les jolies femmes étoient des remédes puissans pour la mélancolie ; à chaque phrase un sourire amusant, et une langue passée sur les lèvres servoient de points et de virgules ; enfin belle Jeannette, je n' ai vû de ma vie un médecin de si bonne humeur. Je le goûtai si fort, et son air de

p66

franchise me plut tant que je le retins à dîner ; il ne cessa pendant le repas de me dire les plus jolies choses du monde ; sur la fin du jour nous fûmes à sa campagne, nous y rencontrâmes bonne compagnie, et je ne trouvai point aux dames de ce pais cet air provincial, dont on les accuse, elles se mettent avec beaucoup de goût ; ne parlent pas aussi purement qu' à Paris, mais en vérité, je ne puis m' empêcher de convenir qu' elles ont toutes autant d' usage du monde et de politesse, que nos parisiennes. Mon médecin vint me voir le lendemain à mon dîner, sans sortir de son caractère badin ; il m' ordonna des remédes, et pour la première fois de ma vie j' eus la complaisance de les prendre ; je m' en trouvai à merveille, et je ne me suis jamais si bien porté : il seroit à souhaiter que tous nos docteurs ressemblassent à celui-ci : outre qu' il est très-habile, il donne de la confiance, et ce n' est pas la plus mauvaise façon de débiter auprès d' un malade. Il n' y a que le premier pas qui coute dans toutes les choses de la vie ; quoique je conservasse un fond de mélancolie, occasionnée par votre absence, belle Jeannette, je ne laissai pas de prendre un certain goût à voir compagnie ; mais ce qui acheva de m' attirer dans une maison de ce

p67

païs avec beaucoup d' assiduité, fut votre ressemblance que je trouvai dans l' aînée des filles de madame la comtesse de Charée ; au caractère et à la grandeur près, je croyois vous voir toutes les fois que j' avois l' honneur d' être auprès d' elle. Les soeurs de cette demoiselle ont un mérite infini ; Mademoiselle De Charée la cadette est remplie de graces, monsieur son frere un des aimables cavaliers que je connoisse ; la mere de cette aimable famille ajoûte à une grande décence un caractère adorable pour les façons ; jugez si je me plaisois dans une aussi gracieuse maison ; j' y allois aussi fort souvent ; il y venoit un monde choisi ; j' y voyois avec plaisir monsieur le comte de la Mesan ; Mademoiselle De Salé, sa nièce, y augmentoit le nombre des jolies personnes, et se distingue autant par son esprit que par ses graces. Mes amis les plus familiers ont été jusqu' au jour de mon départ, Messieurs De Gombervault, D' Atel et Desflandres ; j' étois fort intime d' un nommé De Saint-Val qui a de très-bonnes qualitez ; mais, notre liaison s' est refroidie pour des soupçons mal fondez, et qui s' est rompuë depuis, pour des aplications faites aussi mal-à-propos que mal entenduës. Le quinze étoit notre jeu favori, le lansquenet succédoit souvent ; j' y joüois assez malheureusement

p68

aussi-bien que le baron d' Atel ; mais, je m' en consolais par le plaisir de perdre en si bonne compagnie. Voilà, belle Jeannette, continua le marquis, quelle est la vie que j' ai menée au Pont-à-Mousson pendant le séjour que j' y ai fait ; la lecture et la chasse remplissoient les vuides que le hazard faisoit trouver ; mais, quels qu' ayent été mes amusemens, je n' ai jamais perdu votre idée de vûë. Mon amant me fit ce petit détail avec tant de franchise, que le soupçon ne m' agita plus sur sa fidélité. Nous entrâmes ensuite dans ce qui regardoit mes affaires ; je ne pûs m' empêcher de lui faire connoître

combien je souffrois d' être à charge à Monsieur De Saint-Fal, ajoûtant que je ne pouvois me résoudre à vivre ni à ses dépens, ni à ceux de personne ; que mon parti étoit pris sur cet article, et que, quelque dégoût que j' eusse pour le cloître, je voulois absolument m' y réfugier, comme dans un asile assuré contre les occasions ; que je me défiois de moi-même ; que le monde ne me déplaisoit pas, et que c' en étoit trop pour oser risquer d' y vivre sur le pied que je m' y trouvois. Le marquis m' écouta jusqu' au bout sans m' interrompre ; il se mit à rêver ; je continuai à lui faire de vives representations

p69

sur les dangers auxquels j' étois exposée, et pour lui prouver que mes plaintes étoient légitimes, je lui contai confidemment la visite que ce duc avoit voulu me faire, les discours de Madame De Geneval, et le mauvais compliment que j' en avois reçu le même jour : mon amant parut sensible à toutes ces choses, et encore plus aux risques que je lui dépeignois si naturellement ; il me répondit qu' il me rendroit le lendemain réponse sur ces réflexions, et qu' il espéroit trouver un milieu qui seroit de mon goût, en me protestant qu' il avoit trop d' intérêt lui-même à conserver ma réputation pour ne pas entrer dans mes vûës légitimes. Après avoir conféré sur ce sujet encore quelque tems, il se retira, en m' assurant qu' il alloit travailler à me donner de la tranquillité, jusqu' à ce qu' il fût assez heureux pour me prouver que rien dans le monde ne lui étoit plus cher que moi.

Je me trouvai bien consolée de ces derniers témoignages de la tendresse de mon amant ; ma confiance étoit extrême, et malgré bien des obstacles, dont le premier étoit, que je ne devois pas me flâter d' être la femme d' un mari si illustre, je ne pouvois m' empêcher de me repaître de cette agreable chimère : tout ce qu' on desire paroît possible ; en faisant plusieurs réflexions

à ce sujet, je me souvins des lettres que j' avois écrites au marquis et à Saint-Fal ; je voulus les relire, mais je ne les trouvai plus ; j' en fus inquiète un moment ; je les cherchai par-tout vainement ; personne n' étoit entré dans mon appartement que ceux à qui elles étoient adressées ; je ne pus douter qu' ils ne m' eussent fait ce larcin, et tout considéré, je ne m' en affligeai point.

Ces lettres, sur tout celle que j' écrivois au marquis, dépeignoit naturellement mon aversion pour ma situation présente, et mon éloignement pour tout ce qui s' apelloit secours étrangers ; j' imaginai que cela ne contribueroit pas peu à disposer le marquis à prendre soin de moi sans que j' y donnasse lieu ; mille petites idées secrettes me faisoient desirer que ce fût de lui dont je dépendisse : il me sembloit que j' étois par-là à couvert de ma propre délicatesse ; il m' avoit assuré que je serois sa femme ; je croyois que cela devoit me suffire pour me justifier ; c' étoit beaucoup pour moi, qui souffrois beaucoup des murmures intérieurs d' une conscience que la moindre chose effrayoit.

Le lendemain le marquis m' écrivit qu' il ne me verroit de deux jours ; qu' il étoit obligé de suivre son pere qui alloit à Paris pour des affaires qui ne pouvoient se remettre ;

qu' il en avoit lui-même de particulières, qu' il n' étoit point fâché de terminer avant que de me revoir ; qu' il me demandoit en grace de ne point m' impatienter, et qu' il espéroit qu' à son retour je n' aurois point lieu de me repentir de la confiance que je lui avois marquée.

Je résolus de m' enfermer pendant l' absence de ce cher amant, et de ne voir personne, mais Madame De Geneval, à qui sans doute son mari avoit fait comprendre l' injustice de son procédé, vint me voir et me demander beaucoup d' excuse sur ce qui s' étoit passé, en attribuant à ma femme de chambre, qui étoit, disoit-elle, une mauvaise langue, la cause des mauvais propos qu' elle m' avoit tenus ; quelque piquée que je fusse contre cette femme je lui trouvai l' air si humilié, et

si naturel, que je ne pûs m' empêcher de recevoir poliment tout ce qu' elle me dit à cette occasion ; je ne suis pas méchante et je pardonne aisément ; d' ailleurs, je comptois que j' avois si peu de tems à rester chez elle qu' il me paroissoit inutile de l' éviter.

La Geneval passa d' une extrêmité à l' autre ; elle ne se crut pas plutôt en grace, qu' elle s' invita à souper avec moi, pour mieux fonder sa paix, disoit-elle : je n' avois point encore acquis cet usage, qui nous apprend à nous défaire poliment des gens qui nous incommodent, je n' osai la refuser, son mari qui survint fut de la partie ; et comme Monsieur De Saint-Fal arriva dans le tems que nous allions nous mettre à table, je l' obligeai à s' y mettre. Monsieur De Geneval nous entretint à son ordinaire de mille contes, debita beaucoup d' aventures qui n' étoient point nouvelles, mais qu' il rendit amusantes, par la manière neuve dont il les détailla ; sa femme me proposa d' aller au parc le lendemain, m' assurant que le roy s' y promeneroit, et qu' il devoit pêcher dans le canal : quelque peu disposée que je fusse à me prêter à ce desir, je ne pûs refuser cette partie, par un agrément qui s' y trouvoit : un des amis de Geneval,

qui avoit une charge dans les bâtimens, lui avoit promis une gondole pour sa femme, et je ne pouvois trouver une plus belle occasion pour me promener agréablement.

Le plaisir que je pris le lendemain à cette partie me dissipa, et ne me fit pas regretter d' y avoir consenti : Saint-Fal fut de la promenade, et nous fit voir la ménagerie, Marly et Meudon ; je trouvai ces palais admirables, et ils m' inspirèrent de plus en plus le desir de voir celui de Versailles, à la première occasion qui s' offriroit.

Après avoir parcouru encore quelques endroits du parc en attendant le roy, qui vint assez tard, nous nous amusâmes à le voir pêcher : Madame De Geneval me fit remarquer un seigneur fort bien fait, qui avoit toûjours les yeux sur nous, et qu' elle me dit être ce même duc, qui avoit demandé à me voir le jour de mon arrivée ; la crainte que j' eus qu' il ne fit une tentative pour me parler, m' obligea à regagner la maison, où nous nous mîmes en table en arrivant.

Le tems que nous passames fut très-bien employé, le grand air avoit irrité notre apétit, et l' on n' a jamais mangé de meilleure grace ; l' entretien roula sur les endroits

p75

où nous avons été, ce qui occasionnoit de tems en tems des anecdotes interressantes, et ausquelles je me plaisois beaucoup ; tout ce qui avoit raport à la cour me flatoit, sans en deviner la raison, et il me sembloit que je pressentissois le sort qui devoit un jour m' y attacher.

Cependant la nuit étant avancée, Geneval et sa femme se retirèrent ; le comte auroit bien voulu, à ce qu' il me parut, me parler ; mais il crut devoir prendre un autre tems ; il connoissoit ma délicatesse sur les bienséances, et il faut lui rendre cette justice, que jamais amant n' a été si attentif et si prévenant : je lui souhaitai le bon soir de la meilleure humeur du monde, et il m' en parut si satisfait, que je suis sûre qu' il passa une bonne nuit ; les

amans sont fols, la moindre chose les abat,
un rien les remet.

Le lendemain, jour marqué pour les
grands événements, je me levai extrêmement
gaye, et avec un goût de dissipation
qui ne m' étoit pas ordinaire ; l' on
s' habituë aisément au plaisir ; je ressemblois
à bien des femmes, mon miroir ne contribuoit
pas peu à ma bonne humeur, et dans ces
tems il m' étoit bien favorable, une
coëffeuse qui avoit été mandée, me mit
de ce goût et de cet air qu' on n' attrape

p76

qu' à Paris, ou à la cour ; j' avois dessein
de me parer ce jour, et je ne sçais pourquoi,
car je ne voulois plaire à personne ;
un corps qu' on m' avoit aporté la veille
me rendoit la taille aisée et si noble
que j' en fus enchantée, l' on m' habilla, rien
ne manqua à mon ajustement.
Lorsque toutes les cérémonies de ma
toilette furent consommées, je passai dans
ma salle ; j' avouë ma foiblesse, je me
trouvai bien, et je me dis dans mon petit
moi-même, que le marquis ne seroit pas
malheureux d' avoir une femme de mon air,
je me trouvai belle enfin, et j' en ai peu
vû qui fussent mieux que moi. Qu' on me
pardonne cette vanité, elle est en vérité
à sa place, j' en ai encore de beaux restes.
Monsieur et Madame De Geneval entrèrent
dans mon appartement, comme j' achevois
de me parer ; le mari se récria beaucoup
sur tous mes charmes, compliments
ordinaires ; pour sa femme, elle contrôla
ma robe, apostropha la coëffeuse, trouva
à redire à ma chaussure : c' est être femme,
et je lui pardonnai en faveur de la
proposition qu' elle me fit de me mener à la
messe du roy ; je l' acceptai d' autant plus
aisément que je sçavois que le marquis pere
et fils étoient à Paris, et que je ne craignois
pas d' être rencontrée.

p77

Geneval nous ayant dit qu' il étoit tems

de partir, nous gagnâmes le château ;
comme nous n' avions qu' un pas à faire pour y
arriver, nous nous dispensâmes de prendre
des chaises ; nous passâmes par la
sur-intendance, et nous enfilâmes les petits
corridors qui aboutissent au château ; nous
rencontrâmes peu de monde, j' en étois
un peu fâchée ; une femme est toujours
femme, et pour peu qu' elle soit jolie,
elle aime à être vûë et à être admirée ; je
crois que le dernier terme est le vrai.
Je communiquai ma surprise à Monsieur
De Geneval : oh ! Nous ne sommes point ici
à la cour, me dit-il en souriant, ce ne
sont que des passages de maisons qui y
aboutissent ; en effet, dès que nous eûmes
attrapé la galerie des princes, et que nous
commençâmes à entrer dans les apartemens,
je me trouvai si surprise, sur-tout
lorsque je fus dans la grande galerie, que
je m' oubliai moi-même, je m' arrêtois fort
souvent à chaque pas, nouveau sujet
d' admiration. Sans Monsieur De Geneval, qui
me guidoit, et qui contenoit mes distractions,
je me serois jettée à tout moment au
milieu de tous les empressez, dont les
apartemens fourmillent ordinairement.
Cependant à chaque pas que je faisais,
j' avois une foule de gens qui s' arrêtoient,

p78

et qui se parloient à l' oreille ; je commençois
à être un peu revenuë de mes enthousiasmes,
et à considérer les allans et les
venans ; je ne pus m' empêcher de devenir
rouge, de la manière dont j' étois
regardée : en effet, il n' y a point de païs,
je crois, dans le monde, où l' on examine
les femmes de si près ; à tout moment je
faisois des pas de côté, dans la crainte où
j' étois toujours qu' on ne voulût me parler,
pour ne pas dire autre chose : car on
m' aprochoit de si près, qu' il m' étoit
pardonnable d' avoir cette idée ; Madame De
Geneval, qui s' aperçût et de mon embarras
et de ce qui l' occasionnoit, se mit à rire
de toutes ses forces, et sans son mari, qui
lui dit qu' elle n' étoit pas chez elle, je
crois qu' elle auroit continué une
conversation assez plaisante, et prononcée
assez haut pour nous faire suivre de tous les

jeunes gens, dont la gallerie étoit remplie ; mais j' eus bien-tôt mon tour, et si j' avois été méchante, je me serois divertie avec justice à ses dépens.

Pendant que nous nous promenions, ce que Madame De Geneval faisoit avec un air familier, et comme une personne qui est connuë, la porte du cabinet s' ouvrit tout-à-coup, le roy alloit à la messe, tout le monde le suivoit, et dans un instant

p79

cette foule disparut ; Monsieur De Geneval dit à sa femme qu' elle avoit mal fait de ne pas aller prendre des places, et que nous avions bien l' air de ne pas entrer dans la chapelle : sa femme le badina sur son inquiétude, et lui dit qu' elle étoit bien sûre qu' on lui ouvreroit dès qu' elle paroîtroit ; le mari branla la tête à cette réponse orgueilleuse, il prévoyoit une partie de ce qui arriva.

Madame De Geneval, comme très-connuë, à ce qu' elle disoit à la cour, et en sçachant les usages, gratta à la porte de la chapelle ; un garde l' entr' ouvrit ; l' on ne peut entrer, madame lui dit-il, tout est plein ; elle se nomma, et voulut s' expliquer sur ses prérogatives, mais le garde du roy referma la porte sans lui répondre, et comme un homme qui ne fait pas grand cas de quelqu' un ; et elle me dit, émuë de colere, que c' étoit un garde de recruë, qui ne sçavoit pas son métier, mais qu' elle le lui feroit aprendre ; pour moi je n' avois pû m' empêcher de sourire ; elle s' en étoit aperçuë, et sa vanité lui ayant fait penser, sans doute, que ce ris précédoit de ce qu' elle étoit si mal acréditée, elle retourna à la charge, et regratta à la porte ; le garde du roy lui dit : eh ! Madame, il est inutile, je vous

p80

ai déjà dit, que vous ne pouviez entrer : en prononçant ces mots, il alloit refermer la porte, lorsque je m' avançai ; je ne

dirai pas que ma phisionomie lui plût, je penserai avec plus de modestie que je ressemblois peut-être à quelque femme de qualité, ou que la manière dont j' étois mise en imposa ; quoiqu' il en soit, il ouvrit la porte, avança le bras, me presenta la main, et dit à la Geneval, eh ! Mon dieu, madame, laissez passer ; je m' avançai, et il me fit entrer ; cette femme fut obligée pour me suivre, de dire qu' elle étoit avec moi ; il sembloit que ce jour étoit fait pour la mortifier, il n' y avoit qu' une place sur une forme qui me fut donnée, et Madame De Geneval fut obligée de se tenir droite ; j' en eus pitié, je lui offris ma place, mais elle me refusa, en me disant avec un dépit dont elle ne fut pas la maîtresse, qu' on ne faisoit point de cérémonie chez le roi. J' étois trop occupée du coup d' oeil charmant, qui me surprit, pour faire attention à ces dernières paroles. Si une provinciale est étonnée la première fois qu' elle se voit à la cour, qu' on imagine à quel point le doit être une personne de ma sorte, qui n' a jamais eu lieu de se faire aucune idée tout au plus en a entendu parler, et qui certaine sur cet article.

p81

De tous les objets brillans qui frapèrent ma vûë, je n' arrêtai mes yeux pendant une partie de la messe, que sur la tribune ; le roy s' y distinguoit autant par sa piété que par la grandeur qui l' accompagne ; je n' oubliai rien pour confirmer le préjugé auquel j' étois attachée avec un si grand zèle, je sçûs parfaitement remarquer que le monarque étoit seul, et que cette solitude étoit un attribut de son élévation ; le nombre de seigneurs confondus derrière lui formoit un aspect qui m' imprima, mais que je n' envisageai que comme une ombre, qui me mettoit au grand jour l' aimable prince auquel j' étois attachée depuis le moment fortuné que le hazard l' avoit offert à mes yeux. Après avoir examiné pendant long-tems un point de vûë si cher, je promenai les yeux sur les travées ; cet envisagement me fit revenir de ce que j' avois entendu dire, au sujet du peu de piété qui régne

parmi les gens du grand monde, je fus au contraire édifiée de la décence avec laquelle le courtisan assistoit aux mystères, chacun paroissoit recueilli en soi-même, nuls entretiens, nulles minauderies, tous les dehors prêchoient la modestie et le respect, il me sembla que j' étois seule distraite, et j' en rougis : j' ai connu depuis par expérience

p82

que ce que j' envisageois alors comme une piété solide, n' étoit qu' une imitation de celle du maître, tout est copie à la cour, lorsque le modèle est bon, ce qui l' environne paroît lui ressembler. La messe finit enfin : j' étois si occupée de tant d' objets interressans, que je serois restée la dernière à sortir, tant ils m' attachoient : mais une main dont je me sentis touchée, que je crus être de Madame De Geneval, qui m' avertissoit qu' il étoit tems de partir, me rendit à moi-même ; je répondis sur ce préjugé sans me retourner, j' avois les yeux attachés sur une dame dont la physionomie m' avoit prévenuë au point que je ne pouvois me résoudre à la quitter ; elle étoit grande, faite à peindre ; avoit de grands yeux noirs, un singulier dans le visage qui me touchoit, je la parcourois de tous mes yeux, lorsque Madame De Geneval interrompit mon examen, en me disant d' un ton qui ressenoit encore sa première humeur : répondez donc, madame, à monsieur le marquis : à ce nom je me tournai brusquement, je crus que c' étoit mon amant, car j' imaginois qu' il n' y avoit que lui qui dût être appelé ainsi ; mais que devins-je ! S' attend-t' on à l' incident qui va suivre ? Un frémissement général me saisit : c' étoit le marquis de L V.

p83

Père de celui qui étoit sans cesse présent à mon imagination, il n' étoit point parti comme il l' avoit dit à son fils, c' étoit une ruse, on verra dans la suite à quelle occasion il avoit usé de cet artifice ; mais revenons.

Pardonnez, madame, me dit ce vieux seigneur, si je profite de l' heureux hazard qui vous offre à mes yeux. On n' oublie pas aisément des traits comme les vôtres, trouvez bon que je vous marque la joye que j' ai de vous avoir retrouvée, l' état où je vous ai laissée m' avoit donné des inquiétudes mortelles ; et sans le devoir qui m' apelloit ici, je ne serois assurément point parti que je ne vous eusse vû entièrement rétablie ; mais si l' on a été fidèle à mes ordres l' on aura pû vous dire que j' en avois donné pour qu' on eût de vous tous les soins possibles... mais que vois-je, madame, continua ce seigneur, s' apercevant à ma pâleur que je souffrois ? Quoi ! Ma presence portera-t' elle toûjours avec elle le trouble et l' embarras ? Seroit-il possible que je fusse assez malheureux pour que cela fût ? Auriez-vous des raisons secrettes ? ... madame n' en peut avoir aucune, monsieur, interrompit la Geneval, qui ne pouvoit rester si long-tems sans parler ; et il n' y a personne qui ne se tienne honoré des politesses d' un seigneur

p84

comme monsieur le marquis : je vous suis bien obligé, madame, reprit le pere de mon amant, en la regardant fixement, et comme quelqu' un qui cherche à se rapeller sa mémoire ; mais je voudrois bien que madame pensât de même : un homme d' un certain âge, et qui me parut distingué, vint heureusement parler au marquis, ce qui me donna le tems de me remettre ; j' eus honte de me trouver avoir si peu d' esprit, et cette réflexion me causa un tel dépit, que je crois, que je me serois tirée d' un entretien si délicat, si l' on étoit revenu à la charge ; mais sans doute que le courtisan, qui avoit interrompu si à propos une conversation trop gênante pour moi, étoit de cette volée, qui oblige les plus qualifiez même à se contraindre lorsqu' ils paroissent ; je ne me trompai pas, Madame De Geneval m' aprit en sortant de la chapelle, que celui dont il est question étoit en place, et qu' il n' y avoit personne qui n' eût ses raisons pour le ménager. La surprise affoiblit un incident qu' on

craint, mais la réflexion en grossit le danger. Je ne fus pas plutôt éloignée du pere de mon amant, que je frissonnai du péril que je venois de courir ; cent choses se retracèrent à mon esprit, qui m' agitèrent au point que je ne voyois ni n' entendois

p85

personne ; au lieu de l' escalier par où je devois descendre pour retourner chez moi, ma distraction m' avoit fait rentrer dans les apartemens ; la Geneval qui ignoroit mon dessein me suivoit, et voyant que je ne répondois à aucune des choses qu' elle me disoit, elle crut que j' étois fâchée de la hauteur avec laquelle elle m' avoit parlé ; elle crut devoir la réparer en contraignant son caractère altier : ce même orgueil m' étoit avantageux, en ce que l' expérience lui faisant connoître de tems à autre que les personnes de la première qualité me rendoient des devoirs, elle se persuadoit que je devois être bien au-dessus des femmes ordinaires : quoiqu' il en soit elle me joignit, et m' arrêtant avec beaucoup de politesse, elle me demanda si j' étois fâchée contre elle, et si sa compagnie me gênoit ; ajoûtant qu' elle avoit lieu de le croire, par la vivacité avec laquelle je m' éloignois d' elle, qui étoit remarquée, et qu' il y avoit aparence qu' elle m' étoit incommode : ces paroles me tirèrent de ma distraction, je l' assurai que ma façon de penser étoit bien éloignée de ce discours, qu' elle ne me rendoit pas justice ; mais que j' avois des raisons pour sortir du château, et pour regagner le logis ; elle me dit que je n' en prenois pas le chemin, et

p86

qu' il s' en falloit beaucoup ; je la priai de m' y remener, et je la suivis, bien surprise de tous les pas que j' eus à faire pour me retrouver dans les cours. Des chaises bleuës qui sont toujours au pied des escaliers me furent offertes pour me reporter chez moi, j' allois me jetter dans la première, sans

aucune autre attention, dans la crainte où j' étois toûjours que je fusse suivie, lorsque j' entendis une voix qui s' écrioit : allez la prier d' attendre un instant. Madame De Geneval, qui entendit comme moi ces paroles, au lieu d' entrer dans sa chaise, fit arrêter la mienne, en disant, que le même seigneur qui m' avoit abordé à la chapelle descendoit le grand escalier, accompagné d' un de ses pages, et qu' il me demandoit à me parler. Ma frayeur redoubla : ô ciel ! M' écriai-je intérieurement, inspirez-moi, quel parti dois-je prendre dans cette périlleuse occasion, et que signifie que je retrouve par tout le pere, et que le fils ne se rencontre jamais ; sa presence me seroit ici bien nécessaire, pour me tirer de ce fatal embarras. Le vieux marquis me surprit en faisant cette réflexion ; j' étois restée dans ma chaise, mon trouble étoit au point que je dûs paroître à ce seigneur d' une impolitesse extrême. Je ne souffrirai pas, madame, me

p87

dit il, sans faire attention à mon air interdit, que vous vous serviez de cette chaise, voici la mienne qui vous reconduira à votre demeure, vous serez plus convenablement, trouvez bon qu' à l' issuë de votre dîner j' aille vous rendre mes devoirs ; je n' ai pas oublié que dans la conversation que j' eus avec vous à la campagne, vous me parûtes indulgente pour les gens de mon âge, et je m' en ressouviens avec plaisir. En me disant ces choses, il me presenta la main, pour me faire entrer dans sa chaise ; il sembloit que ce seigneur avoit un ascendant sur moi, auquel je ne pouvois résister ; je répondis cependant à son compliment, que j' étois fort sensible à ses politesses, et que je me tiendrois fort honorée de sa visite. La chaise partit après ces mots : en tournant vers la grille, j' entrevis le vieux marquis qui parloit à Madame De Geneval, ce qui ne me donna pas peu d' inquiétude ; je sçavois que cette femme aimoit à parler ; il me sembla aussi en sortant des cours, que tous ceux devant lesquels je passois, s' arrêtoient et m' examinoient ;

je ne doutai pas que ce ne fût à cause de
la chaise où j' étois, dont les armes étoient
connuës ; et j' avoüerai que, malgré les
divers soins dont j' étois agitée, mon amour

p88

propre se repaissoit de ces chimères, et
que je n' étois point fâchée de me voir
dans un état si pompeux et si brillant.
Barbe, ma cuisinière (je ne l' apellerai
plus de ce nom que cette fois) me remit
en entrant une lettre, que j' ouvris avec
précipitation, parce que je reconnus le
caractère. Malgré le nouvel incident qui
me troubloit, je fus sensible à la part dont
elle me venoit ; elle étoit de sainte-Agnès,
cette infortunée et tendre amie dont j' ai
parlé dans la quatrième partie ; elle étoit
conçue en ces termes :

lettre.
" je n' ai jamais douté, ma chere Jeannette,
de votre façon de penser, l' aimable
Lindamine m' en a donné des preuves dès
les premiers jours de son arrivée ici,
en m' aprenant le zèle avec lequel
vous l' aviez engagée à me servir, et les
moyens qui avoient déjà été employez
pour me procurer du repos ; je n' osois
me flatter qu' ils eussent un heureux
succès ; je me croyois oubliée de toute la
terre. à quel transport n' ai-je pas été
livrée, lorsque des preuves convaincantes
m' ont fait connoître que l' amie et
l' amant m' étoient fidèles : ouï, chere
Jeannette, vos soins votre amitié
trionphent, j' ai réponse du constant Mélicourt,

p89

il doit arriver ici dans peu, et
m' assurer lui-même de toute sa tendresse ; je
vous aurois déjà écrit, si j' avois sçû où
vous prendre ; mais votre lettre que je
viens de recevoir me fait profiter avec
précipitation de l' adresse que vous me
donnez, pour vous aprendre ce qui
m' arrive de consolant ; je sçai que vous
partagez mes inquiétudes et mes plaisirs,

je ne manquerai pas de vous écrire beaucoup plus au long, dès que Mélicourt sera arrivé ; pour peu qu' il soit maître de lui-même il ne manquera pas sur ce que je lui dirai, d' aller vous apprendre ce que je dois craindre ou espérer ; pensez, ma chere amie, à quel point je dois être agitée en attendant la décision de mon sort : hélas ! Je rougis de vous l' avouer ; mais si je suis assez malheureuse d' être obligée de finir mes jours dans le cloître, ils ne seront pas long-tems sans être terminez. Adieu, chere amie, abregez par vos précieuses lettres un tems cruel, passé dans l' ennui et dans l' impatience, vous sçavez trop par expérience combien l' incertitude est horrible, pour ne pas diminuer les tourmens qu' elle me fait souffrir. Lindamine, qui sçait à present votre histoire, et qui vous aime tendrement, vous demande la même grace ;

p90

elle est remplie de sentimens et d' esprit, tout le monde l' aime ici et respecte sa vertu ; elle en a donné des preuves convaincantes, en résistant aux marques de desespoir que son amant avoit exprimé publiquement ; quelque cher que lui soit Bélizay, elle n' a jamais voulu le voir : vous sçavez son histoire, elle me l' a apprise ; mais ignorez-vous que ce téméraire amant avoit découvert la retraite de Lindamine, et qu' un moment après qu' elle fut entrée à la clôture il y parut et y fit des extravagances sans nombre, pour obliger sa maîtresse d' en sortir. On a pardonné à son desespoir, et il a enfin pris le parti de se retirer, la charmante pélerine en a souffert, mais par sa vocation admirable, elle s' est mise au-dessus des foiblesses du coeur : quelle est heureuse ! Que ne lui ressemblai-je ! Adieu encore une fois, belle amie ; j' attens de vos nouvelles, avec autant d' impatience que j' ai d' inclination pour vous : c' est beaucoup dire, car elle est au-dessus de tout ce que je puis exprimer. "

sainte-Agne' s.

J' achevois à peine de lire cette lettre, que la Geneval rentra ; vous ne m' aviez

pas dit, madame, me dit-elle, avec un air fin, que vous connussiez monsieur le

p91

marquis de L V je ne vous cacherai point qu' il n' a pas tenu à lui que je ne devienne de ses amis avant que d' être engagée sous les loix de l' hymen ; quoiqu' il fût dans le tems d' un certain âge, il étoit encore dangereux ; et ma mere m' éloignoit de lui avec autant de précaution que s' il eût été un jeune homme ; il vient dans l' instant de me rapeller ces choses, et il a paru se ressouvenir de ces bagatelles avec plaisir, mais quelque chose qu' il m' ait pû dire, je n' en ai point été la dupe, et la permission qu' il m' a demandé de renouveler connoissance, m' a bien plutôt la mine d' être un prétexte pour entretenir la vôtre : vous badinez sans doute, madame, repris-je avec un embarras extrême, je ne connois point le seigneur dont vous me parlez... vous ne le connoissez pas, interrompit Madame De Geneval en me regardant fixement, à quoi tend ce mystère, ne vous êtes-vous pas rencontré vous et lui dans un village où il passoit ? Cela est vrai, continuai-je, concevant assez par ce discours que le pere de mon amant lui avoit appris cette particularité ; mais il a pû vous dire, continuai-je, que je n' eus l' honneur de le voir qu' un moment. Oüi, poursuivit cette femme, je sçais que vous tombâtes en foiblesse, et qu' il partit sans

p92

être informé qui vous étiez, malgré toutes ses perquisitions, et c' est cette même curiosité qui n' a pas été satisfaite, qui a donné lieu à l' entretien que nous venons d' avoir ensemble ; mais comme je n' ai pû répondre que vaguement à toutes ses questions, je les ai terminées en l' assurant que dès qu' il vous marqueroit ses desirs à ce sujet, il auroit lieu d' être entièrement satisfait.
La soupe qu' on servit alors interrompit

une conversation qui me gênoit beaucoup ; la Geneval, qui avoit du monde à dîner, voulut m' engager à lui aider à en faire les honneurs ; mais je m' en défendis, sous prétexte d' un mal d' estomach, et je ne mentois point ; j' étois si accablée de la rencontre que j' avois faite, et elle occasionnoit des réflexions si desagréables et si importantes, que je fus plus d' une heure à rêver à table, avant que de songer à manger : ma bonne tante qui étoit restée derrière ma chaise, et qui me pressoit depuis que j' y étois d' employer ce tems comme il devoit l' être, étonnée de l' accablement que je marquois, me demanda avec tout le respect dont elle pouvoit être capable, si je passois ma vie à jeûner ; pour me délivrer de ses instances, et pour me fournir l' occasion d' être seule, je m' y

p93

rendis, et je me fis violence ; après quoi je me retirai dans mon cabinet, où rapellant la fatale rencontre du vieux marquis, et toutes les suites qu' elle pouvoit avoir, je m' abandonnai à ma douleur, et je me mis à pleurer ; mais ayant fait un effort sur moi-même, et pensant que le pere du marquis ne tarderoit pas à venir, et que s' il me surprenoit dans cet état, il auroit lieu de penser bien des choses, craignant d' ailleurs que son fils ne fut pas parti, et qu' il ne survint pendant que son pere seroit chez moi, ce qui auroit tout découvert, je crus qu' il étoit de ma prudence de prévenir tous ces incidens ; pour cet effet je crus devoir écrire à mon amant, et dans ma lettre je l' avertissois de tout ce qui m' étoit arrivé, en le priant au nom de tout ce qui lui étoit de plus cher, de me faire partir, et de ne pas me mettre dans le cas de le perdre peut-être pour jamais.

Dès que ma lettre fut finie, je tombai dans un autre embarras, pour la lui faire rendre ; en qui me confier ? Je ne pouvois disposer que de ma simple tante, je devois compter sur sa fidélité ; son caractère étoit de ceux dont le fond se découvre d' abord, elle avoit de l' esprit à sa manière, mais son ingénuité me donnoit de

la défiance ; ces sortes de gens en ne voulant rien dire, disent tout ; on pouvoit la questionner, la faire jaser : lui recommander d' être discrète, étoit peut-être une raison pour lui donner envie de parler ; après avoir bien pesé et examiné ce dessein, je crus ne pouvoir mieux faire que d' entreprendre mon message moi-même.

Ce parti pris, je fis venir une chaise, je me mettois par-là à l' abri de plusieurs embarras : je ne sçavois point le logement de mon amant, mais il étoit connu, et je ne doutois pas que mes porteurs ne le sçûssent ; je prétendois me servir de l' un d' eux pour lui faire rendre ma lettre, et de me tenir pendant ce tems close dans ma chaise : une autre raison m' engageoit à sortir de chez moi ; je voulois éviter la visite du vieux marquis, et gagner du tems, jusqu' à ce que j' eus averti son fils, dans l' espérance, que touché du danger que je courois, il me mettroit peut-être à l' abri de ce que je craignois avec bien de la raison.

Je suis persuadée qu' il n' y a personne qui n' entre dans ce moment dans toutes ces choses, et qui ne pense que dans ce quart-d' heure je ne devois pas être à mon aise. Allons plus loin.

Mes porteurs sçavoient, comme je l' avois

prévû, où demeuroit le marquis ; dès que je fus à la porte ; je fis arrêter et j' ordonnai à celui qui me parut le plus entendu de s' informer s' il y étoit ; j' étois si émuë, que j' oubliai sans doute la précaution la plus importante ; cet homme reparût bien-tôt, et me dit que celui dont je m' informois étoit à table, qu' on étoit allé l' avertir, et que dans un moment j' aurois de ses nouvelles ; je n' avois pas intention de lui parler dans un endroit aussi suspect, et où nous pouvions être examinés ; une nombreuse livrée, qui alloit et venoit, pouvoit tirer des conjectures de cette visite : je crus qu' il suffiroit de rendre

ma lettre, et j' étois prête à la donner au porteur, avec ordre de la mettre en main propre à mon amant, lorsque Dubois, ce valet de chambre dont j' ai parlé autre part, parut ; la manière dont j' étois mise fut cause sans doute qu' il ne me reconnut pas ; il s' aprocha, et me dit que monsieur le marquis ; qui sçavoit qu' une dame vouloit lui parler, me prioit de passer dans son cabinet, et qu' il s' y rendroit dans un instant ; je ne puis, repris-je, charmée de cette rencontre qui me parut heureuse ; mais mon cher Dubois, continuai-je, remettez lui cette lettre et dites lui... ah ! Mademoiselle Jeannette, interrompit

p96

ce domestique qui me reconnut, quel est votre dessein ? à quoi vous exposez-vous, voulez-vous vous perdre ? Mon maître est à Paris, et si c' est à lui que vous en voulez, comme je n' en doute pas, on a confondu, son pere est ici, tout est découvert si vous paraissez. Juste ciel ! M' écriai-je, que me dites-vous, ce n' est pas à lui assurément à qui j' avois dessein de remettre ma lettre. éloignez-vous donc, poursuivit Dubois ; notre vieux maître ne tardera pas à paroître, il aime trop les femmes, pour les faire attendre ; on lui a raporté que vous étiez aimable, et je tremble qu' il ne survienne avant que l' on ait retrouvé le porteur qui vous manque. Qu' on juge de l' étonnement et de la crainte où ces paroles me jettèrent ; j' ordonnai au porteur qui restoit de m' ouvrir, aimant mieux retourner à pied que de risquer une pareille entrevûë. Mais l' entêtement de cet homme à vouloir retrouver son camarade, fut cause que lorsqu' il revint il n' étoit plus tems, je ne fus plus maîtresse de m' éloigner. Un page, qui de l' anti-chambre m' avoit lorgné, qui m' avoit vû parler à Dubois, et qui fut témoin de la lettre que je venois de lui rendre, fut régaler son maître de toutes ces choses ; on lui faisoit alors

p97

la guerre sur ces bonnes fortunes ; la bêtise de mon commissionnaire qui avoit cru bien faire d' ajoûter, que j' arrivois pour lui faire ma cour ; ce maudit page, dis-je, (qu' il me pardonne l' épitête,) vint malicieusement avertir le vieux marquis, que lassée de l' attendre, j' étois prête à m' en retourner, et sans un des porteurs qui s' étoit éloigné, je serois déjà partie, l' un des seigneurs qui étoit à table, s' écria, ah ! C' est être assurément trop cruel ; et après ces mots il sortit, et fut suivi par sept ou huit autres jeunes gens qui arrivèrent dans le tems qu' on m' enlevait pour m' éloigner : l' un d' eux, que je reconnus pour le duc de que la Geneval m' avoit fait remarquer à la pêche, fit arrêter, et paroissant à ma chaise, me dit que j' allois avoir audience du vieux marquis, et qu' il me faisoit mille excuses de m' avoir fait attendre. Troublée jusqu' au fond du coeur de ce qui m' arrivoit, je faisois signe à mes gens de partir, et je ne répondois point ; mais j' ordonnai vainement, le respect que les gens avoient pour les seigneurs qui m' environnoient, leur avoit fait poser leur chaise à bas, celui de devant avoit ouvert la portière. Ce jeune seigneur, qui venoit de me parler, me presenta la main, mais il ne m' eut pas plutôt envisagée,

p98

qu' il se tourna vers les autres, le marquis n' est point malheureux, s' écria-t' il, cette belle dame est la même que nous avons tous admiré à ses fenêtres au retour de la chasse. Tout le monde à ces mots s' approcha, et m' examina avec un murmure flâteur pour mes charmes ; mais, qui redoubla mon inquiétude : pour surcroit d' embarras, le vieux marquis arriva, et me reconnoissant, il recula de deux pas, avec un air de joye : ah ! C' est vous, madame, s' écria-t' il, mon dieu, pourquoi me faire l' honneur de me prévenir ? Je me sçai bien mauvais gré de n' avoir pas pressé la visite que je devois vous rendre ; en proférant ces mots, il me fit sortir poliment de ma chaise, et je le suivis, avec le trouble qu' on peut imaginer.

Je fus accompagnée de tous ceux qui étoient avec le marquis, et j' entendis que l' un d' eux disoit au seigneur qui m' avoit parlé le premier, c' est donc-là celle dont tu m' as tant entretenu, et chez laquelle l' on n' a pas voulu te recevoir ? Tu n' avois pas tort de me vanter sa beauté ; ce discours me confirma celui que la Geneval m' avoit tenu la veille, et m' aprit en même-tems le fond qu' on doit faire sur la discrétion des jeunes gens.
En traversant l' antichambre j' entrevis

p99

Dubois, qui se trouva sur mon passage, et qui mit adroitement le doigt sur sa bouche, comme voulant me dire d' être prudente, et de ne rien avouer ; je conçus on ne peut pas mieux ce qu' il vouloit dire, et il sembla qu' il m' inspira de la prudence ; dès que je fus assise, j' adressai la parole au vieux marquis, en affectant le plus de sincérité qu' il me fut possible : si j' avois appris plutôt, monsieur, lui dis-je, qui vous étiez, je n' aurois pas manqué à venir vous remercier des attentions que vous avez eu pour moi dans le village où le hazard nous a fait rencontrer ; Madame De Geneval m' a informé ce matin de ces choses, et que vous aviez poussé vos bontez au point de vouloir envoyer un médecin pour me soulager. Il est vrai, madame, reprit le marquis, mais en peut-on trop faire pour une personne aussi accomplie ? Je vous en fais juges, messieurs, poursuivit-il, en adressant la parole à la compagnie ; regrette-t-on des soins aussi-bien employez ? Tous les seigneurs me dirent à cette occasion les choses les plus polies, et il me sembla que je n' y répondis point mal ; le duc de me demanda avec beaucoup d' ardeur, si l' on pouvoit être assez heureux pour m' être utile à la cour. Je fondai ma réponse sur l' histoire

p100

fabriquée par Saint-Fal, et je répondis,

que je ne doutois pas que je n' eusse besoin de protecteurs dans l' affaire qui m' y amenoit ; que feu mon mari avoit bien servi, qu' il avoit mangé son bien au service, et que je demandois en cette considération une pension, que je pusse manger dans un couvent, où je m' étois résoluë de finir mes jours. à ces mots de couvent, le vieux marquis et la compagnie se récrièrent ; ils me dirent tous, qu' ils m' offroient de bon coeur leur crédit pour faire réüssir mon affaire, mais que ce n' étoit qu' à condition que le dernier article ne paroîtroit pas dans mon mémoire, que pour la forme ; et ils ajoûtèrent tout ce que des jeunes gens peuvent dire dans une semblable occasion à une femme, qui ne fait point peur ; je me tirai assez adroitement de cette conversation, je fus assez heureuse pour ne point être questionnée sur le régiment où avoit été mon prétendu mari, j' aurois été fort embarrassée, si cela étoit arrivé, comme cela paroissoit assez naturel ; Saint-Fal ne m' avoit point fait ma leçon là-dessus, il étoit bien excusable, et nous n' avons garde de prévoir ni l' un ni l' autre, que je me trouverois dans un embarras aussi délicat. Je m' étois levée pour prendre congé du

p101

vieux marquis, qui n' avoit point cessé pendant tout le tems de ma visite de me regarder, mais il vint à moi, et me pria de rester encore un moment : peut-on vous proposer, madame, me dit-il, une petite dissipation ? Il y a comédie aujourd' hui, vous n' avez point vû peut être une pièce fort à la mode, intitulée *Iphygénie* ; elle vous amusera sûrement ; le caractère en est tendre et bien soûtenu, elle a fait plaisir à tout le monde, et je ne doute pas qu' elle ne vous en fasse ; je crus trouver une légitime excuse sur les bienséances de mon état de veuve, mais on n' est pas crédule sur cet article dans le grand monde : oh ! Pour celui-là, madame, interrompit le jeune duc, l' excuse n' est point recevable ; outre que le tems destiné à l' usage du deüil est plus que passé, il est à présupposer que vous n' êtes point connue,

et quand cela seroit, nous sommes dans une cour où l' on a de l' indulgence, et où l' on ne s' arrête pas aux minuties. J' ose dire plus, que dans l' intention où vous êtes de demander des graces à la cour, il n' est point mal-à-propos qu' on vous voye, et qu' on connoisse que vous les méritez. Cette raison est fort convenable, reprit un jeune cavalier, qui n' avoit point encore parlé : et je me charge moi, d' aprendre à

p102

tout le monde, qu' une veuve de cette distinction est faite pour obtenir des graces, je me déclare dès ce moment pour le solliciteur de sa pension. Vous voyez, madame, poursuivit le marquis en riant, qu' à cela il n' y a rien à repliquer. Je ne doute pas même que le duc, de l' humeur dont je le connois, ne tienne parole. Vous ne devez pas hésiter à le charger de votre affaire, il est admirable pour faire réüssir tout ce qu' il entreprend.

Le duc de flâté de ce discours, pour achever de me donner une opinion entière de son crédit, s' écria, que, si dans trois jours ma pension n' étoit pas accordée, si je voulois m' en raporter à lui, il vouloit y perdre la discrétion qu' on voudroit imposer, et ne jamais paroître à mes yeux ; peine, ajoûta-t' il, pour lui au-dessus de tous les suplices !

Le ton affirmatif avec lequel ce seigneur proféra ces mots, fit rire toute la compagnie ; pour moi, qui craignois qu' une plus longue scène n' éclaira trop sur ce que j' étois, je voulus une seconde fois me lever et sortir, en representant pour second prétexte, qu' il seroit indécent que je parusse seule au spectacle, ou conduite par un homme ; j' avois prévu cette objection, reprit le vieux marquis, en me remettant

p103

respectueusement sur ma chaise, vous m' avez vû donner un ordre, j' ai envoyé prier cette hôtesse de se rendre ici, je lui

ai envoyé ma chaise, et je ne doute pas qu' elle n' arrive bien-tôt, je la connois, et je sçai qu' elle acceptera avec joye l' honneur de vous accompagner... suposé, cependant qu' elle nous manquât, je vous donnerai une aimable compagne ; ainsi, madame, continua le marquis, vous voyez que toutes les difficultez sont levées, et que tout conspire pour que vous voyez lphygénie.

Que répondre à des sollicitations si pressantes et si polies ? Qu' il est difficile de se défaire des gens de cour ! Qu' ils sont attrayans ! Ils semblent être faits pour les femmes ; je me vouïai dans mon intérieur à Dieu, et je me recommandai à sa divine protection. Je n' avois pas d' autre parti à prendre, c' est ordinairement notre dernier recours, et ce devoit être le premier, comme le plus solide et le plus assuré.

La partie ainsi résoluë, le marquis s' écria, il est à present question de sçavoir qui introduira ces dames à la comédie, car pour moi, continua-t' il, outre que je suis trop vieux, et que je me tirerois mal de cet emploi, mon devoir y met obstacle ; tous ceux qui étoient presens s' offrirent

p104

alors ; mais le duc de fut le privilégié, à cause de sa qualité sans doute ; le marquis ajoûta, qu' il se chargeoit de nous faire placer, et qu' il alloit envoyer de sa part à l' exempt du jour ; il ajoûta en souriant, qu' il se serviroit de Dubois : comme un digne agent de son fils, et comme très-entendu pour le service des dames ; si le marquis eut jetté alors les yeux sur moi, il auroit jugé, que ce qu' il venoit de dire m' interressoit ; heureusement qu' il ne m' examina pas alors ; pour les seigneurs qui m' environnoient, ils attribuèrent sans doute à ma pudeur le dérangement qui parut sur mon visage ; ils me disoient assez de choses flâteuses pour se le persuader, et le petit embarras dont ils imaginoient qu' ils étoient la cause, ne faisoit point contre moi ; j' ai sçû depuis, qu' on ne haïssoit pas dans ce païs les beautez neuves : en voilà assez sur ce sujet, on pardonne à une

femme de sçavoir bien des choses, mais on ne tolère point qu' elle les débite ; le masque est tellement de mode, que l' on se scandalise lorsqu' on cesse un instant d' en faire usage.

Dubois, qui avoit été apellé, parut avec un air qui dénotoit sa surprise, il avoit sans doute craint d' abord, qu' une mercuriale ne fût la cause de ce qu' on le

p105

mandoit ; mais il se rassura à l' ordre qu' il reçut : il écoutoit le marquis avec de grands yeux étonnez, il se fit deux fois répéter la même chose, tant il étoit distrait ; quelqu' agitée que je fusse, si je ne pus m' empêcher de sourire intérieurement de son embarras, l' arrivée de Madame De Geneval, dont je lûs dans la phisionomie la joye secrete, me servit de contenance : car, quoiqu' on m' assura flâteusement que j' étois faite pour le monde, je ne m' y trouvois pas à ma place ; la consolation que j' eus de mon peu d' usage, fut que mon hôtesse y étoit plus empruntée que moi, pour une femme qui s' étoit tant piquée de connoître la cour, je ne trouvai pas qu' elle y joüa un grand rôle. Cette volubilité de parler que je lui avois vûë, me fit d' abord penser qu' elle alloit seule défrayer le cercle ; mais je connus par expérience, que bien de ceux qui paroissent avoir le plus d' esprit parmi les gens de leur sphère, sont les plus embarrassez, lorsqu' ils en sont sortis : Madame De Geneval ne pût jamais proférer un discours de suite ; elle *monseigneurisa* tous ceux qui lui firent l' honneur de lui adresser la parole, elle étoit sur un fauteuil qu' on lui avoit avancé, comme une balle de paume sur une raquette,

p106

à peine s' y reposoit-elle, à chaque mot adressé, elle en sortoit, la révérence s' ensuivoit ; je ne pûs m' empêcher de sourire plusieurs fois intérieurement,

de cet usage surprenant de politesse ; mais je pensai éclater lorsqu' un de ceux qui étoient presens lui dit quelque galanterie au sujet de sa beauté ; ses yeux s' adoucirent à ce flâteur propos, avec un souris préparé doucereux, qui cherchoit à persuader qu' on étoit sensible à cette bonté ; et son corps semblant à un ressort, dans le même instant, par un mouvement de rapport avec la tête et les épaules, donnoit la question à sa gorge pour la faire remonter.

Voilà une idée de ce que peut l' amour propre, et une image en même-tems de notre charité. Entre nous autres femmes, nous ne nous faisons aucune grace ; et pour finir cet article par un trait de sincérité, j' avouërai que je n' ai rien décrit dans ces mémoires, qui m' ait fait autant de plaisir, que ce petit trait de satire. Que veut-on ? Je ne puis m' empêcher d' en convenir, je souhaite que mes semblables ne m' imitent pas en ceci ; la réflexion m' a mis à la veille de supprimer ce que je viens de dire, mais il y auroit peut-être eu une sorte d' orgueil à le faire ;

p107

ainsi, tout considéré, je laisse ces choses dans l' état qu' elles sont.

Cependant l' attention avec laquelle le vieux marquis m' examinoit, me replongea dans mes premières frayeurs, et me fit juger qu' il pensoit bien des choses à mon sujet. Cela me rapella ce qu' il avoit dit en sortant de ma chambre dans le tems que je feignois de continuer dans l' évanouïssment, que j' ai raporté dans la sixième partie, qu' il avoit des moyens pour aprendre qui j' étois ; mais ce qui me donna le plus à penser, fut qu' il ne me parla d' aucune de ces choses ; et lorsque je comparois ces politesses et son silence, après s' être donné tant de soins pour me connoître, je ne pouvois m' empêcher de conclure, à sa tranquillité aparente, qu' il en agissoit avec politique, et qu' il avoit des raisons secrettes pour en user avec ce ménagement.

Prévenuë par ces réflexions je me repentis de la facilité avec laquelle je

m' étois prêtée à la partie de plaisir qui
m' avoit été proposée ; n' étoit-il pas
possible qu' il arriva cent inconvéniens ? Je les
soupçonnois ; mon amant pouvoit survenir,
que seroit-il arrivé alors ? Son embarras et
le mien ne m' auroit-il pas désigné ou
donné lieu à rapeller les premiers soupçons ?

p108

Une foule de semblables idées s' empara
dans ce moment de mon esprit, j' en pâlis,
et le duc de qui étoit près de
moi, qui n' échapoit aucune occasion de
me dire des douceurs, ne fut pas le
dernier à s' en apercevoir : vous changez de
couleur, madame, me dit-il, vous trouveriez-vous
mal ? Vous semblez oppressée ? Je
m' excusai le mieux que je pûs, et je
rejetai sur un corps neuf qui me serroit
trop, les impressions qu' on remarquoit en
moi ; le vieux marquis, qui entendit ma
réponse assez naturelle pour être cruë,
s' aprocha de moi, et de l' air le plus
empressé, me pria d' en user avec la même liberté
que si j' étois chez moi, et ordonna sur
cela, qu' on aporta d' une liqueur qu' il
m' assura exquise, pour rendre au coeur,
disoit-il, les mouvemens naturels.
La Geneval, qui crut devoir être de
moitié de ces attentions, s' offrit aussi
pour me délasser ; à ce mot, tous les
jeunes gens applaudirent, et s' aprochèrent de
moi avec des yeux qui sembloient avoir leur
raison pour presser cet office ; je m' en
défendis avec une rougeur, qui servit à faire
connoître que j' étois mieux, quoique ce
ne fut effectivement que l' effet d' une
modestie ordinaire ; mais mon ton imposa,
et l' on n' en parla plus, tant il est vrai que

p109

les hommes ne sont entreprenans qu' autant
qu' on y donne lieu.
La liqueur étant arrivée, le vieux marquis
m' en presenta lui-même, je crus en
devoir prendre par politique. En effet, elle
rassura mes sens, et je me trouvai un

moment après dans mon état naturel ; mais tous les élixirs, du monde sont-ils capables de guérir des inquiétudes ?
Dubois, qui avoit été demander des places de la part de monsieur le marquis de L V revint, et rendit compte de sa commission. Il raporta que l' exempt en avoit marqué deux, qu' il nous faisoit garder ; mais qu' il prioit en même-tems qu' on arrivât de bonne heure, à cause de la quantité de monde qu' il avoit à placer : le marquis sur cela me presenta la main, et me conduisit jusqu' à sa chaise ; le duc de marchoit à côté de moi, et Madame De Geneval, à qui le comte donnoit le bras, suivait ; nous allions fort doucement : le vieux marquis me dit en se penchant vers mon oreille, vous ferez bien des conquêtes, madame, j' en suis assuré ; mais quelques flâteuses qu' elles soient, vous triomphez d' un coeur qui donne bien du relief à vos charmes : je me suis attenduë, monsieur, repris-je, à ces discours flâteurs, moins parce que je crois les mériter,

p110

que parce qu' ils sont des attributs de ce que vous êtes ; c' est dans cet esprit que je les écoute, et ils n' enfleront point ma vanité ; plût à Dieu, poursuivit le marquis avec des yeux qui n' étoient point de son âge, que tous les voeux qui vous seront adressez, ne vous fasse pas plus d' impression ; mais avec tant de charmes il n' est pas possible que vous n' ayez le coeur compatissant, c' est une question que je vous demande la permission d' agiter au sortir du spectacle ; j' ai bien des choses à vous dire sur ce sujet, et je vous avouë de bonne foi, que vous me donnez des inquiétudes de plus d' une façon.

L' entretien en resta là, il ne m' inquiéta pas peu, nous étions à la porte de son appartement, cela le fit finir ; j' entrai dans la chaise qui m' étoit destinée, c' étoit celle du jeune marquis, comme je l' appris un moment après ; comme elle étoit plus brillante, on l' avoit préférée ; Madame De Geneval entra dans celle du pere, qui se ressentoit de la différence des âges : je suis persuadée que cette femme ne fit pas

ces distinctions ; elle paroissoit si transportée des honneurs qu' elle recevoit, qu' elle prétendoit sans doute devoir à son mérite, qu' elle ne voyoit ni n' entendoit ; elle n' avoit du discernement que pour son

p111

amour propre ; lorsque nous sommes dans ses bras, nous ne faisons guères attention au reste.

à peine fûmes-nous hors de la vûë de l' appartement, que Dubois s' aprocha de ma chaise ; au nom de Dieu, lui dis-je, dès que je le vis, aprenez-moi où est votre maître, et enseignez-moi de quelle manière je me tirerai de tous les embarras que je prévois : ma foi, mademoiselle, reprit-il, je ne sçai que vous en dire ; je suis si étonné de tout ceci, que je n' imagine pas comment ces choses ont pû arriver, et comment il se peut que vous veniez vous jeter vous-même dans les embuscades de notre rusé maître : j' interrompis Dubois alors, et je lui appris par quelle raison j' y avois donné lieu : il m' écouta jusqu' au bout, et convint qu' après la rencontre du vieux marquis à la messe, ma démarche étoit toute naturelle, et que nous ne pouvions rien les uns et les autres contre le hazard ; il me dit à ce sujet que mon amant et Saint-Fal étoient à Paris ; qu' il n' avoit pas été possible au premier de m' avertir que son pere n' y venoit pas, ne l' ayant déclaré qu' un moment avant le départ, et que Forçan, son écuyer, homme qui étoit entièrement attaché au pere, l' accompagnoit dans ce voyage, et qu' il

p112

n' avoit eu garde de tenter ni de m' écrire, ni de faire aucune démarche, dans la crainte qu' il ne fut examiné, ce qui seroit immanquablement arrivé.

Nous conclûmes Dubois et moi de toutes ces précautions, que le vieux marquis me connoissoit mieux que je ne pensois, ou du moins qu' il me soupçonnoit, et que

le voyage étoit une des ruses, pour éclairer le mystère, mais, mon dieu, m' écriai-je, effrayée de tout ce qui pouvoit en arriver : quel parti dois-je donc prendre, mon cher Dubois ? Ne seroit-il pas possible qu' au sortir de la comédie vous me fissiez trouver une chaise de poste, et que je me sauvasse ? Il faut s' en donner bien de garde, repartit cet homme affidé, vous devez bien penser que, si nos conjectures sont fondées, comme il n' y a pas lieu d' en douter, il y a des gens qui vous veillent ; Dieu nous préserve d' aucune tentative de ce côté. J' imagine un moyen qui fera bien mieux son effet... dans le tems qu' il alloit me l' apprendre, nous nous trouvâmes à la porte de la comédie : plusieurs chaises et une grande foule interrompirent la conversation ; Dubois me quitta, en me disant, tranquillisez-vous, soyez circonspecte sur vos paroles avec le vieux marquis ; dissimulez et ne vous inquiétez pas du reste,

p113

je vais à Paris ; il ajoûta encore quelques mots en se retirant ; mais le duc de qui étoit entré à la comédie par le théâtre, et qui parut alors pour me recevoir, m' empêcha de les entendre ; j' en fus au desespoir ; car il étoit question de mon amant ; et cet article est ordinairement bien intéressant.

Je n' eus pas lieu de douter quelques momens après que je fus placée, que le jeune duc ne fût le même, qui, dès la première vûë, avoit eu la bonté de se laisser ébloûir de mes jeunes charmes, il me l' aprit, aussi-bien que la visite qu' il m' avoit faite, et renouvela connoissance avec Madame De Geneval, à laquelle il faisoit beaucoup de politesse, dans l' intention secrette sans doute, de se la rendre favorable, pour avoir ses entrées chez moi, où pour me plaire, la croyant sans doute, mieux dans mon esprit, qu' il n' étoit vrai.

Pendant qu' il faisoit sa cour, je promenois les yeux sur tous les objets qui m' environnoient ; le coup d' oeil m' avoit enchantée ; et mon impression en avoit été si grande, qu' elle avoit jetté dans

mon coeur une dissipation, qui lui faisoit
oublier tous les sujets qu' il avoit de
trembler ; telle est notre façon de penser nous

p114

autres femmes ; les envisagemens nouveaux
nous saisissent et nous attachent,
nous font varier ; la plus solide et la plus
fidèle d' entre nous, c' est celle qui revient
le plus souvent à l' objet favori.

Cet examen humilia ma vanité ; je me
croyois avant ce tems, et mieux mise et
plus jolie que personne ; je ne pouvois
m' empêcher de me flâter que j' avois bien
peu d' égales ; mais, je revins en
soupirant de ces deux égaremens ; la
première chose qui me frapa, en jettant les
yeux dans les loges, fut la magnificence et le
goût avec lequel on y brilloit ; je jettai
alors les yeux sur moi, comme pour faire
une parallèle de ces femmes à moi :
quelle différence ! Outre mes graces, je
m' étois cru un air naturel, et je me
trouvai gênée ; là, si l' art supléoit à la
beauté, l' air aisé des façons donnoit à cet
air des charmes que je ne me connoissois
point ; en desaprouvant le rouge,
dont les visages étoient émerillonnez, je
convenois intérieurement qu' il donne de
grands avantages, et je me ressouvenois
dans ce moment de certain jour où j' en
avois fait l' essai, et de l' étonnement où
j' avois été, lorsque je m' étois trouvée si
différente de moi-même ; je jugeai de-là,
qu' on n' étoit point si coupable de se

p115

satisfaire par des endroits si innocens, et
que si l' on attache le bonheur au contentement
intérieur, à celui de soi-même, il
n' est point surprenant qu' on donne dans
les moyens qui peuvent les procurer.
Le duc de qui avoit cessé son
entretien politique avec la Geneval, revint
à moi, et interrompit mes réflexions
par des douceurs ; mais, me voyant extrêmement
attentive à considérer une très-jolie

femme, il me demanda ce que j' en pensois ;
je la trouve charmante, lui dis-je, et
son air enjoué me prévient on ne
peut davantage ; je fais un cas infini,
reprit-il, de cette décision franche
et naturelle ; il est peu de femme, qui
rende justice au mérite de leur semblable,
sur-tout, quand la beauté décide en
leur faveur : celle dont il est question
vous ressemble en ce point, elle a le
caractère excellent, son histoire est
singulière. Si je croyois que le roi me
laissât le tems de vous la rapporter, je le
ferois, et je suis persuadé que vous m' en
sçauriez gré : tout ce qui a le caractère
d' anecdote a toûjours été ma passion
favorite ; je lui dis, qu' il me feroit un
vrai plaisir ; il se préparoit à la
commencer, mais dans le même instant tout
le monde s' étant levé nous annonça le

p116

roi. Le duc fut obligé d' en faire autant
et me dit, que si je le jugeois
digne, qu' il me vint faire ce recit chez
moi, il auroit cet honneur le lendemain.
à peine entendis-je ces paroles, la
presence du prince m' occupa toute entière,
et j' en étois si remplie, que j' étois
seule restée debout, quoique tout le
monde se fut rassis, ce qui me fit remarquer
avec quelques souris ; le nom de
provinciale frapa même mes oreilles, et je me
remis en place avec une rougeur qui me
punit de plus d' un côté du petit chagrin,
que ma vanité m' avoit donné : car l' on a
beau se trouver neuve, l' on n' aime point
à le faire paroître.

Je n' avois jamais été au spectacle, ainsi
l' on doit s' imaginer de l' attention que
j' y prêtai ; je m' attendris jusqu' aux
larmes, et j' étois plus lphygénie qu' lphygénie
même ; tout ce qui a raport aux sentimens
de notre coeur le touche, l' émeut,
et lui rapelle l' objet de ses affections ;
je me sentis tendre, rêveuse, inquiète,
l' idée du marquis se retraça vivement
aux endroits où l' amant se plaignoit
des rigueurs de sa destinée ; il me
sembloit qu' il méritoit un sort plus doux ;
en un mot, j' étois saisie ; à peine pouvois-je

p117

respirer : le duc plus aguéri, ou moins attentif, ne pût s' empêcher de sourire de la bonne foi de ma douleur : que cet amant est heureux ! Me dit-il dans un entr' acte, des précieuses larmes qu' il vous fait verser ; mais mille fois encore plus fortuné celui qui vous plaira par des endroits plus réels. Mon dieu, monsieur, repris-je, honteuse de ces pleurs que je dévorais vainement, vous êtes bien cruel de badiner ainsi mon attendrissement, il faut avoir un grand fond de fermeté, pour sçavoir si bien résister aux mouvemens de l' ame, et vous prouvez assez par-là l' insensibilité, qui régne dans le vôtre. Ah ! Que dites-vous ? Madame, reprit-il, et surquoi fondez-vous ce soupçon ? Cela n' est-il pas visible, ajoutai-je, fâchée d' avoir donné lieu à ce discours ; je ne suis pas la seule assurément, qui paroît touchée de la belle scène qui vient d' être jouée : ainsi mes pleurs sont excusables ; mais vous, monsieur, qui bien loin d' en être émû, semblez braver la piété, ne faites-vous pas imaginer que ce n' est pas votre vertu favorite, et que vous n' êtes pas né compâtissant ? Plus que vous ne le pouvez croire, repartit le duc, j' en prends à témoin vos beaux yeux, ils en sont de sûrs garans ; je passerois aisément condamnation

p118

sur ce que vous venez de me reprocher, parce que tout ce qui n' est pas vous à present, m' est indifférent ; oüi, belle dame, l'hygénie auroit cent fois plus de charmes et d' amour : elle ne sçauroit jamais faire aucune impression sur mes sentimens, vous seule réglez où vous êtes, et je ne connois plus rien d' aimable que vous. La déclaration me parut si vive et si peu équivoque, que je crus n' y devoir répondre que par le silence ; je profitai de la continuation du spectacle, pour garder cette conduite ; il étoit si attrayant pour moi, que je perdis bien-tôt ces idées ; je

m' interessai de plus en plus aux malheurs de l' héroïne de la pièce, et elle étoit achevée, que j' attendois encore un acte suivant, tant elle avoit jetté dans mon coeur d' intérêt et d' attendrissement. Le duc de qui paroissoit fort épris de mes foibles charmes, voulut renouer l' entretien dont je viens de parler ; je commençois à être embarrassée de la manière dont j' y devois répondre, et je ne sçavois trop sur quel ton il falloit monter mes discours : lorsqu' on s' est donné pour quelque chose dans le monde, et que le fond de notre coeur est assez heureux pour dédaigner un orgueilleux emprunt ;

p119

on n' a pas ce front d' airain ; dont celui d' un imposteur se pare aisément. Si j' avois été véritablement la comtesse des Roches, j' aurois fort bien sçu badiner le duc de ses fréquentes douceurs ; mais, quand je faisois réflexion à ce que j' étois, en prenant une certaine hauteur, j' hazardois à me faire reprocher un jour le ridicule de mes affectations, je me trouvois dans une incertitude qui m' ôtoit jusqu' au choix des termes dont je devois me servir.

Heureusement que la presence du roi contenoit, et que les discours dont on me flâtoit étoient proférez si bas, qu' ils ne pouvoient être entendus de personne ; cependant j' aurois été obligée par politesse ou par vanité d' y répondre, mais un empêchement occasionné par un endroit auquel je ne m' attendois guéres, me tira heureusement d' intrigues ; un exempt (que je reconnus tel à son bâton) s' avança vers le duc, et lui dit que le roi lui ordonnoit de monter à sa loge ; il se leva sur le champ et me parut fâché de ce contre-tems, au moins son regard me sembla signifier cette chose ; je levai les yeux vers le prince, il sembloit me considérer, et cet envisagement me

p120

rejetta dans un nouveau trouble.
Que nous autres femmes sommes folles ! Et
que l' on a raison de nous taxer
d' amour propre : combien de conjectures
ne tirai-je pas de ce regard ? Si je
m' étois bien examinée, je crois en vérité
que j' aurois cru que ce monarque me
trouvoit belle, et que ce message me
regardoit ; mais cette vanité fut bien-tôt
punie, le duc ne tarda pas à revenir ; il
est vrai, qu' il me fit un compliment
flâteur sur les enquêtes que le prince venoit
de faire de moi ; mais dans le certain,
je démêlai que je n' étois que la seconde
cause du desir que le roi avoit eu de
me connoître ; il avoit vû le duc me
parler avec action ; j' étois bien faite et bien
mise, je lui étois inconnuë, et il avoit
été bien aise de sçavoir qui j' étois ; voilà
le fait ; et lorsque je conciliai toutes ces
choses, je trouvai qu' il ne se trouvoit
rien qui eût raport avec mes premieres
idées : cependant, je fus contente de
moi dans le revers de mon amour propre ;
je ne fus point fâchée de m' être
trompée.

La grande pièce étoit finie, et l' on
alloit commencer la petite, lorsque le
vieux marquis parut à la loge voisine
de l' endroit où j' étois placée ; il se baissa,

p121

et me demanda si je m' étois amusée ; quoique
je répondis à cette question assez
naturellement, une partie de l' assemblée
jetta les jeux sur moi, soit à cause de
mon accent, ou de ma figure, je soutins
cependant assez bien ce moment,
aussi-bien que toutes les choses polies
que le jeune duc continuoit à me dire ;
je ne prétens point en imposer, je l' ai
déjà dit, et pour le prouver j' avouërai
naturellement, que si cet entretien ne
causoit aucune émotion à mon coeur, du moins
étoit-il écouté avec plaisir ; la plus sage
d' entre nous n' est pas insensible à la
flâterie, lorsqu' elle est faite avec délicatesse
et avec goût.

J' étois alors dans un de ces états qu' on
ne sent point et qu' on définit encore

moins : mes yeux s'arrêtoient malgré
moi sur le jeune duc, qui me parloit,
lorsqu' en les détournant, je reconnus
le marquis fils, panché de notre côté,
qui sembloit nous avoir écouté : il se
releva dès que je le vis, et détourna ses
regards ; je fus si frappée de sa presence
inattenduë, et si sensible au mépris,
que je crus voir alors dans son attitude,
que je changeai de couleur, et fus prête
à me trouver mal ; mon nouvel amant,
qui s' en aperçut, me demanda avec

p122

empressement ce que j' avois ; je suis
sujette, repris-je, à des étourdissemens, il
vient de m' en prendre un, et si je reste
plus long-tems ici, je tomberai en foiblesse ;
chose que je lui disois pour sortir, ne sçachant
plus quelle contenance tenir.
Le duc de me parut embarrassé
à ce discours : il n' est pas d' usage dans
les endroits où est le roi, de se retirer
avant lui, quand cela occasionne un
mouvement. Cependant ce seigneur me
trouva effectivement si changée, qu' il crut
devoir hazarder quelque chose ; il fit
signe à l' exempt qui m' avoit placé, et
lorsqu' il fut à portée d' en être entendu,
il lui dit à demi voix, que je me trouvois
mal, et pour donner plus de poids au
desir qu' il avoit de me satisfaire, il
ajouta qu' il y avoit de bonnes raisons
pour que cela fût : je rougis à ce discours,
et j' en entendis tenir à côté de moi, qui
augmentèrent ma confusion : quoiqu' il en
soit, l' exempt me presenta la main, et
je sortis suivie de La Geneval, qui
murmura beaucoup de mes fréquentes
indispositions, et qui étoit bien piquée de ne
point rester à la petite pièce ; car,
malgré son orgueil et le bien dont elle se
piquoit d' être à la cour, c' étoit la
premiere

p123

fois qu' elle avoit été au spectacle,

comme son mari me l'aprit imprudemment ;
et peut-être que sans l'occasion dont
je fus la cause, elle n'aurait pas eû
si-tôt cet honneur ; mais venons à des
endroits plus interessans.

Dès que je fus en chaise, je me sçus
un gré infini d'être sortie du spectacle ;
infailliblement j'aurais donné lieu à une
scène qui seroit peut-être devenuë publique,
et qui auroit précipité ce qui devoit
arriver. Qu'on se figure mon embarras
et ma confusion, sensible et tendre
comme je l'étois : que d'innocence
de ma part, et combien de raisons au
marquis pour me soupçonner : il me
trouve au spectacle ; je parois en liaison
avec l'un des plus aimables cavaliers, je
parois attentive à ses discours : à peine
m'aperçois-je de sa presence, que je
parois déconcertée ; je fais plus, je sors,
et par-là je semble l'éviter ; toutes ces
choses réunies à l'inquiétude où il devoit
être de ce que Dubois lui avoit sans doute
apris, ne devoient pas le mettre à son
aise, sur-tout après les preuves qu'il
m'avoit déjà donné de la jalousie.
Je comptois en rentrant chez moi, me
renfermer et écrire ; mais de combien
d'inquiétude mon trouble fut-il
augmenté,

p124

lorsque le jeune duc de se trouva
à la sortie de ma chaise ; il m'avoit
suivi dans la sienne, et m'offrit la main
avec un air touché de l'état d'indisposition
que mon visage exprimoit le plus
heureusement du monde ; je me servis de ce
prétexte pour me défaire de lui, en lui
disant que je me trouvois si accablée, que
j'allois me jeter dans mon lit. Il
aprouva ma résolution, et m'offrit de
m'envoyer le médecin le plus habile pour me
donner du soulagement ; je le remerciai de
ses offres obligeantes ; et lorsque je fus
dans mon appartement, il se retira, en
m'assurant qu'il auroit l'honneur de me
voir le lendemain, et qu'en attendant il
s'informerait exactement des nouvelles de
ma santé.
Je crus que j'allois respirer, mais j'eus

encore à soutenir les soins de Madame De Geneval, la distinction et l' honneur que je lui avois procuré la rendirent polie dans l' espoir politique, qu' en restant de mes amies, elle jouïroit à l' avenir des mêmes prérogatives ; je fus obligée par politesse d' attendre qu' il lui plût de me laisser seule ; ce qu' elle fit dès que je fus dans mon lit.
Je donnai ordre à ma tante, devant elle, que mes portes fussent fermées, et

p125

que qui que ce fût qui vînt pour me voir, on dit que j' étois au lit, afin de ne point être distraite dans les réflexions que je voulois faire, sur-tout de ce qui m' étoit arrivé pendant la journée.
Elles s' ouvrirent par des pleurs qui me soulagèrent. En effet, étoit-il un sort plus cruel que le mien, et pouvois-je compter sur un moment de tranquillité ; à peine m' étois-je connuë, que les événemens s' étoient succédez les uns aux autres ; je n' avois jouï jusques-là d' aucun moment de repos : que devois-je espérer de l' avenir, que d' incidens sembloient se préparer, pour me donner de nouveaux soins ; les inquiétudes du vieux marquis à mon sujet, l' amour et la jalousie de son fils, les sentimens du duc de qui les avoit aussi-tôt déclarés que conçus ; tout cela ne devoit-il pas avoir des suites ? En devois-je attendre autre chose ?
Je commençois seulement à entrer dans le détail de tant d' objets embarrassans, et j' allois résoudre du parti que j' avois à prendre pour les prévenir, lorsque ma tante entra dans ma chambre : madame, me dit-elle, un seigneur demande avec les meilleures façons du monde à vous voir... ne vous ai-je pas dit,

p126

interrompis-je en contenant une vivacité dont je fus à peine la maîtresse, que je ne voulois voir personne : je m' en souviens

bien, reprit cette bonne fille ;
mais celui dont je vous parle, dit qu' il
est nécessaire qu' il vous entretienne, et
qu' il a des choses de conséquence à vous
communiquer : faites ce que je vous ai
dit, continuai-je avec un ton qui vouloit
être obéï, dans la confiance que c' étoit
le duc ou le vieux marquis, et gardez-vous
d' y manquer.

Après que ma tante fut sortie, je me
relevai, et pour éviter toute surprise,
après la connoissance que j' avois de la
simplicité, je fermai mes verroux, et
j' écrivis ensuite au marquis une lettre,
par laquelle je lui rendois compte ingénument
de toutes les choses qui s' étoient passées ;
je prévoyois les inquiétudes qu' il devoit
avoir au sujet de la conversation que
j' avois eue à la comédie avec le duc, je lui
marquois mes frayeurs à l' occasion de
monsieur son pere, et je le priois, pour
obvier à tout ce qui pouvoit arriver, de
me changer de demeure, et même de ville,
si cela ce pouvoit.

Je fus plus tranquile après m' être
soulagée du fardeau qui me pesoit
extrêmement ; il étoit plus de minuit lorsque ma

p127

lettre fut cachetée, et il n' y avoit pas
d' aparence de la faire rendre le même
jour ; elle étoit d' une si grande conséquence,
que je résolus de n' en charger que
Saint-Fal, ou Dubois ; ce dernier
m' avoit promis qu' il passeroit chez moi le
lendemain, et je me déterminai de ce côté :
l' on ne s' est pas plutôt soulagé d' une
façon, que l' on cherche à l' être de
l' autre ; une inquiétude extrême me prit de
sçavoir qui étoit venu me voir, lorsque
Barbe m' avoit averti de la visite que
j' avois renvoyée. L' esprit plus libre alors,
je fis quelques réflexions à ce sujet, et je
trouvai que je m' étois imaginée à tort
que le duc de fût revenu ; il y avoit
si peu de tems qu' il m' avoit quitté,
lorsque ma tante m' avoit annoncé qu' on me
demandoit, qu' il n' étoit pas naturel que
ce fût lui, sur-tout après lui avoir dit,
que je devois me coucher ; il avoit trop
paru me considérer pour commettre une

telle indécence : je tournai mes conjectures d' un autre côté, et comme je ne pouvois les arrêter que sur le vieux marquis, je les trouvai aussi mal fondées par beaucoup d' égards inutiles à déduire ; mais il n' en étoit pas de même de son fils, il m' aimoit, il avoit bien des raisons pour desirer de me parler ; quand sa jalousie

p128

n' en auroit pas été une, il étoit tout simple, que m' ayant vû sortir, à cause que je m' étois trouvée mal, son inquiétude le fit voler chez moi, pour apprendre ce qui y avoit donné lieu, aussi-bien que beaucoup de choses qui devoient l' interresser ; je ne me fus pas plutôt mis ce soupçon dans la tête, que je voulus sur le champ m' en éclaircir ; je sonnai, et selon le portrait que me fit ma tante du cavalier qu' elle avoit renvoyé, je ne doutai pas de la vérité de mes soupçons. Si j' avois prévu que mon obstination à ne point écouter ma tante, eut eu les suites cruelles qu' elle m' occasionna, j' aurois regretté dans ce moment d' y avoir donné lieu : mais peut-on tout prévoir lorsqu' on a l' esprit embarrassé ? Bien loin même de m' en repentir, je crus que mon amant porteroit un jugement favorable de l' obstacle qu' il avoit trouvé à me voir, et qu' il ne seroit point contre moi dans son coeur, mais les hommes sont-ils faits pour être équitables ? ... pardonnez, ô le plus cher des maris, à l' injustice de cette apostrophe, je me rétracte, mon amour vous a excepté depuis long-tems du nombre dont il est question. Je passai la nuit avec beaucoup d' inquiétude, et je me réveillai de bonne heure,

p129

dans l' espérance que Dubois arriveroit, et qu' il rendroit ma lettre au marquis. à peine étois-je levée que ma tante m' annonça une visite, et me demanda si elle devoit la renvoyer comme la veille ;

je lui dis de faire entrer, dans la confiance que c' étoit l' homme dont j' avois à faire ; mais au lieu de Dubois, un cavalier de très-bonne mine parut, qui s' annonça d' abord pour Méricourt, l' amant de cette chère amie, (il arrivoit du couvent où Madame De G m' avoit réfugiée,) quelque inquiétude que j' eusse dans l' esprit, je reçus en considération de mon amie, ce gentilhomme avec beaucoup de politesse, et je lui demandai avec empressement des nouvelles de sa maîtresse ; il me remit une lettre de sa part, en me disant qu' après que j' en aurois fait la lecture, il satisferoit pleinement ma curiosité ; je l' ouvris, et j' y lûs ce qui suit.

Lettre.

" je vous fais part, ma chère amie, des heureuses nouvelles que je viens de recevoir par Monsieur De Méricourt, qui aura l' honneur de vous rendre ma lettre ; je les nomme heureuses, par

p130

ce qu' elles me procureront peut-être bien-tôt le charmant plaisir de vous embrasser, et de vous renouveler ma tendre amitié. Je tiens un grand compte à mon ami de s' être prêté avec empressement au desir que j' avois que vous fussiez instruite par lui-même des événemens favorables qui ont suivi vos bons offices ; il ne s' agit plus que d' un surcroit de faveur, pour terminer nos affaires ; je ne doute pas que vous n' employez le crédit de monsieur le marquis de L V pour presser ma sortie du cloître. Je vous avouë qu' elle me fera d' autant plus de plaisir, qu' elle me rapprochera de vous ; bonheur que j' ambitionne au-delà de ce que je puis vous exprimer.

Notre amie commune, la sage Lindamine, m' a chargé de vous dire qu' elle ne vous oubliera jamais ; croyez-vous que je lui cède en rien sur la vivacité de ses sentimens ? "

sainte-Agne' s.

Je fus charmée de cette lettre, et de l' idée qu' elle me donnoit de la fin des affaires de mon amie. Je me tournai vers son amant, et je le priai d' achever ma

joye en m' aprenant où elles en étoient,
 et les raisons pour lesquelles on avoit été
 si long-tems sans avoir de ses nouvelles ?
 Hélas ! Madame, reprit-il en faisant un
 soupir ; l' aimable Minette n' auroit jamais
 entendu parler de moi, sans les lettres
 que j' ai reçûës qui m' ont appris enfin où
 elle étoit ; c' est à elle, c' est à vous que je
 dois le bonheur de l' avoir retrouvée ;
 je la croyois perduë pour toûjours, et
 j' étois bien éloigné de me persuader la
 vérité d' un sort que je croyois si différent ;
 vous en allez juger par ce qui m' est
 arrivé, depuis le jour cruel où l' artifice et le
 crédit de son injuste pere trouvèrent le
 moyen de nous séparer.

Vous sçavez, mademoiselle, poursuivit
 Mélicourt, de quelle manière funeste
 je fus arraché des bras d' une épouse si
 chérie ; si ma force avoit été égale à mon
 desespoir, je me serois délivré des mains
 des cruels qui s' oposoient au secours que
 je voulois lui donner ; mais je fus obligé
 de succomber sous le nombre, et ce ne
 fut pas sans mille efforts, qu' ils parvinrent
 à ce saisir de moi ; cependant malgré
 les peines que ma résistance leur donna,
 et mes transports furieux, ils me
 conservèrent du respect, ils avoient sans
 doute des ordres pour me ménager ; l' officier

qui commandoit l' escorte, connoissant
 la profonde douleur dont j' étois pénétré,
 parut la partager, et tâcha de
 la calmer par les assurances qu' il me
 réitéroit, que ma détention ne seroit pas
 longue, qu' il sçavoit qu' elle ne regardoit
 en rien l' état, et que n' étant occasionnée
 que par une famille, il y avoit aparence
 que ces différens ne seroient ni
 longs, ni ne méneroient à aucune
 conséquence : au lieu de répondre à ces choses,
 je me tâtois ; ma douleur étoit muette,
 et je fus toûjours de même pendant quatre
 jours que dura ma route ; je ne pouvois
 entendre aucune raison.
 Lorsque je fus arrivé à V l' on me

descendit dans la prison de la ville ; le lendemain le gouverneur vint me voir et m' assura que, si je prenois le bon parti, je ne resterois pas huit jours enfermé. Je lui demandai dequoi il s' agissoit ? De prêter les mains, me dit-il, à la cassation de votre mariage ; vous pensez bien que malgré tous les efforts que vous pourriez faire pour l' empêcher, il n' en seroit ni plus ni moins, il en faudra toujours venir-là ; votre hymen est fait de manière qu' il ne peut pas subsister : voulez-vous que je vous annonce ce que votre résitance occasionnera ? Un délai

p133

long et ruïneux pour vos familles. Ne vaut-il pas bien mieux prendre le parti prudent de consentir à ce que vous ne pouvez empêcher, que de mettre dans le cas votre adverse partie de vous chagriner et de vous tenir ici aussi long-tems qu' elle voudra. Il est de la prudence de plier aux événemens, et c' est être véritablement sage que de sçavoir se prêter aux caprices de la destinée. Le gouverneur me tint à peu près de pareils discours, toutes les fois qu' il vint me voir, mais ils ne me firent aucune impression ; je l' assurai de ma onfiance et de ma fermeté, et je lui protestai que je mettois au pis Monsieur De dans l' espérance où j' étois que la justice du roi me protégeroit, et décideroit en ma faveur ; qu' en attendant j' oserois ma patience aux persécutions ausquelles on me préparoit. Le gouverneur, qui étoit sans doute des intimes amis de Monsieur De et qui avoit été choisi pour m' intimider, parut fort mécontent de ma fermeté : il en usa cependant en honnête homme, et, à ma liberté près, je fus traité avec beaucoup de douceur, mais il avoit ses vûës, elles sont venuës depuis à ma connoissance.

p134

Il venoit me voir tous les huit jours,
et il s' abstint au bout de quelque-tems de
me parler de mes affaires, afin de ne point
m' aigrir ; la crainte que j' avois qu' il ne
me remit sur le chapitre de la cassation
de mon mariage, retenoit ma curiosité,
et m' empêchoit de lui faire aucune question
sur ce qui me regardoit.

Cependant l' inquiétude où j' étois sur le
compte de ma belle Minette, me tourmentoit
nuit et jour au dernier point : il
n' y avoit pas de momens que je ne m' affligeasse
de son absence, et que je ne cherchasse
des moyens pour me procurer ma liberté ;
mais j' étois tellement resserré, que je
ne voyois aucun lieu d' y parvenir.

Après avoir perdu ce doux espoir, je
me restraignis à faire mes efforts pour
apprendre à mon pere le lieu de ma
détention, afin qu' il travaillât de tout son
pouvoir à la faire cesser ; ce moyen me
parut moins difficile que celui de m' évader.

Le guichetier qui me servoit, et que
je ménageois depuis long-tems par
des petites gratifications et par des
paroles formelles, que je prendrois soin de
sa fortune lors de mon élargissement, s' il
se prétoit un peu à mes chagrins, me
parut propre à remplir mon projet ; je

p135

m' en flattois d' autant plus qu' il sembloit
compâtissant, et qu' il se plaignoit quelquefois
lui-même naturellement, de la rigueur
du sort qui l' attachoit à un emploi,
pour lequel il se sentoit, disoit-il, une
répugnance et une antipathie affreuse :
cette confiance me paroissoit de bonne
augure ; et lorsque je crus l' avoir amené
au point d' amitié où je le desirois, je
m' ouvris un jour à lui, et je lui proposai
sous promesse d' une bonne récompense,
de rendre une lettre que j' avois écrite à
mon pere : il parut troublé à cette
proposition, et il me fit sentir son
éloignement pour cette affaire, en me
representant les punitions qui étoient
assurées à ceux qui trahissoient leur fidélité
dans un semblable cas ; pour mieux se faire
valoir, il me cita plusieurs exemples, dont

le recit effectivement touchoit, et qu' il
faisoit si pathétiquement à sa manière,
qu' il en paroissoit lui-même épouventé ;
je le trouvai si hors de lui cette
première fois, que je ne le pressai pas
davantage ; je crus devoir attendre à un autre
jour pour lui en parler, et l' y préparer :
de sorte qu' il s' accoûtuma insensiblement
à mes propositions.
Ce que j' avois prévû arriva, le guichetier
se rendit enfin à mes desirs ; il

p136

se chargea de mon paquet, et me promit
qu' il seroit donné en main propre ; et que
j' en aurois réponse. Ce doux espoir mit
quelque trêve à mes maux, et j' attendis
impatiemment qu' elle en seroit l' issuë, le
tems me paroissoit d' une longueur insupportable,
et il y avoit déjà plus de quinze jours
entiers d' écoulez, sans que j' eusse entendu
parler de rien : l' on m' exhortoit à
prendre patience, en m' assurant que je
ne pouvois pas tarder à être satisfait ;
pour me prouver que je ne devois point
m' affliger, le guichetier m' aprit de
quelle manière il en avoit usé pour être
certain que mon paquet fut rendu sans
qu' il courut aucun risque : il avoit envoyé
son frere, assuroit-il, qui devoit
remettre ma lettre en main propre, et lui en
raporter la réponse : tout cela sembloit
si naturel, que je me flattai, et que je
crus aisément tout ce qu' il me dit à ce
sujet.

J' avois écrit à ma chère Minette ; je
l' assurois d' une constance éternelle :
comme j' ignorois ce qu' elle étoit devenuë, je
priois mon pere de lui faire tenir ma
lettre dans quelqu' endroit qu' elle fût, et de
m' envoyer la réponse : j' avois tout
prevû, et je ne doutois pas qu' avec tous
mes soins je ne fusse servi à souhait : un

p137

prisonnier a tems de penser à tout.
Un soir que j' étois plus impatient que

jamais, et que je m' affligeois amèrement, de n' avoir point de nouvelles, j' entendis un bruit de varoüils qui n' étoit pas ordinaire et qui m' intéressa ; j' étois seul dans ma tour, ce ne pouvoit être que pour moi qu' on vint, et hors quelque chose de bien pressé, il n' étoit pas heure qu' on me rendit visite ; enfin c' étoit mon guichetier ; sa phisionomie parée d' un ton satisfait, m' annonçoit de la joye, et en fit passer sur le champ à mon coeur : il n' y avoit que des nouvelles de mes lettres ou de ma liberté, qui pussent occasionner sa visite et son air : je lui demandai avec vivacité, ce que j' avois à en penser : voyez, me dit-il, en me rendant un paquet de lettres, à quoi je me suis exposé : je ne vous en dis pas davantage, mais adieu, je tremble qu' on ne soupçonne ma fidélité, mon frere vient seulement d' arriver : malgré le danger que je cours en m' exposant à venir à cette heure, je n' ai pû me refuser le plaisir de vous tirer d' inquiétude et de vous faire passer une bonne nuit : je trouvai cette attention si prévenante, que, pour donner à ce garçon des prémices de ma reconnoissance, je tirai un petit diamant

p138

de mon doigt, et je lui en fis present, en lui protestant que je n' en resterois pas-là : le guichetier se retira bien content ; mais je l' étois assurément dans ce moment plus que lui.

Dès que je fus seul j' ouvris avec précipitation mon paquet ; il contenoit deux lettres ; la première étoit de mon pere ; l' autre étoit de ma femme ; je trouvai l' écriture de mon pere un peu différente de celle que je connoissois, mais je n' y fis qu' une legére attention ; pour la seconde, signée Minette, je ne fus occupé que du charmant plaisir que je recevois ; c' étoit la première fois que j' avois eû de ses lettres ; et je ne m' arrêtai que pour baiser mille fois les témoignages que je m' attendois à recevoir de son amour. Quelqu' envie que j' eusse de sçavoir les raisons qui m' avoient fait arrêter ; l' amour l' emporta sur ma curiosité. Voici la

lettre de Minette.

Lettre de ste Agnès
à Mélicourt.

" je n' ai pas cru devoir, monsieur,
refuser une réponse à votre lettre ; je
suis fâchée de ce que vous souffrez à

p139

mon occasion ; je vous conseille de donner
les mains à votre élargissement, en
vous prêtant à ce qu' on exige de vous ;
pour moi j' ai cru devoir obéir à un
pere ; et si je reste seule cause de vos
embarras, je lève cet obstacle en vous
rendant les paroles qui vous engagent
à moi ; il m' étoit resté quelque scrupule
à ce sujet, mais l' on m' a fait connoître
que le premier devoir d' une fille est
d' obéir à son pere, et que tous les
engagemens sont nuls, lorsqu' ils n' ont pas
été pris de l' aveu de ceux qui nous ont
donné le jour. J' espère que vous aurez
assez de fermeté et de raison, pour
vous rendre à une excuse si légitime,
et que vous m' estimerez assez pour ne
pas vous opposer à ma tranquillité. "

je trouvai cette lettre si cruelle, et
elle m' accabla d' une douleur si violente,
que je pensai tomber à la renverse, le
desespoir seul empêcha que je ne perdisse
l' usage de mes sens. Perfide ! M' écriai-je
en jettant avec dépit la lettre : devois-je
m' attendre à un retour si barbare, et
tant d' amour et de constance méritoit-il
un changement si odieux : je fus deux
heures dans un état aussi douloureux à
passer, qu' à décrire, je proférai mille
imprécations

p140

contre l' ingrate, et ce ne fut
qu' à vingt reprises que j' achevai de lire
la lettre de mon pre ; il m' écrivoit avec
bonté, m' excitoit à la patience, et me
promettoit que dans peu je serois élargi,
pourvû que je me désistasse de mon mariage ;
il m' avoüoit naturellement que le

crédit du pere de Minette l' emportoit sur le sien, et que je périrois en prison si je ne pliois pas comme lui à la faveur. Il me faisoit un détail de la perfidie de ma maîtresse, qui n' avoit résisté que peu de jours, et qui, pour avoir sa grace, acceptoit un mari de la main de sa famille, qui devoit l' épouser dans la huitaine : il me convioit à imiter son changement, en m' assurant que ma liberté me seroit renduë dès que je me serois déclaré dans cet esprit. Je n' eus pas le courage d' achever la lettre, je n' en avois que trop appris : je passai la nuit à me promener dans ma chambre, et à me plaindre de ma perfide maîtresse.

Je fus trois jours et trois nuits sans vouloir rien prendre, et ce ne fut qu' au quatrième que, honteux de mes foiblesses, je pris la résolution d' annoncer que je ne songeois plus à l' infidelle Minette, et que puisqu' elle avoit été capable de me manquer, je ne voulois plus en entendre

p141

parler : je ne me fus pas plutôt expliqué à ce sujet, et je n' eus pas plutôt donné les mains à la cassation de mon mariage, qu' on me vint avertir que je sortois bien libre, en exigeant pour condition que je retournerois chez mon pere, et que je ne chercherois jamais à revoir mon ingrante. Mon dépit étoit trop grand, et je croyois avoir trop de sujet de la mépriser pour faire aucune difficulté là-dessus. Mon aigreur, naturellement exprimée, avança ma liberté, et elle arriva trois jours après.

Dès que je fus libre, je fus joindre mon pere, il me confirma la perfidie de Minette, et il me montra une lettre qui en détailloit les circonstances, il m' aprit tous les pas qu' il avoit fait pour me procurer ma liberté, mais qu' ils étoient devenus inutiles, par le puissant crédit que le pere de Minette y avoit opposé ; il me dit cependant que, malgré toutes ses protections, ce seigneur auroit eû à la fin du dessous dans cette affaire ; parce que n' agissant qu' *incognito* , il seroit sans sa partie parvenu à le mettre en cause, à

cause du refus qu' il faisoit de reconnoître sa fille ; sans le consentement que j' avois donné à la rupture de mon mariage, qui avoit occasionné une lettre de la cour,

p142

par laquelle on lui faisoit entendre que s' il pouvoit les choses plus loin, il ne me reverroit jamais ; menace qui l' avoit arrêté tout court, par la tendresse qu' il avoit pour moi.

Ce ne fut que plus de six mois après, que, raisonnant avec ma famille de ma détention, et aprenant de quels moyens je m' étois servi pour écrire à mon pere, j' appris de lui qu' il n' avoit point reçu ma lettre ; cet incident me surprit, et j' étonnai à mon tour beaucoup mon pere, lorsque je fus lui chercher la prétendue lettre que je croyois qu' il m' avoit écrite ; il pensa lui-même se tromper à la vûë du caractère, à quelque chose de près, il étoit égal au sien ; il m' assura qu' il ne m' avoit jamais écrit, et quelque soin qu' il se donna pour tâcher de démêler comment il s' étoit pû faire qu' on eût contrefait son écriture ; il ne put parvenir à éclaircir le mystère, et ce n' a été que depuis peu que ce cahos s' est débrouillé.

Cependant cet indice de fausseté me donna des soupçons ; je les communiquai à mon pere ; mais il fut la cause innocente que je n' examinai pas les choses avec l' attention que je l' aurois dû ; la confiance qu' il avoit de l' infidélité de Minette, qui lui avoit été confirmée par différens

p143

endroits, passa jusqu' à moi, et je me croyois si fort en droit de l' oublier, que j' y serois à la fin, avec le tems, parvenu. Les premiers mois je fus d' une mélancolie affreuse ; j' avois beau faire, je ne pouvois oublier l' ingrate Mademoiselle De je travaillois vainement à me dissiper ; son image charmante avoit pris de trop profondes racines dans mon coeur

pour en être si-tôt arrachée ; quelquefois le dépit aidait à ma tranquillité, mais elle étoit de bien peu de durée, et je me retrouvais après bien des projets d'oubli et de changement le plus infortuné et le plus amoureux de tous les hommes. Cependant ma mère qui souffroit, on ne le peut davantage, de me voir miner peu-à-peu, craignant à la fin de me perdre, pensa que, si elle pouvoit parvenir à me donner du goût pour une autre personne, je reviendrais peu-à-peu, et que j'oublierais la perfide Minette. Pour cet effet elle attira chez elle bonne compagnie, et me mit dans l'obligation, par l'usage du monde, de lui aider à faire les honneurs de l'assemblée qu'elle tenoit régulièrement chez elle. Tout ce qu'il y avoit de plus aimable en demoiselles s'y trouvoit. Une jeune brune de quatorze ans, d'un caractère enjoué et aimable

p144

s'y distinguoit, et se fait admirer de tout le monde ; elle étoit toujours badine et nouvelle, l'on ne pouvoit la connoître sans avoir envie de l'aimer. Je m'en tins les premiers jours à la considérer, et à trouver qu'on lui rendoit justice, mais l'habitude de la voir fit bien-tôt plus ; je souhaitai d'être de ses amis. Je ne pouvois être dissipé plus agréablement, elle ne me sembloit point éloignée de ce desir, et me prévenoit le plus gracieusement du monde ; plus j'allois en avant et plus son commerce m'enchantoit ; ma mère s'en aperçut, et voulant profiter d'une occasion qu'elle attendoit avec empressement, elle parla à la mère de la demoiselle, la lui demanda pour moi, et avança les affaires avec tant de diligence, que trois jours après elle me dit, que, si j'aimois Mademoiselle De comme elle n'en doutoit point, je serois son mari avant qu'il fût huit jours.

Tout autre que moi auroit été transporté d'un pareil espoir, la personne dont il étoit question étoit adorable, mille qualitez apprécioient ses charmes ; j'en étois séduit en apparence, mais ce n'étoit

que l' admiration qui m' entraînoit vers elle, et non l' amour ; je le reconnus à

p145

la proposition de ma mere ; bien loin de ressentir la joye à laquelle elle s' étoit attenduë ; elle ne vit que du trouble et de l' embarras.

Cette situation inattenduë la surprit ; elle me demanda ce qui pouvoit l' occasionner, et s' il étoit possible après le goût que j' avois marqué pour Mademoiselle De que j' hésitasse à la remercier des soins qu' elle s' étoit donné pour me faire préférer à beaucoup d' autres qui soupiroient après sa possession ; j' aimois trop ma mere pour finasser avec elle, je lui fis de bonne foi l' aveu de mon intérieur ; j' étois sensible aux attraits de la femme qui m' étoit proposée, mais j' aimois toujours la perfide Minette ; son image s' étoit retracée avec plus d' empire que jamais dans mon coeur, lorsqu' elle s' étoit vûë prête à en être chassée. Je soupirai de ma foiblesse, j' en demandai mille pardons à la meilleure mere du monde, mais je ne pus prendre sur moi de lui promettre que j' accomplirois les paroles qu' elle avoit données pour moi ; elle eut beau me remontrer le tort que je me faisois à moi-même ; la sottise d' une constance si peu méritée, et le ressentiment de Mademoiselle De et de sa famille, si je persistois dans mon injuste

p146

dessein ; je convins de la justesse de ses réflexions, mais en même-tems j' assurai que, si on m' obligeoit à consumer cet hymen, tout flateur qu' il paroissoit, on me rendroit le plus malheureux de tous les hommes.

Ma mere, pénétrée de tout ce que je lui dis à ce sujet, me promit qu' elle arrangeroit les choses de manière que mon refus ne paroîtroit point, et que pour le prévenir elle prétexteroit des raisons pour

différer, afin de préparer le dénouement de cette intrigue : cette bonté, cette condescendance me flatta si fort, et me parut si douce, que ma reconnaissance s'exprima dans les termes les plus respectueux et les plus vifs : il me sembloit que j' étois rendu à moi-même, et que je prévoyois ce qui devoit m' arriver. Cependant mon pere, qui n' étoit pas aussi complaisant que celle qui s' étoit prêtée à ma façon de penser, traita d' imprudence les bontez de ma mere, et ne voulut pas en être de moitié ; il me signifia qu' il ne donnoit pas dans mes visions, et me dit avec fermeté qu' il prétendoit que j' achevasse un mariage qui n' avoit été résolu que pour me faire plaisir ; j' eus beau vouloir tenter la tendresse paternelle ;

p147

il ne voulut écouter aucune de mes raisons : mon pere me rapella tous les chagrins que je lui avois déjà occasionnés par ses molles complaisances, et m' assura que, si je me mettois dans le cas de lui en donner de nouveaux, il me feroit connoître qu' il étoit le maître, et qu' il étoit fait pour être obéï. Les choses étoient en cet état, lorsqu' un étranger arriva et demanda à me parler ; il étoit tems, j' étois à la veille d' être lié pour jamais, et après bien des combats j' allois plier sous les ordres d' un pere ; mais les lettres qui me furent renduës changèrent la face de mes affaires ; et me donnèrent le droit légitime de m' opposer à l' hymen proposé. Je fus transporté de joye à la connoissance que j' eus que ma charmante et chère Minette m' étoit fidelle, et je rougis d' avoir été capable de la soupçonner de perfidie ; je pleurai à la connoissance de son sort, et mon pere ne put s' empêcher de détester avec moi la barbarie de sa famille, qui l' avoit sacrifiée inhumainement à de vils intérêts ; nous consultâmes la violence dont on avoit usé envers cette adorable personne, et nous fîmes parler les loix et les plus habiles jurisconsultes ; ils furent de l' opinion que Minette protesteroit

contre ses vœux, et qu' on recommenceroit l' instance du procès qui avoit été intenté pour la faire reconnoître fille de Monsieur De mon pere ne voulut pas que je parusse dans cette affaire, et il se conduisit pour ce qui le regardoit, comme il avoit fait de Monsieur De. Il mania avec une telle habileté ce grand procès, que trois mois après il fut à la veille d' être jugé.

Monsieur De qui ne s' attendoit pas à voir renouveler une affaire qui lui tenoit autant à coeur, crut qu' il confondroit ses ennemis secrets avec la même facilité que la première fois, mais il trouva les choses bien changées ; son protecteur étoit mort, et celui qui lui avoit succédé pensoit différemment en sa faveur ; il fut obligé pour cette fois de comparoître et de répondre aux vives attaques qui lui étoient portées : comme les preuves étoient claires comme le jour, il fut condamné à reconnoître enfin Minette pour sa fille ; et à cause des indices d' aigreurs et de violence dont il avoit usé envers elle, il lui fut défendu de la voir jusqu' à ce qu' il en fût autrement ordonné.

Les procès verbaux de cette affaire ayant été envoyez à la cour de Rome,

le saint pere nomma des commissaires pour l' examiner, et après une mure délibération, il a été décidé que le nonce la termineroit. Voilà, mademoiselle, continua Mélicourt, où nous en sommes à cet égard, et c' est pour ce sujet que vôtre belle amie vous prie de faire agir. Elle n' a pour elle que son bon droit ; mon pere n' a pas l' honneur de connoître nôtre juge, et nous craignons avec quelque raison qu' il ne nous soit pas favorable, non-seulement à cause du crédit qui peut être resté à Monsieur De qu' il fera sans doute agir dans cette occasion ; mais même par la conséquence des suites d' une pareille condescendance,

qui pourroit servir de planche à beaucoup d'autres personnes engagées dans cet état. Pour ce qui est de Monsieur De ajouta Méricourt, il est absolument outré contre sa fille ; il a déclaré que, si elle étoit relevée de ses vœux, il ne la verroit jamais ; sa femme est de moitié de ses sentimens, et sans un miracle il n'y a pas lieu de croire qu'il revienne jamais de cette injuste prévention. Le parti que mon pere nous a formé, le plus puissant dans la province, s'est annoncé pour nous, et promet que, si le nonce rend à Minette sa liberté injustement

p150

oprimée, nous serons mariés après les sommations respectueuses faites, c'est le sentiment général ; je suis venu moi-même apprendre ces choses à la constante sainte-Agnès, elle a été de moitié de ma joye, et elle m'a marqué un si vif empressement de la partager avec vous, mademoiselle, me dit ce fidelle amant, que je suis venu avec zèle vous faire part de ces événemens ; je vous supplie de lui continuer comme à moi une amitié, dont nous faisons l'un et l'autre le cas le plus précieux. Méricourt finit ainsi son histoire ; je remarquai, pendant son discours, qu'il étoit digne de la tendresse de ma charmante amie ; je le remerciai de bon coeur de sa complaisance, et je lui promis qu'il ne tiendrait pas à moi que son affaire ne fût bien-tôt terminée ; que je mourrois d'envie de faire parler en sa faveur, et d'employer mon crédit pour avoir part dans une affaire qui m'interressoit si vivement : cet amant parut satisfait de ces assurances, et pour ne lui laisser aucun lieu de douter de mon empressement, je lui dis que j'allois écrire dans le moment à la personne que sainte-Agnès m'avoit indiquée, et que j'espérois que je sçaurois le même jour si nous pouvions compter

p151

sur celles que je cherchois à employer ;
je pris une plume et j' insérai dans
ma lettre au marquis cette prière,
que j' ornai de tout ce qui étoit de plus
engageant pour la rendre efficace.
Cependant Dubois que j' attendois avec
une impatience extrême n' arrivoit point,
je ne sçavois qu' imaginer pour excuser ce
retardement ; il étoit plus d' une heure
après midi ; mes inquiétudes devinrent
si visibles, que Mélicourt s' en étant
aperçu, il m' en demanda la cause ; je ne
pûs refuser l' empressement qu' il me
marqua de les faire cesser, il sembloit que je
trouvois en lui une seconde sainte Agnès ;
d' ailleurs je me croyois dans un péril si
grand, jusqu' à ce que j' eusse instruit le
marquis, que je crus devoir hazarder ma
confiance, afin de faire tenir à mon amant
une lettre, à laquelle il sembloit que mon
salut étoit attaché ; je pouvois compter
sur Mélicourt, pour me faire cette
commission, il l' accepta avec joye, et me
promit qu' avant une demie heure il
m' apporterait une réponse ; je fus comblée de
cet espoir, je l' instruisis, après quoi il
partit. Devois-je m' attendre à ce qu' il me
raporta ? ô ciel ! Je tremble encore de la
réponse cruelle que je reçus, je la
réserve avec les événemens qui suivent à la

p152

neuvième partie : si l' on a partagé dans
les précédentes les traverses dont j' ai été
agitée, qu' on me continuë cette pitié
généreuse ; l' on verra bien-tôt si je la
mérite, et si la paix et le bonheur dont je
jouïs actuellement, n' ont pas été achetez
par tout ce qui est de plus sensible à une
femme dont le coeur a toûjours été aussi
tendre et aussi fidèle que le mien.

PARTIE 9

p153

Il étoit près de trois heures après midi,
que Mélicourt n' étoit pas encore revenu.
Qu' on juge de mes inquiétudes cruelles ;
il n' y avoit sortes de choses que je ne
me misse dans l' esprit, à l' occasion de ce
retard : pour comble de cruauté, Madame
De Geneval entra dans ma chambre
en m' annonçant le vieux marquis qui la
suivoit. Qu' il est cruel de paroître
tranquille lorsque l' intérieur est dévoré de
soins ; et qu' il m' en a coûté pour
m' accoutumer à cet usage politique du
monde, qui vous oblige à vous contrefaire
perpétuellement !

p154

J' étois trop neuve dans cet art,
pour donner à ma physionomie ce ton
qui sçait mettre en défaut la curiosité.
Le pere du marquis s' aperçut de ma
contrainte, et me demanda (avec cette
politesse, qui fait si bien distinguer les
gens d' une certaine qualité) si il n' étoit point
venu dans un tems incommode ; je ne pus
m' empêcher de rougir de ce qu' on sembloit
si bien me pénétrer ; je répondis cependant
assez heureusement, et je rejettai
sur une suite d' indisposition cet embarras
que je n' étois pas la maîtresse de cacher,
afin de me donner une contenance, et
d' éviter une conversation dont je
craignois les suites ; je demandai la
permission à ce seigneur de me remettre à mon
métier : cela me donnoit lieu de baisser
la vuë, et je craignois au dernier point
celle du vieux marquis : il avoit,
quoiqu' âgé, un certain regard fixe, et qui
sembloit lire en vous-même. Soit préjugé,
soit crainte, toutes les fois qu' il
m' envisageoit, je m' imaginois que ses yeux me
disoient : ah ! Jeannette, Jeannette,
vous avez beau vous cacher, je vous reconnois.
Qu' on juge si j' étois à mon aise
avec une telle imagination.
Tout autre que moi, dans la circonstance
où je me trouvois, auroit prévû que
Mélicourt devoit revenir, qu' il avoit

p155

une lettre à me rendre, et sous quelque prétexte, se seroit absentée un moment pour donner des ordres à un domestique. On dit communément que la fille la plus simple est toujours très-habile, lorsqu' il s' agit des affaires qui interressent son coeur, j' avouë naturellement que je n' étois pas de ce nombre : il me sembloit que la moindre de mes démarches étoit suspecte ; et dans la crainte de me trahir, je donnois au hazard. Belle politique ! Je n' en sçavois pas davantage.

Le vieux marquis s' aprocha de moi, et me debitoit, le plus spirituellement du monde, des douceurs devant Madame De Geneval, qui, pour faire sa cour, y applaudissoit, peut être en enrageant. J' étois si distraite qu' à peine y répondois-je ; un sourire forcé étoit le plus souvent ma réplique. Avoüez, madame, disoit le marquis à la Geneval, en badinant avec un peloton de soye, que l' on n' a jamais vû un tein comparable à celui de madame la comtesse : faites-vous attention à la délicatesse de ses traits, et à ces petits trous qui se forment lorsque cette belle bouche veut dire le moindre petit mot ? Quelque inquiète que je fusse, je ne pouvois m' empêcher de soûrire de tems en tems de ces discours ; il n' y eut pas un de mes traits qui n' eût son apologie ; et,

p156

après n' en avoir échapé aucun, l' imagination de ce seigneur, plus vive que l' on ne devoit l' attendre de son âge, parut transportée en parlant de toutes les graces dont il me flattoit ; il me tint à ce sujet les discours les plus vifs : ils ne se ressentoient en aucune façon de son âge, et la façon dont il les énonçoit, auroit certainement fait impression à toute autre personne qu' à moi.

Le nom de pere d' un amant que j' adorois, donnoit au vieux marquis un tel crédit dans mon esprit, et il m' étoit devenu si respectable par la crainte, et par ce que je ressentois pour monsieur son fils, que je n' avois pas la force de contredire à bien des expressions que j' aurois bien sçû

interrompre ; je ne sçai ce que le marquis en pensoit, mais il me paroissoit que ma condescendance ne le faisoit pas cependant sortir d' une certaine bienséance : j' en sçavois gré à sa politesse, et elle me rassuroit. La Geneval étoit bien différente ; un rien la familiarisoit, et si je n' avois pas conservé un certain ton avec elle, ses petites badineries et les libertez qu' elle vouloit prendre, auroient occasionné assurément au marquis de sortir quelquefois des bornes-prescrites à la sagesse dont je me piquois ; mais je n' avois pas eu la même complaisance pour elle. En badinant

p157

sur mon métier, elle avoit malignement dérangé mon mouchoir, je l' avois regardée avec une sécheresse qui lui avoit fait comprendre que je n' entendois pas raillerie sur de certaines choses, et que je n' étois point d' humeur à souffrir de pareilles manières. Le ton que j' avois pris avoit fait rentrer le marquis dans les égards qu' il croyoit me devoir ; et depuis ce tems-là toutes les fois que j' ai eu occasion de le voir, il n' en est jamais sorti ; tant il est vrai qu' une fille vertueuse sçait imposer quand elle veut, et que, lorsqu' on lui manque, elle ne doit s' en prendre qu' à son peu de réserve. Les hommes cherchent à nous faire rire, et, sous ce prétexte, hazardent quelquefois trop. Malheur à une fille qui se défend en riant ; elle y perd toûjours. Le sérieux est le bouclier de la vertu. Heureuses celles qui sçavent s' en servir à propos ! Une autre chose contre laquelle les jeunes personnes doivent être fort en garde, c' est contre leurs semblables, et sur-tout de ne jamais lier amitié avec aucune femme, à moins qu' elles ne soient bien sûres de leur façon de penser. Le commerce d' une personne trop familière est souvent plus dangereux que celui d' un homme : le grand secret pour ne jamais en être la dupe, c' est de rompre tout commerce

p158

avec celles, qui, sous prétexte d' amitié,
font de certaines confidences, ou qui
entrent habilement dans de pernicieux
détails. Bien loin qu' une demoiselle profite
des lumières d' une personne de son sexe,
pour satisfaire une avide curiosité, à
laquelle on est malheureusement inclinée dès
qu' on commence à se connoître, l' on se
doit garder de tout ce qui peut donner de
certaines lumières. La curiosité est l' écuëil
de la vertu. Je ne sçauois trop le répéter :
toute fille qui veut sçavoir, ne tarde pas
à vouloir pratiquer.

Je commençois à me trouver très-embarrassée
des empressemens du vieux marquis
et des sots discours de La Geneval,
qui, pour lui plaire, flattoit sa manie,
lorsque Mélicourt, qui me croyoit seule,
et qui sçavoit que je l' attendois avec
impatience, entra, sans se faire annoncer,
avec une lettre à la main. Je restai pâle,
interdite, et à peine pûs-je me lever
pour le recevoir. Le vieux marquis qui
m' observoit, s' aperçût aisément de mon
trouble, mais sans en rien faire paroître ;
il se leva, et rendit le salut à l' amant de
sainte-Agnès, qui jugeant, aux marques
de distinction que portoit le marquis, de
sa qualité, fut très-respectueux. Madame
De Geneval qui n' avoit point encore vû
Mélicourt chez moi, et qui vid le peu

p159

de cérémonie avec laquelle j' en usois avec
lui, (n' ayant point distingué qu' elle ne
procédoit que de mon embarras) me
demanda à l' oreille si ce monsieur étoit de
mes parens, ou de mon pais ; je lui répondis,
avec beaucoup de distraction, que
oüi ; sur ce pied, continua-t' elle avec
une demie voix et qui sembloit être
proférée pour être entenduë, il faut l' arrêter à
souper. Je ne répondis à cette sottise (on
me pardonnera le terme) que par le silence.
On s' étoit rassis ; le vieux marquis
et Mélicourt étoient entrés en conversation.
Comme ce jeune provincial avoit beaucoup
d' esprit, il s' en tira fort bien,
et fut applaudi. Mélicourt, qui avoit autant
ses affaires à coeur que les miennes, de fil

en aiguille, conta l' histoire de sa maîtresse, et cela dans la vûë, sans doute, d' interresser le marquis en sa faveur ; celui-ci, qui ne cherchoit que les occasions de me connoître, et peut-être celles de me plaire, se tourna de mon côté, et me demanda si je m' interroissois beaucoup au sort de la belle religieuse. J' étois trop son amie pour hésiter à l' en assurer. Eh bien, madame, s' écria le marquis, je vous promets de bons offices ; je suis fort ami de Monsieur De qui peut tout dans de pareilles affaires. Monsieur, continua-t' il en adressant la parole à Méricourt,

p160

n' a qu' à se donner la peine de m' envoyer un mémoire bien détaillé, et je vous en rendrai, madame, bon compte. Je remerciai le vieux marquis avec un air d' empressement, qui lui fit connoître que je m' interressois vivement au sort de mon amie. Les gens de cour vous loüent de tout ; je reçus à ce sujet un compliment sur mon bon coeur. Méricourt joignit le sien, et comme l' entretien ne roula plus que sur ce sujet, je fus moins embarrassée qu' auparavant. Cependant la visite du vieux marquis commençoit à me devenir à charge, je ne sçavois de quel artifice me servir pour m' en défaire. J' avois une impatience extrême de sçavoir des nouvelles de son fils. Méricourt avoit, sans doute, à m' en apprendre. Que la contrainte est desagréable en pareil cas ! Je souffrois on ne le peut davantage, mais je devois prendre patience, je n' étois pas encore à la fin de mes embarras. Ma bonne et très-simple tante, qui, par un bonheur extrême se trouva dans mon anti-chambre, et à laquelle j' avois ordonné de ne laisser entrer personne sans m' en avertir, chose à laquelle elle avoit cependant manqué à l' égard de Méricourt, s' en souvint alors, et vint me dire qu' il y avoit un monsieur qui avoit dîné avec

p161

moi qui venoit me voir : je ne pus m' empêcher de rougir de la réminiscence, dans la crainte de quelque contre-tems cruel, je me levai et je sortis en faisant une excuse à la compagnie. C' étoit Saint-Fal ; un moment plus tard il entroit. Ah, ciel ! M' écriai-je : qu' alliez-vous faire ? Fuyez. Le vieux marquis est ici : juste dieu ! Qui l' auroit cru ? Reprit le comte, et qu' il se trouve chez vous bien mal-à-propos ; j' ai mille choses à vous dire ; je décampe, tâchez d' abreger cette visite, je reviendrai dès que mon oncle sera sorti. Quelle nouvelle du marquis ? Lui dis-je, en le conduisant jusqu' à la porte, il est fol, poursuivit Saint-Fal... dans le tems que le comte achevoit ces mots, et qu' il alloit ouvrir la porte pour se retirer, l' on frapa, je fus plus morte que vive. Ne seroit-ce point votre cousin ? M' écriai-je, car qui pourroit venir me voir que lui ? Si cela est, ajoutai-je, qu' il se retire. Ne le craignez pas, continua Saint-Fal, ce n' est pas lui sûrement. Plût au ciel que cela fût ! Nous trouverions bien le moyen de le dérober à son pere. Eh pourquoi me dites-vous cela ? Repris-je émuë. Qu' est-il donc arrivé ? Saint-Fal n' eut pas le tems de me répondre, on refrapa, je crus devoir le faire passer dans ma cuisine en attendant qu' on eût ouvert la porte, et il

p162

y entra. Pour moi, qui ai toujours été peureuse, et qui étoit d' ailleurs agitée de ce que venoit de me dire Saint-Fal, je rentrai dans mon appartement en ordonnant à Barbe d' aller ouvrir la porte. J' étois plus morte que vive, et je me remis à mon métier avec un trouble dont il n' étoit pas difficile de s' apercevoir. Le vieux marquis n' y faisant que trop d' attention s' aprocha de mon oreille avec un air de confiance, et me demanda si quelqu' un m' avoit donné du chagrin, ou si quelque raison secrette occasionnoit mon trouble, en m' offrant ses services au cas qu' il fût assez heureux pour que j' en eusse besoin. J' allois répondre à ce discours, lorsque Barbe annonça le duc de . Que

je suis malheureuse ! Me disois-je en moi-même, et en me levant pour le recevoir : est-il possible que les contre-tems naissent sous mes pas ? Je reçus cependant son compliment sans faire paroître de contrainte. L' on se rassit et l' entretien commençoit à rouler sur la guerre que le jeune seigneur faisoit au marquis, à cause de son goût et de ses attentions pour les jolies femmes ; lorsque Barbe entra toute effrayée dans ma chambre en criant au voleur. Nous nous levâmes tous ; je n' avois garde d' imaginer ce qui donnoit lieu à son effroi. Je lui demandai avec crainte, de quel voleur

p163

elle vouloit parler : au nom de Dieu, madame, s' écria-t-elle, que ces messieurs ayent la charité de passer dans la cuisine, peut-être que celui qui vient de sortir n' étoit pas seul, car il est descendu aussi fièrement que s' il n' avoit rien à craindre. Quelque troublée que je dût être en reconnoissant que la sortie de Saint-Fal de la cuisine où je l' avois prié d' attendre, et dont Barbe n' étoit pas instruite, occasionnoit ses clameurs ; quelque inquiète, dis-je, que je dût être, je ne pûs m' empêcher de rire intérieurement de la méprise. Il fallut cependant par honneur affecter de la frayeur, pour ne rien donner à soupçonner. Comme je ne jouois pas mal mon rôle, le jeune duc ne voulut pas souffrir, aussi-bien que le marquis, que je sortisse de ma chambre, et ils furent avec Mélicourt et Barbe faire la visite de l' appartement et de la cuisine ; il n' y eut ni coin ni recoin que ma trop crédule tante ne furetât. Dans cette recherche, on trouva un gant de castor à frange d' or ; le jeune duc s' en saisit et revint comme en triomphant vers moi : ma foi, madame, s' écria-t-il en riant, le voleur est un petit maître, et mérite assurément qu' on lui fasse grace, en faveur de son gant. Je tremblai qu' il ne fût reconnu : c' étoit celui de Saint-Fal qu' il avoit oublié ; heureusement qu' on n' y fit

p164

point d' attention. Le jeune duc, plaisant et voulant me divertir, dit cent choses agréables au sujet du voleur et du gant ; il fit la guerre à Barbe, et feignit de croire qu' elle avoit eu d' autres raisons pour crier ; il assura ensuite avec un grand sérieux, qui fit éclater de rire tout le monde, que l' homme qui s' étoit sauvé étoit assurément un amant, et que, si ma femme de chambre, ajoûtoit-il, (terme plus poli que celui de servante) en vouloit convenir, qu' on connoîtroit qu' il ne se trompoit pas.

Le ton avec lequel cette badinerie fut prononcée, et la figure de ma pauvre tante, qui faisoit un contraste charmant à la supposition, égaya l' entretien au point que j' enrageois d' être obligée de rire, malgré le peu d' envie que j' en devois avoir. J' en fus bien-tôt punie ; l' on vint avertir le vieux marquis que le tems qu' il devoit se rendre au château étoit arrivé. Je lus dans les yeux du jeune duc qu' il auroit bien souhaité rester encore quelque-tems avec moi, mais, comme je n' avois pas les mêmes raisons de le ménager que le vieux marquis, je fus assez ferme pour annoncer que j' allois écrire et profiter d' une occasion que m' offroit Monsieur De Mélicourt, pour rendre des lettres dont il vouloit bien se charger : ce moyen réussit,

p165

le duc et le marquis prirent congé de moi en m' assurant qu' il y avoit long-tems qu' ils n' avoient passé une journée si agréable. Je feignis de leur être obligée de leur politesse, mais dans le fond de moi-même j' aurois désiré que c' eût été la dernière qu' ils m' eussent fait l' un et l' autre.

Lorsque je fus seule avec Mélicourt, je lui demandai avec empressement la lettre du marquis. Je crains bien que vous n' en soyez pas contente, me dit-il en me la remettant, et je me trouve bien malheureux de vous avoir si mal servi pour la première fois. Ce début me fit trembler, et ouvrir avec précipitation le papier, il contenoit ce qui suit :

lettre.

Du marquis à Jeannette.

je suis surpris, mademoiselle, que vous preniez la peine de me rendre des comptes que vous ne me devez point. Je vous ai été trop attaché, pour desapprouver les complaisances qui semblent dûes à la qualité et au mérite de m le duc de . S' il pense comme j' ai pensé pour vous, j' aurai du moins la consolation d' avoir été le premier artisan de votre félicité ; je n' ai garde de

p166

consulter sur ce sujet mes intérêts, et encore moins de me plaindre. Le sacrifice ne seroit pas dans son entier, les reproches seroient encore moins de saison à cause de la délicatesse dont je me pique. Vous avez reçu le duc chez vous, vous avez été au spectacle avec lui, parce que vous avez crû le pouvoir faire ; le goût doit décider. Je vous souhaite, mademoiselle, plus de satisfaction qu' à moi : vous le méritez, et je me donnerai bien de garde de chercher à troubler votre nouvelle inclination par une présence qui vous seroit aussi à charge qu' elle seroit inutile. Je n' en ai pas davantage à vous dire. Adieu pour jamais.

le marquis de L V.

Juste ciel ! M' écriai-je en versant des pleurs après la lecture de cette lettre.

Se peut-il que l' on soit si injuste ? Et que tant d' amour soit payé de tant d' ingratitude.

Cruel ! M' écriai-je en jettant un triste regard sur cette lettre fatale. Que vous ai-je fait pour me rendre si malheureuse ?

Saint-Fal entra comme je prononçois ces mots, il fut attendri de ma situation. Ah !

Mademoiselle, s' écria-t-il en jettant des regards étonnez sur Mélicourt, qu' il ne connoissoit pas. Mettez un frein à votre douleur, elle ne sera que passagère ; pardonnez

p167

à celui qui vous la cause ; il ne vous offense que parce qu' il vous aime avec trop d' excès. Non, monsieur,

interrompis-je, il ne m' aime pas, et il ne m' a jamais aimée. Il devoit me connoître, mais puisqu' il doute de ma foi, je sçaurai la lui prouver. Au nom de ce qui vous est de plus cher, aidez-moi à fuir un climat que je déteste. Hélas ! J' avois bien raison de le redouter. Que j' étois folle, ma chère sainte-Agnès, poursuivis-je en levant les yeux au ciel, lorsque je vous ai quittée ! Que ne suivois-je la sage Lindamine ? Que ne m' échapois-je ? Mon coeur seroit en paix à present ; j' aurois appris peu à peu à me détacher du monde ; et s' il eût été dit que je düsse essayer des injustices, et cesser d' être aimée, du moins me serois-je accoutumée à chercher dans les pratiques du salut ma consolation. Voilà le fruit, ou pour mieux dire, continuai-je, la punition des égaremens d' une jeunesse trop étourdie. Ah ! Marquis ! Cruel marquis ! Réservez-vous ce coup à la trop vive tendresse que j' ai pour vous ? Je vous perds, vous me fuyez, je ne vous suis plus rien ! Pardonnez, cher amant, aux chagrins que je vous ai causé, et au malheur que j' ai eu de vous déplaire ; vous en serez assez vengé, j' en mourrai de regret !

p168

Saint-Fal, toujours tendre et délicat, se montra toujours généreux. Au lieu de profiter de l' occasion qui sembloit favorable à son amour, il fit tous ses efforts pour disculper son cousin et pour me conserver les sentimens d' amour, dont ma douleur extrême ne donnoit, hélas ! Que trop de preuves. Pendant deux jours encore que durèrent mes transports, il fut assidu et fidèle à cet honneur desintéressé, dont il se piquoit. Mélicourt, qui avoit ses affaires particulières, aidoit à me rendre plus tranquile dans le tems où il pouvoit me voir, mais l' on travailloit inutilement à mon repos, je n' en pouvois plus espérer que de la mort. Le marquis ne reparoissoit plus, l' on m' avoit enfin avoué qu' il étoit allé joindre son régiment qui devoit servir en Allemagne où la guerre se faisoit pour lors. Que ne devins-je point à ces affreuses nouvelles ! Je ne voulois

voir personne. Saint-Fal, le complaisant Saint-Fal, épuisait enfin la bonté de son caractère : à peine le pouvois-je supporter ; il n' y avoit que le vieux marquis que je n' osois congédier, à cause de cet empire dont j' ai parlé ; mais j' étois si triste, que, sans qu' il en pénétrât la cause, il n' étoit pas possible qu' il ne s' aperçût de mon changement ; cependant il avoit la complaisance de se conformer à mon humeur.

p169

Pour le jeune duc, il ne sçavoit sur quel pied danser, je l' avois si mal reçu le lendemain du jour qu' il étoit venu chez moi, quoiqu' il m' eût apporté une forte gratification qu' il m' avoit fait obtenir, et qui donna lieu à une terrible équivoque dont je parlerai autre part. Je m' étois expliquée au sujet de ses visites avec tant de fermeté qu' il n' osoit me revoir que très-rarement, malgré cet air aisé qui lui étoit si naturel, ce qui prouve à quel point est le pouvoir d' une femme lorsqu' elle vous enchaîne par les liens de l' amour ; sa tyrannie est extrême, et l' on s' y soumet d' autant plus servilement, que la crainte de déplaire est le fondement de cet empire. Le jeune duc, le vieux marquis et le tendre Saint-Fal, étoient dans ce cas, et d' autant plus à plaindre que leur ardeur n' étoit flattée d' aucun espoir. Huit jours s' étoient déjà passés sans que j' eusse pû me résoudre à prendre encore aucun parti ; tantôt je voulois aller me renfermer dans un couvent, un moment après, rejoindre ma famille, me jeter aux pieds de mon pere ; et pour me punir de ce que j' apellois alors égarement, reprendre l' état servile dans lequel j' étois née : vingt fois j' avois été à la veille d' avouer à ma tante que j' étois sa nièce ; la vanité seule avoit empêché cet aveu. Enfin,

p170

le neuvième, j' écrivis à Saint-Fal pour le prier de se rendre chez moi de

bonne heure. Mon parti étoit pris. Combien de larmes ne m' en avoit-il pas coûté ! Mais ma vertu avoit triomphé, j' étois résoluë de me jeter dans un cloître, et de profiter des offres réitérées de services de Saint-Fal, pour m' assurer un état de religieuse que je voulois embrasser. Qu' une fille à mon âge se connoît peu, et qu' elle doit être sur ses gardes, lorsqu' elle a des raisons pour brusquer un établissement ! Nous avons la foiblesse de donner souvent dans l' extrême ; un dépit amoureux, l' inconstance d' un amant, ou d' autres raisons semblables, égarent l' esprit, ou pour mieux dire, le jugement. Dans cette yvresse une jeune personne se détermine, elle épouse un rival sans inclination, ou elle se cloître sans goût. Qu' en arrive-t' il ? La létargie cesse, on se reconnoît, on voit avec horreur le pas qu' on a fait, l' état dans lequel on s' est engagé ; le seul remède est la douleur, les larmes ; on apelle la mort à son secours, on est jeune, elle est longue à venir, et l' on meurt mille fois avant que de mourir. Qu' on me pardonne ces réflexions, j' écris pour mon sexe, je l' ai annoncé ; je ne sçaurois trop lui prouver que le seul bien qu' il doit envisager, c' est la sagesse ; lorsqu' on la conserve,

p171

on ne court aucuns des dangers dont je viens de parler, elle empêche qu' on ne s' y précipite, parce qu' elle ne vous y expose jamais. Saint-Fal m' étoit trop attaché pour ne pas voler à mes ordres. Dès que je l' aperçus : venez, monsieur, venez, lui dis-je, mettre le comble à vos bontez, je ne compte dans le monde que sur vous. Dois-je me flatter que ce n' est pas vainement ? En devez-vous douter, reprit-il, avec un air qui prouvoit sa sincérité ? Parlez, belle Jeannette, il n' y a rien qui me paroisse impossible pour vous donner des marques de mon zèle ? Faut-il aller joindre le marquis, lui reprocher son injustice, l' obliger ? ... non, continuai-je avec plus de tranquillité qu' il n' en devoit attendre. Monsieur votre cousin a les yeux dessillez, l' amour l' aveugloit, il a senti la distance

qu' il y a de lui à moi ; il a rougi de ses foiblesses, il les répare en m' abandonnant. Je l' aime encore trop pour condamner un procédé qui pouvoit être plus doux, mais je respecte jusqu' à ses rigueurs : n' en parlons plus, cher comte, ajoutai-je, en ne pouvant m' empêcher de verser des pleurs : il faut oublier ces heureux momens où je me repaissois d' une trop flatteuse illusion, et réparer, par une vie plus convenable, tous les égaremens dans lesquels une folle

p172

passion m' avoit plongée. Mon dessein est de me jeter dans un couvent, sous le nom le plus commun, et d' humilier une vanité à laquelle j' ai trop laissé prendre d' empire ; le ciel, qui aura pitié de ma jeunesse, et j' ose dire, de mon innocence, me prêtera des forces pour éviter les liens cruels dont je suis obsédée ; je le prierai sans cesse d' arracher de mon coeur une image trop profondément gravée ; mes larmes répandues continuellement à ses autels, le toucheront, et l' engageront peut-être à me donner une paix dont je suis, hélas ! Actuellement bien éloignée ! Ces mots furent prononcés avec tant de larmes, que le compatissant Saint-Fal en fut attendri, jusqu' à donner des marques de la même foiblesse. Après m' avoir renouvelé combien il étoit sensible à ma douleur, il me remontra, avec toute la vivacité possible, combien le parti que je voulois prendre étoit peu convenable, et le risque que je courois de me rendre malheureuse le reste de mes jours. Il me fit observer avec adresse que cet état étoit incompatible à mon humeur, et que je n' aurois pas plutôt fait des voeux que j' en serois au desespoir. Il me fit un portrait sensible d' une religieuse sans vocation, me representa avec énergie les tourmens perpétuels que son antipathie lui causoit à tous les instans,

p173

détailla sa dépendance, ses humiliations

qui croissoient à chaque jour ; il fut jusqu' au point d' y interresser le salut, et de le mettre en doute. Après tant de pas faits pour s' en assurer, enfin il parla comme un homme inspiré, et s' il ne m' ébranla pas, il ne laissa pas au moins de me causer beaucoup d' émotion.

Saint-Fal avoit des raisons pour tâcher de faire évanouir mes idées de retraite, il espéroit, cela est bien naturel. Il passa ensuite des desagrémens et des dangers qu' il m' avoit presentez, à un état mitoyen qui tenoit de la retraite et du monde. à quoi sert, me dit-il, de se rendre esclave lorsqu' on peut vivre dans l' état d' indépendance ? Le cloître est un secours certain pour les ames timides ou enclines à broncher, elles font admirablement bien, en se renfermant, de s' ôter des occasions qui pourroient peu à peu les engager dans le vice. Mais vous, belle Jeannette, dont l' esprit est fait, que la plus austère vertu soûtient, à quoi sert que vous vous armiez contre des attaques imaginaires, et que vous contraigniez le fond de votre humeur qui n' est point fait pour languir éternellement dans un cloître ? Cette humeur vous donne aujourd' hui un dégoût affreux pour le monde ; eh bien, satisfaites-la, quittez-le, mais n' y renoncez pas, afin que si ce goût trop

p174

hâté change, que vous n' ayiez aucun sujet de vous repentir : qui vous empêche de vivre dans un quartier reculé, de feindre un départ, de vous y donner sous un nom supposé, et de n' y voir personne ; je serai le premier à me bannir de cet asyle qui deviendra charmant dès que vous y serez. Que sçavez-vous, belle Jeannette, si au bout d' un certain tems, le marquis, aprenant son injustice, ne viendra pas à vos pieds vous jurer... ah ! Quand il seroit vrai qu' il changeroit de résolution, et qu' il reviendrait à moi, interrompis-je, jamais je ne reverrois un homme capable de m' avoir soupçonnée. Non, comte, j' aurois conservé mon amour pour cet ingrat, je l' aimerois encore plus que ma vie, qu' il voudroit vainement me revoir. Je vous le répète, je ne varierai jamais sur cet

article : mon parti est pris, et rien au monde n' est capable de me le faire changer. Saint-Fal, au lieu de me contraindre, feignit d' entrer dans les raisons que j' avois alléguées ; il convint que son cousin méritoit la fermeté que je faisais paroître à son égard ; mais il persista sur la manière dont je devois me détacher de lui. Votre esprit est actif, me dit-il, charmante Jeannette, et le coeur est trop de moitié de cette vivacité pour demeurer dans l' indifférence ; quand je supposerois qu' elle pût succéder

p175

à un amour si tendre, ce coeur la vaincroit bien-tôt ; il est fait pour aimer, il aimera toujours. Plût au ciel, qu' en changeant d' objet, il se souvînt que vous avez dans le monde un amant... le comte alloit, sans doute, parler de lui, lorsque ma tante entra dans ma chambre éclairant quelqu' un qui la suivoit, et que je reconnus d' abord pour le jeune duc : au moins, madame, s' écria-t' elle en entrant, ne me grondez pas ; j' avois refusé monseigneur (c' est ainsi que la bonne Barbe apelloit tous ceux qui avoient de l' or sur leurs habits) mais il m' a dit qu' il avoit à vous parler de chose de conséquence qui ne souffroient aucun retardement. Je me levai pour recevoir cette visite, elle me venoit bien mal-à-propos ; j' avois les yeux rouges, et il n' étoit pas difficile de connoître que j' avois pleuré. Eh, mon dieu ! S' écria le jeune duc, en me faisant rasséoir ; auriez-vous déjà pris le sujet qui m' amène ? à la tristesse qui paroît sur votre physionomie, je n' en doute pas : mais, en vérité, madame, cela ne doit pas vous inquiéter à ce point ; vous avez des amis qui vous donneront des preuves de leur attachement. N' en doutez pas, madame, et Saint-Fal qui me connoît, continua ce seigneur, vous dira que je prens chaudement les intérêts de ceux ausquels je suis attaché.

p176

Ce discours me surprit. Que seroit-il arrivé, me dis-je en moi-même, qui me mette dans le cas d' avoir besoin de protecteur ? Je cachai, autant que je le pus, mon trouble, je n' osois me défendre de ne rien sçavoir, dans la crainte de donner lieu au duc de me demander la cause des pleurs dont il s' étoit aperçu. J' usai d' adresse et je le priai de me faire part de ce qui me regardoit, comme si je n' en fusse pas informée, afin de concilier son raport avec ceux qui m' avoient été faits, pour mieux juger du fond que j' y devois faire. C' est une badinerie, me dit-il, qui ne doit point vous allarmer, on sçait se prêter dans ce païs, et il ne s' agira que de donner un bon tour à la chose. Il est vrai qu' en examinant de près cette affaire, elle pourroit bien faire quelque peine à toute autre personne qu' à vous, madame ; mais ce n' est pas dont il est aucune question à present, et l' on n' auroit pas beau jeu à vous tracasser, vous trouveriez dans le marquis de L V, Saint-Fal et moi, des gens qui ne le toléreroient pas. Je gage que le comte est de mon sentiment. Ce discours ne faisoit qu' irriter mon inquiétude et ma curiosité ; Saint-Fal, qui d' un coup d' oeil me pénétra, et qui étoit fort familier avec le duc, entra dans mon idée, et lui demanda s' il avoit juré de me

p177

donner de l' inquiétude, en me faisant attendre si long-tems à me circonstancier cette histoire. à dieu ne plaise, reprit le duc en prenant place, je croyois avant toute chose devoir rassurer madame : voici le fait ; on a pû le détailler d' une autre manière, mais on peut compter sur ce que je vais rapporter, je le tiens d' original. Il y a deux heures, me dit le duc, qu' une femme, à peu près de votre âge, mais moins belle que vous, accompagnée d' un homme, s' est fait annoncer chez moi sous votre nom à l' issuë de mon dîner. J' étois en compagnie, et dans la confiance que c' étoit vous, madame, je suis sorti précipitamment de table pour vous aller recevoir ; mais quelle a été ma

surprise ! En reconnoissant mon erreur. Vous n'êtes pas le seul, m'a dit cette comtesse des Roches, que mon abord a surpris, le préjugé où vous êtes pour une femme qui s'est appropriée, je ne sçai pourquoi, mon nom, fait trouver extraordinaire que je vienne le lui disputer et me plaindre de ce qu'elle tuë de sang froid mon mari, que j'ai l'honneur de vous présenter, et de ce qu'elle obtienne des graces en cette considération. Vous devez vous imaginer à quel point j'ai été étonné de ce début ; mais, mon dieu, ai-je répondu à cette femme, vous m'embarrassez cruellement,

p178

et je ne sçai que croire de l'assurance avec laquelle vous me parlez, sous le nom d'une personne que je considère très-fort, et que je connois de même. Le comte des Roches a repris alors la parole, et m'a dit très poliment, qu'il ne doutoit pas que celle pour qui je m'étois intéressé ne portât le même nom que lui, qu'il sçavoit qu'il y avoit plusieurs officiers dans les troupes du roi qui en avoient un semblable ; mais que ce qui le surprenoit, étoit que malgré qu'il se fût présenté, et qu'il prouvât qu'il existoit, qu'on le voulût mort jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de son régiment, auquel on alloit écrire, à ce qu'on lui avoit assuré, pour vérifier cette singulière contestation ; qu'en attendant, on lui avoit signifié qu'on avoit donné son emploi à un autre, et que quand même il seroit vrai que la nouvelle de sa mort fût fausse, il seroit difficile de changer les choses : le comte a ajoûté qu'il étoit d'autant plus en colere contre la personne qui lui avoit joué ce tour, qu'il étoit venu exprès à la cour pour obtenir une gratification dont il avoit besoin pour aller aux eaux, et dont il n'osoit plus se flatter après celle qui avoit été donnée, quoique ce fût à fausses enseignes : il a fini par me supplier de trouver bon qu'il se plainnît au bureau, n'ayant

p179

pas voulu encore le faire, sachant que je m'interressois pour la fausse ou la vraie comtesse des Roches, en m'offrant cependant de se taire, si j'avois des raisons pour que cette aventure passât sous silence, comptant que je pourrois par mon crédit le dédommager du tort que cette affaire lui faisoit.

Pendant que le jeune duc détaillait cet événement, Saint-Fal se rongeoit les ongles, et sembloit rêver profondément. Pour moi, je tombois des nuës, et je trouvois qu'il n'y avoit que moi seule dans le monde à qui il arrivât des aventures aussi extraordinaires. Le jeune duc poursuivit ainsi.

Vous ne devez pas douter, madame, continua-t-il en me regardant fixement, de l'embarras où je me suis trouvé à la prière de cet homme. Ma réponse m'a paru tellement importante, que j'ai crû devoir la remettre au lendemain. L'officier s'est retiré en me protestant qu'il attendroit mes ordres, et je suis venu sur le champ, madame, pour savoir de vous comment je dois me gouverner dans cette affaire. Elle est ridicule, je vous l'avouë, ajouta ce seigneur, mais encore faut-il prouver au bureau qu'on ne lui en a pas imposé, et que si l'officier et sa femme portent votre nom, il n'est pas moins effectif que

p180

vous êtes telle que je vous ai déclarée dans le mémoire que j'ai présenté pour vous ; il ne faut autre chose pour vérifier cette affaire, que de déclarer où monsieur votre mari est mort afin qu'on y écrive, et qu'on connoisse que vous êtes véritablement veuve de m le comte des Roches.

Saint-Fal qui vit l'embarras terrible dans lequel ce discours me plongea dont il étoit, à dire le vrai, la cause par son imprudence, répondit avec un ton ironique, qui me surprit, que la chose seroit bien-tôt prouvée, et que ce comte et cette comtesse avoient bien l'air de fourbes, qui, par un manège adroit, vouloient, sans doute, escroquer quelqu'un, et qu'avant qu'il fût deux heures, je donnerois des preuves de ce que

j' étois ; mais que pour lors j' avois à sortir ;
que je n' osois, par politesse, lui dire
que j' avois une affaire indispensable. Mon
dieu ! Madame a le plus grand tort du
monde de faire ces façons avec moi,
interrompit le duc, elle sçait à quel point je
lui suis attaché, je serois au desespoir de
la gêner un instant, et je serois trop
heureux qu' elle voulût en user avec moi assez
librement pour me renvoyer quand elle a
ses raisons pour me pas voir. Je conçûs
par le discours de Saint-Fal qu' il imaginoit
cette ruse pour me parler en secret, et
j' en sus de moitié avec toute la politesse,

p181

que je crûs convenable, pour ne pas faire
sentir au duc qu' il m' embarrassoit. Il prit
sur le champ son parti, sortit avec le
comte qui lui en donna l' exemple, en me
donnant un coup d' oeil qui signifioit qu' il me
reverroit, et je me trouvai seule enfin, si
on peut l' être avec cent réflexions plus
chagrinantes les unes que les autres.
Tant de traverses, coup sur coup, me
jettoient dans un abattement si cruel que
j' en perdois jusqu' à l' usage de penser.
Saint-Fal arriva comme les pleurs
commençoient à s' ouvrir un passage. Il étoit
tems ; à peine pouvois-je respirer. Je viens à
vos genoux, belle Jeannette, s' écria le
comte en rentrant, vous marquer le desespoir
où je suis de l' affaire que mon imprudence
vous occasionne aujourd' hui, je n' avois
garde d' imaginer que l' on en feroit l' usage
que le duc m' a appris, et si j' avois pû
sçavoir les démarches qu' il a faites, pour vous
faire obtenir cette malheureuse gratification,
j' aurois assurément été au-devant de
sa bonne volonté, et j' en aurois prévû les
suites. Le mal est fait, comte, repris-je,
en l' obligeant à se relever, et vous en
êtes moins la cause que la destinée cruelle
qui me poursuit ; mais ne perdons pas en
vains discours un tems précieux. Vous
voyez que cent raisons pour une m' obligent
à fuir, donnez-moi la dernière marque

p182

d' amitié, en ne m' abandonnant que lorsque je serai dans un cloître. Je suis prêt à vous obéir, reprit Saint-Fal en soupirant, je conviens qu' il est de la prudence de vous retirer ; mais si vous vouliez vous en rapporter à moi (et vous le devriez dans le trouble où vous êtes) je vous mettrois en lieu où vous seriez à l' abri de tous les événemens, et où vous seriez du moins vôtre maîtresse. Je me récriai le plus que je pûs contre cette proposition ; j' assurai le comte que je m' étois trouvée trop mal, de m' être abandonnée jusques-là à moi-même, pour tenter une seconde épreuve peut être plus fatale. Saint-Fal ne combattit plus que foiblement ce dessein, mais il me remontra qu' il falloit, en attendant que l' on eût cherché un couvent, que je me retirasse quelque part. Je trouvai la proposition raisonnable, d' autant plus qu' il me fit remarquer, qu' en attendant que je prisse le voile, je serois pensionnaire, et que mes meubles qui étoient à moi, et qu' il feroit transporter, me feroient honneur, et serviroient à me faire recevoir plus agréablement. Que cet aimable ami étoit adroit, et qu' il sçavoit l' art de persuader ! Il me prenoit par la vanité, et me faisoit, pour ainsi dire, envisager imperceptiblement les agrémens qu' une fille a lorsqu' elle

p183

entre dans un couvent bien nippée. Il réussit. Toutes ces choses ne me firent, il est vrai, qu' une impression légère, mais je m' y arrêtai. L' orgueil ne perd jamais rien de ses droits ; il est de tout âge, s' insinüe dans tous les caractères ; et l' expérience nous prouve, que par une superbe ostentation, nous voulons encore le faire succéder après nous. Notre conférence dura plus d' une heure, et il fut décidé que je ne partirois que le lendemain ; que pour donner le change à la Geneval, dont nous avons tous les lieux du monde de nous défier, Saint-Fal lui diroit que me trouvant trop étroitement logée, j' avois retenu une maison, qui se trouvant vacante m' engageoit à la meubler

sur le champ, et à y loger. Nous prîmes cette précaution, afin que cette femme, qui causoit souvent avec le vieux marquis, n' allât point faire quelque discours qui le fit tenir sur ses gardes, en cas qu' il dissimulât avec moi. Je ne pouvois m' empêcher de l' en soupçonner. Il ne me regardoit jamais que je n' entrevisse dans son coup d' oeil un air fin, qui me troubloit toutes les fois que cela arrivoit. L' on verra bien-tôt que, malgré ma jeunesse, j' étois claire-voyante. être femme et fine, est à peu près la même chose.

p184

à vingt ans, il est bien rare qu' il s' en trouve d' innocentes. Mais finissons ; la sincérité n' est pas du goût de mes semblables : elles la desaprouveroient. Les choses furent exécutées de point en point, comme il avoit été résolu. On démeubla le lendemain dès le grand matin ; mais au lieu de porter les meubles où l' on avoit supposé à la Geneval, un valet de chambre du comte les fit charger sur des voitures retenues, et conduire à Paris. Une heure avant que de partir, j' envoyai chercher Mélicourt, auquel je fis confiance de mon voyage, et des raisons qui m' y engageoient, en lui promettant que dès que je serois logée, je lui écrirais ma demeure, afin qu' il vint me voir. Il fut sensible à cette attention, et m' assura qu' il ne manqueroit pas à son retour de me rendre visite. Il m' aprit que son affaire prenoit un bon train, qu' il espéroit, avant la fin du mois, que sainte-Agnès seroit relevée de ses voeux. Je l' en félicitai de tout mon coeur, et je lui dis que dès que je serois plus tranquille, j' écrirais à cette chere amie, et qu' en attendant je le priois de lui mander qu' il n' y avoit personne au monde qui l' estimât plus que moi. L' on ne fait guères de démarches secrettes

p185

qui ne soient troublées d' incidens desagréables.
J' étois dans une chaise de poste que
le comte m' avoit prêtée, pour l' aller
joindre, car il avoit parti le premier,
et je remerciois en secret le ciel
qui permettoit que j' eusse pris le large
sans aucun obstacle, lorsqu' en tournant
vers la grande allée, je passai à côté du
vieux marquis qui revenoit dans son
carosse de la ville. Je pâlis jusques au
fond du coeur, et je ne pus douter qu' il
ne m' eût fort bien reconnuë, car il me
regarda fixement, et me fit un sourire.
Je ne sçai ce que ma phisionomie lui dit.
Je le perdis alors de vûë. Ma chaise
alloit grand train, et je me flattai que
j' en serois quitte pour la peur.
Quelque court que fût le voyage, je
trouvai le tems de faire des réflexions,
je m' accôutumoïs plus aisément aux traverses
continuelles de ma vie, qu' au changement
du marquis. Il ne m' aime plus, m' écrivois-je,
il m' abandonne à mon sort ! Fatale passion !
Pourquoi vous ai-je donné un si cruel
empire dans mon coeur, me disois-je ?
Pourquoi ne puis-je l' en arracher ? Et
s' il est dit que je sois faite pour
aimer, que ne reconnois-je les soins du
plus délicat, et du plus complaisant des
hommes ? En suivant cette idée, l' amour
qu' on a pour soi-même me faisoit observer

p186

combien je serois heureuse, si je pouvois
parvenir à rendre justice au mérite
du comte ; je me le representois avec
cet air de franchise et de bonté dont il
assaisoïnoit tous les services qu' il me
rendoit ; je ne pouvois m' empêcher de faire
attention à une figure agréable et
prévenante ; j' admirois son desinterressement et
ses façons nobles d' obliger ; je soupirois
ensuite, il sembloit que je me donnasse
des raisons pour lui rendre justice. Je le
mettois en parallèle avec le marquis, l' un
me sembloit un ingrat, l' autre un amant
tendre et fidèle. Voilà ce que je pensois
quand il parut au bout du cours, où il
m' attendoit avec un carosse de remise :
précaution qu' il avoit prise, afin de
dérober à tout le monde l' asyle qu' il m' avoit

préparé.

J' étois si remplie des idées que je m' étois faites sur son chapitre, que je le regardai avec des yeux, et que je lui tins des discours qui ne m' étoient pas ordinaires. La manière dont il y répondit, au lieu de me faire remarquer que j' y donnois lieu, acheva de me plonger dans une yvresse que le seul trouble de mon esprit occasionnoit. J' entrai familièrement dans le détail de l' appartement qu' il m' avoit loué, comme si je fusse accoutumée à n' avoir rien de caché avec lui ; il m' aprit

p187

qu' en attendant que je fusse meublée dans un joli appartement qu' il m' avoit retenu, j' allois descendre dans un hôtel garni, où je serois fort bien. Je le remerciai avec les termes les plus obligeans, de tant de soins et de peines. Hélas, que j' étois cruelle ! Je renouvellois la blessure que le caprice de l' amour, plutôt que mes charmes, avoit fait dans son coeur, et que la raison auroit peut-être guéri peu à peu. Que l' époux que j' aime plus que ma vie pardonne cette pitié généreuse. Y a-t' il quelqu' un dans le monde qui la refuse à un homme qui s' en est toujours montré si digne ? Nous soupâmes le comte et moi ensemble tête à tête, je n' étois point de mauvaise humeur, et il étoit comblé du changement prodigieux qu' il remarquoit en moi. Il m' a avoué depuis, que l' idée qu' il avoit que je voulois éprouver sa sagesse et sa façon de penser pour me décider pour le cloître, en cas qu' il parût avoir de certains empressements, l' avoit seule retenu et empêché de se jeter vingt fois à mes pieds, pour me marquer les transports que lui causoient mes bontés. Que cette crainte étoit délicate, et quelle augmenta mon estime ! L' on voit bien peu d' hommes garder ces ménagemens. Une femme est bienheureuse

p188

quand elle s' en attache d' aussi parfaits.
Le lendemain Saint-Fal me conduisit à mon appartement : il étoit composé de quatre pièces. Ma chambre étoit si embellie, et si différente de celle de Versailles, qu' à peine en connus-je les meubles : je ne pûs m' empêcher de gronder le comte de cette augmentation de dépense ; il s' excusa en me disant qu' il ne l' avoit point ordonné, mais que ce que je voyois de plus étoit le reste de mes meubles de Versailles qui n' avoient pas pû tenir place dans cet endroit ; il avoit toûjours des raisons si valables à me donner, qu' il me fâchoit quelquefois de ce que je n' avois rien à y répondre. Voilà à quoi sert l' esprit, et c' est en avoir beaucoup que de soustraire l' humiliante obligation de remercier ; c' est obliger doublement. Saint-Fal passa encore une partie de la journée avec moi ; il s' occupa à me faire remarquer les titres de plusieurs livres nouveaux dont il avoit augmenté ma bibliothèque, et qu' il me conseilloit de lire, disoit-il, pour me dissiper, afin de me mettre en état de me décider plus librement. Après m' avoir demandé la permission de souper avec moi, ce que je ne me sentois pas la force de lui refuser, quoique je me representasse, on ne peut pas mieux, que cela n' étoit pas dans les

p189

régles de la décence, il me demanda, pendant que ma bonne tante mettoit le couvert, s' il étoit assez malheureux pour me contraindre, ou si j' avois si peu de confiance en lui, que je n' osasse lui parler des choses qui me faisoient plaisir ? J' avouë que cette question m' embarrassa, et que je ne touchai point au but. Le comte avoit l' art de me deviner. Vous êtes adorable, me dit-il en me pressant respectueusement les mains, voilà deux jours que j' ai jouï du charme de vous voir, et vous ne m' avez point parlé du marquis. En me disant ces mots, l' adroit Saint-Fal me regardoit fixement : il vouloit sonder le gué, connoître si je l' aprouvois, ou si le dépit seul contre mon

amant m' empêchoit d' en parler. Je rougis à sa demande, mon coeur me representa mon ingrat avec tous ses charmes, et me le dépeignit avec toute sa barbarie. Que vous êtes cruel ! Répondis-je avec un air d' inquiétude, pourquoi me faire ressouvenir d' un homme que vous sçavez que je veux oublier ? Quelle satisfaction trouvez-vous à me replonger dans des réflexions qu' il me coûte tant d' éloigner ? D' où vient voulez-vous que je pense au marquis ? Songe-t-il encore à moi ? Non, non, cher comte, continuai-je avec un peu d' émotion, il n' y a rien qu' il n' y paroisse,

p190

il me quitte sans me voir, il part sans me donner le moindre espoir de retour ; il fait plus, il me dit un adieu éternel... ah ! Je ne suis que trop convaincuë que je lui suis à present autant indifférente, que je lui étois chère autrefois. Peut-être, hélas ! Soupire-t-il à present auprès d' une autre femme, à laquelle il jure une ardeur éternelle ? ... cet hélas et ce soupir, interrompit Saint-Fal, qui connut que j' allois m' affliger, prouvent ce que je voulois sçavoir : oüi, Jeannette, belle Jeannette, vous aimez plus que vous ne vous l' imaginez. Le marquis sera toûjours chéri, et son cousin toûjours malheureux. Vous venez de prononcer mon arrêt, je le respecte et je vous donnerai des marques, avant qu' il soit huit jours, que je vous aime plus que vous n' aimez votre amant, et en vérité c' est caver au plus fort. Ce que venoit de me dire le comte m' interessa. Quelles marques devez-vous donc me donner si convaincantes et si brèves, repris-je ? Et quel raport doivent-elles avoir avec le marquis ? Autres preuves de ce tendre amour, poursuivit Saint-Fal en se forçant à sourire, vous ne seriez point curieuse au point où vous le paraissez, si mon discours n' avoit interessé que moi seul : pour vous en punir, ajoûta-t-il agréablement, je ne vous dirai rien que

p191

vous ne m' ayez promis de ne songer au couvent, dont vous me parlez à toute heure, qu' à mon retour. Comment, m' écriai-je, vous allez partir, et m' abandonner sans que vous m' ayez remise dans un cloître ? Que cette crainte seroit obligeante, reprit Saint-Fal en soupirant, dans d' autres circonstances ! ... hé, comte, continuai-je ! Quel plaisir trouvez-vous à m' humilier ? Pourquoi douteriez-vous de l' amitié que j' ai pour vous, que je vous dois, et dont vous êtes si digne ? Mais ne vous plaisez plus à m' allarmer ; quel est donc ce voyage que vous devez faire, et le mystère à l' éclaircissement duquel vous mettez une condition ? Au nom de Dieu, ne me mettez pas plus long-tems en suspens. Hé bien ! Adorable Jeannette, il faut donc parler, me dit-il en levant les yeux au ciel ? Mon devoir m' apelle à l' armée, j' y dévrois être depuis huit jours, mais je n' ai pû me résoudre à vous laisser dans un lieu où vous couriez des inquiétudes et des dangers : le mystere est, que je verrai le marquis, et qu' avant huit jours, vous aurez peut-être de ses nouvelles. Voilà l' énigme. Je connois trop le caractère de mon cousin pour révoquer en doute, que lorsqu' il vous sçaura éloignée du duc, et qu' il fera réflexion sur l' injustice

p192

de ses soupçons, il n' expire de regret du procédé avec lequel il en a usé avec vous, j' en suis presque assuré. Jugez après cette présomption, si je suis à mon aise, et si je me sépare de vous à regret. Que l' amour et l' espoir ont de puissance sur un coeur prévenu ! Le comte ne m' eût pas plutôt fait entrevoir que j' étois toujours aimée, et que mon amant reviendrait à moi, que j' avalai à longs traits la douceur de cette idée flatteuse. Je ne fus plus si allarmée de ce départ que je venois de craindre : mon esprit, allant plus vite que la poste même, faisoit arriver Saint-Fal à l' armée devant vingt-quatre heures ; il joignoit le marquis, assistoit à l' entretien de ces deux amis, voyoit le repentir de mon amant, et le pardonnoit

avant qu' il eût demandé grace. Le souper qu' on servit interrompit à propos une conversation qui alloit me gêner. Saint-Fal toujours complaisant, toujours délicat, feignit de ne point s' apercevoir de ce qu' il ne démêloit que trop ; il m' entretint du plaisir qu' il se faisoit de recevoir de mes lettres, puisqu' il avoit, disoit-il, la permission de m' écrire, et l' espérance de recevoir des réponses : il s' abstenoit de me parler du marquis ; un moment auparavant je lui avois fait un procès de m' en faire ressouvenir, et si je m' étois cruë je l' aurois querellé de ce

p193

qu' il m' obéïssoit si bien. Amour cruel ! Fatale passion ! Dans quel dérangement ne portes-tu pas un coeur trop foible et trop sensible à tes coups ? Il n' y a qu' un instant que j' étois indifférente, j' avois été deux jours sans parler de mon amant, cela ne m' avoit rien coûté, parce que je le croyois indifférent. L' espoir me ranime, je crois qu' il m' aime encore, et je veux qu' il ne soit plus question que de lui. Ne voilà-t-il pas un véritable titre d' *égaremens* ? L' esprit et le coeur ne sont-ils pas de moitié de ses desordres de jugement ? Le trait m' est échappé, je n' en dirai pas davantage. Saint-Fal me fit enfin ses adieux, quelques soins qu' il se donnât pour me cacher ses larmes, je les vis couler, je ne pus m' empêcher d' en être attendrie ; je lui fis toutes les amitez dont j' étois capable pour le consoler, il en fut si satisfait qu' il me renouvela les assurances les plus précises de son desinterressement, et de l' ardeur qu' il avoit de travailler sincérement à mon bonheur. à peine fut-il éloigné que je le fis rapeller ; j' exigeai de lui qu' il ne feroit aucune démarche en ma faveur auprès du marquis ; malgré la tendresse dont j' étois prévenuë pour lui, mon petit coeur étoit piqué, il étoit haut et ne pouvoit penser qu' il avoit été offensé sans

p194

vouloir s' en ressentir. La crainte que j' eus que le comte, sous prétexte de me servir, ne fit quelques pas qui me compromît, me fit prendre une précaution assez singulière ; pour être sûre de mon fait, si mon amant avoit à revenir, je voulois ne le devoir qu' à son amour. Pour cet effet, je liai Saint-Fal par la parole d' honneur ; je lui fis promettre qu' il me manderait avec la franchise d' un honnête homme, tout ce qui auroit rapport à moi, sans supprimer par égard, ou par aucun autre intérêt, aucune des circonstances qui me regarderoient. La réponse qui me fut faite parut si sincère, que je ne doutai pas que je ne fusse servie comme je le souhaitois. Je consentis à mon tour à ce que Saint-Fal exigeoit de ma complaisance ; c' étoit de ne point apporter aucun changement à mon état jusqu' à son retour. Ce fut avec peine que je me rendis à ce desir, il sembloit que je prévoyois ce qui en devoit arriver. Le lendemain du départ de cet aimable ami, je me trouvai dans un abattement terrible : que la solitude est cruelle lorsqu' on est accoutumée à une compagnie agréable et qui nous convient ! C' étoit en vain que j' avois recours au travail ou à la lecture, tout m' ennuyoit et rien ne pouvoit charmer mes ennuis. Je passai la moitié

p195

de la journée à rêver et à m' affliger. Je ne me consolais que dans l' espérance de recevoir des lettres de l' armée, et j' aurois voulu, si je l' avois pû, abréger le tems, afin d' être plutôt satisfaite. Le flatteur espoir du retour de mon amant, dont le comte m' avoit séduit, me passoit à tout moment par l' esprit. Quoi ! Je le reverrois tendre et fidèle, m' écrivois-je lorsque cette idée se presentoit à mon esprit ? Je serois assez heureuse pour espérer d' être un jour à lui ! Tantôt j' espérois, un moment après je détruisois mon espoir ; en un mot, je n' étois jamais d' accord avec moi-même, et lorsque je me demandois bien sérieusement de quel côté mon imagination panchoit, je ne sçavois que me répondre. Incertaine, inquiète, j' allois, je venois, je

regardois à travers les carreaux, je passois d' un appartement à l' autre, et je me tourmentoais plus que si j' eusse été occupée d' un travail pénible. Lorsque l' esprit souffre, il fatigue le corps au dernier point. Je soupai et je me couchai de très-bonne heure, c' est en vain que je voulus fermer l' oeil, il ne me fut pas possible : deux fois mes bougies furent éteintes, et autant de fois rallumées. Enfin, ne sachant que devenir, et au desespoir de l' état où je me trouvois, je me relevai et je fus chercher dans ma bibliothèque un livre : le

p196

premier qui me tomba sous les mains, fut une brochûre que le comte m' avoit aportée le jour de son départ, et qui étoit fort couruë, à ce qu' il m' avoit dit. Je me remis dans mon lit avec ce livre ; je n' en eus pas lû quatre pages que je commençai à m' interresser à la jeune personne qui en faisoit le sujet, je m' attendris. Je tremblai de voir la fin d' un ouvrage à qui je devois tant. Je respirai, et le fond de mes inquiétudes changea bien-tôt d' objets. Je m' oubliai moi-même, pour ainsi dire, en faveur de l' aimable Marianne que je lisois ; il me sembloit trouver un raport parfait de sa vie avec la mienne. Elle trouvoit une protectrice, le portrait qu' elle en faisoit convenoit à Madame De G. à chaque page je faisois des aplications, je m' arrêtois : hélas ! Disois-je, c' est moi, cet amant si tendre, c' est le marquis, ce climal Monsieur De G. Quelque différence qu' il y eût de ses aventures aux miennes, je voulois si fort y trouver du raport, que je forçois les événemens, ajustois les portraits, je m' aproprois enfin jusqu' aux conversations. Je passai une partie de la nuit à cet agréable amusement, et je ne quittai point la lecture que je n' eusse achevé cette première partie. J' aurois donné tout ce que j' avois pour avoir les suivantes. Que l' auteur

p197

de cet ouvrage est charmant, m'écricois-je, et que je serois heureuse de le connoître ! On ne peut écrire avec autant de finesse et d'esprit, sans être aimable dans la société. De-là, je faisois des réflexions sur l'utilité dont étoit la lecture et les avantages qu'elle procure. Je me trouvois tout autre depuis que mon esprit s'étoit distrait par les jolies choses dont il étoit rempli. Je me fis un plan de lire ; mes jours couleront plus vîte, me disois-je, j'attraperai un tems plus heureux. Ne suis-je pas trop fortunée de me distraire aussi agréablement ? Le sommeil vint à la fin interrompre ces réflexions, et je passai la nuit beaucoup mieux que je ne m'en étois flattée.

Je fus réveillée à dix heures du matin par la plus belle voix du monde, elle étoit de femme, d'une fléxibilité et d'une douceur si grande, que je me levai exprès pour la mieux entendre. Je n'eus pas de peine à connoître que celle qui possédoit un si riche tresor demouroit au dessus de mon appartement ; les fenêtres étoient ouvertes, et dès que je fus aux miennes, j'entendis jusqu'aux paroles. Je trouvai tant de plaisir à cet amusement, que je ne songeai pas à m'habiller, dans la crainte de perdre une minute de cette aimable

p198

fête. J'ai toujours été idolâtre de la musique et j'en ai fait jusqu'aujourd'hui ma plus fiateuse récréation.

Dès que la voix cessa, je m'habillai et je vaquai aux affaires du ménage, je n'y étois point neuve à mon âge, et j'entendois assez bien l'oeconomie. Ma tante étoit la meilleure personne du monde, mais elle n'avoit aucun usage de Paris, quoique je dusse moins qu'elle assurément être au fait de ces matières, je m'en tirois assez heureusement.

Plusieurs jours se passèrent sans que rien d'interessant m'arrivât ; je m'étois jettée absolument dans le goût de la lecture, et j'y trouvois tant de consolation que j'en occupois presque tout mon tems. Je le variois quelquefois par la musique.

J' avois fait connoissance avec la demoiselle
qui chantoit si bien, et dont j' avois
été charmée dès la première fois : c' étoit
une fille de famille de vingt-deux ans,
qui avoit infiniment de l' esprit et le
caractère d' une douceur séduisante. Cette fille
me plut d' abord avec tant d' excès, que,
sans entrer dans le détail de ce qu' elle
étoit, je m' y livrai avec confiance. Elle
venoit dîner presque tous les jours avec
moi ; et quand elle y manquoit, ce n' étoit
que pour que je lui fisse, disoit-elle,
la même grace ; pour ce qui étoit du reste

p199

de la journée, ni elle, ni moi, ne nous
étions point encore avisées de la passer
ensemble. Je vivois si retirée et si
solitaire, qu' elle n' avoit, sans doute, osé me
proposer de sortir de chez moi ; mais,
pour dire mieux, elle n' avoit pas crû devoir
interrompre son train de vie que j' ignorois,
pour s' ennuyer seule avec moi, pendant
qu' elle avoit bonne compagnie, ce qui
n' étoit pas encore venu à ma connoissance ;
sans une aventure qui m' arriva quelques
jours après, qui m' aprit combien
une jeune personne est imprudente de
se faufiler avec des gens qu' elle ne connoit
pas, et sur-tout avec des femmes, je me
serois peut-être laissée innocemment
engager à des liaisons, et je n' aurois pas
été la maîtresse de me défaire aisément de
cette créature. Qu' une jeune personne court
de risque lorsqu' elle est abandonnée à
sa propre conduite, et qu' elle ignore tous
les pièges qu' on lui peut tendre ! Sans un
fond de sagesse extrême, et soutenu par
des conseils solides, il est bien rare qu' elle
échape aux embûches qu' on lui dresse. Je
n' en fis pas heureusement l' expérience en
cette occasion ; mais, c' est moins à ma
retenuë que j' en ai l' obligation, qu' au
ciel qui m' ouvrit les yeux sur le péril que
je courais.
Un soir qu' il faisoit le plus beau clair de

p200

lune du monde, je me mis à la fenêtre pour y prendre l' air. Je commençois à faire les plus cruelles réflexions sur ce que je ne recevois point de lettres de l' armée ; trois semaines étoient déjà passées sans que j' eusse aucune nouvelle du comte, malgré les promesses qu' il m' avoit fait de m' écrire dès qu' il seroit arrivé. Je me tourmentoais, dis-je, l' imagination pour deviner la cause de cette négligence, lorsque Mademoiselle Junie, c' étoit le nom de cette personne qui chantoit si bien, entra dans ma chambre et me demanda si je voulois lui faire l' honneur de souper avec elle, je m' ennuyé à la mort aujourd' hui, et il n' y a que vous seule, me dit-elle, qui puissiez me tirer d' une tristesse qui m' accable, sans que j' en devine la cause. Seriez-vous assez méchante pour m' y abandonner ? L' humeur où je me trouvois, avoit tant de rapport avec ce qu' on me disoit, que j' acceptai avec joye la proposition. Nous tiendrons table, continua mon amie, nous chanterons, et peut-être que cela nous réveillera l' une et l' autre, car vous ne me paraissez pas plus gaye que moi. Il faut bien un peu chercher quelquefois dans un petit dérangement à égayer les esprits, et il me semble, ajouta-t-elle, qu' il n' y a pas un moyen plus sûr que la table. Je fus d' accord de tous ses

p201

principes, et je la suivis avec une espèce de plaisir, d' être distraite des inquiétudes dont j' étois agitée, qui m' attira de sa part mille remerciemens de ma complaisance.

Effectivement le souper fut vif, quoique cela paroisse assez extraordinaire entre deux femmes. Junie avoit des saillies si plaisantes que je ne pouvois m' empêcher de rire de tout mon coeur. Je n' aprouvois pas cependant dans le fond de mon ame, de certaines expressions qui lui échapoient de tems en tems, et lorsque cela lui arrivoit, je reprenois mon sérieux ; mais elle en badinoit, contrefaisoit ce sérieux, et m' obligeoit par-là à le quitter, et m' en faisoit la guerre comme de minauderies.

Ne sommes-nous pas seules ? Me disoit-elle, personne ne nous entend, et n'est-il pas juste que lorsqu'on est amie et du même sexe, on se dédommage de cette contrainte cruelle dans laquelle on nous élève, et que la décence nous oblige de garder ? Mademoiselle Junie étoit la plus adroite fille du monde, et l'on en va juger par un de ses tours. Combien le commerce d'une telle femme est à craindre ! Ne faisons point languir. Depuis le peu de tems qu'elle me connoissoit, il ne lui avoit pas été difficile de se persuader que j'étois sage ; elle n'avoit

p202

jamais vû d'homme chez moi ; j'y vivois aisément, je parlois peu sur ce qui me regardoit. Et toutes ses conjectures auroient été tout au plus que j'étois une jeune veuve à mon aise, et qui, dans la première ferveur d'un mari que j'aimois, ne me souciois point de voir personne. J'avois été un jour à la messe avec elle, et il n'étoit pas surprenant que j'eusse été regardée. Un des amis de cette demoiselle étoit devenu amoureux de moi, et l'avoit priée, sans doute, de l'introduire et de le présenter ; il y avoit quelques jours que, pour arriver à cette fin, elle m'avoit proposé de venir faire de tems en tems un quadrille chez moi. Ma condescendance auroit été un prétexte bien naturel et bien honnête, mais je m'étois expliquée si nettement à ce sujet, et je lui avois si bien signifié qu'hors elle je ne voulois voir absolument personne, qu'elle n'avoit osé revenir à la charge. L'on va voir de quelle manière elle s'y prit pour arriver à son but. Lorsque je songe encore au danger que je courus, j'en frémis. Le ciel m'inspira, comme on en va juger. L'adroite Junie, qui vouloit me rendre de bonne humeur, me versoit souvent à boire d'un petit vin muscat, dont la douceur m'avoit enchanté. Malgré ma tempérance je me défendois vainement de

p203

cette liqueur agréable. Insensiblement elle me rendit gaye, et j' eus enfin la complaisance de chanter ; ce qui ne m' étoit point encore arrivé depuis que je la connoissois. Junie fut si frappée de la beauté de ma voix, ou en fit si bien le semblant, que je n' eus point de peine à croire que je méritois ses louanges. En vérité, dit-elle, on pert beaucoup à ne point connoître une aussi charmante personne que vous ; et c' est avec raison que vous évitez le commerce des hommes, dans l' éloignement où vous êtes pour eux ; car, avec tant de beauté et un talent si merveilleux, vous les fuiriez vainement, ils vous suivroient par-tout, et vous auriez tous les jours à essayer bien des persécutions de leur part. Je répondis, comme je le devois, à cette galanterie, je ne fus pas avare d' encens. Junie m' embrassa vivement après les politesses que je lui fis. à ça, dit-elle en se frappant le front, il faut que nous nous donnions un plaisir de reines. Sçavez-vous bien que je suis un peu folle, et que mon grand plaisir est de paroître ce que je ne suis pas ? J' aime à faire l' homme, et je jouë ce rôle on ne peut pas mieux. Demandez à ma femme de chambre (elle étoit présente) je veux vous faire l' amour. Moi, continua-t' elle, et je parie que dès

p204

que je me serai déguisée que vous ne me reconnoîtrez pas ? Je me mis à rire de cette nouvelle saillie, et je l' assurai que, sous quelque forme qu' elle parut à mes yeux, elle me seroit toujours agréable. C' est ce que nous allons voir, me dit-elle. Comme elle prononçoit ces mots, on frapa à la porte. Eh, bon dieu ! S' écria-t-elle, qui est-ce qui vient nous interrompre ? Va voir qui c' est, poursuivit-elle à sa femme de chambre, et qu' il n' entre personne, à moins que ce ne soit l' amie sainte-Claire. Pour elle je lui fais grace, elle est aussi folle que moi ; mais, pour toute autre, néant. Je me rassurai à cet ordre, je craignois compagnie ; outre que j' étois dans mon négligé, je m' étois fait une loi de ne voir

personne. Ce que Junie avoit feint de prévoir fut. C' étoit l' amie dont elle avoit parlé. Elle étoit fort aimable, et nous eûmes bien-tôt fait connoissance. Tu es venuë fort à propos, dit-elle à cette fille. Tu auras part au divertissement que j' ai envie de nous donner ; et je t' en ferai juge aussi-bien que la belle veuve. La demoiselle demanda, d' un air naturel, dequoi il s' agissoit ? On la satisfit, elle en marqua de la joye. Vous ne sçauriez croire, me dit-elle, combien elle est plaisante en cavalier ? Non, elle est d' une folie qui ne se peut comprendre. Il y a six mois qu' elle

p205

fut à la campagne déguisée en homme, elle fit l' amour trois jours à une fort jolie femme, et elle débita si bien ses douceurs qu' elle en fit la conquête ; le dénoüement de cette pièce fut parfait. La campagnarde fut si affligée de la métamorphose, qu' elle en tomba malade. Elle n' avoit jamais voulu se marier, et notre folle lui en avoit si bien inspiré le goût, qu' elle a subi enfin le joug. Je ris beaucoup de cette histoire, et elle me donna l' envie de juger par mes yeux, si le rôle étoit aussi-bien joué qu' on vouloit me le persuader. On ne me fit pas languir, et le cavalier parut un moment après.

Il débuta d' un air aisé, et se jetta tantôt à mes pieds et tantôt à ceux de la demoiselle qui étoit survenuë. Il avoit un fort joli masque sur le visage ; et je jugeai que Junie avoit usé de cette précaution pour rendre la scène plus naturelle. La confiance que j' avois du déguisement ne me faisoit point tenir sur mes gardes. D' ailleurs la sainte-Claire me donnoit, pour ainsi dire, l' exemple de la bonne foi. Quand je repousois le masque avec un certain sérieux, le cavalier faisoit semblant de bouder et de s' en venger, en me préférant l' autre demoiselle. Tout cela paroissoit si vraisemblable que j' en fus pendant plus d' une heure la dupe. Mais

p206

à la fin je commençai à me défier de quelque chose, lorsque, sous prétexte de dire des douceurs à la perfide sainte-Claire, j' entendis distinctement ces mots : elle est adorable ; mais imagine donc un moyen pour que cette comédie finisse, je suis à bout de mon rôle ; à quoi menera-t' il ? Ces mots m' étonnèrent et me firent monter le rouge au visage, je devinai le mystère, et je fus assez maîtresse de moi-même pour n' en rien faire paroître. J' usai d' artifice à mon tour, et je me levai dans l' intention de fuir adroitement, on voulut me retenir, mais je prétextai que j' avois des raisons personnelles pour être sans témoins, et afin de donner moins de soupçon, j' en fis l' aveu tout haut, comme si je ne me fusse méfiée de rien. La femme de chambre me conduisit dans le boudoir de sa maîtresse, il avoit une sortie secrète sur l' escalier, chose que je sçavois, et dès que j' y fus, j' ouvris l' autre porte et je m' enfuis de toutes mes forces chez moi en rendant grace au ciel, en chemin, du danger dont il venoit de me préserver, avec une bonne résolution de ne faire de ma vie, de mon chef, aucune connoissance et de rompre tout commerce avec une amie si dangereuse. à peine fus-je descenduë, qu' on vint après moi ; Barbe, à laquelle je dictai la

p207

réponse, dit que je me couchois et que j' avois défendu qu' on ouvrît. Junie, qui étoit à la porte, fit tout ce qu' elle put, pour me faire engager à lui faire ouvrir, mais je tins bon, et elle s' en retourna, je croi, bien confuse d' avoir été la dupe de son aventure.

Cependant, au lieu de me coucher, je guétai au travers de la serrure de la porte, afin de confirmer le soupçon que j' avois, que Junie avoit substitué à sa place un homme pour lui donner lieu, sans doute, de faire ma connoissance ; je ne m' étois pas trompée. Je reconnus à la lueur d' un flambeau, qu' un laquais portoit devant un homme, l' habit de celui qui avoit joué le rôle supposé de cette fille. Il me parut

jeune et assez bien fait, il donnoit la main à sainte-Claire, qui étoit, sans doute, du complot, car ils s'arrêtèrent à ma porte ; et par le peu que j' entendis, je jugeai que ce cavalier étoit amoureux de moi. Je résolus de me tenir dans les suites si bien sur mes gardes, qu' il ne m' arriveroit jamais de pareilles aventures. Mais je n' étois pas encore à la dernière.

Le lendemain Junie vint pour me voir ; ma porte lui fut fermée, et il ne lui fut pas difficile de croire que je n' avois pas été la dupe du tour qu' elle avoit voulu me jouer. Elle m' écrivit, mais sa lettre

p208

lui fut renduë sans avoir été lûë. Elle parla à ma tante, et lui dit de me dire, qu' elle étoit fort surprise que je me broüillasse avec elle pour des jeux d' enfans. Tout cela ne servit de rien, et je fus si constante dans cette conduite, qu' elle prit son parti et me laissa en repos.

Il n' en fut pas de même du cavalier qui avoit pris la peine de m' aimer, plus il trouva de difficulté, et plus il devint ardent, comme c' est à peu près l' ordinaire. Il m' écrivit, se presenta à ma porte sous toutes sortes de déguisemens, il n' en fut pas plus avancé. J' étois sur mes gardes, je me défiois de la simplicité de Barbe, et je veillois moi-même, il n' étoit pas aisé de m' en imposer.

Un jour que je travaillois dans ma chambre, il fut jetté par la fenêtre (sans doute de Junie) un paquet cacheté, qui fit beaucoup de bruit en tombant à cause de sa pesanteur, je le ramassai, il étoit à mon adresse, et outre une lettre que je conjecturai qu' il renfermoit, je ne pouvois douter qu' il n' y eût aussi une grosse somme en or. Je rougis, et je me trouvai très-embarrassée. Quel parti prendre ? De le reporter moi-même, c' est ce qu' on demandoit. De le renvoyer par ma tante, on pourroit nier de l' avoir reçu, le reprendre pour m' embarrasser et me le redemander

p209

au bout de quelques jours, ou prendre ce prétexte pour m' obliger à recevoir la visite, dont je faisais tant d' efforts pour me parer.

Je fus plus d' une heure à rouler mille choses dans ma tête à ce sujet ; enfin, je me déterminai. J' envoyai Barbe à la paroisse, avec une lettre que j' écrivis à un sage vicaire dont la réputation de probité étoit connuë, je le priois de me faire l' honneur de me venir voir sur le champ pour une affaire d' une conséquence extrême. Je ne doutois pas qu' il ne répondît à mon empressement.

à peine ma tante fut-elle partie que je fis réflexion à ce que je venois de faire.

J' avois entendu dire toute ma vie que les personnes prudentes ne doivent point donner lieu aux gens d' une certaine sorte d' entrer dans nos affaires, et que cela mène quelquefois au repentir. Il étoit naturel que l' on s' informât qui j' étois ; ma jeunesse et cette beauté dont on me flattoit, pouvoit occasionner des questions et des recherches.

Que pouvois-je répondre ? Dire vrai ; je risquois des exhortations, des remontrances.

M' en auroit-on crû sur ma parole, sur mes protestations de sagesse ? M' avouer telle que j' étois, ne donnois-je pas lieu à des jugemens desavantageux dans l' état commode où je me montrois,

p210

et une supériorité sur moi, qui pouvoit obliger à me remettre entre les mains de mes parens. Cette idée m' effraya, je résolus de ne point laisser entrer dans ce qui me regardoit, de me conduire de sorte avec l' ecclésiastique que j' attendois, qu' il n' eût aucune prise sur moi : je comptois beaucoup sur les bons rapports qu' on feroit de moi, en cas qu' on fit des enquêtes de ma façon de vivre, étant certain que depuis que j' étois dans cette maison, il n' avoit pas été question de moi ; on m' ignoroit, et ce n' est pas peu pour la réputation d' une fille, dont le plus grand éclat est de ne pouvoir trouver matière à en parler.

L' ecclésiastique suivit de près ma tante.

Dès qu' il fut arrivé, je lui appris
l' embarras où j' étois, et ce qui y avoit donné
lieu. Je fus extrêmement satisfaite de la
maniere dont il me parla ; il se contenta
de m' écouter, et ne parut vouloir sçavoir
que ce que j' avois envie de lui dire. Cette
sage manière d' agir me donna de la confiance,
de l' estime et du respect. Il me loüa
beaucoup sur ma conduite, et me promit que
je n' avois rien à craindre des tentatives
qu' on faisoit contre moi ; il m' exhorta à ne
voir que des personnes dont je fusse très
assurée, et déplora le malheur de celles
qui en usoient autrement,

p211

m' assurant que la plûpart des jeunes
personnes se perdoient par la fréquentation
de leurs semblables. Sans manquer à la
charité, il m' aprit que la personne qui
vivoit au-dessus de moi, étoit suspecte,
et que je devois éviter absolument tout
commerce avec elle.

Ce sage ecclésiastique emporta le paquet
cacheté, et me laissa fort édifiée de
lui. Je ne sçai de quelle manière il en usa,
mais depuis sa visite je n' ai jamais entendu
parler de Junie, ni de ses adhérens.

Je me trouvai bienheureuse d' avoir eu
recours à un remède si efficace, et j' en
remerciai Dieu du plus grand coeur.

Le jour qui succéda à cet événement fut
l' époque de nouvelles traverses : je reçus
deux lettres, l' une de l' armée, et l' autre
de Versailles.

Quelque précipitation que j' eusse d' apprendre
des nouvelles de l' inconstant marquis, ma
curiosité me fit ouvrir la seconde : il étoit
effectivement bien extraordinaire que je
reçusse des nouvelles de ces païs ; outre
que je n' y étois en relation avec personne,
l' on ne devoit pas sçavoir mon adresse, je ne
l' avois donnée qu' au seul Mélicourt, et je
connoissois trop sa discrétion ; cependant elle
étoit écrite bien au long. Cet événement me frapa,
et je voulus en être éclaircie ; mais quelle fut
ma surprise

p212

et ma frayeur en reconnoissant à la signature, qu' elle étoit du vieux marquis ! Cette lettre contenoit ces mots.

Lettre.

vous me fuyez en vain, belle Jeannette, dans quelque lieu que vous vous retiriez, quelque suposition que vous fassiez, je sçaurai toujours-où vous êtes, et ce que vous faites. je devine aisément à quel point cette lettre vous surprendra, et combien vous ferez de réflexions sur un événement si peu attendu ; qu' il ne vous inquiète cependant pas, je suis plus de vos amis que vous ne pensez, et bien loin de vouloir faire un mauvais usage de ce que je sçai, je veux être le premier à contribuer à votre bonheur. Souvenez-vous bien qu' un homme comme moi, ne connoît point les mauvais détours, et ne sçait point manquer à sa parole ; ainsi gardez-vous bien de faire aucune démarche qui ressente la crainte. Je vais demain à Paris ; je vous verrai, et il ne tiendra qu' à vous que je vous donne des preuves de l' estime que je fais de votre sagesse : elle m' est connuë, c' est beaucoup. encore une expérience, et vous connoîtrez le cas que je fais de vous.

le marquis de L V.

La lecture de cette lettre me rendit

p213

tremblante, incertaine sur le parti que j' avois à prendre, et me saisit jusqu' au fond de mon ame. Seigneur ! M' écriai-je, c' est à vous d' avoir pitié de moi, et de m' inspirer. Que signifie un si prodigieux changement ? Quelles sont les vûës du vieux marquis, et comment prétend-il contribuer à mon bonheur ? Ah ! Sans doute que son fils me trahit, et que pour se délivrer absolument de moi, il me sacrifie à son pere. Je ne me trompe pas, ce vieillard satisfait de ce côté, a perdu la haine qu' il avoit contre moi, et veut contribuer par générosité ou par politique, à me faire un établissement qui puisse prévenir la foiblesse que le marquis pourroit reprendre en me voyant. Mais que cette conduite est cruelle, continuois-je avec des larmes ! Aurois-je jamais pû attendre tant de barbarie de la part d' un amant ? Pouvoit-il prévoir que son pere fit succéder les bontez

aux menaces et à son aversion ?

J' étois si occupée de toutes ces choses, que je ne lisois point la lettre de Saint-Fal, qui m' avoit si fort interressée, et que j' avois attenduë avec tant d' impatience. Je l' ouvris à la fin. Autre sujet d' étonnement et de larmes : la voici.

p214

Lettre.

j' ai retardé de jour en jour, belle Jeannette, à vous écrire, dans l' esperance que j' aurois des choses interressantes à vous mander. La crainte de vous chagriner par un trop long retard, est cause que je le fais, quoique je n' aye rien que d' inquiétant à vous écrire. Je vous ai promis de ne vous rien cacher ; je dévrois pourtant vous celer que je n' ai point trouvé le marquis en arrivant au camp, et qu' il n' est point encore revenu de la guerre, où il a demandé à aller avec un détachement, ce qui donne ici beaucoup d' inquiétude à ceux qui s' interessent à son sort, dans la crainte qu' il n' ait été pris. ses gens que j' ai questionnez, aussi-bien que plusieurs officiers, m' ont assuré qu' il étoit arrivé ici avec une mélancolie qu' il a caché vainement : on conjecture qu' il a du chagrin, et que c' est pour le dissiper qu' il a voulu se faire commander. Il ne m' a pas été difficile de deviner la cause de sa tristesse. Vous devez sentir, mademoiselle, que vous y avez grande part, ne vous chagrinez pourtant point trop, nous aurons peut-être des nouvelles de ce cher cousin. Je ne manquerai pas dans la minute de vous en faire part. Nous comptons que la campagne ne sera pas longue, et qu' après une bataille qu' on desire et qu' on espère, on nous renverra dans nos quartiers ;

p215

*je me repais quelquefois de cette douce idée, parce qu' elle me rapproche de vous, et que je n' imagine pas un plus grand bonheur que celui de vous voir, et de mériter l' honneur de votre estime,
Saint-Fal.*

au camp de ce...

l' on ne ressent jamais avec plus de vivacité
l' attachement que l' on a pour un objet
chéri, que lorsqu' on croit être à la veille
de le perdre. Je ne m' étois fait encore
qu' une idée imparfaite de la guerre. à
peine connus-je que le marquis étoit
exposé, que je me la representai avec toutes
ses horreurs. ô ciel ! M' écriai-je couverte de
larmes, se peut-il que je sois accablée de
tant de côtes à la fois ? Comment puis-je
y survivre ? Que signifient tous ces chagrins
coup sur coup ? Ne présagent-ils pas
le plus grand des malheurs ? Ah, grand
dieu ! Faites de moi tout ce qu' il vous
plaira, pourvû que vous conserviez mon
amant, et qu' il échape à tous les périls
où son courage et son chagrin le mettent
en proie. Que je suis malheureuse !
Continuois-je, de ne m' être point justifiée
avant son départ ; peut-être que mon innocence
me l' auroit ramenée, et rendu jaloux d' une
vie qu' il auroit crû devoir me conserver.
Je ne rapporterai point tous les discours

p216

que ma douleur me fit proférer. Pourquoi
vous ennuyerois-je, ô lecteur, du recit
de mes larmes ? Jusqu' ici je n' en ai que trop
versé ; mais encore un peu d' indulgence,
le moment viendra qu' elles seront essuïées,
et qu' il sera prouvé que la félicité que
procure la sagesse, est d' un si grand prix,
qu' on ne regrette pas de l' avoir trop achetée.
Quoique je dûsse être préparée à la visite
du vieux marquis, je me trouvai dans un
embarras horrible lorsqu' il parut. Sa
presence me fit sentir toute la distance qu' il y
avoit de lui à moi, parce que je sçavois
qu' il connoissoit mon origine. Peut on
être humiliée par des endroits plus sensibles ?
Cependant je pris sur moi de vaincre ma
rougeur et mon trouble. Je voulus parler la
première de la bassesse de ma naissance,
afin qu' il ne m' en dit rien ; ma vanité
me suggéra ce moyen. Est-il possible, monsieur,
lui dis-je, en le recevant respectueusement,
et en lui présentant un fauteuil, que vous
daigniez me voir après que je vous suis
connuë ? Quel rapport y a-t' il d' une paysanne,
et d' une paysanne qui a eu le malheur de

vous déplaire ; avec un seigneur tel que vous ?
D' où me vient une distinction que je n' ai méritée
par aucun endroit ? ... laissons cela, belle
Jeannette, me dit le marquis, en m' obligeant à

p217

m' asséoir : je suis revenu des sujets de
plainte que j' ai eu autrefois contre vous, et
votre vertu, dont j' ai des preuves fidèles, m' a
donné toute l' estime qu' on peut ressentir
pour une fille qui en est aussi digne que
vous. Ne parlons point de ce que vous
êtes née : je vous sçai bon gré cependant
d' en faire l' aveu si aisément ; ce trait n' est
pas un des moins frapans, et j' y fais
attention. Le manque de naissance est un
caprice du hazard, dont on ne se doit souvenir
que lorsque le vice l' enlaidit : la sagesse
et les grandes actions la font oublier,
la dépouillent de ce qu' elle a de bas, et en
donnent une aussi pure que celle des rois,
quand on ne bronche pas dans les sentiers
épineux de la vertu. Je n' apuyerais pas davantage
sur cet article ; vous avez moins besoin,
chere enfant, d' être instruite qu' une
autre. Votre éducation est admirable, et je
voudrais vous enseigner tout autre chose ;
mais avant que de m' expliquer davantage, je
voudrais que vous me dissiez avec cette franchise
qui sied si bien à la probité et à la vertu, où
vous en êtes avec mon fils ? J' ai des raisons pour
vous faire cette question, et si vous y répondez
comme je le desire, je vous en tiendrai compte,
et vous ne regretterez sûrement pas de
m' avoir satisfait sur un point qui me touche
de bien plus près que vous ne le

p218

pensez. La vérité et la confiance sont d' un
si grand poids dans mon esprit, qu' elles
l' emportent sur toutes les autres qualitez.
Lorsque le vieux marquis m' avoit écrit
qu' il me viendrait voir, je m' étois bien
imaginée que j' aurois à essayer dans cette
visite un entretien bien embarrassant ; mais
je ne m' attendois pas qu' il dût être si
pressant : il étoit d' autant plus terrible pour

moi, que j' étois attaquée par les endroits les plus vifs et les plus délicats. Les faux-fuyans paroissoient inutiles ; j' avois affaire à l' homme du monde le plus fin, et qui vous pénétoit le mieux. En me tenant le discours dont je viens de parler, il avoit les yeux fixement attachés sur moi, et il sembloit qu' il parcourût avec moi les replis de mon coeur. Que pouvois-je contre des attaques si redoutables ? Il n' y avoit que cette vérité dont il disoit faire tant de cas, qui pût réussir avec un esprit monté comme le sien, et j' y eus recours. On ne bronche jamais en disant vrai.

Je vous nierois en vain, monsieur, répondis-je après avoir gardé un moment le silence, que monsieur vôtre fils ne m' ait été cher, il a des qualitez si séduisantes, et qui annoncent tant de probité, que mon coeur n' a pû se défendre contre tout son mérite. Je manquerois à cette verité dont vous me semblez si jaloux, si je biaisois

p219

sur ce sujet. Je pourrois me servir des termes de l' estime, pour exprimer de l' amour, mais je ne veux point en imposer. J' ai aimé monsieur vôtre fils, avec toute la sincérité dont je suis capable ; sans le dernier procédé qu' il a eu avec moi, je ressentirois peut-être encore les mêmes mouvemens : je n' ose vous dire qu' ils ne subsistent plus ; je ne me connois pas encore assez bien pour décider de mes sentimens secrets, je m' étendrois en vain sur cet article, je ne pourrois en dire davantage. Vous avez plus d' usage que moi, peut-être me démêlerez-vous mieux.

Le vieux marquis parut transporté de la manière naturelle dont je venois de m' expliquer. Vous êtes adorable, me dit-il. Mes sentimens d' estime redoublent pour vous, et je veux vous en donner des marques. Continuez à me parler naturellement. Dites-moi d' abord quelles sont vos vûës, et avoüez-moi ensuite avec la même bonne foi, de qui vous recevez à present les secours qui vous sont nécessaires ? Tant que mon fils a été ici, et Saint-Fal, je me persuade aisément que vous n' avez pas manqué. Mais suposons que vous n' entendiez plus parler de l' un et de l' autre ; quels

moyens imaginez-vous pour vous soutenir sur le ton que vous avez pris ? Regardez-moi, belle enfant, comme votre

p220

ami ; bannissez ses mouvemens de crainte et d' embarras que je démêle, ils ne doivent avoir aucun lieu. Si je ne m' interressois pas véritablement à ce qui vous regarde, je n' entrerois point dans ces petits détails. Hélas ! Monsieur, repris-je en soupirant, vous me rapellez l' imprudence d' une conduite, contre laquelle ma raison s' est souvent révoltée. Ce n' est pas sans résistance que monsieur votre neveu est parvenu à me donner des marques de la bonté de son coeur généreux. Il y avoit long-tems que j' avois borné ma destinée à me renfermer dans un cloître, et je l' ai pressé plus d' une fois de consommer ses bienfaits par celui-là seul. Vous me parlez toujours de Saint-Fal que vous n' aimez pas, interrompit malignement le marquis, et mon fils n' entre pour rien dans tous ces arrangemens. Cependant il étoit bien plus naturel que ces petits frais ne regardassent que mon neveu. L' avantage d' être aimé de vous... je vous parle vrai, monsieur, interrompis-je, à mon tour. Je ne vous dirai point positivement si monsieur le marquis a eu part dans ce qui a été fait pour moi ; mais ce que je puis vous assurer, c' est que c' est de m le comte que je tiens tout jusqu' ici ; et comment le croirez-vous ? à titre de prêt, selon ses termes généreux, en cas que je sois assez fortunée, me disoit-il,

p221

pour être en situation de m' acquiter un jour envers lui. Vingt événemens toujours accompagnés d' allarmes, ont empêché jusqu' aujourd' hui, que je ne prenne encore un parti... eh ! Mon dieu, belle enfant, s' écria le marquis, je ne vous demande point de justification, vous ne m' en devez aucune ; votre conduite est irréprochable, il y a déjà long-tems que j' en suis convaincu ;

bien loin de souhaiter que vous vous enfermiez dans un cloître, je serois le premier à m' y opposer. Pardonnez, belle Jeannette, à toutes les questions embarrassantes que je vous ai fait ; je voulois achever de me décider sur votre compte, et sur l' estime que j' ai conçu dès le premier instant que je vous ai connu. Cette franchise, cette vérité que je reconnois par moi-même, achevent de me prouver que vos sentimens vous mettent à l' égal des femmes les mieux nées. Je vous demande votre amitié et que vous me permettiez de la cultiver. J' ai de grands desseins pour vous rendre heureuse. Laissez-moi le tems de les amener à leur période ; en attendant, continuez à vivre comme vous avez fait jusqu' ici ; je viens souvent à Paris, j' y passe quelquefois des semaines entières, je vous y verrai alors régulièrement, point d' inquiétudes sur l' avenir, il aura soin de vous. Je suis obligé de vous quitter :

p222

avant qu' il soit deux jours, vous aurez de mes nouvelles. En achevant ces mots, qui me surprirent extrêmement, le vieux marquis se leva, me dit beaucoup de douceurs, et de choses obligeantes sur ma taille et sur mes graces ; ajouta qu' il se souvenoit toûjours de mon joli gosier, qu' il viendrait un jour me demander à dîner, pour jouir encore du doux plaisir de m' entendre chanter ; et après beaucoup de choses semblables, il me quitta et me laissa bien étonnée de toutes les choses qu' il me donnoit à penser.

En effet, qu' en devois-je augurer ? Paroissoit-il naturel que je crusse que l' homme du monde qui avoit témoigné le plus d' aigreur pour moi, en fut si-tôt revenu ? Ne l' avoit-il pas poussé jusqu' à vouloir me renfermer dans un couvent pour le reste de mes jours ? N' étois-je pas toûjours cette Jeannette, cette petite paysanne qui avoit occasionné des affaires fâcheuses à monsieur son fils, et pour lequel il avoit été obligé d' employer son crédit ? Depuis ce tems-là même, ne l' avois-je pas trompé, en paroissant à ses yeux sous un nom supposé ? D' où vient donc un retour si subit ? Mes charmes avoient-ils eu assez d' empire pour assujettir le pere, comme ils avoient assujetti le

fils ? En admettant cette orgueilleuse supposition,

p223

n' avois-je pas lieu de craindre encore davantage ce seigneur, que je n' avois fait par le passé ? Je n' étois point criminelle de l' éviter dans ce tems, et de me préserver des coups qu' il vouloit me porter, la défense étoit naturelle. Mais ne le devenois-je point en acceptant une paix qu' il avoit, sans doute, envie de me faire acheter par des endroits, peut-être, injurieux à ma réputation et à ma vertu ? L' alternative étoit cruelle et m' embarrassoit prodigieusement.

Je passai la journée à rouler toutes ces choses dans mon esprit ; cependant malgré mes craintes, une confiance aveugle me décida pour ce seigneur. Pourquoi voudroit-il me tromper, me disois-je, et s' il avoit des vûës qui ne fussent pas convenables, me louëroit-il sur ma sagesse et sur ma conduite ? Ne dois-je pas penser au contraire que c' est par ces endroits que j' ai mérité sa bienveillance, et que s' il en fait tant de cas, ce n' est que pour m' induire à me gouverner toujours de même. Il me parle d' un avenir heureux ? Il a jetté dans ce discours des ombres. Que sçai-je s' il n' en a pas de justes raisons ? Sans doute, me confirmois-je ; attendons tout du tems. Si mes conjectures me trompent, le même ciel qui m' a toujours protégé, et auquel j' aurai toujours

p224

recours, ne m' abandonnera pas. Voilà la manière dont je me décidai. L' esprit un peu plus tranquile de ce côté, j' allois me mettre à écrire et répondre à la lettre de Saint-Fal, lorsqu' on sonna ; je fus écouter à travers la porte de mon appartement à qui ma tante répondoit ; une voix qui me pénétra jusqu' au fond des entrailles, me fit regarder par le trou de la serrure. ô ciel ! Dans quel état me trouvai-je ? Je reconnus mon pere et ma mere, ils embrassoient ma tante. Mon premier mouvement fut de me jeter à leur

col, mais en voulant le suivre je me trouvai si émuë, que sentant mes jambes plier sous moi, et craignant de tomber à la renverse, je me jettai dans un fauteuil où je fus plus d' une heure sans pouvoir reprendre mes sens. L' on verra dans la dixième partie la cause de cette visite imprévûë, et comme le hazard concilie une partie des événemens de la vie.

PARTIE O)

p225

Il fut heureux pour moi que ma sensibilité pour ceux qui m' avoient donné le jour, eût occasionné l' émotion dont j' ai parlé dans la partie précédente ; sans elle je me serois fait connoître imprudemment, et il n' étoit pas encore tems. Celui que j' employai à me remettre de mon trouble, me fit sentir les conséquences de ce que j' avois été à la veille de faire. Il n' étoit pas douteux qu' après avoir reconnu ma famille, que je ne me misse dans l' obligation, ou de les garder avec moi, ou de les suivre dans notre hameau : l' un

p226

et l' autre de ces partis, étoient également embarrassans pour eux et pour moi ; je crois inutile d' en déduire les raisons, il est bien aisé d' y suppléer. J' en avois usé avec cette réserve à l' occasion de ma tante ; je lui rendois la vie si douce, et mes égards étoient si grands, qu' elle étoit moins à moi, que je n' étois à elle ; et j' avois la consolation secrète d' avoir un témoin irréprochable de mes actions, et qui devoit déposer un jour en ma faveur. Si mes intentions avoient été suspectes, je me serois bien donné de garde de me donner un tel chaperon : mais je n' en avois besoin, dieu-merci, que pour la forme ; le ciel conservoit dans mon coeur l' amour de la vertu avec laquelle il m' avoit fait naître, et je le priois tous les jours avec ferveur de me la conserver : de telles prieres lui sont

agréables, et il refuse rarement de les exaucer. Lorsque je me sentis parfaitement remise, j' eûs un desir extrême de voir mon pere et ma mere ; j' étois bien sûre que je n' en serois pas reconnuë, le tems avoit aporté un tel changement à mes traits et à mes façons ; j' étois si grandie, et la manière dont j' étois mise, différoit tellement de celle où l' on m' avoit vûë, que je devois être tranquile de ce côté. Dans cette confiance, je sonnai ; il étoit heure

p227

de se mettre à table, et je demandai naturellement à dîner. Ma chere tante en entrant dans ma chambre me parut embarrassée : malgré la familiarité avec laquelle j' en usois avec elle, je lui avois inspiré, et je ne sçai pourquoi, une réserve, pour ne pas dire quelque chose de plus, qui me peinoit souvent. Je lui demandai ce qu' elle avoit ; elle hésita, et lui donnant de la confiance : avez-vous cassé quelque chose ? Feignis-je ; hé bien il n' y a pas un grand malheur à cela. Il ne falloit qu' une question familière pour lui rendre sa confiance : elle m' avoüa alors qu' elle avoit craint de me fâcher, parce qu' elle avoit fait écrire à son frere de la venir voir lorsqu' il le pourroit ; et que comme elle me l' avoit caché, qu' elle n' osoit me dire qu' ayant eu affaire à Paris, qu' ils avoient profité de l' occasion ; qu' ils étoient actuellement chez moi, que je devois cependant lui pardonner, parce qu' elle ne les avoit fait venir que pour leur aprendre le bonheur qu' elle avoit de se trouver si bien. Je suis ravie, répondis-je, que vous soyez contente ; je voudrois que vous fussiez encore plus heureuse que vous ne l' êtes ; et bien loin de vous sçavoir mauvais gré de l' arrivée de vos parens, j' en suis charmée ; je veux les voir, et ils me feront plaisir de

p228

dîner avec moi. Ah ! Madame, vous êtes trop bonne, s' écria Barbe, ils ne sont pas faits pour recevoir tant d' honneur.

Faites ce que je vous dis, repris-je, amenez-les-moi, je veux causer avec eux, et leur faire connoître, que ce que vous avez dit de moi, est conforme à la vérité. Barbe fut si satisfaite de ces paroles, qu' elle courut avertir ma famille. Mon coeur étoit troublé, mais agréablement ; ce ne fut pas sans peine, que je le contins à l' abord de ceux qui m' avoient donné le jour. Je souffris du respect avec lequel ils m' aprochèrent, je me le reprochai même, et je fis ce que je pûs pour les en dispenser.

Je parvins enfin à force d' amitié à les faire asséoir, et à leur donner de la confiance. Un grand secret que j' ai éprouvé plusieurs fois pour y parvenir, fut de me mettre à leur portée, de leur parler de leur hameau, et de leur demander des nouvelles de gens qu' ils connoissoient ; je pris pour occasion que j' avois passé quelques mois chez la dame du lieu, c' étoit le vrai moyen de les mettre en train de causer, aussi me réüssit-il. Ma mere à ce discours fit comme une personne qui se rapelle enfin quelqu' un, et me dit que c' étoit donc chez madame la comtesse de où elle m' avoit vû, que je la tirois

p229

de peine, et que depuis qu' elle étoit dans ma chambre qu' elle cherchoit dans son esprit en quel endroit elle avoit eu l' honneur de me voir, tant ma phisionomie l' avoit frappée. Mon pere dit la même chose, et m' aprit que leur village avoit changé de seigneur depuis le mariage de la demoiselle, dont le pere étoit mort d' une attaque d' apopléxie. Je demandai ce qu' étoit devenuë sa femme, il me répondit qu' elle vivoit avec sa fille, qui se nommoit Madame D' Estival. Je lui demandai : est-elle toujours aussi méchante ? à ce discours, mon pere regarda ma mere avec un sourire qui disoit, madame la connoît bien. Ensuite il me dit qu' il voyoit bien, que j' étois au fait des choses, que jamais il n' y avoit eu dans le monde une personne aussi maligne, que la dame dont je venois de parler, qu' elle s' étoit broüillée deux fois avec son mari, et que la troisième elle avoit poussé les mauvais procédés si loin, qu' il avoit cru

devoir s' en faire séparer ; que malheureusement pour lui, il l' avoit si fort avantagée, que cette séparation l' avoit mis mal à son aise ; mais qu' il avoit mieux aimé tout perdre, que de passer ses jours avec une aussi méchante femme ; il ajouta qu' elle demeueroit à une lieuë de Paris, où elle venoit passer les

p230

hyvers, et qu' il n' y avoit pas jusqu' à ses propres gens qui ne la détestassent. Le dîner que ma tante servit mit fin à cet entretien ; ce ne fut pas sans peine que j' obligeai mes parens à se mettre à ma table. J' avois une envie démesurée de leur parler de moi, sans qu' ils pussent soupçonner la part que j' y prenois ; ma tante m' en fournit l' occasion en leur demandant au dessert, s' ils n' avoient aucune de mes nouvelles ? Hélas ! Non, ma soeur, reprit ma mere avec un air qui marquoit combien cette question la peinoit ; j' ai bien appris qu' elle avoit été quelque-tems dans un couvent, à quelques lieuës de chez nous, par une pensionnaire qui y étoit de ce tems, et qui est d' une lieuë du hameau ; mais elle m' a appris, qu' à l' arrivée de Mademoiselle Delbieu, qui passa dans ce couvent, qu' elle étoit disparuë, et je n' en ai appris aucunes nouvelles depuis. Comme je connus que la conversation alloit en rester-là, je la relevai en leur demandant comment il étoit possible que leur fille ne leur mandât point où elle étoit. Il faut donc, continuai-je, que vous l' ayez traitée bien durement, pour l' obliger à en user ainsi. Il s' en faut bien, madame, reprit mon pere, elle a toûjours été l' enfant gâté, et une volontaire, qui n' a jamais fait que

p231

ce qu' elle a voulu ; c' est ce qui est cause de tous les chagrins qu' elle nous a causés ; je ne sçai, ni où elle est, ni ce qu' elle fait : mais elle répondra devant Dieu des pleurs qu' elle fait journellement verser à sa mere par sa dureté ; pour moi j' ai pris mon parti, et je l' ai abandonnée à son

malheureux sort.

Mon dieu ! Jean, reprit ma mere en essuyant des larmes qui couloient malgré elle, il faut espérer que Dieu lui fera la grace de se reconnoître, et ne pas ainsi jeter le manche après la coignée. Que sçavons-nous, au bout du compte, elle n' est peut-être pas si à blâmer qu' on la fait ; et vous dévriez moins vous en rapporter à vôtre gendre, que vous ne faites. Mon dieu ! Ne voilà-t' il pas, reprit mon pere d' un air fâché, vous n' avez jamais que Colin et votre fille à me reprocher ; ce ne sont pas eux qui médisent de votre fille, c' est son mauvais coeur. Nous a-t' elle donné aucune nouvelle depuis son absence ? Allez, vous êtes encore bien bonne de la regretter comme vous faites tous les jours, elle ne le mérite pas ; et si vous m' en croiyez, vous n' en parleriez jamais. Tenez mon mari, poursuivit ma mere, il ne faut condamner personne sans l' entendre ; votre fille a toûjours eu le coeur bon et porté à la vertu,

p232

je gagerois bien, que si elle étoit sa maîtresse, qu' elle nous en donneroit des marques : mais, comme l' on dit, les absens ont toûjours tort ; et l' on n' est pas plutôt accablé par le malheur, que tout le monde vous tombe sur le corps. Cela est bien vrai, reprit ma tante avec un air piteux, nous l' avons vû à l' occasion de Jean Bélanger notre sonneur, la grosse cloche n' a pas plutôt été cassée, qu' en sonnant l' autre, le clocher lui est tombé sur le corps : ce sont-là des preuves ausquelles il n' y a rien à repliquer. Le sérieux avec lequel Barbe prononça cette ridicule comparaison, me fit éclater de rire ; elle en parut si interdite, aussi-bien que mon pere et ma mere, que je crus devoir donner une couleur à cet excès : les gens d' un certain étage, lorsqu' ils se trouvent avec des gens au-dessus d' eux, s' imaginent être toûjours en butte à leur raillerie ; l' on ne sçauroit trop s' observer lorsqu' on est dans le cas de ne devoir point fâcher. Je réparai mon inconduite par de petites attentions qui la firent bien-tôt oublier ; et voulant remettre la conversation sur mon

chapitre, j' adressai la parole à ma bonne tante : je vous sçai bon gré, lui dis-je, de prendre le parti de votre petite nièce : car sur le portrait que sa mere vient d' en

p233

faire, je m' interesse à son sort ; et je suis persuadée, que sans des raisons qui la retiennent, elle prouveroit à sa famille sa tendresse, et la considération qu' elle a pour elle : il ne faut pas toûjours s' en rapporter aux aparences, elles sont souvent trompeuses. Vous êtes bien bonne, madame, reprit ma mere, en jettant les yeux sur moi, (ce qu' elle n' avoit encore osé faire) de vouloir bien vous interresser pour nôtre pauvre Jeannette. Si j' en étois cruë, on penseroit à ce sujet, comme vous venez de dire, et on retiendrait ses jugemens ; mais tout le monde n' a pas l' esprit aussi bien fait que vous. En prononçant ces mots, ma bonne chere mere s' attendrissoit malgré elle, la nature agissoit, et la rencontre de nos yeux remuoit sans doute la sympathie de nos coeurs ; nous ne pûmes retenir l' une et l' autre nos larmes. Je dérobai cependant adroitement les miennes, en feignant d' avoir affaire dans mon cabinet, où je restai le tems qu' il falloit pour me remettre ; j' entendis que mon pere reprochoit à ma mere sa foiblesse et ses pleurs. Elle s' excusa sur la ressemblance que j' avois avec sa fille, qui l' avoit frappée si fort, disoit-elle, qu' elle n' avoit pû resister à l' attendrissement que cela lui causoit. Mon pere avoüa qu' il avoit trouvé la même

p234

chose, et ajoûta que, sans un certain respect, qu' il m' en auroit parlé. Après ce discours, l' entretien roula sur ce que j' étois, et sur ma façon de vivre ; ma bonne tante m' éleva là-dessus jusqu' aux nuës ; dit qu' à la cour où elle avoit été avec moi, je ne voyois que des grands seigneurs, la plûpart mes parens ; et que pour ma conduite, il n' y avoit pas de religieuse qui vécût avec une aussi grande réserve ; elle passa de-là à mon

caractère, vanta ma douceur, ma générosité, leur aprit que je la faisais manger avec moi, et que j' étois si bonne, qu' elle ne me rendoit jamais aucun service, que je ne l' en remerciasse. Mon pere et ma mere lui firent compliment sur le bonheur de son sort, et lui dirent qu' elle devoit bien le ménager ; que pour eux, qu' il s' en falloit beaucoup qu' ils fussent aussi heureux qu' elle, et qu' à peine ils pouvoient vivre, sur-tout depuis le vol, qui leur avoit été fait de deux bonnes vaches, qui adoucissoient auparavant leur pauvreté. Ce discours m' émut jusqu' au fond du coeur, et je résolus de remédier adroitement à la misère de ces chers parens, sans compromettre mon secret, et sans me mettre dans le cas de me faire soupçonner. Pour cet effet, dès que je fus rentrée, je mis la conversation sur le goût que j' avois pour la campagne,

p235

et sur l' envie que j' avois d' y passer quelques mois. à peine eûs-je entamé ce sujet, que la bonne Barbe, qui aimoit son hameau à la folie, me dit que si ce bon dessein subsistoit, qu' il falloit que je fusse à son village, que c' étoit le meilleur air du païs, et l' aspect le plus riant. Cela pourra bien arriver quelque jour, repris-je ; j' ai besoin pour ma poitrine de prendre le lait pendant quelques mois ; et si votre frere et votre soeur ont la complaisance de faire ce que j' exigerai d' eux, je ne tarderai pas à faire ce voyage. S' ils le feront ? Bon dieu ! Reprit avec transport la bonne Barbe ; allez, je vous en répons ; vous n' avez qu' à parler. Mon pere et ma mere assurèrent qu' il n' y avoit rien qu' ils ne fissent pour m' être utiles, et qu' ils seroient trop heureux, si je les en trouvois capables. Je vous suis bien obligée, repris-je, de vos offres gracieuses, et j' en profiterai, puisque vous le voulez ; mais il faut que vous m' achetiez de jeunes vaches, afin que le lait que je prendrai soit meilleur. Je vous donnerai aussi de l' argent pour me meubler une chambre proprement ; et comme j' aime beaucoup les amusemens champêtres, vous employerez aussi une petite somme que je destine pour me faire un petit troupeau de beaux moutons. Mon pere,

ma mere, et Barbe m' écoutoient de toutes leurs oreilles ; mais sans leur donner le tems de me répondre, je tirai ma bourse, comptai cinquante pistoles, dont je m' étois munie sans parler d' un rouleau de vingt-cinq loüis. Voilà, dis-je à ma mere en lui remettant cet argent, pour les vaches, et pour leur entretien ; et ce que vous voyez dans ce papier, pour vous meubler une chambre, que j' occuperai quand j' arriverai chez vous, et que je veux qui vous serve pendant mon absence. Mon pere et ma mere étoient si étonnez que leurs remerciemens se sentirent de leur confusion. Pour y mettre fin, je me levai, suposant que j' avois à écrire, et je me retirai dans mon cabinet avec une sorte de satisfaction, qui me fit connoître que le plus grand des plaisirs cède à celui de faire du bien, et de s' acquiter dignement de ses devoirs.

Dès que mon pere et ma mere furent partis, et que je fus revenuë du trouble que la presence de mes parens m' avoit causé ; j' écrivis à Saint-Fal ; je crus devoir lui aprendre la visite que son oncle m' avoit rendu, aussi-bien que les discours qu' il m' avoit tenus ; je lui demandai conseil à ce sujet ; et pour avoir lieu de lui exposer la situation de mon ame ;

je le flâtois sur sa délicatesse et sur son desinterressement, que je connoissois tel, disois-je, que je ne lui dissimulois par mes inquiétudes au sujet de son cousin, dont j' avoüois que j' étois d' une inquiétude horrible ; je le priois à cette occasion de me donner au plûtôt des nouvelles, et je l' exhortois de ne me rien cacher. Après avoir écrit une grande lettre sur toutes ces choses, je l' envoyai à la poste, et je me mis à lire, afin d' éviter de tomber dans les réflexions : je devenois philosophe ; j' aprenois de jour en jour à me connoître, et j' avois expérimenté plusieurs fois, que quand on veut se vaincre, il faut se distraire ; les commencemens

sont pénibles dans tout ce qui gêne les goûts ; mais l' esprit s' habituë à être captivé, lorsque l' on à le courage de l' entreprendre ; il ne faut que de la raison, et un peu de fermeté pour y arriver. J' ai dit, que j' avois envoyé porter mes lettres à la poste ; l' on doit juger par conséquent, que j' étois seule ; l' on frapa pendant ce tems à la porte ; la nuit commençoit à tomber, et je ne jugeai point à propos de répondre, et encore moins d' ouvrir. Cependant, j' aurois bien voulu sçavoir de quoi il s' agissoit. Lorsqu' on passe sa vie dans l' attente et qu' on a quelque

p238

inquiétude, l' on se flatte aux moindres occasions : si c' étoit, me disois-je, des nouvelles de Saint-Fal, ou un exprès de sa part, qui eût quelque chose de pressant à me dire, j' aurois bien du regret de l' avoir mis dans le cas par mon silence de s' en retourner. Prévenuë de cette ridicule idée, je ne pus résister à l' envie de satisfaire ma curiosité, lorsqu' on refrapa, je m' aprochai de la porte, et je demandai ce qu' on vouloit ? Dire un mot à votre maîtresse, me répondit-on. Que lui voulez-vous, continuai-je ? Mon dieu ! Ouvrez, reprit la voix : voilà monseigneur qui monte, je ne jugeai pas à propos de parler davantage, une grande lumière que je vis à travers la serrure, me fit reconnoître à la lueur de deux flambeaux, un seigneur que je reconnus pour le duc de . Je ne doutai pas que ce ne fût moi qu' il vint voir, et j' en tremblai ; mais lui ayant entendu dire : *tu prends une porte pour autre, ce n' est pas-là chez la Junie* : je revins de ma frayeur, et je rentrai dans mon appartement, en loüant Dieu de ce que j' avois été assez heureuse, pour m' être tenuë sur mes gardes ; cela fut cause, que dès que Barbe fut rentrée, que je lui réitérai l' ordre de ne jamais ouvrir la porte qu' elle ne m' eût avertie ; je commençois à me défier des

p239

coups du hazard, et je voulois si bien m' observer,

que je ne fusse pas dans le cas d' avoir à me repentir de n' avoir pas tout prévû.
Je ne sçai si j' avois un pressentiment de la destinée qui m' attendoit ; mais au lieu de craindre de revoir le vieux marquis, je me souviens que le jour qu' il m' avoit promis qu' il se rendroit chez moi, fut attendu avec impatience ; ces grands desseins qu' il avoit, disoit-il, pour me rendre heureuse, flâtoient, malgré que j' en eusse ; une certaine élévation de coeur, qui me mettoit au-dessus de ce que je devois naturellement attendre ; et lorsque j' avois épuisé les réflexions fâcheuses, je me consolais, en me nourrissant d' agréables chimères. Qui auroit cru qu' elles devoient être un jour réalisées ? Il étoit près de six heures du soir, je commençois à croire, que je ne verrois pas le vieux marquis, comme il me l' avoit promis, lorsqu' il arriva : il s' informa le plus poliment du monde des nouvelles de ma santé, et après que je l' eus satisfait, il me demanda si je ne m' étois point ennuyée, et si la solitude dans laquelle je vivois, ne me devenoit pas quelquefois insupportable. Je l' assurai, que je ne me trouvois jamais mieux que lorsque j' étois seule, et que je rencontrois

p240

dans le travail et dans la lecture, des ressources contre les momens fâcheux. Vous êtes bienheureuse de vous suffire à vous-même, me dit le marquis à ce sujet ; il est rare de trouver à votre âge, un fond si sûr de raison et d' éloignement pour le monde, et je ne suis pas surpris, après la connoissance de ces choses, que vous inspiriez de si grandes passions. à propos de cela, continua le pere de mon amant, sans me donner le tems de répondre, sçavez-vous bien, que vous avez fait une conquête, qui fait bien de l' honneur à vos charmes, et à votre façon de penser ? Un homme qui a plus de soixante ans, et qui n' est pas du commun, renferme pour vous dans son coeur, le desir de vous rendre heureuse ; il m' a fait confidence de son goût pour vous : malgré son âge, il est en état de plaire par ses complaisances, et par les attentions dont je le connois capable : j' ai fait mes efforts pour lui persuader, qu' ayant l' esprit aussi solide que vous l' avez, qu' il ne risquoit rien à vous faire part de ses sentimens ; mais il ne veut, dit-il, se faire connoître,

que lorsqu' il pourra se flâter que son
aveu ne sera point rejeté. Le marquis, en me
tenant ce discours, me regardoit fixement. Je
baissois les yeux, et dans le doute de la réponse que
je devois faire,

p241

et de ce qu' il vouloit me dire, j' imaginai, pour ne
m' engager à rien, que le ton de la badinerie
étoit le seul, que je devois prendre. Que vous
avez d' esprit continua le marquis, démêlant sans
doute mon subterfuge, et qu' il est difficile de
vous en imposer ! Cependant, je vous jure,
que de ma vie je n' ai parlé aussi sérieusement :
vous feignez de croire que je plaisante, l' histoire
est telle que je viens de vous la rapporter : n' en
parlons plus cependant, puisqu' elle ne vous
interesse pas encore, il viendra peut-être un
tems plus favorable, un amant sexagénaire est
fait pour attendre.

Le vieux marquis, après ces mots, me regarda
d' un air qui me parut triste et interdit, je ne
sçus ce que je devois en penser, ni de quelle
manière je devois en user avec lui ; cet
amant dont il me parloit, avoit tant de rapport
à lui-même, que je ne doutai point de la vérité de
mes conjectures, sur-tout en me rapellant ce
que monsieur son fils m' avoit dit tant de
fois à son sujet ; qui étoit, que jamais
homme n' avoit tant aimé les femmes que
son pere ; cette réflexion me rendit sérieuse
à mon tour, et me fit penser qu' il falloit
tôujours feindre d' ignorer ce qu' on vouloit
me dire, et d' empêcher que l' énigme ne fût
expliquée, en faisant connoître

p242

adroitement que je ne voulois entretenir
aucune liaison avec personne. Ce moyen me
réüssit ; le marquis tout fin qu' il étoit,
parut en être la dupe ; mais ce n' est pas ici
le lieu de l' expliquer. Revenons.
L' entretien avoit changé d' objets ; le
vieux marquis me dit, qu' il travailloit à
la cour pour moi, et qu' il avoit fait
ressouvenir le prince du bien qu' il m' avoit
fait autrefois, que cela lui avoit donné

lieu de lui parler de mon mérite, et de la reconnoissance que je conservois de la gratification dont il m'avoit honorée, et que ce monarque ayant appris que j'étois sa filleule, et qu'il s'interressoit beaucoup pour moi, n'avoit point paru trop éloigné de me donner une pension : qu'il espéroit l'obtenir assez forte, pour suffire à mon entretien, afin que je n'eusse obligation à personne.

J'avoüerai que je fus sensible à ce bien fait, ma vanité s'en accommodoit à merveille ; une de mes plus grandes peines étoit de penser, que je ne pouvois vivre sans être secourü, et sans me donner la peine d'examiner si ce discours n'étoit pas un artifice généreux, (comme il étoit assez vraisemblable) pour me faire du bien : je remerciai sincérement celui qui m'annonçoit de si heureuses nouvelles ;

p243

cela n'est pas encore fait, s'écria le marquis, charmé de voir que son idée étoit reçüë, mais je ne doute pas, qu'à mon retour je ne vous aprenne que j'ai réussi : je m'en fais une vraie fête, continua-t'il, car je vous jure que rien ne m'interresse plus dans le monde, que vous. Je répondis comme je devois à ce compliment, il devenoit tard, et Barbe étoit entrée pour la seconde fois, pour me demander si je voulois souper : le vieux marquis s'aprocha alors, avec une timidité qui me plut, et me demanda avec une politesse infinie, si je voudrois permettre qu'il joüit du plaisir de me voir manger. Hélas ! Monsieur, lui répondis-je un peu embarrassée de cette question, me connoissant au point que vous faites, me seroit-il permis de vous refuser ? Oüi sans doute, reprit le marquis ; je vous regarde avec des yeux si différens de ce que vous pensez, que la moindre de vos prières sera pour moi des ordres positifs ; je suis prêt à vous en donner une preuve convainquante en vous quittant, si vous me faisiez l'injustice de croire que je veüille me prévaloir d'aucune raison, pour exiger de vous la plus petite complaisance, un seul mot va vous en convaincre : ma presence vous gêne-t'elle ?

p244

Non, monsieur, repris-je en le faisant rasséoir, charmée de la politesse avec laquelle il en usoit, vos façons vous rendent encore plus respectable, que votre rang ; et elles me séduisent au point, que si j' osois, je vous donnerois des marques de ma confiance, en vous offrant mon souper tel qu' il est. Ah ! Vous me comblez de joye, reprit le marquis en voulant baiser ma main, que je retirerai ; ce trait charmant acheve de me prouver combien vous êtes adorable. Le marquis ajoûta mille choses plus flâteuses les unes que les autres à cette occasion ; le souper qu' on servoit mit trêve aux douceurs ; j' eus les attentions qui convenoient, et j' ose dire, que ce seigneur y prit plus d' amour que de vin, quoique cette liqueur n' y fut point épargnée, et qu' il parût qu' elle ne lui fût point indifférente.

Si quelque femme de mauvaise humeur, condamne la complaisance que j' eus de permettre au marquis de se trouver tête à tête avec moi, qu' elle m' aprenne de quelle autre manière j' en devois user : si elle avoit été à ma place elle s' en seroit peut-être moins bien tirée. D' où vient flâtois-je le marquis sur sa probité ? C' est que je voulois le piquer d' honneur, et l' engager à ne me point manquer ;

p245

cette adresse est excusable, et il est permis à une femme d' user de pareils artifices, lorsqu' ils n' ont pour but, que de faire respecter leur innocence ou leur vertu.

Je n' eus pas lieu de regretter la façon dont je m' étois conduite, le vieux marquis fut gai et fit le passionné, mais ce fut avec tous les ménagemens ausquels il auroit été obligé envers la femme la plus qualifiée. Il me pria de chanter, je le fis ; il me combla de mille complimens à ce sujet, à onze heures, il fut le premier à me dire qu' il ne vouloit point me faire repentir de ma complaisance, et qu' il étoit tems qu' il se retirât. Je reçus comme je le devois cette dernière preuve de sa consideration ; elle me fit en effet tant de plaisir, que je lui en témoignai beaucoup de reconnoissance ; il prit ensuite congé de moi,

et m' assura, que je n' aurois jamais à me plaindre de ses empressemens, et encore moins de ses façons.

Huit jours s' écoulèrent qu' il me vid régulièrement, sans que je pusse interpréter ses visites d' aucun côté suspect ; elles se passaient tantôt à jouer au trictrac, qu' il m' aprenait, une autrefois à m' entretenir de ce qui se passait à la cour. Lorsqu' il étoit sur ce chapitre, il ne finissoit

p246

point. Je ne puis m' empêcher d' avouer, que la conversation de ce seigneur étoit si intéressante, et m' amusoit si fort, que je ne m' ennuyais jamais avec lui. Dans les commencemens de ses visites, j' avais été gênée, par la crainte qu' il ne me mit sur le chapitre de son fils, ce qui m' auroit fort embarrassée ; mais délivrée par sa discrétion de cette inquiétude, je ne fus pas long-tems sans reprendre mon air naturel. Il ne déplaisoit point ; j' ai une sorte d' esprit liant et qui sympatise aisément avec tous les autres ; j' en ai fait plusieurs expériences heureuses, et je me rapelle avec quelque satisfaction, qu' il a toujours été assez au goût de tout le monde. Il entre un peu d' orgueil peut-être dans ce discours, j' en demande pardon ; mais s' il est séant de convenir sincèrement de ses défauts, n' est-il pas permis aussi quelquefois de se parer d' une bonne qualité ? Je pense que les choses doivent être égales, et il y a dans cette conduite une sorte d' équité.

Le marquis m' annonça le huitième jour qu' il étoit obligé de retourner à la cour, et qu' il ne me verroit de quinze. Je vous jure, me dit-il, que depuis long-tems je n' ai fait un voyage qui m' ait tant coûté, que celui-ci ; je me suis si bien accoutumé à la douceur de vous voir, que

p247

je me fais un chagrin cruel d' être obligée de vous quitter ; et je n' ai jamais si bien senti la cruauté de la dépendance, que

dans l' occasion presente ; et si vous m' en croyiez, vous m' aideriez à la supporter : l' on pourroit prendre des arrangemens convenables pour y réüssir. Le vieux marquis depuis le peu de tems qu' il me voyoit, m' avoit si bien accoutumée à ces sortes de discours, que je ne fis que très-peu d' attention à celui-ci. Le jour qui suivit cet adieu me coûta ; le marquis, tout vieux qu' il étoit, avoit le don de m' amuser ; et lorsque l' heure vint où il arrivoit ordinairement, je me trouvai seule et je me livrai à l' ennui et aux inquiétudes ; je trouvois le tems d' une longueur insupportable ; aucune nouvelle de Saint-Fal, et nulle par conséquent de mon amant. Il n' étoit plus coupable à mes yeux depuis que je croyois sa vie en danger ; il n' y avoit pas de momens où je ne fisse des voeux au ciel pour sa conservation.

Un jour que le chagrin me réveilla plus matin qu' à l' ordinaire, j' entendis crier dans les ruës la relation d' une affaire, qui s' étoit passée à la guerre, avec une liste des morts et des blessés. Je fus si frappée de ce cri, et il m' effraya si fort, dans la crainte que je n' y trouvasse la cause de

p248

ce que je ne recevois point de nouvelles des gens qui m' interressoient, que je priai ma tante d' aller m' acheter cette relation : je la reçus en tremblant. Barbe avoit fait monter le crieur, je lui demandai si le détail de l' action qu' il vendoit, étoit nouveau, et s' il étoit fidèle ? Vous n' en devez pas douter, reprit cet homme ; il n' y a pas plus d' un mois que l' affaire s' est passée, et nous ne la tenons, que depuis hier. Je conjecturai à cette réponse, que je ne devois pas faire grand fond sur l' imprimé qu' il me vanteroit ; je lui dis que s' il n' avoit pas de nouvelles plus fraîches de l' armée, que je ne me souciois pas des siennes. Le crieur pour réparer son imprudence, et m' avouer sans y penser la verité, me dit que si j' étois curieuse de sçavoir tout ce qui se passoit en Allemagne, qu' il m' apporterait la gazette deux fois la semaine, m' assurant qu' il ne se faisoit rien à l' armée, qui n' y fût rapporté. Je le pris au mot, et je

lui promis un intérêt si honnête pour me rendre ce service, qu' il m' assura que dès ce même jour j' aurois celle qui devoit arriver. Je me sçus bon gré d' avoir trouvé cet expédient pour me mettre au fait de ce qui se passoit ; et comme il étoit fête, et que j' allois à la messe de bonne heure, pour ne recontrer personne,

p249

je fus me mettre à ma toilette où je ne fus pas peu surprise de ce qui m' arriva. En fouillant dans un de mes quarrés pour y prendre quelque chose qui m' étoit nécessaire, je rencontrais sous ma main un paquet que je ne connoissois pas ; je l' en tirai. C' étoit une bourse, à peu près comme une de jettons, fort bien fermée, qui par sa pesanteur me fit juger qu' elle étoit remplie d' or. Je ne me trompai pas ; il y avoit deux cens pistoles, et le billet que voici.

Billet.

voilà deux mille francs de gratification, que le prince m' a accordé pour vous, belle Jeannette, il vous en donne outre cela mille tous les ans. Je ne doute pas que rangée comme je vous connois, que ce petit revenu ne vous suffise. Je n' ai pas voulu vous remettre moi-même cet argent, dans la crainte de vos remerciemens ; vous ne m' en devez aucun : pour de l' amitié, c' est une autre chose ; je ne vous en quitte pas.

le marquis de L V.

Je ne fus pas peu surprise de ce bien-fait, et de la manière dont il m' étoit donné ; il me venoit le plus à propos du monde ;

p250

je m' étois presque défait de tout l' argent que j' avois en faveur de ceux à qui je devois le jour, ce qui auroit été la cause que je n' aurois pas été long-tems sans en manquer. J' admirai la providence et je la remerciai de tout mon coeur de ses soins généreux et divins ; jamais je n' ai prié de si bon coeur à l' église ; les pauvres se ressentirent de ma satisfaction secrète ; et avant que de sortir du sanctuaire, je donnai

de l' argent au sacristain pour faire dire des messes, afin que Dieu préservât le marquis et le comte des dangers auxquels ils étoient exposez. J' ai toujourns eu une grande confiance à ces actes de piété, et j' ai reconnu par des expériences réitérées qu' ils ne sont jamais inutiles ; le premier des biens que j' en recueillois, c' étoit la consolation et la tranquillité du coeur, et ce n' est assurément pas un médiocre avantage.

Le crieur qui m' avoit promis la gazette, me l' apporta à l' issuë de mon dîner ; je cherchai avec empressement l' article où j' espérois trouver des nouvelles des personnes qui m' interressoient. Hélas, que devins-je ! Lorsque je lus un endroit par lequel il m' étoit aisé de conjecturer que ce que Saint-Fal m' avoit mandé du marquis, n' étoit que trop vrai ! Ces nouvelles assuroient qu' un détachement commandé

p251

par un homme de marque, dont on ignoroit encore le nom, avoit été taillé en pièces, et que le chef étoit resté parmi les morts. Ah, ciel ! M' écriai-je toute en pleurs, le marquis n' est plus ! Et voilà la raison pour laquelle je ne reçois point de nouvelles de son cousin. Je fus si saisie de cette terrible conjecture, que je demeurai sans sentimens. Ce ne fut que plus de deux heures après que je repris connoissance ; je me trouvai dans mon lit environnée de plusieurs personnes qui m' étoient inconnuës, et de Barbe qui étoit à genoux et qui jettoit les hauts cris, m' ayant cruë morte ; un prêtre que sa frayeur avoit fait mander, me demanda comment je me trouvois ? Hélas, m' écriai je douloureusement plus malade d' esprit que de corps. Courage, madame, répondit-il, le ciel vous consolera ; en attendant remettez-vous entre les mains du seigneur. à ce mot, tous ceux qui étoient presens disparurent, et je me trouvai seule avec l' ecclésiastique dont j' ai parlé plus haut ; (celui que j' avois envoyé chercher à l' occasion de ce paquet qui m' avoit été jetté des fenêtres de Junie.) je crus que le ciel me l' envoyoit dans ces momens cruels ; je lui fis connoître à quel point mon esprit étoit agité, en lui aprenant

sans aucun détail, que mon évanouissement, qu' on avoit jugé tout autre chose, procédoit de la nouvelle que je venois de recevoir de la perte d' un homme qui m' étoit cher, et que je regardois comme devant être un jour mon mari.

Le sage ecclésiastique se prêta à ma foiblesse, me consola dans des termes touchans, et suspendit le desespoir qu' il voyoit prêt à s' emparer de mon ame, en me faisant entendre le peu de fond que je devois faire, disoit-il, sur les nouvelles publiques qui sont toûjours incertaines. Il m' exhorta ensuite à recourir à Dieu comme à un refuge toûjours prêt et toûjours assuré ; en un mot, il mania mon esprit avec tant d' adresse, qu' il m' amena au point de lui promettre que je ne prendrois pas les choses assez à coeur pour en interresser ma santé ; que c' étoit offenser Dieu mortellement, et que cet attachement à la créature, qui alloit à sa ruine, étoit un crime dont je serois un jour responsable, il conclut en me promettant qu' il me viendrait voir de tems en tems, et qu' il prierait le seigneur pour moi.

à peine fut-il sorti, qu' un grand homme sec, et dont la perruque étoit si grande que j' en fus épouvantée et sans me dire un seul mot, s' avança pour me prendre la main ; j' avois encore la tête si étourdie,

que sans penser que c' étoit un médecin, je jettai un cri. Ces simptoms, dit-il à une dame âgée, qui l' avoit suivi, en me saisissant le bras et en me tâtant le poux malgré moi, dénottent un délire manifeste, et ce qui vient d' arriver en est un accès : il faut saigner cette dame au plus vite, et saisir cet heureux intervalle. J' étois si interdite, si foible et si étonnée que je n' eus pas la force d' interrompre cet homme si expéditif ; la dame qui avoit une grande confiance en lui, s' écria par réflexion : mon dieu ! Que le seigneur sçait bien ce qu' il fait ! Si Monsieur Du Pourpre n' eût pas été chez lui,

où en serions-nous ? Pendant que cette bonne dame disoit ces mots, le médecin avec un ton fait pour être obéï, ordonna à ma tante d' aller chercher un certain Monsieur Lancelet chirurgien pour me saigner du pied, disoit-il. à ce terrible mot je retrouvai ma voix ; je dis à Monsieur Du Pourpre, que je lui étois bien obligée de ses soins, mais que j' étois, dieu merci, en état de m' en passer. Vous verrez, s' écria-t' il sans me répondre, que Monsieur Lancelet viendra trop tard, et que l' accès reprendra à madame. Hé, mon dieu ! Interrompis-je avec dépit, que signifient donc de pareils discours ? Est-ce qu' on me prend ici

p254

pour une folle ? Dieu nous en préserve, madame, reprit le médecin en jettant les yeux d' un air mystérieux sur la dame que je ne connoissois point, et qui me regardoit avec des yeux compatissans ; il s' en faut bien que nous ayons ces idées. Courage, madame, continua-t' il en me portant une bougie au visage, nous vous en tirerons, s' il plait à Dieu ; j' en ai guéri bien d' autres que vous. Voyez vous, continua-t' il à demi voix à la dame qui étoit à mon chevet, ce pétillant dans les yeux et ce vacilement égaré ? Preuves infaillibles d' une folie outrée ! Un empirique comme moi ne se trompe jamais au coup d' oeil ; et toute la faculté se trouveroit ici, que je n' en démordrois pas. En vérité, c' est une chose horrible que l' ignorance de nos médecins ; il n' en faut qu' une preuve, c' est l' envie qu' ils montrent contre l' habileté d' un homme comme moi. Patience ; ils prétendent de me chasser de Paris, cela peut arriver ; mais malheur à eux : j' ai un volume tout prêt que je ferai imprimer en Hollande, qui les fera repentir de leurs attentats. La dame aprouva ce discours de la tête et demanda ensuite à Monsieur Du Pourpre de quel remède il useroit pour remédier au prétendu dérangement de mon cerveau ? Bien simple, reprit l' empirique

p255

plus fol assurément que moi. Nos habiles vous traitent un malade pendant trois ans, avec leurs lénitifs et leur régime ; et mes remèdes au bout de neuf jours opèrent : vous en verrez l' expérience. Je vais faire saigner la malade trois jours de suite deux fois par jour, je l' extenuerai trois autres par la diette, et les trois derniers je la tiendrai six heures par jour dans un bain à la glace jusqu' au col ; si le dixième elle n' est pas expédiée et aussi raisonnable que moi, je veux perdre le nom que je porte et passer pour un homme aussi ignorant que le dernier apoticaire de la faculté.

Je fus si effrayée des desseins cruels que l' empirique minuttoit contre ma malheureuse humanité, que je me mis à crier de toutes mes forces ; Barbe, qui étoit revenuë, accourut toute en pleurs et me demanda ce que j' avois, avec la plus tendre affection. Hélas ! Ma chere amie, lui dis-je en lui montrant le terrible Monsieur Du Pourpre, fais-moi sortir cet homme, sa vuë me fait trembler d' effroi. Monsieur Lancelet va-t' il venir ? Interrompit l' empirique sans faire attention à mon discours. Ah ! Le voilà, s' écria-t' il en le voyant entrer dans la chambre : allons, monsieur, opérons. Mais avant tout, ajoûta-t' il en tirant un papier

p256

de sa poche, reconnoissez cette permission qui m' a été accordée de voir les malades pendant un mois ; il est bon que tout se fasse dans les règles, et que vous puissiez travailler avec confiance. Le chirurgien sans répondre tira une bande, des lancettes, et demanda de l' eau chaude. Pendant cette conjuration et les préparatifs, j' avois fait signe à Barbe de s' aprocher, je lui fis fermer mon rideau, je jettai une robe dans mes bras, et je m' esquivai par la ruelle de mon lit dans une autre chambre où je m' enfermai, avec une bonne résolution de ne pas ouvrir que l' assassin de Monsieur Du Pourpre et son collègue ne se fussent retirés. J' entendis de mon asyle le vacarme que fit le terrible empirique, lorsqu' il se fut aperçû de mon évasion. Vous le voyez, disoit-il,

y a-t' il une preuve plus autentique de folie
que celle de se dérober aux remédes lorsqu' on en a
besoin ? C' est vous, madame, ajoûta-t-il en
s' adressant, sans doute, à celle qui étoit
dans ma chambre, vous voyez le cas qu' on
fait ici des gens que vous indiquez, que
vous amenez ? N' êtes-vous pas de mon avis,
poursuivit-il en s' aprochant de la porte ?
N' est-ce pas une charité, une bonne oeuvre
de la jetter à bas et de faire lier la malade ? à
ce mot la frayeur de

p257

voir forcer l' entrée de mon appartement,
me fit jeter les hauts cris, en menaçant
que j' allois me plaindre par la fenêtre de
l' outrage qu' on me faisoit.
Le chirurgien qui étoit raisonnable, me
pria au travers de la porte de me modérer,
et m' assura qu' il étoit trop galant
homme et trop mon serviteur pour me saigner
malgré moi. Je le crois bien, repris-je,
monsieur, en pleurant ; mais, ce Monsieur
Du Pourpre est si acharné à ma perte
qu' il vous y obligera. Non, madame, ne
craignez rien, repartit Lancelet, je vous
donne ma parole d' honneur que je serai le
premier à m' y oposer. Ouvrez, que j' aye le
plaisir de vous parler, et vous connoîtrez que je
suis plus à vos ordres qu' à ceux de qui que ce soit.
La dame, dont j' ai parlé, et dont le coeur
étoit bon, et qui fut touchée, sans doute,
de mes larmes, me fit les mêmes protestations,
et me promit qu' il ne me seroit rien fait. Tant
de paroles me rassurèrent et me firent enfin ouvrir.
Le chirurgien entra avec la dame, et ferma
la porte au nez de Du Pourpre qui s' étoit
présenté, et qui m' avoit fait une si grande
frayeur, que j' avois recommencé mes cris.
Remettez-vous, madame, me dit le chirurgien,
et faites-moi l' honneur de me dire ce qui
occasionne le trouble

p258

où je vous vois ? La politesse de cet homme
me rassura, je lui racontai mot pour
mot les choses, et je lui parus si raisonnable

qu' il haussa les épaules, et dit que ce n' étoit pas la première folie de cet homme, et qu' il étoit surprenant qu' on lui permît encore de voir des malades ; il ajouta cependant qu' il étoit très-habile, mais qu' il avoit la réputation si expéditive, qu' il n' y avoit que ceux dont les maladies étoient désespérées qui osassent se jeter entre ses mains. La conclusion de cette aventure extravagante fut que je payai largement l' empirique et le chirurgien, qui s' en retournèrent fort contents de moi, et qui me laissèrent un si grand éloignement pour tout ce qui s' appelle remèdes et ceux qui les ordonnent, que depuis ce tems j' ai même évité de m' en servir dans les occasions les plus urgentes. L' on m' a fait reconnoître cent fois l' injustice de ma prévention, mais je n' en suis pas la maîtresse et je crains bien qu' elle ne me reste jusqu' au tombeau.

La dame qui s' étoit donnée la peine de venir chez moi pour me secourir lorsque Barbe me trouva évanouïe dans mon cabinet, occupoit un appartement à côté du mien. C' étoit une dévote, et elle étoit prévenue favorablement sur mon

p259

compte, parce qu' elle avoit été témoin, disoit-elle, de la piété avec laquelle je priois Dieu à l' église où elle étoit toujours. Dès qu' elle avoit appris par les cris de Barbe que j' étois en danger, comme le croyoit cette bonne parente, non-seulement elle avoit voulu me donner les secours temporels, mais encore les spirituels, elle s' étoit chargée des uns et des autres ; et c' étoit à ses bonnes intentions que j' étois redevable de la visite de l' ecclésiastique, et de Monsieur Du Pourpre, en qui elle avoit également confiance, mais avec une justice bien différente : l' un étoit solide et consolant, et l' autre le plus grand fou que j' aye jamais connu. L' on en a pu juger par les traits que je viens d' en rapporter.

Dès que je fus délivrée de l' assaut que je venois de soutenir, et que Barbe m' eut appris la bonne volonté avec laquelle la dame dévote s' étoit prêtée à me secourir,

je l' en remerciai avec toute la politesse possible, et elle m' en fit à son tour de très-sincères, et elle se retira en m' assurant qu' elle seroit charmée de lier commerce avec moi, je répondis par une inclination profonde. Je m' étois trop mal trouvée de la première connoissance pour en hazarder une seconde, je ne voulois point me démentir sur ce sujet.

p260

Après que je fus libre entièrement, je voulus revoir la cause de tous les chagrins que j' avois essuyé. Je repris la gazette fatale qui m' avoit si fort bouleversé les sens ; soit que le discours de l' ecclésiastique m' eût prévenuë, soit que je trouvasse l' article moins positif que je ne l' avois ouï, il me sembla rencontrer des raisons de doute, et je commençai à me repaître de quelqu' espoir. Le nom du marquis n' étoit point inscrit, il pouvoit y avoir eu plusieurs détachemens, commandés aussi par des gens de marques, et il étoit possible que ce ne fût pas celui qui m' interressoit si vivement. Je m' endormis dans cette flatteuse consolation. Barbe que j' avois voulu renvoyer pour la faire coucher, et qui s' étoit obstinée à me veiller, s' étoit assoupie ; la considération que j' avois pour elle fut cause que je ne la réveillai point. Ce fut un bonheur extrême pour moi, que le ciel permît, sans doute, pour ma conservation, car si je m' étois trouvée seule dans l' incident qui va suivre, je serois morte, sans doute, d' effroi ; l' on en va juger. L' agitation avec laquelle j' avois passé ce jour, fut cause, sans doute, du songe affreux dont je fus tourmentée. Il me sembloit que je voyois un spectre traînant des chaînes, qui s' apareissoit à moi,

p261

et qui me regardoit sinistrement. J' avois fermé les yeux à son horrible aspect ; mais m' obligeant à les ouvrir, je l' avois vû portant sur les bras un corps sanglant percé de coups, que je reconnus pour celui de

mon cher amant. Ce spectacle faisoit une telle impression sur mes sens glacés, que j'étois immobile, et mon coeur étoit si serré que j'envisageois avec des yeux secs et un silence morne, plusieurs autres objets aussi lugubres. Le pere de mon amant tenoit une femme par la main qui avoit mon air et mes traits ; la tristesse étoit peinte sur les yeux de ce second moi-même, et il paroissoit que la démarche qu'on lui faisoit faire répugnoit à son goût. Le vieux marquis se mit à genoux, avec elle, au pied du spectre : le corps qu'il portoit sembla revivre à l'abord de la femme, que le marquis lui presentoit, et le sang de ses blessures s'arrêta. Le blessé prit la main de son pere, et celle de la femme qui me ressembloit, et les unit. J'ouvris de grands yeux, et je considérois avec agitation ces choses ; mais, quelle fut ma surprise, en jettant mes regards sur le nouvel époux de le voir rajeuni, et de retrouver à la place du vieux marquis, le fils ensanglanté que j'avois vû entre les bras du spectre ! Je me tournai précipitamment de

p262

son côté. Comblé d'étonnement, Saint-Fal avoit succédé au spectre et paroissoit couvert des blessures que j'avois vû au jeune marquis, il avoit l'air si triste et si touchant, que j'allois le consoler de la douleur profonde dans laquelle il paroissoit plongé. Lorsque les rideaux de mon lit s'étant ouverts tout à coup, me réveillèrent en sursaut, et me firent voir à la lumiere d'une bougie, avec laquelle Barbe me veilloit, un homme le poignard à la main, qui, me le presentant, me dit, si tu cries tu es morte, la bourse ou la vie, et dépêchons.
ô ciel ! C'est à vous à qui je dois la conservation de ma vie. Ma tante qui s'étoit assoupie, comme il a été dit, étoit si mal à son aise qu'elle ne reposoit que légèrement. Elle avoit entendu respirer le voleur, qui ayant prémédité son coup, s'étoit caché dans un endroit peu éloigné ; et Dieu avoit permis qu'elle y avoit fait attention. Au lieu de s'effrayer, elle s'étoit levée, avoit feint de me parler, et

elle me dit, pour parvenir à ses fins, que puisque j'allois reposer, et que je n'avois pas besoin de rien qu'elle alloit se coucher dans ma cuisine, et sortir. Au lieu de faire ce qu'elle venoit de me dire, elle sortit tout doucement, descendit au rez de chaussée, chez un marchand qui avoit

p263

beaucoup de garçons, le réveilla, en frappant à la fenêtre d'une chambre, qui donnoit sur une petite cour ; et lui aprit le danger auquel j'étois exposée, et le secours pressant dont j'avois besoin. Cet homme étonné fit sur le champ lever ses garçons, en envoya un chercher le guet, et monta doucement, avec d'autres, pour me secourir. Il arriva dans le moment que le voleur vouloit m'obliger à me lever pour lui donner mon argent. Le poignard tomba des mains du malheureux à cette apparition, il se jetta à mes genoux, et demanda la vie. J'étois plus morte que vive, et je ne pûs répondre. Le marchand et ses garçons se jettèrent sur lui. Je le reconnus alors pour le crieur qui m'avoit apporté la gazette. Il avoua que son dessein étoit de me voler, et s'écria douloureusement, que c'étoit mon imprudence qui en étoit la cause, protestant que depuis quarante ans qu'il vivoit qu'il avoit toujours été honnête homme, et que l'occasion, et sa profonde misère avoient été la cause de son malheur.

Le fait qu'il détailla fut que dans le tems qu'il m'avoit apporté la gazette, qu'il étoit survenu une personne à laquelle j'avois donné de l'argent, et que j'en avois tant montré que cela lui avoit fait

p264

naître le desir de me voler, s'il pouvoit en trouver le moment ; que l'occasion s'étoit offerte d'elle-même par le long-tems que j'avois gardé sa gazette, qu'il en avoit profité pour connoître les êtres de la maison ; que cependant son dessein n'étoit pas

de tenter le même jour cette aventure, mais que l' accident de ma foiblesse ayant tout mis en trouble, il avoit crû en devoir profiter. Il avoit gagné le boudoir qui étoit à côté de mon lit, et sans Barbe c' en étoit fait. Mais Dieu, qui veille et qui protège ceux qui le servent, ne le permit pas, et montra par le choix qu' il fit d' une personne simple, pour me sauver la vie, qu' il est tout puissant et qu' il donne du courage, quand il veut, aux plus timides. Les ressorts de la grace sont admirables, et l' on ne sçauroit trop admirer celui qui en est le divin dispensateur !

Cette même grace me soutint et me fortifia, sans doute, pour sauver la vie au malheureux qui avoit voulu attenter à la mienne ; un moment plus tard il étoit entre les mains de la justice. J' obtins du marchand qu' on le laisseroit évader, et que si le guet arrivoit avant qu' il fût échappé qu' on diroit qu' il s' étoit sauvé. Je fus si touchée de la misere de cet homme qu' il me dépeignit avec les larmes et les regrets les plus amers, et du repentir

p265

qu' il avoit de s' être porté à un crime si noir, que je lui donnai deux louis pour lui aider à subvenir à l' entretien de dix enfans, tous vivans en bas âge, dont il étoit chargé, en lui recommandant d' être honnête homme à l' avenir, et en lui promettant de lui donner de tems en tems quelques secours, pourvû qu' il les envoyât chercher par sa femme ou par un de ses enfans, et pourvû que je ne le visse jamais.

Je ne parlerai point de cette action, j' en fus trop récompensée par la consolation que mon intérieur m' en fit ressentir. Le guet s' en retourna comme il étoit venu, et me railla sans doute sur mes vaines frayeurs : pour les garçons marchands, dont le sommeil avoit été interrompu si à propos, je leur donnai honnêtement de quoi boire ; ils le méritoient assurément : leur maître fut comblé de politesses et de remerciemens, et le lendemain je lui donnai une canne à pomme d' or, en l' assurant que si j' étois honteuse que le present ne fût pas plus riche, que je me piquois au moins d' être très-reconnoissante. à l' égard de Barbe, ma très-chere tante, à qui je devois la vie,

je l' assurai que je ne mourrois point que
je ne lui eusse prouvé jusqu' à quel
point je sentois ce qu' elle avoit fait

p266

pour moi. Sans une prudence cruelle qui
me lioit, je me serois, en faveur de son
bon coeur, déclarée telle que j' étois ; mais
sa simplicité me retint. Cette franchise
tiroit à tant de conséquence, que je me tûs
bien malgré moi ; cependant à la place
de cet aveu je redoublai mes bonnes façons
pour elle, et je vis avec plaisir qu' elle
y étoit sensible, ce qui me consola de la
rigueur de mon silence. Quand on a le coeur
fait d' une certaine manière, on trouve qu' on
n' en fait jamais assez pour ceux qu' on croit
dignes de son amitié.

Je ne pus fermer l' oeil du reste de cette
nuit, et il n' y eut que lorsque le jour
fut avancé, que je commençai à reposer. Il
étoit près de quatre heures après-midi,
lorsque je fus réveillée par Barbe, qui me
dit qu' un grand monsieur en robe noire
vouloit me parler, suivi de deux hommes
qui l' accompagnoient. Je fus assez surprise
d' une pareille visite, et je la questionnai
sur la manière dont on s' étoit expliqué
avec elle pour parvenir à me voir. Elle
répondit que le monsieur en robe lui
avoit demandé si Madame Des Roches y
étoit (car j' avois conservé ce nom assez
imprudemment) et sur ce qu' elle avoit
repris que je dormois, qu' il lui avoit été
ajouté qu' il falloit me réveiller, et qu' il

p267

étoit obligé de me parler. Je ne fus pas
plus avancée à cette enquête. J' allois me
lever pour recevoir cette visite extraordinaire,
lorsque le commissaire qui étoit dans
mon antichambre, entra fort respectueusement,
en m' assurant qu' il ne falloit pas que je me
gênasse, et qu' il n' avoit qu' un mot à me dire.
On avança des sièges, et lorsqu' il eut pris
place, il me tint ce discours.
Le guet a arrêté hier, madame, un homme

qu' on m' a amené ; comme il avoit tout l' air de quelqu' un qui prend la fuite, et qu' il étoit trop tard pour l' examiner, je l' ai envoyé en prison : on l' a interrogé ce matin, et comme il s' est coupé lorsqu' on lui a demandé d' où il venoit, on la mis au cachot. On a surpris une lettre à votre adresse, madame, et qu' il avoit remis au guichetier pour vous être portée, dans l' espérance qu' elle vous seroit renduë ; mais il étoit trop suspect pour qu' elle ne fût pas décachetée. Par cette lettre, il vous supplie d' avoir pitié de lui, de ne point le déclarer, sans quoi il est perdu. On l' a interrogé sur cela, et il a déclaré qu' il vous avoit aporté la gazette, et qu' il avoit soupé avec vos gens, ce qui a été cause, a-t-il dit, qu' il étoit sorti si tard. Cette déclaration s' accorde si peu avec cette lettre qui vous est adressée,

p268

que je suis chargé de venir sçavoir, madame, quel est ce grief qu' il faut taire, et qui le perdrait s' il étoit sçû. Je vais dresser, si vous le trouvez bon, un procès verbal sur votre déposition, vous êtes la maîtresse de la faire telle qu' il vous plaira ; mais je suis obligé de vous avertir qu' elle doit être conforme à la vérité, parce qu' il y aura des témoins d' assignez, que les enquêtes prouvent, et que vous vous feriez des affaires, s' il étoit prouvé que votre déclaration fût fausse ; vous avez l' air trop distingué, madame, continua cet homme, pour que je n' en use pas avec vous comme vous le méritez. J' admirai pendant ce discours la justice du ciel, qui ne laisse rien d' impuni, mais je gémis de ce que ma bonne intention n' avoit pas eu son effet. Je ne sçavois pas trop de quelle manière répondre, sentant bien que ma déposition alloit sauver la vie ou la faire perdre au malheureux dont il s' agissoit. Le commissaire attendoit que je parlasse. Je répondis enfin qu' il étoit vrai, qu' étant prête de me coucher, j' avois rencontré cet homme, et que j' en avois eu une si grande frayeur que j' avois jetté des cris qui avoient fait relever tout le monde ; mais qu' après m' être informée

de la vérité ; j' avois appris qu' il s' étoit
endormi après le souper dans ma cuisine, et

p269

qu' après son réveil voulant sortir, et ne
connoissant pas les êtres, il étoit entré
dans ma chambre : qu' effrayé lui-même
de ce qu' on le prenoit pour un voleur,
qu' il s' étoit sauvé, sans doute, dans la
crainte d' être arrêté. Ce discours parut
vraisemblable. Le maître de la maison et
ses garçons que je fis prévenir répondirent
dans cet esprit, ce qui fut cause qu' au
bout de deux jours on mit en liberté le
prisonnier, ce que j' appris par sa femme
qui vint me remercier, et qui m' assura
qu' elle et sa famille prioient Dieu toute
leur vie pour moi.

Cependant toutes les agitations qui
m' accabloient depuis quelque-tems, influoient
insensiblement sur ma santé. Je devins peu
à peu si jaune que je faisais pitié. Ma
chère tante me voyant dans cet état, faisoit
tout son possible pour me tirer de la noire
mélancolie dans laquelle je me plongeais. Vous
voulez donc me faire mourir, ma chere maîtresse,
me disoit cette bonne fille, est-il possible
aussi qu' à votre âge que vous vous enterriez
ainsi toute vivante ? Il est bon qu' une
jeune personne soit retirée, j' en conviens,
et qu' elle ne donne pas matière à la
médisance ; mais encore faut-il quelque
récréation. Est-il possible que vous ne vous
consolerez jamais de la perte de ce cher mari ?

p270

Hé, mon dieu ! étoit-il donc l' unique pour
le tant regretter ? Est-ce qu' on n' en
pourroit pas trouver qui pussent le valoir ?
Malgré ma profonde tristesse je ne pouvois
quelquefois m' empêcher de sourire des
propos de cette bonne fille, mais ce n' étoit
qu' un soleil d' hyver : les nuages qui
l' environnoient l' éclipsoient bien-tôt.
Le songe cruel dont j' ai parlé se retraçoit
sans cesse à ma mémoire. Hélas ! Il ne
renfermoit que de trop sûres prédictions : je

ne fus pas long-tems sans le reconnoître.
Un jour que je rêvois tristement à ma
fenêtre, un carosse s' arrêta à ma porte,
je le reconnus pour celui du vieux marquis.
Je tressaillis sans sçavoir pourquoi.
Lorsqu' il entra dans ma chambre, il avoit
un fond de tristesse qu' il déroboit vainement.
à peine eut-il levé les yeux sur moi qu' il
jeta un cri d' étonnement : hé, bon dieu !
Dans quelle situation vous trouvai-je, me
dit-il, vous êtes malade, et vous ne
m' en avez rien fait sçavoir ? Que signifie don
cette pâleur et cette noire mélancolie ?
Que vous est-il arrivé ? L' écuyer
du marquis qui le suivoit lui parla à l' oreille
dans ce moment : j' avouë, continuat-il,
en répondant à ce qui venoit de lui être dit,
que j' ai été si troublée de l' état où je la
trouve que je n' ai pas songé à ce que tu me
dis. Ah ! Jeannette, Jeannette, continua

p271

le marquis en se jettant dans un fauteuil,
que vous me faites ressentir cruellement
combien mon fils m' est cher !
à peine ce vieux seigneur eut-il lâché
ces mots, qu' un frisson violent s' empara
de moi : je crus que mon songe étoit
accompli, et que mon amant n' étoit plus.
Cette idée fit un progrès si prompt sur
mes sens, que je jettai un grand cri, et
me mis à pleurer amérement. Je dûs à
une liqueur que j' avois pris un moment
auparavant, et qui me soutint le coeur,
la conservation de ma connoissance ; car
sujette comme j' étois aux vapeurs et aux
évanouïsemens, il n' y a point de doute
que je ne fusse tombée en foiblesse.
L' occasion assurément étoit bien pardonnable,
j' apris par la conversation du marquis et
de son écuyer, sans qu' ils eussent dessein
que j' en fusse instruite, que le marquis
avoit été blessé dangereusement à la tête,
après avoir donné des preuves d' une valeur
sans pareille, et que Saint-Fal avoit
été fait prisonnier à la bataille qui s' étoit
donnée deux jours après cette action.
Ces cruelles nouvelles me firent tomber
dangereusement malade. Les médecins que le
vieux marquis fit apeller, assurèrent le
quatrième jour qu' ils n' espéroient rien de moi,

à moins que la nature ne fit un effet prodigieux
pour chasser

p272

des environs de mon coeur une bile qui
étoit prête à me suffoquer. Je ne gardois
aucun des remédes qu' on me donnoit, ce
qui faisoit croire qu' il étoit impossible que
j' en réchapasse.

Je dois assurément la vie à la prudence
et à la fermeté du pere de mon amant :
il ne quitta pas le chevet de mon lit, et
connoissant qu' il n' y avoit plus d' espérance,
il hazarda deux choses qui me rendirent
la vie. On ne faisoit point encore usage
de l' émétique, et dans les occasions,
comme celle où je me trouvois, on ne le
donnoit que comme un reméde desespéré,
qui ôtoit plus souvent la vie qu' il ne la
rendoit. Le pere de mon amant en envoya
chercher six grains, et au lieu de le laver
avec beaucoup d' eau, comme c' est assez
l' usage, il me fit prendre la doze toute
entiére dans une cuillerée de boüillon, et
afin que je ne le rendisse pas sur le champ,
il me fit tenir la tête fort élevée jusqu' à
ce qu' il eût séjourné dans mon estomac
le tems nécessaire pour faire son opération.
Pendant cet intervalle, il usa d' un
artifice innocent qui ne contribua pas peu
à mon salut. Un courier en bottes qu' il
avoit instruit arriva avec grand bruit, et
s' écria hautement qu' il arrivoit de l' armée,
et que monsieur le marquis de L V étoit
en marche pour revenir ; qu' il étoit faux

p273

qu' il eût été blessé dangereusement, et
qu' il n' avoit reçu qu' une legére contusion
dont il avoit été guéri au bout de quatre
jours.

Malgré l' abattement cruel où j' étois,
et une fièvre continuë, qui m' empêchoit
de parler, j' entendois tout ce qui se disoit
sans y faire, il est vrai, de réflexion, tant
j' étois accablée ; mais le courier n' eut pas
plûtôt annoncé cette nouvelle, que mon

coeur ressentit une joye secrette qui lui donna la force de sortir de l' opression qui l' accabloit. L' efficacité du remède recevant cette impression fit un si prodigieux effet, que l' on crut, à la violence dont je me mis à vômir, que j' allois rendre l' ame. Une bile noire et épaisse sortit avec impétuosité, et les efforts terribles, avec lesquels je rejetai cet ennemi de la vie, fit crever un abscess qui s' étoit formé dans mon corps. Le chirurgien du marquis, qui étoit des plus habiles, l' assura que si je soutenois cette crise, que j' étois sauvée ; ma jeunesse donna cette espérance. Au bout d' une demie heure, cet état violent cessa, mon teint reprit couleur, et après un instant d' agitation je me tranquilisai, et je m' endormis d' un profond sommeil. Deux jours suffirent pour me mettre hors de tout danger, et pour rendre à mon esprit des idées nettes et distinctes :

p274

avoir remercié le ciel, de la vie qu' il me conservoit, je témoignai à monsieur le marquis de L V combien j' étois sensible aux bontez qu' on m' aprit qu' il avoit eu pour moi : il paroissoit dans une joye inexprimable de me revoir dans une assiété d' esprit qui lui faisoit juger qu' il n' y avoit plus à craindre de rechute, il me témoigna à quel point il m' étoit attaché, et m' entretint dans les idées où il m' avoit mis de la fausseté des nouvelles qu' on avoit publiées à l' occasion de son fils : il eut la complaisance de me lire des lettres qu' il avoit suposées pour m' ôter toute inquiétude à ce sujet, et me voyant trois jours après en état de n' avoir plus rien à craindre pour ma vie, il retourna à Versailles en laissant un homme à lui à Paris, qui devoit lui apporter tous les jours de mes nouvelles jusqu' à son retour. Je commençois à me lever et à être convalescente, lorsque je reçus enfin une lettre de Saint-Fal. Je l' ouvris avec une secrette joye ; parce que je la croyois une confirmation des bonnes nouvelles qu' on m' avoit suposées. Mais quelle fut ma douleur lorsque j' y lûs ce qui suit ! Jamais a-t-on été agitée par un si grand nombre

de traverse ?

p275

Lettre.

je vous ai promis de la sincérité et de l'exactitude, je vous en donne aujourd' hui une grande preuve, belle Jeannette. comment recevrez-vous les nouvelles que je vais vous apprendre ? N' aurai-je point à me reprocher de vous avoir tenu si bien parole ? je le sçaurai. L' on me rend compte exactement de votre santé, et si j' aprens que ma lettre y ait occasionné quelque dérangement, soyez assurée que je ne vous écrirai dorénavant que comme à une personne qui n' a pas de fermeté, et dont on doit ménager la foiblesse.

je vous avois mandé, belle Jeannette, que mon cousin avoit obtenu d' aller à la guerre avec un détachement, et que je craignois bien que sa mélancolie ne le menât trop loin. mes appréhensions n' ont été que trop vrayes. sa valeur, ses inquiétudes lui ont fait tenter témérairement d' enlever un convoi accompagné d' une escorte trois fois plus forte que sa troupe ; il est tombé dans une embuscade, et sans un miracle, il n' en seroit point échapé. Dubois, son valet de chambre dont l' affection est au-dessus d' un domestique ordinaire, lui a sauvé la vie, et l' a ramené dans le camp avec deux blessures. Tranquillisez-vous cependant, elles ne sont pas mortelles,

p276

et j' espère que nous en serons quittes pour la peur. deux jours après, les deux armées se sont rencontrées, nous avons battu les ennemis, mais j' ai été fait prisonnier. J' en ai ressenti de la douleur, parce que je vous verrai plus tard que je l' espérois, et que je ne puis être tranquile lorsque je suis éloigné de vous. vous trouverez dans ce paquet une lettre que le marquis avoit commencé à m' écrire avant la rencontre des ennemis, et qu' il n' a achevée que depuis sa blessure ; elle servira à vous prouver qu' il n' étoit pas aussi ingrat

que vous le soupçonniez, et à vous rassurer sur le danger que vous pourriez craindre. je me tais sur les preuves que je vous donne de mon attachement : en vérité elles doivent vous toucher d' autant plus que je suis assez ennemi de moi-même pour trouver de la douceur à vous parler de ce qui vous interesse.

j' attends, belle Jeannette, de vos chères nouvelles, je ne serai pas tranquile jusqu' à ce que j' en aye reçu, sur-tout après les nouvelles fâcheuses que je vous mande. Mon oncle continuë-t-il à vous rendre des visites ? je vous assure que vous m' avez fait tomber des nuës, en m' aprenant qu' il vous avoit été voir, et qu' il sçait qui vous êtes ; il faut qu' il soit bien habile, et qu' il ait des raisons bien importantes pour être parvenu à

p277

se faire si bien instruire. Il m' a écrit, et ne me parle de rien ; j' imiterai son silence, les éclaircissemens seroient trop contre moi. Je me console de ma prison et de tout ce qui peut m' arriver, pourvû que vous me conserviez toujours une part dans l' honneur de votre estime : je le mérite par celle que j' ai pour vous, et par la considération parfaite que j' aurai toute ma vie.

de Manheim, ce de Saint-Fal.

je lûs avec précipitation la lettre du marquis. La voici mot pour mot.

Lettre.

Du marquis de L V.

Au comte de Saint-Fal.

je suis parti de Paris furieux, mon cher cousin, et je vais à la guerre desespéré. personne ne sçait la cause de ma tristesse, et n' a le secret de la raison qui m' a obligé à me faire détacher seul du corps de l' armée : aprenez tout cela. Jeannette ne m' aime plus, elle m' a préféré le duc de je n' en puis douter ; raison de mon départ. J' étois obligé de me rencontrer tous les jours chez les généraux avec mon rival, cause de ma séparation de l' armée. Tout m' est insupportable depuis

p278

*que mon ingrate me trahit. En vain
j' ai voulu secoüer un joug si tyrannique,
elle a mon coeur, elle régne dans mon ame,
et son image me poursuit en tous lieux.
fatale passion ! égarement funeste qui ne me
laisse pour toute consolation que la mort !
mes coureurs me rapportent que les ennemis
sont à deux lieuës d' ici, je vole à eux.
adieu, mon cher cousin. Souvenez-vous
qu' on n' a jamais aimé son rival, et que
vous m' avez touÿjours été cher.
s' il arrivoit que Jeannette fut trompée
par son nouvel amant, consolez-la. Je tremble
pour elle. Je sçai ses besoins, ne l' abandonnez
pas.
ce qui suivoit étoit d' une autre écriture.
je suis battu, blessé et content, mon cher
cousin. Le dernier mot vous paroîtra
extraordinaire, je vous l' expliquerai ; en
attendant ne vous effrayez pas de ce que je me
sers de mon secretaire pour vous écrire, il
m' est impossible de le faire moi-même ; mais
l' on espere beaucoup du premier apareil qui
est levé. J' ai reçû un coup de sabre sur la
tête. Si Jeannette m' aime encore, comme un
gentilhomme nommé Mélicourt me l' écrit,
si les choses qu' il m' aprend, dont il m' assure
avoir été témoin lui-même, sont vrayes, je*

p279

*me console de la perte d' un oeil dont je suis
menacé, pourvû qu' il m' en reste un pour
avoir le plaisir de revoir l' objet que j' aime,
et d' admirer ses charmes. Je suis satisfait :
travaillez à ma paix, mon cher cousin, en
cas que vous croyiez que je sois dans le cas
de la mériter. N' est-ce point trop exiger de
votre amitié et de certains sentimens qui
nous sont communs ; mais je vous connois,
et cela me suffit.*

le marquis de L V.

Combien de larmes ne me fit point répandre
cette lettre ! J' y reconnoissois le
caractère excellent de mon aimable marquis.
Combien de fois ne baisai-je pas ces chers
caractères que la perte de son sang me
rendoit encore mille fois plus précieux ! De
quelle inquiétude ne fus-je point agitée !
Pourquoi la bienséance ne me permettoit-elle
pas de prendre une chaise de poste, d' arriver

à l' armée, et de lui prouver que lui seul étoit digne de mon amour et de faire ma félicité ! Mille résolutions diverses me roulèrent dans l' esprit pour donner des preuves à ce cher amant de ma tendresse et de ma constance, sans que je pûsse trouver un seul expédient dont je fusse satisfaite, en relisant la lettre du marquis. Ce que Mélicourt avoit fait pour moi me

p280

frapa, je lui en sçûs d' autant plus de gré qu' il ne m' en avoit rien marqué dans plusieurs lettres que j' avois reçûës de lui, depuis que j' étois à Paris. Je jugeai qu' un homme qui rendoit un service pour avoir le seul plaisir de le rendre, étoit un véritable ami, et je le jugeai seul digne d' exécuter le dessein que j' avois d' envoyer à l' armée, afin d' avoir des nouvelles plus positives, et de persuader au marquis que je méritois son retour.

à peine eus-je conçu ce projet que je voulus le mettre en exécution. J' écrivis sur le champ à Mélicourt, je fis chercher un exprès et je le lui envoyai. Je ne doutai pas qu' à la réception de ma lettre il ne partit d' abord pour se rendre auprès de moi, et pour apprendre en quoi il pourroit m' être bon. Je sçavois que l' affaire de sainte-Agnès ne devoit être décidée de plus de six semaines, parce qu' on avoit été obligé de récrire à Rome sur quelques difficultez nouvelles qui étoient survenuës, et cet intervalle étoit plus que suffisant pour aller et revenir de l' endroit où je devois le prier de se rendre.

Lorsque l' amant de sainte-Agnès arriva de Versailles, je lui marquai de la joye de son retour. Pour entrer en matière je commençai par le remercier du service qu' il m' avoit rendu si noblement. à peine

p281

eut-il entrevû le but où je voulois toucher, qu' il me prévint, et bien loin de faire naître aucune difficulté, il m' assura que c' étoit

à lui à me rendre graces de ce que je le mettois dans le cas de faire sa cour à un seigneur qu' il estimoit autant que le marquis de L V qu' il m' avoüoit même que ce voyage lui seroit utile de plus d' une manière ; en ce qu' il ne seroit pas long-tems sans avoir besoin de puissantes protections à la cour ; que cette occasion sembloit faite exprès pour l' obliger, et qu' il m' en sçauroit gré toute sa vie.

L' on a bien raison de dire que la manière de faire un plaisir en augmente le prix. Je fus comblée des façons avec lesquelles Mélicourt se prêta à mes desirs. Je l' instruisis ensuite de la manière dont j' avois imaginé qu' il devoit se presenter ; je le chargeai d' une lettre pour le marquis ; mais je souhaitai qu' il ne la rendît que quand il prévoiroit que la surprise qu' il auroit de recevoir de mes nouvelles ne nuiroit pas à sa santé. La première chose que j' exigeois de lui, étoit de me mander naturellement l' état positif où il trouveroit mon amant à son arrivée, et la manière dont il recevroit ma lettre. Toutes ces choses dites et convenuës pendant un souper assez abstrait, Mélicourt envoya chercher des chevaux de poste par son valet,

p282

et il partit dès la même nuit. Nous avons combiné qu' il seroit trois jours en chemin, et que le septième ou le huitième j' aurois une lettre de lui. Tous ces arrangemens me tranquilisèrent beaucoup ; mais ce qui y contribua le plus, fut cette chère lettre du marquis, par laquelle je reconnoissois qu' il m' aimoit toûjours tendrement. C' étoit ma plus sérieuse affaire que cette constance, je n' en connoissois point d' autre ; quand on aime de bonne foi, tous les autres biens ne font partie que de celui-là : en effet il n' y en a pas un plus grand que celui d' aimer et d' être aimé.

Je ne raporte point ici la lettre que j' écrivis au marquis, il l' a perduë, et il me seroit impossible de la rendre telle qu' elle étoit, il est bien différent d' écrire avec passion ou de sang froid. Il suffira de sçavoir que le desespoir de sçavoir mon amant blessé et en danger, en faisoit le fond ; le reste étoit des assurances

vives du plus tendre amour. Je ne querellois point ; peut-on gronder un amant que l' on apprend fidèle, et qui est en danger de la vie ? Le coeur ne boude point dans de pareilles occasions, il n' est rempli que de son amour, et le reste s' évanoüit dès qu' il est satisfait de ce côté. Deux jours après, il étoit fête de la vierge ; comme je me trouvai en état de

p283

sortir, je résolus d' aller m' acquiter d' un voeu que ma bonne tante avoit fait pour moi à une église qui lui est consacrée, et d' en faire un pour que le ciel voulût bien conserver le marquis. Je fus entendre la messe ; et comme on me dit qu' il y avoit sermon l' après-midi, je dînai de bonne heure et je m' y rendis. Un capucin prêchoit avec une onction qui me pénétra ; son discours, outre cela, étoit poli et élégant, et ne se sentoit point du tout de l' état monastique ; il sembloit que ce fût un homme du monde qui vous entretint d' une morale épurée. J' avois les yeux fixement attachés sur le prédicateur, il me sembloit que je l' avois vû quelque part, mais je n' y fis qu' une attention indirecte. J' étois si attentive à ce qu' il debitoit que nulle autre réflexion ne s' imprimoit dans mon esprit. à la fin de son troisième point il traita du luxe, et de l' irrévérence avec laquelle on assistoit aux mystères. Je ne sçai par quel hazard, il arrêta ses yeux sur moi ; mais à peine m' eut-il envisagée que sa parole mourut dans sa bouche, il pâlit, fit tout ce qu' il put pour résister à la foiblesse qui s' emparoit de ses sens, mais en vain, il se laissa aller. Tout le monde effrayé et surpris, parut inquiet de son état, et chacun en raisonnoit à l' oreille. De deux personnes qui le connoissoient, une se leva, pour donner

p284

à celui qui le secouroit, un flacon ; l' autre interrogée par une personne, sur le nom du pere, qu' il avoit témoigné connoître,

répondit, que c' étoit un homme de qualité apellé extraordinairement à sa vocation, et le nomma de son nom de famille. Qu' on juge de ma surprise extrême ; c' étoit le chevalier D' Elbieu ! Devois-je m' attendre à un pareil incident ? Il me frapa si fort qu' il s' en fallut peu que je ne tombasse dans le même inconvenient que le pere Honoré, c' étoit son nom de religion. Le ciel me soutint, et dans la crainte que je ne fusse pas maîtresse de moi-même, je pris le bras de ma tante, et je sortis. Lorsque je fus chez moi j' admirai la singularité de mon sort, qui ne me laissoit pas, pour ainsi dire, passer un jour sans qu' il fût marqué par quelque événement extraordinaire. En effet, devois-je m' attendre à une rencontre aussi surprenante, sur-tout, moi, qui sortois si peu ? Cela me fit une telle impression que pour que pareille aventure ne m' arrivât plus, je réglai que je n' irois dorénavant à l' église que le matin, et que je m' y rendrois encore de si bonne heure que je ne me mettrois pas dans le cas d' y rencontrer aucune personne de connoissance. Mais à quoi servent nos précautions ? Peut-on quelque chose contre les decrets de la destinée ?

p285

Le même jour, je reçus sur le soir la visite de l' écuyer du vieux marquis ; comme cet homme aura beaucoup de part à la conclusion de mon histoire, il est à propos que je fasse son portrait. Il avoit environ cinquante cinq ans, étoit d' une physionomie prévenante, et sans être beau, plaisoit par la douceur de ses traits ; il étoit grand et bien fait, et son port imposoit par sa noblesse. Son caractère étoit souple et séduisant. Il étoit toujours de vôtre sentiment par l' espérance qu' il avoit de vous amener au sien. Du reste, politique, fourbe, et de mauvaise foi. Lorsqu' il faisoit tant que de vouloir vous plaire il y réussissoit ; mais il ne prenoit jamais cette peine qu' avec une intention préméditée de vous nuire. à cette ébauche il faut ajouter qu' il étoit envieux et jaloux, et que c' étoit être de ses ennemis que de plaire à son maître. Voilà Monsieur De Forçan. Malgré toutes ses mauvaises qualitez,

qu' il sçavoit cacher avec art, il avoit attrapé la confiance du vieux marquis, il ne pensoit rien qu' il ne lui en fît part. Ce lâche confident aprouvoit tout, mais il trouvoit le secret de ne consentir qu' aux choses qui lui paroissoient indifférentes ; pour celles qu' il prévoyoit qui pouvoient lui nuire, il sçavoit les écarter, et quand il ne pouvoit pas y parvenir par les moyens ordinaires,

p286

il recouroit à la calomnie et aux mauvais artifices, ils lui réussissoient presque toûjours, parce qu' il étoit patient, prudent et discret, et qu' avec ces trois qualitez on vient à bout de tout. L' on doit conjecturer que sur ces préjuges il étoit au fait du goût que son maître avoit pour moi ; bien loin de le dissuader de son inclination, il avoit augmenté son attachement pour tout ce qui pouvoit le rendre plus solide et plus séduisant. Je lui avois paru si douce, et il étoit d' ailleurs si bien persuadé que la bassesse de ma naissance le rendroit toûjours si fort supérieur à mon crédit, quelque grand qu' il pût devenir, que je gouvernerois bien moins son maître, qu' il ne me gouvereroit moi-même. Voilà la cause pour laquelle il s' étoit déclaré pour moi, et qui fit qu' il se chargea volontiers de la commission de me voir et de me sonder sur les sentimens que j' avois inspiré au pere du marquis, qui s' étoient accrus à un tel point, à ce qu' il faisoit entendre à son écuyer, qu' il vouloit en faire usage, et sonder si je serois d' humeur à y répondre. Forçan qui ne sçavoit pas que son maître étoit encore plus fin que lui, et qu' il avoit des raisons secrettes pour en agir ainsi, s' offrit pour le servir ; ce qui fut accepté, parce que le marquis s' étoit montré jusques-là si complaisant

p287

qu' il ne voulut pas, sans doute, se mettre dans le cas de sortir de ce caractère en jouant un rôle opposé. Le pauvre Forçan se trouva fort éloigné

de son compte, et je le relevai avec tant de fermeté, lorsqu' il eut mis cette matière sur le tapis, qu' il devoit conclure que son projet ne réussiroit pas si heureusement qu' il s' en étoit flatté, mais il n' étoit pas homme à se rebuter des premières difficultés. Il revint le lendemain à la charge, et il me mit dans une si grande colere, par les discours qu' il me tint, que je ne gardai aucun ménagement. Je lui reprochai la bassesse de la commission dont il s' étoit chargé, et je lui dis, avec un ton que je n' avois jamais osé prendre avec personne, que s' il étoit assez hardi pour remettre les pieds chez moi, je sçaurois trouver les moyens de l' en faire repentir. Je m' attendois, après ces façons d' agir, que cet ennemi de mon repos ne paroîtroit plus, mais il arriva le lendemain comme s' il ne s' étoit rien passé entre nous. J' étois si bien dans la confiance qu' il avoit trop de coeur pour se remontrer, que je n' avois pas crû devoir défendre à Barbe de le laisser entrer. Le rouge me monta au visage lorsque je le vis, et mon premier mouvement fut de me jeter dans mon cabinet. Arrêtez, mademoiselle, me dit-il, je n' ai

p288

que deux mots à vous dire : vous avez tranché avec moi du grand ; vous avez pensé que monsieur le marquis et moi étions vos dupes, vous vous êtes trompée, ma chere enfant, continua-t-il avec un ton ironique, il sçait aussi-bien que moi de quoi il est question ; il ne tenoit qu' à vous que nous fussions dans la bonne foi, vous n' aviez qu' à nous prendre au mot. Je sçai cependant bon gré à vos petits airs de sagesse, qui nous ont fait tenir sur nos gardes, ils nous ont instruits ; nous sçavons vos desseins, nous aurons soin que ces projets chimériques n' ayent pas leur entière exécution ; adieu, la petite, faites votre profit de cet avis, je n' ai rien de plus à vous dire : et puis il sortit.

L' on s' imagine peut-être que ces impertinences me firent impression, et qu' elles me chagrinerent beaucoup. Non, mon innocence me tranquillisa ; je compris seulement que je déplaisois à cet écuyer, et qu' il alloit faire

ses efforts pour me perdre dans l' esprit de son maître par des suppositions que son mauvais caractère lui feroit imaginer ; mon amant m' avoit mise a fait depuis long-tems, et cela me suffisoit pour me donner la clef de son manége. Sans être méchante, je compris qu' il me convenoit de m' en venger, et d' employer le crédit que je me connoissois sur l' esprit du vieux

p289

marquis pour me défaire d' un ennemi si redoutable, et que je trouverois toujours en mon chemin. Je n' avois point encore ressenti ces mouvemens nouveaux de dépit et de vengeance ; ils m' occupèrent assez pour me distraire de mes autres ennuis. La première chose que je fis en me levant le lendemain fut d' écrire à Saint-Fal ce qui s' étoit passé entre Forçan et moi ; je n' oubliai pas la manière impertinente dont j' avois été traitée ; je lui faisais part aussi de ma resolution de le faire éloigner, supposé que son oncle n' eût pas été homme à se laisser prévenir contre moi ; je finissois ma lettre en le priant de faire ses efforts pour revenir le plutôt qu' il pourroit, en lui avouant que depuis que j' étois abandonnée à moi-même, ma vie avoit été un tissu de traverses et de chagrins. Il n' étoit pas question d' autre chose, et le nom même de mon amant n' y étoit pas prononcé. J' allois cacheter ma lettre, lorsque le vieux marquis entra dans ma chambre ; je fus si interdite de cette visite imprévue, et d' être surprise en écrivant, que je me relevai à peine pour le recevoir. Vous écrivés sans doute à mon fils, Jeannette, me dit le marquis d' un ton sévère, et en voulant m' arracher ma lettre que je serrai précipitamment ; et il m' est aisé de conjecturer

p290

par le soin que vous prenez de m' en ôter la connoissance, que vous n' êtes pas bien-aise que je sçache vos secrets. Il ne tiendroit qu' à moi, monsieur, repris-je, de vous faire connoître le contraire de ce

que vous pensez, en vous confiant le sujet de votre soupçon ; mais je dois imaginer qu' après les préventions qu' on vous a donné contre moi, cela serviroit à peu de chose ; la manière dont vous m' avez fait traiter par monsieur vôtre écuyer... ne confondons point s' il vous plaît, Jeannette, interrompit le marquis d' un air embarrassé ; j' avois prié Monsieur De Forçan de vous faire une déclaration d' amour de ma part, et il n' a point dû aller plus loin. Je ne vous nierai point qu' on m' a donné quelque éclaircissement sur votre conduite et sur vos desseins ; mais je m' étois réservé de vous en parler amiablement, et je n' avois point chargé mon écuyer de vous voir à ce sujet. Mais ce fait n' a aucun raport à la lettre que vous écriviez et que vous me cachez : satisfaites-moi de ce côté, ajouta le vieux marquis d' un ton plus poli, peut-être que cela me donnera lieu de vous satisfaire du mien. Il y a peu de femmes qui n' ayent un amant, et jolie comme vous êtes, il seroit même surprenant que cela ne fût point ; ce que vous risquez à me confier cet écrit, est que je

p291

sois au fait d' une intrigue ; je vous promets en ce cas le secret, et je vous avoüerai même que j' aime beaucoup mieux que cela soit, que de vous voir en commerce avec un fils que je ne regarderois plus comme tel s' il venoit à ma connoissance qu' il m' eût desobéï. C' en est trop, monsieur, repris-je toute en larmes ; il faut vous satisfaire, et vous prouver que je ne suis point fille à intrigue. Je compromets, par ma complaisance, Mr vôtre neveu ; mais il me pardonnera, parce que je suis soupçonnée, et que c' est ajoûter l' outrage à l' outrage. Voyez, monsieur, continuai-je en lui remettant ma lettre, si c' est un crime à vos yeux que d' être sensible aux affronts ; vous m' allez trouver très criminelle. En achevant ces mots, je me levai et je fus dans mon cabinet donner un libre cours à mes pleurs. Le marquis étoit trop impatient de satisfaire sa curiosité pour s' embarrasser de toute autre chose ; à peine eut-il ma lettre qu' il mit ses lunettes et la lut ; il fut très-long-tems à cette opération, ou il la revît plusieurs fois.

Serois-je la dupe moi-même de tout ceci !
S' écria-t-il sans faire attention s' il seroit
entendu, et me serois-je laissé prévenir
sans y penser ? Le rôle de cette fille est
naturel ; elle écrivoit de bonne foi pendant

p292

mon absence ; elle ne m' attendoit point,
et assurément son dessein n' étoit pas de me
confier sa lettre ; éclaircissons-nous sur ce
fait. J' entendis ce monologue ; les gens
d' un certain âge sont sujets à en faire, et
je n' augurai point mal de celui-ci.
Je n' avois pas besoin de contrefaire l' affligée
lorsque le marquis entra dans mon cabinet,
je l' étois véritablement. Voilà votre lettre,
belle Jeannette, me dit-il ; je suis fâché
d' avoir exigé de vous une telle complaisance,
et plus fâché encore de vous avoir donné du
chagrin : pardonnez-le moi, je tâcherai de le
réparer, et je ne sortirai pas d' ici que je ne vous
aye fait une satisfaction entière de mes soupçons,
s' ils sont mal fondés : essayez vos pleurs,
et raisonnons en ami sur ces sujets de
trouble : je ne vous nierai point que plus
vous m' êtes chère, et plus j' ai ressenti
de chagrin des choses qui m' ont été dites
à votre sujet ; les voici. L' on m' a dit que
vous avez un amant qui vous est cher, et
qui possède vos faveurs ; que votre sagesse
est un jeu pour vous donner du relief, et
servir de manteau à vos goûts ; mais que
la principale raison qui vous oblige à vous
observer si fort, est que vous minutez un
mariage qui feroit votre fortune, et que
mon fils est la dupe qui doit tomber dans
vos filets, par la passion que vous sçavez

p293

qu' il a pour vous ; dans toutes ces suppositions,
s' il est vrai qu' elles le soient, il y a
des vérités. Je n' ignore pas que mon fils ne
soit idolâtre de vous, et que vous le payez
d' un tendre retour, ou que vous en faites le
semblant : le malheur qu' il a eu d' être blessé,
et l' état où je vous ai vû en conséquence de
cette nouvelle, en sont des preuves assez

réelles. Voilà, Jeannette, tous mes griefs, c' est à vous à me dire si j' ai été mal informé. Je me pressai de répondre malgré l' étonnement où je fus des noires calomnies qu' on m' imputoit, dans la crainte que le vieux marquis ne s' imaginât que je minutois ma justification. Je suis plus surprise qu' offensée, repliquai-je en le regardant fixement, des suppositions atroces dont on me charge ; ma conduite jusqu' ici a démenti de pareilles accusations. Si j' étois coupable, ou que j' eusse été fille à donner dans les égaremens qu' on m' impute, ma réponse seroit succincte, et je vous dirois, monsieur, que je n' ai aucun compte à vous rendre, parce que j' aurois des amis qui me protegeroient, et qui me mettroient à l' abri de vos ressentimens ; mais comme Dieu m' a fait la grace de me faire marcher jusqu' ici dans un chemin irréprochable, je serai toûjours prête à donner des éclaircissemens sur ce qui me regardera lorsqu' on en sera inquiet.

p294

Pour ce qui est du dernier article qui vous interesse le plus, je suis trop sincère, et je me pique d' être trop vraie pour le nier : ouï, monsieur, j' ai été aimée de monsieur votre fils, et je vous confesse qu' il m' est cher, et qu' il me le sera toujours ; voilà mon crime, et la cause de toutes les traverses que j' ai essuyées jusqu' ici, continuai-je en pleurant : sans le goût fatal qu' il m' a inspiré pour lui, je coulerois des jours obscurs, mais tranquilles : je n' ai cependant pas prétendu que je dusse avoir l' honneur dont il est question ; je sçai trop me rendre justice pour m' oublier à ce point ; mais aussi dois-je vous assurer que je ne lui aurois jamais été de rien qu' à ce prix.

Je me tus après ce discours ; le marquis me regardoit, rêvoit, et sembloit avoir l' air indécis : vous conservez des doutes, monsieur, continuai-je, ou vous me sçavez mauvais gré de l' aveu que je viens de faire : je sçai les moyens de satisfaire tout le monde ; et avant qu' il soit vingt-quatre heures, vous conviendrez que je méritois plus votre pitié que votre colére, et que je ne vous avois pas donné lieu de me faire traiter aussi cruellement que je

l' ai été par Monsieur De Forçan.
Le marquis humilié de ce discours, et
étonné sans doute des résolutions que je

p295

semblois prendre, vint à moi, et me tendant
la main : faisons la paix, me dit-il, belle
Jeannette, je vous rends mon estime, et je
croi que vous la méritez. Non, monsieur,
continuai-je avec fermeté, vous revenez aussi
aisément que vous vous laissez prévenir, j' ai
droit d' en juger par la facilité avec laquelle vous
m' avez si légèrement soupçonnée ; après de telles
injustices, il n' y a qu' un couvent, où j' irai me
renfermer pour le reste de mes jours, qui
puisse me mettre à l' abri... ah ! Je ne le
souffrirai jamais, s' écria le vieux seigneur,
j' ai des intérêts secrets qui s' opposent à une
pareille résolution. Sans entrer dans ce secret,
poursuivis je avec le même ton, j' ose vous
assurer que vous ne me ferez pas changer ; il
n' y a qu' un seul moyen pour contrebalancer ce
dessein... eh quel est-il, reprit vivement le
marquis ? C' est de mander ici l' auteur des
calomnies qui m' ont été imputées, et de l' obliger
à déclarer les ennemis secrets qui ont pû me
noircir, et si mal l' instruire ; car, de deux
choses l' une, ou il tient de quelqu' un ces discours,
ou il les a suposez : je croi plutôt l' une de ces
conjectures que l' autre, et c' est ce dont je
souhaite avec passion d' être éclaircie.
Je parus si entière sur cette résolution,
que le vieux marquis s' y rendit, dans
la crainte que je n' exécutasse le projet

p296

dont je l' avois menacé. En effet, j' étois si
lasse de tous les assauts dont j' étois accablée
depuis quelque tems, que je ne voyois que le
cloître pour m' en délivrer ; mais les raisons
que le vieux marquis avoit de me ménager, le
rendirent complaisant et docile, il ordonna à un de
ses gens d' aller chercher son écuyer, et en
l' attendant, il eut pour moi tant de politesse,
et m' assura avec tant de bonté que j' aurois lieu
d' être satisfaite à l' avenir de ses procédés, que je
lui promis que dès que j' aurois le coeur net au sujet

de la discussion présente, je ne songerois plus au couvent ; moins pour l' amour de lui, il est vrai, que pour tenir ma parole à Saint-Fal. Le Sieur De Forçan arriva, le marquis débuta par lui laver la tête de la manière dont il m' avoit parlé. Pendant cette mercuriale, ce malheureux homme jettoit de tems en tems des regards où la fureur étoit peinte. Après avoir laissé tout dire à son maître, il voulut s' aprocher de son oreille, et s' excuser sans doute, ou lui donner quelques raisons spécieuses ; mais le marquis, sans vouloir l' écouter, lui ordonna de nommer les personnes de qui il tenoit les rapports qu' on avoit faits de moi. Forçan devint pâle à cette question ; mais pressé par

p297

son maître de répondre, il s' excusa de lui obéir, pour ne point compromettre, disoit-il, les gens qui l' avoient averti de si bon amitié. Ces raisons sont détestables, s' écria le vieux seigneur avec colére, une accusation sans preuve rend criminel celui qui l' a faite ; et je commence à croire, Forçan, que vous avez eu vos raisons pour me prévenir contre mademoiselle. Pardonnez-moi, monseigneur, reprit l' écuyer, dans la crainte d' être chassé s' il ne détruisoit ce soupçon. Et pourquoi donc ne pas parler, continua ce maître ? Me devez-vous moins de ménagement qu' aux personnes que vous craignez tant de nommer ? Forçan, concevant qu' il ne pouvoit éluder plus long-tems, aprit enfin qu' en venant chez moi, il avoit rencontré sur l' escalier une demoiselle qu' il avoit connuë autrefois, et que cette fille, en s' informant où il alloit, et aprenant que c' étoit chez moi, avoit haussé les épaules ; que ce geste lui ayant paru significatif, il l' avoit pressée de le lui expliquer ; que là-dessus elle l' avoit conduit dans son appartement où elle lui avoit tenu tous les discours qu' il s' étoit cru devoir rapporter. Je ne fus pas surprise, après cet aveu, des calomnies dont j' étois accusée ; on n' offense pas impunément une femme

p298

d' une certaine trempe. Junie, qui étoit la personne en question, sensible au mépris que j' avois marqué, et dont j' ai parlé ailleurs, n' échapa pas cette occasion pour donner de mauvaises idées de moi à Forçan, qu' elle croyoit vouloir devenir mon amant. J' appris au vieux marquis ce qui avoit donné lieu à la haine qu' elle me portoit, et dont elle me donnoit de si cruelles marques. Je suis bien aise qu' il ne reste à cette occasion aucun sujet de doute, lui dis-je ; et après lui avoir rendu compte du tour qu' elle m' avoit joué, et des tentatives qu' elle avoit faites pour m' amener à son but : nous n' avons qu' à y monter, et nous verrons si elle osera me nier ce que je viens de rapporter ; en tout cas, l' ecclésiastique qui ma servie dans cette occasion sera un témoin valable. Le marquis voulut m' ôter cette idée de l' esprit, en m' assurant qu' il ne lui en restoit aucune sur mon compte : mais j' étois montée à vouloir l' accomplissement de mes volontez ; et pour me satisfaire, le marquis envoya de sa part chez elle, avec prière de venir lui parler, en me disant poliment que c' étoit la moindre démarche qu' elle devoit faire, et qu' il ne la croyoit pas assez ennemie d' elle-même pour y manquer. Forçan avoit voulu se charger de

p299

cette commission pour la prévenir sans doute ; mais le marquis lui ordonna de rester, et envoya un de ses pages. La demoiselle qui respectoit le marquis, et qui d' ailleurs ne soupçonnoit pas le sujet de cette commission, descendit, et parut avec aussi peu d' embarras que si elle n' eût eu rien à se reprocher. Il est vrai que ces sortes de femmes ont un front d' airain, et que rien n' est capable de les étonner.

J' allois entamer la conversation et lui faire des plaintes des mauvais discours qu' elle avoit tenus de moi à l' écuyer ; mais le marquis m' interrompit poliment, et me demanda la permission de s' expliquer. Il pria Junie simplement de lui dire par amitié ce qu' elle avoit dit de moi à Forçan, l' assurant que cela ne tiroit à aucune conséquence, mais qu' il avoit des raisons

personnelles pour démêler si les rapports qui avoient été faits à ce sujet, étoient vrais et conformes à ce qu' elle diroit. La demoiselle ; qui sçavoit qu' il ne falloit pas biaiser avec le marquis, convint qu' elle avoit dit en badinant à son écuyer, s' imaginant qu' il étoit amoureux de moi, qu' il avoit bien l' air d' être la dupe de ses empressemens, et que j' avois un amant qui étoit plus grand seigneur que lui. Le marquis lui demanda de qui

p300

elle vouloit parler alors : de vous, monsieur, reprit cavalièrement cette femme, nous sçavons que vous ne haïssez pas le sexe ; j' ai sçû que vous veniez chez madame, et j' ai crû ne m' être pas trompée ; du reste je ne croyois pas que Monsieur De Forçan fût un enfant à son âge ; mais s' il dit que je lui aye tenu d' autres discours, que ceux que j' ai avoué, il est un imposteur et un mauvais esprit.

Cependant, si j' ai offensé madame, je lui en demande pardon. Elle auroit pû, il est vrai, se dispenser de cet éclaircissement. En achevant ces mots, elle fit une révérence aisée au vieux marquis et elle se retira.

Je suis persuadée que l' écuyer auroit voulu, pour toutes choses au monde, être dispensé de ce mauvais quart-d' heure ; il avoit l' air si humilié que j' en avois pitié. Le vieux marquis le parcourut long-tems des yeux sans ouvrir la bouche, il étoit cependant aisé de démêler qu' il étoit irrité. Monsieur De Forçan, lui dit-il, vous avez abusé de ma confiance, il ne vous est pas difficile de vous persuader que je n' en doute pas. Ne soyez pas assez hardi après ce trait de votre mauvaise foi et de votre malignité, pour vous présenter à mes yeux ; sortez.

p301

Ce dernier mot fut prononcé d' un ton si impérieux que le pauvre écuyer se retira d' un air le plus soumis. Bien loin d' être satisfaite de l' avantage que je remportois sur lui, je me repentis d' y avoir donné lieu,

et je cherchai à le faire rentrer en grace auprès de son maître, en le priant de lui pardonner. Non, jamais, mademoiselle, reprit le marquis avec une suite d'émotion, je suis facile, on peut me surprendre, mais l'on ne me trompe jamais qu'une fois.

Lorsque cette bourasque fut passée, le marquis me dit qu'il me demandait le lendemain à dîner, qu'il étoit obligé de me quitter pour des affaires indispensables, mais qu'il passeroit le jour suivant avec moi, ayant des affaires de la dernière conséquence à me communiquer, qui nous regardoient l'un et l'autre. Il me dit ensuite mille choses plus polies les unes que les autres, et me pria d'oublier les chagrins que j'avois reçûs à son occasion, en m'assurant qu'il m'en dédommageroit avant qu'il fût peu. J'avois lieu d'être si contente des preuves de bonté qu'il venoit de me donner, que je reçûs comme je le devois toutes les politesses qu'il voulut bien me faire. L'air avec lequel je m'exprimai lui rendit sa gayeté ordinaire, et il faut convenir qu'il étoit à son âge

p302

aussi amusant qu'on le pouvoit désirer ; nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, et je ne pensois pas assurément aux chagrins qu'il me préparoit. Le lendemain jeudi, époque que je n'oublierai de ma vie, Barbe vint m'éveiller à six heures du matin, et me dit qu'un homme d'environ trente ans, assez mal vêtu, et conduit par la main comme un aveugle par un petit garçon de sept ou huit ans, demandait à me parler. Eh ! Mon dieu, ma chère bonne, repris-je avec un peu d'humeur d'être réveillée si matin, ne pouviez-vous pas dire à cet importun que je dormois, sans m'interrompre si cruellement ? Tredame interrompit Barbe, croyez-vous que je sois faite d'aujourd'hui, et que je ne l'aye pas envoyé promener vingt fois ? Tant pis ; continuai-je, il ne faut brusquer personne, vous auriez pû renvoyer cet inconnu doucement, et le remettre à une heure plus commode ; peut-être a-t-il à me parler de quelque chose d'important ; mais puisque le mal est fait n'en parlons plus ; allez sçavoir ce qu'il me veut, et dites-lui que je

ne le recevrai point que je ne sois informée
du sujet qui l' amène. Ma tante s' en retourna
en murmurant : c' étoit assez sa coutume
quand je quittois un moment les airs de considération
que j' avois pour elle. Il est

p303

bon de ne point être haut avec ceux qui
nous servent, l' humanité nous y convie,
mais il est dangereux aussi, avec ces
sortes de gens, d' être trop familier, ils se
formalisent aussi-tot que vous reprenez
le dessus qui vous convient, et vous
mettent dans le cas ou de souffrir leurs
impertinences, ou de les renvoyer, malgré
l' affection qui vous parle en leur faveur.
Je me disois bien toutes ces choses, mais
j' ai fait connoître mes raisons, c' étoit
ma tante au bout du compte, tôt ou tard
elle devoit le sçavoir, et je voulois
me conduire en cette considération, de telle
sorte qu' elle fût obligée d' avouer que je
m' étois gouvernée avec elle autant en
fille qu' en maîtresse ; je m' en étois
fait un devoir, et je m' observois afin de
n' y point manquer.

Ma bonne revint en sautant de tout
son coeur. Réjouissez-vous, madame, me
dit-elle, ce monsieur avoit bien raison
de vouloir vous éveiller, il dit qu' il vous
apporte les meilleures nouvelles du monde,
et qu' il vient essuyer les pleurs qu' il
gagne que vous avez versez, et que vous
versez encore tous les jours à cause de
lui. Tenez, ajoûta ma chere tante, j' ai
été si aise quand je l' ai entendu parler
ainsi, que si j' avois osé je me serois jettée
à son col.

p304

Que devois-je augurer d' un pareil discours ? Je
crus que ma tante avoit perdu l' esprit. Mais
qu' a de commun cet aveugle, m' écriai-je,
avec ce que vous me dites ? Et quel raport
peut-il y avoir de lui à moi ? Ma foi,
madame, je n' en sçai rien, reprit Barbe, je vous
rends mot pour mot son discours ; il ne tient qu' à

vous de sçavoir tout cela, vous n' avez qu' à me permettre de le faire entrer. Faites donc, continuai-je avec un air inquiet, je suis bien embarrassée de tout ce que cela signifie. à peine avois-je proféré ces mots, que Barbe sortit, et dans le moment l' aveugle et son garçon parurent. Avance donc mon fils, dit-il, lorsqu' il fut dans ma chambre, que je me précipite dans ses bras : avance donc, où est elle cette chère femme que j' ai toujours aimée si tendrement, et que le bruit de ma mort a sans doute fait mourir mille fois. Pourquoi donc ne prévient-elle pas mes tendres desirs ? Ne me voit elle pas encore ? Ne suis-je pas dans sa chambre ? Pardonnez-moi, mon cher papa, reprit le petit garçon, qui s' étoit arrêté au signe que j' avois fait à Barbe de renvoyer ces gens ; nous y sommes, la voilà, mais je m' aperçois bien qu' elle ne veut pas vous voir. Taisez-vous petit drôle, interrompit

p305

brusquement l' aveugle en secoüant son conducteur de la main avec laquelle il s' apuyoit sur son épaule. Ne voyez-vous pas, coquin, que la joye de cette chère moitié la transporte au point qu' elle en est immobile ? Je tremble qu' elle n' en perde l' usage des sens. Menez-moi au plus vite près d' elle, il n' y a que moi seul qui puisse la remettre : après une si longue absence, et l' idée qu' elle a de ma perte, il n' est pas surprenant que la joye la suffoque. Si le chagrin tuë quelque fois l' on meurt encore plus souvent de plaisir.

PARTIE 11

p306

La figure de l' aveugle, assez risible d' elle-même, ses bras mouvans, comme ceux d' un homme qui cherche à tâtons, et ses discours extraordinaires, tout cela me parut

si bouffon, je ne pus m' empêcher d' éclater de rire. Oüais, s' écria-t-il, que signifie ceci ? Se moque-t-on de moi ? Et me serois-je mépris ? Ne suis-je pas chez Madame Des Roches, soit disant, veuve d' officier : oh ! Vous ne vous trompez pas assurément, s' écria ma bonne tante ; c' est ici, il n' y a rien de si positif. Eh ! Pourquoi donc ce rire immodéré, continua

p307

l' aveugle, est-ce qu' on ne me reconnoît pas ? Ou ne veut-on pas me reconnoître, parce que j' ai eu le malheur de perdre les yeux, et que cela me défigure un peu ? En vérité je n' aurois pas crû qu' une femme qui m' a tant d' obligation, et pour laquelle j' ai tout fait, me payât d' une pareille ingratitude : patience, nous verrons ce qui en arrivera ; en attendant je resterai à bon compte ici ; par-tout où est ma femme, c' est chez moi ; je serai bien aise de sçavoir si l' on sera assez hardi pour vouloir m' en chasser. Cette conclusion, au lieu de me fâcher, ne fit qu' irriter mon envie de rire ; en effet, je trouvai, on ne peut pas plus plaisant, ce galimatias, et le dessein formé de s' emparer de mon domicile sous un prétexte aussi fou ; Barbe, à laquelle je dis à l' oreille que je ne connoissois pas cet homme, et qu' il falloit qu' il eût perdu l' esprit, se mit à rire aussi ; elle crut que pour m' en délivrer, il n' y avoit qu' à le prendre par le bras, et le mettre hors de mon appartement : mais le furibond d' aveugle, outré de cette audace, la traita de misérable, lui donna un coup de canne, en jurant en homme de guerre, et menaça que si l' on étoit assez hardi pour l' aprocher, il briseroit tout. Mon tour vint ensuite : impertinente, s' écria-t' il en m' apostrophant,

p308

c' est donc ainsi que vous recevez un mari qui vous cherche depuis si long-tems, après avoir été gratifiée du fruit de mes services, et vous avoir fait du bien jusqu' après ma prétenduë mort ? Allez, cela est horrible, et donne lieu de penser qu' un amant occupe ma

place, et que dans la crainte où vous êtes que je ne mette ordre à votre dérèglement, vous feignez de ne pas me reconnoître afin de continuer à vivre dans une infâme liberté. Mais aprenez, madame, continua-t-il, que j' ai des amis et des droits qui vous humilieront, et que je sçaurai me venger de vos indignes procédés. Je suis connu, et j' ose le dire, considéré ; et si vous êtes assez ennemie de vous-même, pour persister dans cette horrible obstination, je sçaurai vous prouver avant qu' il soit vingt-quatre heure, qu' on n' offense pas impunément un mari tel que moi.

Le sérieux avec lequel ces mots furent proférés, et le bon sens qui les accompagnèrent, commencèrent à m' inquiéter ; je suis bien fâchée, monsieur, lui dis-je, de l' impolitesse que je vous ai faite malgré moi, et des ris qui me sont échappés ; ils ne regardent en rien votre personne, mais vos discours qui ne me viennent en aucune manière. La conformité des noms fait sans doute votre méprise ; je ne vous

p309

connois en aucune façon... vous ne me connoissez pas ? Perfide, reprit vivement l' officier, ce ne sera peut-être pas moi qui vous auroit tirée de la misère où vous étiez, pour vous faire ce que vous êtes ? Je n' ai pas eu de vous plusieurs enfans dont il ne me reste que celui que vous voyez qui vous ressemble à crier ? Allez, vous êtes une ingratitude et la plus double de toutes les femmes, je ne devrois jamais avoir aucun commerce avec vous, et si ce n' étoit pour avoir le plaisir de me venger, et de vous punir des égaremens dans lesquels je ne vois que trop que vous êtes tombée, je vous abandonnerois absolument à votre mauvais sort.

Mais, monsieur, repris-je en prenant le ton de voix le plus poli, revenez donc à vous-même, ne vous mettez point dans le cas de faire un éclat et de donner matière à rire au public ; informez-vous mieux, et vous connoîtrez combien vous vous êtes trompé. Ah ! C' en est trop ! S' écria l' aveugle acharné, c' en est trop ! Et puisque vous persistez à me renier pour votre mari, je vous ferai connoître par

les effets que je le suis ; n' en parlons plus,
plût à Dieu que je ne le fusse pas ; sortez,
si vous voulez d' ici, continua-t-il, suivez,
puisque tel est votre plaisir, le malheureux
torrent qui vous entraîne, je ne ferai pas

p310

un pas pour vous retenir : mais je vous
annonce que j' y reste moi, et que l' enfer
ne pourroit pas m' en chasser. Ah ! Ah !
Vous, mon fils, ajouta-t-il au petit garçon,
faites monter mon laquais, qu' il apporte ici
mes malles, et passez ensuite chez un rotisseur
afin que je mange un morceau, car je
prévois bien qu' il n' y a rien ici pour moi ;
après cela j' enverrai chercher un commissaire,
il est bon de faire les choses dans les règles.
J' étois si interdite et si surprise de cette
scène comique, que je ne sçavois qu' y répondre.
Barbe me demandoit : que faire donc, madame ? à me
voir ouvrir de grands yeux, et à ne rien répondre, il
n' y auroit eu personne qui ne se fût imaginé
que l' aveugle avoit raison.
Tout se fit comme l' avoit ordonné mon prétendu
mari, les malles furent apportées dans ma
chambre, un valet avec une redoutable moustache
qui m' effraya les ouvrit, en tira une robe de
chambre, deshabilla son maître, la lui mit, et
après qu' il eut reçu ses ordres à l' oreille, servit
la table, et ne trouvant point la clef au buffet,
fit sauter la serrure, y prit ce qui lui convenoit
pour son couvert, et enfin en usa avec la
même liberté, que s' il eût été chez lui. Qu' on
juge de ma situation, et si j' étois
bien à mon aise. Mais continuons.

p311

Cependant Barbe, effrayée aussi-bien
que moi de cette terrible moustache,
et de l' air rebarbaratif, avec lequel celui
qui la portoit avoit croché son buffet,
commençoit à jeter les hauts cris.
Je revins de l' abattement dans lequel
j' étois tombée à ces clameurs par la réflexion
que je fis sur le champ, qu' elles alloient
attirer le public, et que je ne manquerois
pas d' être jugée sur l' étiquette du sac, et

sur l' exposé de mon époux prétendu. La populace ordinairement décide non seulement sur les aparences, mais encore pour les malheureux. L' expérience prouve tous les jours, que tel contre qui elle s' étoit déchaînée pendant son existence, lui arrache des larmes à l' échaffaut auquel elle l' avoit condamné quelques jours auparavant. Après que mon prétendu mari eut déjeûné amplement, repas qui lui fit perdre une partie de sa mauvaise humeur, il me députa son terrible valet, pour me porter à faire les choses de bonne grace, afin, disoit-il, d' éviter le scandale. Je m' étois réfugiée dans une chambre voisine, où je rêvois aux moyens dont je devois user pour parer ce terrible orage. Je ne scûs que répondre aux discours du médiateur, la frayeur m' agitoit à un point, que je n' étois capable d' aucune résolution : dans

p312

cette extrêmité, je répondis à l' effrayant émissaire, que son maître feroit ce qui lui plairoit, mais que ses menaces et son crédit n' obtiendroient jamais ce ridicule aveu qu' il vouloit exiger de moi ; que je n' imaginerois point ce qui avoit pû lui donner lieu de forger une pareille histoire, et que je ne doutois pas qu' avant qu' il fût vingt-quatre heures, il ne rougît de l' avoir adoptée. Le valet, à cette réponse, roula les yeux effroyablement, et me dit dans un langage allemand, *nous ferons, nous ferons si fou mocque long-tems de fotre mari ; men goth ! Men goth !* ajouta-t' il en s' en allant, comme par réflexion, *que les femmes sont toubles, et qu' on est malheré de se laisser bercer par sté chienne d' enchance .* Eh ! Mon dieu, m' écriai-je, après qu' il fut éloigné, à quel sort et traverses suis-je donc en proye ? A-t-on jamais été accablée par des endroits aussi extraordinaires ? Et de pareils événemens ne semblent-ils pas faits pour moi ? Barbe, qui survint, me dit que l' aveugle faisoit un carillon terrible, et qu' il furetoit par-tout, comme si tout ce que j' avois lui appartenoit : je demandai à ma tante, quel parti elle prendroit dans une pareille occasion ? De me plaindre, me dit-elle, de faire apeller tous les voisins et de recourir à la justice ;

cela auroit été bon pour une personne qui n'aurait pas craint de se faire connoître ; mais pour moi je trouvois dans cette occasion que je risquois beaucoup, j'étois trop vaine pour avouer publiquement que j'étois ; d'ailleurs on auroit voulu sçavoir les raisons pour lesquelles j'avois changé de nom, je ne sçavois enfin à quel parti je devois recourir, lorsque j'entendis le carosse du vieux marquis arrêter à la porte : je respirai ; je ne doutois pas que son nom et sa présence n'imposassent, et que l'un et l'autre ne me délivrassent du terrible homme qui me tenoit en échec dans ma maison ; j'envoyai ma tante au-devant de ce seigneur pour le prévenir et pour le prier de passer dans mon cabinet. J'avois une si grande frayeur du valet à la moustache, que je n'osai aller moi-même le recevoir, mon cabinet étant disposé de telle sorte, qu'il m'étoit impossible d'en sortir sans passer au travers de mon appartement.

Le vieux marquis fut bien étonné de cette histoire, et il ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il fut au fait de mon embarras. En vérité, s'écria-t-il, l'incident est nouveau ! Et jamais, je crois, une telle folie n'est tombée sous les sens ! Voyons, dit-il, si je pourrai faire voir clair à cet aveugle, et s'il voudra bien m'en croire à ma parole.

Après m'avoir fait entendre qu'il alloit dissiper ce nuage, il entra dans la chambre où étoit mon prétendu mari, qui se dispoisoit à fumer, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il voulût, sans rime ni sans raison, s'emparer du logis d'une dame qui n'étoit point faite pour que personne lui manquât.

L'aveugle qui avoit appris par son petit garçon qui étoit le seigneur qui venoit d'entrer, et qui conjectura que c'étoit lui qui lui parloit, répondit avec beaucoup de respect qu'il sçavoit trop ce qui étoit dû à monsieur le marquis de L V pour le contredire ; mais qu'il le croyoit aussi trop équitable pour condamner un opprimé

sans l' entendre. Rien n' est plus juste, reprit le marquis ; mais si vous m' en vouliez croire, monsieur, à ma parole, vous vous épargneriez la peine de me prouver un fait qui ne peut être ; je connois madame dès l' enfance, j' ai toujours été à portée de sçavoir ce qui lui est arrivé, et je sçai parfaitement qu' elle n' a jamais été votre femme ; et tout ce que vous pourriez me dire... je vois bien, monsieur, interrompit l' aveugle, que vous êtes prévenu, et que quelque chose que je vous dise, vous resterez dans votre opinion. Je n' ai garde assurément de vouloir l' emporter sur un seigneur aussi qualifié

p315

que vous ; mais je connois trop de réputation monsieur le marquis de L V pour me persuader qu' il veuille se servir de son crédit pour devenir le tyran d' un officier qui a bien servi le roy, qui en porte actuellement les témoignages les plus tristes, et tout cela, dans la vûë de soutenir une femme qui fait connoître aujourd' hui son peu de probité et d' honneur : vous en avez trop vous-même, monsieur, continua-t-il, pour ne pas du moins être neutre dans ce debat ; la justice et les preuves en décideront ; je vous supplie de me permettre d' y avoir recours, et de ne pas trouver mauvais, en attendant, que je reste dans un lieu où je sçais que je dois être le maître, et duquel on ne me feroit pas sortir impunément. J' ai le malheur, il est vrai, d' avoir perdu la vûë ; mais j' ai conservé un coeur qui ne me mollira jamais dans aucune occasion. Le marquis jugea par ce discours que je ne lui en avois point imposé sur l' entêtement de cet homme ; il en fut étonné lui-même de telle sorte, qu' il fut quelques momens sans parler. Il hésitoit sans doute à prendre un certain ton, à cause du nom d' officier dont l' aveugle s' étoit paré, qui entraîne toujours les égards. N' y auroit-il pas un moyen, monsieur, continua le marquis, pour adoucir l' instant present ?

p316

Si vous êtes véritablement le mari de madame, elle s'oposera vainement à vous résister, vous serez assurément toujours le maître de vivre avec elle, sans que personne soit en droit de vous le contester dès que vous aurez prouvé vos droits ; mais en attendant que ce fait soit clair comme le jour, vous n'en avez aucun de vivre avec elle, dès qu'elle ne vous reconnoît point pour son mari. Le tempérament dont je serois d'avis, et qui me paroîtroit à sa place, seroit que vous acceptassiez un appartement chez moi jusqu'à ce que vous soyez d'accord ; j'imagine que vous vous en trouverez mieux l'un et l'autre, et que c'est le seul parti convenable dans cette occasion. Cette proposition paroissoit juste ; mais nous avons affaire à un homme entêté qui ne plioit pas si aisément. Je suis au desespoir, reprit-il, de ne pouvoir, par honneur, céder à vos bontez, je me ferois un tort infini si je variois dans cette occasion : ma femme est jeune, aimable, vous la protégez, on en feroit une histoire qui pourroit aller plus loin qu'il ne me convient ; et je ne suis pas d'humeur... oh ! Pour le coup en voilà trop ! S'écria le vieux marquis, piqué de se voir si injustement contredit, et du trait malin qui venoit d'échapper : puisque vous vous opiniâtrez à ne

p317

point avoir de raison, lui dit ce seigneur d'un ton ferme, il faudra donc vous faire connoître qu'on en a plus que vous : qu'on aille chercher un commissaire, continua ce seigneur, sa présence fera peut-être plus que la mienne ; qu'on lui dise que c'est moi qui le prie de se donner la peine de venir, nous verrons s'il voudra bien s'en rapporter à mon rapport sur le compte de madame. En achevant ces mots il me presenta la main, et nous passâmes dans une autre chambre où il me dit en riant que je n'avois qu'à me tranquiliser, et que je serois bien-tôt délivrée de mon prétendu mari.

Cet événement bizarre donna lieu au marquis de badiner beaucoup. Si vous aviez eu un mari effectif, me dit-il en souriant, vous ne vous trouveriez pas dans ce cas : avouez que vous seriez bien attrapée si dame justice, qui se trompe souvent, alloit vous condamner à

passer vos jours avec cet aimable aveugle. Ah !
Monsieur, interrompis-je, ne me faites pas entrevoir
cette idée, j' aimerois mieux mourir assurément,
que de consentir à l' exécution d' un
tel jugement : vous pouvez compter, que
sans en être la maîtresse, je me sens une
aversion pour cet homme, mais une aversion
que je n' ai jamais conçûë pour personne. Bon,
reprit le marquis, vous l' aimeriez s' il étoit
décidé qu' il fût votre mari :

p318

sçavez-vous bien que le sacrement impose, et
donne quelquefois de l' amour ? Cela seroit
bon, repris-je en riant de tout mon coeur,
si dans cette union extravagante je devois
cet époux aux usages ordinaires ; mais
concevez donc, s' il vous plaît, qu' en
vivant avec ce terrible officier, je me
trouverois, le plus innocemment du monde, au
lieu de sa femme, une maîtresse, et
d' autant plus à plaindre... eh vraiment,
voilà le joli, interrompit le marquis
en ne pouvant retenir un éclat de rire,
vous seriez sa maîtresse, vous le sçauriez, et
seriez obligée, par les loix, à lui être fidèle.
Un laquais qui vint avertir que le commissaire
montoit, interrompit la conversation. On le
fit entrer. Il parut surpris de cette
aventure, et dit naturellement au marquis
qu' elle n' étoit point de sa compétence, et que
n' étant que subalterne, il n' avoit alors
que la voye de representation, et non celle
de l' action ; termes que je n' entendois point
alors, et ajoûta qu' il ne pouvoit jamais user
des voyes de fait qu' alors qu' il arrivoit du
scandale, ou de la violence ; il ne s' en tint
pas-là, il dit, au surplus qu' il n' étoit rien de
plus simple à un mari que de se loger avec sa femme,
et qu' il seroit ridicule, à lui commissaire, de
vouloir l' arracher de chez lui, à moins
qu' il ne fut prouvé, clair comme le jour,

p319

qu' il fut un imposteur, et que cela supposé,
ce n' étoit pas encore à lui à en décider,
mais à exécuter les ordres qui lui seroient

donnés en ce cas par ses supérieurs.
C' est-à-dire, monsieur le commissaire,
interrompit brusquement le marquis, que
s' il plaisoit donc à monsieur l' imposteur
d' exiger de sa prétenduë femme des choses
qui ne lui convinssent pas, et qu' elle vous
apellât, vous ne voudriez pas vous en
mêler ; mais en attendant que la chose fût
bien prouvée, qu' ordonneriez-vous que
fit madame, en cas que son persécuteur
ne fût pas homme à s' embarrasser de sa
résistance ? Voudriez-vous, que n' étant point
sa femme, elle en subît les loix imaginaires de
ce qu' on appelle devoir, et qu' elle se prêtât
enfin... je ne dis pas cela, reprit avec un peu
de confusion le juge, je sens bien... pas
grand' chose, répartit le vieux marquis, et je vois
bien qu' il faut que je me donne la peine
d' aller moi-même chez un homme qui vous apprendra ce
qu' on doit faire en de pareilles occasions, puisque
vous êtes si indécis dans celle-ci ; en attendant
je vous prie, monsieur, de rester auprès de
madame, afin qu' elle ne soit point insultée
pendant mon absence. Je vais chez monsieur de je
serai de retour avant qu' il soit peu.
Le commissaire ne fut pas peu surpris de

p320

la résolution du marquis, et du ton avec
lequel il s' étoit expliqué. Cela n' opéra
cependant rien, il persista dans son
sentiment, et me dit que dans le cas present, il
ne connoissoit pour expédient que celui
d' aller loger chez une amie, jusqu' à ce que
la contestation fût décidée. J' étois si outrée
de l' alternative, que je ne daignai pas
répondre à cet homme : je fus à la fenêtre
rêver à tant d' infortunes, en attendant le
retour du marquis ; l' on imagine bien que
j' en avois assez de sujet.
Il ne nous arrive guères de contre-tems
fâcheux qu' il ne survienne aussi quelques
momens de consolation. Je regardai
comme tel une lettre qu' on m' apporta ; elle étoit
de Mélicourt. J' aurois été au desespoir
qu' on me l' eût renduë en presence du marquis ;
l' on en va juger par ce qu' elle contenoit.
Lettre de Mélicourt
à Jeannette.
*je ne perds pas un moment, mademoiselle,
pour vous tranquiliser ; la lettre que je*

vous envoye s' expliquera mieux que tout ce que je pourrais vous dire ; et je croirois vous dérober un tems précieux, en retardant le plaisir que j' imagine qu' elle vous fera. Je pars ce

p321

soir. à mon retour j' aurai l' honneur de vous voir, et de vous rendre compte de mon voyage. Je suis avec la plus parfaite considération, mademoiselle, votre, etc.

qu' on juge de ma joye ! Une lettre du marquis ! Je l' ouvris avec précipitation, j' y trouvai ces mots.

*Lettre du marquis
à Jeannette.*

il ne s' offre point de termes à mon imagination qui puissent exprimer ma parfaite reconnoissance, mon adorable Jeannette ; comment mériter ce que vous faite aujourd' hui pour moi ? Devois-je m' en flatter après l' injustice de mes procédés ? Non, la mort seule pouvoit réparer mon offense ; et si elle respecte mes jours, c' est qu' elle sçavoit qu' ils vous étoient chers, et que vous deviez me pardonner.

*l' usage aussi que je prétens faire d' une vie que je vais vous devoir, est de l' employer à vous rendre heureuse. J' attens avec impatience ma guérison, et la fin de la campagne, pour vous donner la main, et pour aprendre à mon pere que je ne puis vivre sans vous.
le marquis de L V.*

p322

*n' ayez aucune inquiétude de ma blessure ; avant huit jours, l' on m' assure que je serai sur pied. La joye que j' ai d' avoir reçû de vos nouvelles est un baume souverain dont je ressens l' excellence. Mélicourt, que j' aime de tout mon coeur, vous rendra compte de mes sentimens. adieu, mon adorable Jeannette ; si ma foiblesse m' empêche de pouvoir vous en exprimer davantage, mon coeur supplée à ce défaut, et vous en dit mille fois plus que tout ce que je pourrais écrire.
au camp de .*

Un moment de joye fait oublier toutes les peines passées : j' en ressentis une entière aux témoignages que me donnoit mon cher marquis de sa tendresse. Je lui vouïai dans cet instant un amour à l' épreuve, et une fidélité inviolable. Il sembloit que cette lettre arrivoit exprès pour me soutenir contre les puissans assauts qui m' étoient préparés ; j' étois à la veille du plus grand événement qui pouvoit m' arriver, et pour lequel j' avois besoin de toute ma fermeté.

Je rêvois agréablement à un avenir flatteur que je voyois de plus en plus certain par les dernières assurances que je venois d' en recevoir, lorsque j' entendis l' équipage du marquis qui revenoit. Je ne doutois pas qu' il ne vînt me délivrer de

p323

mon prétendu mari. Je ne me trompois pas ; il étoit accompagné d' un homme qui avoit des ordres, et qui, en entrant, les signifia à l' aveugle. Je vois bien, s' écria-t-il après les avoir entendus, que l' on a du crédit, il faut s' y soumettre ; mais nous avons des loix, et nous verrons si elles souffriront qu' une femme perfide soit en droit de chasser son mari. On ne lui répondit rien, il s' habilla, et se retira en me jurant qu' avant qu' il fût vingt-quatre heures j' aurois de ses nouvelles. La personne qui avoit apporté les ordres de sa retraite, lui dit poliment qu' il ne lui conseilloit pas de se porter à des extrêmitez, qu' il s' en trouveroit mal, et qu' on ne toléroit pas, dans le païs où il étoit, les voyes de fait. L' aveugle branla la tête à ce discours, et descendit en ordonnant à son valet à la moustache, de bien retenir la porte, afin que lorsqu' il y reviendrait il ne se méprît pas. Je fus comblée de joye de me voir enfin délivrée de cet homme. J' avoué qu' il m' avoit mis dans l' inquiétude la plus cruelle, et que sans le secours qui m' étoit arrivé si à propos, je me serois vûë dans l' obligation de lui céder la place : l' extrêmité étoit un peu forte ; mais il n' y auroit pas eu d' autres moyens de m' en délivrer. L' on a connu

par le détail que j' ai fait de cette aventure, qu' il n' étoit pas homme à quitter le piquet aisément.

Il étoit plus que l' heure du dîner lorsque je fus la maîtresse chez moi. Le marquis m' en avoit demandé en entrant ; l' agitation où il me trouva m' avoit empêché de donner aucun ordre à ce sujet. Je passai dans ma cuisine, et j' eus bien-tôt remédié à cet inconvénient ; avec de l' argent, à Paris, on est servi dans le quart-d' heure ; il n' y a qu' à connoître les usages : revenons au vieux marquis. Je le trouvai absorbé dans une rêverie si profonde, qu' à peine s' aperçut-il que je rentrois. Ah ! Mon dieu, lui dis-je en lui faisant une innocente niche qui le rapella à lui, et qui le fit sourire : vous voilà bien renfermé dans vous-même. Je n' y étois pas seul, reprit ce seigneur, je tenois conseil avec mon coeur, et vous y présidiez ; j' ai de grands desseins sur vous, Jeannette, et il ne tiendra qu' à vous d' être la plus heureuse de toutes les femmes ; mais il faut de la confiance, de la prudence et du secret ; je vous crois capable de toutes ces choses. Je lis dans vos yeux votre impatience à être éclaircie : je ne vous tiendrai pas long-tems en suspens ; dînons, après cela nous nous enfermerons, et nous raisonnerons

à notre aise. Il changea d' entretien après ces mots : il sembloit qu' il voulût m' amener par degré à la connoissance d' une chose qui devoit m' étonner, et à laquelle je ne devois pas assurément m' attendre ; mais je croi cependant qu' il y avoit autant d' embarras que de politique. Il y a des occasions où la timidité et la honte défendent notre ame de certains sentimens qui la flattent ; la raison sévère se sert de ces moyens pour la retenir, et quelquefois ils réussissent, et nous empêchent de nous livrer à nos goûts. Après que nous eûmes dîné, le marquis me pria d' ordonner à Barbe de dire à la porte, au cas qu' on vînt, que j' étois sortie, afin que

nous ne fussions point interrompus. Cette précaution prise, il s' aprocha de moi, et me parla dans ces termes :

si j' étois moins persuadé que je ne le suis, ma chère Jeannette, de votre vertu, je ne me serois pas décidé sur le point le plus important de ma vie : c' est à cause de la connoissance parfaite que j' en ai que je suis enfin résolu à vous donner un rang et une fortune pour laquelle vous n' étiez point née, et à laquelle vous ne deviez pas sûrement vous attendre ; mais ce défaut de comparaison ne m' a jamais arrêté un moment ; je ne regarde

p326

notre origine que comme une introduction à la conduite que nous devons tenir dans la vie ; et lorsqu' elle est illustre, et que nos moeurs ne répondent pas à son éclat, elle ne me sert qu' à me donner plus de mépris pour ceux qui n' ont pas rempli les engagemens qu' ils avoient, pour ainsi dire, contractez en naissant. Si je pense ainsi à l' égard d' une personne élevée pour donner l' exemple de la sagesse, et qui loin d' en tracer l' exemple en donne de contraires, j' élève jusqu' aux nuës ceux qui se dégagent du limon grossier de la bassesse dont ils sortent, et brillent par la probité et par l' honneur. Voilà la noblesse que j' adopte, et celle que je préfère au propre sang des rois.

J' ai trouvé dans vous, ma chere Jeannette, cette vertu, ces sentimens, cette probité que j' adore ; je n' ai pû les voir unis avec tant de charmes sans desirer qu' ils me fussent propres : je sçai que l' usage ordinaire est contraire à ces maximes, et qu' on ne pardonne pas aisément dans nos maisons les mésalliances ; je ne doute pas que je ne sois frondé, qu' on n' en glose, et que si j' éclatois avant que de mettre les choses en état de ne pouvoir être détruites, elles ne souffrissent des révolutions, et que je n' eusse à essuyer, outre les remontrances, des traverses

p327

superieures ; et c' est à cause de ces conjectures trop bien fondées que j' ai besoin du secret pour arriver à mes fins : il ne faut que très-peu de tems pour mettre mes desseins en exécution ; nous n' avons qu' à être d' accord, nous y parviendrons aisément.

Je crois qu' après tout ce que je viens de vous dire, belle Jeannette, vous ne doutez pas quel est mon but : je suis le maître, je n' ai à rendre aucun compte à personne, je n' ai qu' un fils, il me chérit autant que je l' aime, je n' ai point voulu vous parler que je n' aye sçû ses sentimens, il les aprouve, il me marque que ma confiance lui a causé mille transports : il est vrai que je lui ai fait un secret de la personne dont je lui parle, voyez sa lettre, vous connoissez son écriture, et jugez s' il ne m' est pas aussi bon fils, que je lui suis bon pere.

Le marquis fouïlla dans sa poche, en tira une lettre dont il ne me fut pas difficile de connoître le caractère, il me la remit. Je l' ouvris avec bien de l' agitation, je ne devinois point encore à quoi devoit aboutir ce qu' on venoit de me dire, je me flattois qu' il m' étoit favorable ; la suite expliquera si je me trompois : voici la lettre.

p328

Lettre du marquis
à son pere.

*monsieur,
je reçois avec la reconnaissance la plus parfaite, la confiance que vous voulez bien me faire ; quand vous n' auriez pas eu cette bonté, je n' en aurois pas moins été soumis à la personne en faveur de laquelle votre inclination se décide ; je partage bien sincèrement le bonheur que vous vous promettez, et je me fais un grand plaisir d' en être le témoin. Je suis avec respect,
monsieur,
votre, etc.*

cette lettre ne disoit rien, et me parut cependant aider à ma prévention ; je crus, avec raison, que je jouois le premier rôle dans cet événement, l' on va voir

que tout sembloit contribuer à me
laisser dans cette erreur.
Après avoir lû la lettre, je la rendis
en disant au marquis que je n' avois pas
besoin de ces preuves pour être persuadée
de la tendresse que monsieur son fils
avoit pour lui ; pardonnez-moi,

p329

reprit le vieux seigneur, elles servent à
vous prouver jusqu' où va ma complaisance
pour ce qui m' appartient ; cependant
comme je vois que vous ne m' avez pas
encore tout-à-fait compris, aprenez
plus clairement mes bonnes intentions,
elles tendent à vous donner un rang dans
le monde, et à vous prouver jusqu' où
va mon estime. Mais afin de ne vous
laisser aucun doute à ce sujet, sçachez
enfin, charmante Jeannette, que, malgré
toutes les raisons qui se sont opposées
à mon propre consentement, je suis
d' accord avec moi-même, et qu' avant
qu' il soit peu, vous serez madame la
marquise de L V.

Ces derniers mots me parurent si clairs
et si conformes à ce que je desirois depuis
si long-tems, que pénétrée par ma
reconnoissance je tombai aux genoux
du vieux marquis, si troublée, si interdite
d' un consentement si peu attendu, que
je ne trouvai point de voix pour exprimer
mes remerciemens. Que je suis satisfait,
ma chere enfant, s' écria le vieux
marquis en me relevant, de connoître
par le transport que je vous cause,
que ce que je fais pour vous aujourd' hui
ne répugne point à votre goût ! J' ai
hésité long-tems, je vous l' avouë à
faire cette déclaration : j' avois dans l' idée

p330

que votre première passion pour mon
fils, devoit vous avoir prévenuë, et que
votre coeur ne se prêteroit pas aisément à
mes desirs ; mais je devois me rassurer et
connoître votre vertu : moins je m' attendois

à la douceur avec laquelle vous recevez
ma main favorablement, et plus je
suis sensible à la manière dont vous
me la donnez ; j' en userai aussi de sorte
avec vous, que vous conviendrez, que,
si je n' ai pas la jeunesse en partage,
j' aurai du moins des complaisances et
des bonnes façons qui l' emporteront sur
ce frivole avantage ; ce ne sont ni elles,
ni la figure qui rendent heureuse une femme ;
le caractère et la solidité des sentimens
décident, l' expérience le prouve tous
les jours.

Je ne sçai comment il est possible que
j' aye retenu tout ce que le marquis me
dit dans cette occasion, j' étois si confonduë
de ce que je venois d' apprendre, si
confuse du dessein qu' il avoit de m' épouser,
et si effrayée de la manière dont je devois
lui répondre, que je n' osois préférer un
seul mot : flatter l' idée de ce seigneur,
dissimuler ma façon de penser, c' étoit lui
donner des droits et avancer mon malheur : refuser
l' honneur qu' il vouloit me faire par des raisons
peut-être mal imaginées, que ne risquois-je pas ? à

p331

combien de peines ne devois-je pas m' attendre ?
Il falloit assurément supposer, par ce
qui se passoit, que ce seigneur eût
pris de l' amour à l' excès pour le porter à
un mariage aussi disproportionné ; n' étoit-il
pas naturel de croire qu' après la démarche
qu' il venoit de faire, il ne se portât
aux dernières extrémités pour se satisfaire
ou pour se venger d' une petite personne
trop honorée d' une pareille recherche ? Mon
esprit agité me representoit encore le rôle
qu' alloit jouer son fils dans cette fatale
scène ; la cause de mes refus ne tomboit-elle
pas naturellement sur lui ? Et n' étoit-il pas
tout simple, que, pour se venger de la maîtresse et
de l' amant, il ne les séparât si bien, qu' ils
ne pussent jamais se rejoindre : cette dernière
idée me frapa et fit ma réponse.
Vous me voyez interdite et confuse,
monsieur, dis-je au marquis en prenant
sur moi d' assurer mes regards. Eh ! Qui
ne le seroit pas dans une pareille occasion ?
Ai-je bien entendu ? N' est-ce pas une
illusion, et se peut-il qu' une païsanne

qui n' a pour elle que sa sagesse et quelques foibles apas, devienne la femme d' un seigneur tel que vous ; qu' il me permette d' en douter, il se connoît trop bien... je vous ai déjà dit, reprit le vieux marquis avec un air d' impatience, que

p332

la vertu l' emportoit chez moi sur le bien et la naissance, et que c' étoit elle qui m' avoit décidé en votre faveur. Pourquoi mettre en doute un fait que ma déclaration vient si bien de prouver ? Vous n' êtes pas la seule, Jeannette, à qui de pareilles fortunes sont arrivées, et vous ne serez pas la dernière. De plus grands seigneurs que moi en ont fourni des exemples : mais j' ai par-dessus, d' avoir rendu justice au mérite ; raison non-seulement excusable, mais de mise, au lieu que la plûpart n' ont fait de ces écarts que parce qu' ils étoient entraînés par le caprice ou par le goût : causes inadmissibles et qui ne peuvent être jamais pardonnées. Quelque chose que je pusse dire au marquis, il y répondit toujourns avec tant de solidité, qu' il ne me fut pas possible de soutenir long-tems les moyens que ma dissimulation me faisoit emprunter ; il me fournit heureusement lui-même une occasion que je saisis avec adresse : il étoit question, selon ses arrangemens, de dérober pendant un tems au public l' hymen projeté, cela lui paroissoit difficile à cause de la proximité de la cour, et du nombre des gens qui l' environnoit ; de se marier dans une de ses terres, il y étoit trop connu pour que

p333

le secret ne transpirât point : que n' attendez-vous, repris-je avec un air naturel, que le roi fasse un voyage ? Dans l' obligation où vous êtes de l' accompagner, tout votre monde vous suivra ; vous feindrez ensuite une affaire de conséquence à Paris, vous ne vous ferez accompagner que par un domestique fidèle, je tiendrai tout prêt pour la cérémonie, et l' instant d' après,

vous repartirez et reparoîtrez au lever,
comme si de rien n' étoit : à mon égard, je
continuerai de vivre comme je fais aujourd' hui ;
et lorsque vous le jugerez à propos, vous vous
déclarerez ; je pense que de cette manière
vous ne risquerez rien, et votre secret
ne sera point dévoilé.

Le marquis trouva ce discours si sensé
qu' il y applaudit en m' embrassant : vous
avez autant d' esprit et de jugement que
vous êtes belle, me dit-il ; je suis au comble
de mes voeux de faire une acquisition
aussi précieuse que la vôtre : il n' y eut
sorte de politesse qui ne me furent dites.

Le reste du jour se passa en discours d' arrangemens
pour le mariage futur ; je parus de moitié
de tout ce qui fut dit à ce sujet ; jamais
on ne forma de plus beaux projets ; il
n' étoit question que de plaisirs, de grandeurs,
et d' ostentations, il croyoit me flatter par
cet étalage ; mais

p334

hélas ! Que je pensois différemment ! Je
devorois mes soupirs, et je n' aspirais
qu' au moment d' être seule pour y donner
un libre cours.

La chaise que le marquis avoit demandée
pour s' en retourner à Versailles
étant à la porte, il prit congé de moi
en soupirant : que je vais souffrir, me
dit-il, pendant les huit jours que je ne
vous verrai pas ! Belle Jeannette ; puis-je
espérer que vous penserez un peu à un
homme qui n' est occupé que de vous ?
Je répondis le mieux que je pus à tant
de marques de bonté ; il n' est rien de
plus facile que d' en imposer à un homme
qui nous aime : il partit content.

à peine me vis-je seule, que je fus
m' enfermer dans mon cabinet ; il étoit
question pour le coup de prendre un parti,
il n' y avoit pas à balancer. Mon vieux
amant étoit trop amoureux pour attendre
long-tems ; je me défiois du délai que la
raison lui avoit fait accorder, il pouvoit
changer d' un quart-d' heure à l' autre, alors
venir me prendre pour me conduire dans
une de ses terres, et risquer l' éclat pour
se satisfaire. Quand les gens d' un certain
âge font tant que de s' égarer, ils portent

les choses à l' excès.
Je me souvins alors du prétexte que
j' avois pris pour faire du bien à ma famille,

p335

et je crus qu' il me fournissoit une
retraite honorable et assurée, puisque mon
pere et ma mere ne m' avoient pas reconnuë ;
il étoit très-probable que des étrangers
ne seroient pas plus clairs-voyans,
d' ailleurs je prétendois vivre si retirée que
je ne me mettrois pas dans le cas d' aucune
aventure fâcheuse et qui découvrit
mon asyle ; il étoit d' une conséquence
extrême que cette démarche ne vînt point
aux oreilles du vieux marquis. Après ma
fuite, je devois m' attendre à toute
l' étenduë de sa colére ; de quelle fureur
n' auroit-il pas eu lieu d' être possédé après
tant de bontés et de preuves de son
amour ? L' on passe souvent de l' amour à
la haine, sur-tout lorsqu' il devient sans
espoir.

Cet asyle me parut d' autant plus assuré,
que le hameau étoit, de tous les lieux
du monde, celui où l' on devoit moins
me chercher ; il y avoit si long-tems que
j' en étois dehors, et les raisons étoient si
plausibles que je ne devois jamais y
rentrer, que je m' applaudis mille fois d' avoir
imaginé cette idée : quoiqu' il en soit, elle
me tranquillisa, et je ne l' eus pas plutôt
formée, que je songeai à la mettre à
exécution.

Je crus que la premiere démarche que
je devois faire, étoit d' écrire au marquis

p336

le dessein de son pere, la manière dont
je m' étois gouvernée dans cette occasion,
le parti que je prenois de le fuïr, et la
retraite que j' avois choisie ; je lui
marquais qu' en attendant qu' il plût au ciel
de terminer mon sort, j' allois lui
conservier un coeur qui ne seroit jamais qu' à
lui ; je le consolais sur les contretens
qui nous arrivoient, et je le priois

d'imiter ma fermeté dans les traverses qui nous étoient peut-être encore préparées ; en un mot, je répandis mon coeur dans cette lettre, et elle étoit si longue, que je fus une partie de la nuit à l'écrire ; on n'a jamais tout dit, quand on parle à ce qu'on aime, et le tems qu'on y met, est un tems qui passe bien aisément.

J'étois si fatiguée quand j'eus achevé ma missive, que je fus obligée de me coucher : je me réveillai dix fois en sursaut ; je croyois à chaque instant voir arriver le vieux marquis dans le dessein de me conduire à l'une de ses terres, et de conclure le cruel hymen ; j'étois si agitée, que ces images se presentoient incessamment à mes yeux.

La première chose que je fis en me levant, après avoir mis mon coeur et mes affaires entre les mains de Dieu, fut d'écrire aussi à Saint-Fal ; je lui avois trop d'obligation pour manquer à ce devoir.

p337

Je lui mandai à peu près les mêmes choses qu'au marquis. Devois-je en moins faire pour un ami aussi solide et si tendre ? Je fus assez heureuse quelques jours après, pour lui donner à mon tour des preuves de mon amitié ; c'est ce qu'on verra dans son lieu.

à peine Barbe étoit-elle de retour de la poste, qu'il me vint deux envois fort différens. Le premier étoit du marquis avec une lettre de sa part et une cassette : la lettre contenoit les assurances les plus vives de sa tendresse ; et la cassette renfermoit une toilette superbe, avec tous les assortimens de vermeil. Dans un quarré de ce métal, j'y trouvai cinq cens loüis en espèces. Avant que de rapporter quels furent mes sentimens à l'occasion de ce riche present, il faut parler du second envoy.

Un homme à larges épaules, au nez pointu, à la perruque noire, me presenta un papier griffonné auquel je ne compris rien : je le priai de me le lire. Il me dit, que sans m'ennuyer des termes de la pratique, c'étoit une assignation pour comparoître devant les juges nommez pour avoir à

reconnoître Messire étienne Des Roches officier, etc. Pour mon mari, ou de donner des preuves du contraire, à faute de quoi il lui seroit permis de m' appréhender

p338

dans tous les lieux où il pourroit me trouver. Le jour de la comparution étoit à trois jours, à deux heures, etc.

Je fus assez surprise de l' acharnement qu' avoit cet aveugle à me vouloir pour sa femme. Je répondis à l' huissier que je ferois à ce sujet ce qu' il me conviendrait, et il me quitta en disant que ma partie n' avoit pas si grand tort de vouloir que je lui apartinsse, et que je valois bien la peine des frais de la procédure.

Autre raison, comme l' on voit, d' abandonner Paris, et qui ne souffroit point de délai ; aussi je travaillai le même jour à faire faire des ballots de ce que je voulois emporter, dans l' intention d' en laisser le soin à Monsieur Mélicourt qui m' étoit devenu cher par le dernier trait qu' il m' avoit donné de sa complaisance ; service que je n' ai jamais oublié, et que je n' oublierai jamais.

Deux jours suffirent pour me mettre en état de partir. Je tins une lettre prête qui devoit être renduë à Mélicourt à son arrivée, par laquelle je lui rendois compte du lieu de mon asyle, et des raisons qui m' y conduisoient ; je le priois de m' y faire conduire les ballots dont j' ai parlé, à l' adresse de Madame De *Mainville* . Je m' étois trop mal trouvée du nom que je portois pour oser en faire un plus long usage ; mon dessein étoit de prévenir ma bonne tante à ce

p339

sujet, afin d' éviter toute équivoque, et de lui cacher le lieu où je me retirois, dans la crainte que la joïe qu' elle en devoit ressentir ne la fit jaser. L' on ne sçauroit trop prendre de précaution lorsqu' on fait de certains pas, et le plus sûr est de ne pas révéler aisément son secret, et sur-tout aux domestiques qui ne se piquent pas ordinairement d' une

grande discrétion.

Je m' étois si fort fatiguée ce jour, à cause de tous les soins que j' avois pris pour les préparatifs de mon départ, que j' allois me coucher, lorsque j' entendis des chevaux arrêter à la porte. Je mis la tête à la fenêtre : c' étoit Mélicourt qui arrivoit. Qu' on juge de ma joie dans les circonstances presentes où je me trouvois ! Je courus au-devant de lui : vous ne pouviez arriver plus à propos, lui dis-je ; un peu plus tard vous ne m' auriez pas trouvée. Il ne fut pas peu surpris de ce discours, et il me demanda avec empressement ce qui pouvoit l' occasionner. J' étois trop inquiète de ce qu' il avoit à me dire lui-même pour entrer alors dans ce détail ; je le priai de vouloir bien céder à mon empressement. Le marquis m' étoit devenu si cher, que dès qu' il pouvoit être question de lui, tout le reste étoit oublié. Mélicourt sourit de mes instances : il les mérite bien, me dit-il ; vous avez le phoenix des amans ; mais aussi vous

p340

doit-il la vie : il étoit dans un déplorable état lorsque je suis arrivé. Vos nouvelles l' ont tiré d' une noire tristesse, qui, joint à sa blessure, l' auroient bien-tôt mis au tombeau ; mais à peine a-t' il été instruit des causes de mon voyage, qu' il a paru tout autre ; quelque foible qu' il fût il n' a pas voulu souffrir qu' on lui lût votre lettre : quelles marques n' a-t' il pas donné de sa joie en faisant cette chère lecture ! Monsieur De Mélicourt, me disoit-il, par quel endroit vous ferai-je connoître combien je suis reconnoissant du service essentiel que vous venez de me rendre ? Sçavez-vous bien que le précieux trésor que vous m' apportez va me rendre la vie ? L' aimable personne, s' écrioit-il ! Quelle attention ! Quelle bonté ! Comment se venge-t' elle de mes soupçons injurieux ? En travaillant à me donner des preuves de la plus sincère amitié : ah ! Je n' oublierai jamais ces traits généreux et séduisants, vous pouvez l' en assurer ; et que guéri, je tenterai l' impossible pour assurer une bonne fois son bonheur et le mien. Pendant le peu de tems que je suis resté

près de lui, mademoiselle, continua
Méricourt, il ne m' a entretenu que de
choses semblables : il vouloit vous envoyer
Dubois pour vous tranquiliser ; mais sçachant
que mon intention étoit de repartir,

p341

il m' a chargé de toutes ses commissions qui
m' honorent beaucoup ; j' en suis d' autant
plus flatté, que je ne puis douter de sa
confiance ; c' est à vous, mademoiselle, à qui
j' ai cette obligation ; et elle m' est si chère,
que je vous serai éternellement attaché.
Après avoir raisonné, Méricourt et
moi, assez long-tems au sujet du marquis,
je le mis au fait de toutes mes affaires, et
du parti que je me trouvois obligée de
prendre. Il approuva ma conduite, et me
dit que lorsque mon amant apprendroit le
sacrifice que je lui faisois, il en seroit
comblé. à propos de son pere, je montrai
à ce gentilhomme le present magnifique
que j' avois reçu de lui, en lui marquant
l' embarras où j' étois à ce sujet, et ma résolution
de le lui renvoyer. Donnez-vous-en
bien de garde, poursuivit Méricourt précipitamment,
si vous m' en croyez vous en ferez un
excellent usage. Monsieur le marquis
m' a chargé de lui trouver de l' argent
à Paris, sa campagne l' a ruiné, monsieur
son pere ne lui en a pas envoyé suffisamment ;
et le plus grand service que vous lui
puissiez rendre, est de lui en envoyer : profitez
de cette belle occasion, elle semble faite
exprès pour vous en faire un mérite délicat. Je
trouvai la proposition de Méricourt admirable, je
la saisis avec empressement ; et quand je n' aurois
pas eu

p342

entre les mains la somme en question, j' aurois
vendu tout ce que je possédois pour
lui donner ces témoignages de ma tendresse. Je
remis à Méricourt les cinq cens loüis,
et il se chargea de les faire toucher à mon
amant, et de remplacer cet argent par la
vente de mes meubles qui étoit plus que

suffisante. Pour la toilette je la laissai dans son entier dans une de mes armoires ; et de concert avec Mélicourt, j' écrivis la lettre qui suit au vieux marquis, afin de lui faire connoître que, si je ne me rendois point à ses vœux, je n' en conservois pas moins de reconnoissance de ses bontez, et que j' en étois digne par mes façons d' agir.

Lettre de Jeannette
à m le marquis de L V.

je serois une ingrante, monsieur, si je m' éloignois de vous sans vous en faire part, et sans vous en aprendre les raisons. Vous méritez trop d' être aimé pour que vous ne le soyez pas d' une femme, envers laquelle vous en auriez si bien usé. L' honneur de vous appartenir est trop grand pour n' être acheté que par le devoir et par la complaisance. Après un examen très-sérieux sur vos propositions, je ne me trouve pour vous, monsieur, que des

p343

sentimens de respect et de reconnoissance. Ce n' est pas assez, vous méritez de l' amour, et je ne suis pas la maîtresse d' en ressentir pour vous ; ce défaut m' a semblé si considérable, que je me suis trouvée indigne d' avoir l' honneur de vous appartenir. Je vais expier ce malheur dans une solitude éloignée, où je me rapellerai sans cesse vos bontez, et les obligations que je vous ai. Ne me sçachez point mauvais gré du parti que je prens, il convient à la probité dont je me pique, et aux sentimens de respect et d' estime avec lesquels je serai toute ma vie, monsieur, votre, etc.

et par apostille.

j' ai reçu avec bien de la reconnoissance la magnifique toilette dont vous avez bien voulu me gratifier. Je n' ai osé vous la renvoyer dans la crainte que vous ne m' en fissiez un crime ; mais je n' ai pas crû aussi devoir l' emporter après le parti que je prens ; elle est dans la commode de ma chambre à coucher. La personne que j' ai chargé de mes affaires vous la rapportera, monsieur, au premier ordre que vous voudrez bien lui en donner, avec l' argent qui y étoit renfermé. Je vous renouvelle les assurances de mes respects et de ma reconnoissance, et je vais faire des vœux pour

votre précieuse conservation.
je fus bien heureuse que Mélicourt fut

p344

survenu, il me fut d' un grand secours ; et en moins d' une demie journée toutes mes affaires furent prêtes ; il fut décidé qu' il occuperait mon appartement, jusqu' à ce que le marquis et Saint-Fal eussent répondu à mes lettres, afin de retirer de la poste celles qui pourroient me venir pendant cet intervalle. Toutes ces choses ainsi réglées, je partis le jour suivant à quatre heures du matin, après être convenuë avec Mélicourt qu' il m' écrirait incessamment, et qu' il m' instruirait de ce qui ce seroit passé pendant mon absence.

Me voilà donc encore fugitive, errante, et sans prévoir quelle seroit la suite de tant de traverses. Tout ce qui m' étoit arrivé jusques-là me repassa par l' esprit, et me plongea dans une profonde rêverie. Comment, toûjours rêver ! Dit ma bonne tante, toûjours vous affliger ! Eh, bon dieu, ne verrai-je pas une fin à toutes vos peines ? Il faut qu' elles soient bien grandes, puisqu' elles ne vous laissent pas un moment en repos. Encore, si vous manquiez, et que vous ne sçussiez où aller, je vous le pardonnerois ; mais, Dieu merci, vous n' êtes pas dans ce cas ; bien loin de devoir à personne, vous laissez derrière vous de bons effets, et quand il vous plaira vous les retrouverez : il n' en est pas de même de moi, grand dieu ! Continua Barbe

p345

en soupirant ; depuis vingt ans que je sers, qu' ai-je amassé ? Il est vrai que je n' ai pas été en si bonne maison que la vôtre, et que je ne chaume de rien avec vous ; mais aussi le payai-je bien cher par l' affection que j' ai prise pour vous : croyez-vous, en bonne foi, que je ne me meurs pas de chagrin de vous voir toûjours languissante et pleureuse : en bonne foi, peut-on être joyeuse dans une pareille occasion ?

Cela changera, repris-je avec douceur,
ma chère bonne ; il ne faut pas vous chagriner ;
peut-être que l' air de la campagne dissipera
mes ennuis. Nous allons demeurer en campagne ?
Reprit Barbe avec joie ; vive Dieu, que je
suis aise ! Quoi, je pourrai voir les champs,
le lever du soleil, entendre chanter l' aloüette
et le rossignol, et filer à la porte ? Quelle
bénédiction ! Il seroit vrai que je n' entendrais
plus ces vilains bruits de carosses, et ce charivari
dont nous sortons ? En bonne foi, n' est-ce
pas un enfer que votre Paris ? être toûjours
enfermée comme une religieuse, toûjours
dans l' inquiétude des voleurs et des mauvais
garnemens ; ne pouvoir pas faire un pas dans
les ruës sans être poussée, renversée souvent,
et sans crainte d' avoir la tête cassée de quelques
tuiles, ou d' être gâtée par les immondices qu' on
jette par les fenêtrés : ah ! Madame, que

p346

vous me comblez d' aise ! Et quand arriverons-nous ?
Demain, répondis-je en souriant, prévoyant
le transport que j' allois causer à Barbe, nous
coucherons dans votre hameau.
à peine eus-je lâché ce mot, que ma
bonne tante fit un cri de joie : dans notre
hameau ! S' écria-t' elle, après lequel mon
coeur soupire depuis si long-tems ! Ah ! Ma
chère maîtresse, continua-t' elle en pleurant
de joie, c' est Dieu qui vous a inspirée ;
car vous avez choisi le plus charmant séjour
du monde : oüi, votre Paris n' est rien en
comparaison avec toutes ses grandeurs ;
vous y respirerez un air sain et délicieux ;
vous y serez considérée comme une princesse.
Vive Dieu ! Si l' on vous admirera,
n' ayez pas peur qu' on vous y donne du
chagrin ; vous verrez comme tout le monde
sera empressé à vous voir : je le crois
bien, et monsieur le curé s' il chantera
bien sa préface lorsqu' il vous verra à
l' église : au moins ne croyez pas qu' il ne
sçache pas vivre, il a toûjours été parmi des gens
de condition ; et cela est si vrai, qu' on ne
pouvoit se passer de lui au château, de
mon tems.
Barbe étoit si transportée du bonheur
inespéré qui lui arrivoit, que pendant
tout le voyage elle ne m' entretint que de
pareilles choses. Je ne voulus point envoïer

d' exprès, comme je l' avois résolu, de la première couchée, parce que mon pere avoit écrit à Barbe quelques jours avant mon départ ; il lui mandoit qu' il s' étoit acquité des commissions que je lui avois donné, et que je pourrois arriver quand il me plairoit ; que ma chambre étoit prête, et si bien meublée qu' il espéroit que j' en serois contente. Cette lettre n' avoit pas peu contribué à déterminer mon asyle. Une certaine indolence que j' avois contractée me faisoit assez pancher du côté que j' avois le moins de peine, et je me trouvois soulagée de n' avoir aucun soin de ce côté. L' aisance nous habituë insensiblement à la mollesse ; et lorsque nous nous y sommes abandonnez, il en coûte beaucoup pour y renoncer.

La vûë de mon clocher me causa une secrette joie, accompagnée cependant d' un certain saisissement dont je ne fus pas la maîtresse ; pour Barbe, elle jetta un cri de plaisir. Le voilà, madame, ce hameau chéri ! Me dit-elle en étendant la main : cette grande maison sur la gauche, que vous voyez environnée de ces beaux arbres, est le château, distant du village d' une portée de fusil ; nous passerons devant la porte où vous verrez une magnifique place où l' on danse tous les dimanches. Ce ruisseau que vous voyez à la droite,

baigne les jardins de la maison seigneuriale ; ces toits qui paroissent derrière ces grands arbres, sont ceux du hameau. à mesure que nous avancions, ma bonne tante détailloit tout ce qui lui passoit devant les yeux, et cela avec une innocence et un plaisir dont j' envois la douceur, et dont j' aurois voulu être de moitié pour toutes les choses du monde. Lorsque nous entrâmes dans le village, Barbe reconnut une de ses voisines qui filoit devant sa porte : elle l' apella de

toute sa force, pria le postillon d' arrêter un moment, se fit reconnoître, et lui fit cent questions à la fois. Cette bonne paysanne, qui avoit remis Barbe, en avertit tout haut une de ses voisines, qui faisoit rentrer ses moutons à la bergerie ; celle-là le dit à une troisième, et comme c' étoit l' heure que les bestiaux reviennent des champs, et que tout le monde agissoit en cette occasion, ma chaise fut bien-tôt environnée d' une partie des habitans du village ; j' ordonnai au postillon d' avancer et d' aller chez Jean B vingt petites filles, qui furent dans l' admiration de me voir demander un de leurs compatriotes, s' écrièrent qu' elles alloient m' y conduire, marchèrent devant les chevaux en sautant, et m' amenèrent en triomphe à la maison. Que je la trouvai petite cette maison !

p349

Que mon village, si vanté par Barbe, et que je m' étois représenté vingt fois si charmant, me sembla alors chétif et misérable ! J' avois les larmes aux yeux, et malgré la raison qui me guidoit, je ne pouvois m' empêcher de regretter le séjour charmant que je venois de quitter. Les préjugés de l' enfance étoient évanouïs, j' étois accoutumée au grand, il est plus doux d' aller en avant que de revenir sur ses pas ; que dirai-je ? J' étois assez folle pour me trouver humiliée de la simplicité qui régnoit autour de moi, et pourquoi cela ? C' est que je ne respirois que l' ostentation. Que j' étois vaine ! Et que le peu que j' avois été dans le monde m' avoit gâtée !

Cependant mon pere et ma mere, qui venoient d' être avertis de mon arrivée, se présentèrent avec joye pour m' aider à descendre de ma chaise ; j' étois si émuë et mon esprit si troublé, que je n' entendis pas un mot de tout ce qu' ils me dirent d' obligeant. En entrant dans la maison, ma mere fit un mouvement qui me fit trembler, je crus qu' elle me reconnoissoit ; j' ai sçû depuis qu' elle avoit été au moment de se jeter à mon col, tant ma phisionomie la frapa, et cela parce qu' étant dans un négligé de voyage, j' étois moins

éloignée de l' état dans lequel j' étois

p350

née. Cependant j' en fus quitte pour la peur, elle me conduisit dans mon petit appartement ; il étoit composé d' une chambre et d' un cabinet, les meubles en étoient simples, mais neufs et très-propres ; et avec ce qui me suivoit, je devois être très-commodément et mieux qu' il ne me convenoit.

Mon pere, qui étoit transporté de l' honneur qu' il imaginoit que je lui faisois de loger chez lui, me fit apercevoir que, de ma chambre, je pouvois aller dans un petit jardin très-bien cultivé qui étoit au bas de mes fenêtres ; il me dit qu' il avoit attendu, à le faire sabler, que je fusse arrivée, et qu' avant qu' il fût huit jours, j' aurois un parterre de fleurs au pied de l' escalier qui y aboutissoit. Je le remerciai de ses bontez, et je l' assurai que j' avois une vraie joye de me voir chez lui ; et dans le fond je ne mentois pas. Il n' y avoit qu' une seule chose que je craignois de la démarche que j' avois faite ; c' étoit la crainte d' être reconnuë tôt ou tard : je n' avois plus rien à risquer de mon pere et de ma mere, et encore moins de mes soeurs ; mais Colin, ce païsan qui m' avoit tant aimée, devoit-il me revoir de sang froid ?

Les idées que la nature impriment sont fortes ; mais l' expérience prouve tous les jours qu' elles peuvent, avec le tems, s' effacer.

p351

Il n' en est pas de même des images que l' amour grave dans un coeur, elles sont peintes avec le feu le plus vif, le trait est profond, et il se conserve long-tems : d' ailleurs Colin m' avoit revûë depuis ma sortie du hameau.

Cependant j' éloignai ces craintes ; j' étois devenuë si grande depuis ce tems, et mes traits étoient si formez et si différens, que je me persuadai que je ne serois reconnuë de personne.

Dès que je fus couchée, je me fis un plan de la manière dont je devois vivre, et je résolus de ne voir personne, et de passer mes jours dans le travail ou dans la lecture. Pour ma manière de vivre, je me fis une loi de la rendre simple, afin d' éviter la dépense et la distinction, et pour n' avoir point à me reprocher d' avoir fait la demoiselle chez mon pere. Il est vrai que je crus à propos de manger seule ; une fréquentation trop continuelle auroit pû à la fin évanter mon secret, et je ne trouvois pas encore à propos de me mettre dans le cas d' être obligée de le déclarer.

Il n' y avoit qu' une seule chose qui m' inquiétoit ; le marquis pouvoit revenir, et avoir des raisons pour m' entretenir. On l' avoit vû autrefois dans le village, et sa presence et ses visites pouvoient rapeller

p352

des idées qui n' étoient que trop conservées, et que cet air que j' avois de Jeannette, pouvoient déterminer sur celle qui ne vouloit plus l' être. Tout cela me paroissoit vraisemblable, et seroit arrivé bien-tôt comme je l' avois prévû, si le marquis n' eût pas pensé les mêmes choses. L' on verra de quelle manière il se conduisit alors ; mais à present nous avons à nous arrêter sur d' autres objets ; chaque chose doit être dans son lieu.

Je passai la nuit beaucoup plus doucement que je ne devois m' y attendre. à mon réveil, ma mere, en m' aportant un bouillon que j' avois demandé à Barbe la veille, m' aprit que le seigneur du château avoit envoyé sçavoir qui j' étois, et si je resterois quelque-tems au village ; elle ajouta qu' elle n' avoit rien voulu répondre de positif, sans sçavoir quelles étoient mes intentions à ce sujet.

Je louai ma mere de sa discrétion avec un air qui lui fit connoître que sa prudence étoit de mon goût. Je pensai cependant en manquer moi-même en lui faisant une question à ce sujet qui m' auroit découverte ; je me retins, et je me bornai simplement à vouloir sçavoir le nom du seigneur du village. C' est un financier me dit-elle,

vieux garçon, qui, à la mort de celui à
qui étoit cette terre, s' en est accommodé

p353

avec sa veuve : il a pensé se marier
une fois avec une fille que j' ai, et qui sert
une dame. Ma mere parloit en ce moment
de moi, et elle n' osoit naturellement me
dire tout ce qu' elle pensoit de desavantageux
sur mon compte : on n' aime point à faire
de pareils aveux. Ce mariage ne s' est point
fait, continua-t' elle, parce que le futur
avoit engagé sa foi à une autre, et que la
personne qu' il avoit trompée vint s' oposer
à la célébration. Depuis ce tems, personne
n' a voulu de lui, quoiqu' il soit fort riche,
et il s' en dédommage lorsqu' il peut en
trouver l' occasion ; mais sa figure, qui est
hideuse, et sa mauvaise réputation, le font
fuïr de toutes nos filles. Il vient passer
l' automne ici ; et tant qu' il y est, chacun se
tient sur ses gardes, parce qu' il est aussi
méchant qu' il est laid.

Ce raport ressembloit si fort à Monsieur
Gripart, dont j' ai parlé dans ma troisième
partie, que je ne fus point surprise
quand elle me le nomma. Ma mere, qui
étoit en train de parler, me rendit compte
tout de suite de ce qui regardoit madame
la comtesse de N ma marraine ; elle s' étoit
remariée, à la fin de son deuil, à un
officier de dragons qu' elle aimoit, et
elle demouroit à quatre lieuës du hameau dans
une terre qu' elle s' étoit réservée. Madame sa
fille, cette Demoiselle

p354

Delbieu dont j' aurai encore occasion de
parler, demouroit à Paris, avoit épousé
un homme de robe nommé Destival, et
venoit voir, pendant les vacances, madame
sa mere. Elle me fut dépeinte trait
pour trait, et selon ce qui m' en fut dit,
il ne me fut pas difficile de connoître que
l' âge ni le sacrement ne l' avoient pas
renduë meilleure : je ne manquai pas de
l' éprouver bien-tôt à mes dépens.

Je ne pus m'empêcher de rire d'une aventure que ma mere me conta, qui étoit arrivée à Monsieur Gripart. Il étoit devenu amoureux de ma soeur, qui avoit épousé Colin, qui demouroit alors dans la maison avec son mari ; il envoya chercher mon pere, auquel il demanda, pour avoir lieu de mettre les pieds au logis, s'il vouloit se charger de l'entretien des jardins du château, comme il avoit fait du tems de madame la comtesse de N ma marraine. Mon pere, qui trouvoit cette occupation plus lucrative que celle d'aller à la forêt, et qui n'avoit quitté son premier métier que faute d'occasion pour l'exercer, s'accommoda volontiers avec ce seigneur, et il commença dès le lendemain à y porter des outils, et s'y rendoit tous les jours depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Dès que Monsieur Gripart se fut délivré

p355

par-là de Jean B qui avoit la réputation d'un homme qui n'entendoit point raillerie au sujet de l'honneur, il commença à venir au logis, tantôt sous un prétexte, et tantôt sous un autre. Dans les commencemens, on ne s'aperçut pas de ses vûës, il causoit indifféremment avec ma mere et avec ma soeur ; mais insensiblement il se laissa entrevoir ; et comme seigneur, il voulut prendre des libertez avec la femme de Colin. Celle-ci, sage comme elle étoit, connoissant à la fin qu'il vouloit tout de bon l'obliger à manquer de foi à son mari, le méprisa, et lui signifia que s'il étoit encore assez hardi pour continuer ses propositions, elle s'en plaindroit à son mari et au curé. Gripart, qui étoit poltron, l'assura qu'il seroit sage à l'avenir, et la pria d'être discrète ; mais il étoit trop amoureux et trop fol pour tenir long-tems sa résolution : il imagina un projet pour se satisfaire sans courir aucun risque ; mais il ne lui réussit pas aussi heureusement qu'il se l'étoit promis.

Colin alloit une fois la semaine à une petite ville, dont je ne me souviens plus du nom, vendre des grains au marché ; il y restoit ordinairement deux jours, et ne revenoit que le troisième. Il profita de

cette absence pour faire réussir son dessein, et il se conduisit de cette manière.

p356

Il envoya à ma soeur un païsan, un soir que son mari étoit parti, qui vint lui dire, de la part de Colin, qu' il la prioit de venir le joindre sur le champ à une ferme, qui étoit à une lieuë de la ville où il devoit arriver, afin de prendre sa place pour vendre son bled, ne pouvant vâquer lui-même à cet emploi, attendu qu' il étoit tombé de sa charette en bas, et qu' il avoit été obligé de se faire saigner. Ma soeur n' eut pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle, qu' elle monta à cheval et qu' elle se mit en chemin avec le païsan qu' elle connoissoit, et que Gripart avoit gagné pour venir à ses fins.

Elle n' arriva qu' à plus de deux heures de nuit ; Gripart l' y attendoit. Cette ferme étoit un petit cabaret où les voituriers se rafraîchissoient ordinairement ; il n' y avoit qu' une seule chambre que le financier avoit retenu ; il s' étoit déguisé en païsan, afin que si son affaire échoüoit, il ne fût pas reconnu. Il avoit fait accroire à la maîtresse du cabaret, qui étoit une bonne femme, que la sienne se dérangeoit depuis quelque-tems ; mais que ne voulant point croire aucun de ceux qui l' en avoient avertis de peur que ce ne fussent des méchantes langues, il avoit pris la résolution de l' éprouver lui-même, et que pour cet effet il avoit feint un voyage

p357

pour la laisser la maîtresse de ses actions, et qu' il lui avoit envoyé un exprès comme venant de la part d' un amant qu' on lui avoit nommé : vous voyez bien, dit Gripart à l' hôtesse, que si elle vient ici me trouver, je n' aurai pas lieu de douter de sa perfidie, et que si elle ne vient pas, j' aurai lieu d' envoyer promener ceux qui me parleront à l' avenir contre elle.

L' hôtesse trouva que rien n' étoit plus raisonnable que cette façon d' agir ; et comme il lui fit entendre que si elle arrivoit, et qu' il se fît connoître, comme c' étoit son dessein, afin qu' elle ne pût lui nier son dérèglement, elle jetteroit peut-être des cris dans la crainte qu' il ne la maltraitât, ce qu' il assuroit qu' il ne eroit pas. Cette bonne femme promit que ni elle, ni sa fille ne s' en mêleroient pas, et qu' elle sçavoit bien qu' entre l' arbre et l' écorce il n' y falloit pas mettre le doigt ; qu' ainsi il n' avoit qu' à demeurer tranquile quelque chose qu' il arrivât, et qu' elle ne desaprouvoit pas qu' il voulut ramener sa femme à la raison. Gripart, après ces précautions, attendit avec impatience ma soeur. Il ne douta pas que son dessein n' eût une entière exécution ; mais il oublioit sans doute que le ciel ne permet pas aisément les mauvaises actions, et qu' il suscite des traverses

p358

ausquels on ne s' attend pas, et qu' on n' a pû prévoir. En voici un exemple admirable, et qui rendit la scène bien différente de ce qu' on en devoit attendre.

Colin se rafraîchissoit dans un cabaret à une lieuë de la ville, lorsqu' il y rencontra des commis d' un magasin qu' on faisoit dans la province pour l' armée. Ces gens, à l' affut des voitures, dans l' espérance de faire mieux leurs affaires, demandèrent à Colin s' il vouloit leur faire bonne composition de son grain, et qu' il n' auroit pas la peine de le conduire jusqu' à la ville. Le mari de ma soeur, qui ne demandoit pas mieux que d' expédier, répondit que si l' on vouloit lui acheter au taux du marché, c' étoit une affaire faite. La marchandise parut si belle au commis, qu' après quelques petites contestations sur le plus ou le moins, les parties s' accommodèrent, l' argent fut compté sur le champ, le bled déchargé au cabaret où les magasiniers avoient un grenier ; et après avoir bû le vin du marché, Colin, au lieu d' aller plus loin, repartit dans le dessein de faire rafraîchir ses chevaux à moitié chemin, et de continuer pendant la nuit sa route, pour arriver le lendemain matin au hameau.

Le postillon qui conduisoit la charette,
l' avertit à une demie lieuë de la ferme où

p359

Gripart attendoit ma soeur, que ses chevaux étoient si las, qu' il falloit les reposer au premier endroit. Colin, qui trouva cette requête raisonnable, y consentit. Gripart qui guettoit le moment où ma soeur devoit arriver, et qui entendit les chevaux, referma sa fenêtré lorsqu' il vit qu' il s' étoit trompé. Comme il n' avoit que son amour dans la tête, il ne fit pas attention que l' on détella la charette, et que l' on mit les chevaux à l' écurie ; ce qui lui auroit fait présumer que ceux qui les conduisoient devoient être dans le cabaret, et qu' ils pouvoient inquiéter son projet. Cependant ma soeur, dont l' inquiétude étoit extrême, et qui s' imaginoit que le païsan qui l' étoit venu chercher lui faisoit l' accident de son mari moins dangereux qu' il n' étoit, ne perdit point de tems pour arriver. Colin et son postillon buvoient au coin du feu lorsqu' elle entra dans le cabaret ; il fut assez surpris lorsqu' il la reconnut. Pour elle qui s' y attendoit, elle lui sauta au col : eh bien, comment vous trouvez-vous, lui dit-elle ? Est-il possible qu' après une telle chûte, vous sortiez de votre lit, et que vous vous amusiez à boire ? Colin ouvroit de grands yeux, et ne comprenoit rien à ce discours : ma foi, Jeanneton, s' écria-t' il, tu me vois aussi surpris de ce que tu me dis, que de ton

p360

arrivée ; que viens-tu faire ici, et que veux-tu chanter avec la chûte dont tu me parles ? Ah ! Ah ! S' écria ma soeur, ne nous voici pas mal, j' aurai peut-être rêvé que tu es tombé de ta charette, que tu t' es fait une contusion, et que tu m' as envoyé chercher ; heureusement que Jean Bibart le vigneron, qui m' est venu chercher de ta part, n' est pas loin, et... ma soeur, qui le croyoit present, alloit le faire servir de témoin, et

le cherchoit des yeux ; mais le drôle, qui avoit bien jugé à l'aparition du mari qu'il seroit de trop, étoit sorti, et avoit pris la fuite. Colin, tout païsan qu'il étoit, jugea bien qu'il y avoit du mistère dans tout cela, et tira sa femme en particulier pour tâcher de s'en éclaircir ; mais elle n'en sçavoit pas davantage que son mari, et elle lui répéta simplement ce qui avoit été cause de son départ, en l'assûrant qu'elle n'y avoit entendu aucune finesse, et qu'elle n'en sçavoit pas plus que lui.

Jeanneton étoit jolie, Colin l'aimoit, il en étoit jaloux, et il ne voulut pas en rester-là. Il y a ici quelqu'anguille sous roche, dit-il à sa femme, l'on n'a pas fait cette manigance pour enyvrer des merles ; ne faisons semblant de rien, assis-toi-là, et moi je vais continuer à boire avec Toinon comme si je ne te connoissois pas ; personne ne nous a vû causer ensemble que le

p361

compere Bibart, il ne déclarera rien ; ainsi, bouche close, le rossignol chantera. Colin n'étoit pas sot, son expédient lui réüssit. Gripart, qui s'étoit endormi en attendant ma soeur, ne l'avoit pas entendu arriver ; l'inquiétude l'éveilla, et le fit mettre à la fenêtre : mais tout étant calme, et voyant à sa montre qu'il étoit tard, il commença à croire que Jeanneton n'avoit pas donné dans le panneau, et qu'il en seroit pour les frais. Quoiqu'il en soit, las de passer si mal à propos la nuit, il voulut prendre le parti de se coucher, et frapa de sa chambre afin qu'on vînt préparer son lit. La fille de la maison, qui dormoit sur une chaise dans un poêle voisin, passa au travers de la chambre où étoit ma soeur, et se rendit à celle du financier pour sçavoir ce qu'il desiroit. N'est il pas venu personne ? S'écria-t'il ; je me suis endormi, vous sçavez, à ce que je crois, ce que j'attens. Oh ouï, reprit la fille, notre maîtresse nous l'a conté en secret, au valet d'écurie et à moi, et m'a fait une belle leçon à ce sujet : mais je ne puis vous dire bonnement si la personne qui est en bas vous appartient ; ce qui est aisé à voir c'est qu'elle est bien seule, quoiqu'il y ait des voituriers qui boivent

là-bas. Est-elle jolie ? Reprit Gripart avec précipitation : est-elle venue à cheval avec un païsan ? La fille ayant répondu oui à

p362

toutes ces questions, le financier lui dit de se retirer, et de dire à la personne de monter, et de faire en sorte qu'elle n'aportât pas de lumière. Cela va être fait, repartit la jeune fille ; mais du moins, continua-t'elle, ne la maltraitez guères, il ne faut pas toujours croire tout ce qu'on dit. Gripart, dont l'impatience étoit extrême, promit de se gouverner en bon mari. La servante l'applaudit, et vint dire à l'oreille à ma soeur qu'elle pouvoit monter et que la personne qu'elle sçavoit l'y attendoit. Ma soeur, qui étoit convenue avec son mari, qu'elle se laisseroit conduire en cas qu'on la mît dans ce cas, fit un coup d'oeil et suivit la fille du logis. Colin ne la jugea pas plutôt au haut de l'escalier, qu'il prit une lumière et qu'il la suivit avec son charetier, armez chacun d'un bon bâton ; Gripart, qui se croyoit à la veille de voir combler ses vœux, et qui avoit ouvert ses bras pour recevoir sa chère Jeanneton, fit un cri de frayeur lorsque son mari parut ; il vouloit se sauver, mais Colin, qui le reconnut malgré son déguisement, et qui n'eut garde de le témoigner, feignit d'avoir affaire à un de ses camarades, et lui donna, aussi-bien que son valet, vingt coups de bâtons, en lui disant : ah ! Vous voulez donc enfreindre les commandemens de Dieu, monsieur le manant ? Gripart eut

p363

beau se mettre à genoux et demander grace, il fut étrillé comme il le méritoit ; et on ne le laissa que lorsqu'il en eut tant que l'on crut l'avoir tué. Voilà l'histoire que j'ai appris de ma mere, au sujet du seigneur de son village. Elle me dit que cette aventure l'avoit un peu corrigé, et que depuis ce tems-là il étoit plus réservé : cela n'empêche cependant

pas que l' on ne se tienne ici sur ses gardes ;
et c' est à cause de la curiosité qu' il a
marqué à votre sujet, me dit-elle, que j' ai cru
devoir vous prévenir de son caractère. Je
remerciai ma mere de son bon avis, et je
résolus d' en bien profiter, et de ne pas
fournir occasion à un homme que je connoissois
par d' autres endroits, de me faire de
nouveaux chagrins ; j' avois assez de
soins, sans me mettre dans le cas de donner
lieu à d' autres ; je ne pouvois me conduire
avec trop de réserve et de secret,
l' idée du vieux marquis me faisoit trembler,
et l' on doit juger que ce n' étoit pas
sans raison.

Je reçus le lendemain mes ballots que
Méricourt m' envoyoit ; et le même jour il
m' arriva un exprès de sa part, pour m' avertir
de me tenir sur mes gardes, et de ne
voir que le moins de monde que je pourrois. Il
me mandoit que le marquis avoit été furieux
à la réception de ma lettre ;

p364

qu' il avoit juré qu' il mettroit tant de gens
en campagne, qu' il me retrouveroit, et
qu' il me feroit repentir alors du peu de
considération que j' avois pour lui, après ce
qu' il avoit voulu faire pour moi. Méricourt
ajoûtoit que ce seigneur avoit fait tout ce
qu' il avoit pû pour le gagner, et pour sçavoir
de lui l' endroit où je m' étois retirée ;
et sans l' expédient que nous avions imaginé
d' une lettre que je lui écrivois avant
mon départ, dans le même esprit que celle
qu' il avoit rendu à ce seigneur, qu' il auroit
été très-embarrassé ; qu' il avoit été même
obligé de feindre qu' il me condamnoit,
pour ne lui donner aucun soupçon ; et que
la feinte avoit fait un si bon effet, qu' elle
lui avoit mérité sa confiance ; qu' il
paroissoit être dans la résolution de
s' adresser à son fils pour avoir de mes
nouvelles, dans l' idée qu' il devoit être informé
de toutes mes résolutions, et que c' étoit lui
qui mettoit obstacle à son bonheur.
Il remarquoit au sujet de la toilette, que
le marquis, malgré sa colére, avoit été
fâché que je ne l' eusse pas emportée, et qu' il
avoit dit qu' il étoit bien malheureux de
n' être pas mieux connu de moi : qu' il avoit

rejeté fort loin l' article de la vente de mes effets, pour remplacer l' argent qu' il m' avoit donné ; et que puisqu' il n' étoit pas possible de sçavoir où j' étois, et de me les

p365

envoyer, qu' il les feroit serrer, et qu' ils me seroient conservez.

En un mot, selon tout ce que Mélicourt me marqua, il me fut aisé de juger que le vieux marquis n' étoit en colère contre moi, que parce que je lui étois échapée, et que sa passion étoit toûjours la même ; je m' en affligeai : c' étoit un grand obstacle à mon bonheur.

Cependant le peu d' effets qui m' étoient arrivez, firent grand bruit au hameau, et on les estima beaucoup au-dessus de leur valeur. Ils consistoient en vaisselle d' argent, en robes, en linges et en petits meubles portatifs ; mais qui étoient de goût et de grande aparence. Mon pere et ma mere étoient dans une admiration perpétuelle ; et ma tante, qui s' en faisoit honneur par celui qu' elle prétendoit de m' être attachée, disoit aux voisins lorsqu' ils s' entretenoient de ces choses, qu' ils ne voyoient rien, et que j' en avois bien d' autres à Paris.

Barbe, que je questionnois de tems en tems sur ce qui se disoit de moi, me dit un jour avec la plus grande simplicité du monde, que ma mere s' entretenant un soir à mon sujet, avoit dit que plus elle me voyoit et plus elle me trouvoit de l' air de cette fille dont on m' avoit parlé, qu' on ne sçavoit ce qu' elle étoit devenuë ; mais que

p366

je ne lui ressemblois jamais si bien que lorsque j' étois en négligé ; et que sur ce que mon pere lui avoit dit, qu' il étoit bien vrai que j' en avois un faux air, mais que cela n' étoit point frappant au point qu' elle s' écrioit ; ma mere avoit répondu qu' elle l' en feroit convenir, et qu' elle l' amèneroit un jour dans ma chambre, lorsque je serois dans mon lit, ou quand je serois en

corset, comme il m'arrivoit souvent d'y être à cause de la chaleur. Je résolus de faire mon profit de ce discours, et de m'habiller tous les matins comme j'avois coutume à Paris, afin qu'étant parée je fusse si différente de moi-même, que j'éloignasse, peu à peu, des idées qui auroient pû à la fin faire impression. Moi qui n'avois jamais mis de rouge, j'en usai un peu pour éteindre une partie de ma pâleur ou de ma blancheur, qui me raprochoit trop de moi-même : ce moyen me réüssit, et quatre jours après il ne fut plus question de ces raports. Le dimanche suivant je fus à la messe : Barbe m'avoit avertie que personne n'y manqueroit, et que comme je ne sortois pas, tous ceux qui avoient entendu parler de moi aux environs devoient se trouver à l'église, afin de me voir et de connoître si tout ce qu'on disoit d'avantageux de moi, étoit conforme à la vérité.

p367

Si j'avois pû me dispenser de m'y trouver, je n'y aurois pas manqué ; je craignois les effets du hazard, je m'en étois, comme on l'a vû, quelquefois mal trouvée. Je me fis une loi de m'observer avec tant de soins, et sous prétexte de décence, de me couvrir le visage si bien de ma coëffe, qu'il ne fut pas possible de me bien considérer ; du reste, j'avois mis une robe fort riche ; plus j'étois magnifique, et plus je devois paroître éloignée des soupçons, quand même on en auroit conçu sur mon compte. Ce que Barbe m'avoit annoncé fut à la lettre ; l'église étoit non-seulement remplie des habitans du hameau, mais encore d'un nombre extraordinaire d'étrangers. Je fus me placer dans un des bancs des femmes, où je parus à peine, que celles qui l'occupoient s'en retirèrent par respect ; je ne voulus pas le souffrir et je les obligeai à se remettre à leur place. Ce procédé, qui me convenoit, m'attira beaucoup de regards et de louanges, et j'entendis qu'on se disoit que j'étois aussi populaire et aussi bonne que j'étois belle : qu'est-ce que c'est que le préjugé ! Et se peut-il que la différence d'un habit fasse celle du mérite et de la considération !

La messe alloit commencer, et je m' étois mise à genoux pour dire mes prières, lorsque le marguiller vint me dire de la

p368

part du seigneur, que je passasse dans sa chapelle, et qu' il ne souffriroit pas que je fusse si mal placée. Je lui fis répondre que j' étois fort bien, et que je lui étois obligée de sa politesse, et je restai à ma place. Cet effet de ma modestie m' attira encore des loüanges qui me firent rougir.

J' espérois en être quitte pour la première ambassade de Monsieur Gripart, qui ne parut pas extraordinaire ; il voyoit une femme bien mise, confonduë dans la foule, et il étoit naturel qu' il me donnât des marques de son sçavoir vivre ; mais il crut que mon refus procédoit de ce qu' il ne m' en avoit pas fait la politesse lui-même ; il vint dans cet esprit m' en faire des excuses, me presenta la main, et m' assura que si je continuois à ne vouloir point céder à ses empressemens, lui seigneur (mot qu' il fit sonner) se mettroit à genoux à terre à côté de moi.

Le murmure que j' entendis me fit penser que pour le faire cesser je devois me prêter à ses instances ; je me levai et je le suivis dans sa chapelle où j' entendis la messe sans répondre à aucun des discours qu' il voulut me tenir.

Il ne manqua pas galamment, comme on peut se l' imaginer, de me faire les honneurs de son église : il se fâcha contre

p369

le bédeau qui vouloit lui presenter le pain beni, et il lui dit que lorsqu' il se trouvoit avec lui des femmes de ma sorte, c' étoit à elles à recevoir tous les honneurs ; je le reçus modestement de ses mains, et mes remercimens furent succincts.

Au sortir de la messe, le galant Monsieur Gripart me proposa de monter dans

son carosse pour me ramener chez moi ;
je le remerciai. Il auroit été assez ridicule
pour quatre pas qu' il y avoit à faire
de me laisser ainsi voituré. Au moins
donc, vous me ferez l' honneur de venir
voir le château ; les jardins sont assez
bien entendus, et sont de la façon de
votre hôte ; les filles du village viennent
danser dans l' avenue, et leurs jeux vous
amuseront. Je le remerciai assez cavalièrement
de sa politesse, et je lui répondis
qu' hors la messe il ne m' arrivoit guère
de sortir. Le curé, qui survint pendant
ce discours, fit que Gripart monta dans
son carosse et partit : je jugeai qu' ils
n' étoient pas bien ensemble, et je ne me
trompai pas ; il y avoit eû entr' eux du
froid depuis l' aventure que j' ai rapportée ;
elle étoit venue aux oreilles du pasteur ;
il étoit vigilant et sévère, peu complaisant
avec ses supérieurs mêmes, lorsque leurs
mœurs pouvoient préjudicier au repos

p370

de ses oüailles. Il seroit heureux que
tous les gens de cette robe pensassent de
même, cela contiendroit les supérieurs ;
la vertu se fait toujours craindre et
respecter.
Mon pere et ma mere qui se faisoient,
comme je l' ai déjà dit, beaucoup d' honneur
de ce que je logeois chez eux, étoient
à côté de moi lorsque le curé survint
qui me salua et qui me dit qu' il
étoit fort édifié de la manière dont
j' assistois aux mystères ; qu' on lui en avoit
fait rapport, et qu' il se félicitoit beaucoup
de l' acquisition d' une si bonne paroissienne.
Je répondis avec politesse à son compliment ;
mais je ne m' attendois pas à ce qui
devoit le suivre. Il me proposa avec
un air de franchise, qu' il me plût de venir
dîner avec mes hôtes, chez lui ; en
me disant pour m' y engager, qu' il avoit
une nièce qui avoit une si grande envie
de me connoître depuis qu' elle avoit
appris la manière dont je vivois, qu' elle
ne lui laissoit pas un moment de repos
pour jouir de cet avantage. Mon pere et
ma mere, qui étoient sans doute prévenus,
apuyèrent cette prière ; et elle me

fut faite de si bonne grace, que malgré les résolutions dont j' ai parlé, je ne pus m' en défendre ; le curé parut en avoir une véritable joie, et nous nous rendîmes

p371

en discourant de choses indifférentes, chez lui, où je fus reçue par la nièce, personne de vingt-cinq ans, plus aimable que belle, avec les façons les plus polies et les plus engageantes. Le curé, le même dont j' ai parlé au commencement de ces mémoires, étoit homme d' esprit et assez bien élevé, mais d' une curiosité sans égale. à peine avois-je été arrivée dans le village, qu' il s' étoit donné tous les mouvemens possibles pour sçavoir qui j' étois ; Barbe avoit essuyé de sa part un rigoureux examen, mais il n' en étoit pas plus avancé. J' avois prévenu cette fille, et expliqué si positivement mes intentions, avec menaces que nous nous séparerions dès que je m' apercevrais qu' elle jaserait, qu' elle me gardoit religieusement sa parole. Moins le pasteur vit clair dans mon histoire, et plus il eut d' empressement de la sçavoir ; et c' étoit sans doute à cause de ce desir qu' il m' avoit engagée à dîner ; il ne me fût pas difficile de m' en apercevoir à la fin du repas.

Il faut convenir qu' il s' y prit bien adroitement pour venir à ses fins : j' ai connu, me dit-il, madame, après avoir parlé de choses indifférentes, un Monsieur De *Mainville* , homme de condition, officier de marine, qui a bien fait parler

p372

de lui, et qui étoit un terrible homme de mer ; il n' y a pas long-tems qu' il est mort : je sçai qu' il avoit épousé une très-jolie femme, et comme vous portez son nom, il m' est venu plusieurs fois dans l' idée que vous pourriez bien être sa veuve. Après ces mots le curé se tut, et s' imagina que je lui allois donner quelqu' éclaircissement ; mais j' étois du moins aussi fine que lui : je lui répondis que je

lui demandois en grace de ne me jamais parler d' un époux dont le ressouvenir cruel me mettoit au point, lorsqu' on me le rapelloit, que je tombois dans une mélancolie qui duroit quelquefois trois mois ; et que j' étois aussi insupportable à ceux avec lesquels je vivois qu' à moi-même ; que la crainte qu' on ne me mît sur ce chapitre étoit la cause de la vie retirée que je menois ; que je sentois bien le ridicule d' une telle manie, mais que je n' en étois pas la maîtresse, et qu' elle étoit plus forte que moi.

Ce discours avoit tant de rapport à ce que ma tante lui avoit répondu lorsqu' elle avoit été interrogée, que le curé se repentit de son indiscretion, et m' en fit des excuses ; il voulut changer d' entretien, mais je parus si triste, et je jouai si bien mon rôle, qu' il fut au desespoir de m' avoir mis dans le cas d' avoir quitté

p373

l' humeur aisée que j' avois auparavant. Il étoit d' une conséquence extrême que je me conduisisse avec cette prudence ; sans quoi, j' aurois eû à essayer tous les jours des questions difficiles à résoudre. Ma réponse fit un si bon effet, et fut si bien répandue, que depuis ce tems il ne fut plus question de ce que j' étois ni d' où je venois : il n' y a que façon de débiter dans le monde, les commencemens décident de tout. Nous étions prêts à nous lever de table, lorsque Colin, mon premier amant, et sa femme arrivèrent. Ils ne m' avoient point encore vus ; car, quoiqu' ils vinssent tous les jours chez mon pere, j' avois si bien fait connoître dès les commencemens que je ne voulois recevoir personne, que mon pere et ma mere n' avoient osé eux-mêmes me les presenter, quelqu' envie qu' ils eussent de répondre au desir de ma soeur qui s' en mouroit ; ils profitèrent de l' occasion de mon dîné pour se satisfaire ; ils étoient fort amis du curé, et sous prétexte de le visiter, ils vinrent à leur point. Je trouvai ma soeur fort jolie ; sans le tein qu' elle avoit un peu brûlé, elle l' auroit eû parfait ; je l' examinai avec le plus grand plaisir du monde. Pour Colin il me fit rougir ;

car après m' avoir regardée fixement, il

p374

s' écria avec une franchise naturelle qu' il m' avoit vû quelque part, et que mes traits ne lui étoient pas inconnus. Cela se peut, lui dis-je avec un grand sérieux, et je me tus. Cette réponse laconique, et mon air de tristesse démontèrent le mari de ma soeur ; et sans quelques verres de vin qui lui rendirent la parole, il n' auroit plus été question de lui : un certain ton, un mot impose à l' homme le plus familier ; je n' avois pas trop mal ce talent.

Le dernier coup de vêpres étant sonné, je me levai et je pris congé de monsieur le curé, en le remerciant de ses politesses ; il me proposa de revenir chez lui à l' issuë du service, et qu' on chercheroit à m' amuser. Je lui fis entendre que j' avois des lettres à écrire, et qu' il m' étoit impossible d' avoir cet honneur. Le pasteur vit bien que je n' étois pas si aisée à gouverner qu' il se l' étoit imaginé, et il quitta depuis ce tems le dessein de vouloir entrer dans ma confiance. J' étois fort polie avec lui lorsque le hazard me le faisoit rencontrer, et puis c' étoit tout. La nièce vint me visiter le lendemain ; comme elle m' avoit paru fort réservée et très-sage, je la reçus très-bien. Quelques jours après je l' envoyai prier à dîner

p375

avec monsieur son oncle ; et quitte de ce côté, je refusai sous différens prétextes toutes les parties qu' on me proposa. L' on jugea bien que je ne voulois voir personne, on s' accoutuma à cette singularité de vivre, aussi-bien qu' à ma figure ; quelque-tems après il ne fut plus question de moi. L' on juge bien que j' en fus ravie, et que, si je m' étois si bien tenuë sur mes gardes, ce n' étoit que pour arriver à ce point.

Il y avoit près d' un mois que j' étois chez mon pere, sans avoir reçu aucunes nouvelles du marquis, ce qui me mettoit dans une inquiétude qui me faisoit souvent

verser des pleurs, lorsqu' un matin, ma mere vint me dire, qu' il y avoit un homme descendant de cheval qui demandoit à me parler, et qui disoit avoir des lettres à me rendre. Je tressaillis à cette nouvelle, et je ne doutai pas que ce ne fût de mon amant, le coeur me disoit que je ne me trompois pas ; je priai qu' on fît entrer, et je passai dans un cabinet qui donnoit sur le jardin, afin d' être moins interrompuë et de pouvoir parler en liberté au courier, s' il avoit à me dire quelque chose. Il arriva un moment après, et ne l' ayant pas reconnu pour Dubois, comme je l' avois pensé d' abord, je reçus un paquet qu' il me

p376

donna sans avoir remarqué autre chose qu' une emplâtre qui lui couvroit une partie du front ; vûë qui me fit peine, et qui me fit détourner les yeux. Vous n' avez qu' à vous aller reposer dans un cabaret, dis-je à cet homme en lui donnant un écu, et je vous ferai avertir quand j' aurai besoin de vous. Je ne croi pas, ajoutai-je, devoir vous recommander de ne rien dire ; celui qui vous a envoyé, vous a fait sans doute votre leçon. Le courier ne me répondit que par une révérence et se retira.

à peine crus-je être libre, que j' ouvris avec précipitation le paquet ; je fus assez surprise de n' y trouver qu' une ligne écrite de la main du marquis, portant ces mots : *le courier vous dira le reste* . Hélas ! M' écriai-je toute hors de moi, que signifie ceci ? Où est-il ce courier ? Que ne restoit-il, puisqu' il est chargé de me parler ? J' allois sortir pour le faire appeller, ne comprenant point encore l' énigme, lorsqu' il parut tout à coup à mes genoux : que vois-je ! M' écriai-je une seconde fois en me jettant au col de cet aimable courier, c' est donc vous, cher marquis ? Je n' en pûs dire davantage ; cette vûë si chère, cette presence inopinée me saisit, et la joye fit un tel effet en moi, que je pensai m' évanoüir.

p377

Le marquis se repentit de m' avoir ainsi surprise ; il m' en demanda mille pardons : mais, hélas ! Il étoit tout pardonné. Je le fis asséoir, et je lui fis à mon tour de tendres excuses de l' avoir méconnu. Je ne pus m' empêcher de rire, un moment après, de la manière dont je l' avois reçû, il en éclata de bon coeur, et il me répéta, en pouvant à peine se contenir, le sérieux avec lequel je lui avois donné cet écu pour aller au cabaret : mais raillerie cessante, lui dis-je, l' on en pensera tout ce qu' on voudra, je veux qu' on vous apporte de quoi vous rafraîchir, vous devez en avoir besoin.

Le marquis étoit effectivement si las, qu' il ne résista pas à mon attention ; il me dit que je n' avois rien à craindre des bienséances, qu' il s' étoit dit mon frere en entrant, et que je n' avois rien à risquer de la part de ses gens qui étoient dans un cabaret, en m' aprenant qu' ils étoient nouvellement à son service, et qu' ils ne sçavoient rien de ses affaires. J' admirai le jugement du marquis ; j' avois eu tant d' autres choses à lui écrire, que j' avois oublié qu' on l' avoit vû autrefois au hameau, et qu' il pouvoit y être reconnu, et les précautions qu' il devoit prendre pour ne l' être pas. Sa prudence y avoit suppléé ; et me trouvant sans inquiétude

p378

sur ce chapitre, je me livrai entièrement à la joye de revoir un amant si digne et si cher.

L' idée que j' avois eu d' abord que cette emplâtre qu' il avoit sur le front étoit un artifice pour n' être pas reconnu, fut cause que je ne lui en parlai pas dans les premiers momens ; mais le quart-d' heure d' après, me ressouvenant de cette blessure qui m' avoit tant inquiétée, je lui demandai s' il en étoit guéri. Mon chirurgien qui ne me quitte pas, reprit-il, la pense encore tous les jours ; mais il m' assure qu' il n' y a plus aucun danger. Comment ! Interrompis-je alarmée, vous n' êtes pas entièrement rétabli, et vous courez la poste ? En vérité, monsieur, interrompis-je, vous voulez

donc vous perdre, et me faire mourir
de chagrin ? Tranquillisez-vous, adorable
Jeannette, reprit ce cher amant, connoissant
à mon air inquiet à quel point je l' aimois,
je me trouve depuis quelques jours on ne
peut pas mieux, le charmant plaisir que j' ai
de vous revoir, va consommer entièrement ma
guérison : imaginez-vous que si j' avois été
plus long-tems privé de votre charmante vûë, je
n' aurois pas pû résister ; et mon valet de chambre,
qui connoissoit à ma playe que le chagrin d' être
éloigné de vous s' oposoit à sa cure, a été
le premier à me conseiller le voyage. Je ne

p379

suis point venu en poste, comme vous le
croyez ; mais dans ma chaise qui est fort
douce, avec mes chevaux, et en faisant
de très-petites journées ; et il est si vrai que
mon départ étoit nécessaire au rétablissement
de ma santé, qu' à peine ai-je été en
chemin, que je me suis trouvé mieux, et
que ma playe s' en est ressenti. Je suis
persuadé qu' avant qu' il soit huit jours il n' y
aura que la cicatrice ; et si vous me permettez
de rester dans le village pendant ce tems,
vous en verrez vous-même l' expérience :
consentez-vous, ma chère maîtresse, ajoûta
cet aimable amant, ne permettez-vous pas
que je me dédommage de tant de peines
souffertes depuis notre séparation ? Et
après avoir si long-tems sacrifié au devoir,
ne me sera-t' il pas permis de donner un
peu à l' amour ?

Hélas ! Qu' aurois-je oposé à tant de
preuves de tendresse ? Jusqu' ici j' avois tant
souffert, qu' il m' étoit bien permis de jouïr
de quelques momens heureux. Si j' avois
moins connu la probité de ce respectable
amant, je me serois peut-être défenduë de
me trouver si long-tems avec lui ; mais la
bonne opinion que j' avois de sa sagesse me
donnoit de la confiance. Vous vous êtes
dit, mon frere, lui répondis-je, restez
auprès de moi en cette qualité, je connois
votre amour et votre sagesse, j' accepte

p380

les momens précieux que vous m' offrez ;
parce que je suis certaine que je n' aurai pas
lieu de m' en repentir. En pourriez-vous
douter ? S' écria mon amant, en me baisant
tendrement la main, et croyez-vous que
j' aye oublié ce que je vous dois ? Ah !
Jeannette, vous avez dû voir par la lettre que
je vous ai écrite, pour vous remercier de
l' argent que vous m' avez fait toucher,
combien la délicatesse d' un si beau procédé
m' a été sensible. Si j' avois pû, dès ce tems,
voler ici pour vous prouver la grandeur de
ma reconnoissance, et que j' eusse été le
maître de faire succéder les effets aux
paroles, je n' aurois pas eu recours à de
foibles assûrances, à de vaines lettres, qui
ne disent jamais qu' une partie de ce que
l' on pense ; mais ma blessure étoit encore si
récente... attendez, marquis, m' écriai-je,
dans l' inquiétude où ce discours me
jetta, supprimez une reconnoissance que
vous ne me devez point, elle sera toûjours
de mon côté, et mettez-moi au fait d' une
lettre que vous m' avez écrit, dites-vous,
et que je n' ai point reçûë. Qu' entens-je !
Reprit le marquis avec émotion. Un valet à
moi que je vous ai dépêché exprès ne vous
a point remis un paquet de ma part, avec
un portrait qui y étoit enfermé ? Non !
M' écriai-je alarmée de plus en plus, ce valet
vous a trahi assûrément ; car Mélicourt

p381

que je connois exact, me l' auroit envoyée
si vous l' eussiez adressé à l' appartement que
j' occupois alors. C' étoit à cet ami commun
à qui je l' avois envoyé, reprit le marquis,
afin que personne ne fût au fait de l' endroit
où vous étiez retirée ; et ce que vous m' aprenez
me surprend autant qu' il m' alarme : permettez
que j' envoie chercher mon valet de chambre, afin
qu' il parte dans l' instant pour l' armée ; le valet
en question aide à la conduite de mes équipages, je
lui ordonnerai de me le ramener, je veux sçavoir
de sa bouche ce qu' il a fait de ma lettre ; il y
a un manège là-dessous auquel je ne comprends rien :
cela me fait ressouvenir que je trouvai
étrange dans ce tems, que Monsieur De Mélicourt
m' eût renvoyé mon exprès sans m' écrire un seul mot,
et je me remets à present à merveille que ce valet

me dit à ce sujet, que dans le tems qu' il lui avoit remis ce paquet il étoit prêt à partir, et qu' il me faisoit dire qu' à son retour j' aurois sa réponse par la poste. Je l' ai attenduë de jour en jour ; et l' ennui de ne point recevoir de vos lettres, joint au desir que j' avois de vous revoir, m' a fait précipiter mon voyage. Cette affaire est d' une assez grande conséquence pour qu' elle mérite d' être bien examinée.

Bien loin de m' oposer aux mesures du marquis, je lui conseillai d' envoyer un autre

p382

exprès à Mélicourt pour le prier de s' informer des gens de la maison où je logeois, si personne n' avoit reçû pour lui le paquet en question. Mon amant trouva cette enquête à sa place, et me dit que je n' avois qu' à écrire, et que ma lettre seroit bien-tôt renduë. Comme je lui montrai quelqu' inquiétude sur le compte de ses gens, il me rassura, en me disant que ceux qu' il avoit amenés étoient sages, et qu' il les connoissoit ; il ajoûta qu' il n' avoit pas voulu que Dubois son favori fût du voyage, parce qu' ayant une mine frappante, on l' auroit reconnu au hameau, où il s' étoit répandu pendant le tems qu' il y avoit été ; et que pour ne le pas laisser sans emploi, il l' avoit fait partir pour aller remplacer un valet de chambre qui étoit à Saint-Fal. à ce nom je rougis de mon ingratitude envers ce bon ami ; je n' avois encore demandé aucune de ses nouvelles, parce que je n' étois occupée que du plaisir de revoir le marquis, et de l' embarras de cette lettre perduë. J' avoüai mon injustice à mon amant, en lui en disant naturellement la cause ; il me dit au contraire, qu' il m' en tenoit un grand compte : cependant il m' aprit que son cousin attendoit un échange, et que la liberté ne devoit pas tarder à lui être renduë. Après que les gens du marquis eurent reçû leurs ordres, et qu' ils

p383

furent partis, je priai qu' on servît. Il se

trouva heureusement une bonne soupe,
et j'obligeai mon amant à en manger beaucoup.
Je ne voulus pas souffrir qu'il parlât
de rien qui le pût chagriner, et je l'interrompis
toutes les fois que je démêlois qu'il
alloit tomber sur le chapitre de son père. Il
étoit si pâle et si changé, que j'en avois
une pitié à me tirer des larmes : sa blessure,
ou pour mieux dire la grande mouche qui
la couvroit, et qui lui cachoit entièrement
un de ses sourcils, lui donnoit un air
singulier, mais qui ne déplaisoit point ; cet
air étoit un peu déterminé, et les femmes
ne le haïssent point. Je ne l'avois pas vû
encore avec son chapeau ; mais il étoit dans
l'obligation de le mettre à cause de son
accident, et il lui donnoit une certaine
physionomie mutine, que j'aimois de tout
mon cœur, et que j'admirois intérieurement
avec complaisance. Il me sourioit
de tems en tems, parce que je voulois
qu'il mangeât sans parler, et ce sourire
avoit des graces. Quelquesfois il se
hazardoit à me presenter la bouche comme pour
me baiser la main : je la retirois ; mais en
vérité, c'étoit plutôt par habitude de
retenuë, que par crainte ; car je n'étois point
fâchée quand il la surprenoit naturellement.
Pourquoi ne le dirois-je pas ? Je mentirois
en le taisant, et je crois qu'il y a

p384

plus de mal à cela qu'à satisfaire un amant
vertueux par des endroits aussi innocens.
Point de commentaire ; demeurons en-là.
J'aimois trop mon amant pour ne point
m'interresser à son repos. à peine eûmes-nous
dîné, que j'exigeai de lui qu'il s'allât
coucher, en lui signifiant que je ne voulois
pas absolument le revoir qu'à l'heure du
soupé. Il fit tout ce qu'il put pour obtenir
du moins une heure ; mais je fus inexorable ;
je lui dis que j'envoyerois Barbe à son
cabaret, pour sçavoir s'il étoit complaisant
à mes volontez. Ces petites attentions
le comblèrent de satisfaction, et il m'assûra,
en me quittant, qu'il commençoit à connoître
qu'il n'avoit pas encore vécu.
Dès que je fus seule, je m'adonnai aux
plus douces réflexions. Je ne devois pas
douter de l'attachement qu'avoit le marquis

pour moi, après ce qu' il venoit de faire ;
c' étoit un préjugé certain de la solidité
de sa passion, et je ne pouvois m' empêcher
de me repaître agréablement des suites
qu' elle devoit avoir. Sans l' inquiétude où
j' étois de cette lettre interceptée ou
perdue, ma joie auroit été parfaite ; mais je
m' étois vûë jusques-là si traversée, que
j' avois lieu de craindre que cet incident ne fût
l' avant-coureur d' un nouvel orage. Cette
idée ne fut pas plutôt survenue, qu' elle dissipa
insensiblement les mouvemens de satisfaction

p385

ausquels je m' étois abandonnée.
L' impétueux amour du pere de mon amant
acheva de me troubler ; et après bien des
réflexions sur toutes ces choses, je commençai
à concevoir que j' étois encore bien
éloignée du point auquel j' aspirois,
et dont je m' étois flattée trop aisément.
J' avois l' imagination remplie de ces
choses, lorsque j' entendis un carosse avec
un grand bruit de chevaux qui s' arrêta
devant la maison. Je me troublai : ah !
Ciel, m' écriai-je intérieurement, serois-je
assez malheureuse pour que le vieux marquis
eût découvert ma retraite, et qu' il
vînt m' en faire des reproches ! Ou quelqu' un
des gens du marquis n' auroit-il point
pris à son pere qu' il s' est rendu ici
pour me voir ! Je tremblois ; cet équipage,
arrêté au logis, ne devoit regarder
que moi, personne de la maison n' avoit
droit d' attirer de certaines gens. Barbe qui
survint, et qui m' annonça une jeune dame,
belle comme l' amour, disoit-elle, dissipa
ma frayeur. Mais, qu' elle fut ma joie
en voyant entrer cette personne, et
en la reconnoissant ! Est-ce vous, ma chere
sainte-Agnés, m' écriai-je en la serrant
entre mes bras ? Et combien ne vous dois-je
pas de vous être souvenue de moi ? Cette
charmante amie me prouva par la vivacité
de son empressement, combien je lui

p386

étois chère : vous voilà donc libre enfin,
lui dis-je lorsqu' elle fut assise, et que nos
premiers transports furent un peu passés ?
Je vois donc finir vos peines, continuai-je,
j' en suis comblée. Le ciel a permis,
reprit cette aimable amie, que l' obstacle
qui s' oposoit à mes desirs ait cessé. Sans
une maladie cruelle qui a mis mon pere à
deux doigts de la mort, je ne sçai, si malgré
toutes les espérances de Mélicourt,
j' aurois vû rompre les liens cruels dont
j' étois enchaînée ; des obstacles perpétuels
qu' on avoit grand soin de m' apprendre dans
le couvent, pour me punir sans doute de
l' envie que j' avois d' en sortir, me menaçoient
d' y passer peut-être le reste de mes
jours ; je n' avois pas lieu même d' en douter
par les lettres de mon époux : il avoit
beau me flatter, je reconnoissois dans son
stile un embarras qui détruisoit tout ce
qu' il pouvoit me dire de consolant : mais
Dieu, sans doute, touché de mes maux
cruels, y a remédié par l' endroit d' où je
devois le moins l' attendre : Monsieur
De persuadé qu' il alloit rendre compte
au seigneur de ses actions, en se rapellant
ses injustices à mon égard, en a été
effrayé ; il a crû ne pouvoir les réparer
trop-tôt, dans la crainte que la mort ne le
surprît. Une déclaration authentique, signée
de témoins, par laquelle il convenoit qu' il

p387

m' avoit obligée à faire mes voeux me sçachant
mariée, a levé tous les obstacles :
cette piéce a décidé, et trois jours après,
l' on est venu me tirer du cloître, avec la
permission d' aller recevoir la bénédiction
d' un pere qui se mouroit. J' ai été reçûe
par ma mere avec des larmes de repentir ;
elle m' a introduite elle-même, je me suis
jettée aux pieds de mon pere. L' état où je
l' ai vû m' a, non-seulement fait oublier tous
les maux qu' il m' a causé, mais pénétrée
d' une douleur amère ; j' ai adressé des voeux
sincères au ciel pour me le conserver, et
par un miracle authentique, il me l' a rendu.
à peine m' a-t' il eu donné sa bénédiction,
qu' une crise affreuse, qu' on a crû
d' abord un redoublement et un commencement
d' agonie, lui a causé une sueur qui

lui a fait jeter le venin qui le tuoit. Trois jours après, il a repris entièrement connoissance, et il a déclaré avec larmes qu' il attribuoit la vie qui lui avoit été renduë, à ce qu' il avoit fait pour moi, et à mon retour près de lui.

Que vous dirai-je ? Enfin, ma chère amie, continua sainte-Agnès, mon pere est sur pied, et se prépare à m' unir à mon cher Mélicourt ; comme il a des affaires d' une conséquence infinie à terminer à la cour, avant que de conclure les miennes, il m' a proposé de faire le voyage avec lui.

p388

Mon amant ne sçait pas un mot de toutes ces choses, et sera, je pense, surpris bien agréablement. Je grondai la belle Minette de laisser si long-tems Mélicourt dans l' inquiétude où il devoit être de n' avoir pas de ses nouvelles ; mais elle s' excusa sur ce que pendant la maladie de son pere elle avoit été si occupée, qu' il ne lui avoit pas été possible de le faire : il est vrai, ajoûta-t' elle, que depuis sa convalescence jusqu' au jour de son départ, j' aurois pû répondre à ses lettres ; mais les nouvelles que je vais lui apprendre moi-même, valent bien assurément qu' il les ait un peu achetées. J' aimois trop Mélicourt pour approuver cette malice qui pouvoit l' affliger véritablement ; mon expérience m' avoit renduë compatissante, et elle devoit elle-même sçavoir ce qu' étoit l' incertitude dans de semblables occasions. Mademoiselle De qui n' avoit plus de chagrin, et qui étoit naturellement gaye, me badina de ma compassion, et me dit qu' elle rendroit compte à son mari de mes bontez le jour suivant, et que pour toutes choses au monde elle ne se priveroit pas de la surprise où il seroit sans doute de sa presence. Je demandai ensuite à Mademoiselle De où étoit monsieur son pere, et pourquoi il ne m' avoit pas fait l' honneur de descendre avec elle. J' apris qu' il s' étoit

p389

arrêté à une demie lieuë pour visiter un ancien ami, à qui il avoit promis de ne point passer qu' il ne le vît, et qu' elle avoit obtenu de lui la permission de profiter du tems qu' il y resteroit pour me voir un peu plus à son aise. Je sçus, par la même occasion, que Mélicourt lui avoit fait part de mes dernières aventures, et du lieu où je m' étois retirée ; ce qui avoit été cause qu' elle avoit engagé Monsieur De à se détourner pour me donner des marques de son amitié, et pour me faire part d' un bonheur qu' elle sçavoit que je partageois véritablement.

PARTIE 12

p390

Après que mon aimable amie m' eut rendu compte de tout ce qui la regardoit, elle me demanda avec empressement un détail exact de tout ce qui m' étoit arrivé depuis ma sortie du couvent où je l' avois laissée, me faisant entendre que Mélicourt ne lui en avoit fait part que fort confusément. Cette priere me prouvoit trop combien elle partageoit mes intérêts, pour n' y pas répondre agréablement ; je lui rendis exactement ce recit. Est-il possible, s' écria-t' elle lorsque j' eus achevé, qu' à votre

p391

âge on puisse essayer tant de traverses ! Il y auroit assurément de quoi en faire un roman. Il faut espérer, chère amie, continua-t' elle, que vous êtes à la fin de vos peines, et que vous serez un jour aussi heureuse, que vous avez été jusqu' ici infortunée ; mon exemple doit vous encourager ; avec de la patience et de la confiance en Dieu, on vient à bout de tout. Après quelques réflexions que nous fîmes à ce sujet, je m' informai des nouvelles de la belle Lindamine : elle m' en a souvent demandé des vôtres, reprit Mademoiselle De et elle vous

aime toujours tendrement : dans les commencemens elle n' a pas été heureuse ; malgré sa grande ferveur, l' idée de Belisay se retraçoit trop souvent à sa mémoire. Elle l' aimoit toujours, disoit-elle, mais d' un amour épuré ; et elle auroit désiré que Dieu lui eût fait la grace de se reconnoître, et de gémir de ses égaremens. Il semble que ses vœux ayent été exaucez : ce jeune homme, échauffé de la grace et pénétré de l' exemple de sa maîtresse, a quitté le monde, et s' est fait chartreux. Cette nouvelle a rendu le repos à notre amie ; depuis ce tems, elle jouit d' une tranquillité desirable, et rien n' altère la paix de son coeur ; occupée uniquement de remplir son devoir, elle en fait son emploi le plus doux :

p392

sa douceur et son bon caractère l' ont fait aimer de toutes ses compagnes ; chacune d' elles se fait une gloire d' être de ses amies. Je ne l' ai quittée qu' à regret ; et quelque chose qui m' arrive, je ne l' oublierai jamais. Mademoiselle De achevoit à peine ces mots, que Monsieur De arriva ; je le reçûs en considération de mon amie, de mon mieux ; il me parut avoir beaucoup d' esprit et de monde ; il n' y eut sorte de politesse qu' il ne me fit : je lui fis connoître combien je regrettois de n' être point mieux logée, dans le dessein où j' étois de lui offrir à souper ; mais il me dit que quand même il auroit trouvé à se coucher lui et son monde dans le hameau, il n' auroit pû y séjourner, pressé comme il étoit, d' arriver à la cour, où sa presence étoit absolument nécessaire ; assûrant que le moindre retard nuiroit aux affaires de sa fille : cette raison étoit trop forte, pour que j' insistasse davantage. Nous nous séparâmes Mademoiselle De et moi, avec des protestations de ne nous oublier jamais, et de nous faire part mutuellement de ce qui nous arriveroit. Il me demanda mes commissions pour Versailles ; mais je le suppliai, que quelqu' occasion qu' il eût de parler de moi, il n' en fût jamais question ; lui avouant qu' il étoit

p393

d' une conséquence extrême que j' y fusse entièrement oubliée. Il m' assura, aussi-bien que sa fille, que je pouvois être tranquile de ce côté, et qu' ils étoient trop de mes amis, pour négliger aucune des choses qui pourroient me le prouver.

Une heure après que sainte-Agnès fut partie, le marquis arriva ; il s' étoit paré pour me voir, et je lui en tins compte dans le fond de mon coeur : sa tendresse s' exprima dans les termes les plus vifs, et il me fit connoître l' impatience où il étoit de m' être uni pour jamais. La passion de mon pere, me dit-il, est un obstacle invincible à mon amour, et je n' imagine à present aucun moyen pour le faire réüssir. Que ne lui paroissiez-vous aussi dénuée de charmes que vous êtes belle ? Je ne serois pas dans le cas de craindre un pere, et de n' oser m' expliquer : comment lui parler de vous, et lui avoüer ma passion ? Avant son amour, il ne pouvoit me reprocher que ce penchant pris selon lui trop légèrement : mais aujourd' hui je suis son rival et son fils, et en cette dernière qualité il prétendra que je lui cède. Ah ! Jeannette, Jeannette, à quels moyens recourir ? Donnez-moi des conseils, car je suis si accablé, que si vous m' abandonnez, vous perdrez pour jamais un homme qui n' adore que vous.

p394

Que pouvois-je à toutes ces choses, que consoler cet aimable amant ? Je ne voyois aucun expédient pour obliger le vieux marquis à cesser de m' aimer, et encore moins à l' obliger de consentir au mariage de son fils. Si j' avois crû l' amour le plus tendre et le mieux exprimé, je me serois prêtée à un moyen qui a réüssi souvent, mais que j' avois résolu de ne mettre jamais en usage. Le marquis me representoit que des filles de la première qualité n' avoient pas dédaigné de s' en servir, et qu' en m' épousant en secret, nous nous prétérions mutuellement des armes, pour nous défendre des engagemens ausquels on voudroit peut-être nous obliger : si vous me connoissiez-moins, me disoit-il, et que ma probité vous fût suspecte,

j' approuverois l' éloignement que vous marquez pour ce moyen. Mais suis-je capable de vous manquer de foi ? Et me croiriez-vous assez lâche... non, marquis, reprenois-je, ce n' est aucune de ces choses que je crains, mais de perdre cette douceur intérieure dont j' ai toujours jouï, malgré toutes les traverses que j' ai essuyées jusqu' ici : le bonheur de vous appartenir est trop précieux, pour être entremêlé de remords et de larmes, et pour risquer qu' il pût un jour m' être ôté. Quelque chose qui puisse arriver, ajoûtai-je en lui

p395

serrant la main, je vous aimerai toujours ; et si je ne suis pas assez fortunée pour être à vous, j' aurai du moins la consolation de n' avoir pas mérité mon malheur, et ç' en est une grande pour un coeur comme le mien.

Mon amant étoit trop docile et trop complaisant, pour insister davantage sur cet article ; il m' assûra que, puisque je désapprouvois le moyen proposé, jamais il n' en seroit parlé : je le dédommageai de sa soumission par toutes les caresses innocentes que je pus lui faire. Il faudra donc attendre, s' écrivoit-il dans ces momens où mes petits soins le charmoient. Eh bien, j' attendrai, mon aimable petite femme, pourvû que vous me conserviez ce coeur, qui peut seul faire mes uniques plaisirs ; mon pere se lassera peut-être de vous aimer, et de s' opposer à mon bonheur ; en tout cas, je n' ai plus que deux ans à attendre pour être majeur ; et des sommations respectueuses... ah ! Marquis, m' écriai-je, avec autant d' esprit et de bon sens seriez-vous capable d' en venir à des remèdes, usitez, je l' avouè, mais qui rendent ingrats des enfans envers ceux qui leur ont donné le jour ? Que l' infortunée Jeannette languisse plutôt toute sa vie, que de souffrir qu' un homme qui lui est cher, recoure à de si condamnables

p396

extrêmité. Gagnez ce pere qui ne vous

est cruel, que parce qu' il s' oppose à vos desirs ; et méritez par mille complaisances, et autant de marques de respect, qu' il condescende à vos voeux ; voilà les seuls moyens que j' approuve pour obliger nos parens à nous satisfaire ; tout autre est condamnable, et péche absolument contre les droits de la nature.

Le marquis fut si étonné de la grandeur de ce dernier sentiment que j' avois exprimé avec un ton supérieur, qu' il me regarda avec respect. En vérité, s' écria-t' il, vous me surprenez ; je me suis toujours attendu à des preuves d' esprit, de sagesse et de bon sens de votre part, mais je ne me serois jamais persuadé que la délicatesse du sentiment pût être née avec vous ; si j' ai lieu de ne pas l' approuver, du moins dois-je avoüer que je l' admire, et qu' il me devient respectable. Plus vous vous montrez digne d' une fortune éminente, et plus vous nous rendez, mon pere et moi, excusables. Si j' ai pû vous aimer, je ne dois pas trouver extraordinaire qu' il vous adore, et qu' il travaille à se rendre possesseur d' un si riche tresor. J' interrompis le marquis, il enflloit trop ma vanité, je le priaï de la ménager, et de croire que je ne la mettrois jamais qu' à lui plaire le reste de ma vie.

p397

Le marquis alloit répondre à ce discours, lorsque le valet de chambre qu' il avoit envoyé à Paris, revint, et lui remit une lettre de Mélicourt : il l' avoit heureusement trouvé comme il alloit monter à cheval pour aller au-devant de sa maîtresse ; il étoit instruit par un des gens de Monsieur De qui avoit voulu sans doute mériter une récompense en faveur de la bonne nouvelle qu' il lui aprenoit. Notre ami nous marquoit qu' il avoit été d' une exactitude extrême à s' informer de ceux qui étoient venus le demander, non-seulement à cause de moi, mais aussi par raport à ses propres affaires, qui l' interressoient d' un côté trop sensible, pour que la négligence s' en mêlât. Il hazardoit, disoit-il, son sentiment, en nous communiquant son idée, qui étoit, que le valet dont nous lui parlions, étoit gagné, et que cette conjoncture paroïsoit d' autant moins

douteuse, que monsieur le marquis le pere, offensé, comme il étoit, par ma fuite, et aussi passionné qu' il l' avoit témoigné, devoit naturellement imaginer tous les moyens possibles pour me découvrir et satisfaire son amour.

Cette réponse nous jetta dans de nouvelles inquiétudes : si cela est, comme il est trop vraisemblable, me dit le marquis, mon pere est informé actuellement de

p398

mon départ ; j' en suis d' autant plus affligé, qu' il est de ma prudence de partir au plutôt, afin qu' il ne soupçonne pas le séjour que je fais ici. Je fus de son sentiment, et il étoit tout naturel de penser que le traître ne feroit pas les choses à demi.

Cette nouvelle nous attrista toute la soirée ; mais ce qui venoit d' arriver, n' étoit qu' une introduction à de nouvelles inquiétudes.

Le troisième jour, le secrétaire que le marquis avoit envoyé au-devant de son équipage, pour ramener avec lui le valet en question, arriva ; à peine fut-il entré, que son maître lui marqua la surprise d' un si prompt retour, n' étant pas douteux, à ce qu' il disoit, que son équipage ne fût encore à plus de quatre-vingt lieuës de Paris ; et ajouta qu' il n' étoit pas possible qu' il fût allé et revenu en si peu de tems. L' homme du marquis lui répondit qu' il avoit été inutile qu' il se donnât cette peine ; qu' il avoit rencontré à trente lieuës de-là, dans un cabaret, le domestique qu' il alloit chercher ; qu' à peine en avoit-il été reconnu, qu' il étoit sorti et remonté à cheval ; et que se voyant poursuivi, il avoit gagné un bois dans lequel il lui étoit échapé ; que persuadé alors de l' inutilité de sa poursuite, il avoit cru au moins devoir s' informer de ce que faisoit ce valet dans le cabaret où il l' avoit trouvé ;

p399

et qu' on lui avoit appris qu' il n' y étoit que depuis un instant, lorsque lui, secrétaire, y étoit survenu : il ajouta qu' on lui

avoit dit que ce valet s' informoit du chemin qu' avoit pris une chaise accompagnée de trois hommes, dont il s' étoit, disoit-il, égaré ; et qu' il ne lui avoit pas été difficile de connoître par ce rapport, que c' étoit monsieur et sa suite qu' il cherchoit à la piste, afin de le joindre, ou de sçavoir l' endroit où il auroit séjourné.

Mon amant ne douta plus, après ces doubles effets de la trahison de son domestique, que sa lettre ne fût entre les mains de son pere, et qu' il ne fût informé de son départ, et des vûes dans lesquelles il le faisoit. Nous conjecturâmes encore que le traître ayant envoyé un exprès au vieux marquis pour lui apprendre que son fils étoit parti, le pere lui avoit renvoyé ordre de courir après lui, et de faire tous ses efforts pour parvenir à sçavoir où il s' arrêteroit, jugeant bien que ce seroit le lieu de mon asyle.

Il s' ensuivoit par la fuite du valet, lorsqu' il avoit été reconnu, qu' il ne sçavoit pas où son maître étoit ; et il y avoit lieu de croire que la crainte d' être châtié, ne le rendroit pas assez hardi pour continuer son enquête : cette idée nous rassûra. Après avoir bien réfléchi sur toutes ces

p400

choses, il fut question de la manière dont on se gouverneroit dans cette occasion délicate : le marquis étoit d' avis que je revinsse à Paris, où il y avoit lieu de se cacher plus commodément : je ne voulus pas me prêter à ce bon conseil ; je craignois de nouveaux troubles ; quelque chose qui pût arriver, je me trouvois chez mes parens, et j' étois à ma place ; il ne s' agissoit, dans l' occasion, que de l' avoüer, l' on n' avoit aucun droit pour m' en ôter : voilà comme je raisonnai.

Pour le marquis, il ne se décida point du tout. Au bout de deux jours il me demandoit encore ce qu' il devoit faire ; il s' étoit habitué à me voir, et il ne pouvoit se résoudre à me quitter. Il est si doux de vivre avec ce qu' on aime, que je n' étois pas plus raisonnable sur ce chapitre que lui. Les huit jours qu' on avoit fixez en arrivant pour se reposer, étoient plus que

passiez. Ni mon amant, ni moi, ne nous étions pas avisés de les compter.

Pendant le temps que mon aimable amant étoit resté près de moi, nous avions coutume de nous aller promener dans un petit bois, distant d'un demi quart de lieuë du village ; un ruisseau d'une eau plus pure que le cristal serpentoit à la lisière, et les oiseaux à la fin du jour, après s'y être desaltés, se perchoient sur les arbres qui

p401

l'environnoient, leur ramage étoit si doux et si attrayant, que nous avons choisi cet endroit délicieux pour nous reposer. Un soir qu'il faisoit le plus beau clair de lune du monde, nous entendîmes un homme à cheval qui demandoit s'il étoit dans le chemin d'un tel hameau, et combien il en étoit encore distant ; nous crûmes qu'il adressoit ce discours à quelque passant, mais l'ayant entendu faire une seconde fois cette demande, le marquis, dont la bonté est extrême, me dit : c'est un étranger qui s'est égaré, il faut le remettre dans son chemin, car, à sa voix, j'entens qu'il s'est écarté ; et là-dessus il l'appella et puis il répondit à sa question. L'inconnu ravi sans doute du service qu'on lui rendoit, ajoûta, si celui à qui il avoit tant d'obligation étoit du village ? Mon amant, sans trop sçavoir pourquoi, répondit que oui, à quoi l'étranger reprit sur le champ : ne pourriez-vous pas me dire, s'il n'est pas arrivé en chaise, il y a environ dix ou douze jours, un officier de marque accompagné de trois personnes, et s'il a passé outre ? à cette question le marquis qui s'étoit éloigné de moi, me fit signe : voilà qui me regarde, dit-il à basse voix, ne vous montrez pas, je veux sçavoir de quoi il est question. Quoique je commençasse à trembler de peur, je le

p402

laissai faire. Mon amant s'avança dans le chemin, et déguisant sa voix, il s'écria,

que personne ne pouvoit mieux répondre à ce qu' on venoit de lui demander que lui, et que l' officier, dont il étoit question, logeoit à sa maison. Vous êtes donc le cabaretier, reprit l' inconnu en s' aprochant au galop ? Oüi, reprit le marquis, et le seul encore du village ; si vous voulez y venir goûter le vin vous conviendrez que si ce n' est pas le meilleur du païs, au moins est-il le plus agréable. L' étranger arriva pendant ce discours, et la lune malheureusement pour lui s' étant cachée dans un nuage, l' empêcha de reconnoître celui auquel il parloit. Vous m' assurez donc, dit-il au marquis en laissant souffler son cheval, que cet officier, dont je viens de parler, est chez vous ? Oüi, monsieur, reprit mon amant, et pour vous le prouver, je vais vous faire son portrait. N' est-ce pas un grand jeune homme dont les yeux sont noirs, qui a une emplâtre ou une grande mouche sur le front ? N' a-t' il pas les cheveux bouclez, et n' est-il pas arrivé couvert d' un sur-tout ventre-de-biche avec des brandebourgs d' or ? Justement, continua l' inconnu, c' est le même ; mon dieu que je suis ravi de vous avoir rencontré ! Et dites-moi, s' il vous plaît, ajoûta le même homme, est-il

p403

encore ici ? Oh pour cela oüi, poursuivit le marquis, qui commençoit à être au fait de l' aventure. Et qu' y fait-il, s' écria l' inconnu ? Eh mais, reprit le marquis d' un ton mistérieux, il y fait... achevez, continua l' étranger, l' amour peut-être ? Il n' y a pas grand mal à cela, pourvû que la personne en vaille la peine. Oh, je vous en répons, qu' elle en vaut la peine, poursuivit mon amant, et pour peu que vous en doutiez, il ne me sera pas difficile de vous le prouver. Quoiqu' il ne fasse que clair de lune, on discerne assez bien les objets pour ne pas se tromper là-dessus ; et pour vous avoüer la vérité, je m' amusois, lorsque vous vous êtes écrié, à écouter une conversation qu' avoient ces amans ensemble ; je ne sçai si le bruit que vous avez fait ne les aura pas fait retirer ; mais pour peu que vous ayez envie d' être instruit, vous n' avez qu' à descendre de cheval et me suivre, vous pourrez comme moi voir votre homme

avec sa maîtresse, sans que vous en soyez vû.

L' apas étoit si attrayant pour l' étranger, qu' il donna dans le panneau ; il ne fut pas plutôt à bas de son cheval, que le marquis lui mit la main sur le collet. Je te tiens traître, s' écria-t' il en lui mettant la pointe de l' épée à la gorge, tu

p404

m' avoüeras ton crime ou je te perce sans miséricorde. Je jettai un cri à cette action : ne craignez rien, madame, s' écria le marquis, je tiens le scélérat ; c' est le valet dont je vous ai parlé : avouë-moi tout, continua-t' il, en se tournant vers lui, je te promets de te faire grace en cette faveur, et à condition que je ne te verrai jamais. Le traître qui avoit reconnu le marquis étoit plus mort que vif, et s' étoit jetté à ses genoux dans la crainte de son ressentiment : parle, continua mon amant, tu me connois et je te tiendrai parole. Ce domestique, qui n' ignoroit pas le fond qu' il devoit faire sur cette promesse, lui aprit que l' écuyer de monsieur son pere étoit la cause de son malheur et de sa trahison : Forçan ? S' écria le marquis étonné. Comment cela se peut-il ! Tu me mens ? Il n' est plus au service de mon pere. C' est pour avoir lieu d' y rentrer et d' avoir sa grace, reprit le valet, que dès qu' il a sçû que Madame Des Roches lui étoit échapée, il s' est mis en tête, connoissant l' amour de monsieur le marquis pour cette dame, de la lui faire retrouver ; il sçavoit, disoit-il positivement, que vous étiez en rélation avec elle, et il ne doutoit pas que s' il pouvoit surprendre une de vos lettres il ne vînt à bout de son entreprise.

p405

Dans cette idée il partit de Paris, et s' est rendu *incognito* au camp ; il avoit jetté les yeux sur moi préférablement à tout autre à cause que je suis de son païs, que je l' ai servi, et que c' est lui qui m' a

placé chez monsieur. Après m' avoir fait ressouvenir de toutes ces choses, il m' a fait confidence du malheur qui lui étoit arrivé, et du dessein où il étoit de rentrer en grace, et de se venger de la dame qui lui avoit occasionné ce chagrin, m' assurant que si je me prêtois avec affection à ce qu' il desiroit de moi, outre la récompense que j' en devois attendre, qu' il feroit ma fortune. Ne me trouvant que trop disposé à entrer dans ses vûës, il m' a fait part de son projet, et m' a conseillé de me trouver toûjours près de vous, afin qu' en cas que vous écrivissiez, je fusse chargé de mettre les lettres à la poste, ce qui arrivant je devois les lui rendre pour en faire l' usage qui lui conviendrait.

Monsieur De Forçan, n' a été que trop bien obéi ; à peine m' eûtes-vous chargé, monsieur, d' aller à Paris, que je me rendis au village où l' écuyer se cachoit et attendoit de mes nouvelles ; il m' embrassa de joye lorsqu' il eut fait la lecture de la lettre dont vous m' avez chargé. Partons, me dit-il, voilà déjà quelque chose, et je

p406

suis bien sûr à present de faire ma paix. Il pensa juste, à peine eut-il écrit à monsieur votre pere en arrivant, qu' il avoit des nouvelles de Madame Des Roches à lui aprendre, qu' il eut audience et qu' il rentra dans la maison. Il fut convenu, que je vous rejoindrois et que je vous ferois la réponse telle que je vous l' ai renduë, et que je continuërois à intercepter toutes vos lettres, afin de pouvoir découvrir l' asyle de la dame qui n' avoit pas été désigné dans le paquet dont vous m' aviez chargé, et que dès qu' il m' en tomberoit une, je l' envoyerois sur le champ à l' adresse qu' on m' avoit donnée pour cet effet. Mais votre départ subit de l' armée auquel nous ne nous attendions pas, rompit toutes ces mesures ; tout ce que je pûs faire, fut d' en avertir Monsieur De Forçan, et de lui envoyer la route que les équipages tenoient, à la suite desquels vous m' aviez laissé. Au troisième jour de marche, un postillon de monsieur le marquis pere me rendit une lettre de la

part de Monsieur De Forçan, qui m'ordonnoit de me détacher et de faire mes efforts pour sçavoir le chemin que vous aviez pris, et me promettant que si je parvenois à sçavoir par ce canal où étoit Madame Des Roches, présuposant que vous étiez

p407

allé la joindre, monsieur votre pere me feroit une gratification considérable. Voilà la cause, monsieur, pour laquelle je vous ai suivi si opiniâtement, et pour laquelle je me suis sauvé dès que j' ai été rencontré par votre secrétaire, me persuadant bien que j' étois découvert et que vous envoyez à ma quête ; mais à peine l' ai-je eu évité que j' ai repris le dessein de continuer mes recherches, je me suis tant donné de mouvemens en m' informant dans tous les villages voisins, de la route que vous aviez prise, que vous voyez, monsieur, que j' y aurois réussi sans votre rencontre imprévûë. Dieu qui veut me punir du crime de vous avoir trahi, ne l' a pas permis. Je suis en vos mains, vous pouvez faire de moi tout ce qu' il vous plaira ; mais j' espère en votre clémence, et que vous daignerez avoir pitié d' un malheureux qui a été séduit, et auquel on a fait entendre, que c' étoit vous servir véritablement que de rompre un commerce qui devoit vous perdre, disoit-on, tôt ou tard, et que monsieur votre pere vouloit absolument empêcher.

Le valet, en achevant cette déclaration, s' étoit rejetté aux genoux du marquis, et les embrassoit en pleurant amérement. Je fus la première à intercéder pour lui. Je lui tiendrai parole, madame, s' écria i 408

le marquis, mais à condition que je ne le verrai jamais ; cependant la prudence veut que je m' en assure jusqu' à ce que je sois de retour chez moi, afin de ne pas le mettre dans l' occasion de me faire une nouvelle perfidie. Ah ! Monsieur, s' écria ce valet en pleurant, je vous jure sur tout ce qu' il y a de plus sacré, que ce n' est pas mon intention, et que si vous me faisiez grace je n' en profiterois que pour chercher à réparer le malheur que j' ai eu de vous offenser. La manière dont cet

homme paroissoit repentant m' attendrit :
je parlai si bien en sa faveur que le marquis
le renvoya, en m' assurant qu' il suffisoit
que je desirasse une chose pour qu' il
me l' accordât aveuglément ; et pour mieux
me le persuader, il donna quatre louis à
cet homme, en lui disant qu' il étoit redevable
de ses bontez à celle à qui il avoit
voulu tant faire de mal. Après ce discours,
le marquis le laissa, et nous nous en retournâmes
à la maison, en raisonnant sur ce qui venoit
de se passer.

Le lendemain le marquis prit enfin le
parti de me quitter ; s' il s' étoit habitué à
me voir, je n' étois pas moins accoutumée
à sa presence ; il fallut toute ma raison
pour devorer mes pleurs, lorsque je reçûs
ses adieux. Souvenez-vous, lui dis-je en
l' embrassant, que mon sort est dans votre

p409

coeur, et que je ne puis être heureuse sans
lui. Hélas ! Reprit mon amant, pourrois-je
vivre un moment sans vous aimer ? Je
ne connois plus d' autre plaisir que celui
de vous voir et de vous le dire, et tous
les instans que je vais passer éloigné de
vous, seront pour moi des jours que je
ne compterai jamais. En achevant ces
mots, il monta dans sa chaise et se tut.
Les passans s' étoient arrêtez pour le voir
partir ; tout paroît admirable dans un village,
j' entendis qu' on s' écrioit : voilà ce
qui s' apelle des freres et des soeurs,
regardez combien ils s' aiment.
Sans le coeur que j' avois serré, je n' aurois
pû m' empêcher de rire de la bonne foi
de mes compatriotes : au bout du compte,
ç' eût été ridiculement, un amant et
un frere ne se ressemblent-ils pas ? Il n' y a
que la connoissance ou le préjugé qui arrête.
Combien n' en voit-on pas qui ne se décident
que par la prévention ? C' est l' usage à la
cour, pourquoi ne passeroit-il pas plus loin ? Les
hommes ne sont-ils pas les mêmes par-tout ?
à peine le marquis fut-il parti, que je
m' abandonnai à la douleur et aux larmes :
quand le reverrai-je, me disois-je, cet
amant que j' adore ? Que dois-je espérer
d' un amour si tendre et si malheureux ? Ne
nous aimerons-nous donc que pour nous

séparer toujours ? L' idée du vieux marquis venoit ensuite de ces réflexions : il avoit appris ma retraite, il m' abordait la fureur peinte dans les yeux : acceptez ma main ou le cloître, me disoit-il, il faut choisir ; en vain mettez-vous votre confiance en mon fils, il ne peut rien pour vous : il ne vous sera jamais rien. Tremblez de m' irriter, vous payerez cher l' un et l' autre le dangereux avantage de l' avoir emporté sur moi. Ces images se traçoient dans mon cerveau, avec tant de feu et de vraisemblance, que j' en frémissais. Hélas ! Je recourois au ciel vainement, il étoit sourd à ma voix. Un coeur trop attaché au terrestre, peut-il espérer des secours d' en haut ? Il n' en est pas digne ; pour les mériter, il faut rougir de sa foiblesse ; en avois-je la force ? L' amour m' avoit plongé dans un trouble si cruel, que je reconnoissois moi-même, que je ne trouvois de consolations que dans mes larmes et dans ma douleur.

Trois jours se passèrent le plus tristement du monde ; en vain toute ma famille étonnée de la mélancolie où je paroissais plongée, faisoit tous ses efforts pour me dissiper ; rien n' étoit capable de me distraire de la rêverie qui s' étoit emparée de moi.

Le matin du quatrième, ma mere entra

dans ma chambre et me dit qu' un inconnu demandoit à me parler. Je la priai de le faire entrer. Quelle fut ma surprise en reconnoissant celui qu' on m' annonçoit. C' étoit Dubois ! Se peut-il, lui dis-je en recevant une lettre qu' il me presenta, qu' après les craintes que nous avons eû, le marquis et moi, que vous ne fussiez reconnu dans ce village, il vous envoie ? J' avois pris mes précautions, reprit le valet de chambre, le faux nez que vous voyez (en effet, il en avoit un à la main) me rendroit méconnoissable à mon propre pere, ainsi vous ne devez avoir aucune inquiétude à ce sujet. Plût à Dieu que je pusse vous tranquiliser aussi aisément sur les nouvelles que je vous apporte. Qu' est-il donc arrivé ? Repris-je avec émotion. Lisez,

ajôta Dubois, après quoi vous connoîtrez
si monsieur le marquis pouvoit choisir un autre que
moi pour envoyer ici.

J' ouvris en tremblant la lettre du marquis ;
s' attend-on à ce qu' elle contient ?
à peine en eus-je lû les premières lignes
qu' elle fut mouillée de mes larmes, la voici : si
l' on meurt de douleur, pourquoi n' en mourus-je
pas ?

p412

Lettre

du marquis à Jeannette.

*je suis au desespoir, mon adorable Jeannette,
jugez-en par la nouvelle affreuse que
je vous aprens. Je vous perds pour jamais ;
mais admirez jusqu' où va la cruauté
de mon étoile, elle me force à ne jamais être
à vous, et pour comble de rage je suis obligé
de me servir de tout le pouvoir que je
puis avoir sur vous, pour vous supplier de
me mettre le poignard dans le sein ; c' est
trop vous tenir en suspens, mon pere est à
l' extrémité, c' est vous et moi qui le
mettent sur le bord du tombeau ; il vous
demande, il vous desire, et mourra, dit-il,
content, s' il expire avec le nom de votre époux.
serai-je assez cruel, assez barbare fils,
pour le laisser périr, quand je puis le
sauver ? Ah ! Si j' ai le malheur de le perdre, du
moins que je n' aye pas le reproche affreux à
me faire, que c' est moi qui lui ai donné la
mort. Si je vous fus jamais cher, partez,
ô la plus aimable des femmes. Un instant,
une minutte, me rendroit le plus coupable
de tous les hommes.*

eh, que m' importe, m' écriai-je avec
un redoublement de larmes, qu' il meure !
Suis-je la cause de la fureur de sa passion,

p413

et de l' état cruel où elle le réduit ?
Que me demande-t' on, quels sont mes
crimes, pour être livrée au suplice ? Et
vous, marquis, que vous ai-je fait pour
vous obliger à m' y mener ? Juste ciel !
M' écriai-je, étoit-ce-là le sort que vous

me réserviez, et vous, beauté fatale, à quoi m' avez-vous servi ? En achevant ces derniers mots, je me trouvois dans un tel accablement que, sans Dubois qui me retint entre ses bras et qui m' agita, je tombois en foiblesse.

Le marquis avoit sans doute prévû l' état où je me trouverois en recevant sa lettre. Son valet de chambre tira de sa poche un flacon dont le précieux élixir me rendit cruellement à moi-même. Ah ! Que ne me laissez-vous mourir, dis-je à Dubois : à quoi tendent vos funestes secours ? Semblable au criminel qu' on mène à l' échaffaut vous me rendez des forces, pour sentir avec plus de rigueur les coups qui me sont préparez.

Dubois, quelque préparé qu' il fût à cette scène, en fut si attendri, qu' à peine avoit-il la force de me consoler : au nom de ce qui vous est de plus cher, me dit-il, soutenez ce revers, mademoiselle, vous devez vous consoler par le triste état où j' ai laissé mon cher maître. Si vous sçaviez... eh ! C' est ce qui me desespere,

p414

interrompis-je ; encore si je souffrois seule, j' aurois les voies de ma fin qui flatteroient ma douleur ; mais ce cher amant retient mon desespoir et ma vie prête à s' envoler. Que deviendrait-il ? Et s' il craint les reproches d' une mort dont il seroit innocent, dont l' idée le fait frémir et l' oblige de sacrifier tout ce qu' il a de plus cher dans le monde, à quelle extrémité ne se porteroit-il pas s' il avoit à pleurer la mienne, dont il ne pourroit pas douter qu' il ne fût la véritable cause ?

Après ces mots je tombai dans une noire rêverie, au bout de laquelle je m' écriai : partons ; il faut prouver à cet amant que j' adore, à quel point je lui suis attachée : je m' étois destinée à lui seul, je n' avois que moi pour tout bien à lui donner, depuis long-tems il en est le maître, qu' il en use en souverain, et moi en esclave. Oüi, qu' il connoisse par la grandeur de mon sacrifice, qu' au défaut de tout ce qui m' éloignoit de lui, l' élévation de mes sentimens me rendoient son égale, et que quelqu' exemple qu' il me

donne, il me trouvera toujours prête à le suivre
et à l'imiter.

Dubois surpris de cet effort surnaturel
l'applaudit et ne pouvant s'empêcher de
pleurer : quelle grandeur d'ame s'écria-t' il !
Après ces preuves, dont je suis le

p415

témoin, dois-je être surpris de l'excès des
passions que vous causez : allez, continua-t' il,
vous êtes digne de porter une couronne. Je ne
répondis pas à ces louanges frivoles, l'amour
propre concentré par ma douleur en pouvoit-il
faire usage ? Je priai avec aigreur Barbe pour
la première fois de ma vie, de préparer ce qu'il
me falloit pour mon départ. à peine ce
mot fut-il lâché, que les pleurs succédèrent
dans la maison : nous l'allons donc perdre
cette admirable dame, s'écrioit-on ! Eh,
pourquoi donc ? Serions-nous assez malheureux
pour lui avoir donné lieu de nous quitter ? Non,
repris-je avec ma mere, en souffrant de ses pleurs,
je vous quitte à regret, Dieu m'en est témoin ;
un ordre supérieur, un événement funeste,
m'arrache de ces lieux fortunés. Que ne
puis-je y passer le reste de ma vie !
Après ces mots, j'embrassai ma mere ;
mon pere s'éloigna par respect. Ah ! Laissez-moi,
lui dis-je en me jettant à son col, vous
donner les preuves de tout ce que je sens
pour vous ; le jour n'est peut-être pas
éloigné, que vous conviendrez que je
ne fais que ce que je dois.
Je montai en chaise après ces paroles,
et je laissai bien étonner mon pere et
ma mere, sur-tout mon pere, que mon
embrassement avoit ému jusqu'au fond

p416

de l'ame. Ma bonne tante, quelqu'attachée
qu'elle fut à son village, sauta légèrement
dans la voiture, et s'écria qu'elle étoit
si assotée de moi (ce furent ses termes)
qu'elle renonceroit à tout ce qu'elle avoit
de plus cher pour me suivre au bout du monde ;
je l'embrassai avec reconnoissance. Ma mere me
demanda ce qu'elle devoit faire de tout ce

que je laissois dans la maison ; le garder,
lui dis-je en lui tendant la main ; que je
revienne, ou que je ne revienne pas,
tout ce que j' ai est à vous, et par reconnoissance,
et par devoir.

Je n' entendis pas ce qu' on répondit à
ce discours ; il ne surprit pas moins,
sans doute, que la précipitation avec laquelle
je partoisi. La chaise s' éloignoit, Dubois
n' étoit occupé que du soin de faire avancer
le postillon. Jamais on n' a été si vîte. Il
avoit donné sans doute des ordres aux postes
par lesquelles nous devions passer ; à peine y
arrivions-nous, que nous en partions, tant le
service se faisoit avec vivacité.

J' appris cependant de Dubois, qui prenoit
toujours les devans, afin de ne point
retarder les relais, que son maître avoit
trouvé son pere malade, et qu' à peine avoit-il
pû lui parler ; que Forçan étoit rentré en grace,
et ne quittoit

p417

pas le chevet de son lit ; et que le
valet qui avoit trahi le marquis, n' avoit
point reparu. Il ajoûta, sans doute pour
soûtenir mon généreux dessein, que le
marquis redoutoit autant qu' il souhaitoit
ma presence ; que si je n' avois pas
assez de force d' esprit pour contenir
mes pleurs, il ne répondoit pas de sa
vie.

J' aimois avec trop de passion ce cher
amant, pour ne pas me faire une loi de
me contraindre. Je promis à Dubois que
je renfermerois ma douleur et mes larmes,
mais que c' étoit tout ce qu' on pouvoit
exiger de moi. Barbe qui entendoit
toutes ces choses, et qui n' y pouvoit
rien comprendre, s' écrioit de tems en
tems : eh ! Mon dieu ! Que veut-on donc
faire de madame ? Et seroit-il possible
qu' on voulût donner du chagrin à une si
bonne personne ? Et puis, je prierai
tant Dieu, et d' un si bon coeur, qu' il
aura pitié d' elle. Hélas ! Elle avoit bien
raison. être capable de bien élever son
coeur au ciel, c' est être à demi consolée.
Il y a des tems faits dans la vie, où
tous les malheurs semblent s' être réunis
pour nous accabler. L' ardeur avec laquelle

Dubois pressoit le postillon d' arriver, nous
fit accrocher, en passant à la porte

p418

de l' opéra, un carosse que nous renversâmes,
en cassant une de nos rouës, ce qui
nous obligea à rester. Les cris que jettèrent
des femmes qui étoient dans la voiture
culbutée attirèrent cent flambeaux et
autant de personnes ; nous étions aussi bien
éclairés qu' en plein jour. Dubois, qui
avoit pris son parti, m' avoit plantée là, pour
aller chercher un carosse : pendant ce tems-là,
le cocher de l' équipage maltraité, et les laquais,
bâtonnoient mon pauvre postillon, ne voyant
que des femmes effrayées dans une chaise,
qui ne pouvoient guères leur en imposer : ce
vacarme fit amasser une plus grande quantité
de monde, qui faisoient un si grand bruit,
qu' il étoit impossible de s' entendre : j' espérois
de momens en momens être délivrée de cette cohue,
et que Dubois surviendrait enfin ; mais
il étoit dit que j' avois à souffrir, et cela
ne tarda pas d' arriver.

Le premier de mes chagrins fut la
rencontre du duc de qui me reconnut
de son carosse. Ah ! Mon dieu, s' écria-t' il,
du plus loin à ses gens, qu' on fasse tous
ses efforts pour approcher de cette chaise, et
qu' on empêche que cette dame ne souffre de cette
aventure ; je la connois, c' est une personne de
qualité.

p419

Je pâlis en remettant ce seigneur ;
son discours avoit fait jeter les yeux de
tout le monde sur moi. Mais que devins-je !
Lorsque les dames qui avoient été renversées
furent sorties du carosse, lorsque j' en
reconnois une pour Madame Destival,
cette Demoiselle Delbieu dont j' ai
déjà tant parlé ! J' aurois voulu, pour
toutes choses au monde, être à cent
lieuës de-là ; je voulus m' envelopper de
ma coëffe, pour échaper à ses regards,
mais il n' étoit plus tems ; le coup d' oeil
étoit donné, elle m' avoit reconnuë, et

demandoit sans doute à ses gens si c' étoit ma chaise qui avoit causé ce desordre qu' elle venoit d' essayer : comment ! S' écria-t' elle tout haut, lorsqu' on lui eut confirmé ce malheureux événement : comment ! C' est cette petite impertinente qui a été assez hardie pour renverser mon carosse ? Et je souffrirais impunément qu' une petite païsanne comme elle, me marchât sur le corps sans l' en punir ? Allons, qu' on me la jette à bas de sa chaise, ajouta-t' elle à ses gens, et qu' on lui aprenne à vivre ; l' on ne sçauroit trop punir une pareille insolence. Qu' on juge de ma mortification et de mon effroi à cet ordre cruel, et ce que je devins à la vûë de quatre laquais qui venoient à moi avec leurs flambeaux. Un

p420

protecteur me survint : le duc de qui étoit enfin descendu, et qui entendit mes cris, accourut avec ses gens ; il mit l' épée à la main : qu' on ne soit pas assez hardi, dit-il en enfonçant son chapeau, d' aprocher de cette chaise, je connois cette dame, et je ferois repentir les insolens qui voudroient l' inquiéter. à ce ton ferme, les valets s' arrêterent. La scène en seroit peut-être restée-là ; mais le trop bouillant Dubois, qui étoit survenu dans le tems que les valets arrivoient, et à qui on avoit pris le danger que je courois, tomba sur eux à grands coups de fouët ; ce fut-là le signal d' un cruel combat : toute la livrée attaqua avec ses flambeaux Dubois ; celle du duc et de ses amis, arrivèrent à son secours ; et sans le guet, qui survint par le plus grand bonheur du monde, un sanglant combat étoit prêt à se livrer. Les maîtres, qui avoient été jusques-là spectateurs, avoient pris parti chacun selon leur inclination. Le jeune duc qui vouloit sans doute me donner des preuves de la constance du goût qu' il m' avoit témoigné, commençoit à batailler ; et cent jeunes gens comme lui en vouloient faire autant ; mais l' officier préposé pour la police du spectacle, ayant parlé avec politesse, et prié qu' il fît sa charge tranquillement, il apaisa

p421

le trouble, et mit enfin les choses en train de pourparler et d'accommodement. Le jeune duc, qui avoit parlé à l'officier, le pria de me donner main forte, afin que je pûsse gagner son carosse qui m'attendoit. Madame Destival s'étant aperçûë que j'allois lui échaper, s'écria à l'officier avec un ton si haut, qu'il fut obligé de se retourner : que prétendez-vous donc faire, monsieur ? Est-ce que vous vous imaginez que ce qu'on vient de dire, m'empêchera de me plaindre, et de faire punir une petite malheureuse, qui par malice, accroche mon carosse, le renverse, et m'insulte à la face de tout l'univers ? Cent témoins déposeront de cette vérité ; il est infâme qu'on veuille encore protéger une petite païsanne après un tel desordre, et qu'on ne fasse ici aucun cas d'une femme de qualité. L'officier surpris de ces reproches, et aprenant effectivement que celle qui se plaignoit étoit connuë, se retourna de son côté, et lui dit que ce n'étoit point à lui à décider de notre querelle ; mais qu'il faisoit le devoir de son emploi, en empêchant qu'elle ne fût publique ; que ma chaise étoit cassée et qu'il étoit juste de me sortir de-là ; d'ailleurs, que j'étois aussi femme de condition...

p422

comment ! De condition ? Reprit avec mépris la Demoiselle Delbieu, ou pour mieux dire, Madame Destival, de condition ? Je crois en vérité que la tête vous tourne. De condition ? Une petite créature, fille d'un bûcheron d'une terre appartenante à feu mon pere. Ah, ah, ah, continua-t'elle avec un ris forcé et moqueur, à moins qu'on ne me l'ait conditionnée, comme je n'en doute pas... le duc de qui jusques-là s'étoit tû, et qui dans la confiance où il étoit de ma qualité, s'y seroit fait hacher, s'écria qu'il étoit bien indécent, pour se faire gain de cause, de recourir à la calomnie, et de tenir de tels discours ; qu'il me connoissoit bien, et qu'il n'y avoit pas un mot de vrai à tout ce qui venoit d'être dit ; que d'ailleurs ce n'étoit point ma faute si

mon postillon mal-adroït avoit renversé un carosse ; que le mal n' étoit pas grand, puisqu' il n' y avoit personne de blessé ; mais que pour moi, il étoit facile de connoître que j' étois la seule lésée, puisque je ne pouvois avancer ni reculer ; et qu' au lieu de m' inquiéter, comme on avoit fait, il n' y avoit personne, qui dans un pareil cas, ne dût se faire un devoir de me secourir, au lieu de m' invectiver.

p423

Qu' il ne s' étonnoit cependant pas de l' acharnement qu' on avoit à m' inquiéter ; que j' étois belle, et que cela suffisoit pour m' attirer de la mauvaise humeur, et pour me rendre bien criminelle à de certains yeux.

Cette conclusion extraordinaire, qui partoît plus de l' inclination que le duc conservoit pour moi que de la vérité, fit éclater de rire tout le monde, et le mit de mon parti. Un murmure général se fit en ma faveur, et cent bras au lieu d' un, et autant de carosses, s' offrirent à me tirer de l' embarras. Tout alloit à miracle jusques-là, mais il étoit dit que j' aurois encore une mortification à essuyer avant que de sortir de peine : le voici.

Les spectacles à Paris font rencontrer tous les jours des gens qui ne se trouveroient peut-être jamais. Par un guignon épouvantable, et qui paroissoit presque impossible, la vraie comtesse des Roches étoit allée ce jour-là à l' opéra ; les embarras de carosses, que j' avois occasionné si innocemment, furent cause qu' elle ne sortit que des dernières ; et son chemin s' adressant naturellement de mon côté, elle demanda encore plus malheureusement à un laquais du duc de près de l' équipage duquel le sien étoit arrêté, le sujet de la dispute, et le

p424

nom des dames qui l' occasionnoient. Le valet l' ayant satisfaite sur le premier point, lui dit qu' il n' avoit pas entendu nommer les dames du carosse renversé, mais

que pour celle de la chaise, il ne pouvoit l' ignorer, et qu' elle s' apelloit madame la comtesse des Roches. Ah ! Ah ! Reprit la véritable en adressant la parole à son mari et à deux dames qui étoient dans son carosse, la rencontre est plaisante ! Vous verrez que c' est celle qui nous a volé notre nom et les graces de la cour, et de laquelle nous avons fait tant de perquisitions ; il faut la faire arrêter : et tout de suite elle envoya prier l' officier de venir à sa portière, ayant disoit-elle, des choses d' une conséquence extrême à lui communiquer. Pendant que cette seconde conspiration se tramoit contre mon repos, dont je n' eus pas heureusement la connoissance dans ce moment, on achevoit de me tirer de ma chaise. Le jeune duc de me presentoit la main, et vouloit m' obliger à monter dans son carosse, mais Dubois lui ayant dit un mot à l' oreille, il s' écria, cela est trop juste, et me fit passer dans un autre à la livrée du marquis. Le carosse alloit partir, lorsqu' une voix s' écria : arrête, arrête la fausse comtesse des Roches : Dubois qui étoit au

p425

fait de l' aventure, et qui s' étoit jetté dans la voiture avec moi, mit la tête à la portière, et dit au cocher de marcher au grand galop, de ne point s' embarrasser de ce qui en arriveroit. Cet ordre me sauva ; il fut exécuté si vivement, que malheur aux équipages qui se trouvèrent alors sur la route, les chevaux pressez, qui alloient comme des oiseaux, heurtèrent, accrochèrent ou renversèrent tout ce qui se rencontra, et me tirèrent enfin du cruel événement dont je commençois à desespérer de sortir. Il étoit près d' onze heures quand j' arrivai à la maison du marquis ; tous ses gens se trouvèrent à la descente du carosse, et sembloient s' empresser à voir une personne si recommandable par l' événement present. Le marquis m' attendoit ; il avoit l' air pâle, triste, et d' un homme qui a versé des pleurs ; lui qui étoit ordinairement si paré, étoit dans le plus grand négligé ; il n' y avoit pas jusqu' à ses cheveux, qui ne se sentissent de son affliction : il me presenta la main en soupirant,

me la serra ; en traversant les antichambres,
voulut me parler, et ne put proférer un seul mot.
Toutes ces choses m'avoient serré le coeur ; je ne
me souviens pas trop de ce que je pensai dans
ce funeste quart-d' heure ; ce qui me revient

p426

parfaitement, c' est que j' avois l' oeil
sec, et la contenance assûrée ; le marquis
n' osoit me regarder, et je le parcourais de
tous mes yeux.
Nous arrivâmes enfin à la porte du fatal
appartement du vieux marquis ; il étoit
si sombre, que je ne démêlai en entrant que
la lumière de deux bougies, dont le foible
éclat étoit éclipsé par un grand borne-vûë verd.
Mon amant me serra une seconde fois la main, soupira
encore, et me laissa dans le milieu de la
chambre, pour aller au chevet du lit de
son pere. Monsieur, s' écria-t' il, d' une
voix tremblante, voici l' aimable Jeannette
elle-même, qui vient vous confirmer le
don qu' elle vous fait de sa main ;
souhaitez-vous qu' elle aproche ? Une
voix basse, et semblant accablée par le
mal, reprit : que dites-vous, mon fils ?
Le marquis, à qui l' agitation de son ame
empêchoit de répéter ce discours, dit à
Forçan, cet écuyer dont j' ai parlé, de
répéter à son pere le discours qu' il venoit
de lui tenir.
à peine le vieux marquis eut-il compris
ce qu' on vouloit lui dire, qu' il s' écria
d' une voix basse : je suis content, mon fils ;
et puis il se tut.
Mon amant lui demanda s' il ne vouloit
pas me voir : hélas ! Reprit-il d' une voix

p427

entrecoupée, je n' en ai pas la force ;
cependant qu' elle aproche : je le fis en
tremblant. Le marquis me prit la main,
et me la mit dans celle de son pere. Le
malade parut souhaiter de la lumière ; on
en aporta : à peine put-il en soutenir le
rayon ; il fit signe qu' on la lui cachât :
ensuite il parut recueillî en lui-même, et

fut un tems assez considérable à jeter tantôt les yeux sur moi, tantôt sur son fils. Eh bien, monsieur, lui dit ce fils respectable, comment vous trouvez-vous ? La vûë de ce qui vous est cher, ne causera-t' elle point quelqu' heureuse révolution ? Hélas ! S' écria le vieillard, je suis comblé, mon accablement m' en dérobe le charme ; puis, continua-t' il en m' adressant la parole, vous ne dites rien, ô ! Trop adorable Jeannette ; vous trouveriez-vous ici à regret ? Non, monsieur, repris-je avec une fermeté dont je ne me croyois pas capable ; vivez, et je vous jure de tenir inviolablement les paroles que monsieur votre fils vous a donné pour moi. Que cette action est généreuse ! Reprit le marquis, et que ne puis-je l' imiter ! Après avoir dit ces mots, il dit à Forçan d' approcher son oreille, ensuite l' écuyer me presenta la main, et me dit qu' il avoit ordre de me conduire dans l' appartement

p428

qu' on m' avoit destiné : je le suivis, le coeur bien gros, mais je résistai courageusement aux larmes qui s' étoient portées depuis long-tems à mes yeux. Forçan profita de l' intervalle du chemin, et me demanda tout bas pardon de m' avoir manqué, disoit-il, de respect ; et qu' il me seroit si soûmis dans les suites, qu' il me feroit oublier ses impertinences : je lui répondis froidement qu' il n' avoit aucune excuse à me demander ; et que les véritez quelques dures qu' elles fussent à entendre, ne devoient jamais offenser.

L' appartement dans lequel il me laissa, étoit superbe et magnifique : l' or, les glaces, et les riches tableaux, y brilloient de toutes parts. Ma bonne tante, qui étoit dans l' admiration de toutes ces choses, me les fit apercevoir. Je ne voyois rien, et à peine entendois-je ; mon coeur, dans le plus cruel abattement où il étoit, à force de sentir, ne sentoit rien.

à peine fus-je entrée qu' un maître d' hôtel vint respectueusement me demander, si je voulois qu' on me servît. Je n' ai besoin de rien, lui dis-je, et le plus grand service que vous puissiez me rendre, c' est de me laisser coucher. Il m' assura qu' il avoit

ordre de m' obéir comme à son maître, et de prévenir mes desirs. Je croyois, après ce discours, que j' en serois quitte, mais

p429

on servît une table, et je ne fus pas peu surprise d' y voir mettre deux couverts : je me disois en moi-même, sçauroit-on que Barbe est ma tante et que je mange avec elle ? Ma petite vanité me rendit inquiète sur ce sujet.

Lorsque le couvert fut mis, une nombreuse livrée portant des plats les presenta au maître d' hôtel, qui les mit sur la table. Il avoit son chapeau sur sa tête. Je n' étois point accoutumée à ces cérémonies, et elles ne laissèrent pas que de me distraire et de faire trêve à ma douleur.

à peine le premier service étoit-il placé, qu' un valet de chambre parut à la porte, portant deux flambeaux à la main. Quelle fut ma surprise de le voir suivi de mon amant ! Le marquis fit une profonde révérence, et après m' avoir donné la main pour me mettre à table, il s' y plaça vis-à-vis de moi, sans me dire un seul mot.

Cette vûë si chère à mon coeur, à laquelle je n' avois garde de m' attendre, me jetta dans un nouveau trouble ; mais qui n' étoit point accablant. Le nombre des gens qui environnoient la table, me retenoient au point qu' à peine osois je jeter mes regards sur lui. Et quand cela arrivoit ce n' étoit qu' à l' échapée ; il me parut que mon amant étoit moins accablé que lorsque je l' avois revû pour la première fois, et

p430

cette connoissance me cause un dépit mortel. Je mangeai fort peu, le marquis avoit une attention extrême à me servir tout ce qu' il pouvoit imaginer qui pouvoit être de mon goût ; mais il ne disoit rien. Que signifie, me dis-je en moi-même, ce silence, et ces manières d' agir extraordinaires ? J' imitai sa façon d' agir, et tant que le repas dura je ne le rompis point.

Quelqu' affligée que je dût être, je restai plus long-tems à table que je ne devois m' y attendre. La presence de ce cher amant m' y retenoit : enfin je fis un mouvement qui étant pris pour envie d' en sortir, fit lever le marquis, il me presenta la main, on porta des flambeaux devant nous, et je fus conduite dans une chambre à coucher, où je trouvai deux femmes debout à côté d' une toilette qui m' y attendoient, pour assister sans doute à mon deshabillé, dont l' une m' avança un fauteuil dès que je parus.

à peine fus-je assise que le marquis fit une profonde révérence et se retira. Je jettai dans ce moment les yeux sur lui, et j' entrevis qu' il les avoit mouillés. Cet envisagement m' attendrit, et malgré tous mes efforts, je me mis à pleurer amèrement. L' une des femmes, qui se tenoit debout

p431

derrière ma chaise, s' aprocha alors de moi et me dit avec une grande douceur, de ne point m' affliger et de me servir de la raison qu' on publioit être si grande en moi, pour soutenir mes chagrins, s' il étoit possible que j' en eusse dans l' état brillant que l' on me destinoit. Hélas ! M' écriai-je avec sanglots, je n' en suis pas digne, une autre que moi le soutiendrait peut-être avec plus de dignité. Après ces mots je demandai si une fille que j' avois amenée avec moi, et que j' aimois, me seroit ôtée ? L' on me dit, qu' il s' en falloit beaucoup, qu' au contraire, on avoit toutes les attentions possibles pour elle : en ma considération, qu' elle étoit actuellement à l' office où elle soupoit, et qu' elle ne tarderoit pas à paroître à mes yeux.

Cette réponse me plut aussi-bien que les bonnes façons qu' on avoit pour moi. Dès que ma tante rentra, je priai qu' on me laissât seule avec elle, et je fus obéie. J' étois dans l' admiration de tous ces respects, et je jugeai qu' ils ne provenoient que parce qu' on me regardoit déjà comme la marquise de L V. En effet, je ne me trompois pas : c' étoit-là le vrai point.

Je questionnai beaucoup ma tante sur ce qu' elle avoit entendu dire dans la maison, et la manière dont on en usoit avec elle.

Ah, mon dieu ! S' écria-t' elle avec la satisfaction

p432

peinte sur le visage, mieux cent mille fois que je ne mérite ; j' ai soupé avec la nourrice du fils de la maison qui m' a comblé de bontés pendant le repas. En vérité, il faut qu' on me prenne pour une autre, car il n' y a pas eu jusqu' aux gens de la maison qui sont tous vêtus comme des monsieurs qui ne m' ayent servi à boire en m' apellant Mademoiselle Babet gros comme le bras. Je ne sçais pas pourquoi tant d' amitié ; mais je puis bien vous dire, que je n' en ai jamais tant reçû de ma vie, et qu' il me semble que je suis en paradis : il est vrai que je me doute bien que tout cela me vient par raport que je suis à vous, mais tout coup vaille, si je vous ai l' obligation, je n' en ai pas moins le profit.

Si je n' avois pas interrompu ma bonne tante, elle auroit parlé jusqu' au lendemain, tant elle étoit transportée : mais quoique je n' eüsse guéres envie de dormir, j' étois si accablée que mes yeux se fermoient malgré moi. Barbe qui s' en aperçût me dit en baillant, qu' il falloit me coucher et qu' elle en feroit volontiers autant. Je lui demandai si elle sçavoit où elle devoit reposer ? Eh vraiment oüi, reprit-elle en prenant une bougie : vantez-vous-en ; croyez-vous qu' on manque à quelque chose ici ? Pendant que vous soupiez, la nourrice n' est-elle pas venuë me montrer les

p433

êtres de votre appartement et la chambre qui m' a été ordonnée ? Voyez, dit-elle en me faisant passer dans un cabinet voisin, ce lit à tombeau de Damas ? Croyez vous que j' y serai à mon aise ? Bon dieu ! S' écria-t' elle, en apuyant la main sur le coussin, n' est-ce pas offenser Dieu que de gâter tout cela ? Quels draps ! Ajoûta-t' elle en maniant leur finesse, monsieur notre curé a-t' il jamais eu de surplis aussi fins ? à chaque pas ma bonne tante faisoit des exclamations qui m' auroient

fait rire dans un autre tems. Elle ne pouvoit revenir de tant de magnificence, et elle juroit que le roi ne pouvoit être mieux. Après avoir eu la patience d'écouter cent discours de cette nature, je me couchai enfin : ce ne fut pas sans peine que je m'endormis. Tout ce qui m'arrivoit me paroissoit si cruel et si surprenant, que je ne pouvois m'empêcher quelquefois d'en douter et de prendre ces événemens pour des songes ; mais je n'étois pas long-tems dans cette idée flatteuse. Ah ! Me disois-je en pleurant amèrement, il n'est que trop vrai que je pers pour jamais ce que j'aime ! En épousant le pere, me reste-t'il le plus léger espoir à l'égard de son fils ? Grand dieu ! Qu' ai-je fait, continuai-je, dans quelle yvresse ma douleur m'a-t'elle plongée ! Devois-je consentir à cet affreux

p434

sacrifice ? Et s'il étoit écrit que je ne pûsse être à mon amant, que ne me conservois-je du moins la foible consolation d'être libre et de pouvoir l'aimer toute ma vie ? Le sommeil me prit enfin et calma pour quelques heures mes vives inquiétudes : j'étois trop agitée pour qu'il durât de suite. Je me réveillai vingt fois, et je me rendormis à diverses reprises. à mon réveil il faisoit grand jour, et Barbe, accoutumée à se lever matin, l'étoit depuis plus d'une heure : elle me demanda si j'étois malade, disant qu'elle m'avoit bien entendu plaindre. Hélas ! Lui répondis-je, l'esprit souffre plus que le corps. Tant pis, répondit-elle, le corps s'en ressentira donc bien-tôt. La pauvre Barbe ne croyoit pas avoir dit si vrai : je ne fus pas long-tems sans en faire la fatale épreuve. à peine fus-je levée que les mêmes femmes que j'avois congédiées la veille entrèrent dans mon appartement et prièrent de trouver bon qu'elles m'habillassent, afin d'aller chez monsieur le marquis qui me demandoit en grace de passer chez lui lorsque je le pourrois. Je frémis d'une priere que je ne sçavois que trop qui étoit un ordre, et je me laissai coëffer. En parcourant des yeux les tableaux de l'appartement, je fus frappée d'un visage

qui ressembloit à celui de mon amant. De

p435

qui est le portrait de cet aimable enfant, m' écriai-je avec un peu de trouble ? De monsieur le marquis le fils, me répondit celle qui m' ajustoit ; et celui qui est à côté, est celui de notre première maîtresse. Comment, continuai-je, est-ce que monsieur le marquis a été marié deux fois ? Non, mademoiselle, poursuivit la femme de chambre, mais comme nous vous regardons comme la seconde, il m' est permis de me servir de cette expression. Je me tus ; ce discours me glaça, je ne pouvois m' accoûtumer à envisager tranquillement cette idée. L' esprit ressemble au coeur, il ne peut souffrir ce qui lui est contraire, et il fait tous ses efforts pour l' éloigner de lui.

à peine étois-je habillée, qu' il vint un valet de chambre de la part du jeune marquis, me demander comment j' avois passé la nuit, et sçavoir si j' étois en état d' entrer dans l' appartement de son pere. Je répondis que ce seroit quand il lui plairoit ; et je demandai des nouvelles du malade. Le valet de chambre me dit, qu' il avoit passé une très-bonne nuit, et qu' il avoit parlé avec beaucoup plus de facilité qu' à son ordinaire ; ce qui étoit, disoit-on, une bonne marque, et faisoit bien espérer de sa guérison. Forçan arriva sur ces entrefaites, et me dit qu' on m' attendoit avec impatience pour me lire le contrat qui me venoit

p436

d' être dressé et pour le signer. à ce mot de contrat, je frissonnai de tout mon corps : je croyois, repris-je en suivant l' écuyer, qu' on n' en viendroit à cette cérémonie qu' à la convalescence de monsieur le marquis : il n' a garde, repliqua impitoyablement l' écuyer, de retarder son bonheur ; il a passé la nuit à faire entendre ses volontez à son notaire ; et vous jugerez par vous-même des avantages qui vous sont faits ; il n' y a pas assurément

une femme à Paris, quelle qu' elle soit,
qui ne voulût être à votre place, avant
trois mois vous en conviendrez.

Je ne sçai comment je pus parvenir jusqu' à
la chambre du malade, mes jambes plioient
sous moi, de trouble et de foiblesse. Je
trouvai effectivement deux étrangers, dont
l' un écrivoit et l' autre dictoit, dans le fond
de la chambre. Je jugeai que l' on procédoit à
l' acte cruel de mon contrat.

Le vieux marquis étoit sur son séant,
et comme il faisoit plus clair que la veille,
je l' envisageai avec assez de surprise de ne
le point trouver changé, comme j' imaginis
que cela dût être. Il me tendit la
main, me la serra avec plus de force que je
n' en devois attendre de sa situation, ordonna
qu' on me laissât seule avec lui et me
parla ainsi.

p437

Jeannette, écoutez-moi, je n' ai que deux
mots à vous dire : l' état où vous me
voyez réduit est votre ouvrage, et si j' en
reviens je vous dévrai la vie : mon fils
m' assure que vous êtes disposée à me rendre
heureux, Dubois m' a raporté la manière
héroïque dont vous vous sacrifiez : il
est encore tems, dites un mot, je vous
rends votre parole, et je vous sacrifie à
mon tour le peu d' années que j' aurois à vivre,
quand même j' en réchaperois. Monsieur votre
fils a ma parole, monsieur, m' écriai je
avec fermeté, et je ne la reprens pas : dès
qu' il vous aime assez pour vous immoler tout ce
qu' il a de plus cher dans le monde, je dois lui
prouver que, qui a été digne de son amour, a pu
imiter son généreux exemple. Cela suffit, reprit
le malade, qu' on fasse venir mon fils et
qu' on lise le contrat.

Pendant qu' on se préparoit à lui obéir,
le vieux marquis me demanda si je ne
souffrois pas d' être si près de lui. Je ne
répondis que par une triste inclination.
Mon amant entra, quel fut mon dépit !
Il étoit paré et mis comme un homme qui
va à une partie de plaisir : sa phisionomie
même étoit dégagée de ce sombre que je
lui avois vû la veille. Ce second effort,
s' écria son pere en lui tendant la main, me
touche autant que le premier : votre air

content me rassure et me prouve combien je vous suis cher. Plût à Dieu, que mademoiselle, continua-t' il, parût ou pensât de même. Je n' avois aucune réponse à faire ; le ton de ma phisionomie auroit démenti tout ce que j' aurois pû dire : je remarquai que le jeune marquis évitoit mes regards, et que malgré cet air satisfait, il souffroit intérieurement. Cette observation me remit un peu : il m' aime toûjours, me disois-je ; et semblable à une victime, il ne s' est couronné de fleurs que pour rendre le sacrifice plus agréable ! La lecture du contrat interrompit les réflexions.

Les qualitez des futurs furent passées, et l' on vint tout-d' un-coup aux articles qui me concernoient. On me faisoit quatre cens mille francs de doüaire, cent mille livres de bagues et joyaux, mon carosse, ma maison, et mes meubles à reprendre en cas que le futur mourût sans enfans. L' on me statuoit la jouissance de tous les biens de mon époux, suposé qu' il eût lignée, jusqu' à l' âge de majorité, que je serois obligée de leur rendre compte des biens de leur pere.

Quoique je ne sçusse pas les affaires, je fus assez surprise de ne point entendre faire mention de son fils unique, il me sembloit cependant qu' il devoit dans cette pièce autentique jouer le premier rôle, et il en

usoit assez bien dans cette affaire pour oser prétendre qu' il fût à son tour bien traité ; cette idée me frapa si fort, que je ne pus m' empêcher d' en faire part. Elle est adorable ! S' écria le vieux marquis ; quelle justesse de raisonnement et quel fond d' équité ! C' est un vrai tresor. Après ces mots, il me dit : tranquillisez-vous, Jeannette ; mon fils et moi sommes d' accord, nous n' avons rien à démêler ensemble, il sera content et vous aussi. Après que la lecture du contrat fut faite, on aporta l' acte au vieux marquis

qui le signa. Il fut ensuite présenté au marquis son fils qui en fit autant, en ne pouvant cependant si bien se contraindre, qu' un soupir ne lui échapât. Cette preuve de l' effort qu' il faisoit, et les larmes qui s' ouvrirent malgré lui un passage, me saisirent tellement, que la plume me tomba deux fois des mains avant que de signer. Le vieux marquis, tout malade qu' il étoit, m' observoit : eh ! Qu' on ne la force pas, s' écria-t' il ; et il se tourna de l' autre côté. Le marquis profitant de cet intervalle, se jetta à mes genoux. Ah ! Que faites-vous, Jeannette, me dit-il tout en larmes ? Vous voulez donc que je perde mon pere ? Je frémis du ton avec lequel ces paroles furent prononcées, mon coeur en tressaillit et je signai.

p440

Le vieux marquis, auquel son fils venoit d' apprendre avec empressement mon action, se retourna et me donna la main ; ç' en est assez, Jeannette, me dit-il, je connois votre bon coeur et je suis content ; plus vous avez hésité et plus votre acte est généreux. Ensuite il annonça, qu' il avoit besoin de repos, et ordonna à Forçan de me remener dans mon appartement, et de faire ses efforts pour que je ne m' y ennuyasse pas.

Nous sortîmes tous de sa chambre, le seul marquis y resta, il me conduisit jusqu' à la porte et me fit un signe d' applaudissement et de satisfaction. Hélas ! J' en fus un peu consolée ; il faut être bien à plaindre pour être obligée de saisir de pareilles voies de consolation.

à peine fus-je dans mon appartement que je me trouvai mal, l' on fut obligé de me mettre au lit, un frisson annonça un moment après la fièvre : j' en essayai l' accès. Elle se tourna bien-tôt en chaleur, mais il ne fut pas long et je me trouvai beaucoup mieux. L' on avoit caché à mon amant ce qui venoit de m' arriver. Il n' y avoit personne dans la maison qui ne l' adorât et qui n' eût donné sa vie pour lui. Personne n' ignoroit ce que lui coûtoit le sacrifice qu' il faisoit à son pere, et l' on craignoit avec raison

qu' étant informé de l' accident qui m' étoit arrivé, cela ne causât des révolutions funestes au pere et au fils.

Cependant, il fut impossible de laisser ignorer plus long-tems ma situation. Ma presence avoit fait un miracle en faveur du vieux marquis : il étoit revenu à vûë d' oeil et l' on en espéroit beaucoup. Il ne fut pas plutôt en état de se reconnoître, qu' il voulut achever le mariage, et il se conduisit avec tant de secret, qu' excepté le seul Forçan, auquel il avoit donné ses ordres, personne ne se doutoit qu' il voulût que la célébration de ce mariage se fist la nuit du jour que l' on avoit signé le contrat. Son fils ne l' aprit même que quand le prêtre fut arrivé ; alors il l' apella et lui dit, qu' il n' avoit plus qu' une preuve à lui demander de sa tendresse, qui étoit de me conduire dans son appartement ; que dans la crainte qu' il avoit de me manquer d' un moment à l' autre, il vouloit avoir la consolation de me laisser son nom avant que cela arrivât. Le marquis, toûjours bon fils, devora sa douleur, et pour mieux prouver son zèle, sortit précipitamment pour que j' arrivasse plutôt ; mais que devint-il, lorsqu' en entrant dans ma chambre, on lui fit signe d' aller doucement ? Comment donc ! S' écria-t' il aprenant que je reposois, et n' en sçachant pas la cause,

n' avois-je pas fait dire qu' on priât mademoiselle de ne se point mettre au lit qu' elle n' eût parlé à mon pere ? Tout le monde se tut ; personne n' osoit parler ; enfin il voulut être obéi. Que devint-il après avoir sçu tout ce que j' avois souffert. Ah ! S' écria-t' il d' un ton assez haut, voilà ce que j' avois toûjours craint ! Je ne dormois pas, ces paroles me firent ouvrir les yeux : je reconnus mon amant ; approchez, lui dis-je, vous paraissez accablé ; que voulez-vous encore de moi ? Le marquis, dans la crainte de m' accabler de nouveau, n' osa m' aprendre la qualité de son message avant que de sçavoir des nouvelles de ma santé ; je

lui répondis que je ne sentois aucun mal,
dans la frayeur de lui donner de l' inquiétude ;
ces assurances le firent revenir à son
dessein : il me supplia dans les termes
les plus tendres, d' achever ce que j' avois
si bien commencé. La tranquillité avec
laquelle je lui répondis qu' il auroit
lieu d' être content, ou l' idée qui lui vint
qu' il devoit me prévenir sur les raisons qui
demandoient ma presence, afin que la surprise
où j' allois être n' occasionnât point quelque
cruel incident, lui fit avoüer imprudemment
la raison pour laquelle il me pressoit de me lever ;
je trouvai encore dans mon amour assez de force pour

p443

lui donner des preuves de mon attachement. Le
marquis passa dans une autre chambre ; on
m' habilla ; et quoique je pusse à peine me
soutenir sur mes jambes et ouvrir les yeux, je le
suivis, et je me fis une loi d' achever le sacrifice,
quoiqu' il m' en dût coûter.

Tout étoit prêt pour la cérémonie fatale :
lorsque j' entrai, on me fit mettre
à côté du lit du vieux marquis. Le prêtre
s' avança, je crus que ç' en étoit fait,
et que j' allois perdre pour jamais mon
amant. Le sentiment céda à la nature ;
une révolution soudaine me glaça d' horreur,
et me couvrit le front d' une sueur
froide ; je jettai un grand cri, et je
tombai à la renverse.

La fin de ma foiblesse fut suivie d' une
grande fièvre avec des redoublemens, qui
me mena aux portes du tombeau ; le troisième
jour elle me donna un intervalle ;
mais quelle fut ma frayeur ! En voulant
me passer la main sur le visage, à cause
d' une demangeaison qui me tourmentoit,
de me sentir retenir, et de m' entendre
dire que, si j' aimois encore un peu la
vie, je me gardasse bien de prendre l' air :
je jugeai par-là que j' étois en danger ; et
je suppliai la personne qui me gardoit, de
m' apprendre naturellement quelle étoit
ma maladie. On fut un tems sans me répondre,

p444

on pleuroit ; autre sujet d' inquiétude. Je m' impatientai : alors une voix dit, mademoiselle est raisonnable, elle a de la religion, on peut lui avouer qu' elle a la petite vérole. J' ai la petite vérole ! M' écriai-je. Ah ! Ciel, je suis perduë ! Non, mademoiselle, me dit un prêtre qu' on avoit envoyé chercher à cause des redoublemens, ne craignez rien, mettez votre confiance en Dieu ; si cela continuë, vous serez bien-tôt hors de danger. Ne me flâtez point, monsieur, repris-je. Au nom de Dieu, ne me déguisez rien, je veux mettre ordre à mon salut.

L' ecclésiastique approuva ces sentimens, m' en loua, et dit que plus le coeur étoit tranquile de ce côté-là, et mieux la nature s' en trouvoit. J' avois un si grand effroi de mourir, et de n' être pas en état de paroître devant Dieu, que je me confessai avec un zèle vraiment pur. Après cette action, je me trouvai beaucoup mieux, et je commençai pour la première fois depuis ma maladie, à faire des réflexions.

La première chose qui me passa par la tête, fut l' inquiétude de sçavoir si le marquis, mon amant, étoit instruit de la qualité de mon mal : je ne sçavois comment m' y prendre pour faire cette question aux personnes qui me gardoient. Je ne doutois

p445

pas qu' elles ne fussent affidées au pere, et qu' en cas qu' il fût arrivé malheur, on me sçauroit bien mauvais gré de ma question. à force de chercher un prétexte, j' en trouvai un qui me parut plausible ; ce fut de m' informer de la santé du vieux marquis ; on me répondit que mon accident, dont il avoit été le témoin, avoit pensé le faire mourir ; mais que depuis deux jours, il étoit hors de danger. Et monsieur son fils, continuai-je ? Il se porte assez bien, me repliqua-t' on. Ce mot, assez bien, m' allarma. Et sçait-il, ajoûtai-je, ce qui m' est arrivé ? Ah ! Bon dieu, répondit ma garde, on s' est bien donné de garde de l' en instruire ; cela est bien défendu ; il n' en faudroit pas davantage pour l' achever. Ce dernier mot m' émut, il avoit été lâché imprudemment, et l' on voulut en

vain le réparer. Je conjecturai que ce cher
amant étoit aussi malade ; et ce pressentiment
n' étoit que trop juste.

Je ne fis cependant semblant de rien ; je
résolus de profiter du premier moment où
je me trouverois avec ma tante, pour la
faire jaser ; elle étoit trop simple pour
finasser ; mais on avoit prévû à cela. Quand je
demandai où elle étoit, on me dit qu' elle
avoit supplié qu' on lui permît de s' absenter
quelques jours, puisqu' elle ne m' étoit
bonne à rien ; et qu' elle reviendrait après

p446

avoir fait ses affaires. Je ne fus pas la dupe
de ce prétexte, et j' augurai qu' il se passoit
des choses qu' on ne vouloit pas que je
sçûsse.

L' agitation de toutes ces choses, ou la
qualité de ma maladie, me rendit la fièvre,
et l' accès fut si violent, qu' on me crut à
la veille de périr. Ma tante qui l' aprit se
moqua des ordres donnés contre elle, et
voulut absolument me voir. Comme on
n' espéroit plus rien de mon état, on ne
s' obstina point à la refuser. Elle s' écria des
qu' elle fut dans ma chambre, qu' elle étoit
à moi, et qu' elle vouloit absolument me
traiter à sa mode ; qu' autrement elle publieroit
par-tout qu' on m' avoit tuée, pour avoir
le cruel plaisir de la faire enrager.

Cette heureuse colère fut cause de mon
salut : elle me gouverna tout différemment
qu' on n' avoit fait jusqu' alors ; me fit
boire du vin, me soulagea par degré,
quand j' avois trop chaud ; et enfin prit
tant de soin de moi, que quatre jours
après, la petite vérole, qui commençoit
à rentrer lorsque cette chère tante étoit
arrivée, repoussa avec plus de force que l' on
n' osoit l' espérer.

Dès que ma chère Barbe se fut aperçue
de ce changement elle publia que j' étois
sauvée, et qu' elle répondoit de ma vie
pouvû qu' on ne voulut plus me chagriner

p447

comme on avoit fait jusqu' alors.
Ces paroles qui furent raportées au vieux marquis, qui étoit convalescent, et qui avoit ses raisons, comme on le verra bien-tôt, pour envoyer à tous les instans sçavoir de mes nouvelles : ces paroles, dis-je, hâtèrent l' aveu d' une résolution à laquelle je ne devois pas assurément m' attendre : il envoya Dubois dire à ma tante qu' elle m' assurât qu' il ne me contrarieroit point ; et que dès que je serois guérie, il me donneroit de si bonnes nouvelles, que je lui pardonnerois tous les chagrins qu' il m' avoit causés. Ce rapport que Barbe me fit, en prenant pour témoins tous les saints du paradis, de la vérité de ce qu' elle me disoit, me causa un tel soulagement, que les jours suivans je me trouvai absolument mieux.

Barbe s' étoit donné un tel crédit dans mon appartement, et il y avoit de si bons ordres pour qu' elle y fut obéïe, que je n' étois plus obsédée de gens qui m' inquiétassent. J' avois deux grandes prières à lui faire, que je n' avois pas osé hasarder jusques-là, parce que dès que je voulois parler elle prenoit un ton de maîtresse, et m' imposoit silence, en me disant cruellement, que j' étois une femme morte si je ne voulois pas me laisser conduire ; j' avois un si grand effroi de cette menace, que

p448

je me taisois sur le champ ; et il n' y avoit pas une petite fille bien élevée qui fût plus soûmise à sa mere, tant la crainte est un excellent moyen pour se faire obéïr.

J' étois au treizième jour de ma maladie, que la défense n' étoit pas encore levée, lorsqu' enfin il me fut permis de jaser un peu : je respirai. Ah ! Ma chère bonne, je vous dois la vie, m' écriai-je en la tirant à moi, et en me jettant à son col ; je ne l' oublierai jamais. Ne parlons pas de cela, reprit cette bonne fille, je n' ai fait que mon devoir, et je n' en dois point être louée ; songez seulement à vous rétablir entièrement, afin que nous retournions dans notre cher hameau. C' est-là ce qui s' apelle un paradis, continua-t' elle en mettant ses bras sur ses côtes ; et je l' estime au-dessus de tous

ces magnifiques apartemens, et de votre Paris, où l' on ne respire que le poison et les malheurs : allez ne m' en parlez plus, ajoûta-t' elle, il vaut cent fois mieux être pauvre, que de vivre richement à ce prix.

Ma tante, qui étoit toûjours hors d' elle lorsqu' elle songeoit à son hameau, me tint plusieurs discours semblables ; je lui laissai jeter son feu, après quoi je lui dis : ah, ça, ma chère bonne, rendez-moi un service qui achevera ma guérison : je crains

p449

bien, me dit-elle, qu' il ne la retarde : je parie que vous m' allez questionner sur monsieur, le jeune, s' entend, car pour le vieux, je ne suis pas assez simple de croire que vous vous en inquiétiez. Vous l' avez deviné, repris-je en la caressant ; où est-il ? Hé bien, que fait-il ? Puisque vous le voulez sçavoir, continua Barbe en baissant les yeux (preuve qu' elle ne me disoit pas vrai) il est à la campagne, et il sera ici dans peu. Ah ! Ma bonne, poursuivis-je, que vous ai-je fait pour m' en imposer ? Je vois bien que vous ne m' aimez plus ; et en disant ces mots je me retournai de l' autre côté, et je feignis de me chagriner. Ah ! Ne voilà-t' il pas, s' écria-t' elle, un rien la déconcerte ; si je ne lui dis pas ce qu' elle me demande, elle va pleurer, et si je lui dis, elle pleurera encore : comment faire ? On est bien embarrassé avec de certains esprits.

Il n' en falloit pas tant pour me faire penser à mille choses cruelles : hé bien, ajoûtai-je, puisque vous ne voulez pas me satisfaire, je m' en vais me lever, et j' irai moi-même... Dieu vous en préserve, ma chère enfant, interrompit ma tante en se levant avec précipitation ; vous seriez bien-tôt morte. Ah ! Bien, tranquillisez-vous, je vous avoüerai tout, pourvû que vous m' assuriez que vous mettrez les

p450

choses entre les mains de Dieu, et que vous ne vous chagrineriez point. Je lui promis tout ce qu' elle voulut : mais juste ciel !

Qu' a pris-je ?

Cet aimable amant que j' adorois, après mon évanouissement s' étoit trouvé mal, la contrainte affreuse qu' il s' étoit fait pour donner à son pere des preuves de la tendresse la plus filiale, lui avoit corrompu le sang et causé une fièvre chaude ; il ne parloit ni ne révoit que de moi : dans ses transports on avoit été obligé de le lier, parce que dans un de ses accès, il avoit forcé les personnes qui le gardoient, et couru dans mon appartement pour me voir. L' air de la petite vérole, qu' il n' avoit jamais eue, fit son effet ordinaire ; il la gagna, et il fut pendant plus de huit jours entre la vie et la mort.

Cette relation me saisit ; je n' osai cependant en rien faire paroître, afin de sçavoir positivement l' état de ce cher amant.

Ma tante m' assûra que depuis deux jours que monsieur son pere lui avoit fait parler, il alloit beaucoup mieux ; mais qu' on assuroit qu' il seroit absolument gâté de la petite vérole, et qu' il en sortiroit aussi laid qu' il avoit été beau avant qu' il en fut attaqué.

Eh ! Qu' importe, m' écriai-je, qu' il ne soit plus aimable, pourvû qu' il vive ! Ah !

p451

Ciel, que je suis malheureuse de ne pas être en état de lui rendre des soins ! Oüi, cher amant, je ne quitterois pas votre chevet, et vous jugeriez par la vivacité avec laquelle je vous... Barbe m' interrompit impérieusement, en me faisant entendre que je n' avois que trop parlé, et qu' il étoit tems de me tranquiliser, si je voulois sortir promptement d' affaire : je voulus repliquer, mais elle me dit si résolument qu' elle ne me donneroit plus aucunes nouvelles du marquis, si je ne me rendois pas à la raison, que cette menace fit son effet : je me tus, mais je n' en pensois pas moins.

La seconde prière que je voulois faire à ma tante, et dont le sujet me donnoit des agitations extraordinaires, étoit la

possession de mon miroir, afin de connoître
par mes propres yeux en quel état j' étois,
et si la petite vérole m' avoit ménagée : je me
troubois quand il me tomboit dans l' esprit qu' il
étoit impossible que j' eusse perdu ma beauté ; je
dois cependant assurer que ce n' étoit point
tout-à-fait un principe de vanité qui me faisoit
naître cette inquiétude ; quoique je fusse
assez complaisante pour mon visage, je
ne portois pas cette manie jusqu' à l' excès ;
mais dans l' occasion presente, c' étoit tout
autre chose. Que deviendrai-je, grand

p452

dieu ! Me disois-je, si je suis devenuë
laide ? Mon amant voudra-t' il me reconnoître ?
N' est-ce pas cette beauté fatale qui alluma
le flambeau de son amour ? Ne s' éteindra-t' il
pas dès que cet éclat ne subsistera plus ? Cette
idée cruelle me faisoit frémir ; j' avois beau
me rassurer sur les sentimens que je lui
connoissois, et sur sa probité, il me
restoît toûjours un doute cruel, et
ce soupçon ne contribuoit pas peu à retarder
ma convalescence.

J' appris le lendemain une nouvelle à laquelle
je fus sensible. Saint-Fal étoit arrivé,
et avoit témoigné une tristesse affreuse à la
connoissance de tous les maux que j' avois
essuyé, et de l' état où j' étois encore
réduite : il me fit dire que dès que je pourrois le
voir sans m' incommoder, il viendroit lui-même
me marquer l' inquiétude où il étoit de ma
situation.

Il venoit dix fois par jour à ma porte,
s' informer des nouvelles de ma santé : ma
tante ajoûta à ce raport, qu' il ne quittoit
pas son cousin, et que le pauvre garçon
avoit assez à faire de soigner à la fois deux
malades : ces deux malades, étoient son
cousin et moi ; pour le pere, il se portoit
à merveille, comme nous l' aprîmes bien-tôt.
Je me fis une fête de revoir cet aimable ami : j' avois
un dessein que je voulois

p453

exécuter, et qui me roulois depuis quelques

jours dans l' esprit. Je connoissois la probité de Saint-Fal, et je pouvois le lui confier, sans crainte qu' il me manquât de discrétion. Ce projet étoit assez ridicule, mais il satisfaisoit ma délicatesse ; j' ai toujours été de l' opinion, qu' on peut se livrer à un goût, lorsqu' il n' est point criminel, quand même il seroit bizarre, et qu' importe, pourvû qu' il nous flâte, et qu' il nous donne du plaisir ?

Avant que de faire l' épreuve que je minutois, je voulus être convaincuë par moi-même de l' effet qu' avoit fait la petite vérole sur mon visage ; pour cet effet, je profitai d' un moment de bonne humeur de ma chère tante, qui, à dire vrai, étoit excusable de n' être pas égale, après les fatigues dont elle étoit accablée : je lui proposai, en ne pouvant m' empêcher de rougir, de m' apporter mon miroir de toilette : eh ! Pourquoi faire ? S' écria-t' elle : ne voudriez-vous pas par hazard vous changer ? En vérité je crois que vous n' y pensez pas. Mon dieu, non, repris-je, ma bonne ; je sçai trop combien je risquerois ; je serois seulement curieuse... ah ! Ne vous voilà pas mal, interrompit-elle ; n' avez-vous pas peur que vous ne soyez devenuë laide, comme monsieur le marquis ? Là, là, si ce n' est que cette

p454

inquiétude qui vous tourmente, rassurez-vous : je parie que vous ne serez pas marquée, grace à mon lard, dont je vous ai plus fait d' emplâtres, qu' on n' en a jamais mis à Monsieur Gripart, lorsqu' il fut pris voulant en compter à ma nièce Jeanneton.

Je laissai dire ma bonne tante tant qu' elle voulut ; après quoi, je réitérai ma prière ; et, moitié gré et moitié en grondant, elle me l' accorda.

Quoique je dût m' attendre à l' effet des boutons, dont je sentoie bien que j' étois couverte, je fus si fort effrayée de me trouver la peau si raboteuse, après l' avoir euë si unie, que je jettai un cri d' effroi, et lâchai mon miroir. Ne l' avois-je pas bien dit, s' écria Barbe en ramassant les morceaux cassés, que vous feriez quelque miracle ? Vous voilà bien avancée avec votre curiosité. Mon dieu, ma chère bonne, interrompis-je impatientement, ne regrettez point tant ce malheur ; je

m' en consolerois aisément, si je ne m' étois pas trouvée aussi effroyable. Merci de ma vie, reprit ma tante ; si vous êtes folle (sauf le respect que je vous dois) ce n' est pas ma faute : qui vous dit que vous êtes vilaine, je vous jure qu' après votre maladie vous serez plus belle que vous n' avez jamais été.
J' étois si fort persuadée du contraire de

p455

ce que cette fille me disoit, que je me mis à pleurer amèrement. Fort bien ou fort mal, comme il plaira à notre saint patron, s' écria Barbe ; voilà ce qui s' apelle être raisonnable et mériter les graces du seigneur ! Allez vous ne méritez pas qu' on s' interesse à vous ; et puisque vous avez si peu de confiance en moi, je sçai bien ce que je ferai ; je m' en irai dans mon hameau, et Dieu sur tout. C' étoit la menace ordinaire de Barbe, et jamais elle n' y manquoit.

Pour faire ma paix, je promis que je ne pleurerois plus, mais à condition que je me regarderois encore. Ma tante m' apporta un autre miroir : soit préjugé, soit ce qu' elle m' avoit dit, je ne me trouvai pas si affreuse cette seconde fois ; pour mieux m' en convaincre, j' enlevai avec le bout du doigt un bouton desséché, et je vis avec une joye intérieure, que la peau de dessous en étoit unie ; cette petite épreuve me rassura, et après l' avoir faite, je me trouvai beaucoup plus tranquille. Il ne faut qu' un rien pour nous émouvoir, et un rien nous apaise. Nous sommes enfans à tous les âges ; ce sont toûjours des bagatelles qui nous amusent, elles ne changent que de forme, et conservent la propriété.
Je reçus dès le lendemain des preuves

p456

si positives de la santé du marquis, que je ne doutai plus de la vérité des rapports qu' on me faisoit à ce sujet. Il m' écrivit. Qu' on juge de ma joye ; sa lettre n' étoit composée

que de quatre lignes, et elles firent plus
qu' un mois de remédes et de tranquillité,
les voici :

billet.

*l' on m' assure que vous êtes convalescente,
cela suffisoit pour me guérir ; si vous
m' aimez avec autant de vivacité que je vous
aime, vous imiterez au plutôt mon exemple. Si je
n' étois pas engagé d' honneur à me taire, je
vous dirois que j' ai des raisons pressantes pour
souhaiter avec ardeur que vous soyez sur pied.
devinez-les. Mon pere s' est réservé le droit de
vous les apprendre. Adieu, ma chère enfant,
finissez une bonne fois mes inquiétudes.*

ce puissant reméde me fit un tel effet,
que mon coeur, dilaté par la joye, reprit
une force qui se communiqua à tout mon
corps. Je me trouvai si bien deux jours
après, que j' eus la force de répondre à
cette lettre. Ce fut Saint-Fal qu' il m' étoit
enfin permis de voir, et à qui je communiquai
mon dessein, qui en fut le porteur. Je
l' avois engagé à m' être fidèle, et il ne me
trompa pas.

p457

Billet.

*si le desir de vous revoir, mon cher
marquis, peut avancer ma guérison, je
dois être en état dès aujourd' hui de vous
apprendre de bouche, que vous êtes mon bien
le plus doux. Mais hélas ! Quelqu' envie que
j' aye de vous revoir, je tremble que vous ne
me revoiyiez. Je ne suis plus la même ; ces
foibles charmes sont évanouïs, je m' en
suis convaincuë par mes yeux, je n' y étois
attachée que parce qu' ils vous attachoient ;
qu' en dois-je croire ? Me les ferez-vous
regretter ?*

j' attendis avec une impatience extrême
Saint-Fal, il me parut d' une longueur
insupportable, et jamais de ma vie je n' eus une
telle impatience. Ah ! Me disois-je, la
seule idée de me trouver laide a peut-être
fait l' effet que je ne faisois que suposer.
étrange aveuglement ! Se peut-il qu' on
n' aime que des dehors que le caractere
rend souvent méprisables ? Et que sur le
coup d' oeil, qui ne se trouve pas toujours
favorable, on ne daigne pas examiner, si
le fond ne supplée pas à ces aparences

équivoques ? Seroit-il possible, disois-je, qu' un homme à qui j' ai donné mon coeur, que j' ai tant estimé, fût si peu estimable, et

p458

que son amour dépendît d' un peu plus, ou d' un peu moins de beauté ? Sa réponse finit mes inquiétudes et décida.

Saint-Fal me rapporta sa réponse, riant de tout son coeur. Ah ! Me dit-il, vous venez d' occasionner la plus comique scène du monde. Attendez, m' écriai-je, à me la conter que je me sois satisfaite. La sérénité parut sur mon visage à la lecture des premières lignes ; il me faisoit de tendres reproches de mes doutes au sujet de son amour, et du peu de fond que je faisois sur sa façon de penser. Croyez-vous, me disoit-il, que votre beauté a fait naître en mon coeur les sentimens de respect et d' estime que j' ai conçu dès les premiers momens que j' ai été convaincu de votre admirable caractère, et de toutes les qualités qui l' embellissent ? Voilà la beauté, Jeannette, que j' aime, celle dont je fais cas, et qui ne change jamais.

La fin de la lettre étoit bouffonne ; il me battoit avec les armes dont je l' avois attaqué, et me disoit, que c' étoit à moi à faire de nouvelles provisions de sentimens, et me renvoyoit à Saint-Fal pour m' en expliquer la cause. Cette lettre acheva de me rendre folle de ce cher amant ; j' en fus si charmée que je la baisai du plus profond de mon coeur.

Saint-Fal acheva ce qu' il avoit commencé :

p459

sçavez-vous bien, me dit-il, que la fin de votre billet a donné une inquiétude et un soin au marquis, auquel il n' avoit pas encore pensé, et qui ne lui seroit peut-être jamais venu dans l' esprit. Après s' être rongé selon sa coutume, les doigts, il a demandé un miroir, et après s' être beaucoup examiné, il s' est écrié : vraiment il me sieroit bien de faire le difficile ! Et puis : ah que je

suis laid ! Saint-Fal, comment diable oserai-je jamais paroître aux yeux de Jeannette ! J' ai beaucoup ri de cette exclamation, et nous avons tenu là-dessus une conférence qui mériterait de voir le jour. Je voulus qu' il me rendît compte de tout. Saint-Fal, qui vit que cela m' amuseroit, eut cette complaisance. L' on ne s' ennuye jamais de parler de ce qu' on aime, et il étoit plus qu' heure de me reposer, que je n' y faisais pas encore attention. Ma bonne tante, qui n' entendoit aucune raillerie sur ce chapitre, prit le grand ton ; elle avoit raison, nous obéîmes, et nous nous séparâmes sans murmure.

Je fus encore huit jours au lit, mais je ne m' y ennuyai pas un moment. L' aimable Saint-Fal m' apportoit des nouvelles du marquis trois fois par jour, et lui en donnoit autant des miennes. Celles qui me venoient du pere, qui envoyoit aussi souvent un valet de chambre apprendre comment

p460

alloit ma santé, me faisoit dire de tems en tems, que je me pressasse de me guérir, et qu' il me feroit un present dont je le remercirois de tout mon coeur. Je n' osois pas trop deviner la qualité de ce present ; je craignois trop de me tromper, et d' augmenter par-là mes regrets en cas que je me fusse trop flattée.

Je ne sçai si l' esprit pressent ce qui doit nous arriver, mais je me trouvois d' une serenité que je n' avois encore goûtée de ma vie ; aucun moment d' inquiétude ne me troubloit alors ; et s' il s' élevoit quelque nuage, cent rayons d' un espoir qui me sembloit fondé les dissipoient aussi-tôt. Cette paix intérieure étoit le préliminaire de la félicité qui n' étoit pas éloignée. Le marquis me manda par Dubois, le neuvième jour des huit dont je viens de parler, que son pere l' étoit venu voir, et qu' il se portoit aussi-bien qu' il pouvoit le desirer ; il m' avouoit que cette vûë l' avoit comblé de satisfaction et avoit renouvelé dans son coeur les mouvemens de reconnoissance qu' il me devoit, ne pouvant pas douter qu' après Dieu, je ne fusse la cause de la guérison de son pere.

Il ajoûtoit que quoi qu' on ne lui eût parlé
de rien à ce sujet, il ne doutoit pas que
l' on ne pensât les mêmes choses ; et que
malgré le refus qu' on lui avoit fait de me

p461

voir jusqu' à ce qu' on en eût ordonné autrement,
cela ne lui donnoit aucune inquiétude par la
maniere dont cet ordre avoit été prononcé. Dubois
me rassura aussi sur l' inquiétude que ce discours
m' avoit causé. Monsieur notre vieux maître,
me dit-il, est entier dans ses volontés, et
j' augure bien de ce qu' il va à la campagne ;
il a sans doute ses raisons, et je parie
qu' avant qu' il soit deux fois vingt-quatre
heures nous entendrons parler de lui. Voilà
comme il est, il fait des misteres jusqu' à
la fin : mais aussi faut-il lui rendre
cette justice qu' il n' a jamais perseveré dans le
mal, et qu' il est très-constant dans le bien.
Je demandai à Dubois, s' il croyoit
qu' il me viendroit voir avant que de partir :
non, me dit-il, jamais homme n' a tant
craint les malades que lui. Il faut que sa
tendresse pour monsieur son fils soit
renouvelée à l' excès pour qu' il ait pris sur lui
de faire cette démarche : encore si vous
sçaviez combien de précaution il a pris en y
entrant, et comme il s' est tenu éloigné ;
vous conviendriez que sa manie est portée
à l' excès.
Dubois ajoûta qu' il emmenoit son neveu
à la campagne ; qu' il imaginoit que ce
voyage n' étoit pas trop de son goût, mais
qu' il n' en feroit rien paroître : en effet,
Saint-Fal a un caractere comme je n' en

p462

ai jamais connu à personne ; et celle qui
sera assez heureuse pour lui plaire et
devenir sa femme, pourra se flatter d' avoir
le phoenix de tous les hommes.
Nous nous entretenions Dubois et moi
de ces choses, lorsque j' entendis du bruit à
la porte : voyez qui c' est, dis-je à ma
tante ! Ah ! Ah ! Dit Dubois, en la voyant
ouvrir toute grande par un valet de chambre

du vieux marquis, vous verrez que c' est
lui qui vient vous faire ses adieux ; ma
foi, il faut qu' il vous aime bien pour
cela : en effet, un moment après il parut à
quatre pas de la porte ouverte toute grande,
et me dit, je viens sçavoir comment vous vous
portez, et vous dire adieu. J' avançai la tête,
et je lui marquai la joye que j' avois de le revoir
sur pied : je me réserve, continua-t' il, à vous
dire bien des choses à ce sujet, lorsque nous nous
rassemblerons : l' on m' ordonne la campagne,
je pars : nous nous reverrons ; en
attendant, je vais vous envoyer une bonne
amie, qui vous tiendra compagnie, et
que vous reverrez avec plaisir : adieu,
belle Jeannette, ménagez-vous bien ;
souvenez-vous que c' est moi qui vous en
prie ; nous nous reverrons avant qu' il soit
peu : après ces mots, il fit un signe
obligeant, et se retira.
Saint-Fal entra un moment après : eh

p463

bien ! Dit-il, belle Jeannette, vous venez
de voir le pere, c' est un grand sacrifice
qu' il vous fait. Je suis comblée, m' écriai-je ;
mais ne me direz-vous pas quelle est
l' amie qu' il doit m' envoyer, et que je serai
bien aise de revoir ? C' est un mystere,
reprit le comte ; il n' a jamais voulu m' en
faire part : mon oncle passe sa vie à
surprendre son monde : c' est sans doute de
sainte-Agnès dont il veut parler : cela
ne se peut pas, dit Saint-Fal, car elle est
partie, et je l' ai vûë aussi bien que son
mari, à mon retour, qui venoit s' informer
de vos nouvelles. Comment ! M' écriai-je,
elle m' a donné de ces marques d' amitié,
et je n' en ai rien sçû ? Ma tante qui entra,
m' assûra qu' elle avoit envoyé tous les jours
régulièrement aprendre comment je me
portois ; mais que j' étois encore si mal dans
ce tems, qu' on n' avoit pas cru m' en devoir
parler.

Je revins à cette amie que l' on m' annonçoit,
et il ne me revint jamais dans l' esprit
qu' elle elle pouvoit être. Les adieux
de Saint-Fal, et la généreuse résolution
qu' il prit, me dit-il, de faire succéder
l' amitié à l' amour, m' attendrit, et me
divertit de toutes autres idées : je lui

promis en échange un si parfait retour, et une si grande confiance, qu' il auroit lieu d' être content de moi ; et je lui ai tenu parole.

p464

à peine avois-je dîné, qu' on me dit qu' une dame étoit à la porte, qui me faisoit demander si elle pouvoit me voir sans m' incommoder ; je me doutai que c' étoit l' amie dont j' étois si inquiète : et je répondis avec impatience, que je n' aspirais qu' au plaisir de la voir. Hélas ! Je n' ai dit si vrai de ma vie : c' étoit Madame De G. Je fis un cri de joye en la reconnoissant, et je lui tendis les bras ; elle vint s' y jeter. Nous fûmes, l' une et l' autre, si pénétrées du plaisir de nous retrouver après une si longue absence, qu' il se passa un tems considerable sans que nous pussions proférer une parole. Je rompis avec transport le silence : c' est donc vous, madame ? M' écriai-je. Ah ! Je n' ai plus rien à redouter de la mauvaise fortune, puisque je vous ai retrouvée ; et malgré les traverses perpetuelles que j' ai essayées depuis le jour cruel qui me sépara de vous, jamais vous n' êtes sortie de ma mémoire. Le gage que vous m' avez laissé de vos bontés, ce cher portrait que j' ai baisé mille fois depuis, est un témoin tacite... la pauvre enfant ! Interrompit Madame De G elle est toujours la même, je suis flatée de son bon coeur : elle me dit à cette occasion ce qu' on peut exprimer de plus tendre. Deux heures se passèrent dans ces témoignages

p465

récioproques. Quelqu' envie que j' eusse de sçavoir par quel miracle je la devois au vieux marquis, je crus par politesse devoir, avant tout, m' informer des nouvelles de Monsieur De G elle me dit qu' il étoit à sa terre, et qu' elle se faisoit un plaisir extrême de m' y revoir. Est-il possible, m' écriai-je, que je serai assez heureuse pour vivre chez ma chère

maman ! Oüi, ma chère fille, me dit Madame De G et c' est pour cela que je viens ici : je crains bien cependant que ce ne soit pas pour long-tems. Ce discours vous étonne ? Il doit au contraire vous faire bien du plaisir ; mais ne m' en demandez pas davantage, j' ai donné ma parole de me taire, et je suis trop exacte pour y manquer.

Tant de précautions de toutes parts, pour me dérober un secret qui devoit me regarder assurément, ne laissa pas que de me donner des inquiétudes, et je ne pus m' empêcher d' en faire part à ma bonne amie : rassurez-vous, me dit-elle ; il y a apparence que l' on ne s' adresseroit pas à moi pour vous causer de nouveaux chagrins ; l' on sçait trop à quel point je vous aime. Mais, madame, vous ignorez, sans doute, que l' état où vous me voyez n' est qu' une suite de ceux qu' on m' a causé : je sçais tout, continua ma bonne

p466

amie ; il n' a pas tenu au vieux marquis, à ce que vous croyez, que vous ne soyez sa femme ; votre douleur a été au-devant d' un malheur qui n' étoit qu' imaginaire... mais en voilà assez, continua-t-elle en s' imposant silence ; et si vous m' aimez, vous ne me mettrez pas dans le cas de vous en dire davantage : je connois ma foiblesse pour vous, je m' en défie ; et je ne vous pardonnerois de ma vie, si vous me donniez lieu de m' en repentir.

Je sentis fort bien que je ne devois pas en espérer davantage, quelque pressée que je fusse par ma curiosité ; je me retins : je demandai mille excuses à Madame De G de mes instances imprudentes ; je l' assurai qu' elle n' auroit plus lieu de s' en plaindre : elle m' embrassa, et me dit que c' étoit avec chagrin si elle en agissoit avec cette retenue ; que sa confiance étoit extrême en moi, et qu' elle m' en donneroit des preuves dans l' occasion. Cette chère amie me tint une fidèle compagnie jusqu' à ce que je fusse entièrement rétablie : le tems fut court, et pendant cet intervalle, je recevois tous les

jours des nouvelles de mon amant et de ce qui lui appartenait ; mon cœur étoit tranquille, et ma santé étoit parfaite ; à

p467

une rougeur près ; il ne paroissoit pas que j'eusse eu la petite vérole ; et je me faisois un plaisir délicat de surprendre par-là le marquis, qui sur ce que je lui avois écrit, et sur les témoignages de Saint-Fal, me croyoit devenuë laide. L'on a beau dire du caractère, il peut beaucoup, mais un peu de beauté détermine aussi. Hélas ! Je ne chérissois la mienne que pour mon amant ; et je n'en ai jamais aimé l'usage, qu'à cause de la tendresse que j'avois pour lui.

Madame De G me voyant en état de prendre l'air, me demanda si j'étois disposée à la suivre à sa terre : ma réponse fut un tendre embrassement : je me sentois un je ne sçai quoi qui me disoit en moi-même que ce voyage me devoit être heureux.

La veille du jour que je devois partir, je priai Madame De G de trouver bon que j'allasse faire mes dévotions, afin de remercier Dieu de la vie qu'il m'avoit renduë : j'aime à vous voir ces sentimens chrétiens, me dit-elle, et je veux partager avec vous la bonté de votre action ; je vous y accompagnerai : quelque mérite qu'on ait par soi-même, il devient inutile lorsqu'on ne remplit pas les devoirs de la religion. L'usage des sacremens est un puissant préservatif contre nos foiblesses,

p468

et nous défend des périls que nous courons à tous momens. Votre piété, Jeannette, m'édifie ; persévérez, le ciel vous amènera à bon port ; il n'a jamais abandonné ceux qui le craignent et qui mettent leur confiance en lui.

Qui auroit cru qu'un jour qui devoit être sanctifié par une action aussi pure, et que j'avois consacré à un saint repos, fut

pour moi un jour d' inquiétudes et de
peines ? Cela fut cependant ; et sans Madame
De G que je fus assez heureuse d' avoir
près de moi, j' aurois assurément couché
en prison : voilà qui paroît bien surprenant,
on en va juger.

Je m' étois recueillie en moi-même après
avoir communiqué, lorsque je me sentis tirer
par l' écharpe : je tournai la tête, assez
surprise de cette liberté, je reconnus avec
effroi le valet à la moustache de ce Monsieur
Des Roches, qui se disoit mon mari,
et qui m' avoit déjà tant fait enrager. *ah !
pour le coup fous l' êtes prise, s' écria-t-il,
fous serez bien hapille si fous l' échape à
montsir : l' estre ici lui scafre que fous
l' estes aussi, le recor font marchir.
ah ! Ah ! L' estre pone m' en rechoüir l' apprendre
à fous à fifre.*

qu' on juge de mon étonnement, ou pour mieux
dire, de mon mbarras ; par un malheur
extrême, je n' avois personne

p469

à côté de moi ; Madame De G étoit
au bout de l' église, et je l' avois quittée
pour venir à l' autel ; je pris cependant
mon parti : je jugeai bien qu' on ne m' insulteroit
pas dans un lieu si saint, et cette idée
me fit fendre assez hardiment la presse,
qui étoit grande ce jour-là, et je joignis
enfin Madame De G. Qu' avez-vous, me
dit-elle en l' aprochant ? Vous avez
l' air bien émuë ; vous trouvez-vous
mal ? Je lui apais l' aventure qui m' arrivoit,
et je lui montrai le valet à la moustache qui
m' avoit suivie, et qui étoit derrière moi : elle
fut au fait dans le moment ; je lui avois
détaillé cette histoire ; mais au lieu
de me consoler, elle se mit à sourire : rassurez-vous,
me dit-elle, il n' y a pas à cela l' ombre du
bon sens ; et si votre prétendu mari étoit
assez hardi pour vouloir vous faire de la peine,
tout aveugle qu' il est, on lui feroit voir clair ; ce
discours me tranquillisa, et je continuai
mes prières.

Lorsque l' office fut fini, Madame De
G se leva, et me dit de la suivre. En
passant, je vis dans le fond de l' église
une grande rhumeur ; l' on se parloit à
l' oreille, et il y avoit aparence qu' il étoit

arrivé quelque chose. Madame De G
dit à un de nos gens de s' informer de ce
qui occasionnoit ce tumulte ; il revint un

p470

moment après, et il dit qu' à quatre pas
de la porte il y avoit des archers, et que
c' étoit sans doute quelqu' un qu' on vouloit
arrêter. Vous voyez, dis-je à l' oreille de
ma bonne amie, que c' est moi que cela regarde : hé,
ne craignez rien, dit Madame De G ne suis-je
pas ici ? Cela me rassura encore, et j' arrivai à
la porte. Mais, quelle fut ma surprise, d' y
trouver l' aveugle, le petit garçon, et un
monsieur qui tenoit une femme par la
main ; et qui disputoit avec mon prétendu mari.
Celui-là est admirable, disoit cet homme,
que malgré l' accident qui vous prive de la
vûë, et l' aveu de madame (il parloit de celle
qu' il tenoit) vous vouliez vous obstiner à
dire que ce n' est point votre femme, parce que
votre fils, qui ne l' a jamais vûë, vous dit que ce
n' est pas elle. Le valet à la moustache qui
ne m' avoit pas quittée, et qui entendit
ce discours, vint se mêler à la conversation : *mon
maître l' afoir raison (s' écria-t-il
à haute voix) ne l' estre pas son femme,
l' estre celle-là* . Il me montra alors,
ce qui fit tourner les yeux à tout le monde
sur moi. Madame De G qui vit combien
je souffrois, dit à nos gens de nous
faire faire place, et ordonna qu' on fît
avancer le carosse. L' inconnu lui fit signe

p471

qu' elle avoit raison, et assura tous ceux
qui l' environnoient, que les choses
étoient comme il les disoit, et que c' étoit
une manie que d' en douter. L' aveugle,
entêté comme une mulle, dit qu' il ne
se trompoit pas, et décida à faire arrêter
les deux femmes qui occasionnoient la
contestation, disant qu' il avoit obtenu un
decret par corps, et qu' il vouloit qu' il
servît : tout le monde se mit à rire de ce
beau prononcé ; mais celui qui étoit chargé
de l' ordre, lui signifia qu' il n' avoit qu' à

se décider, et bien choisir, parce qu' il n' étoit pas d' humeur à se faire des affaires pour lui ; ce furent les dernières paroles que nous entendîmes. Nous étions dans notre carosse ; il avoit si bonne mine, et sentoit si bien le grand, que nonobstant les cris de l' officier, et les ordres qu' il donna de l' environner, l' on ne fut pas assez hardi pour lui obéir.

Madame De G qui rioit comme une folle de mes frayeurs, et qui trouvoit l' aventure on ne peut pas plus singulière, ordonna à un laquais de rester, afin qu' il nous aprît à son retour la fin de cette aventure. Il nous rapporta que le valet à la moustache nous avoit suivi par l' ordre de son maître, dans l' entêtement où il étoit que j' étois véritablement sa femme ; mais qu' il avoit eu une si grande frayeur

p472

de la livrée de monsieur le marquis, qui s' étoit mis à ses trousses, qu' il s' étoit sauvé à toutes jambes ; que pour ce qui regardoit mon prétendu mari, il étoit enfin revenu de sa manie, parce que sa femme avoit demandé à lui parler en particulier, et lui avoit dit sans doute des choses si positives, qu' il étoit convenu avec son ami qu' il s' étoit trompé ; qu' on avoit renvoyé les archers, comme inutiles, parce que sa femme avoit déclaré, que bien loin de fuir son mari, elle l' avoit fait chercher par-tout, dès qu' elle eut appris qu' il n' étoit pas mort, comme le bruit en avoit couru. Son dire parut d' autant moins suspect, qu' elle avoit vécu jusques-là avec une parente de son mari, ce qui fut confirmé un moment après par l' arrivée de cette femme, qu' on avoit envoyé chercher sur le champ, et qui fut reconnue par le mari, ce qui finit la discussion. Le lendemain nous partîmes pour la terre de Madame De G nous y arrivâmes le même jour. Monsieur De G qui étoit prévenu de mon voyage, me reçut avec une considération et une bonté infinies ; je le trouvai beaucoup plus vieilli que sa femme : il me dit que je ne souperois pas seule, et que j' aurois bonne compagnie. J' entendis à peu près ce qu' il

vouloit dire. Je lui fis toutes les amitez possibles ; mais il faut remarquer qu' il fut aussi mistérieux que ma bonne maman de G et qu' il ne prononça en aucune façon le nom du marquis de L V.

Je demandai après les premiers complimens des nouvelles de Christine, cette fille que j' aimois tant, dont j' ai parlé ailleurs ; elle étoit presente, et je ne l' avois pas reconnuë ; elle vint se jeter à mon col et parut sensible à mon souvenir. L' on m' avoit conduit dans l' appartement qui m' étoit destiné, où je changeois de robe, lorsque Madame G qui m' avoit laissée seule vint me demander si j' étois en état de recevoir la compagnie qui venoit d' arriver ? Ma réponse fut de me lever et d' aller au-devant du vieux marquis, qui entroit accompagné de Monsieur De G de son fils et de Saint-Fal. Le rouge me monta au visage : je ne m' attendois pas à une visite si régulière et si nombreuse. Le vieux marquis me fit compliment sur le bonheur que j' avois d' être sortie de ma maladie plus belle que je n' avois jamais été, à ce qu' il disoit ; pour mon amant, il n' en étoit pas de même, il étoit méconnoissable, il avoit reculé d' un pas en me voyant, avoit parlé à l' oreille de Saint-Fal, et fait un signe du

doigt : comme pour dire : c' est donc ainsi que vous m' attrapez ?

Je rendis au vieux marquis compliment pour compliment et le félicitai sur son bon visage. La conversation roula un instant sur nos maladies passées. Le vieux marquis badina son fils sur la manière dont il en avoit été traité. Cet article m' interessa, je ne pus m' empêcher de prendre à ce sujet son parti et de dire, que je le trouvois toûjours de même : chose à laquelle il ne répondit que d' une inclination.

Son pere reprit à cela, que les yeux prévenus voyoient toûjours favorablement, et qu' il ne s' en étonnoit pas.

Le silence succéda après cela, parce que le vieux marquis se tut, et parut recueill

en lui-même. Je tremblois et je ne sçavois qu' augurer de ce silence ; mais il fut bien-tôt rompu : le pere de mon amant demanda à Monsieur De G s' il avoit donné ses ordres pour que personne ne survînt ; à quoi lui ayant été répondu que oui : il s' écria : voilà qui est bien. Il jetta ensuite les yeux sur moi et me parla en ces termes :
il est tems, ma chère Jeannette, de finir vos peines et de couronner votre vertu, vous méritez assurément une fortune encore plus élevée que celle dont vous êtes à la veille de jouïr ; il y a long-tems

p475

que je le sçai et que je vous chéris ; mais avec toutes vos qualitez, je ne me serois jamais décidé en votre faveur par des raisons de convenances, et qui me regardent personnellement, sans les preuves que vous m' avez données de l' élévation de vos sentimens. Ces preuves ont été jusqu' ici un mistère, et je veux vous l' expliquer avant tout. Je connoissois la tendresse que vous aviez pour mon fils, de même que je sçavois la grandeur de sa passion pour vous. Je sacrifiois trop en me prêtant à vos goûts mutuels sans être assuré que vous en étiez dignes l' un et l' autre. Quelle a été mon intention pour y parvenir ? De vous mettre dans le cas l' un et l' autre de m' immoler ce goût, qui depuis sa naissance m' a causé tant de troubles et d' inquiétudes. Je voulois connoître par une expérience qui prit sa source dans le coeur de mon fils, s' il étoit digne que j' oubliasse mon rang et le public pour le satisfaire, et si j' en étois assez aimé pour me céder tout ce qu' il avoit de plus cher dans le monde ; si je reconnois dans mon fils, me dis-je en imaginant les moyens qui devoient me convaincre, qu' il m' aime assez pour renoncer à ce qu' il aime, il mérite que je consente à le rendre heureux. Ce que je vais vous dire, va vous surprendre,

p476

Jeannette, continua-t-il, quand vous vous rapellerez tous les pas que j' ai semblé faire pour vous plaire, et ces propositions faites de vous épouser : mais revenez, elles ne tendoient qu' à connoître le fond de votre caractère, et si une fortune presente étoit capable de tenter votre vanité. Les jeunes gens se préviennent tous les jours si aisément en faveur d' objets souvent adroits pour venir à leur fin, que je ne voulois pas que mon fils risquât de se repentir un jour de s' y être abandonné ; c' est ce qui a été cause que je vous ai fait veiller de si près, et que j' ai cherché avec ardeur tout ce qui pouvoit faciliter l' étude que je voulois faire du fond de votre coeur.

J' ai eu lieu de me louer de ce qui m' en a paru ; mais ce n' étoit pas assez du vôtre pour me déterminer, je voulois connoître celui de mon fils, et si Forçan n' étoit pas venu m' apprendre le lieu où vous vous étiez cachée, j' aurois commencé mon épreuve par l' obliger à vous trahir et à vous livrer entre mes mains. S' il avoit fléchi à ce desir j' étois satisfait ; je vous aurois épargné à l' un et à l' autre bien des risques que vous avez courus ; mais le ciel qui m' a puni de vouloir, à son imitation, approfondir les coeurs, après m' avoir montré le danger que couroit mon fils,

p477

a bien voulu me le rendre et lui conserver un bien sans lequel il ne pouvoit vivre et qu' il lui a sans doute destiné de tout tems. J' ai donc imaginé, pour venir à mes vûës, ma chère Jeannette, cette maladie qui vous a paruë à tous si vrai-semblable... comment ! Interrompit mon amant en baisant la main de son pere, cet état cruel où je vous ai vû, et dont toute la ville est imbuë, n' étoit qu' une feinte ? ... oüi mon fils, poursuivit le marquis, ce n' étoit qu' un jeu, mais laissez-moi achever, tout sera expliqué.

Il ne me fut pas difficile, continua cet adroit seigneur, de jouër le rôle dont il étoit question. On me connoît chez moi, l' on sçait que je veux être obéi, et que

je ne pardonne pas l' indiscretion. Je mis dans ma confiance Forçan, que j' avois repris à cause du service qu' il m' avoit rendu, deux valets de chambre et mon chirurgien : comme ce ne sont que ces sortes de gens qui nous aprochent, il ne fut pas difficile, avec leur secours, de faire accroire à ma maison ce qu' il me plut. Voilà le noeud : mon fils s' est montré digne de l' être, il a immolé généreusement ce qu' il avoit de plus cher pour conserver la vie à son pere, le sacrifice m' a touché autant que j' ai eu d' admiration de votre

p478

complaisance pour mon fils. Le jour que la nature l' a emporté sur votre généreuse résolution, je vous en récompensois, vous alliez être unis l' un à l' autre : un moment plus tard, mon fils prenoit une place que je semblois occuper : votre foiblesse, ô ma chere Jeannette, a empêché ce coup prémédité avec tant de plaisir : combien ne me suis-je pas repenti, par les frayeurs que vous m' avez donnés l' un et l' autre de vous perdre, de ne vous avoir pas prévenus plutôt ? Mais le ciel, que j' ai tant fait prier pour vous, mes chers enfans, continua le respectable marquis, en vous rendant à moi, me met dans le cas d' achever mon ouvrage. Aprochez, mon cher fils, s' écria le marquis en se levant et en me prenant par la main, soyez heureux. Je vous donne Jeannette : en vous faisant ce present, je compte vous donner autant que la vie que vous tenez de moi. En prononçant ces mots, il s' attendrit, nous nous jettâmes à ses genoux. J' étois si saisie, si aise, et si remplie d' un certain je ne sçai quoi, que je ne puis expliquer le véritable état où je me trouvai alors. Le marquis versoit aussi des larmes, Monsieur et Madame De G et Saint-Fal, se sentoient de l' attendrissement général.

p479

Après cette scène muette, qui dura quelques minutes, le marquis nous fit relever et rasséoir, et continua ainsi. Si vous êtes contents, mes chers enfans, je ne le suis pas moins assurément : mais il ne suffit pas toujours de se satisfaire, il faut que les bienséances soient gardées. J' ai pris des mesures si justes que j' espère que le public ignorera à jamais la véritable origine de ma bru ; je ne prétens pas assurément l' humilier par ce discours, sa vertu et ses grandes qualités la mettent fort au-dessus d' une vaine naissance ; mais, esclave que l' on est des préjugés, j' ai cru qu' il m' étoit permis de me servir de ruses innocentes pour imposer à mes pareils. Jeannette paroîtra descendre de bon lieu, et quoiqu' on publie aujourd' hui ses bans dans son hameau, je me suis conduit de manière que l' on ne peut trahir mon secret.

Tout est prêt enfin pour la célébration d' un mariage si désiré ; le contrat que vous avez signé l' un et l' autre et qui vous a tant coûté de pleurs, est celui qui vous servira ; il est fait en vos noms : ainsi, ma chère fille, me dit le vieux marquis en souriant, vous voyez bien que l' inquiétude que vous marquâtes en ce tems pour le marquis et que

p480

j' approuvai, n' avoit pas de lieu : vous souvenez-vous bien que je vous dis, que nous en serions contents : vous en ai-je imposé ?

Il me reste à vous dire, poursuivit le pere de mon amant en m' adressant la parole, afin que tout soit éclairci, que dans l' embarras de choisir le lieu où je vous menerois, j' ai eu recours à mes anciens amis, Monsieur et Madame De G comme à gens sur lesquels je pouvois compter. Je sçavois les obligations que vous leur aviez, et cette idée m' a paru si convenable, que j' ai été sur le champ leur en faire part ; en leur recommandant le secret. J' en étois d' une jalousie extrême ; après avoir occasionné tant de maux et avoir tant donné de soins et d' inquiétudes à ces pauvres enfans il étoit bien juste que je me réservasse la douce satisfaction

de leur apprendre le premier leur bonheur.
Le vieux marquis finit ainsi ce précieux
discours : il renouvela nos marques
de reconnaissance : je la ressentais jusques
au fond du coeur ; mais je n'osois en donner
des preuves aussi fortes que celles de
mon amant. Il se jeta vingt fois à ses
genoux, lui baisa autant de fois les mains,
et lui disoit les choses les plus tendres

p481

et les plus flateuses. Après avoir donné
le tems convenable à ces transports, le
vieux marquis me dit que mon pere et
ma mere étoient arrivés, qu' il les avoit
envoyés chercher pour qu' ils assistassent
à la célébration de mon mariage, mais
qu' il falloit que je leur fisse entendre,
qu' ils devoient ne plus retourner à leur
hameau, que cela étoit d' une conséquence
extrême par les arrangemens qu' il avoit
pris pour dérober la connoissance de ce
que j' étois. Ils ne perdront rien au change,
me dit-il en soûriant, je vous donne ma terre de
F A qui est à cent lieuës d' ici, (elle est de
vingt mille livres de rente,) vous irez y vivre
avec eux et votre mari, jusques à ce que je
trouve à propos de vous rapprocher de moi. Votre
pere et votre mere y resteront et en seront les
seigneurs et maîtres, cela les consolera de
quitter leur patrie. Vous aurez le tems de
les instruire en chemin du rôle qu' ils
vont y joüer, il n' est pas difficile de
prendre l' air aisé, lorsqu' on l' est effectivement.
Que je fus sensible à tant de bontés ! Si
je voulois les exprimer je ne viendrois
jamais à la conclusion.
Je n' avois point encore eu lieu d' avoüer
au vieux marquis que Barbe étoit

p482

ma tante ; je le fis. Eh bien ! Tant mieux,
continua le cher et respectable pere de
mon amant, l' on en fera une fortunée
de plus.
Le vieux marquis nous aprit encore,
car on ne peut pas tout dire à la fois,

qu' il n' avoit amené avec lui et gardé à son service que les gens dont il s' étoit servi dans sa prétenduë maladie ; et qu' il avoit fait maison neuve de tous les autres, afin que ses manoeuvres ne fussent point éventées. Il ajoûta qu' il avoit renvoyé Forçan, qu' il sçavoit qui me déplaisoit (quelle bonté !) mais qu' il lui avoit fait un si bon parti, qu' il en devoit être bien consolé.

J' étois trop comblée, pour avoir des sujets d' aigreur ; j' intercédai pour l' écuyer, et je demandai avec tant d' instance qu' il se ressentît de la joye commune, qu' on m' accorda son retour. Depuis ce tems, je n' ai point eu à me plaindre de lui.

Madame De G connoissant que tout étoit dit, proposa de souper ; nous y étions tous disposés : rien ne donne tant d' apétit que la joye ; il n' est pas difficile d' imaginer que le marquis et moi nous en avions : je lus dans ses yeux, à table, son impatience. Rougirai-je d' avoüer

p483

que j' en avois aussi ? Hé, pourquoi ne pas dire vrai ? Mes desirs étoient bien pardonnables. D' ailleurs, je craignois toujours quelqu' événement imprévû qui anéantît mon espoir ; j' en avois tant essuyé dans ma vie, que je m' étois fait une mauvaise habitude de croire que je ne devois pas être un jour sans de nouvelles traverses ; mais je me trompois, il y a des tems pour tout dans la vie ; la mauvaise fortune se lasse à la fin de nous persécuter.

à peine eus-je soupé, que je courus m' enfermer dans mon appartement avec Barbe, mon pere et ma mere que je mandai ; dès que je fus seule avec eux, je me jettai à leurs pieds ; je m' avoüai fille et nièce, et je leur demandai pardon de leur avoir tû si long-tems ce que je leur étois, en leur en donnant des raisons succinctes, mais valables. L' on doit juger de la surprise et de la joye de ma famille ; ils se mirent tous à pleurer lorsque je leur eus fait part du bonheur dont j' allois jouïr : ma mere me tenoit les jouës collées sur les siennes, et disoit tantôt, Dieu soit loué ! Une autre fois : je vous

l' avois toûjours bien dit, mon mari,
qu' elle seroit toûjours sage ! Nous avons
trop peu de tems, pour l' employer à ces

p484

témoignages réciproques de tendresse ;
je leur appris en deux mots le sort qui
leur étoit destiné ; et je proposai à ma
chère tante, qui pouvoit à peine se
persuader que je fusse sa nièce, ou de
me suivre, ou de retourner au cher hameau
qu' elle aimoit tant, lui offrant la
maison de mon pere, et de lui acheter une
bonne métairie. Non, non, me dit-elle
avec naïveté, il n' y a plus de hameau
pour moi que celui où vous serez, ma chère
nièce, puisque la providence ne veut plus
que je vous appelle autrement. Votre secret,
vrayement, seroit en de bonnes mains si je
retournois au village ! Eh, en bonne foi,
j' irois chercher la dernière de mes commeres
pour le lui apprendre, en commençant par
monsieur le curé, s' entend, car à tout
seigneur tout honneur ; je ne pourrois
trahir ma pensée. Je ne pus m' empêcher
de rire de la franchise de ma tante ; je
lui recommandai cependant de me faire
le plaisir de s' observer ; elle me dit sur
cela, que je devois être tranquile ; et
qu' hors de son village, il n' y avoit rien
à craindre, et que je l' avois bien éprouvé
depuis qu' elle étoit avec moi.
Sur ces entrefaites on frapa à la porte
que j' avois fermée ; c' étoit l' impatient

p485

marquis : tout est prêt, disoit-il à travers
la serrure. L' on n' attendoit plus que
moi. Dès que j' eus ouvert, il se jetta à
mon col, et me baisa avec tant de vivacité,
qu' il me fit rougir. Oh ! Pour le coup,
s' écria-t-il, vous ne vous en fâchez pas.
Après ce beau discours, il sauta au col
de mon pere, de ma mere, de ma tante, et
les caressa beaucoup, les appella de ces noms,
et puis finit par me dire, dépêchons-nous donc : je
ne pus m' empêcher de rire de sa brusque impatience,

et je le suivis en riant du meilleur de mon coeur,
à l' église, où tout étoit prêt pour nous unir
à jamais.

Nous fûmes enfin mariés : quelle suite n' eut pas
cette aimable cérémonie ! Je me tais ; il me
suffit de dire qu' il n' y a pas de jours depuis
ce tems-là, que je ne m' en ressouvienne. Tout ce qui
avoit été prévu par le vieux marquis, eut son
exécution, et fut suivi à la lettre. L' on a
beaucoup raisonné de mon mariage dans le
monde ; le marquis et moi, nous-nous en
sommes moqués, et ne nous occupons depuis
ce tems, qu' à faire notre félicité. Deux
garçons et une fille ont été le fruit
de notre amour mutuel. Au milieu du
grand monde, aujourd' hui, je n' y vois,
je n' y chéris que les miens, j' en

p486

fais mes plus charmans plaisirs. Mon mari
est toujours tendre, complaisant et
amoureux ; puis-je finir par un endroit
plus doux et plus intéressant ?

p43

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)